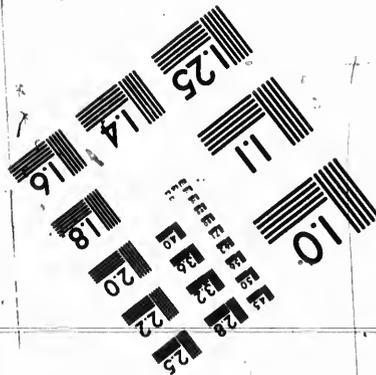
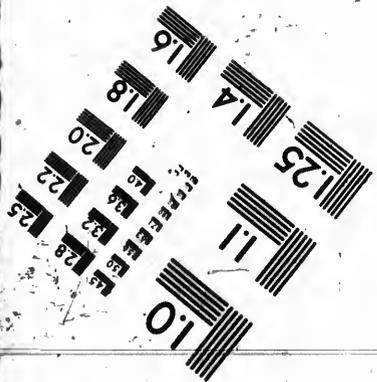
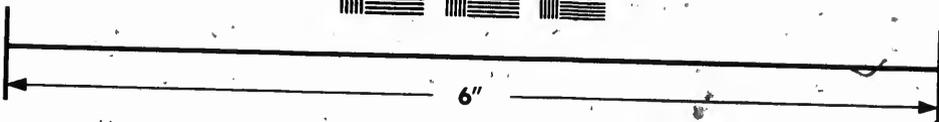
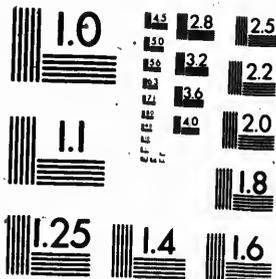


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1992**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple. Pages 358, 424 comportent une numérotation fautive: p. 258, 724.**

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

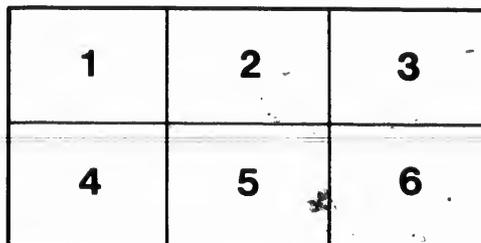
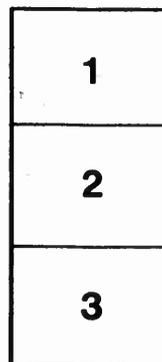
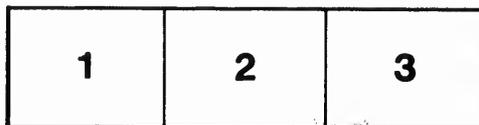
Harold Campbell Vaughan Memorial Library  
Acadia University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left-hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Harold Campbell Vaughan Memorial Library  
Acadia University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

JO

V

FAIT

L' A

SEP

Ad

DE L

ar le P. D

TO

chez NYON

---

Avec

# JOURNAL

D'UN

# VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DU ROI

DANS

# L'AMERIQUE

# SEPTENTRIONNALE;

Adressé à Madame la Duchesse

# DE LESDIGUIERES.

par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie  
de JESUS.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,  
chez NYON Fils, Libraire, Quai des Augustins,  
à l'Occasion.

---

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

1810  
TOAYO  
M. D. A. H.  
FRANCE  
de la Co  
ournal  
artie d

A RB  
F1030  
C468



REN

M.

NGEN

les Ca  
chargé c  
Histoie  
France c  
de la Co  
ournal  
artie d



entement  
dra, que  
né & pe  
, pour u  
on mette  
Tom. V.



# REMARQUES

DE

M. BELLIN

INGENIEUR DE LA MARINE,

des Cartes & les Plans, qu'il a été chargé de dresser, pour joindre à l'Histoire générale de la Nouvelle France du R. P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS : Et au Journal de son Voyage dans cette partie du Monde.

 A Géographie répand un jour si avantageux sur l'Histoire, qu'elle devroit en être inséparable. C'est le sentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un sentiment général. Tout le monde connoitra, que des faits arrivés dans un Pays inconnu & peu connu, exigent nécessairement, pour une plus parfaite intelligence, qu'on mette sous les yeux le théâtre, où

Tom. V.

a

20479

ij) REMARQUES DE M. BELLIN  
ils se sont passés : & quelquefois la connoissance des lieux interesse autant, que les faits mêmes.

L'Histoire de la Nouvelle France semble être faite pour prouver ce que j'avance ; son Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une manière aussi claire & aussi juste, qu'elle est agréable & amusante : chose d'autant plus rare, que cette science est souvent obscure & les détails presque toujours secs & ennuyans.

Il est vrai que notre Auteur a un avantage bien grand, c'est qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vastes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec un dessein formé de prendre toutes les connoissances possibles, & d'en faire part au Public : aussi ai-je tiré des Mémoires particuliers beaucoup d'éclaircissements, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois besoin pour former des Cartes, qui pussent nous donner des idées géographiques un peu plus justes, que celles que l'on a aujourd'hui de ces Parties considérables de l'Amérique Septentrionale, connues sous les noms de la Nouvelle France ou Canada, & de la Louysiane.

Les Cartes, que j'ai dressées pour cette Histoire, sont si différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me dispenser de rendre compte des principaux changemens que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs considérables, dans lesquelles ceux, qui m'ont précédé, sont tombés, & enfin de faire connoître les sources où j'ai puisé.

DE M. BELLIN

quelquefois la connoissance  
autant, que les fautes

ouvelle France sembleroit  
ce que j'avance; & son  
çon, que la Géographie  
ve développée d'une  
ussi juste, qu'elle est  
chose d'autant plus  
est souvent obscure  
oujours secs & ca

Auteur a un avantage  
qu'il a vû par lui-même  
vastes Pays par ordre  
rcourus en Hollande  
un dessein formé de  
stances possibles, & de  
: aussi ai-je tiré de  
s beaucoup d'éclaircis

en vain chercher  
besoin pour former  
us donner des idées  
justes, que celle de  
ces Parties considé-  
tionnaire, comme  
Nouvelle France  
siane.

ées pour cette Histoire  
tout ce qui a paru  
is me dispenser de  
aux changements  
de relever en maniere  
érables, dans les  
écédés, sont tom-  
être les sources

## SUR LES CARTES.

ijj

Je dois au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, le goût, que j'ai pris pour ce genre d'étude; & le peu de connoissances, que j'y ai acquises. On y trouve une quantité de Cartes & de Plans manuscrits, gravés sur les lieux, & envoyés aux Ministres, soit par les Ingénieurs, soit par des Navigateurs habiles. On y trouve des Relations exactes & circonstanciées de toutes les nouvelles découvertes, & sur-tout un nombre prodigieux de Journaux de navigation, qui sont en plupart remplis de Remarques & d'Observations, de la comparaison & de la réunion desquelles la Géographie & l'Hydrographie peuvent tirer de très-grandes lumieres.

Avec de pareils secours, & un peu d'amour pour le travail, il n'est point étonnant, que l'on soit en état de débrouiller un peu mieux, ce qu'on n'a fait jusqu'ici, la Géographie de ces Pays.

Mon dessein n'est point de faire la critique des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France de la Louysiane; il y en a peu, & elles sont à si petit point, & si éloignées du vrai, que j'ose dire, qu'elles ne méritent aucune attention. Cependant je ne puis me dispenser de parler de la grande Carte Angloise de l'Amérique Septentrionale en 20 feuilles, publiée depuis quelques années par M. Popple, sous le nom d'*Empire Anglois dans l'Amérique*.

Comme cette Carte est à plus grand point & plus détaillée, qu'aucune autre, beaucoup de Personnes l'ont regardée comme un bon Ouvrage, auquel on pourroit avoir quelque confiance; mais il s'en faut bien, que cela

a ij

#### IV REMARQUES DE M. BELLIN

soit ainsi, & je le prouverai dans la suite.

Commençons par rendre compte de la construction de nos Cartes, & mettons sous les yeux les principales Remarques, dont nous nous sommes servis, & les changemens, qui en ont résulté.

Qu'il me soit permis de prier les Amateurs de la Géographie d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada*. Elle comprend l'Isle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Isle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivieres, qui s'y déchargent, jusqu'à l'entrée du Lac Ontario: les Pays, qui sont au Nord de ce Fleuve jusqu'à la Baye d'Hudson, & ceux, qui sont au Midi, jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis assurer, que j'ai rendu ce morceau entierement neuf, & que les détails, dont il est rempli, ont été ignorés jusqu'à présent.

1°. L'Isle de Terre-Neuve y est réduite à sa juste étendue, & à la véritable configuration de ses Côtes. J'ai dans plusieurs Journaux de navigation (a) des observations de latitude, qui ont été faites à la vûe du Cap de Rase, qui est la pointe la plus méridionale de l'Isle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. degrés 50. minutes de latitude: la Carte de M. Popple le met par 46. degrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud,

(a) J'avois dessein de citer ici les Journaux des Vaisseaux, dont j'ai tiré mes Remarques, mais cela meneroit loin, & ne seroit d'aucune utilité pour la plupart des Lecteurs,

(a) J'ont du Brigantie Reine Marie Quebec en

M. BELLIN

ai dans la suite,  
e compte de la con-  
& mettons sous les  
rques, dont nous  
changemens, qui

prier les Amateurs  
ner avec un peu  
ai nommée *Paris*  
*France ou du Ca-*  
de Terre-Neuve  
Golphe de Saint  
cadie, le cours du  
les Rivières, qui  
entrée du Lac On-  
Nord de ce Fleu-  
on, & ceux, qui  
Nouvelle Angle-  
ai rendu ce mor-  
que les détails,  
ignorés jusqu'à

y est réduite à sa  
le configuration  
urs Journaux de  
ons de latitude,  
i Cap de Rase,  
onnales de l'Isle,  
tre ce Cap par  
le latitude: la  
46. degrés 30.  
utes trop Sud,

eroit loin, & ne  
l'aucune utilité  
plupart des Lec-

## SUR LES CARTES.

ai des latitudes observées (a) dans le Dé-  
troit de Belle-Isle, & auprès de la Pointe la  
plus Septentrionale de l'Isle de Terre-Neuve,  
qui la mettent par 51. degrés 30. minutes.  
Popple met cette Pointe par 52. degrés 10.  
minutes, c'est 40. minutes trop Nord. Ainsi  
nous constatons avec la plus grande évidence,  
la longueur de cette Isle du Nord au Sud, que  
la Carte Angloise fait d'un degré trop grande.  
sa largeur de l'Est à l'Ouest est déterminée  
par les routes des Navigateurs, qui s'accor-  
dent à trouver du Cap de Rase au Cap de  
Raye, environ 80. lieuës; ils donnent aussi  
la latitude du Cap de Raye de 47. degrés, 30.  
35. minutes. La Carte de Popple ne met que  
30. lieuës entre ces deux Caps, & placé ce  
dernier 20. minutes trop Nord, de sorte  
qu'elle donne entre le Cap de Rase & le Cap  
de Raye, un degré 20. minutes, pour la diffé-  
rence en latitude, laquelle n'est que de 40.  
minutes. Joignons cette erreur en latitude à  
celles des 30. lieuës en longitude, qui valent  
ici plus de 2. degrés & demi; il en résultera  
une prodigieuse différence pour le gisement  
de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de  
cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux;  
par exemple entre le Cap de Rase & le Cap de  
Sainte Marie, qui n'en est qu'à 20. lieuës,  
il n'y a que 5. minutes de différence en lati-  
tude; c'est un fait connu de tous les Naviga-  
teurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ou-  
verture de la Baye de Plaisance entre le Cap

(a) Journal du Pilote | faire la visite des Côtes,  
du Brigantin du Roy la | & la découverte du Dé-  
Reine Marie, envoyé de | troit de Belle-Isle.  
Quebec en 1735. pour

vj REMARQUES DE M. BELLIN  
Sainte Marie & le Chapeau Rouge, est de 15.  
lieuës au moins, & nous l'avons marqué ainsi:  
la Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c.  
Je crois inutile d'observer, qu'en lisant ceci,  
il faut avoir notre Carte sous les yeux.

La Partie du Nord de Terre-Neuve, le  
Déroit de Belle-Isle, & la Côte de Labrador,  
sont ici bien autrement détaillés, & très-dif-  
ferens de ce qu'on trouve dans toutes les Car-  
tes, & sur-tout de celle de Popple. Je dois ces  
connoissances aux divers (a) Manuscrits du  
Dépôt, sur lesquels j'ai dressé une Carte par-  
ticulière de l'Isle de Terre-Neuve en assez  
grand point, pour y employer les noms de  
presque tous les Caps, Ports & Havres; quoi-  
qu'elle ne le soit pas cependant encore assez  
pour rendre bien sensible le contour & le gise-  
ment de la Côte de proche en proche, & telle,  
qu'il la faudroit pour l'usage de la navigation,  
ce qui n'est point l'objet présent; mais elle  
est suffisante pour l'Histoire, à laquelle elle  
est jointe. J'y ai ajouté un Plan du Port de  
Plaisance & de ses environs, dont la connois-  
sance ne peut que faire plaisir. Avant de quit-  
ter Terre-Neuve, il est bon d'avertir, qu'il  
s'est glissé une faute dans l'impression de cet  
Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette  
Isle, le Cap de Bonnevisse y est dit situé par  
les 46. degrés de latitude, il faut lire 49.  
degrés 30. minutes: & un peu plus bas on

(a) Les Côtes de Ter-  
re-Neuve ont été pendant  
plusieurs années fort fré-  
quentées par les François,  
qui ont donné les noms à  
presque tous les Ports &

les Havres; & dans ces  
tems, plusieurs Vaisseaux  
du Roy ont fait le tour de  
l'Isle, & la visite des Cô-  
tes.

RE  
trouve  
és, il  
2°. l  
ent so  
aire co  
e vien  
des obs  
Naviga  
releven  
J'obs  
Cap de  
degrés  
eaux d  
siers de  
& le C  
lieuës,  
Quart-E  
Voye  
que ces  
Saint Pa  
distance  
Nord-E  
quelle p  
de vent  
trop sur  
qui doit  
degrés  
Rosiers  
par les  
met plus  
au Cap  
ou 43. a  
Jean, d  
jusqu'à l  
aucune p  
les déta

M. BELLIN  
Rouge, est de 15.  
ons marqué ainsi:  
ue 8. lieuës, &c.  
qu'en lisant ceccr,  
s les yeux.

erre. Neuve, le  
ôte de Labrador,  
illés, & très-dif-  
s toutes les Car-  
pple. Je dois ces  
) Manuscrits du  
é une Carte par-  
Neuve en assez  
er les noms de  
c Havres; quoi-  
ant encore assez  
ntour & le gise-  
proche, & telle,  
e la navigation,  
ent; mais elle  
à laquelle elle  
an du Port de  
ont la connois-  
Avant de quit-  
avertir, qu'il  
pression de cet  
arlant de cette  
t dit situé par  
faut lire 49.  
u plus bas on

es; & dans ces  
sieurs Vaisseaux  
nt fait le tour de  
la visite des C&

## REM. SUR LES CARTES. vij

rouve, il descendit au Sud Sud-Est 6. de-  
grés, il faut lire 6. lieuës.

2°. L'Isle Royale & le Golphe Saint Lau-  
rent sont travaillés avec soin; mais pour le  
faire connoître, je ne puis que répéter ce que  
je viens de dire. Ce sont toujours des latitu-  
des observées; des distances estimées par les  
Navigateurs, & conclües de leurs routes, des  
relevemens de différens points, &c.

J'observerai cependant que la latitude du  
Cap de Nord en l'Isle Royale, est de 47.  
dégrés 5. minutes; celle des Isles aux Oi-  
seaux de 48. dégrés; & celle du Cap des Ro-  
siers de 49. dégrés: qu'entre l'Isle de S. Paul  
& le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15.  
lieuës; & qu'ils gisent entr'eux Nord-Est-  
Quart-Est, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, &c.

Voyons comment la Carte Angloise mar-  
que ces Parties. On y trouve entre l'Isle de  
Saint Paul & le Cap de Raye 25. lieuës de  
distance, & leur gisement Nord-Quart de  
Nord-Est, & Sud-Quart de Sud-Ouest;  
quelle prodigieuse différence; quatre rumb  
de vent sur un gisement, & 10. lieuës de  
trop sur une distance de 14. lieuës? mais ce  
qui doit surprendre, c'est d'y voir par 30.  
dégrés 20. minutes de latitude, le Cap des  
Rosiers, que nous avons dit ci-devant être  
par les 49. dégrés; de sorte que cette Carte  
met plus de 60. lieuës des Isles aux Oiseaux,  
au Cap des Rosiers, lorsqu'il n'y en a que 42,  
ou 43. au plus. L'Isle Royale & l'Isle de Saint  
Jean, de même que toute la Côte voisine,  
jusqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont  
aucune précision dans la Carte Angloise, ni  
les détails nécessaires pour donner des idées

vlij REMARQUES DE M. BELLIN  
un peu justes de ces Pays: pour en être con-  
vaincu, il ne faut que la comparer avec la  
mienne.

L'Isle Royale m'a paru mériter une Carte  
particuliere; celle que l'on trouve ici, a été  
dressée sur les divers Manuscrits du Dépôt  
& sur les Journaux des plus habiles Naviga-  
teurs; ainsi je crois, qu'on peut y avoir quel-  
que confiance: & comme cette Isle nous in-  
téresse, j'y ai joint le Plan du Port & de la  
Ville de Louysbourg, qui est la Capitale de  
l'Isle; & un Plan du Port Dauphin & de sa  
Rade, dont la situation est des plus belles.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver  
des sondes sur mes Plans; c'est-à-dire, la  
quantité de brasses, ou de pieds d'eau; je  
sçais que ces détails sont extrêmement utiles,  
& il m'auroit été facile de les remplir avec  
exactitude: mais des raisons particulieres,  
qui n'ont rien de commun avec la Géographie,  
m'en ont empêché. A l'égard des Plans des  
Ports, qui n'appartiennent pas à la France,  
j'y ai mis des sondes.

J'ai placé l'Isle de Sable à environ 30.  
lieuës au Sud de Louysbourg, par la latitude  
de 44. degrés 10. à 12. minutes. Cette position  
ne s'accorde point avec ce qui est dit à la page  
109. du tome premier, que *l'Isle de Sable est*  
*éloignée de l'Isle Royale, d'environ 25. lieuës*  
*au Sud-Est; ni avec ce qui est dit 2. lignes*  
*plus bas, qu'elle est à 35. lieuës Nord & Sud*  
*de Camceau.* Ces deux gifemens se détruisent  
l'un l'autre; mais l'Auteur, en les rappor-  
tant, n'a en vûë, que de faire connoître  
deux sentimens différens, sans y avoir égard;  
& la preuve, c'est qu'ensuite il nous donne

la latitude  
& telle  
Journa  
30.  
sur l'A  
rentes  
y ont f  
tale &  
leurs r  
à l'aut  
ce mo  
font d  
Pays,  
graphi  
conno  
Bayes  
Et pos  
fait u  
quoi j  
j'ai do  
Came  
jetté i  
jettera  
prime  
contoi  
possib  
échell  
tendu  
cas,  
ma C  
la gra  
mais  
de la  
rédui  
borne  
satisf

DE M. BELLIN

pour en être com  
comparer avec

mériter une Carte  
trouve ici, a été  
manuscrits du Dépôt  
s habiles Naviga  
peut y avoir quel  
cette Isle nous in  
du Port & de la  
est la Capitale de  
Dauphin & de s  
des plus belles.  
de ne pas trouver  
c'est-à-dire, la  
pieds d'eau; je  
rêmement utiles,  
les remplir avec  
as particulieres,  
ec la Géographie,  
rd des Plans des  
pas à la France,

à environ 30.  
, par la latitude  
s. Cette position  
est dit à la page  
*l'Isle de Sable est*  
*environ 25. lieues*  
t dit 2. lignes  
*ès Nord & Sud*  
ns se détruisent  
en les rappor-  
aire connoître  
y avoir égard;  
il nous donne

## SUR LES CARTES. ix

la latitude de l'Isle de Sable très-exactement,  
& telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs  
Journaux de navigation.

3<sup>o</sup>. J'ai fait toutes les recherches possibles  
sur l'Acadie; j'ai tiré des Journaux des diffé-  
rentes Campagnes, que les Vaisseaux du Roy  
y ont faites, des latitudes de la Pointe Orient-  
tale & de la Pointe Occidentale; j'ai réduit  
leurs routes, & j'ai trouvé que d'une Pointe  
à l'autre, elles donnoient 80. lieues; par ce  
ce moyen le gisement & l'étendue de la Côte  
sont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du  
Pays, dont il paroît par toutes les Cartes Gé-  
ographiques, qu'on n'avoit eu jusqu'ici aucune  
connoissance; & j'ai tâché de conserver aux  
Bayes & aux Ports leurs véritables figures.  
Et pour rendre ces détails plus sensibles, j'ai  
fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur  
quoi je remarquerai, que dans cette Carte,  
j'ai donné environ 15. lieues de trop du Cap  
Camceau au Cap de Sable. Le détail m'a  
jetté insensiblement dans cette erreur, & y  
jettera presque toujours; car en voulant ex-  
primer la configuration des Ports, & tous les  
contours des Pointes & des Isles, il est im-  
possible, lorsque la Carte est sur une petite  
échelle, qu'on ne leur donne un peu plus d'é-  
tendue, qu'elles n'en ont réellement. C'est le  
cas, où je me trouve, puisque l'échelle de  
ma Carte ne porte qu'une ligne au plus, pour  
la grande lieue de France de 2853. toises;  
mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte  
de la Partie Orientale du Canada, & j'y ai  
réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes  
bornes, comme on l'a vû ci-devant. Et pour  
satisfaire davantage la curiosité du Public,

\* REMARQUES DE M. BELLIN.  
j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans sont celui de la Baye de *Chedabouctou*, appelée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chibouctou*, le Port de la *Heve*, & le *Port Royal*, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuscrits de notre Dépôt, où l'on sçait qu'il y en a de toutes les parties de l'Univers, & à plus fortes raisons de celles, que nous avons possédées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux sur la Carte Angloise de Popple, je trouve qu'elle marque assez bien les latitudes & la longueur de cette Peninsule, quoiqu'elle mette le Cap de Camceau 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exact sur la figure des Ports, ni sur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en est pas question sur cette Carte. Le cours des Rivieres & des Lacs, qui sont les communications des divers Cantons de cette presque Isle, n'y sont point marqués: elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve Saint Laurent, & les Pays, qui en sont au Nord & au Sud, demanderoient une Dissertation beaucoup plus étendue, que celle, qu'il m'est permis de faire ici. J'aurois même souhaité de pouvoir donner une Carte particuliere de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout son cours, qui a plus de 250. lieues, depuis sa sortie du Lac Ontario, jusqu'à son embouchure dans le Golphe de Saint Laurent, & dont la moitié est navigable pour de gros Vaisseaux; de faire voir la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont il

It se  
ers,  
y de  
Api  
mot.  
ressan  
Mais  
fallu  
grand  
à la  
devo  
dans  
et ne  
Laure  
Fleuv  
de 40  
traîne  
siane,  
Qu  
un pl  
que j  
buer  
satisf  
voit c  
comm  
du Ca  
un pe  
de ce  
ressan  
d'Orl  
est pr  
Carte  
envir  
Carte  
sines  
& du

E M. BELLIN.  
particuliers des princi-  
pales de la Baye  
de la Baye de Chi-  
& le *Pori Royal*,  
de *Wale*. Je les ai tirés  
de l'Épôt, où l'on sçait  
les Cartes de l'Univers,  
celles, que nous

de l'Asie, jettons les  
de *Popple*, je  
bien les latitudes  
de l'Asie, quoiqu'elle  
de 20. minutes trop  
exact sur la figure  
particulier de la  
du Pays, il n'en  
reste. Le cours des  
de l'Asie, les communi-  
cations de cette presqu'Isle,  
à cela de com-  
me je conçois.

de l'Asie, Laurent, &  
de l'Asie, au Sud,  
de l'Asie, beaucoup  
de l'Asie, m'est permis  
de l'Asie, j'ai souhaité de pou-  
voir de ce fa-  
çon de l'Asie, dans  
de l'Asie, de  
de l'Asie, jusqu'à son  
de l'Asie, de Saint Lau-  
de l'Asie, zable pour de  
de l'Asie, quantité pro-  
de l'Asie, ceurs, dont il

## SUR LES CARTES. 27

de l'Asie, les ports & ses mouillages; les dan-  
de l'Asie, gers, qu'il faut éviter; les Rivieres, qui  
de l'Asie, s'y déchargent; les Lacs, qu'il forme; les  
de l'Asie, Rapides ou Saults, & ses Portages; en un  
de l'Asie, mot, mille détails géographiques aussi inté-  
de l'Asie, ressans, que curieux, & entierement ignorés.  
de l'Asie, Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit  
de l'Asie, fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une  
de l'Asie, grandeur suffisante; or cela ne convenoit pas  
de l'Asie, à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je  
de l'Asie, devois travailler, & auroit jetté les Libraires  
de l'Asie, dans une trop grande dépense, car mon pro-  
de l'Asie, jet ne se seroit pas borné au Fleuve de Saint  
de l'Asie, Laurent. J'aurois fait la même chose pour le  
de l'Asie, Fleuve Micissipi, dont j'aurois donné plus  
de l'Asie, de 400. lieues de cours, ce qui auroit en-  
de l'Asie, traîné le détail de diverses parties de la Louy-  
de l'Asie, siane, de la Nouvelle France, &c.

de l'Asie, Quoique je dise que j'aurois pû entrer dans  
de l'Asie, un plus grand détail, il ne faut pas croire,  
de l'Asie, que j'aye rien négligé de ce qui peut contri-  
de l'Asie, buer à l'intelligence de l'Histoire, & à la  
de l'Asie, satisfaction des Lecteurs, pour laquelle on  
de l'Asie, voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car  
de l'Asie, comme dans ma Carte de la Partie Orientale  
de l'Asie, du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient  
de l'Asie, un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres  
de l'Asie, de certaines Parties, qui m'ont paru inté-  
de l'Asie, ressantes. On trouvera une Carte de *l'Isle*  
de l'Asie, *d'Orleans*, & d'un passage difficile, qui en  
de l'Asie, est proche, qu'on appelle *la Traverse*; une  
de l'Asie, Carte contenant le Bassin de *Quebec* & ses  
de l'Asie, environs, le Plan de la Ville de *Quebec*, une  
de l'Asie, Carte de *l'Isle de Montreal* & des Isles voi-  
de l'Asie, sines; une Carte de la *Riviere de Richelieu*  
de l'Asie, & du *Lac Champlain*, enfin une Carte du

117 REMARQUES DE M. BELLIN  
Cours du Saguenay depuis *Checousimi*, jus-  
qu'à son embouchure dans le Fleuve de Saint  
Laurent. Ce sont des morceaux de détails,  
que je puis assurer être curieux, & avoir  
quelque exactitude, les ayant travaillés sur  
de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de  
ce travail. Les Vaisseaux du Roy, qui font  
tous les ans la Campagne de Quebec, me  
fournissent les remarques nécessaires pour  
dresser une Carte du Fleuve depuis Quebec  
jusqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes,  
des relevemens, des mouillages. Les Pilotes  
les plus habiles & les plus pratiques, avec  
lesquels je suis en relation, m'ont commu-  
niqué leurs observations. Voilà mes maté-  
riaux, & les sources, où j'ai puisé.

Que l'on compare à présent la figure de  
mon Fleuve, avec celle, que Popple lui  
donne dans sa Carte, on sera surpris de la  
différence, qui se trouve entre nous. Par  
exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane*  
est d'environ 12. lieues, la Carte Angloise  
la fait de 28. Elle place les sept Isles au Nord  
de *Matane*, elles en sont au Nord-Est.

Tout le reste du Fleuve est aussi défectueux;  
près de la moitié des Isles n'y sont pas mar-  
quées, & celles, qu'on y trouve, ne sont,  
ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai  
gisement. La plupart des Rivieres y sont ou-  
bliées, les autres y sont jetées au hazard,  
& sans aucune précision géographique: en  
voici la preuve.

Qu'on regarde sur ma Carte ce grand nom-  
bre de Lacs & de Rivieres, qui sont entre la  
Riviere du Saguenay, & le Lac des Mistassins,

DE M. BELLIN  
ous *Checouimi* ; ju  
ans le Fleuve de Saint  
morceaux de détails  
e curieux , & avo  
ayant travaillé sur

mens à l'examen de  
du Roy , qui font  
ne de Quebec , me  
es. nécessaires pour  
ive depuis Quebec  
itudes , des routes ,  
illages. Les Pilotes  
us pratiques , avec  
a , m'ont commu-  
Voilà mes maté-  
j'ai puifé.

font la figure de  
que Popple lui  
fera furpris de la  
entre nous. Par  
ve devant *Matane*  
a Carte Angloife  
ept Isles au Nord  
Nord-Eft.  
aussi défectueux ;  
y font pas mar-  
ouve , ne font ,  
dans leur vrai  
ieres y font ou-  
ées au hazard ,  
graphique : en

ce grand nom-  
i font entre la  
des *Mistassins*,

SUR LES CARTES. xiiij

es ont toutes des noms. On trouvera plus  
80. Lacs , dont la plupart ont 5. & 6.  
uës de tour , & plusieurs bien davantage :  
ont aussi presque tous des noms , ou Sau-  
ges , ou François. Rien de tout cela dans  
Carte Angloise , ni dans aucune autre. Le  
ac des *Mistassins* y est marqué , mais il y  
t mal ; sur ma Carte on voit qu'il forme  
ois Lacs différens , qui se communiquent  
r des Détroits , & chaque Lac a son nom.  
e plus grand est le Lac des *Mistassins* , le  
cond le Lac *Albanel* , & le plus petit le Lac  
*Nauphin*.

Au Nord & à l'Ouest du Lac de *S. Jean* ,  
y a des Rivieres remarquables , & singu-  
res par le nombre de leurs chutes , & plu-  
urs Lacs , dont la Carte Angloise ne donne  
la moindre connoissance.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin  
Analyse de la Carte de la Partie Orientale  
Canada : ce qu'on vient de voir suffit pour  
ire connoître les recherches , que j'ai  
bligé de faire , le travail , qui en a résulté ;  
le degré de confiance , qu'on y peut avoir :  
e dis le degré de confiance , car il s'en faut  
ien , que ma Carte soit au point , où je  
ouhaiterois :- les connoissances suffisantes  
n'ont manqué dans quantité d'endroits : mais  
e ne crois pas qu'il soit possible de faire  
mieux , quant à présent. Ainsi il ne me reste  
plus qu'à dire un mot sur les longitudes.

L'Observation Astronomique de *Baston* ,  
& celle de *Quebec* , sont les points fixes ,  
ausquels je me suis assujetti. J'aurois fort sou-  
haité d'avoir une bonne Observation à l'Isle  
de *Terre-Neuve* , ou à l'Isle *Royale*. On s'est

**xlv** REMARQUES DE M. BELLIN  
de quelle importance elle seroit pour fixer  
longitude de ces Parties, de façon, qu'on  
pût y rien opposer.

Je sçai que quelques Géographes, & sur  
tout les Anglois, prétendent que Quebec  
est plus Occidental, que Baston, d'environ  
40. ou 45. minutes; mais je ne vois pas  
quel fondement.

J'ai examiné l'Observation de l'éclipse de  
Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, sur  
laquelle la longitude de cette Place a été  
terminée 72. degrés 13. minutes, plus Occi-  
dentale que Paris; & je l'ai comparée avec celle  
de Baston, qui est de 72. degrés 55. minutes.  
J'ai trouvé que cette différence s'accorde  
fort bien avec celle, qui résulteroit des remar-  
ques des Voyageurs, avec les routes, que  
nous avons de Quebec à Baston; & en  
avec la discussion géographique la plus exacte  
qu'on puisse faire aujourd'hui. M. Delille  
dans sa Carte de l'Amerique de 1722, a  
donné ces longitudes. Malgré cela, je suis  
prêt d'abandonner mon sentiment, & de me  
rendre à toute autre longitude pour Quebec,  
dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard  
de la longitude de Baston, elle est universelle-  
ment reçüe.

Il est bon de remarquer que, partant de  
Baston, & suivant les Côtes d'Acadie & de  
Terre-Neuve, jusqu'au Cap de Rase, les  
routes & les distances tirées des Journaux de  
meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap  
par les 53. degrés 10. minutes à l'Occident du  
Mér dien de Paris, tandis que la Carte An-  
gloise de Popple le met par les 56. degrés à  
l'Occident du Méridien de Londres, ce qui

elle seroit pour fixer

nt au 58<sup>e</sup>. degré 25. minutes de celui de

, de façon, qu'on  
Géographes, & su  
entendent que Queb  
ne Baston, d'envir  
mais je ne vois pas

C'est une différence en longitude de 5.  
s 15. minutes.  
n'est pas là le seul endroit, où l'on  
era des différences considérables en lon-  
e, entre la Carte Angloise & la mienne,  
ici une bien plus forte encore.

ration de l'éclipse  
ar M. Deshayes, s  
cette Place a été de  
minutes, plus Occ  
comparée avec cel  
degrés 55 minute  
différence s'accorde  
résultoit des rema

tre Quebec & le Fort de *Rupert*, qui est  
la Partie Orientale du fond de la Baye  
dson, je n'ai trouvé qu'environ 6. dé-  
de différence en longitude; la Carte de  
le en marque 14. J'avoué, que cette pro-  
use différence me surprend: je voudrois  
ir sur quels Mémoires il a travaillé, &  
ai peut l'avoir jetté dans une pareille

avec les routes, qu  
à Baston; & en  
hique la plus exact  
d'hui. M. Delille  
ique de 1722,  
lgré cela, je suis  
entiment, & de m  
tude pour Quebec  
ouvée. A l'égard d  
lle est universelle

puis assurer, que j'ai discuté cette Partie  
toute l'attention, dont je suis capable.  
mes Manuscrits (A) s'accordent à ne  
er que 6. à 7. degrés entre Quebec & le  
de la Baye d'Hudson. Le sieur Franque-  
Géographe du Roy, qui a passé sa vie  
le Canada, qui a parcouru plusieurs  
es de ce grand Pays, & qui a vécu &  
ersé avec ceux, qui en faisoient les dé-  
vertes; dans ses Mémoires & dans les  
tes, qu'il envoyoit aux Ministres, n'a

r que, parrant de  
tes d'Acadie & de  
Cap. de Rase, les  
des Journaux de  
terminent ce Cap  
es à l'Occident de  
que la Carte An-  
les 56. degrés à  
Londres, ce qui

) J'ai les Remar-  
de Louis Joliet, qui  
it le voyage de Ta-  
fac à la Baye d'Hud-  
en 1678. par le Lac  
Mistassins & la Ri-  
e de *Rupert*, & qui a  
été une Carte de sa  
cc.  
ai le voyage de Pierre

Allemand, qui a fait la  
route par les terres de  
Quebec à la Baye d'Hud-  
son, & qui en a envoyé  
la Carte à M. de Seigne-  
lay en 1688. Ce même  
Voyageur a fait aussi Jeux  
autres voyages de Quebec  
à la Baye d'Hudson par  
Mer.

**Nvj REMARQUES DE M. BELLIN**  
jamais mis que 6. degrés de longitude en  
Quebec & la Baye d'Hudson : d'où il résulte  
que le Fort de Rupert est au plus par les 7  
degrés 20. ou 30. minutes de longitude Occi-  
dentale ; au lieu que la Carte Angloise  
met par 87. degrés 30. minutes.

La Baye d'Hudson est assez considérable  
pour mériter d'être connue ; & comme  
n'en a point de Cartes exactes, j'en donne  
une, que j'ai dressée sur les Mémoires &  
Journaux de plusieurs Navigateurs : & pour  
rendre plus sensibles toutes les Isles, qui sont  
au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite  
Carte particulière.

Je ne ferai point l'Analyse de cette Partie  
je remarquerai seulement, que la Partie Occi-  
dentale de cette Baye depuis le 60me. degré  
de latitude, en allant vers le Nord ; a été jus-  
qu'ici inconnue : on croyoit même qu'il pou-  
voit y avoir un passage par-là, pour aller dans  
la Mer du Sud. Les dernières découvertes des  
Anglois ont éclairci ce point de Géographie  
ainsi qu'on le peut voir sur ma Carte. C'est  
sur le Journal & la Carte du Pilote Middleton  
qui a été chargé de cette découverte en 1741  
& qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai  
travaillé.

Passons à la Partie Occidentale du Canada  
je veux dire, à la Carte des Lacs. On s'en  
peut-être surpris de me voir avancer que je  
n'ai pu tirer aucun secours de nos Géographes  
les plus habiles ; ni des sieurs Sanson, ni de  
P. Coronelli, ni du sieur Delille, tous Géog-  
raphes du premier ordre, & à qui nous sommes  
mes redevables des meilleures Cartes, que  
nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien

fourni  
faire le  
vaincu  
Carte,  
d'eux a

Que  
Analy  
devoir  
satisfac  
phie,  
voir p  
avoien  
genre d

Rien  
que de  
que d'e  
phe est  
nature  
doit tet  
pour le  
dre & d

fances  
l'Astron  
tude lo  
cussion  
Journal  
& d'err  
assidu r  
quelque

Est-il  
lesquell  
ter de r  
gence a  
se livrer  
ai plus  
Reve

SUR LES CARTES. xvij

fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pu faire ici le moindre usage. Pour en être convaincu, il ne faut que jeter les yeux sur ma Carte, & la comparer avec ce que chacun d'eux a donné sur cette Partie.

Quoique je n'aye pas envie de faire une Analyse particuliere de cette Carte, je crois devoir m'y arrêter quelques instans, pour la satisfaction de ceux, qui aiment la Géographie, & me justifier en quelque façon de n'avoir pas suivi d'aussi grands Maîtres, qui avoient bien plus d'acquit que moi, en ce genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile, que de faire des Cartes; rien de si difficile, que d'en faire de passables. Un bon Géographe est d'autant plus rare, qu'il faut que la nature & l'art se réunissent pour le former. Il doit tenir de la premiere la mémoire, l'amour pour le travail, la patience, & un esprit d'ordre & d'arrangement; de l'autre des connoissances suffisantes dans la Géométrie & dans l'Astronomie, après lesquelles viennent l'étude longue & sterile des Voyageurs; la discussion critique de leurs Relations & de leurs Journaux, sources continuelles d'incertitudes & d'erreurs, que souvent le travail le plus assidu ne sçauroient vaincre: joignez à cela quelque intelligence des Langues Etrangères.

Est-il aisé de réunir toutes ces Parties; sans lesquelles cependant on ne peut guere se flatter de réussir? On doit donc quelque indulgence aux fautes, qui échappent à ceux, qui se livrent à cette Science, & je sçais que j'en ai plus de besoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré de

xviiij REMARQUES DE M. BELLIN

Journal du R. P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Historien Voyageur a traversé dans toutes leurs longueurs le Lac Ontario, le Lac Erié, le Lac Huron & le Lac Michigan. Par tout la Bouffole à la main, il a relevé les principaux gifemens de pointe en pointe, toutes les fois, que le tems lui a permis, il a observé la hauteur du Pole, il a estimé avec le plus de précision, qu'il étoit possible les distances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de ce Pays.

Qu'on ne soit donc point surpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Est & Ouest, tandis que la Carte de la Louysiane de M. Delille le fait courir Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest; & la Carte de Popple, Nord-Est & Sud-Ouest. Cette dernière marque le Fort de Cataracoui à l'entrée du Lac Ontario, près d'un degré trop Septentrional.

On trouvera sur ma Carte seize Rivieres, qui se déchargent dans l'étendue de la Côte méridionale du Lac Ontario, parmi lesquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieues de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace sur la Carte Angloise, ni sur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même soin le Lac Erié & le Lac Huron: cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du second, ne me paroissent pas trop bien connues, & je ne suis point content de ce que j'en ai donné, mais il ne m'a pas été possible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivieres, qui n'en sont éloignées, que d'une

SU

è ou deux  
dans l'O  
nt de Ca  
changé  
viere Oua  
& Manuf  
en a quel  
n sçait ave  
os: & ceu  
commun  
Comptes  
yageur,  
ur la déco  
Le Poste  
Sault Sai  
ion du L  
a paru cur  
ographe  
ite Carte  
nt pas en  
tails géog  
Le Lac M  
ons de Jari  
Détroit  
uron, &  
seph, ce  
ord au S  
ent de la  
s, qui s'  
u Voyage  
s latitudes  
ôte au Sud  
M. Delille  
où il résu  
rié & le L  
avoir qu

M. BELLIN  
voix, la plu  
trouvera de bon  
aversé dans tou  
Ontario. Le Lac  
Michigan. Par  
il a relevé les  
nte en pointe  
ui a permis, il  
ple, il a estimé  
'il étoit possible  
autre; enfin il  
i pouvoit servir

surpris de voir  
io Est & Ouest  
ouysiane de M.  
d'Est & Ouest  
pple, Nord-Est  
marque le Fort  
c Ontario, près  
l.  
seize Rivières,  
dûe de la Côte  
o, parmi les  
prétend avoir  
il n'y a pas la  
ngloise, ni sur

oin le Lac Erié  
Côte du Sud  
du second, ne  
nuës, & je ne  
en ai donné  
e faire mieux.  
marqué quatre  
es, que d'une

## SUR LES CARTES. xix

è ou deux, par lesquelles on peut descen-  
dans l'Ohio, ou la belle Riviere: il n'y a  
nt de Cartes, où elles soient marquées.  
changé aussi le cours de l'Ohio & de la  
riere Ouabacho. Je dois ces connoissances  
Manuscris du Dépôt, parmi lesquels il  
en a quelques-uns de M. de la Sale, que  
n sçait avoir traversé plusieurs fois ces Can-  
os: & ceux, qui me manquoient, m'ont  
communiqués par M. le Baillif, Auditeur  
Comptes, arrière-Neveu de ce fameux  
yageur, qui a sacrifié son bien & sa vie  
ur la découverte de la Louysiane.

Le Poste de Michillimakinac & le Détroit  
Sault Sainte Marie, qui fait la communi-  
ion du Lac Huron avec le Lac Supérieur,  
a paru curieux, & entierement ignoré des  
éographes. Cela m'a engagé d'en faire une  
ite Carte particulière, celle des Lacs n'é-  
nt pas en assez grand point, pour rendre ces  
ails géographiques bien sensibles.

Le Lac Michigan est assujetti aux Observa-  
ons de latitude, qui ont été faites à l'entrée  
Détroit, qui fait sa jonction avec le Lac  
uron, & auprès de la Riviere de Saint  
seph, ce qui détermine la longueur du  
ord au Sud. J'ai des remarques sur le gise-  
ent de la Côte Orientale, & sur les Rivie-  
s, qui s'y déchargent; & ce sont les fruits  
u Voyage de notre Auteur, aussi-bien que  
s latitudes; de sorte que j'ai fait courir cette  
ôte au Sud Sud-Est; au lieu que la Carte de  
M. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Ouest,  
où il résulte plus de 60. lieues entre le Lac  
rié & le Lac Michigan, tandis qu'il ne peut  
avoir qu'environ 45. lieues.

xx REMARQUES DE M. BELLIN

Je remarquerai ici, que dans le Journal page 312. en parlant de la Côte Orientale Lac Michigan, on trouve: Je traversai la Baye, qui a trente lieues de profondeur, faut lire trois lieues. L'inspection de la Carte fera sentir la nécessité de la correction.

Le cours de la Rivière de Saint Joseph, sources du Theakiki, & celles de la Rivière Ouabache, ne sont pas bien dans la Carte de M. Delille: j'ai changé tout cela, & je suis en état de rendre compte de ces changements. Je ne dis rien ici de la Carte Angloise, dans toute cette Partie n'est qu'une copie peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Supérieur le plus grand & le plus considérable de ceux, que nous connoissons dans l'Amérique, n'est pas bien sur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changements. Les Mémoires particuliers, qui sont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le représenter un peu plus fidèlement, qu'on ne l'a vu jusqu'à présent. Cependant je crois qu'il faut attendre encore d'autres éclaircissements, car toutes les Parties ne m'en paroissent pas également constatées; mais c'est toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à se développer. Il est inutile de remarquer, que les Cartes sont le

(a) L'erreur est dans le mot de profondeur, au lieu duquel il faut dire de circuit; car l'Auteur sçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieues.

Il se peut faire aussi, que la Baye ne suive pas tous jours le même Rhumb de vent; & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

ES DEM. BELLIN  
i, que dans le Jour  
de la Côte Orientale  
trouve : Je traversai  
de profondeur  
l'inspection de la C  
de la correction  
de Saint Joseph  
& celles de la Riv  
s bien dans la Carte  
é tout cela, & je  
de ces changeme  
Carte Angloise,  
n'est qu'une copie  
de M. Delille.  
plus grand & le p  
que nous connoiss  
as bien sur toutes  
oir du premier co  
fait de changeme  
rs, qui sont au D  
yens de le représe  
ient, qu'on ne l  
ndant je crois qu  
es éclaircissement  
n'en paroissent pa  
mais c'est toujours  
ie de ces Pays-là  
Il est in  
s sont le  
peut faire aussi, que  
ye ne suive pas tou  
le même Rhumb de  
& que de l'Orien  
ourne au Midi, &  
il n'y aura point  
ir.

## SUR LES CARTES. xxj

, qui puissent donner des connoissances  
es de ces Lacs, les noms des Isles, qui y  
répandues, & des Rivieres, qui s'y dé-  
gent, qui sont les unes & les autres en  
d nombre, font voir que ce n'est qu'à  
Voyageurs, & sur-tout aux Missionnai-  
qu'on est redevable de leurs découvertes.  
avant que de quitter la Carte des Lacs, il  
bon d'observer, que j'ai donné plus de 21.  
rés de longitude depuis l'entrée du Lac  
ario jusqu'au fond du Lac Supérieur; je  
s que c'est un peu trop: c'est le détail des  
res & l'estime des Voyageurs, qui m'ont  
é si fort vers l'Ouest. J'ai remarqué que  
s tout le Canada les lieux sont très-péri-  
s, la difficulté des chemins en est sans  
te la cause: d'ailleurs le nombre de dé-  
rs, qu'il faut faire en remontant une Ri-  
re, ou en côtoyant un Lac, augmentent  
beaucoup le chemin, sans augmenter les  
stances. Ainsi il n'est point étonnant que le  
ographe, qui a suivi ces Itinéraires, ne  
trouve trop d'étendue, lorsqu'il veut rap-  
ter sa Carte au Ciel, c'est à-dire, y mar-  
er les latitudes & les longitudes: Le seul  
oyen d'y remédier, est d'avoir quelques  
bservations de latitudes & de longitudes.  
sont des Points fixes, dont la Géographie  
peut se passer, & sa perfection dépendra  
jours du nombre de ces sortes d'Observa-  
ons.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur  
Carte de l'Amérique Septentrionale, que  
ai mise à la tête de cet Ouvrage. On auroit  
eut-être souhaité de trouver ici une grande  
Carte, où toutes les Parties eussent été plus

xxij REMARQUES DE M. BELLIN  
sensibles, & mieux développées; & j'aurois  
été bien plus satisfait, si j'avois pu la faire:  
mais on a vû les raisons, qui m'ont forcé  
de me borner aux grandeurs convenables à  
un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc  
regarder cette Carte, que pour y voir la situa-  
tion, que les diverses Parties, que nous avons  
données séparément, ont entr'elles; le tout,  
qu'elles forment sur le globe de la Terre, &  
leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire  
que, quoiqu'à petit point, & par conséquent  
peu susceptible de ce détail, elle mérite quel-  
que attention, tant par les choses neuves,  
qui s'y trouvent, que par les corrections,  
qu'on a faites sur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Isles de  
l'Amerique y sont assujettis à plusieurs obser-  
vations sûres de longitude & de latitude. Les  
Journaux des Navigateurs m'ont fourni le  
gisement des Côtes & des Isles de proche en  
proche; de sorte que je suis en état de prouver  
la justesse de la plupart des positions. Ainsi  
qu'on ne soit pas surpris de trouver cette  
Partie de ma Carte si différente de tout ce  
qui a paru, & sur-tout de celle de M. Pop-  
ple. Je n'ai point envie de faire la critique de  
cette dernière, je remarquerai seulement,  
qu'entre Carthagéné & Portobelo, elle mar-  
que 6. degrés de longitude, & qu'il n'y en a  
que 4. & 10. minutes au plus. C'est assurément  
une grande erreur en Géographie, que  
de mettre 120. lieuës d'un endroit à un autre,  
lorsqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane  
y est par les 83. degrés 10. minutes du Méridien  
de Londres, ce qui revient à 85. degrés  
55. minutes, du Méridien de Paris. L'Obser-

vation  
determ  
minut  
n'a qu  
l'Est à  
lieuës.  
de la p  
& il n  
au fon  
née p  
degré  
Cet  
degré  
vient  
de Par  
lois r  
glissée  
Mexic  
mes é  
biles.  
faveu  
une C  
rendre  
subsist  
judicia  
le mo  
de sau  
2°.  
Micisl  
que ce  
trer da  
livré  
beauco  
œuvre  
peu lo  
me sui

M. BELLIN  
oppées ; & j'aurois  
vois pu la faire :  
qui m'ont forcé  
s convenables à  
. Il ne faut donc  
r y voir la situa-  
que nous avons  
r'elles ; le tout ,  
de la Terre , &  
ant je puis dire  
par conséquent  
lle mérite quel-  
chose neuves ,  
es corrections ,  
ntes.

& les Isles de  
plusieurs obser-  
e latitude. Les  
ont fourni le  
de proche en  
tat de prouver  
sitions. Ainsi  
trouver cette  
de tout ce  
de M. Pop-  
la critique de  
seulement ,  
o, elle mar-  
il n'y en a  
C'est assuré-  
graphie . que  
à un autre ,  
La Havane  
es du Méri-  
85. degrés  
is. L'Obser-

## SUR LES CARTES. xxij

vation Astronomique, qui y a été faite, la détermine à 84. degrés, c'est un degré 35. minutes de différence. L'Isle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, la Carte de Popple y met 130. lieues. Elle donne à l'Isle de Cuba 240. lieues de la pointe de Mesy au Cap Saint Antoine, & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz, au fond du Golphe du Mexique, est déterminée par Observation Astronomique à 100. degrés à l'Occident du Méridien de Paris, Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. degrés du Méridien de Londres, ce qui revient aux 103. degrés 25. minutes, de celui de Paris. Enfin je ne finirois point, si je voulois relever toutes les erreurs, qui se sont glissées dans cette Carte sur le Golphe du Mexique & les Isles de l'Amérique. Un de mes étonnemens, c'est qu'un de nos plus habiles Géographes se soit laissé prévenir en faveur de cette Carte au point, de publier une Copie de cette Partie, qu'il a prétendu rendre à l'usage des Navigateurs, où il a laissé subsister toutes les fautes, même les plus préjudiciables à la Navigation, lesquelles, avec le moindre examen, ne pouvoient manquer de sauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louysiane & le cours du Fleuve Micissipi auroient mérité un tout autre détail, que celui, qu'il m'a été possible de faire entrer dans une Carte générale ; & je m'y serois livré avec d'autant plus de plaisir, que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre ; mais comme cela m'auroit jetté un peu loin, & auroit multiplié les Cartes, je me suis contenté de charger en quelques en-

**xxiv REMARQUES DE M. BELLIN**  
droits ma Carte générale de façon qu'on y  
trouvât ce qui m'a paru de plus intéressant &  
de plus nécessaire à l'intelligence de l'His-  
toire. J'ai fait plus ; j'ai donné quelques mor-  
ceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire  
plaisir au Public. Par exemple, on trouvera  
une Carte d'une partie de la Côte de la Louy-  
siane & de la Floride, depuis la Nouvelle  
Orleans jusqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une  
petite Carte des embouchures du Micissipi,  
un Plan de *la Nouvelle Orleans*, & un de *la*  
*Baye de Pensacole*.

Les Observations Astronomiques, qui ont  
été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Isle  
Dauphine, m'ont servi à placer la Côte de la  
Louysiane par sa véritable latitude & longi-  
tude. M. Baron nous a donné celle de la Nou-  
velle Orleans par 92. degrés 16. minutes, à  
l'Occident du Méridien de Paris. Et la So-  
ciété Royale de Londres nous donne celle de  
l'Isle Dauphine, de 90. degrés 25. minutes.  
Cette dernière est fort différente de celle,  
qui résultoit des Observations Astronomiques  
que le Pere Laval y avoit faites en 1720, &  
qui étoit de 103. degrés. Mais on a sçu de-  
puis que l'erreur venoit du dérangement de  
sa pendule, ce qu'il ignoroit alors ; erreur  
dont M. Delille s'aperçut par ses détails géo-  
graphiques, & sur laquelle il donna un fort  
bon Mémoire, qui est inséré dans les Mé-  
moires de l'Académie de l'année 1726. Ce-  
pendant M. Delille n'avoit point alors d'Ob-  
servations immédiates, comme nous les  
avons aujourd'hui ; & voilà pourquoi dans sa  
Carte de la Louysiane, qu'il a publiée en  
1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94.  
degrés

de façon qu'on y  
plus intéressant &  
lligence de l'Hif-  
né quelques mor-  
i cru devoir faire  
mple, on trouvera  
Côte de la Louy-  
puis la Nouvelle  
c d'Apalache, une  
res du Miciffipi,  
eans, & un de la

omiques, qui ont  
Orleans & à l'Ifle  
acer la Côte de la  
latitude & longi-  
né celle de la Nou-  
s 16. minutes, à  
e Paris. Et la So-  
ous donne celle de  
grés 25. minutes,  
fférente de celle,  
ns Astronomiques  
faites en 1720, &  
Mais on a fçu de  
u dérangement de  
bit alors; erreur,  
par ses détails géo-  
il donna un fort  
éré dans les Mé-  
année 1726. Ce-  
point alors d'Ob-  
comme nous les  
à pourquoi dans sa  
qu'il a publiée en  
e Orleans par 94.  
degrés

degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'est-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Pople la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96. degré 5. minutes, du Méridien de Paris: erreur bien plus considérable, & qui ne se peut excuser dans M. Pople, qui devoit avoir connoissance, en dressant la Carte, des deux Observations Astronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à S. Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & du Journal du Réverend Pere de Charlevoix: on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occasion de faire sur plusieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit presque point de connoissance. Il nous fait connoître, par exemple, l'Ifle des Chiens, à 10. lieuës de Saint Marc d'Apalache; & le passage, qui est entre la Terre ferme & cette Ifle, laquelle a 9. ou 10. lieuës au moins de longueur, ce qui n'est marqué sur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ces vastes Contrées, qui sont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Miciffipi; sur les Rivieres, qui les arrosent; les Nations, qui les habitent; les Voyageurs, qui les ont parcourës; & la maniere, dont les Cartes nous les représentent. Mais cela demanderoit une Dissertation particuliere, & je suis obligé de finir celle-ci, qui n'est déjà que trop longue: peut-être quelque jour aurai-je occasion de travailler sur cette Partie, & de m'étendre autant

xxvj) REMARQUES DE M. BELLIN  
que le sujet me paroît l'exiger. Cependant  
avant que de finir, il faut nécessairement dire  
un mot sur les Pays, qui sont à l'Ouest & au  
Nord de nos Lacs du Canada, dont la Géographie  
est très-imparfaite, pour ne pas dire  
entièrement ignorée.

Il n'est pas douteux, selon moi, qu'à l'Occident  
du Canada, on ne trouve la Mer, qui sépare  
cette Partie de l'Amérique de l'Asie, mais  
que nous nommons *Mer de l'Ouest*, mais que  
est proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de  
croire qu'elle n'est pas éloignée de plus de 300  
lieues du Lac Supérieur. Il est même presque  
certain qu'il y a une suite de Lacs & de Rivières,  
par lesquels on peut communiquer du  
Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, que l'on a raconté  
semblé diverses conjectures, qui sembloient  
prouver l'existence & la découverte d'une Mer  
dans cette Partie: il ne faut que voir ce que  
dit Gomara, liv. 6. chap. 18, des Espagnols  
qui virent la Mer, quand ils furent à *Quiyira*,  
qui virent la Mer, quand ils furent à *Quiyira*,  
& qui apperçurent même des Vaisseaux  
sur la Côte. Jean de Laët, chap. du Nouveau  
Mexique, parlant du voyage de Vascor Cortez,  
dit que les Habitans de *Cibola*, qui sont  
un peu à l'Occident du Nouveau Mexique,  
vont querir des cuirs de Bœufs à huit journées  
de chez eux du côté du Nord; & Ramusio,  
tom. 3. pag. 359, qui rapporte aussi ce voyage,  
dit que les Plainnes, dans lesquelles ils les  
vont querir, sont du côté de la Mer. Virflet,  
(dans la Description du Nouveau Monde, au  
titre *Quiyira & Anian*) marque une Mer au  
Nord de la Californie, & du Nouveau Mexique,  
ajoutant que les Côtes de *Quiyira* ne

JES DE M. BELLIN

roit l'exiger. Cependant  
il faut nécessairement dire  
qui sont à l'Ouest & au  
Canada, dont la Géographie  
faite, pour ne pas dire

, selon moi, qu'à l'Ouest  
ne trouve la Mer, qu'à  
l'Amérique de l'Asie  
er de l'Ouest, mais qu'à  
du Sud; & j'ai lieu de  
loignée de plus de 300  
. Il est même presque  
de de Lacs & de Rivieres  
leur communiquer de  
e Mer.

hui, que l'on a ras  
ures, qui sembloient  
découverte d'une Mer  
aut. que voir ce que  
18, des Espagnols  
d ils furent à Qui  
même des Vaisseaux  
chap. du Nouveau  
page de Valsq Coro  
de Cibola, qui sont  
Nouveau Mexique;  
reus à huit journées  
ord; & Ramusio,  
te aussi ce voyage,  
lesquelles ils les  
e la Mer. Vieffiet,  
Nouveau Monde, au  
rque une Mer au  
Nouveau Me-  
s de Quiyira ne

SUR LES CARTES. xxvij

nt connues, qu'en quelques endroits, parce  
elles sont hors de toutes les routes des Na-  
vateurs. Nicolosi, dans son *Hercule Sici-*  
en, marque aussi une Mer au Nord du Nou-  
au Mexique: j'ignore sur quels Mémoires  
Auteur a travaillé, mais je sçai qu'il a eu  
communication de ceux; que l'on envoie à la  
ongrégation de la Propagande. On peut en-  
re voir ce que dit Purchas sur cette Mer,  
tom. 3. de ses navigations). Joignez à ces  
verses Relations, celle du voyage de Mar-  
n d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit  
Nord de la Californie. De tout cela il me  
roit, qu'on doit hardiment conclure l'exis-  
nce d'une Mer au Nord de la Californie &  
Nouveau Mexique, & par conséquent à  
Ouest du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoissances, que nos Voyageurs François & des Missionnaires ont eu de cette Mer par leur Commerce avec les Sauvages; mais cela seroit trop long. Il suffit que l'on sçache que c'est par quelques Mémoires particuliers, & qui ne sont point encore publiés, que j'ai tiré les noms & les situations de ces Rivieres & de ces Lacs, que j'ai marqués à l'Ouest du Lac supérieur, & sur lesquels j'attends des éclaircissements. A l'égard du *Lac des Assiniboils*, & de celui des *Cristinaux*, les Relations, que l'on en a, sont très-incertaines, pour ne pas dire fabuleuses: & il me paroît, que c'est aussi le sentiment du R. P. de Charlevoix, ci-devant page 271. de son Journal, où il parle du Pays des Assiniboils. Cependant je n'ai pas osé de les marquer, les ayant trouvés sur une Carte manuscrite du sieur Franquelin;

xxvij REM. DE M. BELLIN, &c.  
dont j'ai parlé ci-devant ; & qui devoit con-  
noître ces Parties, mieux que personne. Ain-  
l'on y ajoûtera telle foi, que l'on jugera  
propos (a).

(a) L'Auteur de l'Hif-  
toire & du Journal a de  
bonnes raisons pour croi-  
re que ce n'est point par  
cette route, que l'on ira  
plus sûrement & plus  
promptement à la Mer  
dont il s'agit. Il s'en est  
expliqué en plusieurs en-  
droits de son Journal, &  
il rapporte de bonnes  
preuves de ce qu'il avance.



JOURNAL

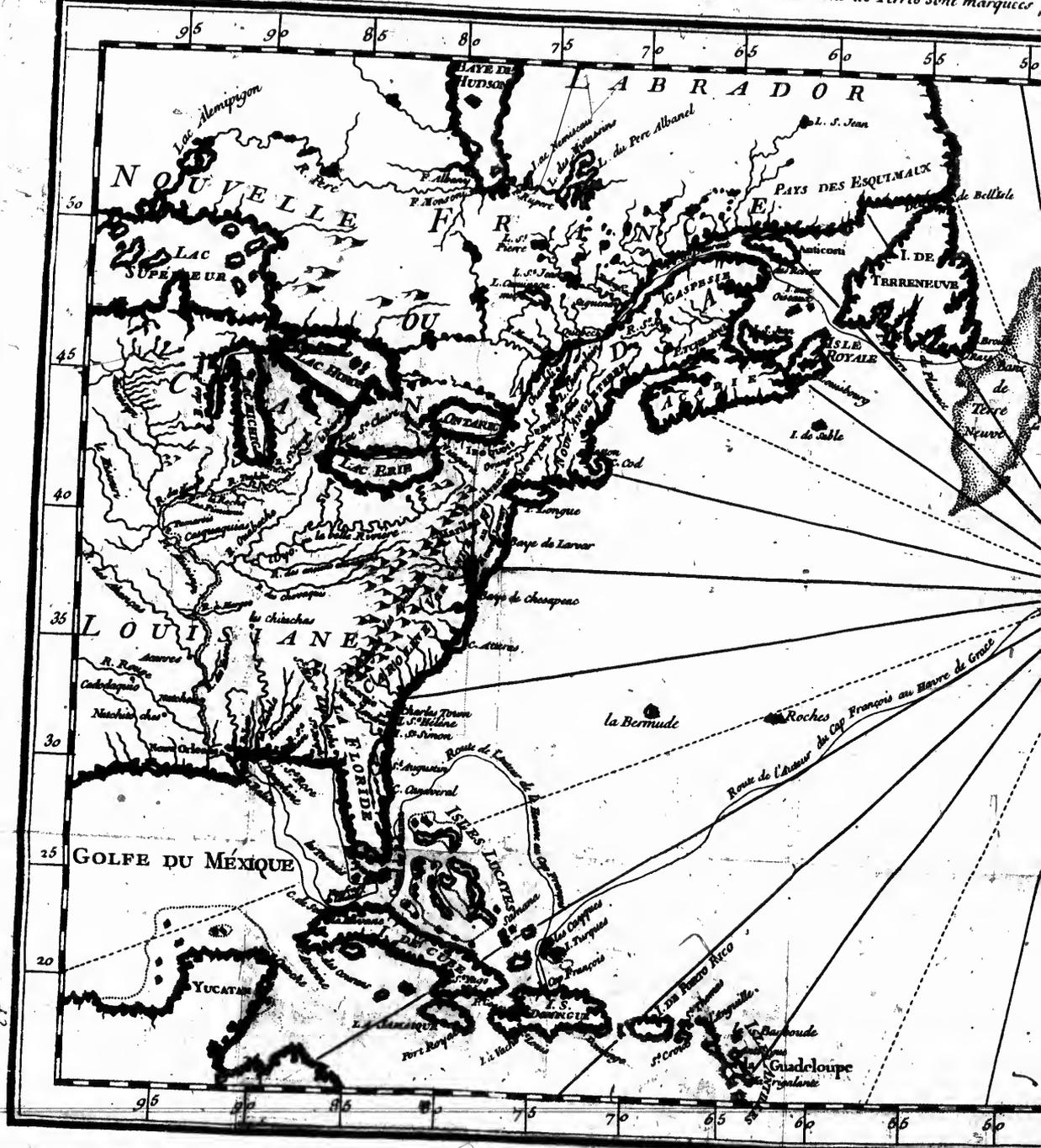
BELLIN, &c.  
& qui devoit con  
que personne. Ain  
, que l'on jugera

romptement à la Mer  
ont il s'agit. Il s'en d  
pliqué en plusieurs ca  
ois de son Journal, &  
rapporte de 'bonne  
euves de ce qu'il avanc

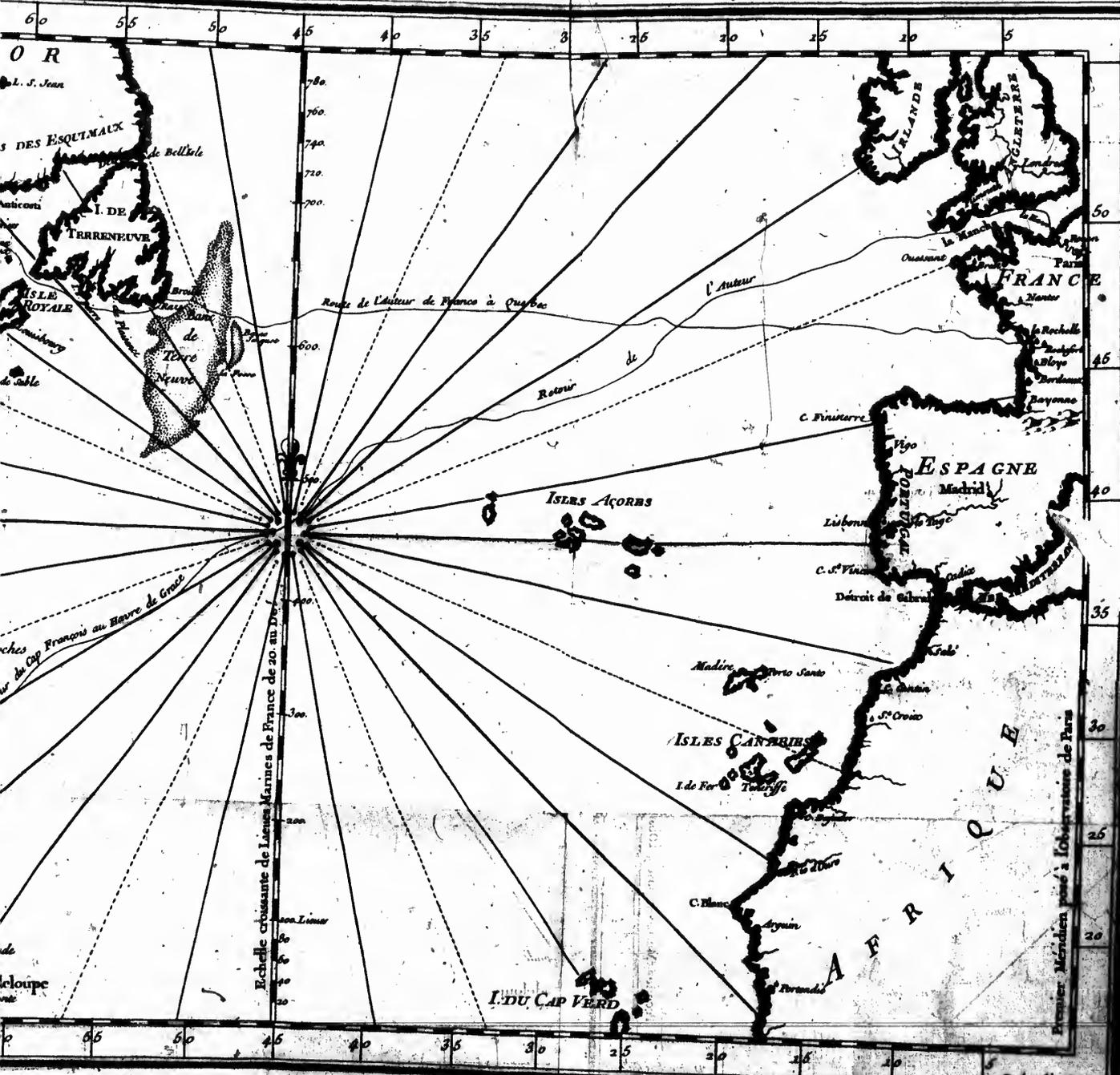


JOURNAL

CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL ET PARTIE DE L'AMÉR  
 Que le R. P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canad  
*N<sup>o</sup> Les Routes dans les Terres sont marquées*



PARTIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE Dite pour l'intelligence du Journal du Voyage.  
a fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à St Domingue.  
dans les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.  
Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.



Premier Méridien passé à l'Observatoire de Paris

Duval de La Harpe

CA PA

sus a  
outes d



C  
O'  
T  
es  
on  
&  
ceu  
Co  
diti  
TE  
L  
BE  
ERT  
TO  
ava  
Gabr  
orte  
Vo

CA PA

sus a  
loutes d



# JOURNAL D'UN VOYAGE

ET PAR ORDRE DU ROI,

en l'Amérique Septentrionale;  
on trouvera la Description Géographi-  
& l'Histoire Naturelle des Pays, que  
l'auteur a parcourus, les Coûtumes, le  
Gouuernement, la Religion, les Mœurs & les  
Circumstances des Peuples, qui les habitent.

Présenté à Madame la DUCHESSE  
LES DIGUIERES (a).

DISCOURS  
D'ERTATION PRELIMINAIRE  
Sur l'Origine des AMERIQUEAINS.

PRE's avoir lû presque tout ce  
qui a été écrit sur la maniere,  
dont l'Amérique a pu être peu-  
plée, il me paroît qu'on est au-  
si peu avancé, qu'on pouvoit  
être avant qu'on eût agité cette grande  
question. Gabrielle-Victoire de Rochechouart Morte-  
mortelle en 1741.

V.

question. Cependant on feroit un juste Volume, si on vouloit seulement rapporter les différentes opinions des Sçavans sur ce sujet. Mais la plupart ont tellement donné dans la chimère; presque tous ont appuyé leurs conjectures sur des fondemens si ruineux, ont ont eu recours à des convenances de noms, de mœurs, de Coutumes, de Religion & de langages, si frivoles; qu'il est, ce me semble, aussi inutile de les réfuter, qu'impossible de les concilier.

Il n'est peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matiere, se soient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchoient sans guide. Ma surprise est que ceux, qui ont le plus approfondi la chose, & ont eu pour cela des secours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précédés dans ce travail, ayent donné dans de plus grands travers encore: ils auroient pourtant pu les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont assez bien établis; les conséquences simples & naturelles; qu'on en doit tirer, suffisoient à mon avis pour satisfaire & fixer la curiosité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui souvent porte à faux, ne fait que rejeter dans ses premières incertitudes. C'est ce que je me flatte de rendre sensible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut sans doute fort étonné dans notre Hemisphere, lorsqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où jusques-là on n'avoit imaginé qu'une vaste Mer, sur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût

de  
pein  
que  
ma  
d'O  
Ile  
tôt  
P'O  
ETI  
méri  
shen  
tes d  
les p  
Espa  
A  
placé  
mais  
chim  
à l'Es  
Mexi  
Fils d  
qu'un  
mé d  
Peupl  
tagne  
que l  
partan  
des A  
long  
sçavan  
le méri  
VIN;  
les Esp  
sion de  
des Ha  
tendire

I N E  
eroit un juste Vo-  
ment rapporter les  
rvans sur ce sujet.  
ent donné dans la  
appuyé leurs con-  
si ruineux, ou  
banées de noms,  
de Religion & de  
est, ce me sem-  
uter, qu'impossi-

nant que les Pre-  
tatiere, se soient  
étoit pas frayée,  
de. Ma surprise  
s approfondi la  
es secours, que  
nt précédés dans  
de plus grands  
pourtant pû les  
à un petit nom-  
e quelques-uns  
nséquences sim-  
loit tirer, suf-  
aire & fixer la  
grand étalage  
& qui souvent  
jetter dans ses  
ce que je me  
peu, que j'en

né dans notre  
que l'on avoit  
dans l'autre,  
é qu'une vaste  
it pas qu'il fût

### DES AMÉRIQUAINS.

de la prudence de l'exposer. Cependant, à  
peine Christophe COLOMBY eut reconnu  
quelques Isles, & surtout celle, qu'il nom-  
ma, l'Isle Espagnole, où il trouva des Mines  
d'Or, que lui-même se persuada que cette  
Isle étoit, tantôt l'Ophir de SALOMON, tan-  
tôt le Zipangri, ou le Cipango de Marc  
POL de Venise. VATABLE & Robert  
ETIENNE ont cru aussi que c'étoit dans l'A-  
mérique, que Salomon envoyoit ses Flottes  
chercher de l'or, & Colomb a cru voir des res-  
tes de ses Fourneaux dans les Mines de Cibao,  
les plus belles & les plus abondantes de l'Isle  
Espagnole, & peut être de tout le N. Monde:  
ARIAS MONTANUS non-seulement a  
placé Ophir & Pariaim dans le N. Monde,  
mais il donne pour Fondateur à Juktan, Ville  
chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER,  
à l'Empire même du Perou, & à celui du  
Mexique, qu'il prétend être Ophir, un des  
Fils de Jochan, qui portoit ce nom. Il ajoute  
qu'un autre Fils du même Patriarche, nom-  
mé dans l'Ecriture JOBAB, fut le Pere des  
Peuples de la Côte de Paria, que la Mon-  
tagne Orientale Sephir, jusqu'ou Moÿse dit  
que les Enfans de Jectan s'avancerent, en  
partant de Messis, est la fameuse Chaîne  
des Andes, qui s'étend du Nord au Sud le  
long du Pérou & du Chili. L'autorité de ce  
sçavant Interprète de l'Ecriture a entraîné dans  
le même sentiment POSTEL, BECÂN, POSSE-  
VIN, GENEVARD, & quantité d'autres. Enfin  
les Espagnols ont avancé qu'au tems de l'inva-  
sion de leur Pays par les Maures, une partie  
des Habitans se réfugia en Amérique. Ils pré-  
tendirent même au quinziesme siècle y re-

trouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & sur lesquelles ils avoient, disoient-ils, des droits incontestables. OVIEDO, un de leurs plus célèbres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles*, sont les fameuses *Hesperides*, si vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faisant passer sous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur restituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile: ce qu'il appuye de l'autorité de Saint Gregoite dans ses Morales. Si on ajoûte à cela ce que Platon a dit qu'au de-là de son Isle *Atlantide*, il y avoit un très-grand nombre d'Isles, derrière ces Isles un très-vaste Continent, & derrière ce Continent la vraie Mer, il se trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendroie alors l'opinion de THEOPHYRASTE PARACELSE, qui a soutenu que chaque Hemisphere avoit eu son Adam?

Postel, que j'ai déjà cité, & qui s'est rendu fameux par ses opinions hasardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il est le premier, qui ait séparé tellement les deux Amériques à l'isthme de Panama, que les Habitans de l'une, selon lui, & ceux qui l'ont suivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ce cas, j'aimerois mieux encore mettre, com-

me a f  
aussi-l  
dire q  
l'Amé  
les M  
GOM  
rous l  
de la  
au co  
sie en  
NAZA  
THEY  
Israëli  
qu'ils  
ce qu'  
espece  
braiqu  
du fai  
trouvé  
trigona  
tre, m  
des car

Aug  
par-le  
est au  
Descen  
en An  
qui so  
Un Sic  
qu'on  
une M  
du Per  
n'eusse  
là, co  
croire  
ber ce

N E  
Empire, que  
it enlevées, &  
soient-ils; des  
, un de leurs  
craint d'avan-  
mentes Hespé-  
s, que Dieu,  
mination des  
leur restituer  
trois mil cent  
ems du Roy  
reçu le nom,  
t Jacques &  
gile: ce qu'il  
rogoire dans  
ce que Platon  
landide, il y  
elles, derriere  
, & derriere  
se trouvera  
ins que nou-  
deviendrait  
STE PARA-  
que Hemis-

ni s'est rendu  
lées, a cru  
annale avoit  
Habitans de  
ier, qui ait  
iques à l'is-  
itans de l'u-  
ont suivi,  
eur origine  
ais dans ce  
ttre; com-

### DES AMERIQUAINS.

me a fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, aussi-bien que les Colonnes d'Heracles, & dire que c'est la Scandinavie, qui a peuplé l'Amérique Septentrionale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font descendre tous les Américains des Cananéens chassés de la Terre promise par Josué: quelques-uns au contraire font passer par le Nord de l'Asie en Amérique les Israélites, que SALMA NAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEYLT, qui croyoit comme eux que les Israélites ont peuplé le N: Monde, conclut qu'ils se sont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açores une espece de Tombeau avec des caracteres Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien instruit du fait. Ce n'est pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Isle de *Corvo*, la plus Septentrionale des Açores, mais une Statue Equestre, montée sur un pied-d'estal, où il y avoit des caracteres; qu'on n'a pu déchiffrer.

Augustin TORNIEL estimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui est au Nord de cet Archipel, que les Descendans de Sem & de Japhet ont passé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui sont au Sud du Détroit de *Magellan*. Un Sicilien, nommé MARINOËUS, sur ce qu'on publia de son tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguste dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'eussent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Espagnol avoit laissé tomber cette Médaille, en visitant les Mines.

6. DE L'ORIGINE

Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules, & fondeoit cette opinion bizarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausses Divinités. Mais si cette prétendue ressemblance pouvoit faire une preuve; n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois, qu'on sçait avoir eu de tout tems beaucoup de goût pour les Voyages, & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies ?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Américains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois; Abraham MILIUS aux anciens Celtes; le P. KIRKER aux Egyptiens; & Robert LE COMTE aux Phéniciens, chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions, beaucoup moins soutenables encore, & qui sont toutes également fondées sur de simples conjectures, dénuées de vraisemblance, pour venir à ceux, qui ont le plus creusé la matière.

Le Premier est le P. Gregorio GARCIA, Dominiquain Espagnol, qui après avoir longtemps travaillé dans les Missions du Perou & du Méxique, imprima en 1607 à Valence un Traité en Espagnol de l'Origine des Indiens du Nouveau Monde; où il rapporte & discute un très-grand nombre d'opinions diverses sur ce sujet. Il propose chaque opinion, comme on fait une Question en Philosophie: il nomme ses Auteurs & ses Partisans, il ap-

I N B  
 ériquains étoient  
 fondeoit cette opi-  
 a & l'autre Peuple  
 s Fausles Divini-  
 té. ressemblance  
 n'auroit-il pas  
 que des Gaulois,  
 et tems beaucoup  
 & peuplé un très-  
 de leurs Colo-

leurs Partisans au  
 quains. Suffridus  
 écrit que les pre-  
 du Chili étoient  
 ARRON & Guil-  
 ne honneur aux  
 aux anciens Cel-  
 tiens ; & Robert  
 chacun à l'exclu-  
 se quantité d'au-  
 bins soutenable  
 alement fondées  
 dénuées de vrai-  
 eux, qui ont le

orio GARCIA,  
 après avoir lon-  
 ons du Perou &  
 07 à Valence un  
 e des Indiens du  
 orte & discute  
 nions diverses  
 opinion, com-  
 Philosophie : il  
 rtisans, il ap-

porte leurs preuves, il répond aux objections,  
 & ne décide point. Il y a joint les traditions  
 es Peruviens, des Mexiquains, & des In-  
 ulaires d'*Haini*, qui est l'Isle Espagnole, &  
 u'il avoit apprises sur les lieux mêmes. Il  
 it ensuite son sentiment, qui est que plu-  
 eurs Nations différentes ont contribué à  
 eupler l'Amérique : il auroit pu s'en tenir  
 à. Ce sentiment a quelque chose de plus,  
 ue de la vraisemblance, & il devoit, ce sem-  
 ble, lui servir de l'appuyer, comme il fait,  
 e quelques preuves tirées de la variété des  
 angues, des Caracteres, des Coûtumes, &  
 es Religions, qu'on a remarquée dans les  
 ifférentes Contrées du Nouveau Monde.  
 Mais il en admet un si grand nombre de celles,  
 ont les Auteurs des autres opinions avoient  
 ait usage, qu'il affoiblit la sienne, en vou-  
 ant la fortifier. En 1729 Dom André Gon-  
 ales de *BARCIA* fit réimprimer à Madrid  
 Ouvrage de ce Religieux, considérablement  
 ugmenté ; mais en y ajoutant beaucoup d'é-  
 ndicion, il n'a pas mis ses Lecteurs plus  
 n état de prendre leur parti.

Le Second est le Pere Joseph de *ACOSTA*,  
 esuite Espagnol, qui a aussi passé une grande  
 artie de sa vie dans l'Amérique ; & duquel  
 nous avons deux excellens Ouvrages ; l'un  
 n Castillan, intitulé *Historia Natural y Mo-  
 al de las Indias* ; l'autre en Latin, sous ce  
 titre : *De promulgando Evangelio apud Bar-  
 aros, sive de procurandâ Indorum Salute*.  
 Cet Auteur, dans le Premier Livre de son  
 Histoire, après avoir rapporté le sentiment  
 de *PARMENIDE*, d'*ARISTOTE*, & de *PLINE*,  
 qui ne croyoient pas qu'il y eût des Hom-

DE L'ORIGINE

mes entre les deux Tropiques, ni qu'on en  
 jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plus  
 loin que les Canaries, regarde la prétendue  
 Prophétie de Medée dans Seneque, comme  
 une simple conjecture de ce Poète, qui ne  
 pouvant se persuader qu'il n'y eût point de  
 Terre au-delà de l'Océan Occidental, et  
 voyant que la navigation commençoit à se  
 perfectionner; jugeoit qu'on ne seroit pas long  
 tems sans faire de ce côté-là, quelque décou-  
 verte. Quant à ce que j'ai déjà cité, du Timée  
 de Platon, cela paroît à l'Historien Espagnol  
 une pure fiction, dans laquelle des Disciples  
 de ce Philosophe, zelés pour sa gloire, se  
 forçoient, pour sauver son honneur, de trou-  
 ver quelque ingénieuse allégorie.

Au Chapitre seizième, le P. de Acosta com-  
 mence à examiner par quelle voie les premiers  
 Habitans de l'Amérique ont pu passer dans ce  
 grand Continent, & il rejette d'abord la voye  
 directe & préméditée de la Mer, par la raison  
 qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Boutte  
 sole. Il ne trouve pourtant point d'inconvé-  
 nient à dire que des Bâtimens ont pû être  
 jettés sur les Côtes de l'Amérique par quelque  
 tempête. & sur cela il cite (\*), comme un  
 fait constant, la Fable du Pilote, qu'un vent  
 forcé avoit poussé vers le Bresil, & qui laissa  
 en mourant ses Memoires à Christophe Co-  
 lomb. Il rapporte ensuite ce que Pline a écrit  
 de quelques Indiens, qu'un mauvais temps  
 avoit dégradés sur les côtes de la Germanie,  
 & dont le Roi des Sueves fit present à Quin-  
 tus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien  
 que de croyable dans ce qui est rapporté sous

(\*) Chapitre XIX.

g

ppiques, ni qu'on eût  
 dent de l'Afrique, plus  
 regarde la prétendu  
 ans Seneque, comme  
 de ce Poëte, qui n'a  
 qu'il n'y eût point de  
 cean Occidental, &  
 ion commençoit à l'  
 'on ne seroit pas lo  
 té-là, quelque déco  
 i déjà cité, du Timé  
 l'Historien Espagno  
 quelle des Disciple  
 pour sa gloire, s'est  
 n honneur, de trois  
 légorie.

e P. de Acosta com  
 le voie les premiers  
 nt pu passer dans ce  
 ette d'abord la voye  
 Mer, par la raison  
 a parlé de la Bouc  
 point d'inconvé  
 mens ont pu être  
 érique par quelque  
 (\*), comme un  
 Pilote, qu'un vent  
 esil, & qui laissa  
 à Christophe Co  
 que Pline a écrit  
 n mauvais tems  
 de la Germanie,  
 t présent à Quin  
 uve non plus rien  
 est rapporté sous

## DES AMÉRIQUAINS.

nom d'Aristote, qu'un Navire Carthagi  
 is ayant été pris d'un Vent d'Est forcé,  
 le porta fort loin à l'Occident, l'Equi  
 ge y découvrit des Terres; jusques-là in  
 nuës; & il conclut de ces faits, que selon  
 ces les apparences, l'Amérique a reçu par  
 semblables voyes une partie de ses Habi  
 is: mais il ajoûte qu'il en a fallu nécessai  
 ment chercher un autre, pour peupler cette  
 rie du Monde, quand ce ne seroit que  
 ur y transporter certains Animaux; qu'on  
 peut pas raisonnablement supposer avoir été  
 barqués sur des Navires, ni avoir fait à la  
 ve de si grands Trajets.

Ce passage, continuë le Pere de Acosta,  
 peut être que par le Nord de l'Asie ou de  
 roppe, ou par les Terres, qui sont au Sud  
 Détroit de Magellan, & de ces trois rou  
 , n'y en eût-il qu'une de praticable,  
 est assez pour comprendre comment l'A  
 rique s'est peuplée peu à peu, sans avoir  
 ours à la navigation, dont on ne voit nulle  
 ce dans les Traditions des Amériquains.  
 ar fortifie ce raisonnement; il observe  
 les Isles, qui sont trop éloignées du Con  
 ent, pour supposer qu'on puisse y aller dans  
 petits Bâtimens, dont se servent les Peuples  
 Nouveau Monde, telle qu'est la Ver  
 de, se sont trouvées désertes; que la pre  
 ere fois, qu'on apperçut des Vaisseaux à la  
 te du Perou, les Peruviens en témoigne  
 nt une surprise extrême, & que les Ani  
 ux, qui vraisemblablement y sont allés par  
 erre, ou en traversant tout au plus de pe  
 s Détroits, comme les Tygres & les Lyons,  
 oient inconnus dans les Isles de cet Hémis

phère, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, pour-être un peu trop sérieusement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliser cette chimère; car il ne balance pas à la traiter ainsi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Isle prétendue il n'y avoit qu'un très court trajet en Amérique. Dans le Chapitre suivant, il rejette le sentiment de ceux, qui s'autorisant du Quatrième Livre d'Esdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1<sup>o</sup>. que les Hébreux avoient des Caractères, & qu'aucun Peuple Américain n'en connoissoit l'usage: 2<sup>o</sup>. que ceux-ci ne faisoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3<sup>o</sup>. que les Descendants d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circoncision, qui n'est pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4<sup>o</sup>. qu'ils ont toujours conservé avec un grand soin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre un Messie; que depuis leur dispersion dans toutes les Parties du Monde, ils ne se sont relâchés en rien de toutes ces choses, & qu'on n'a point de raison de croire qu'ils y eussent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun vestige, que par-tout ailleurs.

Dans le vingt-quatrième Chapitre, il observe qu'il est beaucoup plus aisé dans cette discussion de réfuter les systèmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'écriture & de Traditions certaines dans les Américains rend leur origine très-difficile

euples.  
 III. il revient à l'At-  
 tention, peut-être un  
 l'opinion de quel-  
 réaliser cette chi-  
 pas à la traiter ainsi,  
 a tête, que de cette  
 e qu'un très court  
 Chapitre suivant,  
 eur, qui s'autori-  
 Esdras, ont avancé  
 euple par les Hé-  
 que les Hébreux  
 t qu'aucun Peuple  
 it l'usage : 2.<sup>o</sup>. que  
 cas de l'argent, &  
 a été fort avides ;  
 Abraham ont de  
 la Circoncision,  
 t endroit de l'A-  
 ujours conservé  
 gage, leurs Tra-  
 rémonies, qu'ils  
 un Messie ; que  
 toutes les Parties  
 chés en rien de  
 a point de rai-  
 plutôt renoncé  
 oit aucun ves.

Chapitre, il ob-  
 ité dans cette  
 es des autres,  
 que le défaut  
 aines dans les  
 très-difficile

découvrir, & qu'on ne peut rien assurer  
 ar cela sans témérité : que tout ce qu'on y  
 eut permettre à la conjecture, c'est que ce  
 and Continent s'est peuplé peu à peu par  
 s voyes, dont nous avons fait mention :  
 u'il ne peut croire que ces transmigrations  
 ient anciennes ; & que selon toutes les ap-  
 rences, les Premiers, qui ont tenté ce  
 assage, ont été plutôt des Chasseurs, ou  
 es Peuples errans, que des Hommes civi-  
 és ; mais que quand bien même les pre-  
 iers Colons du Nouveau Monde auroient  
 é tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner  
 e leurs Descendans eussent dégéné, &  
 teré la Religion & les Mœurs de leurs An-  
 tres : que le manque de plusieurs choses  
 ffit pour leur faire perdre leurs anciens  
 ages, & que faute de secours pour se trans-  
 ettre leurs Traditions d'âge en âge, ils  
 nt dû les oublier insensiblement, ou les  
 éfigurer de manière à les rendre tout à fait  
 éconnoissables ; que l'exemple de plusieurs  
 euples de l'Espagne & de l'Italie, qui semblent  
 avoir de l'Homme, que la figure donne à  
 out ceci un grand air de vraisemblance :  
 ue le Déluge, dont les Amériquains ont  
 onservé le souvenir, ne lui paroît pas être  
 elui, dont il est parlé dans l'Écriture ; mais  
 quelque inondation particulière, dont de  
 très-habiles Gens prétendent qu'il reste dans  
 Amérique des preuves certaines : enfin qu'on  
 e sçauroit démontrer que les plus anciens  
 monumens de l'Amérique soient antérieurs  
 au treizième, ou au quatorzième siècle, &  
 qu'en remontant plus haut, on ne trouve  
 que des Fables & des Contes si puériles ;

qu'il n'est pas possible d'en tirer même une conjecture raisonnable.

Jean de LAET, le troisième Auteur, dont je dois rapporter le sentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du solide dans celui du Pere de Acoſta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jéſuite ſuppoſe mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets ſur Mer ſans le ſecours de l'Aiguille aimantée, puisſqu'abſolument parlant, on peut naviguer en obſervant le cours des Aſtres; qu'il ſemble même ſe contredire en ſouſtenant que la Bouſſole eſt une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'uſage en étoit ancien au Moſambique dès le quinzième ſiècle: qu'il avance ſans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux; qu'il falloit bien enfin qu'on pût ſ'en paſſer, ou qu'elle fût connue dans les premiers tems, puisſque dans notre Hemiſphère même pluſieurs Iſles aſſez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Histoire du Pilote, dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Chriſtophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer; qu'on ſçait que les Eſpagnols n'ont publié la premiere, que par jaloſie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la poſſeſſion de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Eſpagne; & qu'ils n'ont donné cours à la ſeconde, que pour enlever

aux Po  
ouvert  
tour de  
poſſible  
qu'au L  
Mer; P  
Maire  
l'erreun  
étoit e  
Maire  
qui por  
3°.  
& qu'il  
Contin  
l'envir  
d'Habi  
n'avoit  
deux c  
n'y a a  
dont la  
Améric  
dont M  
Geneſe  
Outr  
Ecrivai  
Hollan  
ont paſ  
ſont l  
& GR  
ment j  
déjà pa  
S O L O  
Eſpagn  
rum, e  
rapport  
l'Orig  
8629.

NE  
irer même une

Auteur, dont  
, trouve qu'il  
dans celui du  
n'en approuve  
é suite suppose  
aire de longs  
de l'Aiguille  
parlant, on  
cours des Af-  
contredire en  
une invention  
ui-même que  
lambique dès  
ance sans le  
l'avoient pas,  
par les Occi-  
in qu'on pût  
nué dans les  
notre Hemis-  
lez éloignées  
peu de tems

certains  
réendu que  
la route du  
e Colomb,  
le Roi des  
sait que les  
ere, que par  
e, à qui ils  
on de tant  
le malheur  
qu'ils n'ont  
our enlever

DES AMÉRIQUAINS. 13

aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faisant le tour de l'Afrique: qu'il se trompe, s'il croit possible le passage des Terres Australes jusqu'au Détroit de Magellan, sans traverser la Mer; puisque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impossibilité. Mais l'erreur du P. de Acosta, si c'en est une, étoit excusable, car lorsqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte son nom.

3°. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il est contre toute apparence que ce vaste Continent, & quelques-unes des Isles, qui l'entourent, eussent eu un si grand nombre d'Habitans à la fin du quinziesme siecle, si on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raison de juger que le Déluge, dont la tradition s'est conservée parmi les Amériquains, n'est pas le Déluge Universel, dont Moÿse nous a décrit l'Histoire dans la Genese.

Outre le Jésuite Espagnol, trois autres Ecrivains; un François, un Anglois, & un Hollandois, qui ont traité le même sujet, ont passé par l'examen du docte Flamand. Ce sont **LESCARBOT**, **BREVEROOD**, & **GROTIUS**. Il ne connoissoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déjà parlé, non plus que celui de Jean de **SOLORZANO PEREYRA**, Jurisconsulte Espagnol, qui a pour titre: *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans sur l'Origine des Amériquains, fut imprimé en 1629.

Quoiqu'il en soit, Marc Lescarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'esprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en plusieurs endroits de mon Histoire. En rapportant les diverses opinions sur la question présente, qui étoient en vogue de son tems, il rejette comme frivoles les applications, que l'on faisoit de quelques Prophéties à ce sujet, sur tout de celle d'ABDIAS à la conversion des Indes Occidentales par le ministère des Espagnols & des François, les seules Nations, qui ayent véritablement entrepris ce grand œuvre, car les Portugais, qui ont converti le Bresil, peuvent être compris sous le nom d'Espagnols, & les Missionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y sont allés que sous la Bannière des Couronnes de France, d'Espagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vuë que les Iduméens, & il n'y a pas un mot dans sa Prophétie, qui puisse, avec quelque sorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Lescarbot panche un peu plus vers le sentiment de ceux, qui ont transporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chassés de la Terre promise par Josué. Il y trouve au moins quelque vraisemblance, en ce que ces Peuples, aussi-bien que les Amériquains, avoient la coutume de faire sauter leurs Enfants dessus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere de Acofta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navi-

I N E  
L'escarbot, Avo-  
toit un Homme  
rudition, mais  
e merveilleux.  
rs endroits de  
les diverses  
te, qui étoient  
te comme fri-  
on faisoit de  
, sur tout de  
on des Indes  
s Espagnols &  
qui ayent vé-  
œuvre, car les  
refil, peuvent  
gnols, & les  
de l'Europe,  
a de l'Evan-  
n'y sont allés  
es de France,  
et Abdias n'a  
Iduméens,  
Prophétie,  
'apparence,  
vers le sen-  
té dans le  
massés de la  
e au moins  
e ces Peu-  
s, avoient  
nfans par-  
s Idoles,  
'approuve  
accidens,  
ues Navi-

DES AMERIQUAINS. 17

res en Amérique, & du passage par le Nord de l'Europe & de l'Asie. Il croit que toutes les Parties du Continent se touchent, on du moins, que s'il y a quelque Déroit à passer, comme celui de Magellan, qu'il supposoit séparer deux Continens, il se pourroit bien faire qu'ils n'eussent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puisque Jacques CARTIER a vû un Ours de la grosseur d'une Vache, faire à la nâgo un trajet de quatorze lieues. Enfin il propose son sentiment propre, qu'il ne paroît pour- tant donner, que comme une simple conjecture.

Est-il, croyable, dit-il, que Noé, qui a vécu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde; & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à passer des Canaries aux Açores, & des Açores au Canada, ou des Isles du Cap-Verd au Brésil, que du Continent de l'Asie au Japon, ou à d'autres Isles encore plus éloignées? Il rapporte à ce sujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, surtout dans Elien & dans Platon, des vestiges, qui restoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoissance de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Hesperides des Anciens sont les Antilles, & il explique la Fable du Dragon, qui, selon les Poètes, en gardoit les Pommes d'or, des différens Déroits, qui serpentent autour de ces Isles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impraticables. Il ajoute à cela

16 DE L'ORIGINE

beaucoup d'autres observations géographiques, qui ne sont pas toutes fort exactes, & que Jean de Laër réfute très-bien.

Ce Critique remarque aussi avec raison que, si les Cananéens sacrifioient leurs Enfants à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fussent Anthropophages. Il convient de la possibilité & de la vraisemblance du passage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avoué qu'il est aisé de comprendre comment des Hommes ainsi transplantés dans un Pays désert, & si éloigné, y sont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais pensé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaise humeur, excitée sans doute par quelques-unes des preuves de Lescarbot, qui véritablement ne sont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de sensé dans cette conjecture. Il est assez ordinaire aux Sçavans d'en user de la sorte: comme si la vérité & la vraisemblance cessent d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaises preuves parmi celles, dont on les appuie.

EDOUARD DE BREVEROOD, sçavant Anglois, après avoir réfuté le sentiment insoutenable, qui fait descendre tous les Tartares des Israélites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*, veut que ce soit uniquement cette nombreuse Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde:

& voici  
jours é  
du côté  
riquain  
des Ta  
qués à  
univers  
& des a  
certain  
ble; &  
& des I  
tent. 4  
en Am  
blemen  
Mer, 1  
Tartari  
qu'on l  
sont ci  
cifson  
tars, 1  
homé  
De l  
du do  
ter le s  
tars d  
sar; &  
Tartar  
qu'il p  
lorsque  
pre. M  
qui se  
Grotius  
dispure  
ne fit g  
En 1  
in-quar

N E  
ons géographi-  
s fort exactes,  
très-bien.

est avec raison  
sient leurs En-  
dans aucun en-  
ussent Anthro-  
possibilité & de  
es Hommes &  
l'Amérique, &  
prendre com-  
splantés dans  
, y sont deve-  
mais il regarde  
trouve même  
ait jamais  
nent. Sa mau-  
ute par quel-  
tor, qui vé-  
o bon alloy,  
nt y avoir de  
est assez or-  
de la sorte :  
mbulance ces-  
nèle de mau-  
nt on les ap-

o n, sçavant  
entiment in-  
ous les Tar-  
que. l'igno-  
du nom de  
l'Hebreu,  
ve *TARTAR*,  
nombreuse  
au Monde :

DES AMÉRIQUAINS. 17

& voici ses preuves. 1°. L'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe. 2°. Le génie des Américains a un très-grand rapport avec celui des Tartares, qui ne se sont jamais appliqués à aucun Art; ce qui n'est pourtant pas universellement vrai 3°. La couleur des uns & des autres est à peu près la même: il est certain que la différence n'est pas considérable; & peut être l'effet de celle du Climat, & des Drogues, dont les Américains se frottent. 4°. Les Animaux féroces, qu'on voit en Amérique, & qu'on ne peut raisonnablement juger y avoir été transportés par Mer, ne peuvent y avoir passé que par la Tartarie. Il répond ensuite à une objection, qu'on lui peut faire sur ce que les Tartares sont circoncis, & il soutient que la circoncision n'a jamais été en usage parmi les Tartares, qu'après qu'ils eurent embrassé le Mahométisme.

De Laër se contente d'exposer cette opinion du docteur Anglois, laquelle consiste à rejeter le sentiment, qui fait descendre les Tartares des Israélites, transférés par Salmanaçar; & à donner à tous les Américains les Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce qu'il pense lui-même de cette origine, lorsque nous exposerons son sentiment propre. Mais il faut auparavant examiner ce qui se passa entre lui & le fameux Hugues Grotius, sur le sujet que nous traitons. La dispute fut très-vive de part & d'autre, & ne fit guères qu'embrouiller la question.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage *in-quarto* sous ce Titre: *De Origine Gen-*



*isum Americanarum*, où il commence par supposer que l'Isthme de Panama fut jusqu'au temps de la découverte du Nouveau Monde par les Espagnols une barrière regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, si on en croit le docteur Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voisines, dont il fait une classe à part, toute l'Amérique Septentrionale a été peuplée par les Norvégiens, qui y passerent par l'Islande, le Groenland, l'Estoriland, & la Norimbegue. Il avoué néanmoins qu'ils y furent suivis quelques siècles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ses preuves de la conformité des mœurs & de la ressemblance des noms; mais il faut convenir que rien n'est plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort persuadé, & qu'il ne persuade à personne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'est l'usage de la circoncision, dont il s'est mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prétendue Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que leurs Ancêtres avoient été sauvés des flots de la Mer; ce qui a fait croire à quelques uns, ajoute-t'il, qu'ils étoient issus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'est servi Breverood, & il estime, avec Dom Pierre

il commence par le Panama fut just-verte du Nouveau une barriere regard-entre les deux par-il conclut, que les l'autre n'avoient Origine. MILIUS, avancé ce Para-en croit le docteur de l'Yucatan, & ses voisines, dont toute l'Amérique ée par les Norvé-Islande, le Groen-Norimbegue. Il furent suivis quel-nois, des Suédois, ques.

rie de ses preu-nceurs & de la is il faut conve-ncé que ces pré-roit néanmoins rsuade à person-à part l'Yuca-ncision, dont il rouvé des tra-une prétendûe ans, qui portoit sauvés des flots & quelques uns, s des Hébreux. inion avec les dont s'est servi c Dom Pierre.

MARTYR D'ANGLERIE, que les Premiers, qui peuplerent l'Yucatan, furent des Ethiopiens jettes sur cette Côte par une tempête; ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens, ce qu'il infere d'une espèce de Bapême usité dans le Pays. Il ne scauroit disconvenir, que le langage des Amériquains Septentrionaux n'est proprement ni Ethiopien, ni Norvégien, mais cette difficulté ne l'arrête point; il en cherche, comme il peut, la solution dans le mélange des Peuples divers, qui se sont établis dans la suite des tems dans cette partie du Nouveau Monde, & dans leur vicirante, qui les a obligés, dit-il, de se faire de nouveaux jargons.

Il passe de-là aux Nations les plus voisines du Détroit de Magellan, & s'imaginant voir beaucoup de ressemblance entre celles, qui sont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionale; & celles, qui demeurent au-delà, il décide que les Premières ont leur Origine des Dernieres; & que celles-ci, aussi-bien que les Habitans de la Nouvelle Guinée, sont venuës des Moluques & de l'Isle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruviens, leurs Loix, leurs Coutumes, leur Police, les superbes édifices, qu'ils avoient construits, & les débris des Navires Chinois, que des Espagnols, dit-il, ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique, au sortir du Détroit de Magellan, ne lui permettent point de douter, que cette Nation ne soit originalement une Colonie Chinoise; ce qui se confirme, ajoute-t-il, par le culte du Soleil également établi dans l'un

& dans l'autre Empire, par la ressemblance de leurs caracteres & de leur maniere d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Amériquains par le peu de conformité, qui se trouve, selon lui, entre les mœurs & les coûtumes des uns & des autres: il insiste principalement sur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on sçait, dit-il, que les Scythes ne peuvent absolument se passer.

Pour faire tomber ce systéme, il suffit de montrer, qu'il porte presque toujours à faux, & c'est ce que le Critique Flamand rend très-sensible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'est pas plus heureux à attaquer les sentimens des autres, qu'à établir le sien. En effet il observe que tous les Scythes n'ont pas l'usage des chevaux, puisque plusieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir; à quoi il ajoute, que dans le sentiment de ceux, qui prétendent que c'est par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'est pas nécessaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares; que les Pays, qu'il a fallu traverser, n'étoient nullement propres pour les chevaux; que la coûtume des Scythes, quand ils se voyent contraints de passer quelque Détroit de Mer, est de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, sur lesquels ils s'embarquent. Il soutient enfin que, selon toutes les apparences, ces trausmigrations se sont faites assez peu de tems après la dispersion des petits-fils de

Joë,  
pouvoi  
es Ch  
Il p  
mul  
Améri  
déco  
enduë  
n fait  
es, c  
assage.  
ne les  
aux or  
it dan  
ur, soi  
es, les  
orvég  
ce c  
nde,  
a com  
ens qu  
enne;  
es Fa  
e en é  
nies a  
nt de n  
ême  
es.  
La ro  
orvég  
e puiss  
il fait  
recoupé  
Mer pres  
st couv  
ndent

par la ressemblance  
de leur maniere d'être.  
qu'ont eu les An-  
dans la Navigation,  
Tartare ou Scythe  
eu de conformité,  
entre les mœurs &  
les autres : il insiste  
ceux-ci n'ont point  
t, dit-il, que les  
ment se passer.  
stème, il suffit de  
e toujours à faux,  
l'Almand rend très-  
moins bien que  
eux à attaquer les  
établir le sien.  
les Scythes n'ont  
puisque plusieurs  
n'en peuvent pas  
ent dans le senti-  
ent que c'est par  
a été peuplée, il  
que tous ceux,  
ns le Nouveau  
Tartares, que  
verfer, n'étoient  
chevaux ; que la  
d ils se voyent  
Déroit de Mer,  
de les écorcher,  
les Bâtimens,  
Il soutient en-  
pparences, ces  
s assez peu de  
s petits-fils de

soë, & qu'alors les Scythes & les Tartares  
pouvoient bien ne pas encore faire usage  
des Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par  
la multitude des Peuples, qui habitoient  
l'Amérique Septentrionale, lorsqu'on en fit  
la découverte, & quant à l'impossibilité pré-  
sendue de franchir l'Isthme de Panama, il  
a fait voir l'absurdité par le peu d'obsta-  
cles, que les Européens ont trouvé dans ce  
passage. Il entreprend ensuite de montrer,  
que les Américains les plus Septentrion-  
aux ont beaucoup plus de ressemblance,  
soit dans les traits du visage, soit dans la cou-  
leur, soit dans la maniere de vivre avec les Scy-  
thes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les  
Norvégiens & les Peuples Germaniques ; &  
sur ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Is-  
lande, il remarque fort bien que cette Isle  
n'a commencé d'être peuplée par les Norvé-  
giens qu'à la fin du IXe. siècle de l'Ere Chré-  
tienne, qu'alors même il n'y passa que quel-  
ques Familles, & qu'ainsi elle ne fut pas si-  
tôt en état d'envoyer en Amérique des Co-  
lonies assez nombreuses, pour avoir produit  
tant de milliers d'Hommes, qui dans le quin-  
zième siècle remplissoient ces vastes Con-  
trées.  
La route, que Grotius fait prendre à ses  
Norvégiens, fournit encore à son Adversaire  
de puissantes armes pour le combattre. Il  
a fait observer, que le Groënland est en-  
tièrement recoupé de vastes & profonds Détoits de  
Mer presque toujours glacés, que tout le Pays  
est couvert de neiges très-hautes, & qui ne  
fondent jamais entièrement, que la Frislay-

de, si elle existe, ne peut être qu'une partie de Groënland, ou de l'Islande; & qu'il n'y a nul fond à faire sur tout ce qu'en ont débité les deux Freres Zanis: que l'Estotiland suivant le rapport de ces deux Nobles Vénitiens, est fort éloigné de la Frislande, puisque de leutems il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays; & que ce fut par un pur hazard, que des Pêcheurs eurent connoissance de ce Dernier: que ce Royaume encharmé, dont le Souverain avoit une magnifique Bibliothèque qui a disparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique, que la Norimbeque, ou Grotius conduir les Norvégiens, n'est gueres moins fabuleuse que ce nom, dans lequel ce Sçavant trouvoit avec complaisance un si grand rapport avec celui de Norvége, n'est pas le nom du Pays, mais un nom factice, dont personne ne connoît le Parrain; que les Naturels de ce Pays l'appelloient *Aggancia*; que ce Pays est bien éloigné au Sud de l'endroit, où l'on avoit supposé qu'étoit l'Estotiland, puisqu'il fait partie de la Côte Méridionale de la Nouvelle France, entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé sur la terminaison en *ars*, si commune dans l'Antique & le Nouveau Mexique. Laët le tire de ce retranchement, en faisant voir que presque tous ces noms sont modernes; & de la façon des Espagnols. Il renverse avec la même facilité l'argument, que Grotius tiroit des Traditions des Mexiquains, en observant que quand ces Peuples se sont placés, non en environs du Lac de Mexico, ils y ont trou-

D  
antité  
res de  
oit au  
e, de l  
rent co  
s pouv  
ance d  
rotius  
l'il fais  
nd que  
ir-poin  
mada,  
rnand  
is la C  
éran  
Laët f  
pas n  
eurs,  
Form  
uains  
fique  
de fa  
nt, q  
on &  
l'Yuc  
nere c  
Pays  
gienne  
auro  
erre au  
les, qu  
ge, en  
que. Il  
en par  
usieurs  
t Auteu

être qu'une partie  
 llande ; & qu'il n'  
 ce qu'en ont de  
 que l'Estotiland  
 deux Nobles Ve  
 de la Frislande  
 avoit aucun Com  
 ys ; & que ce fu  
 s Pêcheurs euren  
 que ce Royaume  
 erain avoit une  
 a disparu depuis  
 d de l'Amérique  
 Grotius conduit le  
 moins fabuleuse  
 e Sçavant trou  
 grand rapport av  
 s le nom du Pays  
 ont personne n  
 les Naturels d  
 que ce Pays e  
 ondroit, où l'  
 otiland, puisqu  
 éridionale de l'  
 Acadie & la No  
 appuyé sur la tr  
 une dans l'An  
 aët le tire de  
 voir que presq  
 s ; & de la fa  
 avec la même  
 rotius tiroit de  
 s , en observan  
 sont placés au  
 , ils y ont trou

antité de Barbares, qui parloient toutes  
 rtes de Langues, entre lesquelles il n'y  
 oit aucune affinité, ni aucune sorte d'anal  
 e, de sorte qu'après les avoir subjugués, ils  
 rent contraints d'établir des Interprètes pour  
 s pouvoir gouverner. Cette vaine ressem  
 ance de noms avoit encore fait imaginer à  
 rotius dans la Californie un Peuple *Alvard*,  
 l'il fait descendre des Lombards ; Laër lui ré  
 nd que le nom d'*Alvard* pourroit bien n'a  
 ir point d'autre fondement, que celui d'*Al  
 nada*, Capitaine Espagnol, qui avoit suivi  
 ernand Cortez au Mexique, & peut-être aussi  
 is la Californie, dont on sçait que ce Con  
 érant en a fait la première découverte.

Laër fait voir ensuite que Grotius ne réus  
 pas mieux à montrer une conformité de  
 ours, de Coutumes, de Traditions, &  
 Forme de gouvernement entre les Amé  
 uains Septentrionaux & les Norvégiens ;  
 si que tout ce qu'il en rapporte, étant fondé  
 de faux Mémoires. Puis il vient à l'argu  
 ent, que tire son Adversaire de la Circon  
 on & du Baptême prétendu des Peuples  
 l'Yucatan. Il soutient d'abord qu'il est  
 ntre toute vraisemblance d'aller chercher  
 Pays renfermé entre des Colonies Nor  
 iennes, pour y placer des Africains,  
 auroient dû plus naturellement prendre  
 erre au Brésil, ou du moins s'arrêter aux An  
 les, qu'ils auroient rencontrées sur leur pas  
 ge, en supposant qu'ils auroient passé le Tro  
 que. Il avoué que D. Pierre Martyr d'Angle  
 e en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que  
 usieurs étoient circoncis ; mais il prétend que  
 t Auteurs Italien a été mal informé, puisque,

ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acosta, ni Oviedo, dont l'autorité est fort supérieure à la sienne, n'ont parlé ni de cette Circoncession, ni de ce Baptême, ni des Croix dressées sur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire passer des Abyssins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët assure que Grotius s'est trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient jusques-là. Il est cependant certain par des Relations Portugaises que le Roi de Benin relevoit du Monarque Abyssin.

Laët dit peu de choses sur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui sont au Sud du Détroit de Magellan; il se contente de remarquer que ces Terres ne sont que des Isles, & qu'au-delà, jusqu'aux Terres Australes, il y a une étendue immense de Mer: qu'on ne sçait pas encore au juste ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Américains Méridionaux, sans en excepter les Peuples, qui étoient soumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues différentes. Les preuves, sur lesquelles Grotius établissoit l'Origine Chinoise des Peruvians, ne paroissent pas beaucoup plus solides à son Censeur.

Premièrement, dit-il, le caractere des deux Nations, & leur goût pour les Arts sont extrêmement opposés. En second lieu, personne n'a encore dit que les Chinois aient jamais adoré le Soleil; & quand cela seroit, ce culte est commun à tant de Peuples, qu'on

n'en

n'en  
tion  
Perou  
nois  
comb  
ou l'  
qualit  
tez,  
qu'il  
Groti  
pé,  
voian  
nois  
perpe  
qui a  
lasso  
même  
conn  
forte  
avoit  
mier  
être q  
tée p  
fait a  
Perou  
Enf  
dans a  
btis d  
fique.  
ficile à  
de la  
l'anné  
court  
cident  
si les

(4)

N B  
ere de Acoſta,  
ort ſupérieure  
ette Circonci-  
Croix dreſſées  
de pures Fa-  
des Abyſſins  
partir de la  
Laët aſſûre  
vançant que  
endoient juſ-  
par des Re-  
Benin rele-

a maniere,  
rique Méri-  
Habitans des  
roit de Ma-  
uer que ces  
qu'au-delà,  
a une éten-  
çait pas en-  
es Terres &  
les Améri-  
excepter les  
Incas du  
le Langues  
uelles Gro-  
des Peru-  
p. plus ſoli-

ractere des  
r les Arts  
ond lieu,  
inois ayent  
ela ſeroit,  
les, qu'on  
n'ca

DES AMÉRIQUAINS. 25

n'en peut tirer aucun argument dans la queſ-  
tion préſente. Il eſt vrai que les Incas du  
Perou, auſſi-bien que les Monarques Chi-  
nois, ſe diſoient les Fils du Soleil; mais  
combien d'autres Princes ont pris ce titre,  
ou l'ont reçu de leurs Sujets? Les Méri-  
quains ne le donnerent-ils pas même à Cor-  
tez, ſoit pour lui faire honneur, ſoit parce  
qu'il venoit de l'Orient. En troiſième lieu,  
Grotius s'eſt encore plus groſſièrement trom-  
pé, en aſſurant que les Péruviens ſe ſer-  
voient de Caractères figurés, comme les Chi-  
nois, & les plaçoient comme eux, en lignes  
perpendiculaires, puſque le Pere de Acoſta,  
qui a demeuré longtems au Perou, & Garcil-  
aſſo de la Vega, qui y étoit né du Sang  
même des Incas (a), aſſurent qu'on n'y  
connoiſſoit ni Caractères, ni l'uſage d'aucune  
ſorte d'écriture. Ce que le Docteur Hollandois  
avoit ajouté, que MANGO CAPA, le Pre-  
mier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit  
être qu'une conjecture, ou une fable inven-  
tée par quelque Voyageur; car il n'en eſt  
fait aucune mention dans les Traditions du  
Perou.

Enfin, Laët déclare qu'il n'a jamais ſû  
dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des dé-  
bris de Navires Chinois dans la Mer Paci-  
fique. La choſe lui paroît même aſſez dif-  
ficile à croire, par la raiſon, que, pour aller  
de la Chine au Perou, les Vents ſont toute  
l'année tellement contraires, qu'il ſeroit plus  
court de prendre le grand détour par l'Oc-  
cident, que la route directe. Il ajoute que,  
ſi les Péruviens deſcendoient des Chinois,

(a) Il en deſcendoit par ſa Mere.

ils auroient conservé du moins quelques vestiges de l'art de naviguer, & l'usage du fer, au lieu qu'ils ne connoissoient ni l'un, ni l'autre, qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Péruviens & les Peuples du Chili, leurs Voisins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'assez polices, pour être capables de donner naissance à un Empire tel, qu'étoit celui du Perou.

Grotius répliqua, mais en Ambassadeur, & en sçavant étonné de ce qu'on avoit osé le contredire. Laët un peu piqué, le ménagea moins dans sa repartie: il lui fit voir qu'il ne disoit rien de nouveau, que des injures, & prétendit que dans une dispute purement littéraire, le caractère d'Ambassadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecrivain, ni aucun poids à ses raisons.

Grotius triomphoit de ce que son Adversaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens: voilà donc, disoit-il, une partie de l'Amérique: donc les Habitans tirent leur origine de la Norvège. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin? Il ne s'agit pas, répond de Laët, de sçavoir si quelques Peuples du Nord ont passé en Amérique par le Groenland; mais si tous les Américains viennent de la Norvège; & je soutiens que cela est impossible. ANGRIMUS JONAS, Islandois, assure que la première découverte du Groenland n'a été faite qu'en 964. HERTERA & GOMARA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent sur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voisinage de la Califor-

nie.  
riqu  
donc  
qu'e  
par  
H  
riqu  
avoit  
mias  
parés  
de A  
Peup  
d'aill  
mém  
Méri  
pour  
ne so  
Gr  
par u  
bâtit  
suite  
tagon  
croît  
comm  
roit r  
ce qu  
ration  
polite  
pas da  
cesse d  
Le  
lû dan  
laos re  
Laët,  
ver ce  
pète ce

int quelques ves-  
 & l'usage du  
 oiffent ni l'un,  
 rien plus naturel  
 & les Peuples du  
 que Nation In-  
 d'assez policées,  
 naissance à un  
 Perou.

Ambassadeur,  
 qu'on avoit osé  
 que, le ména-  
 il lui fit voir  
 au, que des in-  
 ne dispute pu-  
 d'Ambassadeur  
 un Ecrivain,

ne son Adver-  
 enland avoit  
 voilà donc,  
 que donc les  
 la Norvege.  
 giens Groen-  
 e s'agit pas,  
 quelques Peu-  
 ériqué par le  
 Amériquains  
 soutiens que  
 s JONAS,  
 découverte

1664. Her-  
 ment que les  
 Lac de Me-  
 du Nou-  
 la Califor-

## DES AMÉRIQUAINS.

nie. Telle est la Tradition constante des Mé-  
 xiquains : l'Amérique Septentrionale avoit  
 donc des Habitans plusieurs siècles avant  
 qu'elle en ait pu recevoir de la Norvege  
 par le Groenland.

Il n'est pas moins constant que les vrais Mé-  
 xiquains fondèrent leur Empire en 902, après  
 avoir subjugué les *Chichimeques*, les *Oto-  
 mias*, & les autres Barbares, qui s'étoient em-  
 parés des environs du Lac de Mexico : & le Pere  
 de Acosta nous assure que chacun de ces  
 Peuples avoit sa Langue particuliere. On sçait  
 d'ailleurs que les Mexiquains venoient eux-  
 mêmes de la Californie, ou du Nouveau  
 Mexique, & qu'ils avoient fait, du moins  
 pour la Plupart, le voyage par Terre. Ils  
 ne sont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainsi erré dans le principe  
 par un Anachronisme évident, tout ce qu'il  
 bâtit sur ce fondement, n'est plus qu'une  
 suite de ce premier égarement : & son An-  
 tagoniste, qui, avec toute la liberté Belgique,  
 croit être en droit de ne le regarder que  
 comme un Sçavant dont le système lui pa-  
 roit ruineux, & qui, offensé à son tour de  
 ce que l'ayant attaqué avec assez de modé-  
 ration, il n'en avoit pas reçu le retour de  
 politesse, qu'il en attendoit, le suit pas à  
 pas dans tous les écarts, & les lui remet sans  
 cesse devant les yeux.

Le docte Ambassadeur s'imaginait avoir  
 lu dans Herrera que les Insulaires de *Bacca-  
 laos* ressemblent parfaitement aux Lapons.  
 Laët, après avoir protesté qu'il n'a pu trou-  
 ver ce fait dans l'Historien Espagnol, re-  
 pète ce qu'il avoit déjà dit, qu'il ne nie point

que quelques Américains n'ayent pu avoir eue leur origine de l'Europe, puis ramenant son Adversaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avôir de commun les Mexicains avec les Habitans de l'Isle Baccalaos? Il avoie ensuite qu'Herrera parle d'une espee de Bapême, & de Confession usitée dans l'Yucatan & dans les Isles voisines, mais il soutient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & si manifestement Idôlatre, qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'ils l'eussent reçu des Abyssins Chrétiens. Il ajoute qu'il est bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Christianisme & de Judaïsme, qu'on a cru appercevoir en plusieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque est de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée sur l'autorité des Peres de l'Eglise.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pû, avec le tems, changer leur couleur sous un Soleil moins brûlant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur sous un Climat plus chaud, que celui, où ils sont nés, mais qu'il est sans exemple que les Descendans d'un Noir soient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas seulement de l'ardeur du Soleil, puisque les Brasiliens & tant d'autres, qui habitent sous les mêmes parallèles, ne l'ont point. Enfin, il relève une

dem  
suad  
l'im  
dans  
, d'un  
tre  
Peru  
Il  
Crie  
senti  
mais  
étab  
torie  
mai  
abi  
peu  
desq  
Edifi  
avoie  
par l  
que  
reme  
aill  
ont  
long  
C  
de c  
viro  
étoie  
& p  
mon  
turel  
song  
n'eu  
bler  
de f

dernière erreur de Grotius ; qui s'étoit persuadé que les Chinois ne connoissoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit se tirer d'une objection, qu'on auroit pû faire contre son système de l'Origine Chinoise des Peruvians.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajouter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du sentiment du célèbre Grotius ; il faut voir maintenant, s'il a été aussi heureux à bien établir le sien. Il rapporte d'abord, sur l'autorité de quelques Auteurs cités par Plinè, mais qui ne paroissent pas avoir été fort habiles Géographes, que dans quelques Isles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre desquelles sont les Canaries, on a vû des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puisqu'elles ont été dans la suite entièrement désertes, les Habitans se sont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont passé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Transmigration, suivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans : alors les Espagnols étoient fort inquiétés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'est-il pas naturel de penser que plusieurs d'entre eux songerent à se réfugier en des Pays, où ils n'eussent pas à craindre qu'on vint encore troubler leur repos ? Et qui a pu les empêcher de se retirer dans les Antilles, en passant

par les Açores, qui sont à moitié chemin. Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation, & pouvoient servir aux Espagnols de modèles pour en construire de semblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple assez récent du célèbre HANNON, Carthaginois, qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraisemblance à dire que des Isles du Cap Vert on ait traversé au Brésil. Les *Austolotes*, que Pline a placés dans leur voisinage, étoient Getules, & non pas Ethiopiens; leur couleur & leurs mœurs conviennent assez avec celles des Brâsiliens.

La Grande-Bretagne, l'Irlande, & les Orcaïdes paroissent aussi au Sçavant d'Anvers très propres à fonder une conjecture toute semblable en faveur de l'Amérique Septentrionale. Il rapporte à ce sujet ce qui est marqué dans l'Histoire du Pays de Galles, écrite par le Docteur David POWELL, sous l'année 1170. MADOC, dit cet Historien, un des Fils du Prince OWEN GYNNETH, las & rebuté des Guerres Civiles, qui s'étoient élevées entre ses Freres après la mort de leur Pere, arma plusieurs Vaisseaux, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de long cours, & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très-fertiles, & qui n'étoient point habitées: il y débarqua une partie de son Monde, puis retourna en Angleterre, où il fit de nouvelles Recrues, qu'il mena dans sa Colonie. Laet paroît faire beaucoup de fond sur cette Histoire, & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entreprises

dans to  
 souhai  
 à comp  
 Région  
 celles d  
 De là  
 rallele  
 riquain  
 de Plin  
 à toutes  
 & de l  
 quelque  
 quoiqu  
 Peuples  
 Nord,  
 du rest  
 eux n  
 que to  
 Améri  
 a d'An  
 Méridi  
 dans c  
 voit sa  
 dre si  
 lui au  
 sieurs  
 jours  
 mais  
 tion d  
 où les  
 vrai,  
 pour  
 d'avo  
 suffire  
 Plin  
 picque

dans toutes les Isles Britanniques. Il seroit à souhaiter, ajoute-t'il, qu'on se fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De là il vient aux Scythes, & fait un parallèle de leurs mœurs avec celles des Américains. Il prouve d'abord, par le témoignage de Pline, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionales de l'Asie & de l'Europe, & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la suite on l'ait restreint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où plusieurs ont été longtems ignorés du reste du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages, que tous ont pu envoyer des Colonies en Amérique, & que, si on lui objecte qu'il n'y a d'Anthropophages, que dans l'Amérique Méridionale, c'est que tous ceux, qui étoient dans ce détestable usage y ont passé. Il pouvoit sans doute s'épargner la peine de répondre si mal à une objection, que Personne ne lui auroit apparemment faite, puisque plusieurs Américains Septentrionaux ont toujours été, & sont encore Anthropophages: mais continuons de le suivre dans l'exposition de son système. Je dis son système, car, où les Mémoires manquent pour constater le vrai, c'est une nécessité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette question, d'avoir recours au vrai-semblable, & il doit suffire de ne s'en pas éloigner.

Pline, à la vérité, dit que les Scythes se piquoient d'avoir beaucoup de Chevaux,

mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de plusieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caspienne, & dont une partie menotent une vie errante: ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choses avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique: & il n'est pas fort étonnant, ajoute Laër, que ces rapports ne soient pas absolument parfaits; car ces Peuples, avant même que de sortir de leur Pays différoient déjà les uns des autres, & ne portoient pas le même nom: le changement de demeure a fait le reste. On trouve les mêmes rapports entre plusieurs Nations Américaines, & les Samoïedes établis sur le grand Fleuve Obi, tels que les Russiens nous les ont représentés; & il est bien plus naturel de supposer que des Colonies de ces Peuples ont passé en Amérique, en traversant la Mer Glaciale sur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Américains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samoïedes & des Scythes Nomades.

De l'Amérique Septentrionale Laër passe à la Méridionale, & examine si elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Îles de Salomon sont à huit cent lieues des Côtes du Perou, & on sent aujourd'hui qu'elles sont séparées des Terres Australes par une Mer, dont on ne connoit point encore toute l'étendue. Le Pere de Acosta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent: mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que

c'est u  
docte  
nale a  
Austra  
dinand  
nand e  
pace de  
(\*) C  
une pa  
Lettre  
débarq  
peuple  
routés  
que La  
que M  
séparée  
plus q  
rentrio  
a été p  
ment  
Nouve

Four  
l'Améri  
Pacifiqu  
partie d  
permett  
Orient  
Améric  
point-l  
au mo  
qu'il n  
pour o  
que; c

(\*)  
Faites  
quoi il

c'est une Isle. Il faut donc, continué le docte Flamand, que l'Amérique Méridionale ait été peuplée par cette grande Terre Australe, la même que Dom Pierre Ferdinand Giròs, Portugais, & Dom Ferdinand de Quiros, Espagnol, rangerent l'espace de huit cent lieues en 1609. & en 1610. (\*) Ce Dernier, qui a donné son nom à une partie de cette Terre, marque dans sa Lettre au Roy Catholique que le Pays où il débarqua en plusieurs endroits, étoit fort peuplé, & qu'il y avoit vû des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'est-il pas étrange que Laët aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionale par une Terre, qui en est séparée par une Mer immense, & beaucoup plus que du reste du Monde, que par la Septentrionale, laquelle, en supposant qu'elle a été peuplée la première, doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déjà dit, que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique, il observe que les vents de la partie de l'Est, qui y regnent toujours, ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient; puis il examine plusieurs Langues Américaines pour les confronter, & ce n'est point-là le meilleur endroit de son Ouvrage, au moins, si nous en jugeons par l'Extrait, qu'il nous donne d'un Vocabulaire Huron, pour opposer cette Langue à celle du Mexique; car il l'a tiré du Frere Gabriel Saghar,

(\*) Voyez dans les Voyages de Quiros, & dans les Fastes Chronologiques à quelle est la vraie situation de ces Isles de Salomon, ce qu'il faut en dire.

Recollet, qui eutendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur première Origine; & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mène pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de MORAËZ, Portugais, tiré du vingtième Livre de son Histoire du Brésil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israélites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israélites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brésiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considère l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations diffèrent, & je puis assurer que cette prétendue ressemblance, qui a tant servi l'Hic-

torien  
air,  
dispar  
qu'on  
Jea  
opini  
& n'a  
succès  
ges de  
y ent  
crut  
décou  
glois  
de l'E  
Apo  
mais  
trouve  
zano  
il me  
prend  
de com  
mités  
du Su  
Premi  
en on  
témoi  
à Cur  
mains  
rable  
prome  
chés  
bien  
se rép  
Voyon

(4) Y  
des Rom

N E  
peu le Hyrot.  
fruit de la Re-  
la dans laquelle  
es, qui le puis-  
Origine; & en  
ion ne le mene  
leurs, quoique  
fait une étude  
us exactement  
es, il trouve-  
ses à réformer

il fait en peu  
annuel de Mo-  
ême Livre de  
e n'est pas en-  
teur, ce sont  
es, qui ont  
ve, à l'égard  
it des décou-  
que le Sénat  
ars, d'où il est  
nt alors dans  
rts, n'ayant  
Compatrio-  
de choses,  
uant aux Il-  
our trouver  
Brafiliens,  
ircuncifion.  
n considère  
là à cette  
res points  
a Nations  
cette pré-  
de l'His-

DES AMERIQUINS.

torien Portugais, est tout au plus un faux  
air, qui saisit au premier coup d'œil, &  
disparoit, quand on y regarde de près, &  
qu'on ne s'est pas laissé prévenir.

Jean de Laët ayant donc bien réfuté les  
opinions, qu'on avoit avancées jusqu'à lui;  
& n'ayant pas prouvé la sienne avec le même  
succès, un Scavant Hollandois, nommé Geor-  
ges de HORN, entra dans la lice; & il  
y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il  
crut tirer un grand avantage des nouvelles  
découvertes, que ses Compatriotes & les An-  
glois venoient de faire au Nord de l'Asie,  
de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a ja-  
mais imaginé, c'est-à-dire, tout ce qu'on  
trouve dans le Pere Garcia, & dans Solor-  
zano sur le sujet, qu'il entreprend de traiter,  
il met dans tout son jour la difficulté de  
prendre son parti; difficulté fondée sur le peu  
de connoissance, que nous avons des extré-  
mités de la Terre, du côté du Nord & du côté  
du Sud, & sur ce que les Espagnols, qui les  
Premiers ont découvert le Nouveau Monde,  
en ont ruiné les plus anciens monumens:  
témoin ce grand Chemin double de Quito  
à Cuzco; Entreprise, à laquelle les Ro-  
mains mêmes n'ont rien exécuté de compa-  
rable (\*). Il ne craint pourtant pas de se  
promettre un heureux succès de ses recher-  
ches, & trouve que le Pere de Acosta décide  
bien légèrement qu'on ne peut sans témérité  
se répondre de réussir dans cette Entreprise.  
Voyons s'il n'a pas lui-même justifié ce

(\* ) Voyez M. BRACIA, sur les Grands Chemins  
des Romains.

qu'il blâme dans l'Auteur Espagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas possible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vu le peu de tems, qui s'est écoulé depuis la Création du Monde, jusqu'à ce grand événement. De très habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes sur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, du moins la chose est-elle possible, & c'en est assez pour ne point assurer le contraire. Il faut avoïer néanmoins que de Hornn n'est pas seul de son sentiment; mais ce qu'il ajoute, ne donne pas une grande idée de son exactitude, ou de sa bonne foi. Selon lui, Lescarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde; cependant l'Historien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il pose ensuite pour principe qu'après le Déluge, des Hommes & les Animaux Terrestres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de dessein formé, & par hasard; que les Oiseaux y ont passé en volant; ce qui ne doit point paroître étrange, puisqu'on en a vu suivre pendant trois cent lieues des Vaisseaux, sans s'arrêter, & qu'il se rencontre par-tout des Rochers & des Isles, où ils peuvent se reposer. Ainsi, selon lui, Jean de Laër a eu raison de dire que l'artiele des Oiseaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne sera pourtant pas de leur avis, car combien connoissons-nous de Volatilles, qui ne peuvent ni nager, ni voler à loïn? Le Pere de Acosta a aussi très-bien observé, au jugement du docteur Hollandois, que les Bêtes Fauves ont pu trouver un pas-

sage lib  
rencon  
vaux,  
Elepha  
ni beau  
qui y  
ou n'o  
duire.  
rique,  
tous ce  
Hémis  
Pou  
clut de  
les No  
de Neg  
Carota  
tems a  
quelqu  
nois,  
les Peu  
l'Euro  
les an  
teurs &  
de se tr  
des &  
tes ces  
voit p  
frisés,  
Migas  
Schori  
lapoqu  
aussi l  
ne lais  
Tou  
Hornn  
n'ont.

Espagnol. ne croit pas possible de peuplée avant les tems, qui s'est du Monde, jus- De très-habiles dès-lors il y avoit terre, qu'il y en a chose est-elle possible point assurer néanmoins que son sentiment; donne pas une, ou de sa bon- fait naître Noë pendant l'Hi- , qui approche rpe qu'après le Animaux Ter- Amérique par formé; & par e passé en vo- otre étrange, ant trois cent éter, & qu'il hers, & des Ainsi, selon de dire que ne difficulté. pas de leur nous de Vo- er, ni voler si très-bien Hollandois, ver un pac-

sage libre par les Terres, & que, si l'on n'a rencontré dans le Nouveau Monde, ni Chevaux, ni Bœufs, il pouvoit ajouter, ni Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros, ni beaucoup d'autres, c'est que les Nations, qui y ont passé, n'en avoient point l'usage, ou n'ont pas eu la commodité de les y conduire. Il y a cependant des Bœufs en Amérique, mais d'une espece très-différente de tous ceux, que nous connoissons dans notre Hémisphère.

Pour ce qui est des Hommes, de Horn exclut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous les Noirs, tant de l'Asie, que de l'Afrique, le peu de Nègres, qu'on a trouvé dans la Province de *Carota*, y ayant sans doute été conduits peu de tems auparavant par quelque accident, ou par quelque hazard. 2°. Les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous les Peuples du Nord & du milieu des Terres de l'Europe & de l'Asie. Cependant les Celtes & les anciens Bretons étoient grands Navigateurs & autant portés qu'aucun autre Peuple, de se transporter en Amérique. 3°. Les Samoïedes & les Lapons. Sa raison pour exclure toutes ces Nations, est qu'en Amérique on ne voit personne, qui ait les cheveux blancs & frisés, ni qui porte de la barbe, si ce n'est les *Miges*, dans la Province de *Zapoteca*, les *Scherias*, vers *Rio de la Plata*, & les *Malapoques*, dans le Brésil. Les Esquimaux ont aussi les cheveux blancs, & ces exceptions ne laissent pas d'embarrasser.

Tous les Indiens de l'Asie, continué de Hoinn, croyent la Métempsychose: donc ils n'ont point passé en Amérique, ou on ne

la connoit point. Cependant de bons Auteurs, & surtout le Savant KOSMOPOLITE, prétendent que la Métempsychose n'a été portée aux Indes, que par XACON, qui vraisemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambise chassa de leur Pays, quand il eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perse & dans les Indes; & l'un & l'autre sont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne me paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIONORE de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux: donc ils n'ont point contribué à peupler le N. Monde. Ces propositions générales sont bien difficiles à démontrer, sur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, occupé par tant de Nations, de mœurs, d'usages, & de génies si différens.

Les Grecs & les Latins sont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, selon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raison, que les Carthaginois, puissans sur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas soufferts. Cette preuve me paroît bien foible, sur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être assez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aurois mieux dire qu'HERCULES s'étant persuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'est pas venu à l'esprit des Compatriotes de s'y embarquer, & que qui ne seroit pourtant qu'une conjecture, n'eût été aisée à détruire.

Enfin les Chrétiens, les Hébreux, les

Mahom  
le fon  
& les  
ce qu  
le Cir  
& des  
à-pré  
catan  
il y a  
dont  
Il  
menç  
dant  
deme  
que C  
ayant  
micro  
puisq  
de ce  
nale  
traces  
Nord  
leurs.  
de ce  
Phén  
ensui  
que  
que  
Peup  
ces  
Tem  
quelc  
tés p  
dans  
étoit  
Il

Mahométans, si on en croit de Hornn, ne se font point établis dans le Nouveau Monde; & ce Sçavant ne rejette pas absolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circoncision, de la Confession, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on prétendu avoir trouvé des vestiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de son système, dont voici le plan.

Il suppose d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord; & regardant comme une supposition dénuée de fondement, la Barrière de l'Isthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Espagnols, il soutient que les premières Colonies sont allées beaucoup au-delà, puisque l'on rencontre dans toute l'étendue de ce Continent; dans la Partie Méridionale, comme dans la Septentrionale, des traces certaines du mélange des Nations du Nord avec celles, qui sont venues d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies sont des Scythes; que les Phéniciens & les Chartaginois ont abordé ensuite en Amérique par l'Océan Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pu y passer par quelque-une de ces voyes, ou y avoir été jetés par la Tempête; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pu s'y trouver transportés par quelque événement semblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il observe, ce me semble, très-bien que les

Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien; que si dans les premiers siècles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation; que comme leurs Descendants n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une structure ordinaire ont pu produire, & produisent encore aujourd'hui de ces Colosses, ainsi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénégal. Jusqu'ici il ne dit rien de nouveau; & la plupart de ces observations avoient été faites avant lui: mais voici du neuf, qui lui est propre: il passe de la possibilité au fait, & des conjectures aux assertions, & cet essor une fois pris, il va fort loin: suivons-le, il nous divertira, & de temps en temps il nous dira d'assez bonnes choses.

Laisant à part les Scythes, qu'il suppose avoir passé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premières Peuplades, il établit une première transmigration de Phéniciens, en posant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hémisphère de leurs Colonies: mais il est bon d'observer, que sous le nom de Phéniciens, il comprend aussi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens sont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continue-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes: HANNON a fait le tour de l'Afrique; les Cana-

D  
ries éto  
d'ailleu  
en-Afri  
guerres  
ruinere  
Maurit  
rant,  
Ecrivai  
DORÉ,  
ciens,  
après d  
rique?  
Cett  
certain  
très-an  
qui a  
du M  
avant  
que P  
exact  
dans  
serve  
Hles,  
il est  
Platon  
subim  
core  
quain  
tyr d  
racon  
fois  
été s  
Terr  
trouv  
Délu  
nale

ries étoient connus des Anciens. On sçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afrique y ont eu à soutenir de grandes guerres contre les Naturels du Pais, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE est ici son garant, & il préfere l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contredisent. OÙ ces Phéniciens, ajoute-t'il, auroient-ils pû se retirer après de si grandes pertes, que dans l'Amérique?

Cette premiere Transmigration lui paroît certaine, dès qu'elle est possible, & il la juge très-ancienne; mais il se moque d'OPMEER, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'est pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la description, qu'il en fait. Il observe qu'on a nommé Atlantides toutes les Isles, qui sont à l'Occident de l'Afrique, & il estime vraisemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été submergée par le Déluge, dont il reste encore quelque léger souvenir parmi les Amériquains. Il dit encore que, selon Pierre Martyr d'Anglerie, les Insulaires des Antilles racontotent que leurs Isles avoient été autrefois jointes à la Terre ferme, & n'en avoient été séparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations: qu'on trouve encore dans le Sud des vestiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionale est pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la

42 DE L'ORIGINE  
Septentrionale, où la Nouvelle France seule  
a plus d'eaux, que tout le reste de ce grand  
Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens  
avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlan-  
tique, & forcés par des Tempêtes, avoient  
pris Terre à une grande Isle, à l'Occident de  
la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrain  
fertile, des Fleuves naviguables; & de somp-  
tueux Edifices. De Hornn explique ceci de la  
seconde Transmigration de ces Peuples en  
Amérique. Diodore ajoute que dans la suite  
les Carthaginois, vexés par les Tyriens &  
par les Habitans de la Mauritanie, qui de  
leur donnoient ni paix, ni trêve, menerent  
dans cette Isle des Colonies; & tinrent la  
chose secrète, afin d'avoir toujours de ce  
côté-là une retraite assurée, en cas de dis-  
grace. D'autres Auteurs, que de Hornn ne  
ne nomme pas, ont prétendu que ces Voya-  
ges se faisoient à l'insçu des Magistrats, les-  
quels s'apperevant que leur Etat se dépen-  
droit, & ayant découvert la source de ce dé-  
fordre, défendirent cette navigation sous  
de très-grièves peines.

Enfin la troisième Transmigration des  
Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occa-  
sionnée, selon notre Auteur, par un Voyage  
de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne,  
qui étoit au service de Salomon. D'abord,  
sur l'autorité de Joseph, il assure qu'Asion-  
Gaber, où se fit l'embarquement, est un  
Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoute-  
t'il, alloit chercher des Dents d'Eléphans &  
des Paons sur la Côte Occidentale d'Afrique,  
qui est *Tharso*; c'est aussi le sentiment de

D  
Monfieur  
est Has  
Colomb  
ques uns  
même se  
aux 10e  
que les  
des Col  
est la C  
nom au  
Une  
le doct  
doive s  
rent l'h  
Palestin  
après ce  
ciens da  
les Cam  
de l'Yu  
force &  
entre e  
Religio  
Nouve  
que, g  
c'est qu  
blient  
leares  
usage  
étoit P  
les Car  
depuis  
son tem  
Toute  
plusieur  
en voi  
disting

Monsieur HUET : puis de l'Or à *Ophir*, qui est *Haïti*, l'Isle Espagnole : Christophe Colomb l'avoit dit avant lui, selon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même sentiment. De Hornn revenant ensuite aux Isles Atlantiques, veut nous persuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la *Corné* des Anciens est la Grande Canarie, laquelle doit son nom aux Cananéens, qui s'y réfugièrent.

Une des Canaries s'appelle *la Gomera* : le docteur de Hornn ne doute point qu'elle ne doive son nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chassés de la Palestine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve le *Cham* des Phéniciens dans les *Chemox* de l'Isle *Haïti*, dans les *Cornis* du Japon, & dans le *Chile Cambal* de l'Yucatan ? Tout est à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre ensuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point passer sous silence, c'est que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Isles Baléares, n'avoient ni Caractères, ni aucun usage de l'Ecriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grèce, non les Caractères, dont la Nation s'est servie depuis, mais ceux, dont se servoient de son tems les Egyptiens.

Toutes ces Transmigrations ont précédé de plusieurs siècles la Venue de Jesus-Christ : en voici de plus modernes. Notre Auteur distingue trois sortes de Scythes, qui ont pa-

fé dans le Nouveau Monde, des Huns, des  
Tartares du Cathay, & des Chinois : A coup  
sûr, les Partisans de l'Antiquité de la Nation  
Chinoise ne lui passeront pas que ce grand  
Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, &  
ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il  
y a d'incertain dans les prétentions de quel-  
ques Chinois, ne seront pas de son avis.  
Il est aujourd'hui constant que l'Empire  
Chinois n'est pas fort postérieur aux Petits-  
Fils de Noë. Mais nous ne finirions point,  
si nous voulions relever toutes les suppositions  
fausses & hasardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des  
Nations sans nombre, qui occupoient un  
Pays immense : & l'occasion du passage de  
plusieurs en Amétique fut, selon lui, leur  
multitude & leurs guerres intestines. Pour ce  
qui est de la route, qu'il leur fait prendre,  
il prétend qu'ils passèrent par l'extrémité du  
Nord, où ils trouverent des Mers glacées.  
Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nom-  
bre infini de ces Barbares, que leurs vastes  
Contrées ne pouvoient plus contenir, com-  
me il avoit déjà oublié ce qu'il avoit dit  
d'abord, que les premières Peuplades de l'A-  
mérique s'étoient formées par les Scythes,  
il nous avertit que si les Quartiers Septen-  
trionnaux de l'Amérique sont les moins peu-  
plés, c'est que le Pays des Huns l'a été  
fort tard, & qu'encore aujourd'hui il ne l'est  
pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même che-  
min ? Non, car tandis que le plus grand  
nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux,  
qu'on appelloit *Finnes*, & que Corneille TA-

CITE plac  
& les Co  
dent, tr  
Lapponie  
que des  
fois déba  
on ne tr  
nétre da  
chercher  
le fond  
maux &  
la Baye  
Norvégi  
eu. Ce q  
n'ont rie  
ni pour  
vivre, n  
Cheveux  
leurs plu  
Quan  
Lions &  
parence  
canie da  
pourroit  
Hemisph  
côté de  
nous en  
raconter  
G R E L  
table. C  
vaillé q  
Nouvel  
Un jour  
rencont  
connue  
aventure

CETTE place dans la Finlande, les *Samojedes*. & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverserent la Nouvelle Zemble, la Lapponie, & le Groënland, d'où il juge aussi que des Norvegiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un seul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voisines de la Baye d'Hudson, tirent leur Origine des Norvegiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui est certain, c'est que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voisins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui selon toutes les apparences, ont passé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur passage pourroit bien être une preuve que les deux Hemispheres se touchent par le Nord du côté de l'Asie, & ce n'est pas la seule, que nous en ayons, si ce que j'ai souvent ouï raconter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jésuite François, est véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Missions de la Nouvelle France, passa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une Femme Huronne, qu'il avoit connue en Canada: il lui demanda par quelle aventure elle se trouvoit dans un Pays si loi-

gné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation jusqu'à l'endroit, où elle se trouvoit. On m'a encore assuré qu'un autre Jésuite passant par Nantes au retour de la Chine, y avoit rapporté un trait assez semblable d'une Femme Espagnole de la Floride : elle avoit été prise, disoit-il, par des Sauvages, & donnée à une Nation plus éloignée, & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainsi successivement passé de Pays en Pays, traversé des Régions très-froides, & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie, y avoit épousé un Tartare, qui avoit passé en Chine avec les Conquérens, & s'y étoit établi.

A la vérité ceux, qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Asie, en suivant les Côtes d'Yesso, ou de Kamtschatka, ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent, & ont conclu qu'entre l'Asie & l'Amérique, il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA, Espagnol, si on en croit Jean Hugues de LINSCHOOTEN, a vérifié que cette séparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large, les dernières navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'est qu'une Baye, au-dessus de laquelle on peut passer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement, lorsqu'il dit que l'Amérique Septentrionale est remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une espèce de Tygres dont le poil est de petit gris, qui ne sont pas mouchetés, dont la queue est fort lon-

D  
gue, &  
mais à c  
pique,  
Tygres  
pourtan  
de la T  
en avan  
des Cli  
on peu  
donné

Ce c  
les Scyt  
grande  
toire T  
nous ap  
& de  
habités  
ture d  
d'un gr  
On in  
quelq  
parlé d  
qu'il d  
& que  
M A R  
crainte  
des H  
aillieur  
semble  
plus d  
Scytho  
Jus  
loin de  
tems,  
ses éc  
de. vo

gue, & dont la chair est bonne à manger : mais à cela près, ce n'est que vers le Tropique, que l'on commence à voir de vrais Tygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve pourtant point, qu'ils n'y soient point venus de la Tartarie & de l'Hitcanie : mais comme en avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé des Climats, qui leur convenoient davantage, on peut croire qu'ils ont tout-à-fait abandonné les Pays Septentrionaux.

Ce que SOLIN & Plin rapportent, que les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une grande étendue de Pays, jusqu'au Promontoire *Tabin* : & ce que Marc Pol de Venise nous apprend, qu'au Nord-Est de la Chine & de la Tartarie il y a de vastes Pays inhabités, pourroient bien confirmer la conjecture de notre Auteur touchant la retraite d'un grand nombre de Scythes en Amérique. On trouve dans les anciens les noms de quelques-uns de ces Peuples : PROLEME parle des *Tabians*, Solin nomme les *Apaléons*, qu'il dit avoir eu pour Voisins les *Messageses*, & que Plin assure avoir disparu. Ammien MARCELLIN dit expressément que la crainte des Anthropophages obligea plusieurs des Habitans de ces Contrées à se réfugier ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me semble, au moins une forte conjecture, que plus d'une Nation Américaine a une Origine Scythe ou Tartare.

Jusques-là de Hornn ne s'égare donc pas si loin de son but, qu'il n'y revienne de tems en tems, & l'on reconnoît le Sçavant jusques dans ses écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force de vouloir conjecturer sur des convenances

de noms, la tête lui a tourné. Qui ne riroit, par exemple, en lui voyant avancer sérieusement, que les *Apalaches*, Nation Floridienne, sont les *Apalens* de Solin, & que des *Tabians* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Perou? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a, dit-on, un Peuple voisin des Mogols, qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada; Herodote donne aux Turcs le nom d'*Yrcas*. Voilà les Iroquois & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes, la conjecture porte à faux: car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France, ou presque tous, sont de la façon des François.

Il y a plus, les *Hurons* & les *Iroquois*, à qui notre Auteur donne des Origines si différentes, parlent à peu près la même langue; l'une est une Dialecte de l'autre: au lieu que les *Souriquois*, auxquels de Horn donne les mêmes Ancêtres, qu'aux *Iroquois*, n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage, ni dans le caractère d'esprit. La Langue, qu'ils parlent est une Dialecte *Algonquine*; & le *Huron* est aussi différent de l'*Algonquin*, que le *Latin* l'est de l'*Hébreu*. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée, pour se persuader que le *Meyra Humona* des *Brasiliens*, & le *Paicuma* des *Habitans* de *Santa-Cruz*, viennent de *Saint Thomas*, & sont dérivés de la Langue des *Turcs*, qui avant que de passer en *Amérique*, avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre?

La confiance abandonne notre Auteur, lorsqu'il semble qu'elle deyroit moins lui manquer,

quer, &  
dionna  
si elle e  
trouve  
de dét  
Pérou &  
sieurs F  
pas for  
détruisi  
à comb  
puis lo  
choisis  
mœurs  
de Cor  
differe  
les Cor  
aussi po

Les u  
Horn  
lieux; e  
les Jap  
Chinois  
des Scy  
Phénici  
reçu tou  
les Arts  
mélange  
ensin le  
ces Peup  
Amériq  
pas con  
Cathaye  
Japone  
veau M  
à peu pr  
fana &  
Tom.

quer, il n'ose décider, si l'Amérique Méridionale a peuplé les Terres Australes, ou si elle en a reçu les Habitans : mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Mexique. Il convient avec plusieurs Historiens que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes lorsque les Espagnols les détruisirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis longtems dans les Pays, qu'ils avoient choisis, sur-tout dans le Mexique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette différence venoit apparemment de ce que les Conquerans du Mexique n'étoient pas aussi policés, que ceux du Pérou.

Les uns & les autres, si on en croit de Hornn, sont néanmoins sortis des mêmes lieux ; ce sont, dit-il, les Peuples du Cathay ; les Japonnois, qui en sont originaires ; les Chinois, qu'il suppose toujours descendus des Scythes ; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà assurément une Origine bien mélangée, & bien bisarrement assortie. Mais enfin le Sçavant Hollandois veut que tous ces Peuples aient envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'est pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & surtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a souvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de MÉNAGE ; mais aussi

on leur fait faire un si long chemin , qu'on ne doit pas être surpris , s'ils ont si fort changé sur la route.

Il n'y a pas jusqu'aux *Chiquites* du Paraguay , dont il ne fasse dériver le nom , lequel est purement de la façon des Espagnols , de celui de Cathay. Le nom d'*Incas* , qui étoit celui de la Famille Impériale du Pérou , a , selon lui , trop de ressemblance avec le même nom de Cathay , pour qu'il soit permis de douter que ces Souverains ne tiraissent leur Origine de ce grand Pays. En un mot , chercher des Catayens en Amérique , c'est , dit-il , chercher des Grecs en Italie , & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli* : donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne. *Chiapna*, Province du Mexique , peut-il venir d'ailleurs que de *Giapan* , nom , que quelques-uns donnent au Japon ? Motezuma Empereur du Mexique , avoit une Barbe à la Chinoise : il n'en faut pas davantage pour le faire Originairé de la Chine. Ce n'est pourtant pas sans scrupule , que notre Auteur quitte les étymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe est fort singulière dans un Mexiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motuxajuma* , qu'il prétend , je ne sçai sur quelle autorité , être un titre d'honneur au Japon ; ainsi ce Prince pourroit bien tirer son Origine de ces Isles.

Cependant ce ne sont ni les Cathayens , ni les Japonnois , qui ont fondé la Monarchie Mexiquaine : de Hornn en fait honneur à Façur , Roi de la Chine , qui , détrôné par

Cubl  
avec  
en A  
nouv  
nois  
siécle  
des r  
C O  
Man  
perfe  
fices  
pagn  
Amér  
Pol  
Chin  
n'ont  
répor  
ciles  
court  
symb  
Vo  
la-qu  
si la  
verfe  
Lect  
pour  
sur ce  
qu'en  
paroi  
1.<sup>o</sup>.  
être  
l'a-t-  
Ri  
de ré  
être  
du M

Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes sur mille Vaisseaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathay, avoit fondé deux siècles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne sçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très-grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices somptueux, qui étonnerent si fort les Espagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de son tems, dit Marc Pol de Venise, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conservé leurs caracteres? c'est, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aisé d'y suppléer par des figures symboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit sur la question présente; & je suis bien trompé, si la simple exposition de tant d'opinions diverses n'est pas suffisante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumières, dont il a besoin pour prendre le seul parti, qui convienne sur cette grande controverse, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle se réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t-il été?

Rien, ce me semble, n'est plus aisé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé sur cela des dif-

fiçaltés, qu'on croyoit insolubles, & qui ne l'étoient point. Les Habitans de l'un & de l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & elle a été peuplée. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, & on les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes pour les extrémités de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe; pour se transporter dans des Isles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? non sans doute. La navigation, qui s'est si fort perfectionnée depuis trois ou quatre siècles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût alors dans le degré de perfection nécessaire, pour le dessein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en sont tenus à cette possibilité, qu'on ne scauroit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique au Brésil; des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Isles Britanniques & des Côtes de France en Terre-neuve, la Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en pourrois dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Isles Mariannes, & de-là au Mexique. Il y a dans l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en

avoit  
conce  
furent  
dre,  
Terre  
pler  
Il  
tion  
à fa  
ont e  
l'Am  
Hist  
plût  
les c  
simp  
pare  
fond  
donc  
rans  
renv  
être  
niere  
prem  
ne,  
en a  
jusq  
toier  
nous  
com  
fait  
ble  
cult  
Ce  
n'a  
le se  
la c

avoir trouvé dans l'Amérique? & peut-on concevoir que les petits-Fils de Noë, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, & de se répandre, selon les desseins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers?

Il falloit donc s'en tenir là; mais la question étoit trop simple, & la réponse trop aisée à faire. Les Sçavans veulent discuter, & ils ont cru-pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée: & parce que les Histoires ne leur fournissoient rien pour cela, plutôt que de demeurer court, ils ont réalisé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une simple convenance de noms, une légère apparence leur ont paru des preuves, & sur ces fondemens ruineux ils ont bâti des systèmes, dont ils se sont entêtés; dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux; & qu'on renverse souvent par un seul fait, qui ne peut être contesté. De-là il est arrivé que la manière, dont le Nouveau Monde a reçu ses premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point; on a porté l'extravagance jusqu'à se persuader que les Américains n'étoient point issus du premier Homme, que nous reconnoissons pour notre Pere commun, comme si l'ignorance de la manière, dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même un degré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus singulier, c'est qu'on n'a pas pris, pour sçavoir ce qu'on cherchoit, le seul moyen; qui nous restoit: je veux dire, la confrontation des Langues. En effet dans

la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoissance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hemisphère, qui sont regardées comme Primitives; pourroient nous faire parvenir à quelque heureuse découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'est pas aussi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Millionnaires, qui ont travaillé sur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un-Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'alteration, qu'elles ont souffertes, tiennent encore assez de la Matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, on a cherché dans les Mœurs, les Coûtumes, la Religion, & les Traditions des Amériquains, leur premiere Origine: cependant je suis persuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire sûrement au but, qu'on se propose. Les anciennes Traditions s'effacent de l'esprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant plusieurs siècles n'ont eu aucun secours pour les conserver; & la moitié du Monde est dans le cas. De nouveaux évènements, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui effacent les premieres, & sont effacées à leur tour. Au bout d'un siècle ou deux on n'a plus rien, qui puisse ser-

vir o  
mic  
L  
par  
le m  
niss  
touj  
verr  
alté  
étré  
nus  
regl  
ques  
té. l  
sém  
duit  
cette  
de l  
à la  
ser,  
E  
plus  
tion  
ren  
poi  
ua  
par  
tion  
qu'i  
ram  
le f  
Les  
tier  
rou  
déf  
& d

vir de guide pour retrouver la trace des premières Traditions.

Les Mœurs dégénèrent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent; par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raison cette altération de mœurs & de caractère doit-elle être sensible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant sans principe, & sans règles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que sont l'éducation, & la société. Les Coutumes s'abolissent encore plus aisément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on a abandonnées. Que dirai-je de la privation des choses les plus nécessaires à la vie? La nécessité, où l'on est de s'en passer, en fait perdre les noms avec l'usage.

Enfin rien n'a essuyé de plus prompts, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vûë, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs si peu liées entr'elles, parce que l'inconséquence & les contradictions sont l'appanage essentiel du mensonge, qu'il ne reste pas le moindre fil, qui puisse ramener à la vérité. Nous en avons vû dans le siècle précédent un exemple bien sensible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux: toutefois en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice de Religion, d'instruction, & d'une autorité, qui les retint dans le devoir,

ils en étoient venus jusqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. S'ils avoient subsisté seulement jusqu'à la troisième génération, leurs Petits-Fils auroient été aussi peu instruits des principes du Christianisme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pu rendre raison, & n'est-ce pas de cette sorte que tant de Nations Infidèles se sont trouvées avoir mêlé dans leur Culte Idolâtre, des cérémonies, qui paroissent copiées d'après les nôtres ?

Il n'en est pas de même des Langues. Je conviens qu'une Langue vivante est sujette à de continuel changemens, & comme toutes l'ont, on peut dire qu'aucune ne s'est conservée dans sa pureté originale. Mais il n'en est pas moins vrai, que malgré les changemens que l'usage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les distinguoit des autres, ce qui suffit pour ce qu'il nous faut dans le cas présent ; & que des ruisseaux, qui sont sortis des principales sources, je veux dite des dialectes, on peut remonter jusqu'aux Langues Meres, comment cela ? c'est que, suivant la remarque d'un sçavant Académicien (a), les Langues Meres se reconnoissent en ce qu'elles sont plus énergiques, que celles, qui en sont dérivées, parce qu'elles ont été formées sur la nature ; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses, dont ils sont les signes ; qu'elles doivent moins au hazard, & que le mélange, qui a formé les dia-

(a) M. l'Abbé DUBOS, *Histoire de la Peinture & de la Poësie.*

lectes  
tie de  
nature  
étoien

De  
l'Amé  
teres  
remon

& pa  
parler  
assez  
des P  
elles

observ  
arrière  
dans l

sé. Je  
puisse  
qui pe

Enfan  
l'Arti  
qui a  
vogues  
borne

cueils  
à ceux  
lui, &

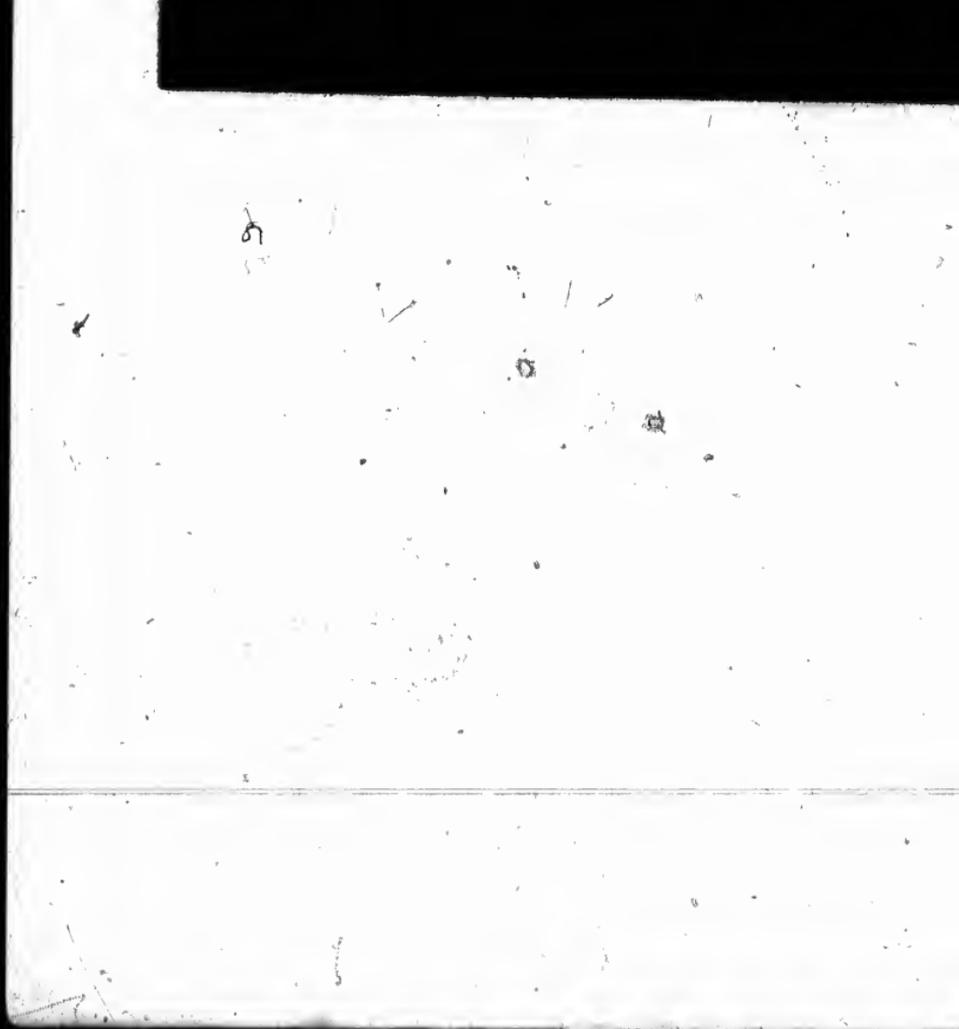
Créat  
pas,  
sur un  
ses an

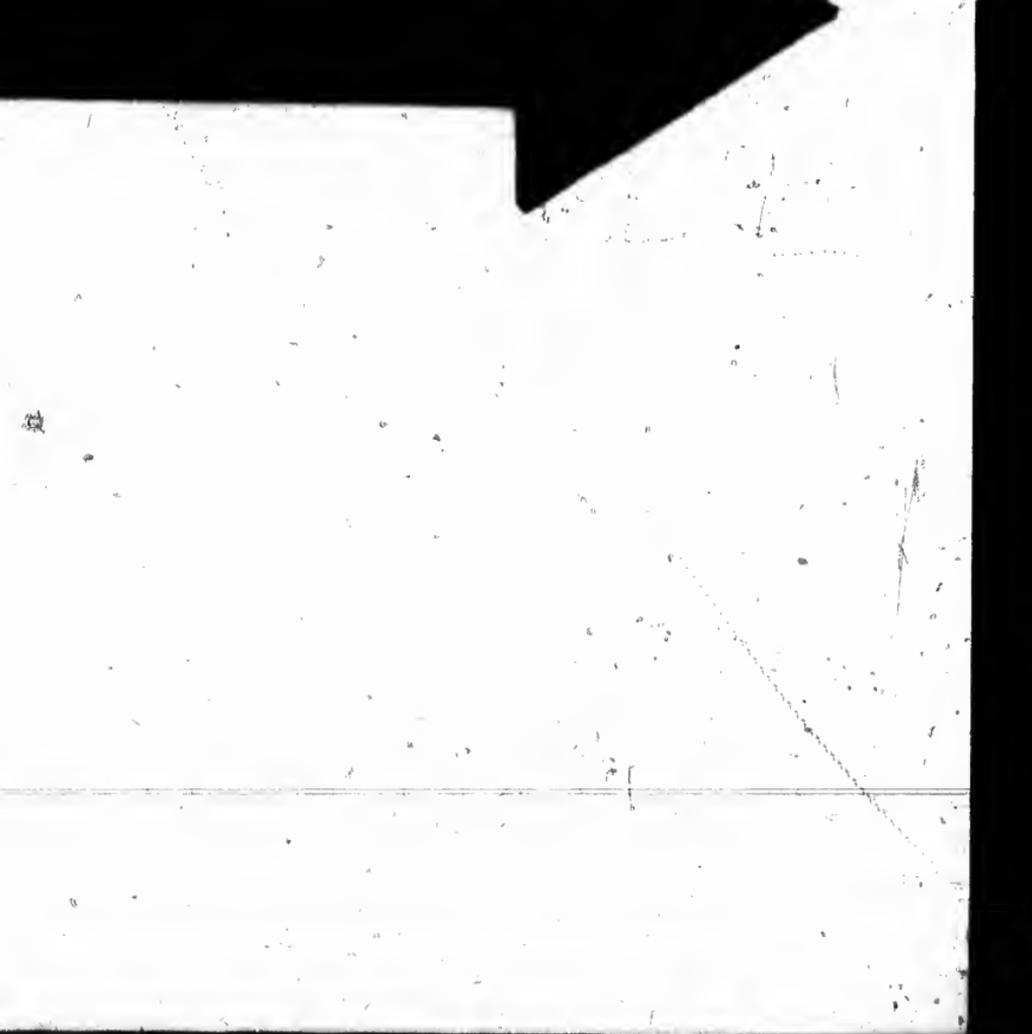
Est  
n'a p  
Est-il  
n'ont  
Moy

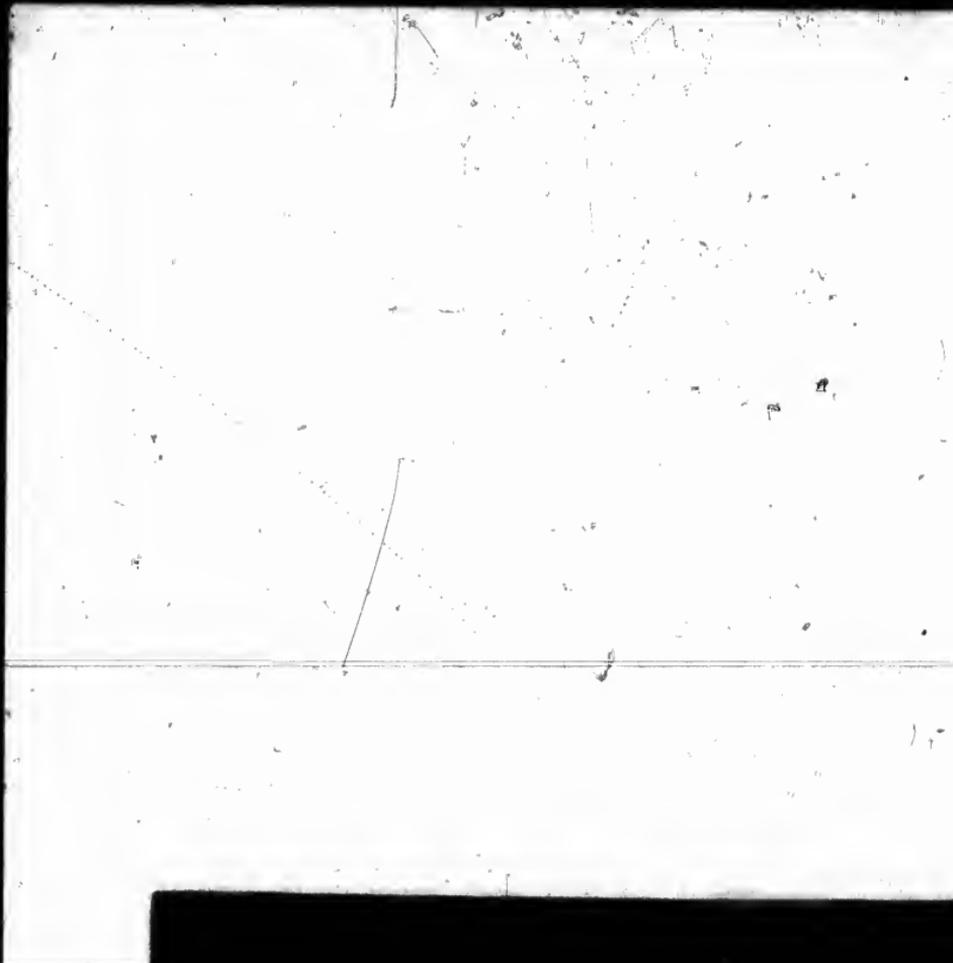
lectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur son avec les choses, dont ils étoient les signes institués.

De-là je conclus, que si l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent ces caracteres, il n'est pas permis de douter qu'elles ne remontent à la première origine des Langues; & par conséquent que les Nations, qui les parlent, n'ayent passé dans cet Hémisphère assez peu de tems après la première dispersion des Peuples: surtout, si dans notre Continent elles sont entièrement inconnues. J'ai déjà observé, qu'on suppose gratuitement que les arrières Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu passer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas pensé. Je ne vois en effet aucune raison, qui puisse autoriser une pareille supposition, & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ses Enfans en sçavoient moins que nous: que l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer sur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à se garantir de tant d'écueils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ses Descendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer sur un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites?

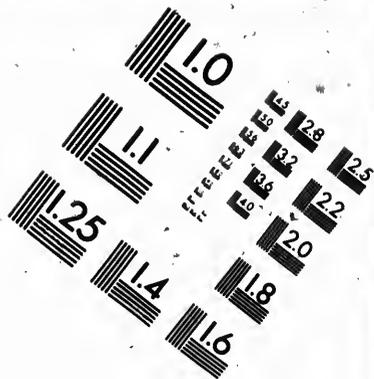
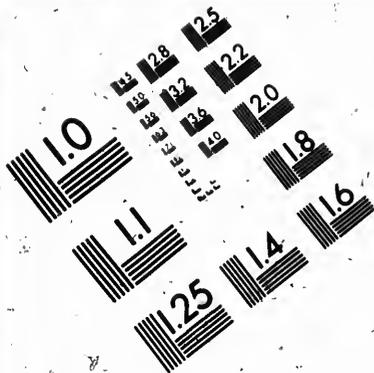
Est-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vraisemblable que Noë & ses Enfans n'ont connu que la moitié du Monde, & Moÿse ne nous apprend-il pas que toutes les



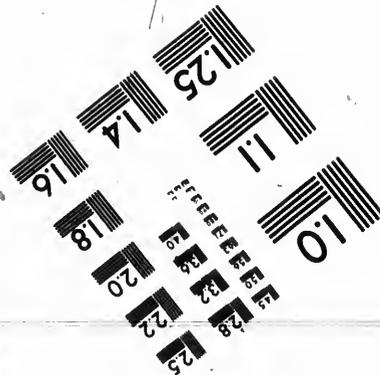
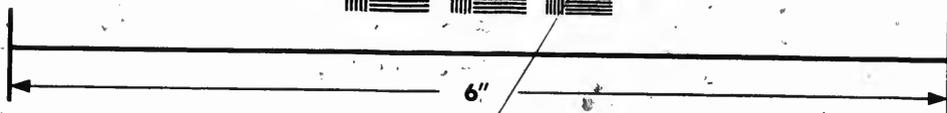
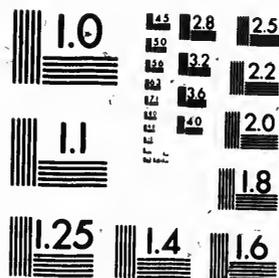








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

Terres & les Isles les plus éloignées ont été peuplées? Comment accorder cela avec la prétention de ceux, qui soutiennent que les premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer; & peut-on bien dire sérieusement, contre l'autorité d'un témoignage si respectable, comme a fait Jean de Laët, que la navigation est un effet de l'audace des Hommes; qu'elle n'entroit point dans les vûes directes du Créateur, & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes, & l'Eau aux Poissons? D'ailleurs les Isles ne font-elles point partie de la Terre, & n'y a-t-il point des endroits du Continent, où il étoit plus naturel d'aller par Mer, que par de longs détours, souvent impraticables, ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter?

Il est certain que l'art de naviguer a eu le sort de quantité d'autres, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés, dont quelques-uns sont perdus, & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de nations: mais qu'est-ce que cela prouve? Il faut toujours en revenir à ce principe, que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux, qui les devoient remplir. L'industrie en a peut-être fait inventer, qui n'étoient qu'utiles; & la cupidité en a fait découvrir, qui ne pouvoient servir, qu'à satisfaire nos passions. On peut croire aussi que ce qui en a fait tomber plusieurs dans l'oubli, c'est qu'ils n'étoient plus nécessaires, & que telle a été la navigation de long cours, dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il suffisoit pour le Com-

merc  
Isles  
faute  
de lo  
tant,

Q  
fi-tôt  
les H  
avoie  
en l'a  
de son  
faite  
parav  
ont e  
& ha  
vient  
Habi  
sole.  
Trad  
voyé  
Trad  
loin  
tion  
nécess  
car, j  
d'une  
Isle;  
donc  
qu'on  
ignor  
ils n'o  
prend  
que j  
mais  
d'autr  
Les

merce de ranger les Côtes , & de traverser aux Isles les plus proches. Faut-il s'étonner que , faute d'usage , on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si inconstant , & si souvent orageux ?

Qui peut même assurer qu'on l'ait perdu si-tôt ? Strabon dit en plusieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Espagnols avoient de grands Vaisseaux , & excelloient en l'art de naviguer. Pline se plaint de ce que de son tems la navigation n'étoit pas aussi parfaite , qu'elle l'avoit été plusieurs siècles auparavant ; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Le P. de Acosta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'usage de la Boussole. Les Insulaires de Madagascar ont une Tradition , qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Isle. Rejetter cette Tradition sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Boussole , n'est-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin si la Boussole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar , j'ai autant de droit de dire , sur la foi d'une Tradition constante dans une grande Isle ; les Chinois ont passé à Madagascar , donc ils connoissoient l'usage de la Boussole ; qu'on en a de raisonner ainsi : les Chinois ignoroient l'usage de la Boussole , donc ils n'ont point passé à Madagascar. Je n'entreprends pourtant pas de soutenir le fait , quoique je puisse le faire avec de bons Auteurs ; mais je serois aussi fondé à l'avancer , que d'autres à le rejeter.

Les Chinois , dont l'Origine remonte aux

Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes; c'est un fait assez bien établi dans l'Histoire: Qui a pu les empêcher de passer au Mexique par les Philippines? Les Espagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Isles Mariannes & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'espace de Mer, qui sépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même manière, les unes plutôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Isles de Salomon, & ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes ressemblent trop peu aux Américains, pour qu'on puisse imaginer qu'ils ayent la même origine, si on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de sçavoir d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pays sont peuplés: il est bien vraisemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette manière, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas fait, dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre?

Les anciens Celtes & les Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Europe, & dont on ne sçauroit presque nier que l'Origine ne remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique? & si on objecte que les Açores étoient sans Habitans au quinzième siècle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Isles, les ont sans doute négligées,

pour  
plus  
dont  
mau:  
que s  
du N  
autre  
n'est  
dent  
mun  
cond  
n'y a  
& il  
des l  
plus

Il  
méri  
parti  
rée c  
Nati  
tere  
freul  
rien  
ans  
Peup  
que  
quel  
la R  
ces 8  
nes 8  
pas 6  
vior  
qui s  
belle  
dans  
des

pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guères d'apparence qu'elle soit ancienne; & il n'y a aucun inconvénient à supposer que des Pays si peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en est pas de même du reste de l'Amérique, on ne me persuadera jamais qu'une partie si considérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations; & la raison, qui se tire du caractère des Américains, & de la peinture affreuse, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples aussi Sauvages & aussi peu policés, que la plupart d'entr'eux, & elle en a encore quelques restes. L'Asie, le premier siège de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés de la plus épaisse barbarie? L'Egypte, qui s'est vantée d'avoir été la source des plus belles connoissances, & qui est retombée dans l'ignorance la plus profonde; l'Empire des Abyssins si ancien, & autrefois si florif-

fant ; la Lybie , qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie , d'où sont sortis tant de Sçavans en tout genre , n'ont-ils pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples , qui sembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains , si lontems ignorés du reste du Monde , soient devenus Barbares & Sauvages , & que leurs plus florissans Empires se soient trouvé dénués de tant de choses , qu'on croyoit d'une nécessité indispensable dans notre Hemisphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu si féroces , les Montagnards des Pyrenées , dont plusieurs le sont encore ; quelle est l'Origine des Lapons & des Samoïedes , d'où sont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi sous les mêmes paraleles il y a des Noirs en Afrique , & il n'y en a point ailleurs , & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes questions touchant les Eskimaux & les Algonquins , les Hurons & les Sioux , les Guayranis & les Patagons. Que si on demande pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe , ni de poil sur tout le corps , & pourquoi la plupart sont de couleur rougeâtre , je demanderai à mon tour pourquoi la plupart des Afriquains sont noirs ? Cette question n'entre pour rien dans la dispute sur l'Origine des Amériquains.

Les Nations Primitives se sont mêlées & divisées à diverses reprises ; les guerres étrangères & domestiques , aussi anciennes que la passion de dominer ; la nécessité de se séparer & de s'éloigner , soit parce qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ses Habitans , qui se multi-

plioi  
bles  
Forts  
les a  
aisé  
les c  
dont  
diffic  
ditio  
des I  
quel  
fées :  
dents  
ont c  
Terr  
cela  
tre d  
des a  
entre  
O  
ver c  
ou fo  
défer  
d'un  
quen  
form  
mis à  
de N  
des p  
de ; t  
rique  
histo  
dava  
conn  
puiss  
Il est

plioient à l'infini ; soit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curiosité , si naturelles aux Hommes , mille raisons , qu'il est aisé d'imaginer , & qui entroient toutes dans les desseins de la Providence ; la maniere , dont se sont faites ces transmigrations ? la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs transplantés dans des Pays incultes , & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civilisées : tout cela est aisé à concevoir. Les accidens imprévus , les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports , qu'on apperçoit entre des Peuples aujourd'hui si éloignés les uns des autres , & de la différence , qui se trouve entre des Nations voisines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants , ou forcés par la nécessité de se réunir pour se défendre , & se soustraire à la domination d'un Peuple puissant , ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur , ayent formé des Corps de Monarchie , se soient soumis à des Loix , se soient rassemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde ; tels ont pu être ceux du Perou & du Mexique dans le Nouveau ; mais les monumens historiques nous manquent pour en sçavoir davantage , & il n'y a , je le répète , que la connoissance des Langues primitives , qui puisse porter quelque jour dans ces ténèbres. Il est assez étonnant qu'on ait négligé jusqu'à

64. DE L'ORIGINE &c.  
présent un moyen si naturel , & d'une exécution si facile , de faire des découvertes aussi intéressantes pour le moins , que la plupart de celles , qui occupent les Sçavans depuis deux siècles. On connoitroit du moins parmi ce prodigieux nombre de Peuples divers , qu'on voit dans l'Amérique, & si differens entr'eux de langage , quels sont ceux , qui parlent des Langues totalement si differentes de celles de l'ancien Monde , & qui par conséquent doivent être censés avoir passé en Amérique. dans les premiers tems ; & ceux , qui par l'Analogie de leur Langue avec celles , qui sont en usage dans les trois autres Parties du Monde , donnent lieu de juger que leur Transmigration est plus récente , & doit être attribuée , ou à quelque naufrage , ou à quelque accident semblable à ceux , dont j'ai parlé dans le cours de cette Dissertation.



quid  
quid  
quid  
quid  
quid

J O

D

D

Adre

co

P R

A R



V o  
viffe r  
que j'e  
mis, p  
rien re

cc.  
e exécut  
tes aussi  
upart de  
uis deux  
ce pro-  
on voit  
k de lan-  
les Lan-  
de l'An-  
doivent  
e. dans  
l'Ana-  
font en  
Monde,  
migrat  
ribuée,  
e acci-  
é dans



**JOURNAL**  
**HISTORIQUE**  
**D'UN VOYAGE**  
**DE L'AME'RIQUE.**

*Adresse à Madame la DUCHESSE  
DE LESDIGUIÈRES.*



**PREMIERE LETTRE.**

1720.  
Juin.

*A Rochefort, ce trentième de Juin, 1720.*



**MADAME,**

V O U S avez souhaité que je vous écri-  
viffe régulièrement par toutes les occasions,  
que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai pro-  
mis, parce qu'il ne m'est pas permis de vous  
rien refuser ; mais je crains fort que vous

1710.

Juin.

ne vous lassiez bientôt de recevoir mes Lettres : car, je ne puis me persuader que vous les trouviez aussi intéressantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'est sur un Journal suivi, que vous avez compté ; mais en premier lieu, je prévois que les Messagers, dont je me servirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne seront pas tous bien fidèles, ni des plus exacts ; & si cela est, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & sans suite : d'ailleurs je ne sçai pas trop de quoi je le remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on n'envoie dans un Pays, où je ferai souvent cent lieues, & davantage, sans rencontrer un Homme, & sans voir autre chose que des Bois, des Lacs, des Rivieres & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer ? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne sçavent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils ? Ils ne sçavent rien ; & que leur dirai-je ? ils ne sont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe ; que vous ni moi, Madame, ne le sommes d'être instruits de leurs affaires.

En second lieu, quand je serois Homme à user du privilège des Voyageurs ; je vous connois trop, pour oser prendre cette liberté avec vous ; & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me sens point d'inclination à forger des aventures ; J'ai déjà fait l'expérience de ce que dit un Ancien, qu'on ne change point de caractère en passant la Mer, en changeant de Climat ; j'espère conserver celui de sincérité, que vous me connoissez, en parcourant l'A-

D'UN  
mérique  
Vous étie  
paroissoi  
prendre  
gneur, e  
voudrois  
les autre  
ter, con  
on m'a c  
dame,  
chemin  
peut-êtr  
dit que  
des Ru  
l'Améri  
n'ait été

J'avo  
quatre  
Conti,  
de Lang  
d'un ve  
mes gag  
rer d'un  
ser la n  
Riviere  
liers, c  
mais c'  
insistân  
Nous r  
nal, q  
recomm  
ce qui  
moi, q  
pentoit  
tableme  
bien su

QUE  
mes Let-  
que vous  
vous avez  
ffet, c'est  
compté,  
les Mes-  
vous faire  
vous bien  
cela est,  
é & sans  
de quoi  
pas que  
erai sou-  
s recon-  
re chose  
es & des  
ore; que  
s Sauva-  
gue, &  
que me  
que leur  
ux d'ap-  
ue vous  
être inf-

Homme  
je vous  
e liberté  
vous en  
a, je ne  
es aven-  
ce que  
it de ca-  
eant de  
acérité,  
ant l'A-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. I. 67  
mérique, & les Mers, qui la séparent de nous. Vous étiez en peine de ma santé, qui ne vous paroïssoit pas en assez bon état pour entreprendre un voyage si pénible; graces au Seigneur, elle se fortifie de jour en jour, & je voudrois bien être aussi sûr d'avoir toutes les autres qualitez nécessaires, pour m'acquitter, comme il faut, de la Commission, dont on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Madame, que j'ai déjà pensé perir à moitié chemin de Paris à Rochefort? Vous n'avez, peut-être pas oublié que je vous ai souvent dit que nos Rivieres de France ne sont que des Ruisseaux, en comparaison de celles de l'Amérique; il s'en est peu fallu que la Loire n'ait été vengée de cet outrage.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec quatre ou cinq Officiers du Régiment de Conti, Infanterie. Le seize, étant vis-à-vis de Langets, & ne pouvant avancer à cause d'un vent contraire assez fort, nous voulûmes gagner cette Bourgade pour nous assurer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y passer la nuit. Il falloit pour cela traverser la Riviere, & nous le proposâmes à nos Bateliers, qui y témoignèrent de la répugnance; mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous insistâmes, ils n'osèrent nous contredire. Nous n'étions pas encore au milieu du Canal, que nous aurions bien voulu être à recommencer; mais il n'étoit plus tems, & ce qui me fâchoit le plus, c'est que c'étoit moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on se repentait fort d'avoir suivi. Nous étions véritablement en grand danger, & on le voyoit bien sur le visage de nos Conducteurs; ils

1720.

Juin.

1720.

Juin.

ne se démonterent pourtant point, & manœuvrèrent si bien, qu'ils nous tirèrent d'affaire.

Le danger passé, quelqu'un de la Compagnie, lequel avoit été plusieurs fois sur le point de se déshabiller pour se jeter à la nage, se mit à crier de toute sa force, mais d'un ton, qui faisoit voir que le Cœur lui battoit encore, que j'avois eu grand peur. Il disoit peut-être, plus vrai, qu'il ne pensoit, mais à coup sûr, il le vivoit; car pour écarter les reproches, que l'on commençoit à me faire, & pour tâcher de persuader les autres, qu'il n'y avoit pas de danger, j'avois fait assez bonne contenance. On rencontre assez souvent de ces faux Braves, qui, pour tacher la frayeur, dont ils sont saisis, veulent faire diversion, en donnant sur ceux, qui sont beaucoup plus rassurés qu'eux-mêmes. Cependant, Madame, si je croyois aux présages, voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage, où je dois faire plus de trois mille lieues sur Mer, & naviguer en Canot d'Ecorce sur deux des plus grands Fleuves du Monde, & sur des Lacs presque aussi grands & pour le moins aussi orageux, que le Pont Euxin & la Mer Caspienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reste du jour, & nous couchâmes à Langets; nos Officiers, qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi, étoient de fort honnêtes gens, & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion, & ils en donnèrent une preuve, qui n'avoit rien d'équivoque. Une espece d'Aventurier, moitié petit-Maitre, & moitié bel-esprit, s'étoit joint à

D'UN V  
eux à Par  
contenu,  
embarqué  
peu, & i  
libres sur  
voir que  
au point  
à Langet  
lui en fit  
ler cherc

J'arriv  
parce qu  
Cour, m  
& il n'es  
main m'e  
& belle  
sous l'Isle  
noissance  
de VO U  
CHAVIT  
Quebec p  
DREUIL,  
vécu en  
ciers & d  
avons un  
d'Officier  
pour la  
que notre  
rien desir  
Navire,

tux à Paris ; jusqu'à Orleans il s'étoit assez contenu , mais du moment que nous fûmes embarqués , il commença de s'émanciper un peu , & insensiblement il tint des propos fort librés sur la Religion. J'eus la consolation de voir que tous nos Officiers en furent offensés au point , qu'aucun ne voulut loger avec lui à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant , qui lui en fit la déclaration , & qui l'obligea d'aller chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf ; on m'y attendoit , parce que j'étois chargé de Paquets de la Cour ; mais on y attendoit aussi de l'argent , & il n'est arrivé qu'aujourd'hui. Je vais demain m'embarquer sur le *Chameau* , grande & belle Flûte du Roi , laquelle est en Rade sous l'Île d'Aix , & j'y serai en pays de connoissance. J'ai déjà fait Campagne avec M. de VOUTRON , qui la commande , & avec CHAVITEAU , son premier Pilote : j'ai eu à Quebec pour Disciple M. le Comte de VAUDREUIL , son Capitaine en second , & j'ai vécu en Canada avec quelques-uns des Officiers & des Passagers. On nous assure que nous avons un très bon Equipage , & il n'est point d'Officier de Marine , qui ait plus d'expérience pour la navigation , que nous allons faire , que notre Commandant. Ainsi je ne pouvois rien désirer de mieux , & pour la sûreté du Navire , & pour l'agrément de la Société.

Je suis , &c.

1720.

Juin.

1720.

Juillet.

## SECONDE LETTRE.

*Voyage de la Rochelle à Québec : Quelques Remarques sur cette Navigation, sur le Grand Banc de Terre - Neuve, & sur le Fleuve Saint Laurent.*

A Québec, ce vingt-quatre Septembre, 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après quatre-vingt trois jours d'une lente & assez fâcheuse Traversée : nous n'avions pourtant que mille lieues à faire ; ainsi vous voyez qu'on ne va pas toujours sur Mer *per la via delle Poste*, comme disoit M. l'Abbé de CHOISEUX. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait souffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte, parce que j'avois déjà payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempéramens, qui ne peuvent sympathiser avec cet Élément, & le mien est de cette espece. Or, dans l'état, où ce mal nous réduit, il n'est pas possible de faire attention à ce qui se passe sur le Vaisseau. D'ailleurs rien n'est plus stérile qu'une Navigation comme celle-ci ; aussi n'y est-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent, combien on avance, & si l'on est en route : car pendant les deux tiers du chemin, on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je

D'UN  
vais néar  
moire m  
ser penda  
tant qu'i  
vous ai

Nous  
Juillet,  
faveur d  
premiers  
bon côté  
soloit,  
bloit qu  
que de l  
meur. L  
tourna &  
devint g  
nous fû  
Vents n  
prenoier  
par derr  
au plus  
Le neu  
sur le G  
se trom  
même e  
jours é  
seau (c  
nous ne  
qu'on a  
est pro  
les Eau

(a) A  
c'est pro  
biais.

(b) E  
c'est qua

Quelques  
n, sur le  
& sur le

re, 1720.

le, après  
& assez  
pourtant  
us voyez  
er la via  
de,CHOI-  
Voyage,  
coup fait  
e m'étois  
vois déjà  
des tem-  
niser avec  
e espece.  
réduit,  
à ce qui  
ien n'est  
ne celle-  
iner d'où  
& si l'on  
tiers du  
Eau. Je

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. I. 71

vais néanmoins vous marquer ce que ma mémoire me fournira de plus propre à vous amuser pendant un quart d'heure, pour tenir, autant qu'il m'est possible, la parole, que je vous ai donnée.

1720.

Juillet.

Nous restâmes en Rade tout le premier de Juillet, & le second nous appareillâmes à la faveur d'un petit soufle du Nord-Est. Les trois premiers jours les Vents furent toujours du bon côté, mais bien foibles, & on s'en consolait, parce que la Mer étoit belle. Il sembloit qu'elle voulût nous amadoüer, avant que de se montrer dans toute sa mauvaise humeur. Le quatrième, ou le cinquième le Vent tourna & nous mit à la Bouline (a). La Mer devint grosse, & pendant près de six semaines nous fûmes secoués de la bonne maniere. Les Vents ne faisoient que tourner, mais il nous prenoient bien plus souvent par devant que par derriere, & nous étions presque toujours au plus près (b).

Le neuvième d'Août nos Pilotes se croyoient sur le Grand Banc de Terre-Neuve, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Ils étoient même en règle; car un bon Pilote doit toujours être un peu de l'Avant de son Vaisseau (c); mais depuis le neuf jusqu'au seize, nous ne fîmes presque point de chemin. Ce qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve, est proprement une Montagne cachée sous les Eaux, environ à six cent lieues de France

Description  
du grandBanc

1720.

Août.

(a) Aller à la Bouline, | Vent, en le prenant de  
c'est prendre le Vent de | biais, parce qu'il vient  
biais. | presque de devant.

(b) Etre au plus près, | (c) C'est-à-dire se croi-  
c'est quand on pince le | re plus avancé qu'il n'est.

1720.

Août.

du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS; duquel nous avons un très-bon Ouvrage sur l'Amérique Septentrionale, & un Traité fort instructif de la Pêche de la Morue, donne à cette Montagne cent cinquante lieues d'étendue du Nord au Sud; mais, selon les Cartes Marines les plus exactes, son commencement, du côté du Sud, est par les quarante & un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionale est par les quarante-neuf degrés, vint-cinq Minutes.

La vérité est que les deux extrémités se terminent tellement en pointe, qu'il est malaisé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient mouillé l'Ancre à cinq brasses; ce qui est encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il est certain qu'en plusieurs endroits il y en a plus de soixante. Vers le milieu de sa Longueur, du côté de l'Europe; il forme une espèce de Baye, qu'on a nommée *la Fosse*; & c'est ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, & à la vûe l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle *le Banc Jacquet*. Il est par le travers du milieu de sa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône: mais j'ai vû des Pilotes, qui des

trois

D'UN  
trois n  
tions,  
a sur  
profon  
guent  
Cable.  
de la f  
pas po  
trouvè  
lages,  
toutes  
riture  
bre sen  
qui co  
siècles  
cent N  
On ne  
nuer de  
plus q  
Fleuve  
les Côt  
& de  
fournie  
Ce son  
valent  
de frais  
Nous  
que les  
les Fro  
c'est bi  
commo  
ne s'y  
du tem  
& épaie  
du Ban  
dre. Qu  
Toi

trois n'en font qu'un, & se tirent des objections, qu'on leur fait, en disant, qu'il y a sur le Grand Banc des cavités, dont la profondeur a trompé ceux, qui n'en distinguent trois, que pour n'avoir pas filé assez de Cable. Quoiqu'il en soit de la grandeur & de la figure de cette Montagne, dont il n'est pas possible d'être instruit au juste, on y trouve une quantité prodigieuse de Coquillages, & plusieurs espèces de Poissons de toutes grandeurs; la plupart servent de nourriture ordinaire aux Moruës, dont le nombre semble éгалer celui des Grains de Sable, qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux siècles on en charge tous les ans deux à trois cent Navires, & il n'y paroît presque point. On ne feroit pourtant pas mal de discontinuer de tems en tems cette Pêche, d'autant plus que le Golphe de Saint Laurent, le Fleuve même, pendant plus de soixante lieues, les Côtes de l'Acadie, celles de l'Isle Royale & de Terre-neuve, ne sont guères moins fournies de ce Poisson, que le Grand Banc. Ce sont là, Madame, de vraies Mines, qui valent mieux, & demandent beaucoup moins de frais, que celle du Perou & du Mexique.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems, que les Vents contraires nous retinrent sur les Frontieres du Royaume des Moruës; car c'est bien le plus désagréable & le plus incommode Parage de tout l'Océan. Le Soleil ne s'y montre presque jamais, & la plupart du tems l'air y est ouvert d'une Brume froide & épaisse, qui fait connoître les approches du Banc, de maniere à ne s'y pas méprendre. Quelle pourroit être la cause d'un Phé-

Tom. V.

D

1720.

Août.

Causes des  
Vents & des  
Brumes, qui  
y regnent.

1720.

Août.

nomene si marqué & si constant ! Seroit-ce le Voisinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent ? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui est la Terre la plus proche du Grand Banc, en est éloigné de trente-ouing lieues, la même chose n'arrive point de tous les autres côtés de l'Isle, & de plus, l'Isle de Terre-neuve n'est embrumée, que du côté du Grand Banc : par-tout ailleurs ses Côtes jouissent d'un air pur, & d'un Ciel serein. Il est donc vraisemblable que c'est la proximité du Grand Banc, qui cause les Brouillards, dont le Cap de Raze est ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cause sur le Banc même. Or voici sur cela ma conjecture, que je soumets à la décision des Sçavans.

Je commence par observer que nous avons un autre signe de l'approche du Grand Banc : c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on appelle communément les *Ecorres*, la Mer est toujours glapissante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cause des Brouillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond est mêlé de Sable & de Vases, épaisit l'Air & l'engraisse, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs grossières, qu'il ne peut jamais bien résoudre ? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer sur les *Ecorres* du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond ? La voici, si je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulièrement

u  
pouffe  
impé  
sont  
avec  
ration  
Q  
appro  
tous  
que-c  
aux e  
ou qu  
rent  
point  
certain  
d'après  
& les  
coup à  
mais q  
d'autre  
& que  
des Bo  
Rade,  
d'aille  
Ce f  
sept he  
mes sur  
Brasses  
s'appell  
quer :  
des M  
coitum  
Vive le  
Equipag  
mais le  
bon, &  
les onz

U E  
Seroit-ce  
s, qui les  
de Raze,  
du Grand  
q lieux,  
tous les  
l'Isle de  
du côté  
les Côtes  
el serain.  
la proxi-  
es Brouil-  
ordinaire-  
chercher la  
i fut cela  
a décision

nous avons  
and Banc:  
és, qu'on  
la Mer est  
impétueux.  
ela comme  
egnent, &  
ont le fond  
paissit l'Air  
n'en attire  
ne peut ja-  
andera d'où  
ur les Ecor-  
ar-tout ail-  
il regne un  
me trompe.  
ces Parages  
d'un côté,  
gulierement

UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 75  
poussée par ces Courans, & heurtant avec  
impétuosité contre les bords du Banc, qui  
sont presque partout à pic, en est repoussée  
avec la même violence, ce qui cause l'agi-  
tation, qu'on y remarque.

Que si la même chose n'arrive point aux  
approches de tous les Hautsfonds, c'est que  
tous n'ont pas une aussi grande étendue,  
que-celui-ci; qu'il n'y a point de Courans  
aux environs, qu'ils n'y sont pas si forts,  
ou qu'ils ne s'y croisent pas, qu'ils ne rencon-  
trent pas des bords aussi roides, & n'en sont  
point repoussés avec autant de force. Il est  
certain d'ailleurs, comme je l'ai déjà observé  
d'après les Marins, que l'agitation de la Mer,  
& les Vases, qu'elle remue, contribuent beau-  
coup à épaissir l'Air, & à engraisser les Vents;  
mais que ces Vents, quand ils n'ont point  
d'autre cause, ne s'étendent pas bien loin,  
& que sur le Grand Banc, à quelque distance  
des Bords, on est tranquille comme dans une  
Rade, à moins d'un Vent forcé, qui vienne  
d'ailleurs.

Ce fut un Vendredi, seizième d'Août, à  
sept heures du soir, que nous trouvâ-  
mes sur le Grand Banc, par soixante & quinze  
Brasses d'eau. Arriver au Grand Banc, cela  
s'appelle *bancquer*; en sortir, c'est *débanc-  
quer*; ce sont deux mots, dont la Pêche  
des Moruës a enrichi notre Langue. C'est la  
coutume, quand on a trouvé fond, de crier:  
*Vive le Roi*, & on le fit de bon cœur. Notre  
Equipage soupiroit après la Moruë fraîche;  
mais le Soleil étoit couché, le Vent étoit  
bon, & on jugea à propos d'en profiter. Vers  
les onze heures du soir, Vent forcé de Sud-

1720.  
Août.

Tempête.

1720.

Août.

Est, lequel, avec la seule *Miféne*, nous auroit fait faire trois lieues par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en serrant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre; mais il survint une Pluie si abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'est que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement; il tomba si près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faisoient la Manœuvre, en ressentirent le contre-coup. Il redoubla ensuite, & cent Pièces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point; un coup n'attendoit pas l'autre; on ne se voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie; il sembloit que nous étions à la Tranchée; le Cœur battoit aux plus intrépides; car le Tonnerre restoit toujours sur notre tête, & s'il étoit tombé une seconde fois, nous aurions pu aller servir de pâture aux Moruës, aux dépens desquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chère. Castor ou Pollux, car je ne sçai lequel des deux étoit en faction, sous le nom de *Feu Saint Elme* (\*), nous avoit bien avertis de tout ce fracas, & sans cela, nous aurions bien pu être surpris, & tourner sous Voiles.

Au bout d'une heure & demie; la Pluie cessa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de foibles lueurs à l'Horizon. Le Vent étoit tou-

(\*) On ne manque guères de voir ces Feux sur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

D'UN  
jours be  
paroisso  
alors v  
Lits éto  
par les  
est iné  
On fit  
core tr  
marché  
sur-tou  
ces Me  
fortific  
Temp  
nous n'  
nuyam

Tou  
est fra  
bonté  
quand  
ce font  
ec qu'  
la Tê  
dans l'  
Poivre  
servir  
ainfi c  
peut p  
ché. L  
n'avoit  
Grand  
à peute  
de sa  
ni qui  
dans l  
de Po  
s'étoit

jours bon , & n'étoit plus si brutal , & la Mer paroissoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller se coucher ; mais tous les Lits étoient inondés , la Pluye ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles , ce qui est inévitable , quand le Vaisseau est fort agité. On fit comme on put , & on se trouva encore très-heureux d'en être quitte à si bon marché. Tout ce qui est violent ne dure point , sur-tout le Vent de Sud-Est , au moins dans ces Mers. Il n'est constant , que lorsqu'il se fortifie peu à peu , & souvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jour ; nous n'avancions pas , mais nous nous désennuyâmes en pêchant.

Tout est bon dans la Moruë , quand elle est fraîche ; elle ne perd même rien de sa bonté , & elle devient un peu plus ferme , quand elle a été deux jours dans le Sel ; mais ce sont les Pêcheurs seuls , qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent , c'est-à-dire , la Tête , la Langue , & le Foye , qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre , avec un peu de Poivre , lui fait une Saussé exquise. Pour conserver tout cela , il faudroit trop de Sel : ainsi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas consommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë , que j'ayé vûë , n'avoit pas trois pieds : cependant celles du Grand Banc sont les plus fortes : mais il n'y a peut-être point d'Animal , qui à proportion de sa grandeur , ait la Gueule plus large , ni qui soit plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poisson , jusqu'à des têts de Pots cassés , du Fer , & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela , mais

1720.

Août.

Des Moruës,  
& de la Pêche  
de ce Poisson.

on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitié usés. On est persuadé aujourd'hui que le *Gau*; c'est le nom que les Pêcheurs ont donné à l'Estomac de la Moruë, se retourne comme une Poche, & que ce Poisson se décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une sorte de Moruë, qui se pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne differe des Moruës de l'Amérique que parce qu'elle est plus petite. On se contente de saler celle du Grand Banc, & c'est ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occasion qu'il a vu faire en Canada d'aussi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'essai dans des Mairais creusés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage.

La Moruë sèche, ou la Merluche ne se peut faire que sur les Côtes : cela demande de grands soins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vû faire ce Commerce en Acadie, s'y sont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-sensible, qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y est pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec succès, il faut que les Pêcheurs soient établis dans le Pays; & voici quel est son raisonnement. Toute Saison n'est pas propre pour cette Pêche; on ne la peut faire que depuis le com-

D'UN  
mencer  
mois d  
relots  
route l  
fits, o  
Pêche,  
Car de  
tems à  
Bois,  
tainem  
il faud  
mourre

Mai  
servi, &  
On co  
dront-l  
les bor  
pendan  
travail  
Si on  
cinqua  
des plu  
Car ta  
upe son  
ble d'y  
velle A  
les Ang  
que no

Qua  
nencou  
presqu  
pas mé  
cette M  
quiem  
tes, ni  
mande

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 79  
mencement du mois de Mai jusqu'à la fin du  
mois d'Août. Or si vous faites venir des Ma-  
telots de France, ou vous les payerez pour  
route l'année, & les frais absorberont les pro-  
fits, ou vous ne les payerez que pendant la  
Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte.  
Car de dire qu'on les employera le reste du  
tems à scier des Planches, & à couper du  
Bois, c'est une erreur; ils n'y gagneront cer-  
tainement pas ce qu'ils dépenseront; ainsi ou  
il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils  
mourront de faim.

Mais s'ils sont Habitans, on en fera mieux  
servi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aise.  
On connoitra les bons Ouvriers; ils pren-  
dront leur tems pour la Pêche, ils choisiront  
les bons endroits, ils gagneront beaucoup  
pendant quatre mois, & le reste de l'année ils  
travailleront pour eux dans leurs Habitations.  
Si on s'y étoit pris de cette sorte il y a cent  
cinquante ans, l'Acadie seroit devenuë une  
des plus puissantes Colonies de l'Amérique.  
Car tandis qu'on publioit en France, avec  
une sorte d'affectation, qu'il n'étoit pas possi-  
ble d'y rien faire, elle enrichissoit la Nou-  
velle Angleterre par la seule Pêche; quoique  
les Anglois n'y eussent pas tous les avantages,  
que nous y pouvions avoir.

Quand on est sorti du Grand Banc, on en  
rencontre plusieurs autres plus petits, & tous  
presqu'également poissonneux. La Moruë n'est  
pas même le seul Poisson, qu'on trouve dans  
cette Mer. On y voit à la verité peu de Re-  
quiems, point du tout de Dorades, de Boni-  
tes, ni de tous ces autres Poissons, qui de-  
mandent des Mers plus chaudes: mais en ré-

1720.

Août.

compense elle est remplie de Baleines, de Souffleurs, d'Espadons, de Marfouins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons en plus d'une fois le plaisir du Combat de la Balceine contre l'Espadon, & rien n'est plus amusant. L'Espadon est de la grosseur d'une Vache, long de sept à huit pieds, & son Corps va toujours en rétrécissant vers la queue. Son nom vient de son arme, espece d'Espadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il est posé sur son nez, & de chaque côté il a une suite de dents de la longueur d'un pouce rangées dans une distance égale les unes des autres. Ce Poisson se met à toute sauce, & c'est un excellent manger. Sa tête est plus délicate que celle du Veau, plus grosse & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros.

Combat de  
la Balceine &  
de l'Espadon.

Jamais la Balceine & l'Espadon ne se rencontrent, qu'ils ne se battent, & c'est, dit-on, celui-ci, qui est toujours l'Agresseur. Quelquefois deux Espadons se joignent contre une Balceine, & alors la partie n'est pas égale. La Balceine n'a pour Arme offensive & défensive, que sa queue: pour s'en servir contre son Ennemi, elle plonge la tête, & si elle peut frapper l'Espadon, elle l'assomme d'un coup de sa queue, mais il est fort adroit à l'esquiver, & aussi-tôt il fond sur la Balceine, & lui enfonce son Arme dans le dos. Le plus souvent il ne la perce pas jusqu'au fond du lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élaner pour la frapper, elle plonge; mais l'Espadon la poursuit dans l'Eau, & l'oblige à se remonter. Alors le Combat recommence, & dure jusqu'à ce que l'Espadon

D'UN  
perde d  
retraite  
d'eau.

Le  
paroit  
nutif.  
ventre  
tre à c  
& il en  
tout es  
os un f  
fine. S  
ceux d  
qu'on  
très-d  
pour c  
est le  
qu'un  
dirai.  
d'Oise  
n'y sul  
Pêche  
& ils r  
arrête.

Le  
les'V  
Sud,  
pour r  
que de  
point  
n'avo  
souve  
ger d  
du ma  
sembl  
-quanc

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 81  
perde de vûe la Baleine, qui bat toujours en  
retraite, & qui nâge mieux que lui à fleur  
d'eau.

1720.

Août.

Du Flettan.

Le *Flettan* est comme une grande Plie : il paroît que ce qu'on appelle *Flet*, est son diminutif. Il est gris sur le dos, & blanc sous le ventre. Sa longueur est ordinairement de quatre à cinq pieds, sa largeur au moins de deux, & il en a un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse ; tout en est exquis & fort tendre : on tire des os un luc, qui vaut mieux que la moëlle la plus fine. Ses yeux, qui sont presque aussi gros que ceux de l'Espadon, & les bords des deux côtés, qu'on appelle *Relingues*, sont des morceaux très-déliçats. On jette tout le Corps à la Mer pour engraisser les Moruës, dont le Flettan est le plus dangereux ennemi, & qui ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons. Je ne vous dirai rien, Madame, de toutes les espèces d'Oiseaux, qui vivent sur ces Mers, & qui n'y subsistent, que de la Pêche, car tous sont Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé, & ils n'en ont rien dit, qui mérite qu'on s'y arrête.

Le dix-huit, bon vent : nous croyons que les Vents nous ont porté un peu trop au Sud, & nous faisons l'Ouest-Nord-Ouest, pour nous remettre dans notre latitude. C'est que depuis dix ou douze jours nous n'avons point vû le Soleil, & que par conséquent nous n'avons pu prendre hauteur. Cela arrive assez souvent, & c'est ce qui fait le plus grand danger de cette navigation. Vers les huit heures du matin on apperçoit un petit Bâtiment, qui semble venir à nous, on va s'en devant, & quand il est proche, on lui demande par quelle

D v

1720.

Août.

latitude nous sommes ? C'étoit un Anglois , & le Capitaine répondit dans sa Langue : on crut entendre que nous étions par les quarante-cinq degrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier , car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on se rassura , & comme le Vent continuoit à être bon , on se flate , s'il ne change point , d'avoir passé le Golphe dans deux jours.

Erreur des Pilotes , & le danger , où elle met le Vaisseau.

Vers les quatre heures du soir le Vent tomba , & nous en fûmes consternés , c'étoit cependant notre salut. A onze heures de nuit l'Horison parut fort noir devant nous , quoique par-tout ailleurs le Ciel fut très-serain. Les Matelots de quart ( a ) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier se moqua d'eux , mais comme il les vit persister dans leur sentiment , il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raison. Par bonheur il faisoit si peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit , ainsi il espéra que le jour viendroit avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A minuit le quart changea. Les Matelots , qui succederent aux Premiers , furent d'abord de leur avis ; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raisons que la Terre ne devoit point être là , & que ce qu'ils voyoient , étoit une Brume qui se dissiperoit avec l'Aurore. Il ne les persuada point , & ils s'obstinèrent à soutenir que le Ciel étoit trop pur , pour être embrûmé de ce

( a ) L'Equipage d'un Vaisseau est partagé en quatre Bandes, dont chacune est en Faction pendant quatre heures. C'est ce qu'on appelle faire le Quart. Chaque Bande est commandée par un Officier.

D'UN côté-là

Au p  
qu'ils  
même  
heures  
qu'à l  
Terre  
Comte  
menç  
fut pas  
précau  
parut ,  
Terres  
glois  
nous.  
fit aussi  
eût bie  
bre , d  
pas ave  
cepend  
à la vu  
avoit f  
C'est p  
ce pou  
d'habil  
plus qu  
Cep  
point  
soir ,  
car no  
Brisan  
sible o  
voir o  
rain ,  
lès qu  
plus au

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 83  
côté-là, s'il n'y avoit point de Terre.

1720.

AOÛT.

Au point du jour, ils se mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, sans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures sonnant, il va se coucher, en assurant qu'à son réveil il trouvera cette prétendue Terre fondue. Son Successeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonspect, commença par faire ferrer quelques Voiles, & ne fut pas lontems sans s'apercevoir que cette précaution étoit nécessaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horison presque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois mouillé à deux portées de canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, se aussitôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire sortir de sa Chambre, d'où il protestoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre si près de nous. Il vint cependant après deux ou trois sermons, & à la vue du danger, que son entêtement nous avoit fait courir, il fut saisi d'étonnement. C'est pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer sur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raison.

Cependant, Madame, si le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du soir, nous nous serions perdus dans la nuit, car nous courions à pleines Voiles sur des Brisans, dont il ne nous auroit pas été possible de nous tirer. L'embaras étoit de sçavoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'est que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq degrés. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud? C'est sur quoi

D vj

1720.

Août.

les sentimens furent partagés. Un de nos Officiers assura que la Terre, qui paroissoit devant nous, étoit l'Acadie; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoissoit: un autre soutint que c'étoit les *Isles de Saint Pierre*. Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous soyions si avancés? Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que nous étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieues du Grand Banc aux *Isles de Saint Pierre*. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se régler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux *Isles de S. Pierre* (\*).

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le *Cap de Raze*. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi

(\* ) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son estime d'une manière bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur le *Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit au 25 d'Août ce Navire se brisa sur un Rocher, près de *Lonybourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieues.

D'UN  
surpris  
Baye,  
là, ou  
Raze  
par n  
que d  
nous  
il fort  
il y a  
Navire  
Il y  
ce mé  
& qu  
peut-  
entret  
Dame  
là d'a  
nous  
qui fi  
d'Hy  
cela v  
vent  
trois  
Mate  
c'est-  
Vent  
app  
Vaiss  
si le  
car à  
été n  
Je  
car j  
étoic  
paroi  
Damm

surpris que nous, de se trouver dans cette Baye, mais avec cette difference, que c'étoit là, où ils avoient affaire : que le Cap de Raze étoit devant nous, le *Cap de Brolle* par notre travers, dix lieues au-dessous; que du milieu de ces Brisants, sur lesquels nous avions couru risque de nous perdre, il sortoit une Riviere, à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloise, où le petit Navire alloit porter des Provisions.

Il y a quinze ans, qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort singuliere, & qui nous fit courir un aussi grand risque peut-être que celui, dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août, & nous avions essuyé jusquelà d'assez grandes chaleurs. Un matin, en nous levant, nous fûmes saisis d'un froid, qui fit recourir tout le monde à ses Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit, le tems étant fort beau, & le vent ne venant point du Nord. Enfin, le troisiéme jour à quatre heures du matin un Matelot se mit à crier de toute sa force *au Lof*, c'est-à-dire, mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi, & un moment après on apperçut une Glace énorme, qui rasoit le Vaisseau, & contre laquelle il se seroit brisé, si le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins, car à peine y voyoit-on, & si le Timonnier eût été moins prompt à changer son Gouvernail.

Je n'ai point vû, Madame, cette Glace, car je n'étois point levé; mais tous ceux, qui étoient alors sur le Pont, nous assûrerent qu'elle paroissoit aussi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris, & qu'elle passoit du moins de

1720.

Août.

1720.

Août.

beaucoup les Mats du Navire. J'ai souvent vû soutenir que cela étoit impossible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieusement profonde pour s'élever si haut au-dessus de la Mer, & qu'il n'est pas possible qu'il se forme une Glace de cette hauteur. A cela je répons en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'est pas la première fois que l'on a vû en Mer de ces Ecueils flottans. La Mer de l'INCARNATION faisant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui pensa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut aperçue de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoute que l'on donna l'Absolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il est certain en second lieu que dans la Baye d'Hudson il y a de ces Glaces formées par la chute des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui se détachent avec un grand fracas pendant l'Été, & sont ensuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JEREMIE, qui a passé plusieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curiosité de faire sonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échouée, & qu'on fit cent brasses de lignes, sans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze.

Le Cap de Raze, Madame, est la pointe du Sud-Est de l'Isle de Terre-neuve: il est situé par les quarante-six degrés, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieues à l'Ouest, prenant un peu du Nord, & se termine au Cap de Raze.

D'UN  
qui est p  
moitié c  
sance, s  
l'Améri  
Baye il y  
& qui s  
Chapea  
loin av  
couleur  
nous ét  
rangear  
avions

Ce se  
font for  
il ne pa  
de Mou  
vre en  
pyre.

Terres  
nous a  
grande  
appelle  
n'est pa  
Terre  
quarts  
point e  
derrier  
vions p  
matin  
attend  
Voiles  
assez g  
deux h  
& nov  
repent  
Il é

qui est par les quarante-sept degrés. Presque à moitié chemin est la Grande Baye de *Plaisance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Ouest-Sud-Ouest de cette Baye il y a un Morne, qu'on aperçoit de loin, & qui sert à la reconnoître : on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme d'un Chapeau, & que la couleur en est rougeâtre. Le vint-trois à midi nous étions par son travers, & le soir nous rangeâmes les Isles de Saint Pierre, que nous avions à *stribord*, c'est-à-dire, à main droite.

Ce sont trois Isles, dont les deux premières sont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroissoit que des Montagnes couvertes de Mouffe. On prétend que cette mouffe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un assez bon Port, où nous avons eu quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Isle *Maguelon*, n'est pas si haute, que les deux autres, & son Terrein paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieuës de long. Le vint-quatre au point du jour elle restoit cinq ou six lieuës derrière nous; mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit soufle de Sud-Est. En attendant qu'il fût assez fort pour enlever nos Voiles, on s'amusa à pêcher, & on prit une assez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir.

Il étoit huit heures, quand on appareilla,

1710.

Août.

Des Isles de  
Saint Pierre.

1720.

Août.

& nous courûmes tout le jour, dans l'esperance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit sur notre droite, ou la petite *Isle de Saint Paul*, que nous devions laisser à la gauche, & qui est presque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit se ferma, sans que nous eussions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que vers le minuit nous essuyâmes une tempête assez semblable à celle que nous avions essuyée sur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fussions près de l'une des deux Terres, entre lesquelles nous devions passer, nous n'osâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainsi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de passer sans risque, *on mit en Panne (a)*.

Au point du jour nous aperçûmes le Cap de Raye, sur lequel les Courants nous portoi-ent, & pour seruroit de disgrâce, nous n'avions plus de Vent pour nous soutenir. Nous étions presque dessus, lorsque sur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Ouest vint fort à propos à notre secours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Ouest, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaisir de

(a) Mettre en Panne, dans la grande Misene c'est arrêter le Vaisseau, pour lui faire battre le quand il est sous voiles. Mât, & dans la petite, Pour cela on cargue les pour l'éventer. Ainsi; le grandes Voiles, & on dis- Vaisseau poussé des deux pose les Huniers de telle côtés, n'avance point. sorte, que le Vent souffle

n'UN  
céder  
point,  
l'entré  
sième.  
Paul,  
point  
le. Ce  
zarde  
parce  
la Bri  
entre  
plus l  
dre l'a  
en pr  
Le  
lieuès  
nous  
des C  
renco  
range  
qu'il  
Jacqu  
de T  
deux  
envin  
& do  
trois  
de l'a  
les de  
loupe  
ils fo  
absol  
couv  
veine  
On  
des C

N'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 89  
céder la place à un autre ; mais il ne le fit point , & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troisième jour nous passâmes entre l'Isle de Saint Paul , & le Cap Saint Laurent , qui est la pointe la plus Septentrionale de l'Isle Royale. Ce Passage est fort étroit , & on ne s'y hazarde point , quand le Ciel est embrumé , parce que l'Isle de Saint Paul est si petite , que la Brûme la cache aisément. Celui , qui est entre cette Isle & le Cap de Raye est beaucoup plus large : mais nous étions parés pour prendre l'autre , lorsque le Vent changea , & nous en profitâmes.

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vingt lieues de long , qu'un bon Vent de Sud-Est nous fit faire en vint quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Isles aux Oiseaux* , que nous rangeâmes à la petite portée du Canon , & qu'il ne faut pas confondre avec celles , que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Isle de Terre-neuve. Celles , dont il s'agit , sont deux Rochers , qui m'ont paru s'élever à pic , environ soixante pieds au-dessus de l'Eau , & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils sont fort près l'un de l'autre , & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux assez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il est difficile de dire de quelle couleur ils sont , car la fiente des Oiseaux en couvre absolument la surface , & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits , des veines d'une couleur rougeâtre.

On les a visitées plusieurs fois ; on y a chargé des Chaloupes entieres d'œufs de toutes les

1720

Août.

Du Golphe de Saint Laurent , & des Isles aux Oiseaux.

1720.

Août.

fortes, & on assure que l'infection y est insupportable. On ajoute qu'avec les Goëlands & les Tangueux, qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres Oiseaux, qui ne scauroient voler. La merveille est que dans une multitude si prodigieuse de nids, chacun trouve d'abord le sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'allarme dans toute cette République Volatile, & il se forma au-dessus des deux Isles un nuage épais de ces Oiseaux, lequel avoit bien deux ou trois lieuës de circuit.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions le Cap des Rosiers, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Est, & Sud-Ouest, & le Vent de Nord-Ouest, qui s'éleva bientôt, nous eût servi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conséquence deux jours à l'entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Ouest tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant lesquels nous ne fîmes pas cinq lieuës. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous secoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fit perir de la manière, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des  
Rosiers, de  
Gaspé, & de  
l'entrée du  
Fleuve Saint  
Laurent.

Le Cap des Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'est de-là, qu'il faut mesurer la largeur de son embouchure, qui est d'environ trente lieuës. Un peu en deçà, plus au Sud, sont la Baye & la Pointe de Gaspé ou Gachepé. Ceux, qui prétendent

D'UN  
que le  
de larg  
parem  
Au-de  
d'Isle  
carpé  
de hau  
Pan d  
touch  
-vis,  
on m  
par la  
passer  
donne  
recon  
apperc  
au-des  
mée l  
est à u  
la mè  
a huit  
vre. U  
milieu  
bouill  
To  
Pêche  
seroit  
qui se  
on a p  
ries u  
ployer  
tité d'  
& à se  
connu  
qu'ay  
moder

que le Fleuve Saint Laurent à quaranté lieuës de large à son embouchure, le mesurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaspe. Au-dessous de la Baye on apperçoit une espeece d'Isle, qui n'est au fond, qu'un Rocher escarpé d'environ trente toises de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille muraille, & on assure qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui est vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans son milieu une ouverture en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biscayenne peut passer à la Voile, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Isle Percée*. Les Navigateurs reconnoissent qu'ils en sont proches, lorsqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'éleve au-dessus de plusieurs autres, & qu'on a nommée *la Table à Roland*. L'Isle *Bonaventure* est à une lieuë de l'Isle Percée, & presque à la même distance est l'Isle *Miscou*, laquelle a huit lieuës de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Isle il sort du milieu de la Mer une source d'eau douce, qui bouillonne, & jaillit assez haut.

Tous ces Parages sont excellens pour la Pêche, & le mouillage y est bon par tout. Il seroit même aisé d'y établir des Magasins, qui serviroient d'entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelletteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à assurer celui des Morues, & de quantité d'autres Poissons, dont cette Mer abonde, & à se fortifier dans des Postes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant si près de nous des abris sûrs & commodes, nous allassions y attendre le retour du

1720.  
Septembre.

bon Vent, mais on esperoit de moment en moment qu'il reviendroit, & on vouloit en profiter à l'heure même.

Enfin le Jeudi dixième de Septembre le Nord-Ouest tomba sur le midi; alors nous trouvant sans pouvoir avancer, ni presque manœuvrer, nous nous amusâmes à pêcher, & cet amusement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à son Gouvernail, laissa venir le Vent sur les Voiles, ce qui s'appelle en termes de Marine *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déjà beaucoup dérivé sur l'Isle d'*Anticosty*, l'accident, dont je parle, nous en fit approcher de si près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déjà tout à découvert les Brisants, dont l'Isle est bordée en cet endroit. Pour comble de disgrâce, le petit soufle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au besoin.

Pour peu que ce calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflerent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord; mais le Navire, contre son ordinaire, refusa de venir au vent (a), & cela deux fois de suite: preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes sans ressource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour risquer de revirer de Vent arriere (b). Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'esperance de nous sauver; & dans l'instant

(a) Tourner en présentant la Prouë au Vent.

(b) Tourner en présentant la Poupe au Vent.

d'U  
mém  
secou  
au N  
sept  
nous

Ce  
Nou  
Fleu  
de la  
à son  
mais  
n'est  
boisé  
un se  
sûret  
anné  
d'arg  
de C  
pour  
loin.  
lui,  
n'exi  
Hon  
d'av  
confi  
trou  
d'all  
pas.  
neuf  
rities  
leur  
de F  
Q  
de se  
s'ass  
faut

même nous éprouvâmes que Dieu vient au secours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les sept heures du soir la Pointe d'Anticosty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée.

1720.

Septembre.

Cette Isle s'étend environ quarante lieues Nord-Est & Sud-Ouest, presqu'au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLLET à son retour de la découverte du Micissipi, mais on ne lui fit pas un grand présent. Elle n'est absolument bonne à rien. Elle est mal boisée, son Terroir est stérile, & elle n'a pas un seul Havre, où un Bâtiment puisse être en sûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfèvre, pour en faire l'épreuve: mais il n'alla pas bien loin. Il s'aperçut bientôt au discours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'existoit que dans le Cerveau blessé de cet Homme, lequel lui recommandoit sans cesse d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que si la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas nécessaire d'aller jusqu'à Anticosty, & il revint sur ses pas. Les Côtes de cette Isle sont assez poissonneuses; toutefois je suis persuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaste Seigneurie pour le plus petit Fief de France.

Description  
de l'Isle d'Anticosty.

Quand on a passé cette Isle, on a le plaisir de se voir toujours entre deux Terres, & de s'assurer du chemin, que l'on fait: mais il faut naviguer avec bien de la circonspection

1720.  
Septembre.

sur le Fleuve. Le Mardi troisiéme nous laissâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys*; c'est une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre lesquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habités par des Sauvages. Les environs du *Mont-Louys* ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un Etablissement fort avantageux pour la Pêche, surtout pour celle de la Baleine, & il ne seroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France; ils y trouveroient des secours, dont ils ont quelquefois un extrême besoin. La nuit suivante le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de *la Trinite*, que nous devions laisser sur notre droite; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas si proches; d'ailleurs ils s'estimoient assez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en sursaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été différé d'un quart d'heure, le Navire étoit brisé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatrième au soir nous mouillâmes, pour la première fois, un peu au-dessous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matane*. Ce sont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle est éloignée du Rivage de deux lieues. Je ne crois pas qu'on puisse voir un Pays plus sauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne Terre. A la vérité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chasse y est presque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

D'UN  
No  
parce  
à pare  
par pl  
lieuès  
Rivie  
forme  
nom,  
*Barn*  
traver  
de no  
Le  
pas l  
fines  
aice e  
l'onze  
moiti  
le plu  
aurion  
là ell  
n'est t  
à-cou  
cherch  
*l'Isle*  
Nous  
de ce  
du No  
l'avoit  
poutr  
Marée  
No  
*Baud*  
vant j  
montr  
seau d  
bâtir t

Nous restâmes là pendant quatre Jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouagan*, fameuse par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieues dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui sort des Montagnes de *Labrador*, forme un assez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*, & se décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire*.

Septembre.

Le huitième nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes; mais la variété défennuyé, & l'exercice est bon aux Matelots. La nuit du dix à l'onze nous fîmes quinze lieues; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Passage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car jusquelà elles ne sont presque pas sensibles, si ce n'est sur les bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Ouest, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes sous *l'Isle Verte*, où nous restâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulâmes voir si du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait espérer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin* Du Saguenay & du Port de *Baude*; la traverse est de cinq lieues. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où sort un Ruiffeau d'une eau claire. C'est du moins de quoi bâtir un Moulin à l'eau; mais il n'y a gueres

Tadoussac.

1720.

Septembre.

d'apparence qu'on y en bâtitte jamais. Il n'est peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le Saguenay est un peu au-dessus, c'est une Riviere, que les plus gros Vaisseaux peuvent remonter vingt-cinq lieues. En y entrant on laisse à main droite le Port de Tadoussac, où la plupart de nos Géographes ont marqué une Ville; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maison Françoisse, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient ensuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire: & ce n'étoit en effet que cela.

Il est vrai que ce Port a été longtems l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, soit de France, soit du Canada; que les Missionnaires profitoient de l'occasion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, les Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forêts, & les Ouvriers Evangéliques suivoient ces Derniers pour achever de les instruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de Tadoussac, & les Géographes ont supposé que c'étoit une Ville; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Jurisdiction (\*).

Au reste, Tadoussac est un bon Port, & on m'a assuré que vingt-cinq Vaisseaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancragey est sûr, & que l'entrée en est facile. Sa figure est presque ronde, des Rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse l'en-

(\* ) M. l'Abbé LANGLÈT DU FRESNOY.  
viroient

RIQUE  
ne jamais. Il  
le Pays moins  
guenay est un  
re, que les  
monter vint-  
laisse à main  
la plupart de  
Ville; mais  
on Françoisé,  
es, qui y ve-  
emportoient  
n fait les Lo-  
ffet que cela.  
tems l'abord  
Nord & de  
ent, dès que  
France, soit  
s profitoient  
ociet pour le  
ands retour-  
prenoient le  
eurs Forêts,  
ivoient ces  
struire. Ce-  
vageurs par-  
les Géogra-  
ville: quel-  
elle avoit

Port, & on  
de Guerre  
les Vents,  
trée en est  
, des Ro-  
gieuse l'en-  
ESNOY.  
vironnent

# DU COURS DE LA RIVERE DU SAGUENAY

*par les Sauvages*

## TAOUICHETZ

*des Manuscrits du Dépôt  
et Plans de la Marine.*

1744.

*Ingenieur de la Marine.*



*Dheulland Sculp.*





CARTE DU COURS  
DE LA RIVIERE DU SAGUENAY

*appelée par les Sauvages*

PITCHITAOUICHETZ

*Dressée sur les Manuscrits du Dépôt  
des Cartes, et Plans de la Marine.*

1744.

*Par N. Bellin Ingénieur de la Marine.*



FLEUVE SAINT LAURENT



D'UN V  
vironnent  
petit Ruis  
tous les N  
Marbre  
la Pêche d  
avec le H  
en même  
entre tête.  
gueur de  
autrefois c  
encore sur  
nom , & c  
Verte , des  
de Baignes  
sédentaire  
ment dans  
sur les Cô  
ques & de d  
Les deux  
Terre , &  
mouillage  
bitations F  
voit ni Hon  
jour à mid  
franchisons  
n'est pas ais  
Isle , comm  
pour éviter  
à l'entrée d  
qui s'avanc  
fait , on rev  
l'Isle Rouge  
auroit fallu  
& le vent  
Rouge n'est  
qui paroit vé

Tom

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQU. LET. II. 97  
vironnent de toutes parts, & il en sort un  
petit Ruiffeau, qui peut fournir de l'eau à  
tous les Navires. Tout ce Pays est plein de  
Marbre, mais la plus grande richesse seroit  
la Pêche des Baleines. En 1705, étant mouillé  
avec le *Heros* dans ce même endroit, je vis  
en même tems quatre de ces Poissons, qui  
entre tête & queue étoient presque de la lon-  
gueur de notre Vaisseau. Les Balques ont fait  
autrefois cette Pêche avec succès, & on voit  
encore sur une petite Isle, qui porte leur  
nom, & qui est un peu plus bas que l'Isle  
Verte, des restes de Fourneaux, & des Côtes  
de Baleines. Quelle difference entre une Pêche  
sédentaire, qu'on pourroit faire tranquille-  
ment dans un Fleuve, & celle, qu'on va faire  
sur les Côtes du Groenland avec tant de ris-  
ques & de dépenses!

Les deux jours suivans point de vent de  
Terre, & nous regrettons fort notre premier  
mouillage, auprès duquel il y avoit des Ha-  
bitations Françoises; au lieu qu'ici on ne  
voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troisième  
jour à midi nous levons l'Ancre, & nous  
franchissons le Passage de l'Isle Rouge, qui  
n'est pas aisé. Il faut d'abord porter sur cette  
Isle, comme si on vouloit y aborder; c'est  
pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui est  
à l'entrée du Saguenay, sur la gauche, &  
qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela  
fait, on revire de bord. Le Passage au Sud de  
l'Isle Rouge est beaucoup plus sûr; mais il  
auroit fallu pour cela retourner sur nos pas,  
& le vent auroit pu nous manquer. L'Isle  
Rouge n'est qu'un Rocher presqu'à fleur d'eau,  
qui paroît véritablement rouge, & sur lequel

1720. plus d'un Navire a fait naufrage.  
 Le lendemain , avec un peu de vent & de  
 Septembre. Matée, nous allâmes mouiller au-dessus de  
 De l'Isle aux l'Isle aux Coudres , qui est à quinze lieuës de  
 Coudres , & Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gau-  
 du Gouffre. che , & ce Passage est dangereux , quand on  
 n'a pas le vent à souhait. Il est rapide , étroit,  
 & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAM-  
 PLAIN il étoit beaucoup plus aisé ; mais en  
 1663. un Tremblement de Terre déracina  
 une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres,  
 qu'elle aggrandit de moitié , & à la place , où  
 étoit cette Montagne , il parut un Gouffre ,  
 dont il ne fait pas bon de s'approcher. On  
 pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres ,  
 & ce Passage seroit facile & sans danger , il  
 porte le nom de M. d'Iberville , qui l'a tenté  
 avec succès , mais la coûtume est de passer au  
 Nord , & la coûtume est une loi souveraine  
 pour le commun des Hommes.

De la Baye  
 de S. Paul.

Au-dessus du Gouffre , dont je viens de par-  
 ler , est la Baye de Saint Paul , où commen-  
 cent les Habitations du côté du Nord , & où  
 il y a des Pinieres , qu'on estime beaucoup ;  
 on y trouve surtout des Pins rouges d'une  
 grande beauté , & qui ne cassent jamais. Mes-  
 sieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs  
 de cette Baye (\*). Six lieuës plus haut est un  
 Promontoire extrêmement élevé , où se ter-  
 mine une Chaîne de Montagnes , qui s'étend  
 plus de quatre-cent lieuës à l'Ouest. On l'ap-  
 pelle le Cap-Tourments , apparemment parce  
 que celui , qui l'a ainsi baptisé , y a essuyé  
 quelques coups de Vent. Le mouillage y est

(\* On y a découvert depuis peu une fort belle Mine  
 de Plomb.

t & de  
flus de  
euës de  
à gau-  
nd on  
étroit,  
HAM-  
mais en  
éracina  
oudres,  
nce, où  
ouffre,  
er. On  
oudres,  
ger, il  
a tenté  
asser au  
veraine

de par-  
mmen-  
, & où  
ucoup ;  
s d'une  
s. Mes-  
igneurs  
t est un  
t se ter-  
s'étend  
On l'ap-  
nt parce  
a essuyé  
e y est  
elle Mine

10 5 72<sup>D</sup> 55 50 45

10

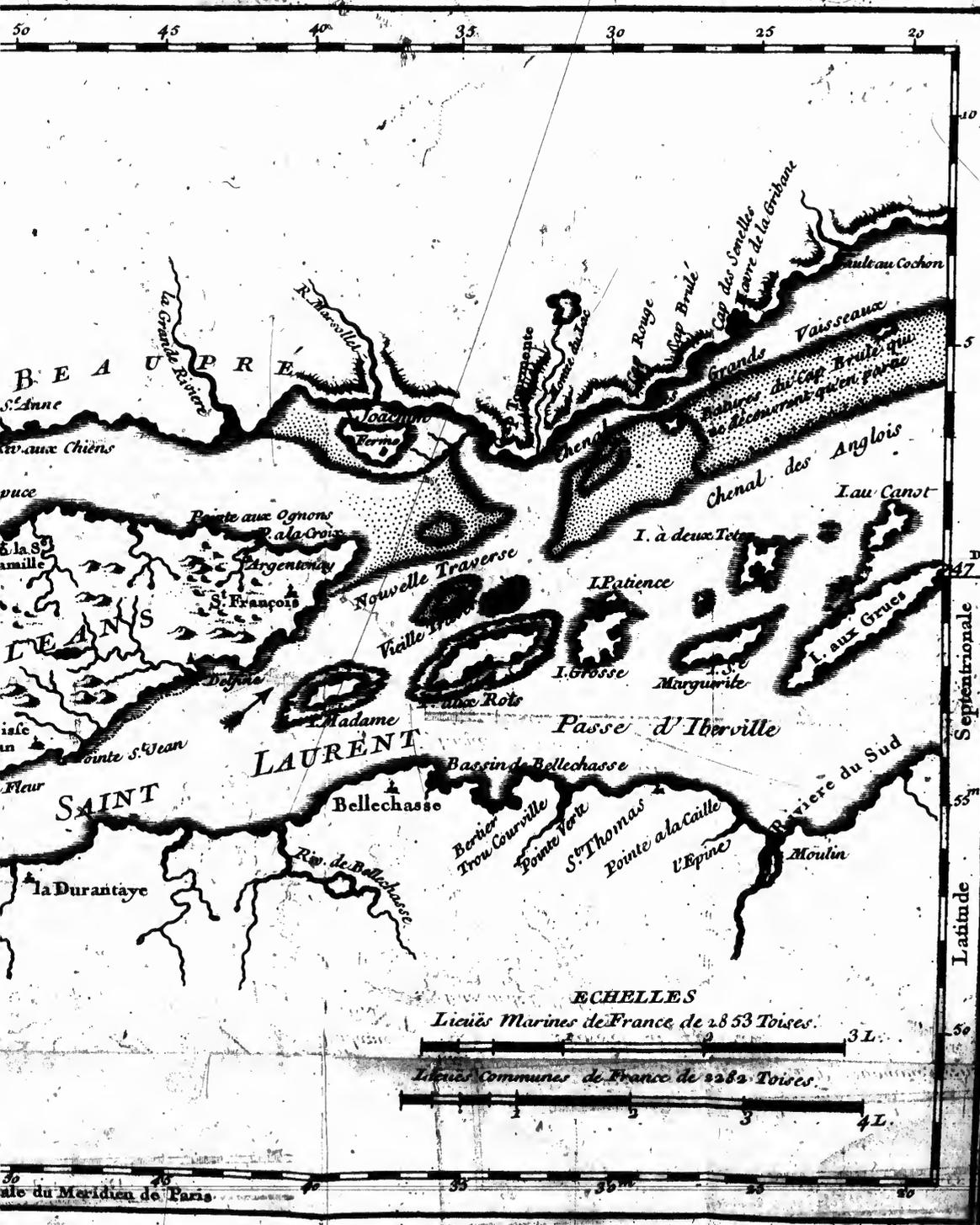
**CARTE DE  
L'ISLE D'ORLEANS  
ET DU PASSAGE DE LA TRAVERSE  
dans le Fleuve S<sup>t</sup>.Laurent**

5 *Dressée sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes  
Plans et Journaux de la Marine.*

*Par N. Bellin Ing. et Hydrographe de la Marine.*

1744





Septentrionale  
 Latinde



CARTTE  
 DE L'ISLE D'OR  
 ET DU PASSAGE DE  
 dans le Fleuve

*Dressée sur les Manuscrits  
 Plans et Journaux*  
 Par N. Bellin Ing. et Hidr.

1744

Lorette  
 Village de Huron

Ruisseau qui sort d'un petit Lac  
 Ruisseau de Larey

Ruisseau de Memmore  
 Ruisseau de Carca

mon.  
 a Cro  
 utena

p'ou  
 bon , &  
 les gran  
 La plus  
 les Can  
 comme  
 cieulém  
 torze li  
 érigée e  
 en fave  
 taire G  
 quise de  
 de Quel  
 & on y  
 peuplés  
 Des c  
 il n'y a  
 pour les  
 Içauroien  
 Marée l  
 faut trav  
 & cette  
 tre des S  
 pas touj  
 Navires  
 que quan  
 côte cer  
 M. d'Ibe  
 part pou  
 cent dix  
 y est en  
 boire qu'  
 parent l'  
 assez diff  
 attention  
 malgré sa  
 Les Mi

bon, & on y est environné d'Isles de toutes les grandeurs, qui forment un très-bon abri. La plus considérable est l'Isle d'Orleans, dont les Campagnes, toutes cultivées, paroissent comme un Amphithéâtre, & terminent gracieusement la vûe. Cette Isle a environ quatorze lieues de circuit, & en 1676. elle fut érigée en Comté, sous le nom de S. Laurent, en faveur de François BERTHELOT, Secrétaire Général de l'Artillerie, qui l'avoit acquise de François de LAVAL, Premier Evêque de Quebec. Elle avoit déjà quatre Villages, & on y compte aujourd'hui six Paroisses assez peuplées.

1720.  
Septembre.

Des deux Canaux, qui forment cette Isle, il n'y a que celui du Sud, qui soit naviguable pour les Vaisseaux. Les Chaloupes mêmes ne sçauroient passer par celui du Nord, que de Marée haute. Ainsi du Cap-Tourmente il faut traverser le Fleuve pour aller à Quebec, & cette traversée a ses difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans, sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'eau pour les plus gros Navires, ce qui oblige à ne s'y engager jamais que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Passage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente, d'où l'on part pour faire la traversée, est éloigné de cent dix lieues de la Mer, & l'eau du Fleuve y est encore Saumâtre. Elle n'est bonne à boire qu'à l'entrée des deux Canaux, qui séparent l'Isle d'Orleans. C'est un Phénomene assez difficile à expliquer, surtout si on fait attention à la grande rapidité du Fleuve, malgré sa largeur.

Les Marées montent ici régulièrement cinq

1720.

Septembre.

Des Marées  
du Fleuve, &  
de la déclinaison  
de la Bouffole.

heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac elles montent & descendent pendant six heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminue, & le Reflux augmente. A vingt lieues au-dessus de Quebec le Flux est de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi flot dans le Port de Tadoussac, & à l'entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vingt cinq lieues plus haut sur cette Riviere, & néanmoins elle se trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient sans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelque tems l'équilibre de *Checoutimi* avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reste n'est au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renversa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le lit, & forma une Peninsule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-dessus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir: la profondeur du Saguenay; depuis son embouchure jusqu'à *Checoutimi*, est égale à sa rapidité. Aussi n'oseroit-on pas y jeter les Ancres, si on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaisseaux aux Arbres, qui couvrent les bords de cette Riviere.

On a encore observé que dans le Golphe Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées sont différentes, selon les diverses positions des Terres, ou la variété des Saisons; qu'en quelques endroits elles suivent les

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. II. 161  
vents, & qu'en d'autres elles vont contre le vent, qu'à l'embouchure du Fleuve en certains mois de l'année, les Coutants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres toujours à Terre; enfin que dans le Fleuve même, jusques vers *les Sept Isles*, c'est-à-dire, pendant soixante lieues, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'est pas trop aisé d'apporter de bonnes raisons de tout cela; ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable, c'est qu'il se fait sous l'eau des mouvemens, qui produisent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la manière des Pompes.

Une autre observation à faire ici, c'est que la déclinaison de la Boussole, qui dans quelques Ports de France n'est guères que de deux ou trois degrés Nord-Ouest, va toujours en diminuant jusques par le travers des Açores, où elle n'est plus sensible; mais qu'au-delà elle augmente de telle sorte, que sur le grand Banc de Terre neuve elle est de vingt-deux degrés & plus; qu'ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize degrés à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

Le Dimanche vingt-deux nous étions mouillés par le travers de l'Isle d'Orléans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'adresse, dit-on, à eux, pour sçavoir l'avenir, ou ce qui se passe dans des lieux

1720.  
Septembre.

De l'Isle  
d'Orléans.

1720.

Septembre.

éloignés. Par exemple, si les Navires de France tardent un peu trop, on les consulte pour en avoir des nouvelles, & on assure qu'ils ont quelquefois répondu assez juste : c'est-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroître, pour se divertir, qu'ils parloient de science certaine, on s'est imaginé qu'ils avoient consulté le Diable.

Lorsque Jacques Cartier découvrit cette Isle, il la trouva toute remplie de vignes, & la nomma *l'Isle de Bacchus*. Ce Navigateur étoit Breton; après lui sont venus des Normands, qui ont arraché les vignes, & à Bacchus ont substitué Pomone & Cérés. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens fruits. On commence aussi à cultiver le Tabac, & il n'est pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, le *Chameau* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieues à faire dans ces fragiles voitures, il faut que je m'y accoutume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pu me rappeler des particularités de mon voyage. Ce sont, comme vous voyez, des bagatelles, qui seroient tout au plus bonnes à amuser des Personnes découvertes dans un Vaisseau. J'aurai peut-être dans la suite quelque chose de plus intéressant à vous mander : mais je n'ajouterais rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occasion d'un Navire Marchand, qui est sur le point de mettre à la voile. J'aurai l'honneur de vous écrire encore par le Vaisseau du Roi.

Je suis, &amp;c.

U E  
de Fran-  
te pour  
u'ils ont  
à-dire ,  
& ayant  
ils par-  
imaginé

rit cette  
gnes, &  
avigateur  
les Nor-  
es, & à  
Cérés. En  
d'excel-  
cultiver le  
le Lundi  
ant Que-  
res aupa-  
billier de  
itures, il  
eu. Voilà ,  
er des par-  
t, comme  
oient tout  
onnes def-  
peut-être  
intéressant  
raî rien à  
pas man-  
band, qui  
le. J'aurai  
le Vaisseau

866.





# PLAN, DU BASSIN DE QUEBEC

ET DE SES ENVIRONS

Par N.B. Ingénieur de la Marine. 1744.



Echelle de Quinze cens Toises.

5103



- a le Palais, ou logement de l'Intendant
- b l'Hôtel-Dieu
- c Fort S<sup>t</sup> Louis ou demeure le Gouverneur
- d Paroisse N. Dame et le Seminaire
- e L'Eveché
- f Les Jesuites
- g Cul de Sac ou les barques hivernent



BASSIN

LAUSON

PARTIE DE L'I.  
D'ORLEANS

Dessiné par S...

PLAN D

QU

ET DE

Par N.B. Ing



TROISIÈME LETTRE.

Description de Québec, Caractère de ses Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Française.

1720.

Octobre.

A Québec, ce vingt-huit Octobre, 1720.

MADAME,

J'allois vous parler de Québec; toutes les Descriptions que j'en ai vûes jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai crû vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connue, n'y eût-il que la singularité de sa situation; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en eau-douce, à six-vingt lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers.

Ce Fleuve, jusqu'à l'Isle d'Orléans, est à-dire, à cent dix ou douze lieues de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de large; mais au-dessus de l'Isle il se rétrécit tout-à-coup de telle sorte, que devant Québec il n'a plus qu'un mille de largeur; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Québec, ou Quebec, qui en Langue Algonquine signifie Rétrécissement. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine.

Origine du nom de Québec.

N D

QU

T DE

N.B. Ing



LAUREN

d  
ut  
de

C

1720.

Octobre.

le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance sur l'Isle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud; l'Isle d'Orleans cache celui du Nord, de sorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

Du Sault  
de Montmo-  
renci.

La premiere chose, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, est une belle Nappe d'eau d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle est immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Isle d'Orleans, & on la voit d'une longue pointe de la Côte Méridionnale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déjà observé, paroît se recourber sur l'Isle d'Orleans. Cette Cascade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'est que la Nouvelle France a eu successivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, son Neveu. Il n'y a personne, qui ne crût qu'une chute d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, ne soit la décharge de quelque belle Riviere: elle ne l'est pourtant que d'un cherif Ruisseau, où en quelques endroits on n'a pas de l'eau jusqu'à la cheville du pied; mais il coule toujours, & il tire sa source d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieues.

Situation de  
Quebec.

La Ville est une lieue plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve est le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Isle d'Orleans il y a un Bassin d'une bonne lieue en tout sens, dans lequel se décharge la *Riviere de Saint Charles*, qui vient du Nord-Ouest.

**HISTORIQUE**  
 qui veut dire, ce qui  
 est l'entrée de la petite  
 Rivière, par où ces Sauvages  
 du voisinage de l'Acadie,  
 s'avance sur l'Isle d'Orléans  
 par le Canal du Sud,  
 qui du Nord, de sorte  
 qu'il paroît de-là qu'une

on aperçoit en en-  
 viron une belle Nappe d'eau  
 large, & de quarante  
 toises, à l'entrée du  
 Canal d'Orléans, & on la voit  
 à la Côte Méridionale  
 comme je l'ai déjà ob-  
 servé sur l'Isle d'Orléans.  
 Cette Rivière se nomme  
 le *Sault de Montmorency*,  
 porte le nom de *Levi*,  
 parce qu'il a eu successivement  
 pour Gouverneur l'Amiral de Montmo-  
 rency, son Neveu.  
 Elle ne crût qu'une chute  
 qui ne tarit jamais,  
 sur quelque belle Rivière:  
 d'un cherif Ruissseau,  
 on n'a pas de l'eau  
 d'été, mais il coule tou-  
 jours d'un joli Lac éloigné  
 de quelques lieues.

Elle est plus haut, & du  
 même, où le Fleuve  
 se jette, & l'Isle d'Orléans  
 est une bonne lieue en  
 aval de la Rivière  
 du Nord-Ouest.

## Plan de la Ville de QUEBEC

- a. *Port S<sup>t</sup> Louis.*
- b. *Redoute du Cap au Diamant*
- c. *Canalier du Moulin.*
- d. *Les Récolets.*
- e. *Les Jesuites et dépendances.*
- f. *Les Ursulines.*
- g. *La Paroisse avec le Séminaire  
 et dépendances.*
- h. *L'Evêché.*
- i. *L'Hôtel Dieu.*
- k. *S<sup>t</sup> Roch.*
- l. *Le Sault au Matelot.*
- m. *L'Intendance.*
- n. *Redoute au Bourreau.*
- o. *Redoute S<sup>t</sup> Roch.*
- p. *Coteau de la Potasse.*

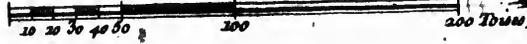
*Dheulland sculp.*



104



Echelle de 200 Toises



Rentrachmen

Emplacement

Ancien

Vielle

Port pour les Bâtiens

# Plan de la Ville de QUEBEC



- a. Port. S<sup>t</sup> Louis.
- b. Redoute du Cap au Diamant
- c. Cavalier du Moulin.
- d. Les Récolets.
- e. Les Jésuites et dépendances
- f. Les Ursulines.
- g. La Paroisse avec le Séminaire  
et dépendances.
- h. L'Évêché.
- i. L'Hôtel Dieu.
- k. S<sup>t</sup> Roch.
- l. Le Sault au Matelot.
- m. L'Intendance.
- n. Eglise de la basse Ville.
- o. Batterie de Vaudreuil.
- p. Batterie Dauphine.
- q. Batterie Royale.
- r. Batterie du Château.
- s. Bastion S<sup>t</sup> Louis.
- t. Bastion de la Glacière.
- v. Demi Bastion de Joubert.
- w. Redoute S<sup>t</sup> Ursule.
- y. Redoute au Bourreau.
- x. Redoute S<sup>t</sup> Roch.
- z. Cotéau de la Potasse.

Dheulland sculp.

**S'u**  
**Quel**  
**viere**  
**avan**  
**est v**  
**& 12**  
**Nord**  
**chasse**  
**fans c**  
**Lori**  
**Ville**  
**jusqu'**  
**Fleuv**  
**à sec u**  
**Ville,**  
**au-des**  
**tans c**  
**miere**  
**est une**  
**figure**  
**de Mai**  
**tre le F**  
**de pro**  
**longue**  
**Place,**  
**deux c**  
**Ville.**  
**une per**  
**rangées**  
**y en a u**  
**Port, 8**  
**y a enco**  
**sur le bo**  
**des Mer**  
**comme**  
**Ville.**  
**Entre**

Quebec est entre l'embouchure de cette Riviere, & le Cap aux Diamants, lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage est vis-à-vis, il a vint-cinq brasses d'eau, & l'Ancre y est bon; toutefois, quand le Nord-Est souffle violemment, les Vaisseaux chassent quelquefois sur leurs Ancres, mais sans danger.

1720.

Octobre.

Lorsque Samuel de Champlain fonda cette Ville en 1608, la Marée montoit quelquefois jusqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'est retiré peu à peu, & a enfin laissé à sec un grand Terrain, où l'on a bâti la Basse Ville, laquelle est présentement assez élevée au-dessus du Rivage, pour rassurer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere chose, qu'on rencontre en débarquant, est une Place de médiocre grandeur, & de figure irréguliere, laquelle a en face une suite de Maisons assez bien bâties, & adossées contre le Rocher, ainsi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Ruë assez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche jusqu'aux deux chemins, qui conduisent à la Haute Ville. La Place est bornée sur la gauche par une petite Eglise, & sur la droite par deux rangées de Maisons placées parallèlement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Eglise & le Port, & au détour du Cap aux Diamants, il y a encore une suite assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse, qu'on appelle l'Anse des Mers. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse Ville.

Description  
de Quebec.

Entre ce Fauxbourg & la grande Ruë on

1720.

Octobre.

monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'il a fallu y faire des degrés, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la place sur la droite, on a pratiqué un chemin, dont la pente est plus douce; & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve: car il y a encore une Basse Ville du côté de la Rivière Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Rivière de Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le Collège des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on ensuit deux Ruës, qui sont traversées par une troisième, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux descentes à la Rivière Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons: l'autre à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, à l'Hôtel-Dieu à mi-côté, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où

D  
loge  
tes,  
long  
la H  
de n  
T  
Que  
assez  
Mair  
comp  
Mais  
idée  
tre p  
fices.  
cations  
en co  
de Q  
nom  
fert de  
bitans  
simple  
Ponner  
tion  
sont lo  
ne font  
Ecole.  
Le P  
pelle,  
le Dess  
Quarré  
un très  
sur la C  
Rade.  
France  
(4) O  
qu'elle a

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. III. 107  
loge l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Ruë assez longue, où sont les Ursulines. Au reste, toute la Haute Ville est bâtie sur un fond, partie de marbre, & partie d'ardoise (\*):

1720.  
Octobre.

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étendue, dont presque toutes les Maisons sont bâties de pierres, & où l'on ne compte pourtant qu'environ sept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juste idée de cette Ville, je vais vous faire connaître plus particulièrement ses principaux Edifices. Je vous parlerai ensuite de ses Fortifications. L'Eglise de la Basse-Ville a été bâtie en conséquence d'un vœu fait pendant le Siège de Quebec en 1690. Elle est dédiée sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, & elle sert de Succursale pour la commodité des Habitans de la Basse-Ville. Sa structure est très-simple, une propreté modeste en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la suite, sont logées entre cette Eglise & le Port: elles ne sont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

Description  
de ses principaux  
Edifices.

Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Dessin, suivant lequel ce doit être un Carré long. S'il est jamais achevé, ce sera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend jusques sur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle-France sera aussi florissante que celle de l'An-

L'Evêché.

(\*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû assez considérablement depuis huit ans.

2720.  
Octobre.

108 JOURNAL HISTORIQUE  
cième (& il ne faut pas désespérer de rien,  
Paris a été longtemps beaucoup moins que n'est  
Quebec aujourd'hui.) qu'autant que les yeux  
pourront porter, ils ne verront que Bourgs,  
Châteaux, Maisons de Plaisance, & tout cela  
est déjà ébauché: que le Fleuve de Saint Lau-  
rent, qui roule majestueusement ses eaux, &  
les amène de l'extrémité du Nord, ou de  
l'Ouest, y sera couvert de Vaisseaux: que  
l'Isle d'Orléans & les deux bords des deux Ri-  
vieres, qui forment ce Port, découvriront  
de belles Prairies, de riches Côteaux, & des  
Campagnes fertiles, & il ne leur manque  
pour cela que d'être plus peuplées: qu'une  
partie de la Riviere Saint Charles, qui ser-  
pente agréablement dans un charmant Val-  
lon, sera jointe à la Ville, dont elle fera  
sans doute le plus beau Quartier: que l'on  
aura revêtu toute la Rade de Quays magni-  
fiques: que le Port sera environné de Bâti-  
mens superbes, & qu'on y verra trois ou qua-  
tre-cent Navires chargés de richesses, que  
nous n'avons pas encore vu faire valoir, &  
y apporter en échange celles de l'Ancien &  
du Nouveau Monde, vous n'avez, Ma-  
dame, que cette Terrasse offrira un point de  
vue, que rien ne pourra égaler, & que dès à  
présent ce doit être quelque chose de fort  
beau.

La Cathédra-  
le, & le Sémi-  
naire.

La Cathédrale ne seroit pas une belle Pa-  
roisse dans un des plus petits Bourgs de Fran-  
ce, jugez si elle mérite d'être le Siège du seul  
Evêché, qui soit dans tout l'Empire François  
de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que  
n'a jamais été celui des Romains. Son Archi-  
tecture, son Chœur, son Grand Autel, ses

n.  
Ch  
pag  
To  
loin  
tous  
don  
Ce  
tous  
ci.  
cert  
170  
com  
de  
flan  
de,  
la v  
L  
être  
il n'  
on,  
On  
régu  
que.  
Une  
tout  
qui  
de la  
avec  
Bâti  
& pr  
assez  
on a  
qui  
grém  
le plu  
64

Chapelles sentent tout-à-fait l'Eglise de Campagne. Ce qu'elle a de plus passable, est une Tour fort haute, solidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaire, qui touche à cette Eglise est un grand Quarré, dont les Bâtimens ne sont point encore finis. Ce qui est fait, est bien construit, & avec toutes les commodités nécessaires en ce Pays-ci. C'est pour la troisième fois qu'on bâtit cette Maison. Elle fut brûlée par le feu en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau presque toute consumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Riviere de Saint-Charles, autant que la vûe peut s'étendre.

Le Fort est un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons saillans, mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler incessamment à l'autre (\*). On y entre par une Cour assez spacieuse & régulière, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort est construit sur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtimens, y supplée en quelque sorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut se faire entendre aisément avec un porte-voix, & on y voit toute la Basse-Ville sous ses pieds. En sortant du Fort, & prenant sur la gauche, on entre dans une assez grande Esplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamants, qui est une fort belle plate-forme. Outre l'agrément de la vûe, on respire en ce lieu l'air le plus pur; on y voit quantité de Marsouins,

Du Fort & du Cap aux Diamants.

(\* ) Il est achevé.



FIG JOURNAL HISTORIQUE

1720.  
Octobre.

blancs comme la neige, jouer sur la surface des eaux, & on y ramasse quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vus d'aussi-bien taillés, que s'ils fussent sortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'est ce qui a fait donner au Cap le nom qu'il porte. Présentement ils y sont fort rares. La descente du côté de la Campagne est encore plus douce, que du côté de l'Esplanade.

Des Récollets  
& des Ursuli-  
nes.

Les Peses Récollets ont une grande & belle Eglise, & qui leur seroit honneur à Versailles. Elle est proprement lambristée, ornée d'une large Tribune; un peu massive, & d'une boiserie bien travaillée, qui regne tout autour, & dans laquelle sont pris les Confessionnaux. C'est l'ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui sont fort grossièrement peints; le Frere Luc y en a mis de sa façon, qui n'ont pas besoin de ces ombres. La Maison répond à l'Eglise: elle est grande, solidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin spacieux & bien cultivé. Les Ursulines ont essuyé deux incendies, aussi-bien que le Séminaire; avec cela elles ont si peu de fonds, & les dots, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, sont si modiques, que dès la première fois que leur Maison fut brûlée, on pensa à les renvoyer en France. Elles sont néanmoins venues à bout de se rétablir toutes les deux fois; & l'on acheve actuellement leur Eglise. Elles sont proprement, & commodément logées: c'est le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur économie, de leur sobriété,

D'U  
& de  
dent  
qui f  
d'un l  
Vo  
quelq  
est u  
quand  
de Ba  
vages  
qui sū  
les pro  
comp  
un tr  
suivis  
copiés  
dant l  
quos  
bien l  
aujourd  
tes par  
La  
geuse  
qu'on  
vûe. Il  
pectiv  
bons  
jouir;  
drale  
qui ne  
laquell  
eelle,  
Iege ef  
ble mi  
(4)  
est main

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. III. 177  
& de leur travail : elles dorment , elles bro-  
dent , toutes sont utilement occupées , & ce  
qui sort de leurs mains est ordinairement  
d'un bon goût.

1720.

Octobre.

Du College.

Vous aurez sans doute vû , Madame , dans  
quelques Relations que le Collège des Jésuites  
est un très - bel Edifice. Il est certain que ,  
quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe  
de Barraques Françaises & de Cabannes Sau-  
vages , cette Maison , la seule , avec le Fort ,  
qui fût bâtie de pierres , faisoit quelque figure :  
les premiers Voyageurs , qui en jugeoient par  
comparaison , l'avoient représentée comme  
un très-beau Bâtiment ; ceux , qui les ont  
suivis , & qui , selon la coutume , les ont  
copiés , ont tenu le même langage. Cepen-  
dant les Cabannes ont disparu , & les Barra-  
ques ont été changées en Maisons , la plupart  
bien bâties , de sorte que le Collège dépare  
aujourd'hui la Ville , & menage ruine de tou-  
tes parts (\*).

La situation n'en est pas même avanta-  
geuse ; il est privé du plus grand agrément ,  
qu'on eût pu lui procurer , qui est celui de la  
vûe. Il avoit d'abord celle de la Rade en per-  
spective , & ses Fondateurs avoient été assez  
bons , pour s'imaginer qu'on les en laisseroit  
jouir ; mais ils se sont trompés. La Cathé-  
drale & le Séminaire leur font un masque ,  
qui ne leur laisse plus que la vûe de la Place ,  
laquelle n'a pas de quoi les dédommager de  
celle , qu'ils ont perdue. La Cour de ce Col-  
lege est petite & mal-propre , rien ne ressem-  
ble mieux à une Cour de métairie. Le Jardin

(\* ) On a depuis peu rebâti tout le College , & il  
est maintenant fort beau.

1720.

Octobre.

est grand & bien entretenu, & il est terminé par un petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher: elle est toute couverte d'ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage; car tout est ici couvert de bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légère, bien pratiquée, & bordée d'une balustrade de fer, peint, doré, & d'un bon ouvrage: une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en fer & en bois: trois Autels bien pris; quelques bons Tableaux; point de voûte, mais un lambris plat assez orné; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend cette Eglise supportable en hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des quatre grandes Colonnes cylindriques & massives, d'un seul bloc d'un certain Porphyre noir comme du Gay, sans taches & sans fils, dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand Autel: elles y feroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossièrement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les lits y sont bien tenus, les malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derrière la Sale des Femmes, & n'a de considérable que le Maître-Autel; dont le Retable est fort beau.

d'u  
Cetto  
Hosp  
gréga  
les pr  
comm  
les ap  
faute  
à mi-  
sur la  
d'ane  
La  
Palai  
assem  
deux  
& ou  
pe. L  
petite  
pied  
l'entr  
à dro  
d'entr  
laque  
sente  
désag  
avant  
année  
avoit  
étaien  
En  
juste,  
Camp  
lieu  
plus b  
parco  
Franc  
(4)

Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalieres de Saint Augustin, de la Congrégation de la Miséricorde de Jésus, & dont les premieres sont venuës de Dieppe. Elles ons commencé à se bien loger ; mais selon toutes les apparences elles n'acheveront pas si tôt, faute de fonds. Comme leur Maison est située à mi-côte, sur un platon, qui avance un peu sur la Riviere de Saint Charles, elles jouissent d'une assez belle vûë.

La Maison de l'Intendant se nomme le Palais : parce que le Conseil Supérieur s'y assemble. C'est un grand Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques pieds, & où l'on monte par un perron à double rampe. La façade du Jardin, qui a la vûë sur la petite Riviere, & qui y conduit de plein pied, est beaucoup plus riante, que celle de l'entrée. Les Magasins de Roi sont sur la Cour à droite, & la Prison est derriere. La porte d'entrée est masquée par la Montagne, sur laquelle est la Haute-Ville, & qui ne présente en cet endroit, qu'un Roc escarpé fort désagréable à la vûë. C'étoit bien pis encore avant l'incendie, qui réduisit, il y a quelques années, tout le Palais en cendres ; car il n'y avoit point d'avant-Cour, & les Bâtimens étoient sur la ruë, qui est assez étroite ( \* ).

De l'Hôpital Général.

En suivant cette ruë, ou pour parler plus juste, ce chemin, on entre d'abord dans la Campagne, & au bout d'un demi-quart de lieuë on trouve l'Hôpital Général. C'est la plus belle Maison du Canada, & elle ne départeroit point nos plus grandes Villes de France. Les Peres Récollets occupoient au

( \* ) Ce Palais fut encoë entièrement brûlé en 1722.

1720.

Octobre.

trois le Terrain, où elle située. M. de Saint VALLIER, Evêque de Quebec; les a transférés dans la Ville, a acheté leur Emplacement, & y a dépensé cent mille écus en Bâtimens, en Ameublemens & en Fondations. Le seul défaut de cet Hôpital est d'être bâti dans un Marais; on espere y remédier, en desséchant le Marais; mais la Riviere de Saint Charles fait en cet endroit-là un coude, où les eaux ne coulent pas aisément, & c'est ce qu'on ne pourra jamais bien corriger.

Le Prélat Fondateur a son appartement dans la Maison, & y fait sa résidence ordinaire; il a loué son Palais, qui est encore son Ouvrage, au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de servir d'Anmônier à l'Hôpital, aussi-bien qu'aux Religieuses, & il en remplit les fonctions avec un zèle & une assiduité, qu'on admireroit dans un simple Prêtre, qui vivroit de cet Emploi. Des Artisans, ou autres, à qui leur grand âge, ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie, sont reçus dans cet Hôpital jusqu'à la concurrence du nombre de lits, qui y sont fondés, & trente Religieuses sont occupées à les servir. C'est un essain de l'Hôtel-Dieu de Quebec; mais pour les distinguer, l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers, & leur fait porter une Croix d'argent sur la poitrine. La plupart sont Filles de condition, & comme ce ne sont pas les plus aisées du Pays; le Prélat en a doté plusieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'est pas fortifié régulièrement, mais on travaille depuis longtems à en faire une bonne Place. Cette Ville n'est pas même facile à prendre, dans l'état, où elle est. Le

D'UN  
Port et  
les gra  
c'est à  
pieds d  
noxes  
dessus  
un des  
plus ha  
a vint-  
petit F  
est enc  
aller d'  
memes  
long d  
Charles  
& que

De l  
Ville,  
Fon a  
dre un  
a un l  
Cavali  
une pr  
distanc  
étoit d  
auroit  
& qui  
Roc,  
petite  
Diaman  
été exé  
l'état d  
firent p  
Armen  
Général  
de son

Port est flanqué de deux Bastions, qui dans les grandes Marées sont presqu'à fleur d'eau, c'est-à-dire, qu'ils sont élevés de vint-cinq pieds de Terre, car la Marée dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, lequel est pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vint-cinq Pièces de Canon en batterie. Un petit Fort carré, qu'on nomme *la Citadelle*, est encore au-dessus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, sont extrêmement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, jusqu'à la Riviere de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de Bastion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhaussé, sur lequel il y a un Moulin, fortifié. En descendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fusil, une premiere Tour bastionnée, & à la même distance de celle-ci, une seconde. Le dessein étoit de revêtir tout cela d'une chemise, qui auroit eu les mêmes angles, que les Bastions, & qui seroit venue se terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déjà une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamants. Je ne sçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorsque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de son Pilote, s'approcha trop près des Sepa

1720.

Octobre.

Isles, y perdit tous les plus gros Navires ; & trois mille hommes de ses meilleures Troupes. \*

Quebec est encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourriez justifier sur le Plan en relief, que M. de CHAUSSEROS DE LERY, Ingénieur en Chef, envoie cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale, il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans ; c'est son bel endroit, & si, à ne considérer que ses Maisons, ses Places, ses Ruës, ses Eglises & ses Edifices publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assure le titre de Capitale.

Des Habitan.

J'ai déjà dit, qu'on ne compte guères à Quebec, que sept mille Ames, mais on y trouve un petit Monde choisi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (a) avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (b), avec un Conseil Supérieur, & les Jurisdicions subalternes ; un Commissaire de Marine (c), un Grand Prevôt (d), un Grand Voyer, & un Grand Maître des Eaux & Forêts (e), dont la Jurisdiction est assurément la plus étendue de l'Univers ; des Marchands aisés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient ; un Evêque &

(a) M. le Marquis de Wandrevill.

(b) M. Begon.

(c) M. de Clerambaut d'Algrenon.

(d) M. de Saint Simon.

(e) M. de Be...

D  
un  
Jéhu  
com  
y en  
chez  
toute  
tems  
A  
mieu  
men  
l'hy  
tins  
sité  
ress  
cour  
parce  
& q  
fois  
de l'a  
jectu  
Arts  
comb  
les C  
un a  
dans  
ailler  
gue.  
O  
riche  
à se f  
presq  
bonn  
quoi  
sur la  
avou  
Crea

un Séminaire nombreux, des Récollets & des Jésuites, trois Communautés de Filles, bien composées; des Cercles aussi brillans, qu'il y en ait ailleurs, chez la Gouvernante, & chez l'Intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de Personnes de quoi passer le tems fort agréablement.

Aussi fait-on, & chacun y contribue de son mieux. On joue, on fait des parties de promenades; l'été en Calèche, ou en Canot; l'hiver, en Traîne sur la neige, ou en Patins sur la glace. On chasse beaucoup, quantité de Gentilshommes n'ont guères que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le Pays n'en fournit presque point, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la-fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année; on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour, & la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun accent.

On ne voit point en ce Pays de Personnes riches, & c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, & Personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon, on se retranche sur la table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustemens font bien à nos Créoles. Tout est ici de belle taille, & le plus

118 JOURNAL HISTORIQUE

1720.

Octobre.

Difference  
des Colonies  
Angloises &  
Françoises.

sang du monde dans les deux Sexes; l'esprit enjoué, les manieres douces & polies sont communes à tous; & la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connuë dans les Campagnes les plus écartées.

Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglois nos Voisins, & qui ne connoîtroit les deux Colonies, que par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il regne dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique soumises à l'Empire Britannique, une opulence, dont il semble qu'on ne sçait point profiter; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aïssance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la premiere, l'industrie des Habitans soutient la seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du bien, & ne fait aucune dépense superflue: le François jouit de ce qu'il a, & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses Heritiers, celui-ci laisse les Siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui même, de se tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Amériquains ne veulent point de guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croient point en avoir besoin. La Jeunesse Françoisë, par des raisons contraires, déteste la paix, & vit bien avec les Naturels du Pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre, & l'amitié en tout tems. Je pourrois pousser plus loin ce parallele;

d'  
mai  
tre à  
pose  
jours  
notre

QU

Du V  
che  
Ca

A

M

JE  
dont j  
faut a  
tromp  
ète, j  
de Qu  
seille y  
d'y être  
couvert  
utilité.  
tous le  
Le C  
Angres  
& après  
rejetta  
Passage

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 119  
mais il faut finir : le Vaisseau du Roi va met-  
tre à la Voile, les Navires Marchands se dis-  
posent à le suivre, & peut-être que dans trois  
jours il n'y aura pas un seul Bâtement dans  
notre Rade.

Je suis, &c.

## QUARIÈME LETTRE.

1721.

*Du Village Huron de Lorette. Ca qui a empê-  
ché le progrès de la Colonie Françoisse du  
Canada. Des Monnoyes, qui y ont eu cours.*

Février.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

Je reviens d'un petit Voyage de dévotion,  
dont je veux vous rendre compte : mais il  
faut auparavant vous dire que je me suis  
trompé, lorsqu'en finissant ma dernière Let-  
tre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade  
de Quebec seroit vuide. Un Navire de Mar-  
seille y est encore, & a même trouvé le moyen  
d'y être à l'abri des glaces, donc le Fleuve est  
couvert. C'est un secret, qui peut avoir son  
utilité. Il est bon d'avoir des ressources contre  
tous les accidens, qui peuvent survenir.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les  
Ancres le second de Novembre vers le soir, d'un Navire  
& après avoir fait environ une lieue, il les Aventure  
Provençal.  
rejetta, pour attendre quelques-uns de ses  
Passagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la

1721.

Février.

nuit. Il donna ensuite les ordres pour appareiller, dès que la Marée commenceroit à baisser, & s'alla mettre au lit. Il se leva à une heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment se remplissoit d'eau : il fit pomper, mais inutilement. L'eau croissoit toujours, au lieu de diminuer; enfin chacun songea à mettre sa vie en sûreté, & il étoit tems. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire disparut. Une Barque chargée de Marchandises pour Montreal a eu le même sort à l'entrée du Lac de S. Pierre, mais on espere bien relever l'un & l'autre, quand la belle saison sera revenue. On se flate même que la plupart des effets, dont ces deux Bâtimens sont chargés, ne seront point perdus. D'autres ne le croyent pas, & je suis de leur avis: je n'y serai point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des suites, car le Capitaine soupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Pèlerinage.

Description  
de Lotette.

A trois lieues d'ici vers le Nord-Est, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle est bâtie sur le modèle & avec toutes les dimensions de la *Santa Casa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une image de la Vierge, semblable à celle, que l'on voit dans ce célèbre sanctuaire. On ne pouvoit guère choisir pour placer cette Mission, un lieu plus sauvage. Cependant le concours des Fidéles y est fort grand, & soit imagination, soit dévotion, soit prévention, ou tout ce que vous voudrez, bien des Personnes m'ont assuré qu'ils avoient été saisis, en y arrivant,

arrivant; d'une secrette & sainte horreur, dont ils n'avoient pas été les maîtres. Mais ce qui fait à tous une impression d'autant plus grande, que la réflexion même y contribue, c'est la solide piété des Habitans de ce désert.

Ce sont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naissance & de leur origine, que ce qui en est estimable, c'est-à-dire, la simplicité & la franchise du premier âge du Monde, avec ce que la Grâce y a ajouté; la foi des Patriarches, une piété sincere, cette droiture & cette docilité de cœur, qui sont les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Christianisme pur, & sur lequel le Monde n'a point soufflé l'air contagieux, qui le corrompt, & souvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'est plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prieres de l'Eglise, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'est comparable à la ferveur & à la modestie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vu personne, qui n'en ait été touché jusqu'au fond de l'ame.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé, mais les maladies, & je ne sçai quoi, qui réduit insensiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ses Habitans. La vieillesse & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Pasteurs avoient aussi fait quelques brèches à leur première ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeler; & celui, qui les gouverne présentement, n'a plus qu'à entretenir les choses sur le pied, où il les a trouvées. Il

Ferveur des Sauvages.

1721.

Février.

est vrai qu'on ne sçauroit porter plus loin les précautions, dont on use pour empêcher que le relâchement ne s'y introduise de nouveau. Les Boissons enyvrautes, la plus ordinaire, & presque la seule pierre d'achoppement, qui puisse faire tomber les Sauvages, y sont interdites par un vœu solennel, dont la transgression est soumise à la pénitence publique, aussi-bien que toute faute, qui cause du scandale; & la rechûte suffit ordinairement pour bannir le Coupable sans esperance de retour d'un lieu, qui doit être l'asyle impénétrable de la piété & de l'innocence. La paix & la subordination y regnent parfaitement; & tout ce Village semble ne faire qu'une Famille, réglée sur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque sçait jusqu'où ces Peuples & les Hurons surtout, portent naturellement la fierté & l'esprit d'indépendance.

Le plus grand, & peut-être le seul embarras du Missionnaire est à trouver de quoi faire subsister son Troupeau; le Terrain, qu'il occupe, n'y sçauroit suffire, & on a de bonnes raisons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y supplée. Monsieur & Madame Bégon étoient de notre Pélerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Personnes de ce rang, & qui ne les laissent jamais manquer du nécessaire. Après une réception toute militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent suivis d'un festin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les

R I Q U E  
er plus loin les  
empêcher que  
de nouveau.  
lus ordinaire ;  
ppement, qui  
y sont inter-  
ont la tranf-  
nce publique,  
aufe du scan-  
irement pour  
nce de retour  
impénétrable  
a paix & la  
ment; & tout  
ne Famille,  
de l'Evan-  
conque fçait  
ons furtout,  
l'esprit d'in-

cul embarras  
quoi faire  
n, qu'il oc-  
de bonnes  
u'il l'aban-  
Monfieur &  
Pèlerinage,  
ytes; com-  
de ce rang,  
uer du né-  
e militaire  
clamations  
ar les exer-  
uellement.  
éral, dont  
ut tous les

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 123  
honneur. Les Hommes, fuyant l'ufage,  
mangerent dans une Maifon; & les Femmes,  
avec les petits Enfans dans une autre. Je dis  
Maifon, & non point Cabanne, car ces Sau-  
vages fe font depuis peu logés à la Françoisé.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont ac-  
coutumé de témoigner leur gratitude, que  
par leur fîlence & leur modeltie; mais parce  
qu'e'toit la premiere Dame, qui fut alors  
dans la Colonie, qui régaloit tout le Village,  
on accorda aux Huronnes un Orateur, par  
l'organe duquel elles déployerent à leur illuf-  
tre Bienfaictrice tous les fentimens de leur  
cœur. Pour les Hommes, après que le Chef  
eut harangué l'Intendant, ils danferent &  
chanterent tant que l'on voulut. Rien, Ma-  
dame, n'eft moins divertiffant, que ces  
chants & ces danfes. D'abord tous font affis  
à terre comme des Singes, fans aucun ordre:  
de tems en tems un Homme fe leve, s'avance  
lentement au milieu de la Place, toujours,  
dit-on, en cadence, tourne la tête de côté &  
d'autre, chante un air, qui n'eft rien moins  
que mélodieux pour quiconque n'eft pas né  
Sauvage, & prononce des paroles, qui ne  
font fignifient rien. Tantôt c'eft une chanfon de  
guerre, tantôt une chanfon de mort; quel-  
quefois une atâque ou une furprife: car com-  
me ces Gens-là ne boivent que de l'eau, ils  
n'ont point de chanfon à boire, & ils ne fe  
font pas encore avisés de mettre leurs amours  
en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne  
ceffe point de battre la mefure, en tirant du  
fond de la poitrine un *hé*, qui ne varie point.  
Les Connoiffeurs difent qu'ils ne perdent ja-  
mais la mefure, je m'en rapporte à eux.

1721.  
Février.

1721.

Février.

Quand l'un a fini, un autre prend sa place, & cela dure jusqu'à ce que l'Assemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, sans un peu de complaisance, qu'il est bon d'avoir pour ces Gens-là. C'est en effet une Musique bien ennuyante & bien désagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vu. Des Gofiers ferrés, une Monotonie continuelle, des airs qui ont toujours quelque chose de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix est toute autre, quand ils chantent à l'Eglise. Pour ce qui est des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui surprend; elles ont même beaucoup de goût & de disposition pour la Musique.

Dans ces rencontres, la Harangue est ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & presque toujours d'une manière ingénieuse, le sujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en a fait les frais, ne sont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occasion des Personnes, qui sont présentes, quand on parle surtout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une grâce, ou pour faire quelque représentation. L'Orateur des Huronnes nous dit ce jour-là des choses si spirituelles, qu'on soupçonna l'Interprète, qui étoit le Missionnaire même, de lui avoir prêté son esprit & sa politesse avec sa voix; mais il protesta qu'il n'avoit rien ajouté du sien, & on le crut, parce qu'il est connu pour un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (a).

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quel-

(a) Le Pere Pierre-Daniel RICHER.

RIQUE  
rend la place,  
assemblée les re-  
s, sans un  
bon d'avoir  
une Musique  
le, du moins  
Des Gosiers  
le, des airs  
e féroce, ou  
oute autre,  
t ce qui est  
oureur, qui  
up de goût

gue est ce  
en peu de  
manière in-  
uelle on ne  
ifs relevés.  
t les frais,  
e quelque-  
qui sont  
devant le  
ant, pour  
ire quel-  
s Huron-  
spirituel-  
qui étoit  
prété son  
ais il pro-  
n, & on  
t un des  
& le plus  
ait quel-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 125  
ques excursions aux environs de cette Ville,  
mais comme la Terre est partout couverte de  
de cinq ou six pieds de neige, ces courses ne  
m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler  
de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru  
dans toutes les Saisons, & je puis vous assurer  
qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus  
fécondes, & d'une meilleure qualité. Je me  
suis surtout fort appliqué cet hyver à m'in-  
struire des avantages, qu'on pourroit retirer  
de cette Colonie, & je vais vous faire part du  
fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit  
point la France, c'est une plainte aussi an-  
cienne, que la Colonie, & elle n'est pas sans  
fondement. On n'y trouve point d'Habitans  
riches, cela est encore vrai. Est-ce la faute  
du Pays, & n'y a-t-il pas beaucoup de celle  
des premiers Colons? C'est sur quoi je vais  
 tâcher de vous mettre à portée de prononcer.

La première source du malheur des Provin-  
ces, qu'on a honorées du beau nom de *Nou-  
velle France*, est le bruit, qui se répandit  
d'abord dans le Royaume, qu'elles n'avoient  
point de Mines, & on ne fit pas assez d'atten-  
tion que le plus grand avantage, qu'on puisse  
retirer d'une Colonie, est l'augmentation du  
Commerce; que pour parvenir à ce dessein,  
il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades  
se font peu à peu, & sans qu'il y paroisse dans  
un Royaume, tel que la France: & que les  
deux seuls objets, qui se présenterent d'abord  
dans le Canada & dans l'Acadie, je veux dire,  
la Pellerie & la Pêche, demandoient que ces  
Pays fussent peuplés; que s'ils l'avoient été,  
ils eussent peut-être donné plus de secours à  
la France, que l'Espagne n'en a tiré des plus

1-7 2 1.  
Février.

*Idee fausse,*  
qu'on s'est fai-  
te du Canada.

1721.  
Février.

riches Provinces du Nouveau Monde ; sur tout, si on y eût ajouté la construction des Vaisseaux : mais l'éclat de l'or & de l'argent, qui venoit du Mexique & du Perou, éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere, qu'un Pays, qui ne produisoit pas ces précieux métaux, étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons sur cela un Auteur sensé, qui avoit été sur les lieux.

» Les demandes ordinaires, qu'on nous fait,  
 » dit Marc Lescarbot, sont ; Y a-t-il des trésors ? Y a-t-il de l'or & de l'argent ? Et per-  
 » sonne ne demande, ces Peuples-là sont-ils  
 » disposés à entendre la Doctrine Chrétienne ?  
 » Et quant aux Mines, il y en a vraiment ; mais  
 » il les faut fouiller avec industrie, labour, &  
 » patience. La plus belle Mine, que je sçache,  
 » c'est du Bled & du Vin, avec la nourriture du  
 » Bestial ; qui a de ceci, il a de l'argent ; & des  
 » Mines, nous n'en vivons point. Les Mari-  
 » niers, qui vont de toute l'Europe chercher du  
 » Poisson aux Terres-neuves & plus outre à  
 » huit ou neuf cent lieues loin de leur Pays y  
 » trouvent de belles Mines, sans rompre les Ro-  
 » chers, éventrer la Terre, vivre en l'obscurité  
 » des enfers. . . . . Ils trouvent, dis-je, de  
 » belles Mines au profond des eaux, & au trafic  
 » des Pelleteries & Fourures, dont ils retirent  
 » de bon argent.

Fautes, qu'on  
 a faites dans  
 son Etablisse-  
 ment.

Non-seulement on a fait à la Nouvelle  
 France, sans la connoître, une fort mauvaise  
 réputation ; mais ceux-mêmes, qui croyoient  
 en pouvoir tirer quelque avantage, n'ont pris  
 pour cela aucunes mesures. Premièrement on  
 a été un tems infini sans se fixer : on désfri-  
 choit un Terrain, sans l'avoir auparavant.

RIQUE  
Mondé ; sur  
struction des  
de l'argent ;  
erou, éblouit  
rière, qu'un  
écieux mé-  
auvais Pays.  
qui avoit

n nous fait,  
-il des tré-  
? Et per-  
là font-ils  
hrétienne ?  
ment ; mais  
abeur, &  
ie sçache,  
riture du  
nt ; & des  
es Mari-  
ercher du  
outre à  
r Pays y  
e les Ro-  
bscurité  
s-je, de  
au trafic  
retirent

ouvelle  
auvaife  
oyoiert  
ont pris  
ient on  
défri-  
travaux .

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 127

bien examiné ; on l'enseménçoit , on y éle-  
voit des Bâtimens , puis , sans trop sçavoir  
pourquoi , le plus souvent on l'abandonnoit ,  
& on alloit se placer ailleurs. C'est cette in-  
constance , qui a le plus contribué à nous faire  
perdre l'Acadie , & à nous empêcher d'en rien  
retirer , tandis que nous possédions cette belle  
Peninsule. L'Auteur , que j'ai déjà cité , &  
qui avoit été témoin de nos irrésolutions , ne  
craignit point de les reprocher à ceux , qui en  
étoient les plus coupables. C'est ainsi , dit-il ,  
que de tout tems nous avons fait des levées  
de Boucliers , que nous nous sommes portés  
avec ardeur à de nouvelles Entreprises , que  
nous avons projeté de beaux commencemens ,  
& puis que nous avons tout quitté . . . . de  
verité , pour faire de telles Entreprises , il faut  
de l'aide & du support ; mais aussi faut-il des  
Hommes de résolution , qui ne reculent pas ,  
& qui ayent ce point d'honneur devant les  
yeux , *Vaincre ou mourir* , étant une belle &  
glorieuse mort celle , qui arrive en exécutant  
un beau dessein , comme pour jeter les fonde-  
mens d'un Royaume nouveau , & établir la  
Foi Chrétienne parmi des Peuples , entre les-  
quels Dieu n'est pas connu . Je pourrois ,  
Madame , pousser beaucoup plus loin ces  
réflexions ; mais je craindrois de m'engager  
trop avant dans des discussions , où je ne dois ,  
ni ne puis entrer , avec les seules connoissan-  
ces , que j'ai présentement .

Je viens au Commerce. Il a roulé longtems  
en Canada uniquement sur la Pêche & la Pel-  
lerie. La Pêche des Moruës se faisoit sur le  
grand Banc , & sur les Côtes de Terre-neuve,  
longtems avant qu'on eût découvert le Fleuve

1721.

Février.

1721.

Février.

Saint Laurent, mais on s'avisa bien tard de faire un Etablissement dans l'Isle, & nous nous y laissâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaisance, où l'on a vû plus d'une fois des Escadres du Roi : nous y avons soutenu des Sièges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cedent point à ceux des plus braves Flibustiers de Saint Domingue. Ils ont souvent désolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Isle; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aisément leurs plus fortes Places, connoissoient trop bien leurs Ennemis, pour se déconcerter. Accoutumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils se comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vûe d'une tempête inévitable. Ils cédoient sagement à l'orage, ils réparoient ensuite sans obstacle le dégât, qu'il avoit causé dans leurs Postes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, soit qu'ils attaquaissent, ou qu'ils se défendissent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de Commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en sont enfin demeurés les seuls Maîtres, & Possesseurs tranquilles.

On s'est encore plus mal comporté en Acadie : cette grande & riche Province a été longtemps partagée entre différens Particuliers, dont aucun ne s'y est enrichi, tandis que les Anglois faisoient sur ses Côtes un profit immense par la Pêche. Les Etablissements, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de

I QUE  
bien tard de  
fle, & nous  
les Anglois.  
& la Baye de  
une fois des  
soutenu des  
mes y ont fait  
cedent point  
ers de Saint  
é les Habi-  
des Anglois  
ui on enle-  
aces, con-  
s, pour se  
feu Cana-  
Nord, &  
de ce qui  
ls se com-  
s, comme  
e tempête  
l'orage,  
le dégât,  
par cette  
- neuve,  
défendis-  
parable-  
rs Vain-  
les seuls

en Aca-  
e a été  
culiers,  
que les  
nt im-  
s, que  
ant de

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 129  
solidité, & eux-mêmes manquant de vivres,  
& se détruisant les uns les autres, ils ont laissé  
le Pays à peu près dans le même état, où ils  
l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il  
ne s'est bien relevé, qu'au moment, que nous  
l'avons perdu. Ce sont nos Ennemis, qui  
nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Le seul Commerce, auquel on s'est longtemps  
borné dans cette Colonie, est celui des Pelle-  
teries, & on ne sçait dire les fautes, qu'on  
y a faites. Jamais peut-être le génie de notre  
Nation n'a mieux paru qu'à ce sujet. Lorsque  
nous découvrimus ce vaste Continent, il étoit  
rempli de Bêtes Fauves. Une poignée de Fran-  
çois est venu à bout de les faire disparoitre  
presqu'entièrement en moins d'un siècle; &  
il y en a, dont l'espece manque tout-à-fait.  
On tuoit les Orignaux ou Elans, par le seul  
plaisir de les tuer, & pour faire montre de son  
adresse. On ne s'avisoit pas même d'interposer  
l'autorité du Prince, pour arrêter un désordre  
si criant. Mais le plus grand mal est venu de  
l'insatiable avidité des Particuliers, qui s'ap-  
pliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plupart de France  
comme Simonides, c'est-à-dire, ne possédant  
que ce qu'ils avoient sur le Corps, & ils  
étoient dans l'impatience d'y reparoitre, dans  
une meilleure situation. Dans les commence-  
mens cela étoit aisé; les Sauvages n'ont connu  
le trésor, que renfermoient leurs Bois, que  
par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit  
des mains leurs Pelleteries; & on en tira d'eux  
une prodigieuse quantité, en leur donnant  
des choses, que bien des gens ne voudroient  
point ramasser. Depuis même qu'ils ont eu les

1721.  
Février.

Mauvaise  
conduite par  
rapport au  
Commerce  
des Pellete-  
ries.

1721.

Février.

yeux ouverts sur le prix de cette Marchandise, & qu'ils se sont un peu plus attachés au solide, il fut encore lontems très-aisé de les satisfaire à peu de frais: avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce sur un assez bon pied.

On seroit néanmoins assez embarrassé à nommer aujourd'hui une seule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vû des fortunes aussi immenses, que rapides, s'élever & disparaître presqu'en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs; & qu'un tourbillon de vent élève & applanit dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des gens traîner dans la misere & dans l'opprobre une languissante vieillesse, après avoir été en état de se faire un Etablissement honorable. Après tout, Madame, ces fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne seroient nullement dignes des regrets du Public, si le contrecoup n'en étoit pas retombé sur la Colonie, qui s'est bientôt trouvée réduite au point de voir presqu'absolument tarir, ou détourner ailleurs une source, d'où il pouvoit couler tant de richesses dans son sein.

Sa ruine commença par son abondance. A force d'accumuler les peaux de Castor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une si grande quantité dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Contreurs de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, &

RIQUE  
ette Marchan-  
us attachés au  
très-aisé de les  
en peu de con-  
ce Commerce

embarrassé à  
Famille, que  
des fortunes  
élever & dis-  
comme ces  
parlent quel-  
illon de vent  
fablonneuses  
dinaire dans  
traîner dans  
languissante  
t de se faire  
s tout, Ma-  
ar des Parti-  
int, ne se-  
du Public,  
ombé sur la  
e réduire au  
tarir, ou  
il pouvoit  
in.

ndance. A  
istor, qui  
e ce Com-  
quantité  
voit plus  
les Ma-  
Aven-  
de Bois,  
glois, &

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 131  
que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle  
York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter  
le cours de ces défections, mais elles furent  
très-peu de succès; au contraire ceux, que  
l'intérêt avoir conduits chez nos Voisins, y  
furent retenus par la crainte du châtement, &  
les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour  
la liberté d'une vie errante & pour l'indépen-  
dance, restèrent parmi les Sauvages, dont  
on ne les distinguoit plus, que par leurs  
vices. On eut recours en divers tems aux am-  
nisties, pour rappeler ces Transfuges, &  
d'abord elles furent assez inutiles: à la fin  
cependant ce moyen, ménagé avec sagesse,  
eut une partie de l'effet, qu'on en avoit pré-  
tendu.

On en employa un autre, qui fut plus effi-  
cace encore; mais les Personnes zélées pour  
le bon ordre, & pour le progrès de la Reli-  
gion, trouverent le remède pire que le mal.  
Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit  
bien sûrs, d'aller faire la traite dans les Pays  
Sauvages, & de défendre à tous les autres de  
sortir de la Colonie. Le nombre de ces *Congés*  
fut limité, & on les distribua à de pauvres  
Veuves & à des Orphelins, qui les pouvoient  
vendre aux *Traiteurs*, plus ou moins, suivant  
que la *Traite* étoit plus ou moins bonne,  
c'est-à-dire, suivant les endroits, où les *Congés*  
portoient qu'on pouvoit la faire; car on  
avoit eu la précaution de marquer ces endroits,  
pour empêcher que tous n'allassent du même  
côté.

Outre ces *Congés*, dont j'ai dit que le  
nombre étoit réglé par la Cour, & dont la  
distribution appartient au Gouverneur Géné-

1721.

Février.

Des Congés  
& de leurs  
abus.

1721.

Février.

ral, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple *permission*. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de liberrinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement: elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues de ces voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues sont excessives, elle demeure sans aucune ressource, & n'est plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été longtems négligés, que quantité de bonnes Terres sont encore incultes, & que le Pays ne s'est point peuplé.

On a souvent proposé, pour abolir ces pernicious Congés, sans que le Commerce en souffrit, & même dans la vûe de le rendre plus florissant, de former quelques Peuplades Françaises dans des endroits choisis, & où il fût aisé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vastes Contrées se peupleroient insensiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu si longtems à cœur; de *franciser* ces Sauvages, c'est le terme, dont on se servoit. Je crois du moins pouvoir assurer que, si on avoit suivi ce projet, le Canada seroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est; que les Sauvages attirés & retenus par les secours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés.

RIQUE  
dans des Pos-  
ordinaires, &  
e sous le nom  
partie de la  
n course, &  
au moins si  
ont si fort  
laisse pas d'y  
inage, dont  
ment: elle y  
elle y épuise  
de la moin-  
plus propre  
qui arrive  
ont excessi-  
flouée, &  
ent que les  
ne quantité  
tes, & que

abolir ces  
Commerce  
le rendre  
Peuplades  
, & où il  
moins en  
es vastes  
ment, &  
d'exécu-  
tur; de  
e, dont  
oir assu-  
Canada  
qu'il ne  
par les  
trouvés.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IV. 133

1721.  
Février.

dans nos Habitations, auroient été moins er-  
rans, moins misérables, se seroient par consé-  
quent multipliés, au lieu qu'ils sont diminués  
étonnement, & se seroient attachés à nous  
de maniere, que nous en pourrions à présent  
disposer, comme des Sujets mêmes de la Cou-  
ronne; d'autant plus que les Missionnaires  
auroient beaucoup moins rencontré d'obsta-  
cles à leur conversion. Ce que nous voyons  
présentement à Lorette, & avec quelque pro-  
portion parmi les Iroquois, les Algonquins  
& les Abénaquis domiciliés dans la Colonie,  
ne laisse aucun doute sur la verité de ce que  
j'avance, & il n'est personne parmi ceux,  
qui ont le plus fréquenté les Sauvages, qui  
ne convienne qu'on ne doit jamais bien com-  
pter sur ces Peuples, que quand ils sont Chré-  
tiens. Je n'en veux point d'autre exemple,  
que celui des Abénaquis, lesquels, quoiqu'en  
petit nombre, ont été pendant les deux der-  
nières guerres le principal Boulevard de la  
Nouvelle France contre la Nouvelle Angle-  
terre.

Au reste, Madame, le projet, que je viens de  
vous exposer, est aussi ancien que la Colonie;  
c'étoit celui de M. de Champlain, son Fon-  
dateur, & il a été du goût de presque tous les  
Missionnaires, que j'ai connus, & dont les  
pénibles travaux, dans la situation, où sont  
depuis lontems les choses, ne produisent pas  
de grands fruits dans les Missions un peu éloi-  
gnées. Il seroit à la verité bien tard aujour-  
d'hui pour reprendre ce dessein par rapport aux  
Sauvages, qui disparoissent d'une maniere  
aussi sensible, qu'elle est inconcevable. Mais  
qui empêcheroit de le suivre par rapport aux

1721.

Février.

François, & de continuer la Colonie de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle puisse prêter la main à celle de la Louysiane, pour fortifier l'une par l'autre? C'est ainsi que les Anglois en moins d'un siècle & demi sont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieues de Pays, & de former dans ce Continent une puissance, qu'on n'envisage qu'avec frayeur, quand on la voit de près.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Isles de l'Amérique un Commerce assez considérable de Farines, de Madriers, & d'autres Bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de sortes de Bois, ni de meilleure especé; jugez quelle richesse il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de personnes sont bien instruites sur cet article; je ne le suis pas encore assez moi-même pour entrer dans un plus grand détail; je le suis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous parlerai bientôt. Pressé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Divers changemens dans les Monnoies.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Histoire en peu de mots. En 1670 la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Isles du Continent de l'Amérique Françoisé, eut permission de faire passer dans les Isles jusqu'à cent mille francs en petites especes, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy est du mois de Février, & il portoit que ces especes n'auroient tous,

RIQUE  
olonie de pro-  
e puisse prêter  
pour fortifier  
les Anglois  
venus à bout  
des de Pays,  
ne puissance,  
; quand on

quelquefois  
Commerce  
Madriers,  
Bâtimens.  
monde de  
de Bois, ni  
e richesse il  
ue très-peu  
ur cet arti-  
moi-même  
tail, je le  
de les Hui-  
Pressé de  
ns d'ache-  
n général.  
à le faire  
ns, qu'on  
ici l'His-  
mpagnie  
oy avoit  
inent de  
a de faire  
le francs  
in parti-  
oit pro-  
rier, &  
cours,

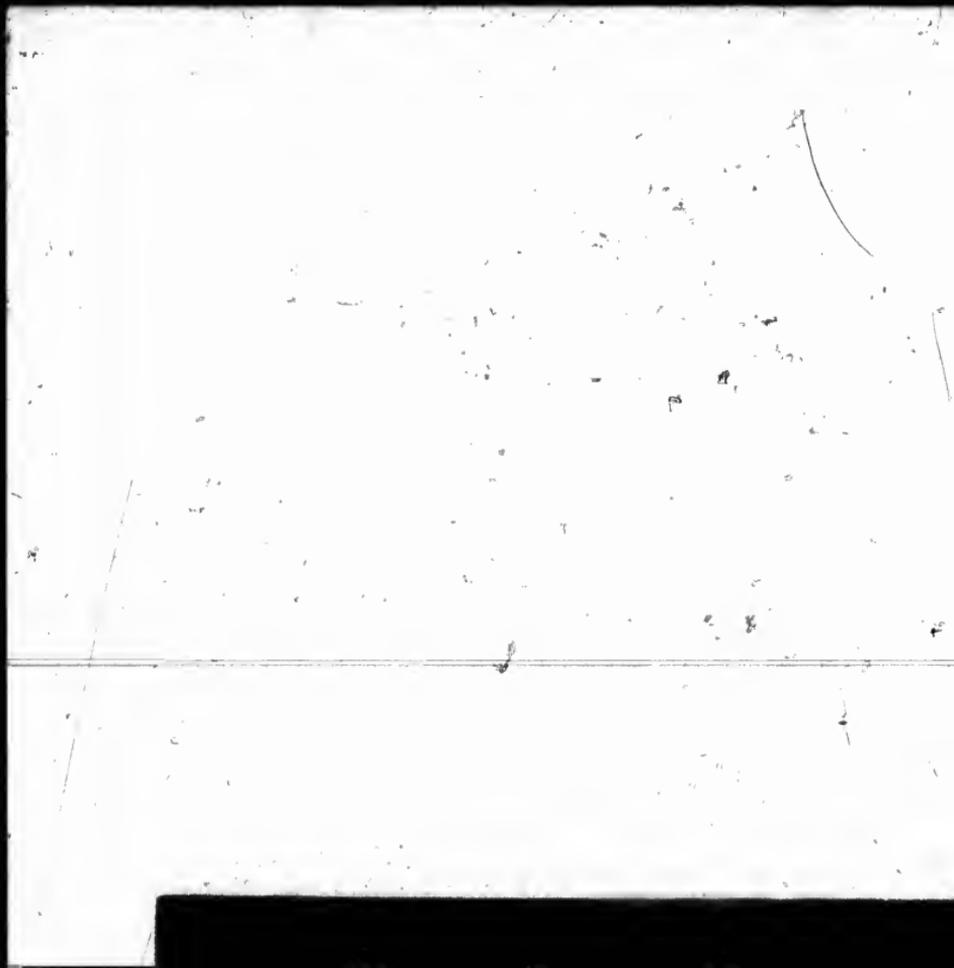
D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 139  
que dans les Isles. Mais sur quelques difficul-  
tés, qui survinrent, le Conseil rendit le 18.  
de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par  
lequel il fut ordonné que la susdite monnoye  
& toutes les autres especes, qui auroient  
cours en France, l'auroient aussi, non-seule-  
ment dans les Isles Françoises, mais encore  
dans la Terre ferme de l'Amérique soumise  
à la Couronne, avec l'augmentation d'un  
quart en sus; c'est-à-dire, les pièces de quinze  
sols pour vingt, & le reste à proportion.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les con-  
trats, billets, comptes, achats, & payemens  
seroient faits entre toutes sortes de personnes  
au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'é-  
changes, ni compté en sucre, ou autres den-  
rées, à peine de nullité des actes. Et pour le  
passé, il fut réglé que toutes les stipulations  
de contrats, billets, dettes, redevances, baux  
à ferme en sucre & autres denrées, seroient  
réduites payables en argent, suivant le cours  
des monnoyes susdites. En exécution de cet  
Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans  
la Nouvelle France, ce qui ne tarda guères à  
y causer bien des difficultés. En effet M. de  
Champigny Noroy, qui fut nommé Inten-  
dant de Quebec en 1684. & qui l'est aujour-  
d'hui au Havre de Grace, se trouva bien-  
tôt embarrassé, soit pour le payement des  
Troupes, soit pour les autres dépenses; que  
le Roy falloit dans cette Colonie.

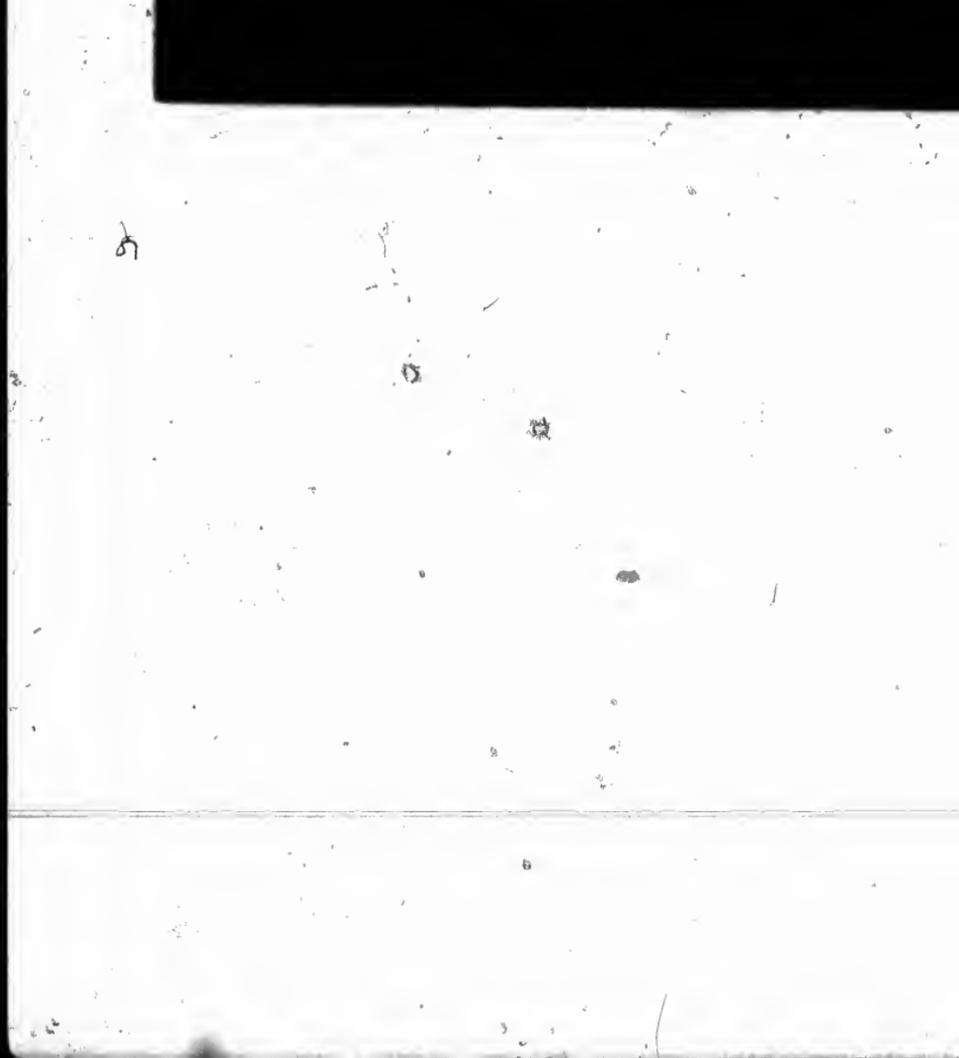
Outre cela les fonds, qui étoient envoyés  
de France, arrivoient presque toujours trop  
tard, & dès le premier de Janvier il falloit  
payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire  
à d'autres charges également indispensables.

1721.

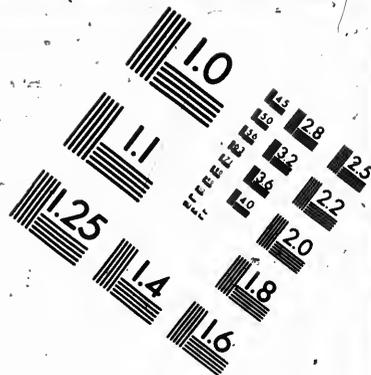
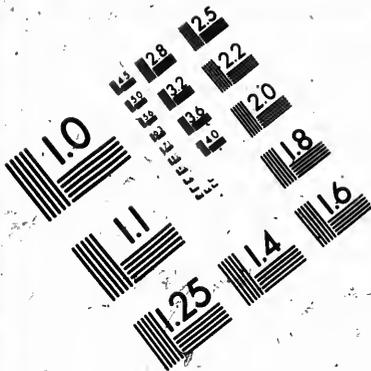
Février.



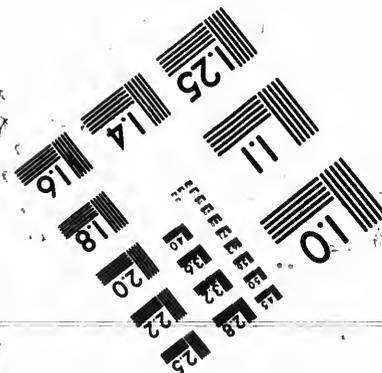
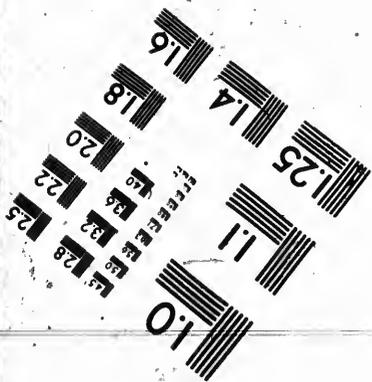
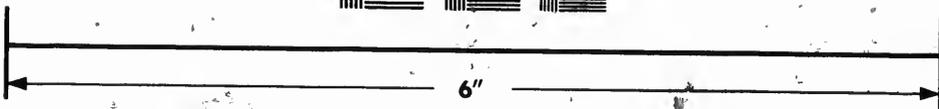
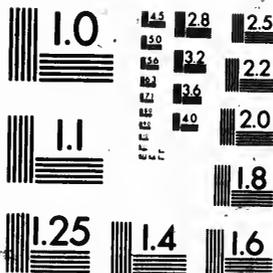








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99

1721.  
Février.

Pour obvier au plus pressé, M. de Champigny s'avisâ de donner cours à quelques billets, qui tenoient lieu d'argent, en y observant toujours l'augmentation de la monnoye. On dressa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit sur chaque pièce de cette monnoye, qui étoit de Carte, sa valeur, la signature du Trésorier, une empreinte des Armes de France, & en cire d'Espagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit ensuite imprimer en France sur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles seroient représentées tous les ans avant l'arrivée des Vaisseaux de France, pour y ajouter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduisit de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne subsista pas longtemps, & l'on en revint aux cartes, sur lesquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant signoit celle, qui étoit de quatre livres & au-dessus, & se contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général signoit aussi celles, qui étoient de six livres & au-dessus. Au commencement de l'automne, toutes les cartes se rapportoient au Trésorier, qui donnoit pour leur valeur des lettres de change sur le Trésorier Général de la Marine, ou sur son Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année suivante. Celles, qui étoient gâtées, ne se remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dressé un procès-verbal.

Tant que les lettres de change ont été fide-

TORIQUE  
M. de Champigny  
quelques billets,  
, en y observant  
la monnoye. On  
cette Fabrique, &  
e du Gouverneur  
on mit sur chaque  
i étoit de Carte,  
Trésorier, une em-  
, & en cire d'Es-  
& de l'Intendant.  
en France sur des  
eintes, qu'avoient  
Royaume, & l'on  
présentés tous les  
aux de France,  
afin d'empêcher  
ontrefaites.  
ne subsista pas  
aux cartes, sur  
elles empreintes.  
étoit de quatre  
ententoit de para-  
erniers tems le  
ussi celles, qui  
s. Au commen-  
es cartes se rap-  
nnoit pour leur  
ur le Trésorier  
son Commis à  
ais de l'année  
gâtées, ne se  
merce, & on  
fit un procès-  
e ont été fide-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 137  
lement payées, on préféreroit ces cartes aux  
espèces sonnantes: dès qu'elles ont cessé de  
l'être, on a discontinué de rapporter les car-  
tes au Trésorier, en sorte qu'en 1702. M. de  
Champigny se donna inutilement bien des  
soins pour retirer toutes celles, qu'il avoit  
faites. Ses Successeurs furent obligés d'en faire  
tous les ans de nouvelles pour payer les char-  
ges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles  
tomberent ensin en non-valeur, & que Per-  
sonne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce  
en fut entierement dérangé, & le désordre  
alla si loin, qu'en 1713. les Habitans propo-  
serent d'y perdre la moitié, à condition que  
le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette proposition fut agréée l'année sui-  
vante; mais les ordres donnés en conséquence  
n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717.  
Il fut alors rendu une Déclaration, qui abo-  
lissoit la monnoye de carte, & l'on recom-  
mença à payer en argent les charges de la  
Colonic. L'augmentation du quart en sus fut  
abrogée en même tems: l'expérience ayant  
fait connoître que l'augmentation des espèces  
dans une Colonic ne les y fait pas rester,  
qui étoit ce qu'on avoit prétendu, & que  
l'argent n'y sçauroit bien rouler, que quand  
on y paye en denrées tout ce qu'on tire du  
Royaume. En effet, dans ce cas la Colonic  
conserve les espèces chez elle, au lieu que,  
si elle n'a pas assez de marchandises pour s'ac-  
quitter en entier, elle est contrainte de payer  
le surplus en argent: & comment reviendra-  
t'il?

Enfin, Madame, vous serez surprise d'ap-  
prendre qu'en 1706. le Commerce de la plus

1721.

Février.

1720.

Février.

ancienne de nos Colonies ne rouloit que sur un fond de 650000 liv. (a) & les choses n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette somme répandue sur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aise, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandises de France. Aussi la plupart vont-ils tous nus, surtout ceux, qui sont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le surplus de leurs denrées aux Habitans des Villes, parce que ceux-ci sont obligés pour subsister d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorsque le Roy eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majesté y dépensa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France presque la valeur d'un million en Castors chaque année, quoiqu'elle ne fut pas aussi peuplée, qu'elle l'est aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépense quarante mille & plus. Par-là son crédit est tombé, & en tombant, a causé la ruine de son Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit presque plus que sur les menus Pellereries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'est ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient souvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je suis, &amp;c.

(a) Voyez le second Tome de l'Histoire, p. 390.

D'UN

CIN

Des

d'a

leur

pro

Ch

A

M

J

que j

suis e

rien à

vous

je con

gulier

Anim

Franc

est pa

natur

grand

d'adre

Le

avant

daps

des R

Biev

ment

vrc E

## CINQUIÈME LETTRE.

*Des Castors du Canada, de leur différence d'avec les Bièvres ou Castors d'Europe; de leur manière de bâtir; de ce qu'ils peuvent procurer d'avantages à la Colonie; de la Chasse du Castor, & du Rat Musqué.*

1721.

Mars.

A Quebec, le premier de Mars, 1721.

MADAME,

JE devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma dernière Lettre; mais je suis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant, que de vous entretenir des curiosités de ce Pays-ci, & je commence par ce qu'on y voit de plus singulier; c'est le Castor. La dépouille de cet Animal a jusqu'à présent fourni à la Nouvelle France le principal objet de son Commerce. Il est par lui-même une des merveilles de la nature, & il peut être pour l'Homme une grande leçon de prévoyance, d'industrie, d'adresse, & de constance dans le travail.

Le Castor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Bièvres*: or Bièvre & Castor, c'est absolument le même Animal, mais soit que le Bièvre Européen soit devenu extrêmement rare,

Différence du Castor de Canada, & de celui de l'Europe.

RIQUE  
ouloit que sur  
& les choses  
uis ce tems-là.  
trente mille  
leur aise, ni  
les marchan-  
vont-ils tou-  
ans les Habi-  
vendent pas  
nées aux Ha-  
-ci sont obli-  
rés à la Cam-  
eux-mêmes.  
Canada des  
sté y dépenfa  
plus, qu'elle  
s ces tems-là  
eur d'un mil-  
uois. Je ne  
aujourd'hui:  
rance, qu'elle  
ne un Parti-  
de renre, &  
plus. Par-là  
ane, a causé  
des l'année  
sur les me-  
nds'en vou-  
inoit, parce  
s cher des  
t en France.  
&c.

oite, p. 390.

1721.

Mars.

ou que son Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Castor Amériquin, on ne parle plus guères que de ce dernier, si ce n'est par rapport au *Castoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne sçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque chose de curieux: peut-être que c'est faute de l'avoir observé de près: peut-être aussi que les Castors d'Europe sont comme les *Castors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la différence d'avec les autres.

Du Poil du  
Castor.

Quoiqu'il en soit, Madame, le Castor du Canada est un Quadrupede Amphibie, qui ne peut pourtant pas rester longtems dans l'eau, & qui peut absolument se passer d'y aller, pourvû qu'il ait la commodité de se baigner quelquefois. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre pieds sur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & pèsent soixante livres. La couleur de cet Animal est différente, selon les differens Climats, où il se trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils sont bruns, & à mesure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils sont presque fauves, on y en a même vû de couleur de paille. On a encore observé que, moins ils sont noirs, & moins ils sont fournis de poil, & que par conséquent leur dépouille est moins estimée. C'est un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à mesure qu'ils y sont plus exposés. Leur poil est de deux sortes par tout

le corps, excepté aux pattes, où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand est long de huit à dix lignes, il va même jusqu'à deux pouces sur le dos, mais il diminue avec proportion jusqu'à la tête & jusqu'à la queue. Ce poil est rude, gros, luisant, & c'est celui, qui donne la couleur à la bête. En le regardant avec le Microscope, on en trouve le milieu moins opaque, ce qui prouve qu'il est creux; aussi n'en fait-on aucun usage. L'autre poil est un duvet très-fin, fort épais, long tout au plus d'un pouce, & c'est celui, qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moscovie*. C'est-là proprement l'habit de Castor, le premier ne lui sert que d'ornement, & peut-être pour l'aider à nager.

On prétend que le Castor vit quinze à vingt ans: que la femelle porte quatre mois, & que sa portée ordinaire est de quatre petits; quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre jusqu'à huit; mais je ne crois pas que cela arrive souvent. Elle a quatre mamelles, deux sur le grand Pectoral, entre la seconde & la troisième des vraies Côtes, & deux environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts, & plus gros, que ne semble comporter sa taille. Ses intestins au contraire sont très-déliés, ses os sont fort durs, & ses deux mâchoires, qui sont presque égales, ont une force extraordinaire: chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & suivent les courbures de la mâchoire, ce qui leur

Description  
& Anatomie  
de cet Animal.

ORIQUE  
à même bonté,  
ain, on ne parle  
, si ce n'est par  
vous dirai deux  
ne se sçache pas  
mais parlé de cet  
chose de curieux:  
avoir observé de  
Castors d'Europe  
s, dont je vous  
rence d'avec les

, le Castor du  
phibie, qui ne  
ms dans l'eau,  
er d'y aller,  
de se baigner  
Castors ont un  
quinze pouces  
, & présentent soi-  
et Animal est  
Climats, où il  
Nord les plus  
tout - à - fait  
quelquefois de  
pérés ils sont  
ncent vers le  
jours de plus  
t presque fau-  
leur de paille.  
ils sont noirs,  
, & que par  
oins estimée.  
qui les garan-  
ls y sont plus  
ortes par tout

1721.

Mars.

donne une force prodigieuse, qu'on admire toujours dans de si petits Animaux. On a remarqué encore que les deux machoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croisent comme les deux tranchans des ciseaux : enfin que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines.

La tête d'un Castor est à peu près de la figure de celle d'un rat de montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes ; rondes, veluës par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, particulièrement celles de devant ; elles n'ont guères que quatre ou cinq pouces de long, & ressemblent assez à celles du Bléreau. Les ongles en sont taillés de biais, & creux, comme des plumes à écrire. Les pieds de derrière sont tout differens ; ils sont plats, garnis de membranes entre les doigts ; ainsi le Castor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs par sa queue il est tout-à-fait poisson, aussi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conséquence de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger sa chair les jours maigres. M. Lemery s'est trompé, quand il a dit que cette décision ne regardoit que le train de derrière du Castor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuse.

Il est vrai qu'on ne peut guères profiter ici de cette condescendance : les Castors sont précisément si loin de nos Habitations, qu'il

D'UN  
est ra  
Nos S  
avoir  
la sur  
que j  
faut  
donn  
petit  
préca  
point  
qui G  
est a  
bouil  
en re  
à la  
C  
figur  
préc  
racin  
dans  
gran  
& lon  
ferm  
assez  
cit d  
Elle  
les é  
lign  
long  
autre  
Pelli  
elles  
peut  
de l'  
V  
cript

RIQUE.  
qu'on admire  
ux. On a re-  
choires ne se  
que les su-  
les inférieu-  
comme les  
n que la lon-  
précisément

près de la  
gne. Il a le  
petits, les  
par dehors,  
ont courtes,  
elles n'ont  
de long, &  
au. Les on-  
ux, comme  
arrière sont  
is de mem-  
Castor peut  
ge avec la  
Aquatique.  
fait pois-  
déclaré tel  
ris, & en  
la Faculté  
oit manger  
emery s'est  
écision ne  
du Castor.  
ng, que la

profiter ici  
s sont pré-  
ons, qu'il

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 143.

est rare d'y en avoir qui soient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucanner, c'est-à-dire, sécher à la fumée, & je puis vous assurer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Castor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût sauvage assez fade. Mais avec cette précaution, c'est un très-bon manger. Il n'est point de viande plus légère, plus délicate, ni qui soit plus saine. On prétend même qu'elle est aussi nourrissante, que celle du Veau : bouillie, elle a besoin de quelque chose, qui en releve le goût, mais quand elle a été mise à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie; c'est sa queue. Elle est presque ovale, large de quatre pouces dans sa racine, de cinq dans son milieu, & de trois dans son extrémité, je parle toujours des grands Castors. Elle est épaisse d'un pouce, & longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble assez à la chair du Marsouin, mais qui se durcit davantage, quand on la conserve longtemps. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont hexagones, ont une demie ligne d'épaisseur, sur trois ou quatre lignes de longueur, & sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des Poissons. Une Pellicule très délicate leur sert de fond, & elles y sont enchâssées de maniere, qu'on peut aisément les en séparer après la mort de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la description de ce curieux Amphibie. Si vous vou-

1721.

Mars.

1721.

Mars.

lez quelque chose de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (\*). On y a inséré une Description Anatomique du Castor, faite par M. SARRASIN, Correspondant de l'Académie, Médecin du Roy dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie, & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de la Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Du *Castoreum*.

Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas ventre du Castor. Les deux premières, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matière résineuse, mollaſſe, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamment aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le

(\*) Année 1704, page 48.

faire

RIQUE  
é, vous trou-  
s les Mémoi-  
ciences (a).  
Anatomique  
SIN, Corref-  
ecin du Roy  
decine, dans  
, & dans la  
né, & qui ne  
onfeil Supé-  
par fon habi-  
ofession. On  
ver un Hom-  
une Colonie.

et Amphibie  
s, apparem-  
& fort cachés  
ce nom aux  
m, qui font  
quatre dans  
premieres,  
qu'elles font  
figure d'une  
ole, comme  
deux autres,  
arrondies par  
matière ré-  
lée de peti-  
hors, jau-  
e, délagréa-  
ment aisé-  
se durcit  
& devient  
pressé de le

faire

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. V. 145  
faite durcir, il n'y a qu'à le mettre dans la  
cheminée.

On prétend que le *Castoreum*, qui vient de  
Dantzic, est meilleur que celui de Canada;  
je m'en rapporte aux Droguistes. Il est certain  
que les bourses de celui-ci sont plus petites,  
& qu'ici même les plus grosses sont les plus  
estimées. Outre la grosseur, il faut qu'elles  
soient pesantes, de couleur brune, d'une  
odeur pénétrante & forte, remplies d'une  
matière dure, cassante & friable, de même  
couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'une mem-  
brane délicate, & d'un goût âcre. Les proprié-  
tés du *Castoreum* sont d'atténuer les matières  
visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abaisser  
les vapeurs, de provoquer aux Femmes leurs  
ordinaires, d'empêcher la corruption, & de  
faire évaporer les mauvaises humeurs par la  
transpiration. On s'en sert aussi avec succès  
contre l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie,  
& la surdité.

Les poches inférieures contiennent une li-  
queur onctueuse & adipeuse, qui ressemble  
au miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son  
odeur fétide, peu différente de celle du *Casto-  
reum*; mais un peu plus foible & plus fade.  
Elle se condense en vieillissant, & prend la con-  
sistance du suif. Cette liqueur est résolutive,  
& fortifie les nerfs; il ne faut pour cela que  
l'appliquer sur le mal. Au reste, c'est une fo-  
lie, que de dire, comme font encore quelques  
Auteurs, sur la foi des anciens Naturalistes,  
que quand le Castor se voit poursuivi, il se  
coupe ces prétendus testicules, & les aban-  
donne aux Chasseurs, pour mettre sa vie en  
sûreté. C'est de son poil, dont il devoit alors

Tom. V.

G

1721.

Mars.

1721.

Mars.

se dépouiller, car au prix de sa toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La peau de cet Animal, dépouillée de son poil, n'est point à négliger : on en fait des gans & des bas ; on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le poil sans le découper, on ne fait guères usage que de celle des Castors terriers.

Du Castor gras & du Castor sec. Vous aurez peut-être oui parler, Madame, de *Castor gras* & de *Castor sec*, & peut-être serez-vous bien aisé d'en connoître la différence ; la voici. Le Castor sec est la peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage : le Castor gras est celle, qui a été portée par les Sauvages ; lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moëlle de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de mante, qu'on appelle robe, & de laquelle ils s'enveloppent le poil en dedans. Ils ne la quittent en hyver ni le jour, ni la nuit ; le grand poil tombe bientôt, le duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers ; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'il n'y méloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une marchandise si précieuse. Mais on n'a pu leur cacher longtems un secret de cette nature : il étoit confié à la cupidité

UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 147  
qui n'est jamais lontems sans se trahir elle-  
même.

1721.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé  
GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du Castor, Mars.  
se trouvant chargé d'une prodigieuse quantité Autre usage  
de cette Pelleterie, imagina, pour en facilité du Castor.  
la consommation, d'en faire filer & carder  
avec de la laine, & de cette composition il fit  
faire des Draps, des Flanelles, des Bas au  
métier, & d'autres Ouvrages semblables,  
mais avec peu de succès. Cet essai fit connoître  
que le poil du Castor n'est bon qu'à faire des  
Chapeaux. Il est trop court, pour pouvoir être  
filé seul, & il en faut mettre beaucoup moins  
de la moitié avec la laine, ainsi il y a peu de  
profit à faire dans cette Fabrique. On a pour-  
tant conservé une de ces Manufactures en  
Hollande, où on en voit des Draps & des  
Droguets; mais ces Etoffes sont cheres, &  
ne sont pas d'un bon usage. Le poil de Castor  
s'en détache bientôt, & forme à sa superficie  
comme un duvet, qui leur ôte tout leur lus-  
tre. Les Bas, qu'on en a faits en France,  
avoient le même défaut.

Voilà, Madame, tout ce que les Castors Industrie &  
peuvent procurer d'avantages à cette Colonie travaux des  
pour son Commerce: leur industrie, leur pré- Castors.  
voyance, le concert & la subordination,  
qu'on admire en eux, leur attention à se mé-  
nager des commodités, dont on n'avoit pas  
encore cru les Brutes capables de sentir la  
douceur, fournissent à l'Homme encore plus  
d'instructions que la Fourmi, à laquelle l'E-  
criture Sainte renvoye les Paresseux. Ils sont  
au moins parmi les Quadrupedes ce que les  
Abeilles sont parmi les Insectes volatiles. Je

1721.

Mars.

n'ai pas ouï dire à Gens instruits qu'ils ayent un Roi ou une Reine ; & il n'est pas vrai que quand ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande, & punit les paresseux : mais par la vertu de cet instinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun sçait ce qu'il doit faire, & tout se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre, qu'on ne se lasse point d'admirer. Peut-être après tout n'en est-on si étonné, que faute de remonter à cette Intelligence suprême, qui se sert de ces Etres dénués de raison, pour mieux faire éclater sa sagesse & sa puissance, & pour nous faire sentir que notre raison même est presque toujours par notre présomption la cause de nos égaremens.

La premiere chose, que font nos ingénieux Amphibies, lorsqu'ils veulent se loger, c'est de s'assembler ; vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés ? ce sera tout ce que vous voudrez ; mais ils sont quelquefois trois ou quatre cent ensemble, formant une bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Venise*. D'abord ils choisissent un Emplacement, où ils puissent trouver des vivres en abondance, & tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir. Il leur faut surtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau ou d'une petite Riviere, par le moyen d'une Digue, ou comme on parle ici, d'une Chaussée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-dessus de l'endroit, où ils ont résolu de bâtir. Trois ou quatre Castors se mettent autour d'un gros arbre, & viennent à bout avec leurs dents de le jeter par Terre. Ce n'est pas tout ; ils prennent si bien leurs me-

QUE  
qu'ils ayent  
pas vrai qu'e  
il y ait un  
paresseux :  
que donne  
vidence les  
loit faire ,  
embarras ,  
int d'admi-  
si étonné ,  
lligence su-  
qués de rai-  
sagefle & fa  
r que notre  
s par notre  
mens.  
s ingénieux  
oger, c'est  
tribus, ou  
s voudrez ;  
quatre cent  
de, qu'on  
D'abord ils  
ils puissent  
, & tout ce  
Il leur faut  
int ni Lac,  
int le cours  
ere, par le  
a parle ici ,  
couper des  
ils ont ré-  
tors se met-  
viennent à  
r Terre. Ce  
a leurs me-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 149  
sûres, qu'il tombe toujours du côté de l'eau, afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturier, quand ils l'ont mis en pièces. Ils n'ont plus ensuite qu'à rouler ces pièces pour les pousser dans l'eau, & ils les conduisent vers l'endroit, où elles doivent être placées.

Ces pièces sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, selon que la nature & la situation du lieu le demandent, car on dit que ces Architectes ont tout prévu. Quelquefois ils employent de gros troncs d'arbres, qu'ils posent à plat : quelquefois la Chaussée n'est composée que de pieux gros comme la cuisse, ou même plus menus, soutenus de bons picquets, & entrelassés de petites branches ; & par tout les vuides sont remplis d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre ; & leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge, pour voiturier ce mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derrière. Arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents, & pour l'employer, ils se servent d'abord de leurs pattes, ensuite de leur queue. Les fondemens de ces Dignes ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, & elles vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. Les proportions y sont toujours exactement gardées. La règle & le compas sont dans l'œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a observé que le côté du courant de l'eau est toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il seroit difficile à nos

1711.

Mars.

meilleurs Ouvriers de rien faire de plus solide & de plus régulier.

Mars.

La construction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles sont pour l'ordinaire bâties sur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Dignes ont formés : quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une pointe, qui avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale, & elles sont voutées en anse de panier. Les parois ont deux pieds d'épaisseur, les matériaux en sont les mêmes, que dans les Chaussées, mais moins gros, & tout est si bien enduit de terre glaise en dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice sont hors de l'eau, & dans cette partie chaque Castor a sa place marquée, qu'il a soin de joncher de feuillages, ou de petites branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la porte commune de la Cabanne, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent pour aller se baigner, il y a plusieurs ouvertures, par où ils vont se vider dans l'eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Castors : on en a vu, qui en renfermoient jusqu'à trente, mais cela est rare. Toutes sont assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur prévoyance.

L'hiver ne surprend jamais les Castors. Tous les ouvrages, dont je viens de parler, sont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ses provisions pour l'hiver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de fruits, d'écorces & de feuilles d'arbres ; ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons : alors tout

d'ui  
leur  
voir  
de n  
tent  
de T  
mett  
qu'il  
qui  
tam  
gran  
ou  
Alm  
dur  
man  
ceau  
Log  
pou  
C  
con  
des  
Cab  
cha  
Les  
son  
Les  
le r  
rép  
fait  
Si  
fi e  
rée  
son  
me  
vre  
ou  
qu

UE  
lus solide  
rien de  
rdinaire  
its Lacs,  
fois sur  
ité d'une  
figure est  
s en anse  
s d'épais-  
es, que  
, & tout  
dedans,  
Les deux  
& dans  
marquée,  
s, ou de  
it jamais  
te com-  
sue, par  
aller se  
, par où  
Cabannes  
s: on en  
trente,  
près les  
lles une  
Castors.  
parler,  
& alors  
er. Tan-  
mpagne,  
ts, d'é-  
ient aussi  
lors tout

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. V. 151  
leur est bon. Mais quand il s'agit de se pour-  
voir pour tout le tems, que la Terre couverte  
de neiges ne leur feroit rien, ils se con-  
tentent de bois tendre, comme de Peupliers,  
de Trembles, ou d'autres semblables. Ils le  
mettent en piles, & le disposent de façon,  
qu'ils puissent toujours prendre les morceaux  
qui trempent dans l'eau. On a remarqué con-  
stamment que ces piles sont plus ou moins  
grandes, suivant que l'hyver doit être plus  
ou moins long, & c'est pour les Sauvages un  
Almanach, qui ne les trompe jamais sur la  
durée du froid. Les Castors, avant que de  
manger le bois, le découpent en petits mor-  
ceaux fort menus, & les apportent dans leur  
Loge; car chaque Cabanne n'a qu'un magasin  
pour toute la Famille.

Quand la fonte des néges est dans sa force,  
comme elle ne manque pas de causer de gran-  
des inondations, les Castors quittent leurs  
Cabannes, qui ne sont plus logeables, &  
chacun va de son côté, où bon lui semble.  
Les Femelles y retournent, dès que les eaux  
sont écoulées, c'est alors qu'elles mettent bas.  
Les Mâles tiennent la Campagne jusques vers  
le mois de Juillet, qu'ils se rassemblent pour  
réparer les brèches, que les crûes d'eau ont  
faites à leurs Cabannes, ou à leurs Digues.  
Si elles ont été détruites par les Chasseurs, ou  
si elles ne valent point la peine d'être répa-  
rées, ils en font d'autres; mais bien des rai-  
sons les obligent souvent à changer de de-  
meure. La plus ordinaire est le défaut de vi-  
vres; ils y sont encore forcés par les Chasseurs,  
ou par les Animaux Carnaciens, contre les-  
quels ils n'ont point d'autre défense, que la

1721.  
Mars.

1721.

Mars.

suite. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plupart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le sont pas; si cela même ne faisoit éclater davantage sa puissance & sa sagesse, en ce que ceux-là, malgré leur foiblesse, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Castors semblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne sçavoient les quitter, quoiqu'ils y soient toujours inquiétés. Sur le chemin de Mont-real au Lac Huron, par la grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtissent ou réparent tous les étés: car la première chose, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'est de rompre la Cabanne & la Chaussée, qui lui donne de l'eau. Si cette Chaussée n'eût pas retenu les eaux, il n'y en auroit pas assez pour continuer la route, & il faudroit faire un portage: de sorte qu'il semble que ces officieux Castors vont se poster là, uniquement pour la commodité des Passans. On voit, dit-on, la même chose du côté de Quebec, où des Castors, en travaillant pour eux, fournissent de l'eau à un moulin à planches.

Des Castors  
Terriers.

Les Sauvages étoient autrefois persuadés, si on en croit quelques Relations, que les Castors étoient une espèce d'Animal raisonnable, qui avoit ses loix, son gouvernement, & son langage particulier: que ce Peuple Amphibie se choissoit des Commandans, qui dans les travaux communs distribuient à chacun sa tâche, posoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, punis-

d'o  
soier  
dus  
appe  
sépa  
se  
été  
aller  
qu'i  
de c  
la t  
frui  
plus  
froi  
ou l  
ci,  
qu'i  
Cav  
des  
auss  
Fra  
est  
dan  
qui  
bien  
poi  
dan  
bell  
Gré  
I  
les  
arri  
n'é  
plu  
Ou  
fau  
que

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 153  
soient ou exiloient les paresseux. Ces prétendus Exilés sont apparemment ceux , qu'on appelle *Castors Terriers* , qui en effet vivent séparés des autres , ne travaillent point , & se cachent sous terre , où leur unique attention est de se ménager un chemin couvert pour aller à l'eau. On les connoît au peu de poil , qu'ils ont sur le dos , ce qui vient sans doute de ce qu'ils se frottent continuellement contre la terre. Avec cela ils sont maigres , c'est le fruit de leur paresse : on en trouve beaucoup plus dans les Pays chauds , que dans les Pays froids. J'ai déjà remarqué que nos Castors , ou Bièvres d'Europe , tiennent plus de ceux-ci , que des autres : en effet M. Lemery dit qu'ils se retirent dans les Creux & dans les Cavernes , qui se rencontrent sur les bords des Rivieres , surtout en Pologne. Il y en a aussi en Allemagne , le long de l'Ebre ; & en France sur le Rhône , l'Isere & l'Oise. Ce qui est certain , c'est que nous ne voyons point dans les Castors Européens ce merveilleux , qui distingue si fort ceux du Canada. C'est bien dommage , Madame , qu'il ne se soit point trouvé de ces admirables Animaux , ni dans le Tybre , ni dans le Permesse : que de belles choses ils auroient fait dire aux Poètes Grecs & Romains !

Il paroît que les Sauvages du Canada ne les molestoient pas beaucoup avant notre arrivée dans leur Pays. Les peaux de Castors n'étoient pas telles , dont ces Peuples faisoient plus d'usage pour se couvrir , & la chair des Ours , des Elans , & de quelques autres Bêtes fauves leur sembloit apparemment meilleure , que celle des Castors. Ils les chassoient néan-

1729.

Mars.

1721.

Mars.

De la Chasse  
du Castor.

moins, & cette Chasse avoit son tems & son cérémonial marqué; mais quand on ne chasse que pour le besoin, & que ce besoin est borné au pur nécessaire, on ne fait pas de grandes destructions; aussi lorsque nous arrivâmes au Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

La Chasse du Castor n'est pas difficile; car il s'en fait bien que cet Animal ait autant de force pour se défendre, ni d'adresse pour éviter les embûches de ses Ennemis, qu'il montre d'industrie pour se bien loger, & de prévoyance pour se pourvoir de tous les besoins de la vie. C'est pendant l'hyver, qu'on lui fait la guerre dans les formes; c'est-à-dire, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de poil, & la peau plus mince. Cette Chasse se fait de quatre manières, qui sont les filets, l'affut, la tranche & la trappe. La première est ordinairement jointe à la troisième; & on s'amuse rarement à la seconde, parce que les petits yeux de cet Amphibie sont si perçans, & il a l'oreille si fine, qu'il est malaisé de l'approcher assez pour le tirer; avant qu'il ait gagné l'eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saison, & où il plonge d'abord. On le perdroit même, quand il auroit été blessé, avant que de s'être jetté à l'eau, parce qu'il ne revient point au-dessus, s'il meurt de sa blessure. C'est donc à la tranche & à la trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Castors ayent fait leurs provisions pour l'hyver, ils ne laissent pas de faire de tems en tems quelques excursions dans les

D'U  
Bois,  
fraîch  
côte  
sur le  
comm  
mette  
fraîch  
touch  
bueh  
qui s  
dema  
mani  
enco  
une  
vien  
y att  
qu'er  
mou  
dre t  
mom  
enco  
des C  
dans  
des I  
l'An  
ses p  
l'ass  
étou  
S  
seau  
On  
filet  
Cast  
poi  
trou  
les

Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicatesse coûte la vie à plusieurs. Les Sauvages dressent sur leur chemin des trappes, faites à peu près comme un 4 de chiffre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La tranche demande plus de précaution, & voici de quelle maniere on y procede. Quand la glace n'a encore qu'un demi pied d'épaisseur, on y fait une ouverture avec la hache: les Castors y viennent pour respirer plus à leur aise; on les y attend, & on les sent venir de loin, parce qu'en soufflant ils donnent un assez grand mouvement à l'eau: ainsi il est aisé de prendre ses mesures pour leur casser la tête, au moment, qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus sûrement, & n'être pas apperçu des Castors, on jette sur le trou, qu'on a fait dans la glace, de la bourre de Roseaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoit que l'Animal est à portée, on le saisit par une de ses pattes, & on le jette sur la glace, où on l'assomme, avant qu'il soit revenu de son étourdissement.

Si la Cabanne est proche de quelque Ruisseau, la Chasse se fait encore plus aisément. On coupe la glace en travers pour y rendre un filet: ensuite on va briser la Cabanne. Les Castors, qui y sont renfermés, ne manquent point de se sauver dans le Ruisseau, & se trouvent pris dans le filet. Mais il ne faut pas les y laisser longtems, ils s'en seroient bientôt

1721.

Mars.

débarrassés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes sont dans des Lacs, ont à trois ou quatre cent pas du rivage une espèce de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air : alors les Chasseurs se partagent en deux bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac ; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se refugier dans l'autre ; mais ils n'y trouvent plus qu'une poussière, qu'on y a jetée exprès, & qui les aveugle, de sorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chaussées ; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans deffense : ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs ; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins quelques-uns.

Quelques particularités sur ces Amphibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes carnacieres, qui leur font la guerre, ils plongent en battant l'eau de leur queue avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieuë. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'odorat si fin, qu'étant dans l'eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoute qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Lièvres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter.

D'UN  
Enfin  
sa Fer  
autre  
relle

Les  
que l  
tor, p  
les de  
dit la  
mun  
de cet  
point  
empê  
fût h  
est v  
perst  
natur  
reste  
enco  
ques  
nous  
trouv  
qu'il

N  
mêm  
à bic  
& q  
pres  
struc  
& de  
le R  
avoi  
des  
les,  
Cet  
est

Enfin on assure que quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

1721  
Mars.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les dents des Chiens ne résisteroient pas. On dit la même chose des os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les Esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venue après coup; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en France quelques-uns de ces merveilleux Amphibies: nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature à peu près que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un diminutif, & qu'on nomme *Rat musqué*. Il a en effet presque toutes les propriétés du Castor; la structure du corps & surtout de la tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queue, en quoi il diffère peu des nôtres; & si on lui avoit ôté les testicules, qui renferment un Musc très-exquis. Cet Animal, qui pèse environ quatre livres, est assez semblable à celui, que M. R A I A

Du Rat musqué.

1721.

Mars.

décrit, sous le nom de *Mus Alpinus*. Il se met en Campagne au mois de Mars, & sa nourriture est alors de quelques morceaux de bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des neiges il vit de racines d'orties, puis des tiges & des feuilles de cette plante. En été il ne mange guères que des fraises & des framboises, auxquelles succèdent d'autres fruits dans l'automne. Durant tout ce tems-là on voit rarement le Mâle sans la Femelle.

A l'entrée de l'hiver ils se séparent, & chacun va de son côté se loger dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions, & les Sauvages assurent que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce soit. Ils bâtissent aussi des Cabannes à peu près de la forme de celle des Castors, mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si bien travaillées. Quant à leur situation, elle est toujours au bord de l'eau; ainsi ils n'ont pas besoin de faire des chaussées. On dit que le poil du Rat musqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Castor, & n'y gêne rien. Sa chair n'est pas mauvaise, si ce n'est lorsqu'il est en rut; car alors il n'est pas possible de lui ôter un goût de Musc, qui ne flatte point le palais aussi agréablement que le nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chasses de nos Sauvages & des Animaux, qui sont particuliers à ce Pays: mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma voiture est prête, & je pars.

Je suis, &amp;c.

D'UN

SIX

Voyag

me

Sei

tion

de

Riv

Aux

M

J'A

deux

élog

rois p

heur

Cam

très-

ne co

On s

on p

ceme

net,

de r

beso

soix

men

M

Tren

Je n

SIXIEME LETTRE. 1721.

*Voyage de Quebec aux Trois Rivieres. Comment on peut courir la poste sur la nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Description de Beckancourt. Tradition sur le nom de la Riviere Puante. Description des Trois Rivieres. Suite des Chasses des Sauvages.*

Mars.

Aux Trois Rivieres, le 6. de Mars, 1721.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle soit éloignée de Quebec de vingt-cinq lieues, j'aurois pu fort aisément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiasura*, que la nége & la glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'hiver, & qui ne coûte pas plus que les voitures ordinaires. On se sert pour cela d'une cariole, ou, comme on parle ici, d'une cariole, qui se pousse si doucement, qu'un seul Cheval suffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un besoin on feroit ainsi en vingt-quatre heures soixante lieues, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure chaise de poste.

Maniere de courir la Poste en traîne.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à sept lieues de la Capitale, d'où je n'étois parti qu'une heure avant la nuit.

Des Seigneuries du Canada.

1721.

Mars.

C'est une des bonnes Paroisses du Pays. L'Eglise est grande & bien bâtie, & les Habitans y sont fort à leur aise. En général les anciens Habitans sont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raison. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds assez considérables, pour y loger le nombre d'Ouvriers nécessaires pour cela. Il a donc fallu qu'ils établissent des Habitans, qui avant que de pouvoir y recueillir de quoi subsister, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainsi ils n'ont pu s'engager envers les Seigneurs, qu'à une redevance fort modique: de sorte qu'avec les lods & ventes, qui sont ici bien peu de choses, le droit de moulin & la métairie, une Seigneurie de deux lieues de front, & d'une profondeur illimitée, n'est pas d'un grand revenu dans un pays si peu peuplé, & où il y a si peu de Commerce au-dedans.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'est-là sans doute une des raisons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre à tous Nobles & Gentilshommes habités au Canada, de faire le Commerce tant par Mer que par Terre, sans qu'ils puissent être recherchés, ni réputés avoir dérogé. Ce sont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conseil le dixième de Mars 1685. Au reste, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui sont titrées, à laquelle le Droit de Patronage soit attaché; car sur la prétention

D'U  
de qu  
avoic  
jeste  
année  
l'Evê  
qu'au  
Sujet  
Cure  
nent  
décla  
point  
Je  
tre a  
le ch  
celui  
je fis  
j'arri  
de B  
Fran  
tre d  
me a  
gouv  
que j  
Baro  
qui v  
son l  
pour  
érigé  
qu'e  
L  
ce D  
tre H  
natu  
triar  
rage  
Cam

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VI. 161.  
de quelques Seigneurs, fondée sur ce qu'ils  
avoient fait bâtir l'Eglise Paroissiale, Sa Ma-  
jesté étant en son Conseil, prononça la même  
année 1681, que ce Droit n'appartenoit qu'à  
l'Evêque, tant parce qu'il est plus en état,  
qu'aucun autre, de juger de la capacité des  
Sujets, que parce que la portion congrüe des  
Cures est payée sur les dixmes, qui appartiennent  
à l'Evêque. Le Roi dans ce même Arrêt  
déclare, que le Droit de Patronage n'est  
point censé Honorifique.

1721.

Mars.

Je partis de la Pointe aux Trembles le qua-  
tre avant le jour avec un cheval borgne, je  
le changeai ensuite contre un boiteux, &  
celui-ci contre un poullif. Avec ces trois relais  
je fis dix-sept lieues en sept ou huit heures, &  
j'arrivai de très-bonne heure chez M. le Baron  
de Beckancourt, Grand Voyer de la Nouvelle  
France, lequel ne voulut jamais me permet-  
tre d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme  
a sur ses Terres un Village d'Abénaquis,  
gouverné pour le Spirituel par un Jésuite,  
que j'étois bien aise de saluer en passant. Le  
Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere,  
qui vient du Sud, qui coule toute entiere dans  
son Domaine, & qui porte son nom. Ce n'est  
pourtant pas cette grande Terre, qui a été  
érigée en Baronnie; mais celle de Portneuf,  
qui est de l'autre côté du Fleuve.

Situation de  
Beckancourt.

La vie, que mene M. de Beckancourt dans  
ce Désert, car on n'y voit point encore d'au-  
tre Habitant que le Seigneur, rappelle assez  
naturellement le souvenir de ces anciens Pa-  
triarches, qui ne dédaignoient point de par-  
tager avec leurs Domestiques le travail de la  
Campagne, & vivoient presqu'aussi sobre,

1721.

Mars.

ment qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages ses Voisins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ses Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vassaux, & il fera les conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout son Terrain. La Riviere de Beckancourt se nommoit auparavant *la Riviere Puante*: je m'informai de la cause de ce nom, car l'eau de la Riviere me parut fort belle, on m'assûra qu'elle est très-bonne, & il n'y a aucune mauvaise odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cause étoit la mauvaise qualité des eaux: d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats musqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent souffrir l'odeur; mais voici une troisième version, que ceux, qui ont fait plus de recherches sur l'ancienne Histoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit  
venu le nom  
de Riviere  
*Puante* à la  
Riviere de  
Beckancourt.

Des Algonquins étoient en guerre contre les *Onnoncharonnons*, plus connus sous le nom de Nation de *l'Iroquet*, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Isle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne: cependant on prétend que ce sont les Hurons, qui l'ont chassée de leur ancienne demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en soit, elle étoit au tems, dont je parle, en guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un seul coup cette guerre, dont ils commençoient à se lasser, s'aviserent d'un stratagème, qui leur réussit. Ils se mirent en em-

d'UN  
busca  
qui p  
Ensu  
les Co  
le Fl  
n'éto  
qu'ils  
Pêch  
voir  
fient  
& ga  
fort p  
bon  
pour  
paroi  
réuss  
cerer  
de ce  
croy  
ptoy  
A  
derr  
Rivi  
on ne  
Une  
la pr  
rent  
plus  
pero  
l'eau  
outr  
vere  
fuy  
quin  
ne s'  
nier

D'UN VOYAGE EN AMERIQUE. LET. VI. 163  
buscade sur les deux bords de la petite Riviere,  
qui porte aujourd'hui le nom de Beckancour.  
Ensuite ils détacherent quelques Canots, dont  
les Conducteurs firent semblant de pêcher dans  
le Fleuve. Ils sçavoient que leurs Ennemis  
n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point  
qu'ils ne courussent d'abord sur les prétendus  
Pêcheurs: en effet ceux-là ne tarderent pas à  
voir fondre sur eux une flotte de Canots, ils  
firent semblant d'avoir peur, prirent la fuite,  
& gagnèrent la Riviere. Ils y furent suivis de  
fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir  
bon marché de cette poignée d'Hommes, &  
pour l'engager plus avant, ils affecterent de  
paroître fort épouvantés. Cette feinte leur  
réussit; ceux, qui les poursuivoient, avan-  
cerent toujours, & jettant, selon la Coûtume  
de ces Barbares, des cris effroyables, ils se  
croyoient au moment de tomber sur leur  
proye.

Alors une grêle de fleches décochées de  
derriere tous les buissons, qui bordoient la  
Riviere, les jetta dans une confusion, dont  
on ne leur donna point le tems de se remettre.  
Une seconde décharge, qui suivit de fort près  
la premiere, acheva leur dérouté. Ils voulu-  
rent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient  
plus se servir de leurs Canots, qui étoient  
percés de toutes parts. Ils se lancerent dans  
l'eau, esperant de se sauver à la nage; mais  
outre que la plupart étoient blessés, ils trou-  
verent en arrivant à terre, la mort, qu'ils  
fuyoyent, & pas un seul n'échappa aux Algor-  
quins, qui ne pardonnerent à Personne, &  
ne s'amuserent pas même à faire des Prison-  
niers. La Nation de l'Iroquet ne s'est point

1721

Mars.

1721.

Mars.

relevée de cet échec, & quoiqu'on ait encore vû quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui resterent dans l'eau, & sur les bords de la Riviere, l'infesta de telle sorte, que le nom de *Riviere Puante* lui en est demeuré.

Du Village  
Abénaqui de  
Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'est pas présentement aussi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laisseroit pourtant pas de nous être d'un grand secours, si la guerre recommençoit. Ces Sauvages sont les meilleurs Partisans du Pays, & toujours disposés à faire des courses dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom seul a souvent jeté l'épouvante jusques dans Boston. Ils ne nous serviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cedent point en valeur, & qui ne sont pas aussi bien disciplinés qu'eux. Ils sont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Christianisme. Il faut pourtant avouer que leur ferveur n'est plus au point, où on l'a vûë les premières années de leur Etablissement parmi nous. On leur a porté de l'Eau-de-vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais, que pour s'enyvrer. Cependant une funeste expérience nous a appris, qu'à mesure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Pasteurs, & se rapprochent des Anglois. Il est bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un sordide intérêt, à

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 165  
les rendre vicieux, comme il est déjà arrivé  
à quelques autres Nations.

1721.

Après avoir embrassé le Missionnaire de  
de Beckancourt (a), visité sa Bourgade, &  
fait avec lui de tristes réflexions, que ne peut  
manquer de fournir le désordre, dont je viens  
de parler, & dont il est souvent réduit à gémir  
devant Dieu, je traversai le Fleuve Saint  
Laurent pour me rendre en cette Ville. Rien  
n'est plus charmant, Madame, que sa situa-  
tion. Elle est bâtie sur un côteau de sable,  
qui n'a guères de stérile, que l'espace, qu'elle  
peut occuper, si elle devient jamais une Ville  
considérable: car à présent c'est fort peu de  
choses. Du reste, elle est environnée de tout  
ce qui peut rendre une Ville agréable & opu-  
lente. Le Fleuve, large de près d'une demie  
lieuë, est à ses pieds. Au-delà on ne voit  
que Campagnes cultivées, fertiles, & cou-  
ronnées des plus belles Forêts du Monde. Un  
peu au-dessous, & du même côté que la  
Ville, le Fleuve reçoit une assez belle Riviere,  
qui, avant de confondre ses eaux avec les  
siennes, en reçoit en même tems deux autres,  
l'une à sa droite, & l'autre à sa gauche, &  
c'est ce qui a fondé le nom de *Trois Rivières*,  
que porte la Ville.

Mais.  
Situation de  
la Ville des  
Trois Rivie-  
res.

Au-dessus, & presque à la même distance,  
commence le *Lac de Saint Pierre*, lequel a  
environ trois lieuës de large, & sept de long.  
Ainsi rien ne borne la vue de ce côté-là, &  
le Soleil paroît se coucher dans les ondes. Ce  
Lac, qui n'est qu'un élargissement du Fleuve,  
reçoit plusieurs Rivières. Il y a assez d'appa-  
rence que ce sont ces Rivières, qui avec le

Du Lac de  
*Saint Pierre*.

(a) Le Pere Eustache LE SUEUR.

1721.

Mars.

tems ont mangé le terrain bas & mouvant, à travers duquel elles couloient; cela est surtout sensible à l'égard de celle de Saint François, dont l'embouchure est semée de plusieurs Îles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent. D'ailleurs dans tout le Lac, si ce n'est au milieu du Canal, dont la force du Courant du Fleuve a conservé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils soient chargés, ne se tirent pas aisément. En récompense, il est partout fort poissonneux, & le poisson y est excellent.

Description  
de la Ville.

On ne compte guères que sept ou huit cent Personnes dans la Ville des Trois Rivieres: mais elle a dans son voisinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce sont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (\*) Au reste, quelque peu peuplée que soit cette Ville, sa situation la rend très-importante, & c'est un des plus anciens Etablissemens de la Colonie. Dès les premiers tems ce Poste a eu un Gouverneur. Il a mille écus d'appointemens, & un Etat-Major. On voit aussi dans cette Ville un Couvent de Recollets; une assez belle Eglise Paroissiale, desservie par ces mêmes Religieux; & un très-bel Hôpital joint à un Monastere d'Ursulines, qui y sont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hospitalieres. C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1650 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction a été absorbée par le Conseil

(\*) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VI. 167  
Supérieur de Quebec & par l'Intendant, avoit  
un Lieutenant aux Trois Rivieres; aujourd'hui  
cette Ville a une Justice ordinaire, dont  
le Chef est un Lieutenant Général.

1721.

Mars.

Elle doit son origine au grand abord, qui  
dans les commencemens de la Colonie se fai-  
soit en ce lieu-là des Sauvages de différentes  
Nations. Il en descendoit surtout plusieurs des  
Quartiers les plus reculés vers le Nord, par  
les Trois Rivieres, qui ont donné le nom à la  
Ville, & qu'on remonte fort loin. La situa-  
tion du lieu, joint au grand Commerce, qui  
s'y faisoit, engagea quelques François à s'y  
établir, & la proximité de la Riviere de *So-  
rel*, alors nommée la *Riviere des Iroquois*,  
& dont je vous parlerai bientôt, obligea les  
Gouverneurs Généraux à y construire un Fort,  
où ils entretenoient une bonne Garnison, &  
qui eut d'abord son Gouverneur particulier.  
Ainsi ce Poste fut dès lors regardé comme un  
des plus importans de la Nouvelle France. Au  
bout de quelques années les Sauvages se lassant  
d'y être continuellement harcelés par les Iro-  
quois, dont les François eux-mêmes avoient  
assez de peine à se defendre; n'ayant plus la  
liberté des passages, où ces fiers Ennemis leur  
dressoient sans cesse des embuches, & n'étant  
pas même toujours en sûreté à la vûe & sous  
le Canon de notre Fort, cessèrent d'y porter  
leurs Pelleteries. Les Jésuites, avec ce qu'ils  
y avoient assemblé de Néophytes, se retire-  
rent trois lieues au-dessous, sur un Terrein,  
que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADE-  
LEINE, un des Membres de la Compagnie  
des cent Associés, formée par le Cardinal DE  
RICHELIEU, d'où ce Terrein a pris le nom

Origine de  
son Etablis-  
ment.

U E  
nouvant,  
la est sur-  
int Fran-  
plusieurs  
té jointes  
e Lac, si  
a force du  
e la pro-  
mots, en-  
ands Ca-  
és, ne se  
é, il est  
son y est  
huit cent  
Rivieres:  
enrichit  
es de Fer  
quand on  
peuplée  
end très-  
ens Eta-  
premiers  
la mille  
major. On  
t de Re-  
ale, des-  
un très-  
rsulines,  
& qui y  
ore une  
s l'année  
ce, dont  
Conseil  
en tire le

1721.

Mars.

Du Cap de la  
Madeleine.

de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (\*).

La *Million*, qu'on y avoit transportée, n'y a pourtant pas subsisté longtems. C'est en partie l'effet de l'inconstance des Sauvages, & principalement une suite des guerres & des maladies, qui ont presqu'entièrement détruit cette Eglise naissante. On voit bien encore aux environs, une troupe d'Algonquins, dont la plupart ont été baptisés dans leur enfance mais qui n'ont aucun Exercice réglé de Religion. Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la traite des Castors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déjà réuni plusieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, sous la conduite d'un Missionnaire Jésuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponse à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient se résoudre à quitter un lieu, où les os de leurs Peres reposent : mais quelques Personnes sont persuadés, & ce n'est pas sans fondement, que cette résistance vient moins de leur part, que de gens, à qui leur voisinage est utile, & qui sans doute ne font pas assez réflexion qu'ils sacrifient le salut de ces Sauvages à un assez léger intérêt.

On vient de m'assurer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occasion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Isle Royale.

(\* ) Outre les Mines de fer qui sont assez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert il y a quelques années, plusieurs sources d'Eaux Minérales, qui sont des mêmes qualités, que celles de Forges.

Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chasses des Sauvages. Celle du Castor, ainsi que je l'ai déjà remarqué, n'est devenue leur principal objet, que depuis qu'ils ont vû le cas, que les François faisoient de la dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le premier rang, & où la superstition avoit le plus de part. Voici ce qui se pratique encore aujourd'hui dans cette Chasse parmi ceux, qui ne sont pas Chrétiens.

C'est toujours un Chef de guerre, qui en marque le tems, & qui a soin d'inviter les Chasseurs. Cette invitation, qui se fait en grande cérémonie, est suivie d'un Jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau : & je vous dirai en passant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'est ne rien prendre du tout. Bien plus, malgré l'extrême foiblesse, qu'une si excessive abstinence ne scauroit, ce semble, manquer de leur causer, ils ne cessent de chanter, tant que le jour dure. Ce jeûne s'observe pour obtenir des Esprits qu'ils fassent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Plusieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vû se découper la chair en plusieurs endroits du corps, pour se rendre propices leurs génies. Mais il est bon de sçavoir qu'ils ne leur demandent point leur secours, pour venir à bout de ces furieux Animaux; il leur suffit de sçavoir où il y en a : comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendit Victorieux de ses Ennemis, mais seulement assez de jour, pour achever de les vaincre.

De la Chasse  
de l'Ours.

Les Sauvages adressent aussi pour le même sujet des vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chasses précédentes, & comme ils ne sont occupés que de cette pensée, tandis qu'ils veillent, il est naturel que pendant leur sommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des estomachs vuides, ils rêvent souvent aux Ours. Mais ce n'est pas encore assez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vû des Ours dans le même Canton; & le moyen que tous les rêves s'accordent sur cela? Toutefois, pourvû qu'un habile Chasseur ait cru voir en songe deux ou trois fois de suite des Ours dans un lieu marqué, soit complaisance, car rien n'est plus complaisant que nos Sauvages, soit qu'à force d'en entendre parler, leur cerveau creux en prenne enfin l'impression, tout le monde y rêve bientôt, ou fait semblant d'y avoir rêvé, & la résolution est prise d'aller de ce côté-là.

Le jeûne fini, & le lieu de la Chasse arrêté, le Chef choisi pour le parti de Chasse donne à tous ceux, qui en doivent être, un grand repas, & personne n'oseroit s'y présenter, sans avoir pris auparavant le bain, c'est-à-dire, sans s'être jetté dans la Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvû que la Riviere ne soit point glacée. Ce festin, n'est pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger; quoiqu'on ait lontems jeûné, & peut-être par cette raison, on y mange sobrement: celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien; & toute son occupation, tandis que les autres sont à table, est de raconter ses anciennes prouesses à la chasse: de nouvelles invocations

aux Mânes des défunts Ours terminent la fête. On se met ensuite en marche, barbouillé de noir, équipé comme pour la guerre, & parmi les acclamations de tout le Village. Aussi la Chasse n'est-elle pas moins noble parmi ces Peuples, que la guerre: l'alliance d'un bon Chasseur est même plus recherchée, que celle d'un Guerrier fameux, parce que la Chasse fournit à toute la Famille la vie & le vêtement, & que les Sauvages ne souhaitent rien au-delà. Mais un Homme n'est pas réputé grand Chasseur, s'il ne tué douze grandes Bêtes en un jour.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages sur nous: car en premier lieu rien ne les arrête, ni Buissons, ni Fossés, ni Ravines, ni Etangs, ni Rivières. Ils vont toujours devant eux par la ligne la plus droite. En second lieu, il est peu, ou plutôt il n'est point d'Animaux, qu'ils ne gagnent à la course. On en a vu arriver, dit-on, dans un Village conduisant avec une houssine des Ours, qu'ils avoient lassés, comme ils auroient mené un troupeau de Moutons; & le Cerf le plus agile ne l'est pas plus qu'eux. Au reste le Chasseur doit profiter peu pour lui-même de sa Chasse. Il est obligé d'en faire de grandes libéralités. Si on le prévient, & qu'on la lui enlève, il faut qu'il se laisse dépouiller sans rien dire, & qu'il se contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la distribution, qu'il fait du produit de sa Chasse, sa Famille soit partagée la première. Mais il faut avouer que ceux, avec qui nous avons plus de commerce, ont déjà un peu perdu de cette antique géné-

1722.

Mars.

L'Ours passe  
six mois sans  
manger.

rosité, & de cet admirable désintéressement; Rien n'est plus contagieux, que l'esprit d'intérêt, & rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

Le tems de la Chasse de l'Ours est l'hyver. Alors ces Animaux sont cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils se font de leurs racines une Tanière, dont ils bouchent l'entrée avec des branches de Sapin, & où ils sont parfaitement à l'abri des rigueurs de la saison. Si tout cela leur manque, ils font un trou en terre, & ont grand soin, quand ils y sont entrés, d'en bien fermer l'ouverture. On en a vû, qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Caverne, de manière à n'être pas apperçus, quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque manière qu'un Ours soit logé, il ne sort point de sa retraite de tout l'hyver: c'est ce qui n'est plus révoqué en doute. On n'est pas moins assuré qu'il n'y porte aucune provision, & par conséquent que pendant tout ce tems là il ne boit, ni ne mange; qu'il tire alors de ses pattes, en les lèchant, une substance, qui le nourrit, comme quelques-uns l'ont avoué: c'est sur quoi il est permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui est certain, c'est qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un hyver, sans leur donner ni à boire, ni à manger, & qu'au bout de six mois ils étoient aussi gras qu'auparavant. Il est sans doute assez surprenant qu'un Animal pourvu d'une si bonne fourrure, & qui n'a point la mine d'être bien délicat, prenne contre le froid des précautions, dont aucun autre que lui ne s'avise. Cela montre qu'il ne faut pas juger sur les apparences: chacun sent ses besoins.

Il n'est donc pas nécessaire de courir beaucoup pour attrapper les Ours; il n'est question que de reconnoître les endroits, où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chasseurs croyent en avoir trouvé quelqu'un, ils forment un grand cercle d'un quart de lieuë de circonference, plus ou moins, suivant le nombre des Chasseurs. On avance ensuite en se resserrant toujours, & chacun cherche devant soi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette manière s'il y en a, il est difficile qu'il en échappe aucun; car nos Sauvages sont d'excellens Furëts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque distance de-là, & tout le tems de la Chasse s'employe de cette sorte.

Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met entre les dents le tuyau de sa pipe allumée, souffle dans le fourneau, & remplissant ainsi de fumée la gueule & le gosier de la Bête; il conjure son esprit de n'avoir aucun ressentiment de ce qu'il vient de faire à son corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les chasses, qu'il fera dans la suite. Mais comme l'Esprit ne répond point, le Chasseur, pour sçavoir si sa priere a été exaucée, coupe le filet, qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à ce qu'il soit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces filers dans le feu. S'ils y pétillent & se retirent, comme il ne peut guères manquer d'arriver, cela est pris pour une marque certaine que les Esprits des Ours sont apaisés: sinon, on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse de l'année suivante ne sera pas heureuse, à moins qu'on

1721.

Mars.

Maniere,  
dont se fait  
cette Chasse.

Cérémonie  
ridicule, qu'  
se pratique  
quand on a  
tué un Ours.

1721.

ne trouve le secret de se les reconcilier : car enfin il y a remède à tout.

Mars.

Réception,  
que l'on fait  
aux Chasseurs  
à leur retour.

Les Chasseurs sont bonne chere, tant que dure la chasse, & pour peu qu'elle ait réussi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs amis, & nourrir lontems leurs familles. Ce n'est pas à la verité un grand ragoût que cette viande boucanée, mais tout est bon pour des Sauvages. A voir la réception, qu'on leur fait, les louanges qu'on leur donne, l'air content & suffisant, qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition, chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme, leur dit-on, & disent-ils sans façon eux mêmes, pour combattre & pour vaincre ainsi les Ours. Une autre chose, qui ne leur attire pas de moindres éloges, & dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'est de ne rien laisser du grand repas, que leur donne encore au retour de la chasse celui, qui y a commandé. On y présente, pour premier service, le plus grand Ours, qui ait été pris, & on le sert tout entier avec ses entrailles : il n'est pas même écorché, on s'est contenté de lui griller la peau, comme on fait aux Porcs. Ce festin est voué à je ne sçai quel Génie, dont on croiroit s'attirer l'indignation, si on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laisser du bouillon, où les viandes ont été cuites, & qui n'est guères qu'une graisse fonduë, & réduite en huile. Rien n'est plus mauvais : aussi y a-t'il toujours quelqu'un, qui en créve, & plusieurs en sont fort incommodés.

Quelques  
particularités  
sur les Ours.

Les Ours ne sont méchans en ce Pays, que quand ils ont faim, ou quand ils ont été bles-

UE  
illier : car

tant que  
ait réussi ,  
oi régaler  
familles.  
goût que  
bon pour  
u'on leur  
l'air con-  
ous diriez  
Expédi-  
une Na-  
leur dit-  
nes, pour  
urs. Une  
de moin-  
moins de  
ad repas ,  
la chasse  
présente ,  
Ours, qui  
avec les  
; on s'est  
ne on fait  
sçai quel  
indigna-  
Il ne faut  
les vian-  
s qu'une  
Rien n'est  
uelqu'un,  
t incom-  
pays, que  
été bles-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 175  
tés. On prend néanmoins toujours ses pré-  
cautions, quand on les approche. Rarement  
ils attaquent; ils fuient même, dès qu'ils  
voient quelqu'un; & il ne faut qu'un Chien  
pour les faire courir bien loin. S'ils sont donc  
par tout comme en Canada, on auroit pu ré-  
pondre à la demande de M. Despreaux, que  
c'est l'Ours, qui a peur du Passant, & non le  
Passant de l'Ours. Au mois de Juillet l'Ours est  
en rut. Il devient alors si maigre, sa chair  
est si fade, & d'un si mauvais goût, que les  
Sauvages mêmes, eux qui mangent souvent  
des choses, qui nous feroient bondir le cœur,  
ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit,  
que cette passion maigrit plus en un mois un  
Animal de cette espece & de cette figure, que  
ne fait une abstinence totale de six mois! Il  
est moins surprenant qu'il soit alors si farou-  
che & de si mauvaise humeur, qu'il ne fait  
pas bon de se rencontrer sur son chemin. C'est  
un effet de la jalousie.

Ce tems-là passé, il reprend son embon-  
point, & rien n'y contribue davantage, que  
que les fruits, qu'il trouve partout dans les  
Bois, & dont il est extrêmement friand. Il  
aime surtout le raisin; & comme toutes les  
Forêts sont remplies de vignes, qui s'élevent  
jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne  
fait aucune difficulté d'y grimper. Mais si un  
Chasseur l'y apperçoit, sa friandise lui coûte  
la vie. Quand il a ainsi bien mangé des fruits,  
sa chair a un très-bon goût, & elle le con-  
serve jusqu'au printems. Elle a néanmoins tou-  
jours un grand défaut; elle est trop huileuse,  
& si on n'en use pas modérément, elle donne  
la dysenterie. D'ailleurs, elle est nourrissante;

H iij

1721.

Mars.

3

2

1

1721.

Mars.

Des Chiens  
de Chasse des  
Sauvages.

& un petit Ourson vaut bien un Agneau  
J'oubliois, Madame, de vous dire que les  
Sauvages menent toujours à leurs chasses un  
grand nombre de Chiens ; ce sont les seuls  
Animaux domestiques, qu'ils élevent ; & ils  
ne les élevent, que pour la chasse. Tous pa-  
roissent de la même espèce : ils ont les oreilles  
droites, & le museau allongé à peu près com-  
me les Loups ; mais ils sont fort fidèles, &  
fort attachés à leurs Maîtres, qui les nour-  
rissent pourtant assez mal, & ne les caressent  
jamais. On les dresse de très-bonne heure à  
l'espèce de chasse, à laquelle on les destine ;  
& ils sont excellens Chasseurs. Je n'ai pas le  
tems de vous en dire davantage, parce qu'on  
m'appelle pour m'embarquer.

Je suis, &amp;c.

## SEPTIÈME LETTRE.

*Description du Pays & des Isles de Richelieu  
& de Saint François. Du Village Abénaqui.  
De l'ancien Fort de Richelieu, & de ceux,  
qu'on avoit construits dans chaque P. roisse.  
Belles actions de deux Dames Canadiennes.  
Des autres Chasses des Sauvages.*

A Saint François, l'onzième de Mars, 1721.

MADAME,

JE partis le neuf des Trois Rivieres. Je ne  
fis que traverser le Lac de Saint Pierre, en

QUE  
gneaux  
ire que les  
chasses un  
t les seuls  
ent; & ils  
Tous pa-  
les oreilles  
près com-  
fidèles, &  
les nour-  
s caressent  
ne heure à  
s destine,  
n'ai pas le  
arce qu'on

TRE.

Richelieu  
Abénaqui.  
de ceux,  
Paroisse.  
adiennes.

rs, 1721.

res. Je ne  
erre, en.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET.VII. 177  
trant au Sud; je fis ce voyage en Carriole,  
parce que la glace étoit encore assez forte pour  
toutes sortes de voitures; & j'arrivai vers le  
midi à S. François. J'employai l'après-diner &  
toute la journée d'hier à visiter ce Canton, &  
je vais vous rendre compte de ce que j'y ai  
observé.

1725.

A l'extrémité occidentale du Lac de S. Pierre, Des Isles de  
il y a un nombre prodigieux d'Isles de toutes Richelieu &  
grandeurs, qu'on appelle les Isles de Richelieu, de Saint Fran-  
& en tournant sur la gauche, quand on vient çois.  
de Quebec, on en trouve six autres, qui bor-  
dent une anse assez profonde, dans laquelle  
se décharge une jolie Riviere, dont la source  
est au voisinage de la Nouvelle York. Les  
Isles, la Riviere, & tout le Pays, qu'elle ar-  
rose, portent le nom de Saint François. Cha-  
cune des Isles a plus d'un grand quart de lieu  
de long: leur largeur est inégale; la plûpart  
de celles de Richelieu sont plus petites. Tou-  
tes étoient autrefois remplies de Cerfs, de  
Daims, de Chevreuils & d'Orignaux: le Gi-  
bier y foisonnoit d'une manière étonnante,  
& n'y est pas encore trop rare; mais les gran-  
des Bêtes ont disparu.

On pêche aussi d'excellens Poissons dans  
la Riviere de Saint François & à son embou-  
chure. L'hyver on fait des trous dans la gla-  
ce, on y passe des filets de cinq ou six brasses  
de long, & on ne les retire guères à vuide.  
Les Poissons, qu'on y prend plus commune-  
ment, sont les Bars, les Poissons dorés, les  
Achigans, & sur-tout les Malquinongez,  
espece de Brochers, qui ont la tête plus grosse  
que les nôtres, & la bouche sous un museau  
recourbé, ce qui leur donne une figure assez

H V

1721.

Mars.

singuliere. Les Terres de Saint François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déjà cultivé, sont fort bonnes. Les Habitans y sont néanmoins assez pauvres, & plusieurs seroient réduits à la dernière indigence, si le Commerce avec les Sauvages, leurs Voisins, ne les soutenoit un peu. Mais ne seroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aise, en les rendant fainéans?

Du Village  
des Abéna-  
quis.

Les Sauvages, dont je parle, sont des Abénaquis, parmi lesquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus sous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie sur la Riviere de Manhatté, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en sont originaires. Les Abénaquis sont venus à Saint François des Côtes Méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur première Station en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, presque vis-à-vis de Syllery; c'est-à-dire, environ une lieue & demie au-dessus de Quebec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'eau, qu'on nomme *le Sault de la Chaudiere*. Ils sont présentement sur le bord de la Riviere de Saint François, à deux lieues de son embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit est fort agréable, & c'est dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle situation, & des Cabannes de Sauvages, sur-tout d'Abénaquis, n'embellissent pas un Pays. Le Village est nombreux, & n'est habité, que par des

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 179  
Chrétiens. Cette Nation est docile, & de tout  
tems affectionnée aux François : mais le Mis-  
sionnaire (\*) n'a pas de moindres inquiétudes  
à leur sujet, que son Confrere de Beckancourt.  
Les raisons en sont les mêmes.

1721.

On me régale ici d'eau d'Erable : c'est la  
faison, où elle coule. Elle est délicieuse, d'une  
fraîcheur admirable, & fort saine. La maniere  
de la tirer est bien simple. Lorsque la sève com-  
mence à monter aux Arbres, on fait une en-  
taille dans le tronc de l'Erable, & par le moyen  
d'un morceau de bois, qu'on y insere, & sur  
lequel l'eau coule, comme sur une gouttiere,  
cette eau est reçûe dans un Vaisseau, qu'on  
met dessous. Pour qu'elle coule avec abon-  
dance, il faut qu'il y ait beaucoup de neiges  
sur la terre, qu'il ait gelé pendant la nuit,  
que le Ciel soit serein, & que le Vent ne soit  
pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être  
la même vertu, si nous avions en France au-  
tant de neiges qu'en Canada, & si elles y  
duroient aussi longtems. A mesure que la sève  
s'épaissit, elle coule moins, & au bout de  
quelque tems, elle s'arrête tout-à-fait. Il est  
aisé de juger qu'après une telle saignée, l'Ar-  
bre ne s'en porte pas mieux ; on assure épen-  
dant qu'il la peut souffrir plusieurs années de  
suite. On feroit peut-être mieux de le faire  
reposer un ou deux ans, pour lui laisser le  
tems de reprendre ses forces. Mais enfin quand  
il est épuisé, on en est quitte pour le couper,  
& son bois, ses racines, ses nœuds sont pro-  
pres à bien des choses. Il faut que cet Arbre  
soit ici bien commun, car on en brûle beau-  
coup.

Du Suc d'E-  
rable.

(\*) Le Pere Joseph Aubery.

1721.

Mars.

L'eau d'Erable est assez claire, quoiqu'un peu blanchâtre: elle est extrêmement rafraîchissante, & laisse dans la bouche un petit goût de sucre fort agréable. Elle est fort amie de la poitrine; & en quelque quantité qu'on en boive, quelque échauffé que l'on soit, elle ne fait point de mal. C'est qu'elle n'a point cette crudité, qui cause la pleuresie; mais au contraire une vertu balsamique, qui adoucit le sang, & un certain sel, qui en entretient la chaleur. On ajoute, qu'elle ne se cristallise jamais; mais que si on la garde un certain tems, elle devient un excellent vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je sçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoissent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette eau l'usage, qu'ils en font encore aujourd'hui; mais il est certain qu'ils ne sçavoient pas en former le sucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils se contentoient de lui donner deux ou trois bouillons, pour l'épaissir un peu, & en faire une espèce de Sirop, qui est assez agréable. La façon, qu'on y ajoute, pour en faire du Sucre, est de la laisser bouillir; jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance suffisante, & elle se purifie d'elle-même, sans qu'on y mêle rien d'étranger. Il faut seulement avoir soin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'est de le laisser trop durcir dans son Sirop, c'est ce qui fait qu'il est trop gras, & qu'il conserve toujours un goût de miel, qui le rend moins agréable

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 189  
au goût, à moins qu'il ne soit purifié.

Ce sucre fait avec attention, & il en demande beaucoup moins que le nôtre, est naturel, pectoral, ne brûle point l'estomach. Outre que la façon en est d'une très-petite dépense. On pense assez communément qu'il est impossible de le raffiner, comme celui qu'on tire des Canes; je n'en vois point la raison, & il est certain qu'au sortir des mains des Sauvages il est plus pur, & beaucoup meilleur, que celui des Isles, qui n'a pas reçu plus de façons. Enfin j'en ai donné à fondre à un Rafineur d'Orléans, qui n'y a trouvé d'autre défaut, que celui que j'ai déjà remarqué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il n'avoit pas été suffisamment égouté. Il le croyoit même de meilleure qualité que l'autre; & il en fit des tablettes, que j'ai eu l'honneur de vous présenter, & que vous trouvatés, Madame, si excellentes. On objectera que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit fait entrer dans le Commerce: mais on n'en fait pas assez pour que cela devienne un objet, & peut-être a-t-on tort; il y a bien d'autres choses, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Merisier, le Frêne, & les Noyers des différentes especes, donnent aussi de l'eau, dont on fait du sucre: mais elle rend moins, & le sucre n'en est pas si bon. Quelques-uns néanmoins donnent la préférence à celui, qui se tire du Frêne; mais on en fait fort peu. Avez-vous cru, Madame, qu'on trouvat en Canada ce que Virgile dit en prédisant le renouvellement du siècle d'Or, que le miel couleroit des Arbres? 2.

(\*) *Es dura Quercus sudabunt roseida Mella.*

1711.

Mars.

1721.

Mars:

Du Fort de  
Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théâtre de de bien des Scenes sanglantes, parce que pendant la guerre des Iroquois, il étoit le plus exposé aux incursions de ces Barbares. Ils descendoient dans la Colonie par une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac de S. Pierre, du même côté que celle de S. François, & à laquelle pour cette raison, on avoit d'abord donné leur nom: elle a porté depuis pendant quelque tems celui de Richelieu, & on la nomme présentement *la Riviere de Sorol*. Les Isles de Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur servoient également, & pour les embuscades, & pour la retraite; mais quand on leur eut fermé ce passage par un Fort, qu'on bâtit à l'entrée de la Riviere, ils prirent leur chemin par les Terres au-dessus & au-dessous, & se jetterent sur-tout du côté de Saint François, où ils trouvoient les mêmes commodités pour exercer leurs brigandages, & ils y ont commis des cruautés, dont le récit seroit horreur.

Autres Forts dans toutes les Paroisses.

Ils se répandoient de-là dans toute la Colonie, & il fallut, pour se garantir de leur fureur; construire sur chaque Paroisse des especes de Forts, où les Habitans pussent se réfugier à la premiere allarme. On y entretenoit nuit & jour un ou deux Factionnaires, & tous avoient quelques Pieces de Campagne, ou tout au moins quelques Pierriers, tant pour écarter l'Enemi, que pour avertir les Habitans d'être sur leurs gardes, ou pour demander du secours. Ces Forts n'étoient que de grands Enclos fermés de Palissades, avec quelques redoutes: l'Eglise & la Maison du Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit en-

D'  
cor  
befe  
riau  
d'in  
aye  
T  
blo  
atta  
leu  
arm  
toir  
pas  
atta  
fam  
fem  
par  
fair  
Am  
E  
dan  
son  
cus  
liffa  
fort  
les  
fure  
plus  
qu'u  
C'é  
par  
elle  
per  
d'ab  
qu'i  
les  
mai

core assez d'espace, pour y retirer en cas de besoin, les Femmes, les Enfans, & les Bètiens. C'en étoit assez pour se mettre hors d'insulte, & je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils se sont même rarement arrêtés à les tenir bloqués, plus rarement encore les ont-ils attaqués à force ouverte. L'un est trop périlleux pour des Sauvages, qui n'ont aucune arme défensive, & n'aiment point une victoire teinte de leur sang. L'autre ne convient pas à leur manière de faire la guerre. Deux attaques du Fort de Vercheres sont néanmoins fameuses dans les Fastes Canadiens, & il semble que les Iroquois ne s'y soient attachés par deux fois, contre leur coutume, que pour faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux Amazones.

En 1690. ces Barbares ayant sçu que Madame de Vercheres étoit presque seule dans son Fort, s'en approcherent sans être aperçus, & se mirent en devoir d'escalader la Palissade. Quelques coups de fusil, qu'on tira fort à propos au premier bruit, qu'ils firent, les écartèrent; mais ils revinrent bientôt: ils furent encore repoussés, & ce qui leur causoit plus d'étonnement, c'est qu'ils ne voyoient qu'une Femme, & qu'ils la voyoient partout. C'étoit Madame de Vercheres, qui faisoit paroître une contenance aussi assurée, que si elle avoit eu une nombreuse Garnison. L'Espérance, que les Assiégés avoient conçue d'abord, d'avoir bon marché d'une Place, qu'ils sçavoient être dé garnie d'Hommes, les fit retourner plusieurs fois à la charge; mais la Dame les écarta toujours. Elle se bas-

1722.

Mars.

Belles Actions d'une Dame & d'une Demoiselle Canadiennes.

1721.

Mars.

tit de la forte pendant deux jours, avec une bravoure & une présence d'esprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier, & elle contraignit enfin l'Ennemi de se retirer, de peur d'être coupé, bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme.

Deux ans après, un autre Parti de la même Nation, beaucoup plus nombreux, que le premier, parut à la vûe du même Fort, tandis que tous les Habitans étoient dehors, & la plupart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainsi dispersés & sans défense, les saisirent tous les uns après les autres, & marcherent ensuite vers le Fort. La Fille du Seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en étoit à deux-tens pas. Au premier cri, qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer; les Sauvages la poursuivirent, & l'un d'eux la joignit dans le tems qu'elle mettoit le pied sur la porte; mais l'ayant saisie par un mouchoir qu'elle avoit au col, elle le détacha, & ferma la porte sur elle.

Il ne se trouva dans le Fort, qu'un jeune Soldat, & une Troupe de Femmes, qui, à la vûe de leurs Maris, qu'on garrorbait, & qu'on emmenoit Prisonniers, jetroient des cris lamentables: la jeune Demoiselle ne perdit ni le jugement, ni le cœur. Elle commença par ôter sa coëffure, elle troita ses cheveux, prit un chapeau & un juste-au-corps, enferma sous la clef toutes ces Femmes, dont les gémissemens & les pleurs ne pouvoient qu'inspirer du courage à l'Ennemi; puis elle tira un coup de canon & quelques coups de fusil, & se montrant avec son Soldat, tantôt dans une redoute, & tantôt dans une autre, chan-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 185  
geant de tems en tems d'habit, & tirant toujours fort à propos, dès qu'elle voyoit les Iroquois s'approcher de la Palissade, ces Sauvages se persuaderent qu'il y avoit beaucoup de Monde dans le Fort; & lorsque le Chevalier de Crisafy, averti par le coup de canon, parut pour secourir la Place, l'Ennemi avoit déjà levé le Camp.

1721.  
Mars.

Revenons à la chasse. Celle de l'Original ne seroit guères moins avantageuse aujourd'hui pour nous, que celle du Castor, si ceux, qui nous ont précédés en ce Pays, avoient fait plus d'attention aux profits, qu'on en pouvoit tirer, & n'en avoient pas presque entièrement détruit l'espece, au moins dans les endroits, qui sont à portée de nous.

Ce qu'on appelle ici *Original*, c'est ce qu'en Allemagne, en Pologne & en Moscovie on nomme *Elan*, ou *la Grand-Bête*. Cet Animal est ici de la grosseur d'un Cheval, ou d'un Mulet d'Auvergne. Il a la croupe large, une queue de la longueur d'un doigt seulement, le jarret fort haut, des jambes & des pieds de Cerf; un long poil lui couvre le garrot, le col, & de haut du jarret. Sa tête a plus de deux pieds de long, & il la porte de longueur, ce qui lui donne un mauvais air. Son muse est gros & rabattu par-dessus à peu près comme celui du Chameau; & ses naseaux sont si grands, qu'on y peut aisément fourrer la moitié du bras. Enfin son Bois n'est guères moins long, que celui du Cerf, & il est beaucoup plus large: il est plat & fourchu; comme celui du Daim, & il se renouvelle tous les ans; mais je ne sçai si, en se renouvelant, il prend un accroissement, qui marque les années de l'Animal.

Description  
de l'Original.

1721.

Mars.

On prétend que l'Original est sujet à l'Épilepsie, & que quand ses accès le prennent, il les fait passer en se grattant l'oreille de son pied gauche de derrière, jusqu'à en tirer du sang; ce qui a fait regarder la corne de ce pied, comme un Spécifique contre le haut-mal. On l'applique sur le cœur du Malade, & on fait la même chose pour la palpitation: on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du sang, comme fait l'Original? On juge aussi cette corne très-bonne contre la Pleurésie, les douleurs de Colique, le Cours de ventre, les Vertiges & le Pourpre, en la pulvérisant, & la faisant boire dans de l'eau. J'ai oui dire que les Algonquies, qui faisoient autrefois leur nourriture ordinaire de la chair de cet Animal étoient fort sujets à l'Épilepsie, & n'usoient point de ce remède. Ils en avoient peut-être de meilleurs.

Le poil de l'Original est mêlé de gris blanc, & de rouge noir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne se foule pas, & ne perd jamais sa vertu élastique: ainsi on a beau le battre, il se redresse toujours. On en fait des matelats & des selles de Chevaux. Sa chair est d'un très-bon goût, légère, & nourrissante; ce seroit dommage qu'elle donnât le haut-mal, mais nos Chasseurs, qui en ont vécu des hyvers entiers, ne se sont point aperçus qu'elle eût aucune mauvaise qualité. Sa peau est forte, douce, moëlleuse: elle se passe en Chamois, & fait d'excellens Buses, qui pesent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Original comme un Animal de bon augure, & se persuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peut

d'un  
vent  
cont  
l'on  
cour  
sant  
duq  
a, d  
pied  
peau  
& i  
l'épa  
sons  
à fa  
form  
serv  
Anc  
& q  
Kir  
Ois  
L  
l'he  
Qu  
s'ass  
pou  
mau  
y tr  
de l  
qua  
fore  
la r  
fici  
l'Or  
sou  
à se  
de-  
on

QUE  
sujet à l'Épi-  
rennent, il  
de son pied  
er du sang ;  
e ce pied,  
t-mal. On  
& on fait  
on la lui  
i en frotte  
pas tirer  
n juge aussi  
Pleurésie,  
de ventre ;  
érisant, &  
ni dire que  
e fois leur  
et Animal  
n'usoient  
peut-être

is blanc,  
quand la  
ne perd  
beau le  
noir des  
chair est  
rissant ;  
aut-mal ;  
des hy-  
is qu'elle  
est forte,  
hamois,  
très-peu.  
comme  
rsuadent  
nt, peu-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. VII. 187  
vent se flatter d'une longue vie : c'est tout le  
contraire pour les Ours, excepté le tems, où  
l'on se dispose à la chasse de ces Animaux. Il  
court aussi parmi ces Barbares une assez plai-  
sante tradition d'un grand Orignal, auprès  
duquel les autres paroissent des Fourmis. Il  
a, disent-ils, les jambes si hautes, que huit  
pieds de neiges ne l'embarrassent point : sa  
peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes,  
& il a une maniere de bras, qui lui sort de  
l'épaule, & dont il se sert, comme nous fai-  
sons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir  
à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui  
forment sa Cour, & qui lui rendent tous les  
services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les  
Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase,  
& que les Chinois & les Japonnois ont leur  
Kirin, leur Foë, leur Dragon d'eau, & leur  
Oïseau de Paradis. *Tutto' l' Mondo è Paese.*

L'Orignal aime les Pays froids : il broutte  
l'herbe en été, & l'hyver il ronge les Arbres.  
Quand les neiges sont hautes, ces Animaux  
s'assemblent en troupe dans quelque Piniere,  
pour se mettre sous la verdure à couvert du  
mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils  
y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé  
de leur donner la Chasse, mais plus encore,  
quand le Soleil commence d'avoir assez de  
force, pour fondre la neige : car la gelée de  
la nuit faisant comme une croute sur la super-  
ficie de cette neige fondue pendant le jour,  
l'Orignal qui est pesant, la casse avec son pied  
fourchu, s'écorche la jambe, & a de la peine  
à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors  
de-là, & sur-tout quand il y a peu de neiges,  
on ne l'approche pas de près sans peine, ni

1721.

Mars.

En quel tems  
il faut chasser  
l'Orignal.

1711.

Mars.

sans danger, parce que quand il est blessé, il est furieux, retourne brusquement sur le Chasseur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, est de lui jeter son habit, sur lequel il décharge sa colere, tandis que le Chasseur éché derrière un Arbre peut prendre toutes ses mesures pour l'achever. L'Original va toujours un grand trot, qui égale presque la course du Boeuf Sauvage, & il le suitient très-tontems: mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il se met à génoix pour boire, pour manger, & pour se coucher, & qu'il a dans le cœur un petit os, lequel, réduit en poudre, & pris dans du bouillon, facilite les couches, & apaise les douleurs de l'enfantement.

Diverses manieres de le chasser.

Les Nations les plus Septentrionales du Canada ont une maniere de faire cette chasse, qui est fort simple & sans aucun risque. Les Chasseurs se divisent en deux bandes; l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots se tenant à quelque distance les uns des autres, ils forment un demi cercle assez grand, dont les deux bouts touchent le rivage. L'autre bande, qui est restée à terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embrasse d'abord un grand Terrain; alors ces Chasseurs lâchent leurs chiens, & font lever tous les Orignaux, qui sont renfermés dans cet espace, les poussent toujours en avant, & les obligent de se jeter dans la Riviere, ou dans le Lac; ils n'y sont pas plutôt entrés, qu'on tire dessus de tous les Canots: tous les coups portent, & il est rare qu'il en échape un seul.

ChAMPLAIN parle d'une autre maniere de chasser, non-seulement les Orignaux, mais

D'U  
encor  
quelq  
il, u  
lâtes  
qu'un  
des L  
form  
trée,  
gran  
tion  
deux  
niés  
ligne  
sans  
tousj  
cris  
sonn  
& n  
gau  
par  
l'aut  
trou  
Elle  
& q  
lace  
ou c  
de l  
cha  
se tr  
pace  
tout  
L  
vag  
guer  
ou f  
est

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. VII. 189  
 encore les Cerfs & les Caribous, laquelle a  
 quelque rapport à celle-ci. On enferme, dit-  
 il, un espace de Forêt avec des pieux entre-  
 lassés de branches d'Arbres, & on n'y laisse  
 qu'une ouverture assez étroite, où l'on tend  
 des Lacets de peaux crûes. Cet espace est de  
 forme triangulaire, & de l'Angle où est l'en-  
 trée, on tire un autre triangle beaucoup plus  
 grand. Ainsi ces deux Enclos ont communica-  
 tion l'un dans l'autre par ces deux angles. Les  
 deux côtés du second triangle sont aussi fer-  
 més de pieux, & les Chasseurs rangés sur une  
 ligne, en font la base. Ils avancent ensuite,  
 sans rompre la ligne, & en se rapprochant  
 toujours les uns des autres, ils jettent de grands  
 cris, & frappent sur je ne sçai quoi, qui rai-  
 sonne beaucoup: les Bêtes chassées d'une part,  
 & ne pouvant échapper, ni à droite, ni à  
 gauche, étourdies d'ailleurs & épouvantées  
 par le bruit, ne sçauroient fuir, que dans  
 l'autre Enclos, & plusieurs en y entrant, se  
 trouvent prises par le col, ou par leurs cornes.  
 Elles font de grands efforts pour se débarrasser  
 & quelquefois elles emportent, ou brisent les  
 lacets; quelquefois aussi elles s'étranglent,  
 ou du moins donnent aux Chasseurs le tems  
 de les tirer à leur aise. Celles mêmes, qui s'é-  
 chappent, n'en sont guères plus avancées, elles  
 se trouvent renfermées dans un trop petit es-  
 pace pour éviter les fleches, qu'on décoche de  
 toutes parts contre elles.

1721.  
Mars.

L'Original a d'autres Ennemis, que les Sau-  
 vages, & qui ne lui font pas une moins rude  
 guerre. Le plus terrible de tous est le *Carcajou*,  
 ou *Quincajou*, espece de Chat, dont la queue  
 est si longue, qu'il en fait plusieurs tours sur

Comment le  
 Carcajou leur  
 donne la chas-  
 se.



Mars.

son corps, & d'un poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son col, qu'il entoure de sa longue queue, après quoi il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jeter à l'eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mène trois Renards à cette chasse, & les envoie à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisième se place derrière lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accommodent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour attraper sa proie, est de grimper sur un Arbre: là, couché de son long sur une branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dès qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes: sous quel Climat trouvera-t-on des Brutes, qui aient l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard?

**De Cerf & du Caribou.** Le Cerf en Canada est absolument le même qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquièrent beaucoup. Je ne trouve pas du moins qu'ils lui fassent la guerre: dans les

D  
fort  
mê  
moi  
l'As  
égal  
que  
aux  
app  
cut  
ne f  
tou  
les  
ave  
Des  
qui  
l'ay  
men  
gue  
être  
Sien  
dan  
tre  
dan  
gie  
goir  
de  
de  
len  
I  
cou  
du  
tou  
Pa  
Co  
(  
Ren

formes, & avec appareil. Il n'en est pas de même du *Caribou* (a). C'est un Animal un peu moins haut que l'Orignal, qui tient plus de l'Asne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chasseurs, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu sûr, & il ne fit presque un saut de là dans le Fleuve. C'est tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il passa ensuite le Fleuve à la nage avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en guerre, & qui étoient campés vers la pointe de Levi, l'ayant aperçu, l'attendirent à son débarquement, & le tuèrent. On estime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudson. Le Sieur Jérémie, qui a passé plusieurs années dans ces Quartiers Septentrionaux, dit qu'entre la Rivière Danoise & le Port Nelson pendant tout l'été on en voit des quantités prodigieuses, qui, chassés des Bois par les *Maringoins* & les *Tons*, viennent se rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'espace de quarante ou de cinquante lieues on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le *Caribou* n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les *Orignaux* étoient partout à foison; lorsque nous découvrîmes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la vie, si

(a) Il ne differe de la | de son poil, qui est brun,  
Reane que par la couleur | ou un peu roux.

1721.

Mars.

De la Chasse  
du Bœuf.

on les avoit mieux ménagés. C'est ce qu'on n'a point fait, & soit qu'à force d'en tuer, on en ait apauvri l'espece; soit qu'en les effarouchant, on les ait obligés de se retirer ailleurs, rien n'est plus rare aujourd'hui.

Dans les Quartiers Méridionnaux & Occidentaux de la Nouvelle France, en-deçà & au-delà du Micissipi, la Chasse la plus célèbre est celle du Bœuf, & voici de quelle maniere elle se fait. Les Chasseurs se rangent sur quatre lignes, qui forment un très-grand carré, & commencent par mettre le feu aux herbes, qui sont séchées alors, & fort hautes; puis, à mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les Bœufs, qui craignent extrêmement le feu, s'uyent toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tue ordinairement jusqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un parti de chasse, qui n'ait ainsi jetté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les différentes Bandes de Chasseurs ne se nuisent les uns aux autres, tous conviennent auparavant de leur marche, & du lieu, où ils chasseront. Il y a même des peines statuées contre les Transgresseurs de ce Règlement, aussi-bien que contre ceux, qui, en quittant leur Poste, donnent moyen aux Bœufs d'échapper. Ces peines consistent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables, de leur ôter jusqu'à leurs armes, ce qui est le plus grand affront, qu'on puisse faire à un Sauvage; & de briser leurs Cabanes. Les Chefs y sont soumis comme les autres; & qui entreprendroit de les y soustraire, s'exposeroit, dit-on, à susciter une guerre, qui ne finiroit pas sitôt. Le

Le Bœuf du Canada est plus grand que le nôtre. Il a les cornes basses, noires, & courtes; une grande barbe de crin sous le museau, & autant sur la tête, d'où elle lui tombe sur les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va en augmentant jusques sur les épaules. La première Côte de devant est plus haute d'une coudée, que les autres au-dessus du dos, & large de trois doigts, & toute la bosse est couverte d'un poil un peu roussâtre & fort long; le reste du corps l'est d'une laine noire, qui est fort épaisse. On assure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Cet Animal a le poitrail fort large, la croupe assez fine, la queue fort courte, & on ne lui voit presque point de cou; mais sa tête est plus grosse que celle des nôtres. Il fuit ordinairement, dès qu'il aperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, sans qu'il s'en aperçoive, d'assez près pour le tirer, il faut prendre le dessous du Vent. Mais quand il est blessé, il est furieux & se retourne sur les Chasseurs. Il n'est pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa chair est bonne, mais on ne mange guères que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux est trop dure. Quant à sa peau, on n'en connoît guères de meilleure; elle se passe aisément; & quoique très-forte, elle devient souple & moëlleuse comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Houdiers, qui sont très-légers, & que les bales de fusil ne percent pas aisément.

1721.

Mars.

Du Bœuf  
Musqué.

On trouve aux environs de la Baye d'Hudson un autre Bœuf, dont le cuir & la laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit M. Jeremie : » A quinze lieuës de la Riviere Da-noise se trouve la Riviere du Loup Marin, » parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans » cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a » une espèce de Bœufs, que nous nommons » *Bœufs musqués*, à cause qu'ils sentent si fort » le musc, que dans certaine saison il est im- » possible d'en manger. Ces Animaux ont de » très-belle laine; elle est plus longue, que » celle des Moutons de Barbarie. J'en avois » apporté en France en 1708. dont je m'étois » fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que » des Bas de soye . . . . Ces Bœufs, quoique » plus petits que les nôtres, ont cependant les » cornes beaucoup plus grosses & plus longues. » Leurs racines se joignent sur le haut de la » tête, & descendent à côté des yeux presqu'aussi » bas que la gueule; ensuite le bout remonte » en haut, qui forme comme un Croissant. Il » y en a de si grosses, que j'en ai vû étant sépa- » rées du crâne, qui pesoient les deux ensemble » soixante livres. Ils ont les jambes fort courtes, » de maniere que cette laine traîne toujours par » terre, lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si » difformes, que l'on a peine à distinguer d'un » peu loin de quel côté est la tête. Il n'y a pas » une grande quantité de ces Animaux, ce qui » seroit que les Sauvages les auroient bientôt » détruits, si on en faisoit faire la chasse. Joint » à ce que, comme ils ont les jambes très-cour- » tes, on les tuë, lorsqu'il y a bien de la neige, » à coups de lances, sans qu'ils puissent fuir.

I QUE  
Baye d'Hud-  
& la laine  
des Bœufs,  
qu'en dit M.  
Riviere Da-  
oup Marin,  
aucoup dans  
eres, il y a  
nommons  
nent si fort  
il est im-  
aux ont de  
ngue, que  
J'en avois  
je m'étois  
s beaux que  
s, quoique  
pendant les  
us longues.  
haut de la  
presqu'aussi  
ut remonte  
Croissant. Il  
étant sépa-  
x ensemble  
ort courtes,  
oujours par  
les rend si  
nguer d'un  
Il n'y a pas  
ux, ce qui  
nt bientôt  
asse. Joint  
très-cour-  
e la neige,  
ent fuir.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. VII. 195

Le Quadrupede le plus commun aujourd'hui en Canada, est le Chevreuil, lequel ne differe en rien des nôtres. On dit qu'il jette des larmes, lorsqu'il se voit poussé à bout par les Chasseurs. Quand il est jeune, son poil est rayé de plusieurs couleurs en long: dans la suite ce poil tombe, & il en revient un autre, qui est de la couleur des Chevreuils ordinaires. Cet Animal n'est point farouche, & s'apprivoise aisément; il paroît naturellement ami de l'Homme. Une Femelle devenue domestique se retire dans le Bois, quand elle est en chaleur, & dès qu'elle a été couverte, elle revient au logis de son Maître. Lorsque le tems est venu de mettre bas, elle retourne dans le Bois, & y demeure quelques jours avec ses Petits, puis elle revient se montrer à son Maître; elle visite assidûment ses petits: on la suit, quand on le juge à propos, on prend ses Nourrissons, & elle continuë de les nourrir dans la maison. Il est assez étonnant que toutes nos habitations n'en ayent pas des Troupeaux entiers: les Sauvages ne leur donnent la chasse, que par occasion.

Il y a aussi dans les Bois du Canada beaucoup de Loups, ou plutôt de *Chats serviers*; car ils n'ont du Loup, qu'une espece de hurlement: en tout le reste ils sont, dit M. Sarrasin, *ex genere felino*. Ce sont de vrais Chasseurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils peuvent attraper, & qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands Arbres. Leur chair est blanche, & bonne à manger. Leur poil & leurs peaux sont fort connus en France: c'est une des plus belles fourures de ce Pays, & qui entre le plus dans le Commerce. On esti-

1721.

Mars.

Du Chevreuil.

Des Loups  
Serviers &  
des Renards.

1721.

Mars.

me encore plus celle de certains Renards noirs, qui sont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oüi dire que les Renards noirs de Moscovie, & ceux du Nord de l'Europe, sont plus estimés. D'ailleurs ils sont ici fort rares, apparemment à cause de la difficulté de les avoir.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir ou gris, mêlé de blanc; les autres sont tout gris, d'autres d'un rouge tirant sur le roux. On en trouve en remontant le Miçissipi, d'une grande beauté, dont le Poil est argenté. On y rencontre aussi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chasse aux Oiseaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuse. Ils s'avancent un peu dans l'eau, puis se retirent, & font cent cabrioles sur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiseaux semblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard; quand il les voit à sa portée, il se tient fort tranquille d'abord, pour ne les point effaroucher, il remuë seulement sa queue, comme pour les attirer de plus près, & ces sots Animaux donnent dans le piège, jusqu'à becquetter cette queue. Alors le Renard saute dessus, & manque rarement son coup. On a dressé des Chiens au même manège avec assez de succès, & ces mêmes Chiens font rudement la guerre aux Renards.

De ce qu'on appelle la me-  
que pelletterie.

Une sorte de Fouine, qu'on a nommée *En-fans du Diable*, ou *Bête puante*, parce que son urine, qu'elle lâche, quand elle est poursuivie, empesté l'air à un demi-quart de lieuë à la ronde, est d'ailleurs un fort joli Animal, Elle est de la grandeur d'un petit Chat, mais

I QUE  
Renards noirs,  
du Nord. J'ai  
Renards noirs de  
Europe, sont  
si fort rares,  
culté de les

dont les uns  
blanc; les  
rouge ti-  
remontant  
é, dont le  
ussi des Ty-  
les nôtres.  
Oiseaux  
énieuse. Ils  
se retirent,  
e. Les Ca-  
oiseaux sem-  
brochent du  
ortée, il se  
ne les point  
la queue,  
, & ces lots  
usqu'à bec-  
nard saute  
oup. On a  
avec assez  
rudement

ommée En-  
parce que  
e est pour-  
rt de lieu  
li Animal,  
hat, mais

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. VII. 197  
plus grosse, d'un poil luisant, tirant sur le  
gris, avec deux lignes blanches, qui lui for-  
ment sur le dos une figure ovale depuis le col  
jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, com-  
me celle du Renard, & elle la redresse comme  
fait l'Ecureuil. Sa fourrure, comme celle des  
*Pehans*, autres Chats Sauvages à peu près de  
la grandeur des nôtres, des Loutres, des  
Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de  
bois, de l'Hermine, des Martres, sont ce  
qu'on appelle la menuë Pelleterie. L'Hermine  
est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un  
peu moins allongée; son poil est d'un très-  
beau blanc, & elle a une longue queue; dont  
l'extrémité est d'un noir de Jay. Nos Martres  
sont moins rouges, que celles de France, &  
ont le poil plus fin. Elles se tiennent ordina-  
irement au milieu des bois, d'où elles ne sor-  
tent que tous les deux ou trois ans, mais elles  
en sortent toujours en grandes Troupes. Les  
Sauvages sont persuadés que l'année où ils  
les voyent, sera bonne pour la chasse,  
c'est-à-dire qu'il neigera beaucoup. Les peaux  
de Martres se vendent ici actuellement un écu  
piece, j'entends les communes, car celles qui  
sont brunes, vont jusqu'à vingt-quatre francs  
& plus.

Le *Pitot* ne diffère de la Fouine, qu'en ce  
qu'il a le poil plus noir, plus long, & plus  
épais. Ces deux Animaux font la guerre aux  
Oiseaux, même aux plus gros, & font de  
grands ravages dans les Poulaiiers & dans les  
Colombiers. Le Rat de Bois est deux fois de  
la grosseur des nôtres. Il a la queue velue, &  
son poil est d'un très-beau gris argenté. On  
en voit même, qui sont tout blancs, & d'un

1721.

Mars.

très-beau blanc. La Femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme, quand elle veut: elle y met ses Petits; quand elle est poursuivie, & se sauve avec eux.

Pour ce qui est des *Ecureuils*, on les laisse assez en repos, aussi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en distingue de trois especes; les rouges, qui ne different point des nôtres; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & qu'on a ainsi nommés, parce que leur poil est rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les *Suisses* de la Garde du Pape; & les *Ecureuils volans*, à peu près de la même taille que les *Suisses*, & qui ont le poil d'un gris obscur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils sautent d'un Arbre à l'autre, l'espace de quarante pas au moins. De haut en bas, leur saut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de sauter, ce sont deux peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les pattes de derrière, & celles de devant; & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles sont fort minces, & ne sont couvertes que d'un poil solet. Ce petit Animal s'apprivoise facilement; il est fort vif, quand il ne dort point; mais il dort souvent, & par-tout où il peut se fourrer, dans les poches, dans les manches, dans les manchons. Il s'attache d'abord à son Maître, & le distingue parmi vingt Personnes.

Le *Porc Epy* du Canada est de la grosseur d'un moyen Chien, mais plus court & moins haut. Son poil d'environ quatre pouces de longueur, est gros comme une paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particu-

QUE  
dans le ventre  
ne, quand  
mand elle est  
on les laisse  
ce Pays un  
gue de trois  
erent poine  
un peu plus  
parce que  
rouge, de  
les Suisses  
ils volans,  
es Suisses  
ur. On les  
ent vérita-  
d'un Arbre  
au moins.  
it être du  
facilité de  
ls ont des  
riere, &  
de la lar-  
t minces,  
foler. Ce  
nt, il est  
mais il dort  
e fourrer ;  
, dans les  
n Maître,  
s.  
a grosseur  
& moins  
ouces de  
e des plus  
, particu-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 199  
lièrement sur le dos. C'est son arme, & elle  
est offensive & deffensive. Il le lance d'abord  
sur ceux, qui attendent à sa vie, & pour peu  
qu'il entre dans la chair, il faut l'en tirer à  
l'instant, sinon il s'y enfonce tout entier. C'est  
pour cette raison, qu'on est fort attentif à  
empêcher les Chiens d'approcher de ces Ani-  
maux; dont la chair est bonne à manger. Un  
Porc Epy à la broche vaut bien un Cochon  
de Lait.

1721.  
Mars.

Les *Licures* & les *Lapins* sont ici comme  
en Europe, excepté qu'ils ont les jambes de  
derrière plus longues. Leurs peaux ne sont pas  
d'un grand usage, parce qu'ils muent conti-  
nuellement: c'est dommage, car leur poil est  
très-fin, & ne gâteroit rien dans la Fabri-  
que des Chapeaux. L'hyver ces Animaux gri-  
sonnent, & sortent rarement de leurs tannie-  
res, où ils vivent des plus jeunes branches du  
Bouleau. L'été ils ont le poil roux. Les Renards  
leur font une cruelle guerre en toute saison,  
& les Sauvages les prennent en hyver sur la  
neige avec des collets, quand ils vont cher-  
cher des vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.



1721.

Mars.

## HUITIÈME LETTRE.

*Description du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal: en quoi il differe de celui de Quebec. Description de l'Isle & de la Ville de Montreal, & des Environs. De la Pêche du Loup Marin, de la Vache Marine, du Marjolin, & des Balaines.*

A Montreal, ce vintième de Mars, 1721.

MADAME,

Des Isles de  
Richelieu.

JE partis le treizième de Saint François, & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce trajet, qui est d'environ vingt lieues, le plaisir que j'avois eu autrefois en faisant la même route en Canot, par le plus beau tems du Monde, de voir s'ouvrir devant moi, à mesure que j'avançois, des Canaux à perte de vûë, entre ce prodigieux nombre d'Isles, qui de loin ne sembloient faire qu'une même Terre avec le Continent, & arrêter le Ekeuve dans sa course, ces agréables points de vûë, qui changeoient à chaque instant, comme des décorations de Théâtre, & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Passans: mais je ne laissai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la singularité du spectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent, & par la commodité de se promener en Carriole sur des

*Saint Pierre  
de celui de  
de la Ville  
De la Pêche  
Marine, du*

ars, 1721.

François,  
ille. Je n'ai  
viron vint  
utrefois en  
par le plus  
vir devant  
Canaux à  
un nombre  
aire qu'une  
c arrêter le  
les points  
instant,  
, & qu'on  
pour ré-  
pas d'en  
la singu-  
levénu en  
r la com-  
e sur des

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 207  
Canaux entre des Isles, qui paroissent avoir  
été plantées à la ligne, comme des Orangers.

Pour le coup d'œil, il n'est pas beau dans  
dans cette saison. Rien n'est plus triste que ce  
Blanc répandu par-tout, & qui prend la place  
de cette belle variété de couleurs, le plus  
grand agrément des Campagnes, que des Ar-  
bres, qui paroissent plantés dans la neige, &  
ne présentent aux yeux, que des têtes che-  
nuës, & des branches chargées de glaçons.  
Au reste, Madame, le Lac de Saint Pierre  
est ici ce qu'est la Riviere de Loire en France.  
Du côté de Quebec les Terres sont bonnes,  
mais on n'y voit ordinairement rien, qui  
puisse récréer la vûë : d'ailleurs le Climat y  
est fort rude; car plus on descend le Fleuve,  
& plus on avance au Nord, plus par consé-  
quent le froid est piquant. Quebec est par les  
quarante-sept degrés, cinquante-six minutes  
d'élevation du Pol; les Trois Rivieres par les  
quarante-six degrés & quelques minutes, &  
Montreal entre les quarante-quatre & les qua-  
rante-cinq, le Fleuve au-dessus du Lac de  
Saint Pierre, faisant un coude au Sud. Il sem-  
ble donc, lorsqu'on a passé les Isles de Riche-  
lieu, qu'on soit tout-à-coup transporté sous  
un autre Climat. L'air est plus doux, le ter-  
rein plus uni, le Fleuve plus beau : ses bords  
ont je ne sçai quoi de plus riant. On y ren-  
contre de tems en tems des Isles, dont quel-  
ques-unes sont habitées, les autres, dans leur  
état naturel, offrent aux yeux les plus beaux  
Paysages du Monde : en un mot, c'est la  
Touraine & la Limagne d'Auvergne compa-  
rées avec le Maine & la Normandie.

L'Isle de Montreal, qui est comme le cen-

1721.

Mars.

Différence du  
Pays de Que-  
bec & de celui  
de Montreal.

1721

Mars.

Description  
de l'Isle de  
Montreal.

tre de ce beau Pays, a dix lieues de long, de l'Est à l'Ouest, & près de quatre lieues dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'Isle, mais elle n'est qu'à une demie lieue de la Côte Méridionale, sur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ses Fondateurs, mais ce nom n'a pu passer dans l'usage ordinaire; il n'a lieu que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en sont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-seulement de la Ville, mais encore de toute l'Isle, sont Messieurs du Séminaire de Saint Sulpice; & comme presque toutes les Terres y sont très-bonnes & en valeur, & que la Ville n'est guères moins peuplée, que celle de Québec, on peut assurer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Isle, & certainement vint Particuliers, entre lesquels on l'auroit partagé, ne l'auroient pas mise dans l'état, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples aussi heureux.

Description  
de la Ville.

La Ville de Montreal a un aspect fort riant; elle est bien située, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vûes inspirent une certaine gayeté, dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée, une simple Palissade bastionnée & assez mal entretenue fait toute la défense, avec une assez méchante redoute sur un petit Tertre, qui sert de Boulevard, & va se terminer en

RIQUE  
de long, de  
tre lieux dans  
ontagne, d'où  
deux têtes de  
dans le milieu  
elle n'est qu'à  
Méridionale,  
Cette Ville a  
es Fondateurs,  
s l'usage ordi-  
Actes publics,  
n font fort ja-  
le Domaine,  
ais encore de  
Séminaire de  
que toutes les  
en valeur, &  
peuplée, que  
rter que cette  
mie douzaine  
le fruit du  
des Seigneurs  
vint Particu-  
partagé, né  
ou nous la  
Peuples aussi  
Et fort riant,  
& bien bâ-  
& de ses vûes  
dont touz le  
nt fortifiée,  
& assez mal  
, avec une  
etit Terre,  
terminer en

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 103  
douce pente à une petite Place carrée. C'est  
ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de  
Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que  
la Ville étoit toute ouverte, & tous les jours  
exposée à être brûlée par les Sauvages, ou  
par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Cal-  
lieres, Frere du Plénipotentiaire de Baswick,  
qui la fit fermer, tandis qu'il en étoit Gouver-  
neur. On projette depuis quelques années  
de l'environner de murailles, mais  
il ne sera pas aisé d'engager les Habitans à  
y contribuer. Ils sont braves & ils ne sont  
pas riches: on les a déjà trouvés difficiles à  
persuader de la nécessité de cette dépense, &  
fort convaincus que leur valeur est plus que  
suffisante pour défendre leur Ville contre qui-  
conque oseroit l'attaquer. Nos Canadiens ont  
tous sur cet article assez bonne opinion d'eux-  
mêmes, & il faut convenir qu'elle n'est pas  
mal fondée, mais par une suite de la confian-  
ce, qu'elle leur inspire, il n'est pas si mal aisé  
de les surprendre, que de les vaincre.

Montreal est un carré long, situé sur le  
bord du Fleuve, lequel s'élevant insensible-  
ment, partage la Ville dans sa longueur en  
Haute & Basse, mais à peine s'apperçoit-on  
que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-  
Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Ar-  
mes sont dans la Basse Ville; c'est aussi le  
Quartier de presque tous les Marchands. Le  
Séminaire & la Paroisse, les Récollets, les  
Jésuites, les Filles de la Congrégation, le  
Gouverneur & la plupart des Officiers sont  
dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruisseau  
qui vient du Nord-Ouest, & borne la Ville

(\*) Ce projet est présentement exécuté.

2721.

Mars.

de ce côté-là, on trouve quelques Maisons, & l'Hôpital Général; & en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrémité de la Ville du même côté, il commence à se former une espee de Fauxbourg, qui avec le tems fera un très-beau Quartier.

Les Jésuites n'ont ici qu'une petite Maison; mais leur Eglise, qu'on acheve de couvrir, est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets est plus vaste, & la Communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville: il paroît qu'on a eu en vû de le rendre solide & commode, que magnifique: on ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la Maison Seigneuriale, elle communique avec l'Eglise Paroissiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modestie & une dignité, qui inspirent du respect pour la Majesté du Dieu, qu'on y adore.

La Maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse Communauté. C'est le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Institut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naissance, & que toute la Colonie se ressent des avantages, que lui procure un si bel Etablissement. L'Hôtel-Dieu est desservi par des Religieuses, dont les Premières ont été tirées de celui de la Flèche en Anjou. Elles sont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui est grande, bien meublée, & bien garnie de lits; ni à leur Eglise, qui est belle & très-ornée; ni à

LES MAISONS,  
tenant sur la  
et le Couvent  
ême côté, il  
ce de Faux-  
n très-beau

petite Mai-  
acheve de  
e. Le Cot-  
& la Com-  
munaire est  
on a eu un  
mode, que  
pas de sen-  
, elle com-  
qui a bien  
lle de Que-  
modestie &  
ect. pour la

grégation,  
Ville, est  
nombreuse  
rdre & le  
e d'autant  
cette Ville  
ce, & que  
ages, que  
L'Hôtel-  
fes, dont  
de la Flé-  
pendant  
grande,  
ts; ni à  
ée; ni à

leur Maison, qui est bien bâtie, propre & commode; mais elles sont mal nourries, quoique toutes infatigablement occupées, ou de l'instruction de la Jeunesse, ou du soin des Malades.

1721.  
Mars.

L'Hôpital Général doit son Etablissement à un Particulier, nommé Charron, qui s'étoit associé plusieurs personnes de piété, non-seulement pour cette bonne œuvre, mais aussi pour fournir les Paroisses de la Campagne de Maîtres d'Ecole, qui firent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles, mais la Société se dissipa bientôt; des affaires survenues aux uns, l'inconstance des autres, réduisirent le Sieur Charron à lui seul. Il ne se découragea pourtant point; il vuida sa bourse, il eut le secret de faire ouvrir celles de quelques Personnes puissantes; il a bâti, il a assemblé des Maîtres & des Hospitaliers, on s'est fait un plaisir d'aider & d'autoriser un Homme, qui n'épargnoit ni son bien, ni sa peine, & que rien ne rebutoit. Enfin avant sa mort, qui arriva en 1719, il a eu la consolation de voir son projet hors de tout risque d'échouer, au moins quant à l'Hôpital Général. La Maison est belle, & l'Eglise fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne sont pas encore bien établis dans les Paroisses, & la défense, qu'ils ont eu de la Cour, de prendre un Habit uniforme, & de s'engager par des vœux simples, pourra bien les empêcher de se perfectionner.

Entre l'Isle de Montreal & la Terre ferme, du côté du Nord, il y a une autre Isle d'environ huit lieues de long, & qui a bien deux lieues dans sa plus grande largeur. Elle fut

De l'Isle de  
Jesus, & de  
la Riviere des  
Prairies.

1721.

Mars.

d'abord nommée *l'Isle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut ensuite concédée aux Jésuites, qui l'appellent *l'Isle de Jesus*, & elle a conservé ce dernier nom, quoiqu'elle ait passé des mains des Jésuites en celles de Messieurs du Séminaire de Quebec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en sont bonnes, il y a lieu d'espérer qu'elle sera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux  
Récollets.

Le Canal, qui sépare les deux Isles, porte le nom de *Rivière des Prairies*, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours est embarrassé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Sault au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y est noyé. Les Ecclesiastiques du Séminaire de Montreal ont eu lontems assez près de-là une Mission de Sauvages, qu'ils ont depuis peu transportée ailleurs.

Des environs  
de Montreal.

Le troisième Bras du Fleuve est semé d'un nombre d'Isles si prodigieux, qu'il y a presque autant de terre que d'eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Isles*, ou de *Rivière de Saint Jean*. A la tête de l'Isle de Jesus, est la petite *Isle Bizard*, ainsi appelée du nom d'un Officier Suisse, à qui elle appartenait, & qui est mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Isle Perrot*, ainsi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comtesse DE LA ROCHE-ALLARD, & de Madame la Presidente DE LUBERT. Cette Isle a presque deux lieues en tout sens, & les Terres en sont bonnes. On commence à la défricher. L'Isle Bizard

RIQUE  
magny, du nom  
anada: elle fut  
qui l'appelle-  
nervé ce der-  
des mains des  
Séminaire de  
y mettre des  
en sont bon-  
fera bientôt

Isles, porte  
parce qu'elle  
Prairies. Son  
lieu par un  
au Récollet,  
Ordre, qui  
du Séminaire  
z près de-là  
s ont depuis

est semé d'un  
y a presque  
nal porte les  
ere de Saint  
est la petite  
n d'un Offi-  
, & qui est  
plus haut  
rros, ainsi  
le premier  
toit le Pere  
R O C H E -  
sidente D E  
deux lieues  
nt bonnes.  
Isle Bizard

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 207  
terminé le Lac des deux Montagnes, & l'Isle  
Perron sépare ce même Lac de celui de Saint  
Louis.

172  
Mars.

Le Lac des deux Montagnes est proprement  
l'embouchure de la grande Riviere; autre-  
ment appelée la Riviere des Outaouais, dans  
le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieues de  
longueur, & à peu près autant de largeur.  
Celui de Saint Louis est un peu plus grand,  
ce n'est encore qu'un élargissement du Fleuve  
Saint Laurent. Jusqu'à présent la Colonie Fran-  
çoise n'alloit pas plus loin à l'Ouest; mais on  
commence à faire de nouvelles Habitations  
un peu plus haut, & les Terres sont par-tout  
excellentes.

Ce qui a fait la sûreté de Montreal & de  
tous ses Environs pendant les dernières guer-  
res, ce sont deux Villages d'Iroquois Chré-  
tiens, & le Fort de Chambly. Le premier des  
deux Villages est celui du Sault Saint Louis,  
situé dans le Continent du côté du Sud, trois  
lieues plus haut que la Ville de Montréal. Il  
est fort peuplé, & a toujours été regardé com-  
me une de nos plus fortes barrières contre les  
Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de  
la Nouvelle York. Il a déjà changé deux fois  
de place dans l'espace de deux lieues. Sa secon-  
de station, où je l'ai vu en 1708, étoit vis-à-  
vis un Rapide, qu'on nomme le Sault Saint  
Louis, & il en a conservé le nom, quoiqu'il  
en soit aujourd'hui assez éloigné. Il paroît  
qu'on l'a enfin fixé; car l'Eglise, qu'on ne  
fait que d'achever, & la Maison des Mission-  
naires sont chacun dans leur genre, deux des  
plus beaux Edifices du Pays. La situation en  
est charmante. Le Fleuve fort large en cet

Du Sault S.  
Louis.

1721.

Mars.

endroit y est semé de plusieurs Isles, qui sont un très-bel effor. L'Isle de Montreal, toute peuplée, est en perspective d'un côté, & la vûe n'est presque point bornée de l'autre à cause du Lac de Saint Louis, qui commence un peu plus haut.

Des Iroquois  
de la Montagne.

Le second Village porte le nom de la Montagne, parce qu'il fut lontems sur la double Montagne, qui a donné son nom à l'Isle. On l'a depuis transporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit; il est présentement est Terme ferme vis-à-vis l'extrémité occidentale de l'Isle. Ce sont les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il est sorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'ivrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Missions de Saint François & de Beckancourt.

Désordres  
causés par la  
Traite de l'eau  
de vie, dans  
ces deux Vil-  
lages.

En vain les Missionnaires ont employé, pour arrêter ce désordre, toute leur industrie & toute leur vigilance: ils ont eu beau implorer le secours des Puissances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raisons les plus persuasives, tout a été inutile: les accidens mêmes les plus funestes, & où il n'étoit pas possible de méconnoître la main de Dieu appesantie sur les Auteurs du mal, n'ont pas été suffisans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain sordide avoit aveuglés. On voit, jusques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, suites inévitables de Pyvresse de ces Barbares; les Maris & les Femmes, les Peres, les Meres & les Enfans; les Freres

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 209  
& les Sœurs ; se prendre à la gorge, s'arracher  
les oreilles, se mordre à belles dents comme  
des Loups enragés. Les airs retentissent pen-  
dant les nuits de hurlemens beaucoup plus  
horribles que ceux, dont les Bêtes féroces font  
retentir les Bois.

Ceux, qui ont peut-être le plus à se repro-  
cher ces horreurs, sont les premiers à deman-  
der si ces gens-là sont des Chrétiens ? On  
pourroit leur répondre : oiii ce sont des Chré-  
tiens & des Néophytes, qui ne savent ce  
qu'ils font ; mais ceux, qui de sang froid, &  
avec connoissance de cause, les réduisent par  
leur avarice en cet état, ont-ils de la Reli-  
gion ? On sçait que les Sauvages donneroient  
tout ce qu'ils ont pour un verre d'Eau de Vie ;  
c'est une tentation pour les Traitans, contre  
laquelle ni les cris des Pasteurs, ni le zèle &  
l'autorité des Magistrats, ni le respect des  
Loix, ni la sévérité de la Justice souveraine,  
ni la crainte des Jugemens de Dieu, ni la  
pensée de l'Enfer, dont ces Barbares dans  
leur yvresse présentent une Image bien sen-  
sible, n'ont encore pu tenir. Mais détournons  
la vûe de ces objets dégoûtés.

Le grand Commerce des Pelleteries, après  
que la Ville des Trois Rivières eut cessé d'être  
fréquentée par les Nations du Nord & de  
l'Ouest, se fit pendant quelques années à  
Montreal, où les Sauvages abordent en  
certains tems de toutes les parties du Canada.  
C'étoit une espece de Foire, qui attiroit beau-  
coup de François dans cette Ville. Le Gou-  
verneur Général & l'Intendant s'y rendoient  
aussi, & l'on profitoit de l'occasion pour ac-  
commoder les différens, qui pouvoient être

1721.

Mars.

De la Foire  
de Montreal.  
Calomnie de  
la Honnan-à  
ce sujet.

1721.

Mars.

210 JOURNAL HISTORIQUE  
survenus entre nos Alliés. Mais si par hazard,  
Madame, vous tombez sur le Livre de la  
HONTAN, où il est parlé de cette Foire,  
donnez-vous bien de garde de prendre tout  
ce qu'il en dit pour des verités. La vraisem-  
blance n'y est pas même gardée. Les Femmes  
de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que  
cet Auteur y met sur leur compte, & il n'y a  
rien à craindre pour leur honneur de la part  
des Sauvages. Il est sans exemple qu'aucun  
d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec  
les Françoises, lors même qu'elles ont été  
leurs Prisonniers. Ils n'en font pas même  
tentés, & il seroit à souhaiter que les Fran-  
çois eussent le même dégoût des Sauvages.  
La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui est  
de notoriété publique en ce Pays; mais il  
vouloit égayer ses Mémoires, & pour y  
réussir, tout lui étoit bon. On est toujours  
sûr de plaire à certaines gens, quand on ne  
garde aucune mesure dans la liberté, qu'on  
se donne d'inventer, de médire, & de s'ex-  
primer sur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à  
Montreal de petites Mottes de Sauvages, mais  
ce n'est plus rien en comparaison du passé.  
C'est la guerre des Iroquois, qui a interrompu  
ce grand concours des Nations dans la Colo-  
nie. Pour y suppléer, on a établi chez la plû-  
part des Magalins avec des Forts, où il y a  
toujours un Commandant & assez de Soldats,  
pour mettre les Marchandises à couvert. Les  
Sauvages y veulent toujours avoir un Armu-  
rier, & dans plusieurs lieux un Missionnai-  
re, qui y feroient plus de bien, s'ils y étoient  
seuls de François. On ne peut bien dû, ce

D'UN  
semble  
depuis  
dehors  
reten  
dit  
tiren  
des b  
aux  
chan  
que l  
deven  
cherce  
La  
Cana  
poin  
quer  
nos  
leur  
j'ai d  
des M  
le Pe  
Fran  
poun  
pat o  
nes  
tout  
avan  
L  
qui  
figu  
terre  
assû  
les C  
nes  
form  
pas i

QU'IL  
par hazard,  
ivre de la  
ette Foire  
tendre tout  
à vraisem-  
bles Femmes  
à ce que  
& il n'y a  
de la part  
qu'aucun  
berté avec  
es ont été  
pas même  
les Fran-  
uvageuses.  
ce qui est  
; mais il  
& pour y  
t toujours  
and on ne  
té, qu'on  
& de s'ex-

arriver à  
ges, mais  
du passé.  
interrompu  
la Colo-  
ez la plu-  
où il y a  
Soldats,  
reté. Les  
in Armu-  
issionnai-  
y étoient  
dû, ce

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 211  
semble, rétablir les choses sur l'ancien pied,  
depuis que tout est en paix au dedans & au  
dehors de la Colonie : ce seroit le moyen d'y  
retenir les Coureurs de bois, à qui leur avi-  
dité ; sans parler de tous les désordres, qu'at-  
tirent le libertinage, fait faire tous les jours  
des bassesses, qui nous rendent méprisables  
aux yeux des Barbares, ont avili nos Mar-  
chandises ; & encheri les Pelleteries. Outre  
que les Sauvages, naturellement fiers, sont  
devenus insolens, depuis qu'ils se voyent re-  
cherchés.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le  
Canada, que la Chasse, & on n'y dépend  
point des Sauvages. Deux raisons de s'y appli-  
quer, qui n'ont pourtant pû jusqu'ici engager  
nos Colons à en faire le principal objet de  
leur Commerce. Je n'ai rien à ajouter à ce que  
j'ai déjà eu l'honneur de vous dire de la Pêche  
des Moruës, qui seule nous vaudroit plus que  
le Perou, si les Fondateurs de la Nouvelle  
France eussent pris les mesures convenables  
pour s'en assurer la possession. Je commence  
par celle du Loup Marin, des Vaches Mari-  
nes & des Marsouins ; qu'on peut faire par  
tout dans le Golphe Saint Laurent, & bien  
avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit son nom à son cri,  
qui est une espece de hurlement ; car dans sa  
figure il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal  
terrestre, que nous connoissons. L'Esca-  
bot assure qu'il en a entendu, qui croient comme  
les Chats Huans ; mais ce pouvoit être de jeu-  
nes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore bien  
formé. Au reste ; Madame, on ne balance  
pas ici à mettre le Loup Marin au rang des

1731.

Mars.

De la Pêche  
du Loup Ma-  
rin.

1721.

Mars.

Poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, qu'il naisse à terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'eau, qu'il soit couvert de poil; en un mot, qu'il ne lui manque absolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous sommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'usage, contre lequel on ne raisonne point, s'y est mis en possession de tous ses droits. Ainsi la guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la fasse souvent à terre & à coups de fusils, se nomme une Pêche; & celle qu'on fait aux Castors dans l'eau & avec des filets, s'appelle une Chasse.

Description  
du Loup Marin.

La tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue: il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derrière: dans le reste, il est Poisson. Il se traîne plutôt qu'il ne marche sur les pieds; ceux de devant ont des ongles, ceux de derrière sont en forme de Nageoires. Sa peau est dure, & couverte d'un poil ras de diverses couleurs. Il y a de ces Animaux, qui sont tout blancs, & tous le sont en naissant; quelques-uns à mesure qu'ils croissent, deviennent noirs, d'autres roux; plusieurs ont toutes ces couleurs ensemble.

Ses diverses  
especes.

Les Pêcheurs distinguent plusieurs especes de Loups Marins; les plus gros pèsent jusqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que frétiller dans l'eau; nos Matelots les appellent *Brasseurs*, ils ont donné à une autre especes le nom de *Nau*: je n'en sçai ni la raison, ni la signification: à une autre, celui de *Grosses Têtes*. On en voit de petits fort éveillé.

lés, & fort adroits à couper les filets, qu'on leur tend: leur couleur est tygrée, ils sont badins, pleins de feu, & jolis, aurant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoutument à les suivre, comme si c'étoient de petits Chiens, & ne laissent pourtant pas de les manger.

M. Denys parle de deux sortes de Loups Marins, qui se rencontrent sur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, sont si gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoute que peu de tems après qu'ils sont nés, le Pere & la Mere les amènent à l'eau, & de tems en tems les ramènent à terre, pour les faire têter: que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, auxquels on en veut principalement, ne vont presque point encore dans l'eau: qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les suivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, si les Pêcheurs ne se hâtent de leur donner un coup de bâton sur le nez, & que cela suffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux soit bien grand sur ces Côtes, s'il est vrai, comme le même Auteur l'assure, qu'en un seul jour on prend de cette sorte jusqu'à huit cent de ces Petits.

La seconde Espece, dont parle M. Denys, est fort petite, & chaque Bête ne donne guères d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans sa Vessie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelqu'un, qui fait la Sentinelle. Au premier signal, qu'il donne, tous se jettent à la Mer, au bout de quelque tems ils se rapprochent de

1721.

Mars.

Usage de la  
Chair & de la  
Peau du Loup  
Marin.

terre, & se levent sur leurs pattes de derriere, pour voir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en surprend un grand nombre à terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement.

On convient que la chair du Loup Marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la graisse sur le feu, & elle se résout en huile. Souvent même on se contente de faire des Charniers, c'est le nom, qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de plusieurs Loups Marins : elles'y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette huile quand elle est fraîche, est fort bonne pour la Cuisine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt ; & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, dessèche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les Peaux. Elle est lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en est passée, & leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les malles & les cofres. Quand elles sont tannées, elles ont presque le même grain que le Maroquin : elles sont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas si aisément, & elles conservent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons souliers & des bottines, qui ne prennent point l'eau. On en

D'UN  
couverte  
usé qu  
avec l  
dont o  
poudre  
trouve  
qu'on  
Marca  
C'est  
Glace  
& que  
ordina  
assez  
à terre  
nager  
de l'ai  
puis le  
jusqu  
seuls.  
Poisso  
ce que  
vent y  
sans f  
elle n  
vent i  
mais  
celle-  
La  
dans  
les Ar  
il en  
avec  
libre  
Mari  
on bo  
Mer

QUE  
de derriere,  
dre : mais ,  
on en sur-  
& il n'est  
trement.  
oup Marin  
s on trouve  
n faire de  
cile. On en  
elle se ré-  
e contente  
m, qu'on  
nches, sur  
eurs Loups  
, & l'huile  
pratiquée.  
, est fort  
des jeunes  
tres, pour  
, dessèche  
, ou pour  
laire, elle  
de lie, ni  
ond de la

lonie on a  
Peaux de  
La mode  
aujourd'hui  
s. Quand  
e le même  
oins fines,  
ément, &  
leur frai-  
ers & des  
au. On en

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 215  
ouvre aussi des sièges, dont le bois est plutôt  
usé que la couverture. On tanne ici ces peaux  
avec l'écorce de Perusse, & dans la teinture,  
dont on se sert pour les noircir, on mêle une  
poudre, qui se tire de certaines pierres, qu'on  
trouve sur les bords des Rivieres. C'est ce  
qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des  
*Marcaissites de Mines*.

C'est sur les Rochers, & quelquefois sur la  
Glace, que les Loups Marins s'accouplent,  
& que les Meres font leurs Petits. Leur Portée  
ordinaire est de deux; & elles les allaitent  
assez souvent dans l'eau, mais plus souvent  
à terre; quand elles veulent les accoutumer à  
nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos;  
elles les laissent aller de tems en tems dans l'eau,  
puis les reprennent, & continuent ce manège,  
jusqu'à ce que ces Petits puissent nager tous  
seuls. Si ce fait est vrai, voilà un étrange  
Poisson, à qui la Nature n'a pas même appris  
ce que la plupart des Animaux terrestres sca-  
vent presqu'en naissant. Le Loup Marin a les  
sens fort vifs, & c'est son unique deffense:  
elle ne les empêche pourtant pas d'être sou-  
vent surpris, comme je l'ai déjà remarqué;  
mais la plus ordinaire façon de les pêcher est  
celle-ci.

La coutume de cet Animal, quand il est  
dans l'eau, est d'entrer avec la Marée dans  
les Anses: quand on a reconnu les Anses, où  
il en entre un grand nombre, on les ferme  
avec des filets & des pieux; on n'y laisse de  
libre qu'un assez petit espace, par où les Loups  
Marins se glissent. Dès que la Marée est haute,  
on bouche cette ouverture; ainsi après que la  
Mer s'est retirée, ces Poissons demeurent à

1721.

Mars.

Particularités  
de ces Ani-  
maux.

1721.

Mars.

sec, & on n'a que la peine de les assommer, On les suit aussi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive aussi aux Castors : mais on a de gros Chiens, qui sont stilés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur. Enfin j'ai ouï dire qu'un Matelot en ayant un jour surpris à terre un grand Troupeau, il les avoit conduits à son logement avec une Gaulle, comme il auroit pu faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & ses Camarades en avoient tué jusqu'à neuf cent. *Sit fides penes Austorem.*

Des Vaches  
Marines.

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui assez peu de Vaches Marines sur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne sçai point si on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Isle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'est pas fort différente de celle du Loup Marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux dents de la grosseur & de la longueur du bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes : c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus simplement *la Bête à la grande dent*. Cette Bête est d'un très-bel yvoire, aussi bien que toutes celles, qui composent la machoire de ce Poisson, & qui ont quatre doigts de longueur.

Marfouins  
de deux cou-  
leurs.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marfouins de deux couleurs : dans l'eau salée, c'est-

d'u  
c'est  
d'Or  
qu'o  
ils s  
Vad  
Ban  
des  
div  
tent  
y en  
aussi  
diffe  
la di  
Le  
d'hu  
celle  
qui a  
pour  
que  
que  
des b  
la fr  
tête  
moin  
La  
passe  
tendr  
seur.  
com  
ce, q  
veste  
jours  
feu.  
neuf  
leur  
Op

RIQUE  
es assommer,  
s endroits, où  
mettent la tête  
tire dessus.  
s prend sans  
vont d'abord  
aux Castors:  
sont stiles à  
profondeur.  
en ayant un  
peau, il les  
avec une Gau-  
Troupeau de  
es en avoient  
mes Autorem.  
ard'hui assez  
ôtes du Gol-  
sçai point si  
Anglois en  
be à l'Isle de  
ait beaucoup  
nal n'est pas  
Marin, mais  
singulier, ce  
c de la lon-  
es en haut,  
des Cornes:  
r est venu le  
atelots l'ap-  
à la grande  
yvoire, aussi  
sent la ma-  
quatre doits  
Laurent des  
s l'eau salée,  
c'est-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 217  
c'est à dire, jusqu'un peu au-dessous de l'Isle  
d'Orleans; ils ne different point de ceux,  
qu'on trouve dans la Mer: dans l'eau douce  
ils sont tout blancs, & de la grosseur d'une  
Vache. Les Premiers vont ordinairement par  
Bandes: je n'ai point remarqué la même chose  
des autres, quoique j'en aye beaucoup vû se  
divertir dans le Port de Quebec. Ils ne mon-  
tent guères plus haut que cette Ville; mais il  
y en a beaucoup sur les Côtes de l'Acadie,  
aussi bien que de la premiere espece; ainsi la  
difference de leur couleur ne vient point de  
la difference de l'eau salée & de l'eau douce.

Les Marsouins blancs rendent une Barrique  
d'huile, & cette huile est peu differente de  
celle du Loup Marin. Je n'ai vû personne  
qui ait mangé de la chair de cet Animal, mais  
pour ce qui est des *Pourcelles*, c'est le nom,  
que l'on donne aux Marsouins gris; on dit  
que ce n'est pas un mauvais manger; on fait  
des boudins & des andouilles de leurs boyaux,  
la fresure en est excellente en friassée, & la  
tête meilleure, que celle du Mouton, mais  
moins bonne que celle du Veau.

La peau des uns & des autres se tanne & se  
passe en façon de Maroquin. D'abord elle est tendre  
comme du lard, & a un pouce d'épais-  
seur. On la gratte lontems, & elle devient  
comme un cuir transparent; & quelque min-  
ce, qu'elle soit, jusqu'à être propre à faire des  
vestes & des hauts-de-chausses, elle est tou-  
jours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de  
feu. Il y en a de dix-huit pieds de long sur  
neuf de large: on prétend que rien n'est meil-  
leur pour couvrir une Imperiale de Carosse.

On a établi depuis peu deux Pêches de Mar-

Tome V.

K

1721.

Mars.

Usage de  
leurs Peaux.

1721.

Mars.

De la Pêche  
du Marfouin

soins au-dessous de Quebec; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers, qui s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. Les frais n'en sont pas grands, & les profits iroient fort loin, si les Marfouins étoient des Animaux d'habitude: mais soit instinct, ou caprice, ils rompent souvent toutes les mesures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occasionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple: c'est qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle est une grande ressource pour les pauvres Habitans. Car les Marfouins se trouvant inquiétés au-dessous de Quebec, se sont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus sur leur passage ces gros Poissons, qui les obligeoient de rebrousser chemin, descendent le Fleuve sans obstacles; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivières, où l'on en prenoit une quantité prodigieuse tous les ans, on n'en prend presque plus.

La manière, dont se fait la Pêche du Marfouin est peu différente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au sujet du Loup Marin. Quand la Marée est basse, on plante dans la vase, ou dans le sable, des picquets assez près les uns des autres, & l'on y attache des filets en forme d'antonnoirs, dont l'ouverture est assez large, de sorte néanmoins que, quand le Poisson y a passé, il ne la peut plus retrouver pour en sortir. On a soin de mettre au haut des picquets des bouquets de verdure. Quand

l'une dans la  
ou huit lieues  
station, qu'on  
de certains Ro-  
ement au-des-  
pas grands, &  
les Marfouins  
de : mais soit  
pment souvent  
, & prennent  
on les attend.  
ichiroient que  
est un inconve-  
: c'est qu'elles  
es Anguilles,  
e pour les pau-  
ins se trouvant  
c, se sont ré-  
s ne trouvant  
Poissons, qui  
emin, descen-  
d'ou il arrive  
Rivieres, où  
odigieuse tous  
e plus.  
Pêche du Mar-  
ille, dont j'ai  
a Loup Marin.  
plante dans la  
quets assez près  
ache des filets  
l'ouverture est  
que, quand le  
plus retrouver  
mettre au haut  
erdure. Quand

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET VIII. 219  
la Marée monte, ces Poissons, qui donnent  
la chasse aux Harengs, lesquels gagnent tou-  
jours les bords, & attirés par la verdure, qu'ils  
aiment beaucoup, s'engagent dans les filets,  
& s'y trouvent enfermés. A mesure que la Ma-  
rée baisse, on a le plaisir de voir leur embar-  
ras, & les mouvemens inutiles, qu'ils se  
donnent pour échaper; enfin ils restent à sec,  
& souvent échoués les uns sur les autres en si  
grand nombre, que d'un seul coup de bâton  
on en assomme deux ou trois. On prétend  
qu'il s'en est trouvé parmi les Blancs, qui  
pesoient jusqu'à trois mille.

Tout le Monde sçait de quelle manière se  
fait la Pêche de la Baleine, ainsi je ne vous  
en dirai rien. On dit ici que les Basques, qui  
la faisoient autrefois dans le Fleuve S. Lau-  
rent, ne l'ont interrompue, que pour s'ad-  
donner tout entiers au Commerce des Pellete-  
ries, qui ne demandoient ni tant de dépenses,  
ni tant de fatigues, & dont les profits étoient  
plus considérables & plus prompts. D'ail-  
leurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes  
les commodités, qu'on peut avoir présente-  
ment, qu'il y a des Habitations fort avan-  
cées vers le Golphe. Il y a quelques années  
qu'on essaya de la rétablir, mais sans succès :  
les Entrepreneurs, ou n'avoient pas les fonds  
nécessaires pour en faire les avances, ou ont  
voulu être dédommagés trop tôt de leurs frais,  
ou ont manqué de constance. Il paroît néan-  
moins certain que cette Pêche pourroit être  
un grand objet dans le Commerce de cette  
Colonie, & qu'elle se peut faire avec beau-  
coup moins de dépenses & de périls, que sur  
les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit

1721.

Avril.

même de la rendre sédentaire, comme M. Denys proposoit de faire celle de la Morue en Acadie? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada: Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la maniere de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## NEUVIÈME LETTRE.

*Du Fort de Chambly, des Poissons, des Oiseaux, de quelques Animaux propres au Canada. Des Arbres, qui lui sont communs avec la France, & de ceux, qui lui sont particuliers.*

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

MADAME,

UNE des principales défenses de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York est le Fort de Chambly: c'est de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y suis venu pour rendre visite au Commandant, qui est M. de S A B R E Y O I S, d'une des meilleures Maisons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la situation de cette Place importante, & vous en faire la description.

Dans les premières années de notre Etablissement en ce Pays les Iroquois, pour faire des courses jusques dans le centre de nos Ha-

I QUE  
omme M. De-  
la Moruë en  
t ce qui re-  
enrichir le  
autres, quand  
iere de vivre  
re, &c.

## TRE.

ons, des Oi-  
e propres du  
ons communs  
qui lui font

l, 1721.

de Montréal  
lle York est  
Fort que j'ai  
s venu pour  
ui est M. de  
lleures Mai-  
Compagnon  
rais en deux  
e cette Place  
description.  
notre Eta-  
, pour faire  
de nos Ha-

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. IX. 221  
bitations, descendoient une Riviere, qui se  
décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un  
peu au-dessus du Lac de S. Pierre & à laquelle  
pour cette raison on donna d'abord le nom de  
*Riviere des Iroquois*. On l'a depuis appelé la  
*Riviere de Richelieu*, à cause d'un Fort, qui  
portoit ce nom, & qu'on avoit construit à  
son embouchure. Ce Fort ayant été ruiné,  
M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Sa-  
lières, en fit construire un autre, auquel on  
donna son nom: ce nom s'est communiqué à  
la Riviere, qui le conserve encore aujour-  
d'hui, quoique le Fort ne subsiste plus depuis  
longtems. Quand on a remonté la Riviere,  
environ dix-sept lieues, allant toujours au  
Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on  
trouve un Rapide, & vis-à-vis une espee de  
petit Lac formé par la Riviere même. C'est  
sur le bord même du Rapide, & vis-à-vis du  
Lac, qu'est situé le Fort. Il fut d'abord bâti  
de bois par M. de Chambly, Capitaine dans  
le Régiment de Carignan-Salieres, en même  
tems que M. de Sorel construisit le sien; mais  
on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué  
de quatre Bastions, & on y entretient tou-  
jours une assez bonne Garnison. Les Terres des  
environs sont fort bonnes, on commence à  
y établir des Habitations, & bien des Gens  
croient qu'avec le tems on y bâtira une Ville.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a  
que huit lieues, la Riviere de Sorel traverse  
ce Lac, & il n'est peut-être point de Canton  
de la Nouvelle France, qu'il soit plus à pro-  
pos de peupler. Le Climat y est plus doux,  
qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Ha-  
bitans y auront, pour Voisins les Iroquois,

1721.

Avril.

qui dans le fond sont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à se brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accorderont, je crois, encore mieux de ce Voisinage, que de celui de la Nouvelle York. Bien, d'autres raisons devroient nous engager à cet Établissement; mais si je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loisir, que j'ai ici, pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en suis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France; il me reste à parler des ressources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Par-tout, où l'eau du Fleuve est salée, c'est-à-dire, depuis le Cap Tourmente, jusqu'au Golphe, on peut pêcher presque tous les Poissons, qui vivent dans l'Océan; comme le Saulmon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui sont inconnus en Europe. Tous se prennent à la Seine & aux Filets. Dans le Golphe on pêche des Flettans, trois sortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui est, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Posseau*, qui n'est pas estimé; des Lencorners, espece de Sèches; des Goberges, ou Poissons de Saint Pierre; des Plies; des Requiems, des Chiens de Mer, une espece de Requiems beaucoup moins mauvais pendant leur vie, & sans comparaison, meilleurs après leur mort. Les

Poissons, qui se trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve de Saint Laurent,

Huitres sont très-abondantes pendant l'hyver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher est assez singuliere. On fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées ensemble de telle sorte, qu'elles font le même jeu que les tenailles, & il est rare qu'on les retire sans une Huitre.

J'ai dit que le Lencornet est une espece de Sèche, sa figure est néanmoins assez différente de la Sèche ordinaire. Il est tout rond, ou plutôt oval; il a au-dessus de la queue une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la tête est environnée de barbes de la longueur d'un demi pied, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. Il y en a de deux especes, qui ne different que par le volume; les uns sont de la grosseur d'une Barrique, les autres ont un pied de long: on ne prend guères que de ceux-ci, & on les prend au flambeau: ils aiment fort la lumiere, on leur en montre sur le Rivage, quand la Marée est haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet rôti, bouilli & fricassé, est un fort bon manger; mais il rend la fausse toute noire.

Du Lencornet.

La Goberge est comme une petite Morue; elle en a le goût, & on la fait aussi sécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête, & les Matelots disent que ce Poisson est celui, dans lequel S. PIERRE trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour Notre Seigneur & pour lui, & que ses deux taches sont les deux endroits, par où il le prit: c'est pour cela, qu'ils lui ont donné le nom de Poisson Saint Pierre. La Plie de Mer a la chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des

De la Goberge, de la Truite Saumonée, de la Tortue, &c.

1721.

Avril.

Rivieres: on la prend, aussi bien que les Hom-  
marts, ou Ecrevisses de Mer, avec de longs  
bâtons armés d'un Fer pointu; terminé par  
une échancrure, qui empêche les Poissons de  
se débarrasser. Enfin en plusieurs endroits,  
sur-tout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis  
de Truites Saumonées longues d'un pied, &  
de Tortuës de deux pieds de diamètre, dont  
la chair est excellente, & l'écaille supérieure  
rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poisson  
armé.

Parmi les Poissons, dont le Lac Champlain  
& les Rivieres, qui s'y déchargent sont rem-  
plis, M. de Champlain en a remarqué un  
assez singulier, qu'il appelle *Chaoufarou*;  
apparemment du nom, que lui donnoient  
les Sauvages. C'est une espee particuliere du  
Poisson armé; qu'on trouve en plusieurs au-  
tres endroits. Celui-ci a le corps à peu près de  
la figure d'un Brochet; mais il est couvert  
d'une écaille à l'épreuve du poignard: sa cou-  
leur est d'un gris argenté, & il lui sort de  
dessous la gueule une arrête plate, dentelée,  
creuse, & percée par le bout; ce qui peut  
faire juger que c'est par-là, qu'il respire. La  
peau, qui couvre cette arrête, est tendre, &  
sa longueur est proportionnée à celle du Pois-  
son, dont elle fait la troisième partie. Sa lar-  
geur est de deux doits dans les plus petits. Les  
Sauvages assürerent à M. de Champlain qu'il  
se rencontroit de ces Poissons, qui avoient  
huit à dix pieds de largeur; mais les plus  
grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, &  
ils étoient de la grosseur de la cuisse d'un  
Homme.

Comment ce  
Poisson chasse  
aux Oiseaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal est un  
vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux;

IQUE  
que les Hom-  
vec de longs  
terminé par  
Poissons de  
s endroits,  
sont remplis  
un pied, &  
nètre, dont  
e supérieure  
leu.

ChAMPLAIN  
nt sont rem-  
marqué un  
*haoufaron* ;  
dongoient  
tiulière du  
lusieurs au-  
peu près de  
est couvert  
rd : sa cou-  
lui fort de  
dentelée,  
e qui peut  
respire. La  
tendre, &  
lle du Poif-  
tie. Sa lar-  
petits. Les  
plain qu'il  
i avoient  
s les plus  
cinq, &  
uisse d'un

mal est un  
les Eaux ;

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 225  
mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait  
aussi la guerre aux Habitans des Airs : il la  
fait néanmoins, & en-habile Chasseur : voici  
comment. Il se cache dans les roseaux, de  
sorte qu'on ne peut voir que son arme, qu'il  
tient élevée perpendiculairement au-dessus de  
l'eau. Les Oiseaux, qui viennent pour se re-  
poser, prennent cette arme pour un roseau  
sec, ou un morceau de bois, & se perchent  
dessus. Ils n'y sont pas plutôt, que le Poisson  
ouvre la gueule, & fait si subitement le mou-  
vement nécessaire pour ravir sa proie, que  
rarement elle lui échape. Les dents, qui bor-  
dent l'arrête, dont il se sert si utilement, sont  
assez longues & fort pointues. Les Sauvages  
prétendent qu'elles sont un remede souverain  
contre le mal de tête, & qu'en picquant avec  
une de ces dents l'endroit, où la douleur est  
la plus vive, on la fait passer dans l'instant  
même.

Ces Peuples ont une adresse merveilleuse à <sup>Mariage de</sup>  
darder les Poissons dans l'eau, sur-tout dans <sup>la Seine.</sup>  
les rapides. Ils pêchent aussi avec la Seine, & ils  
s'y disposent par une cérémonie assez bizarre.  
Avant que de se servir de ce filet, ils le ma-  
rient avec deux Filles vierges, & pendant le  
festin de nôce, ils le placent entre les deux  
Epouses. On l'exhorte ensuite fort sérieuse-  
ment à prendre beaucoup de Poisson, & on  
croit l'y engager, en faisant de grands pré-  
sens à ses prétendus Beaux-Peres.

L'Esturgeon est ici un Poisson de Mer & <sup>De la pêche de</sup>  
d'eau douce ; car on en prend sur les Côtes du <sup>l'Esturgeon.</sup>  
Canada, & dans les grands Lacs, qui tra-  
versent le Fleuve de Saint-Laurent. Bien des  
Gens croyent que c'est le véritable Dauphin

1721.

Avril.

des Anciens ; si cela est, il convenoit que ce Roi des Poissons dominât également, & dans l'Océan & dans les Rivieres. Quoiqu'il en soit, on voit ici des Esturgeons de huit, dix & douze pieds de long, & d'une grosseur proportionnée. Cet Animal a sur la tête une maniere de Couronne relevée d'un pouce, & il est couvert d'écaillés d'un demi pied de diametre, presque ovales, & parsemées de petites figures, qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot : celui qui est derriere gouverne, l'autre se tient debout, tenant d'une main un dard, auquel est attachée une longue corde, dont l'autre bout est noué à une des barres du Canot. Dès qu'il voit l'Esturgeon à sa portée, il lui lance son dard, & tâche de prendre le défaut des écaillés. Si le Poisson est blessé il fuit, & entraîne la Canot avec assez de rapidité ; mais après avoir nagé l'espace d'environ cent cinquante pas, il meurt, & alors on retire la corde, & on le prend. Il y a une petite espece d'Esturgeon, dont la chair est fort tendre, & très-délicate.

Poissons particuliers au Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit plusieurs Poissons, qui ne sont point connus en France. Les plus estimés sont l'*Achigan* & le *Poisson doré*. Les autres Rivieres du Canada, & surtout celles de l'Acadie, ne sont pas moins bien partagées, que ce Fleuve, le plus poissonneux peut-être de tout l'Univers, & celui, où il y a de plus de sortes de Poissons, & des meilleurs. Il y a des Saisons, où le seul Poisson pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne sçai quelle

RIQUE  
venoit que ce  
ment, & dans  
Quoiqu'il en  
s de huit, dix  
grosseur pro-  
tère une ma-  
pouce, & il  
ped de dia-  
mètres de peti-  
lle des Fleurs  
ici de quelle  
dans les Lacs.  
extrémités d'un  
verne, l'autre  
ain un dard,  
de, dont l'au-  
es du Canot.  
ortée, il lui  
tre le défaut  
lé il fuit, &  
pidité; mais  
on cent cin-  
on retire la  
petite espece  
rt tendre, &  
crit plusieurs  
s en France.  
& le Poisson  
ada, & sur-  
moins bien  
poissonneux  
ui, où il y a  
s meilleurs.  
on pourroit  
e sçai quelle

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQUE. LET. IX. 227

croiance on doit donner à ce que j'ai vû dans la Relation manuscrite d'un ancien Missionnaire, qui assure avoir vû un Homme Marin dans la Riviere de Sorel, trois lieues au-dessous de Chambly. La Relation est écrite avec beaucoup de jugement; mais pour mieux constater le fait, & pour montrer qu'une premiere apparence ne l'a point trompé, l'Auteur auroit dû ajouter à son récit la Description de ce Monstre. On est quelquefois saisi au premier coup d'œil d'une ressemblance, qui avec des yeux attentifs, & des regards réfléchis, s'évanouit d'abord. Au reste, si ce Poisson de figure humaine étoit venu de la Mer, il auroit fait bien du chemin pour remonter si près de Chambly, & il seroit assez surprenant qu'on ne l'eût apperçu qu'en cet endroit.

Il s'en fait beaucoup que nos Forêts soient aussi bien partagées en Oiseaux, que nos Lacs & nos Rivieres le sont en Poissons. Il y en a néanmoins qui ont leur mérite, & qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux especes. Les plus gros ont la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lièvres, les prennent dans leurs Serres, & les emportent dans leurs Magasins & dans leurs Nids. Les autres sont tout gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux: tous sont aussi d'assez bons Pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, sont absolument les mêmes, qu'en France; mais nous avons une seconde espece de Faucons, qui ne vivent que de la Pêche.

Nos Perdrix sont de trois especes, des grises, des rouges, & des noires: celles-ci sont les moins estimées; elles sentent trop ces

1721.

Avril.

1721.

Avril.

fin, le Genievre & le Sapin: elles ont la tête & les yeux de Faifans, & la chair brune. Toutes ont la queue longue, & l'ouvrent en éventail, comme le Cocq-d'Inde: ces queues sont fort belles; les unes sont mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres de gris chair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne sont pas les plus estimées; quelques-uns néanmoins les préfèrent aux rouges mêmes. Toutes sont plus grosses qu'en France; mais si fortes, qu'elles se laissent tirer, & même approcher, sans presque remuer.

Autres Oi-

Outre les Bécassines, qui sont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y est partout en abondance, on trouve quelques Bécasses autour des Fontaines, mais en petit nombre. Aux Illinois; & dans toute la Partie Méridionale de la Nouvelle France, elles sont plus communes. M. Denys assure que les Corbeaux de Canada sont aussi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers - ci on en soit bien persuadé. Ils sont plus gros qu'en France; un peu plus noirs; & ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes au contraire sont plus petites, & leur cri n'est pas aussi désagréable. Le Chatuant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite Fraîse blanche autour du cou, & un cri particulier. Sa chair est bonne à manger, & bien des Gens la préfèrent à celle de la Poule. Sa provision pour l'hiver sont des Mulots, auxquels il casse les pattes, & qu'il engraisse & nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. La Chauve-Souris est ici plus grosse qu'en France. Les Merles & les

QUE  
ont la tête  
hair brune.  
ouvrent en  
ces queuës  
lées de rou-  
de gris chair  
drix noires  
quelques-uns  
ges mêmes.  
nce ; mais  
, & même

excellentes  
viere, qui  
ouve quel-  
, mais en  
ns toute la  
e France,  
nys assés  
aussi bons  
être vrai  
pas qu'en  
persuadé.  
peu plus  
i des nô-  
plus peti-  
eable. Le  
e du Fran-  
urour du  
est bonne  
férent à  
l'hyver  
pattes,  
jusqu'à  
uris est  
es & les

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 119

Hyronnelles y font des Oiseaux de passage, comme en Europe. Les premiers ne sont pas noirs, mais tirant sur le rouge. Nous avons trois sortes d'Allouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Le Moineau lui-même est un peu différent du nôtre : il a bien les mêmes inclinations, mais sa physionomie est assez mauvaise.

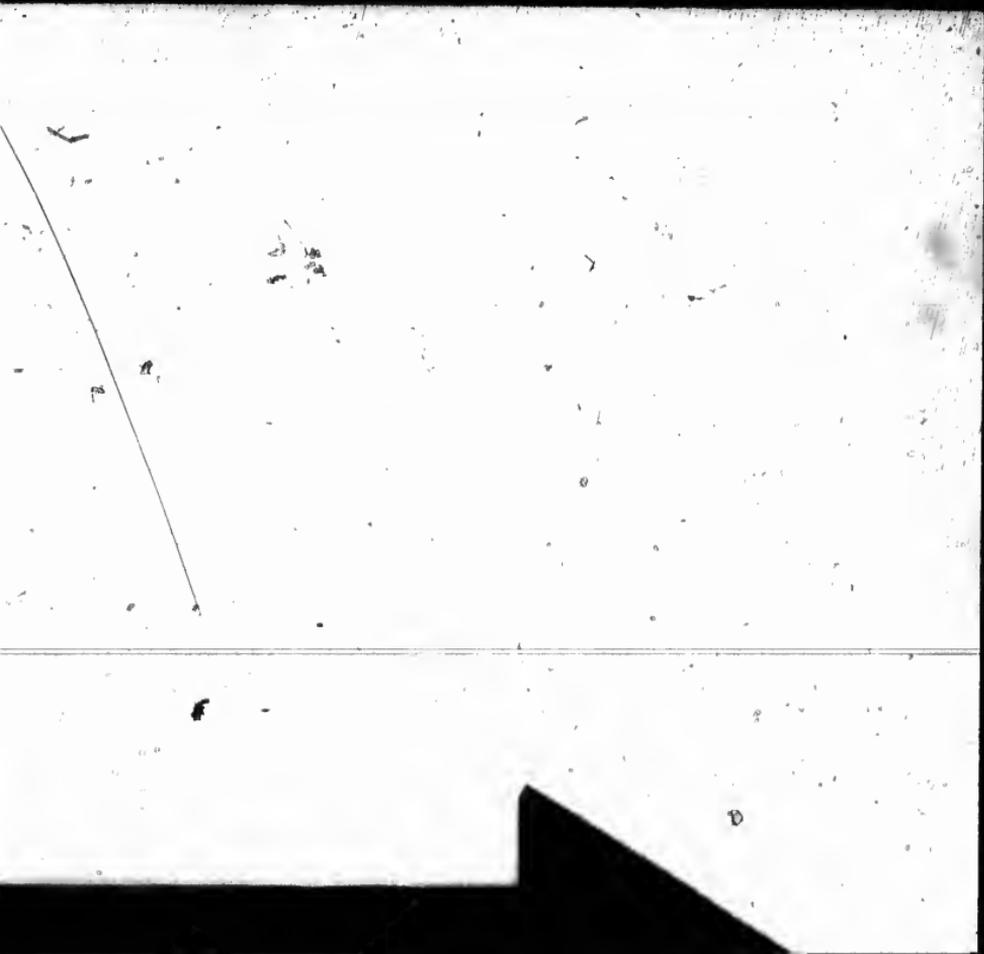
On voit dans ce Pays une quantité prodigieuse de Canards, & j'en ai ouï compter jusqu'à vingt-deux especes differentes. Les plus beaux & ceux, dont la chair est plus délicate, sont les *Canards Branchus* : on les appelle ainsi, parce qu'ils perchent sur les branches des Arbres. Leur plumage est extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poulles d'Inde, les Poules d'eau, les Gruës, les Serfelles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiseaux de Riviere, fourmillent partout, si ce n'est au Voisinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs ; les unes sont toutes blanches, les autres d'un gris de lin. Toutes sont d'excellens potages. Nos Picverts, ou Picque-Bois, sont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs ; d'autres sont noirs, ou d'un brun obscur par tout le corps, excepté la tête & le cou, qui sont d'un très-beau rouge.

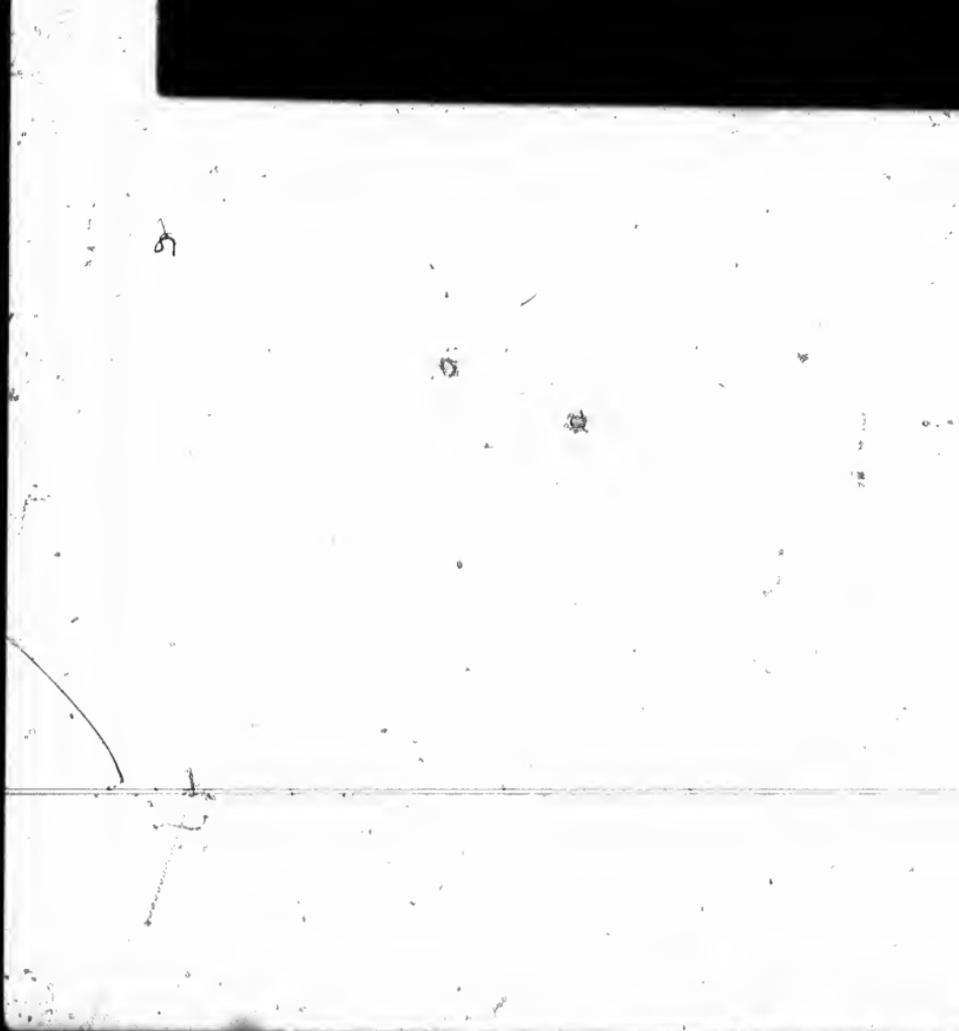
Le Rossignol du Canada est à peu près le même, que celui de France pour la figure ; mais il n'a que la moitié de son chant : le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle, qu'en Europe, & tout son plumage est mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vû en

1721.

Avril.









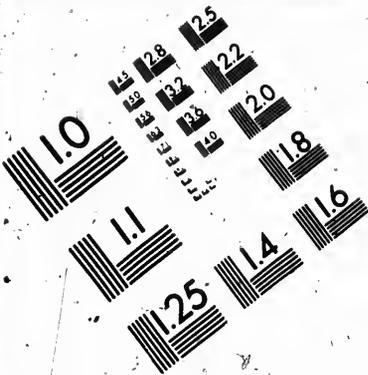
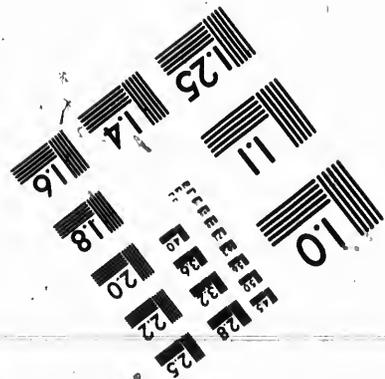
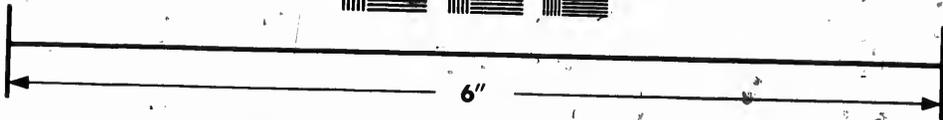
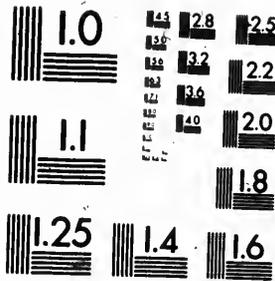


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16  
18  
20  
22  
25  
E3  
E2  
E1

10  
16  
18  
20  
22  
25  
E3  
E2  
E1

1721.

Avril.

cage, je ne sçauois vous rien dire de son chant. Tous nos Bois sont remplis d'une sorte d'Oiseau de la grosseur d'une Linotte, lequel est tout jaune, & a le gosier assez fin; mais son chant est fort court, & n'est point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de sa couleur. Une espece d'Ortolan, dont le plumage est cendré sur le dos, & blanc sous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiseau Blanc*, est celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le cède guères au Rossignol de France, mais il n'y a que le Mâle, qui se fasse entendre; la Femelle, dont la couleur est plus foncée, ne dit mot, même en cage. Ce petit Animal a la physionomie fort belle, & il est bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne sçai où il se retire pendant l'hiver; mais il est toujours le premier, qui nous annonce le retour du printems. A peine la neige est-elle fonduë en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, & on en prend alors tant que l'on veut.

Des Cardinaux.

Ce n'est guères qu'à cent lieuës d'ici, en tirant au Sud, que l'on commence à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a transportés de la Louysiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage qui est d'un beau rouge incarnat; une petite aigrette, qu'ils ont sur la tête, & qui ne ressemble pas mal à ces couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Amériquains, semblent leur assurer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des suffrages, s'il

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IX. 231  
faisoit aussi agréablement les oreilles, qu'il  
charme les yeux : c'est ce qu'on appelle en ce  
Pays-ci l'*Oiseau Mouche*.

1721.

Avril.

Ce nom a deux origines. La première, est  
la petiteesse même ; car avec ses plumes il n'est  
guères d'un plus gros volume, que le Hanne-  
ton ordinaire. La seconde, est un Bourdon-  
nement assez fort, qu'il fait avec ses ailes, &  
qui est assez semblable à celui, que font les  
grosses Mouches. Ses pattes, qui ont un pouce  
de long, sont comme deux aiguilles ; son bec  
est de même, & il en fait sortir une petite  
trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour  
en attirer le suc, dont il se nourrit. La Fe-  
melle n'a rien de brillant, un assez beau blanc  
sous le ventre, & un cendré clair sur tout le  
reste du corps, font toute sa parure ; mais le  
Mâle est un vrai bijou. Il a sur le haut de la  
tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge  
rouge, le ventre blanc, le dos, les ailes & la  
queue d'un verd de feuilles de Rosiers ; une  
côuche d'or répandue sur tout ce plumage, y  
ajoute un grand éclat, & un petit duvet im-  
perceptible y produit les plus belles nuances,  
qui se puissent voir.

De l'Oiseau  
Mouche.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec  
le *Colibry* ; & en effet il paroît qu'il en est une  
espece ; mais le *Colibry* des Isles est un peu  
plus gros, a le plumage moins brillant, & le  
bec un peu recourbé en bas. Je pourrois  
néanmoins me tromper sur l'éclat de son plu-  
mage, parce que je n'en ai point vu de vivant :  
quelques-uns ont avancé qu'il a un chant fort  
mélodieux : si le fait est vrai ; c'est un grand  
avantage, qu'il a sur l'*Oiseau Mouche* ; que  
personne n'a encore entendu chanter. Mais

En quoi il  
differe du *Co-  
libry* des Isles.

1721.

Avril.

J'ai entendu moi-même une Femelle, qui siffoit d'une maniere très-aiguë & assez désagréable. Cet Oiseau a l'aile extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une fleur, & dans le moment il s'éleve en l'air presque perpendiculairement. Il est ennemi du corbeau, & ennemi dangereux. J'ai ouï dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vû un quitter brusquement une fleur qu'il sucçoit, s'élever comme une éclair, aller se fourrer sous l'aile d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçüe.

L'Oiseau Mouche s'attache aux fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les succe en voltigeant toujours : mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelquefois avec de l'eau sucrée & des fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vingt-quatre heures : il se laissoit prendre & manier, & contrefaisoit le mort ; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner autour de ma fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assure qu'on ne les voit qu'en hyver. Ils font leurs nids en Canada, où ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tourment de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'air. Rien n'est si propre que ces nids. Le fond en est de

petits brins de bois entrelassés en maniere de panier, & le dedans est revêtu de je ne sçai quel duvet, qui paroît de soye. Les œufs sont de la grosseur d'un pois, & ont des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne connois encore que le Serpent à Sonnettes, qui mérite quelque attention. On en voit, qui sont gros comme la jambe d'un Homme, quelquefois même il s'en trouve de plus gros, & ils sont longs à proportion. Mais il y en a, & je crois que c'est le plus grand nombre, qui ne surpassent ni en grosseur, ni en longueur nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est assez singuliere. Sur un cou plat & fort large, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont vives, sans être brillantes, le jaune pâle y domine avec d'assez belles nuances.

Mais ce que cet Animal a de plus remarquable, c'est sa queue: elle est écailleuse en cote de maille, un peu aplatie, & elle croît, dit-on, tous les ans d'une rangée d'écaille. En sorte qu'on connoît son âge à sa queue, comme celui de Chevaux à leurs dents. En la remuant il fait le même bruit, que la Cigale en volant; car vous sçavez sans doute, Madame, que le prétendu chant de la Cigale, n'est que le bruit, qu'elle fait avec ses aîles. Au reste, la ressemblance, dont je parle, est si parfaite, que j'y ai été trompé moi-même. C'est ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent le nom, qu'il porte.

Sa morsure est mortelle, si on n'y remédie sur le champ, mais la Providence y a pourvû. Dans tous les endroits, où se rencontre ce

Du Serpent  
à Sonnettes.

1721.

Avril.

dangereux Reptile, il croît une Plante, à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpens à Sonnettes*, & dont la racine est un Antidote sûr contre le venin de cet Animal: il ne faut que la piler ou la mâcher, & l'appliquer comme un Cataplasme sur la playe. Cette plante est belle & facile à reconnoître. Sa tige ronde, un peu plus grosse, qu'une plume d'Oye, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds, & se termine par une fleur jaune de la figure, & de la grandeur d'une Marguerite, simple. Cette fleur a une odeur très-douce. Les feuilles de la plante sont ovales, étroites, soutenuës cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

Il est rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Passans, qui ne lui cherchent point noise: j'en ai eu un à mes pieds, qui eut assurément plus de peur, que moi, car je ne l'apperçus, que quand il fuyoit. Mais si on marche sur lui, on est piqué d'abord, & si on le poursuit, pour peu qu'il ait le loisir de se reconnoître, il se replie en rond, sa tête au milieu, & s'élançe d'une grande roideur contre son Ennemi. Les Sauvages ne laissent pas de lui donner la chasse, & trouvent sa chair très-bonne: j'ai même oui dire à des François, qui en avoient goûté, que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs, & ces Gens-là trouvent tout bon, parce qu'ils ont souvent faim. Du moins est-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Des Bois du  
Canada.

Je ne sçai, Madame, si je dois entreprendre de vous parler des Bois du Canada. Nous sommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde; selon toutes les apparences, elles

R I Q U E  
ne Plante, à  
erbe à Serpent  
est un Anti-  
Animal: il ne  
& l'appliquer  
playe. Cette  
noître. Sa tige  
u'une plume  
ois ou quatre  
r jaune de la  
Marguerite.  
ès-doucc. Les  
s, étroites,  
Poule-d'In-  
de long.  
ettes atraque  
point noie:  
assûrément  
l'apperçus,  
marche sur  
e poursuit,  
connoître,  
milieu, &  
re son En-  
le lui don-  
ès-bonne:  
s, qui en  
n mauvais  
rs, & ces  
qu'ils ont  
un qu'elle  
entrepren-  
ada. Nous  
Forêts du  
es, elles

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 255  
sont aussi anciennes que le Monde même, &  
n'ont point été plantées de mains d'Hommes:  
à la vûë rien n'est plus magnifique, les Arbres  
se perdent dans les nuës, & il y a une variété  
d'especes differentes si prodigieuse, que parmi  
ceux mêmes, qui se sont le plus appliqués à  
les connoître, il n'est peut-être personne,  
qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à  
leur qualité, & à l'usage, où on les peut em-  
ployer, les sentimens sont si differens, &  
dans les Pays, où nous sommes, & dans ce-  
lui, où vous êtes, que je désespere même  
d'être jamais en état de vous instruire, autant  
que je le souhaiterois, sur cet article. Au  
moins pour le présent dois-je me borner à  
quelques observations sur ce que j'ai vû par  
moi-même, & sur ce que j'ai oui dire à Gens,  
qui ont & plus d'expérience, & plus d'habi-  
leté que moi en cette matiere.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, <sup>Des Pins de</sup>  
en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce <sup>deux especes.</sup>  
sont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui  
sont d'une grosseur & d'une hauteur surpre-  
nante. Il y a ici deux sortes de Pins, tous  
produisent une Résine fort propre à faire le  
Bray & le Godron. Les Pins blancs, au moins  
quelques-uns, jettent aux extrémités les plus  
hautes une espee de Champignon semblable  
à du Tondre, que les Habitans appellent *Gua-*  
*rigue*, & dont les Sauvages se servent avec  
succès contre les maux de poitrine, & contre  
la Dyenterie. Les Pins rouges sont plus gom-  
meux & plus massifs, mais ne viennent pas si  
gros. Les Terroirs, qui produisent les uns &  
les autres, ne sont pas les plus propres à pro-  
duire du Grain; ils sont ordinairement com-

1721.

Avril.

1721.

Avril.

Quatre es-  
peces de Sa-  
pin.

posés de Gravier, de Sable, & de Terre-glaise.

Il y a quatre especes de Sapin en Canada. La premiere ressemble à la nôtre; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Perusse. La seconde & la quatrième s'élevent fort haut, & sont excellentes pour la Mâture, sur-tout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Son écorce est unie & luisante, & il s'y forme de petites vessies de la grosseur d'une fève de Haricot, qui contient une espece de Térébentine souveraine pour les playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les fractures. On assure qu'elle chasse la fièvre, & guérit les maux d'estomach, & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc*.

L'Epinette rouge ne ressemble presque en rien à l'Epinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage: Son Bois dure longtemps en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son écorce est fort bonne pour les Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le Turquin. La plupart des Terres, où croît cet Arbre, sont argilleuses, j'en ai pourtant vû de très-gros dans des Terres Sablon-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE LET. IX. 237  
neufes, mais peut-être que sous le Sable il  
y avoit de l'Argile.

1721.

Les Cédres sont de deux sortes, blancs & rouges. Ceux-là sont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'est le Bois, qu'on employe plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cause de sa légèreté. Il distille une espece d'encens, mais il ne porte point de fruits semblables à ceux du Mont-Liban. Le Cédre rouge est plus petit, & moins gros à proportion. La différence la plus sensible, qui se remarque entre l'un & l'autre, c'est que toute l'odeur du Premier est dans ses feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres.

Avril.

Deux sortes de Cédres.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux sortes, distingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les Premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, & propres à produire des grains & des légumes. Les Rouges, dont le bois est moins estimé, croissent dans les Terres sèches & sablonneuses. L'un & l'autre porte du Gland. L'Erable est aussi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'assez beaux meubles. Le Terroir, qui le produit, est élevé, & le plus propre aux Arbres fruitiers. On appelle ici *Rheno* l'Erable femelle, dont le bois est fort ondé, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs, il en a toute la figure & les propriétés; mais il lui faut un Terroir humide & fertile.

Des Chênes, Erables, Mérisiers, Noyers, Hêtres, &c.

Le Mérisier, qui se trouve pêle-mêle avec l'Erable & le Bois blanc, est très-beau pour

Avisil.

faire des meubles, il jette beaucoup plus d'eau que l'Erable, mais elle est amere, & le sucre, qu'on en fait, ne perd jamais son amertume. Les Sauvages se servent de son écorce contre certaines maladies, qui surviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois sortes de Frènes; le Frano, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, est propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles destinées aux Marchandises sèches. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres basses & fertiles.

On compte aussi dans ce Pays trois especes de Noyers; le Dur, le Tendre, & un Troisième, qui a l'Ecorce très-fine. Le Noyer dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vider. Son bois n'est bon qu'à brûler. Le Noyer tendre a des Noix longues, & aussi grosses que celles de France, mais les Coques en sont très-dures. Les Cerneaux en sont excellens. Le Bois n'en est pas si beau que le nôtre; mais en récompense il est presque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à consumer par le Feu. Le Troisième produit des Noix de la grosseur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, ameres, & renfermées dans des Coques fort tendres: on en fait de très-bonne huile. Cet Arbre produit de l'eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres sont ici fort abondans par Contrées: j'en ai vû sur des Côteaux sablonneux, & dans des Terres basses très-fertiles. Ils por-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE. LET. IX. 239  
 tent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé  
 de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur prin-  
 cipale nourriture, aussi-bien que les Perdrix.  
 Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des  
 Rames pour les Chaloupes: mais les Avirons  
 de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois  
 blanc, qui croît parmi les Erables & les Mé-  
 risiers, est très-abondant. Ces Arbres vien-  
 nent fort gros, & droits, on en peut faire  
 des Planches & des Madriers, & même des  
 Futailles pour les Marchandises sèches. Il est  
 doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sau-  
 vages en levent les Ecorces pour couvrir leurs  
 Cabannes.

Les Ormes sont fort communs dans tout le  
 Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois  
 de ceux-ci est plus difficile à travailler, mais  
 il dure plus. C'est de l'Ecorce de l'Orme rou-  
 ge, que les Iroquois font leurs Canots: on  
 en voit d'une seule pièce, où il peut tenir vingt  
 Hommes. Il y en a aussi de creux, où les Ours  
 & les Chats Sauvages se retirent depuis le mois  
 de Novembre, jusqu'en Avril. Le Tremble  
 vient ordinairement le long des Rivieres, &  
 des Mares.

On trouve dans les Bois les plus touffus un  
 grand nombre de Pruniers, chargés de fruits,  
 mais fort âcres. Le *Vinaigrier* est un Arbrif-  
 seau très-moëlleux, qui produit un fruit aigre  
 en grappes, de couleur de sang de Bœuf. On  
 les fait infuser dans de l'eau, & on en fait une  
 espece de vinaigre. Le *Pemine* est une autre  
 espece d'Arbrisseau, qui croît le long des Ruis-  
 seaux & des Prairies: il porte aussi un fruit en  
 grappe d'un rouge très-vif & astringent. Il y  
 a trois sortes de Groseilles naturelles au Pays.

1721.

Avril.

Ormes de  
 deux especes.

Arbres par-  
 ticuliers au  
 Pays.

1721.

Avril.

Ce sont les mêmes qu'en France. Le Bleuët est ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit est merveilleux pour guérir en peu de tems la Dysenterie. Les Sauvages le font sécher, comme on fait en France les Cerises.

L'*Asoca* est un fruit à pépins, de la grosseur des Cerises. La Plante, qui est rampante dans les Marais, produit son fruit dans l'eau. Ce fruit est âcre, & on en fait des confitures. L'Epine blanche se trouve le long des Rivieres, & produit beaucoup de fruits à trois noyaux. C'est la nourriture de plusieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pousse comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent plusieurs touffes de fleurs. Le matin, avant que la rosée soit tombée, on secoue ces fleurs, & il en tombe avec l'eau une espee de miel, qui se réduit en sucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine se forme dans une Gousse, qui contient une sorte de Cotton très fin.

Le *Soleil* est une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de sept à huit pieds. Sa fleur fort grosse a la figure de celle du Souci, & sa graine est rangée de même. Les Sauvages, en la faisant bouillir, en tirent une huile, dont ils se graissent les cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, sont le Maiz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une espee de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût sucré. On les fait cuire toutes entières dans l'eau, ou sous la cendre, & on les mange ainsi, sans y rien ajouter. Les Sauvages connoissoient ayant notre arrivée dans leur

D'U  
leur  
lons  
Frai  
très-  
font  
da;  
haut  
Fran  
quell  
geur  
les P  
de to  
pouv  
court

DI

Des.  
: sou

A Mo

M

IL  
voit s  
une b  
ait un  
sans d  
ceux,  
des no

RIQUE  
Le Bleuet est  
ées. Ce Fruit  
u de tems la  
écher, com-

de la gros-  
est rampante  
dans l'eau.  
s confitures.  
des Rivie-  
uits à trois  
sieurs Bêtes  
r une Plan-  
a la hauteur  
de laquelle  
Le matin,  
secouë ces  
ne espece de  
u'on l'a fait  
une Gofse,  
crès fin.  
t commune  
t qui vient  
ls. Sa fleur  
ouci, & sa  
uvages, en  
uile, dont  
ames, que  
le Maiz,  
Citrouil-  
ce de Ci-  
s, & qui  
toutes en-  
& on les  
es. Sauva-  
ivée dans  
leur

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. IX. 241  
leur Pays, les Melons ordinaires, & les Me-  
lons d'eau. Les Premiers sont aussi bons qu'en  
France, sur-tout dans cette Isle, & ils y sont  
très-abondans. Le Houblon & le Capillaire  
sont aussi des productions naturelles du Cana-  
da; mais le Capillaire y croît beaucoup plus  
haut & il est infiniment meilleur qu'en  
France. Voilà, Madame, une Lettre, à la-  
quelle vous reconnoîtrez aisément un Voya-  
geur, qui se promene dans les Forêts & dans  
les Plaines du Canada, & qu'on y entendent  
de tout ce qui se présente à sa vûe. Mais que  
pouvez-vous attendre d'un Homme, qui par-  
court un Pays comme celui-ci ?

Je suis, &c.

1721.

Avril.

## DIXIÈME LETTRE.

*Des Causes du froid du Canada. Des Res-  
sources, qu'on y trouve pour la vie. Du  
Caractere des François Canadiens.*

A Montreal, ce vint-deuxième d'Avril, 1721.

MADAME,

IL est surprenant qu'en France, où l'on On ne con-  
voit si souvent des Personnes, qui ont passé noient en France  
une bonne partie de leur vie en Canada, on le Canada que  
ait une idée si peu juste de ce Pays. Cela vient par son mau-  
sans doute de ce que le plus grand nombre de vais côté.  
ceux, à qui on s'adresse, pour en apprendre  
des nouvelles, ne le connoissent, que par son  
Tome V.

1721.

Avril.

Excès du  
Froid.

mauvais côté. L'hyver est ordinairement commencé avant que les Vaisseaux mettent à la voile pour retourner en France, & il commence toujours de manière à étonner quiconque n'y est pas fait. Les premières gelées remplissent en peu de jours les Rivieres de glaçons, & bientôt la Terre est couverte de neiges, qui durent six mois, & s'élevent toujours à la hauteur de six pieds dans les endroits, où le vent n'a point de prise.

A la vérité on ne manque point de Bois pour se précautionner contre le froid, qui devient bientôt extrême, & empierre beaucoup sur le Printems: mais c'est quelque chose de fort triste, que de ne pouvoir sortir au dehors, sans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, quel spectacle, qu'une neige, qui vous éblouit, & vous cache toutes les beautés de la Nature? Plus de différence entre les Rivieres & les Campagnes, plus de variété, les Arbres mêmes sont couverts de frimats, & il pend à toutes leurs branches des glaçons, sous lesquels il n'y a pas trop de sûreté à se trouver. Que peut-on penser, quand on voit aux Chevaux des barbes des glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant six mois n'osent se montrer à l'air? Aussi n'ai-je jamais passé d'hyver dans ce Pays, que je n'aye vu apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des bras & des jambes gelés. En effet, si le Ciel est serein, il souffle de la partie de l'Ouest un vent, qui coupe le visage. Si le vent tourne au Sud, ou à l'Est, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une neige si épaisse, qu'on ne

D  
voi  
un  
de  
ton  
avo  
de l  
d'un  
sou  
C  
auss  
ans  
s'ad  
ceux  
heu  
poin  
Crée  
pou  
gran  
lagé  
alors  
enco  
auro  
rémo  
n'en  
quan  
de pl  
C  
on c  
cette  
qu'el  
la ch  
moin  
colte  
(a)  
rés per  
feme

QUE  
ment com-  
entrent à la  
& il com-  
mer quicon-  
gelées rem-  
res de gla-  
erte de nei-  
vent tou-  
ans les en-  
ife.

nt de Bois  
froid, qui  
ette beau-  
quelque chose  
r sortir au  
que d'être  
quel spec-  
blouit, &  
la Nature.)  
ieres & les  
Arbres mé-  
il pend à  
, sous les  
se trouver.  
it aux Che-  
d de long,  
ys, où les  
ent se mon-  
sé d'hyver  
apporter à  
loit couper  
effet, si le  
e de l'Ouest  
vent tourne  
est un peu,  
qu'on ne

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 243  
voit pas à dix pas en plein midi. S'il survient  
un dégel dans les formes, adieu les Chapons  
de rente, les quartiers de Bœufs ou de Mou-  
rons, les Volailles & les Poissons, qu'on  
avoit mis dans les Greniers sur la bonne foi  
de la gelée; en sorte que, malgré les rigueurs  
d'un froid excessif, on est encore ~~en~~uit à  
souhaiter qu'il ne discontinuë pas.

On a beau dire que les hyvers ne sont plus  
aussi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vingt  
ans, & que, selon toutes les apparences, ils  
s'adouciront encore dans la suite: le mal de  
ceux, qui sont venus avant nous, & le bon-  
heur de ceux, qui viendront après, ne guérit  
point le mal présent, que nous souffrons. Un  
Créole de la Martinique, qui seroit débarqué  
pour la première fois en France pendant le  
grand froid de 1709, auroit-il été fort sou-  
lagé de m'entendre dire à moi, qui revenois  
alors de Québec, que ces froids n'étoient pas  
encore au point de ceux du Canada? Je lui  
aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons  
témoins; mais il auroit pu me répondre qu'il  
n'en trouvoit pas le froid de France moins pic-  
quant, en apprenant qu'il en faisoit encore  
de plus vifs dans le Canada.

Cependant dès que le mois de Mai est venu  
on change bientôt de langage; la douceur de  
cette fin du Printems, d'autant plus agréable,  
qu'elle succede à une Saison plus rigoureuse:  
la chaleur de l'Été, qui nous fait voir en  
moins de quatre mois les semences & les ré-  
coltes (A), la serenité de l'Automne, pen-

(A) On laboure les Ter- | jusqu'au dixième de Mai,  
res pendant l'automne: on | On coupe les Bleds de-  
sème depuis la mi-Avril | puis le quinzième d'Acùt.

1721.

Avril.

dant lequel on jouit d'une suite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plûpart des Provinces de France; tout cela joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compensation, qui en fait trouver à bien des Gens le séjour pour le moins aussi agréable, que celui du Royaume, où ils sont nés, & il est certain que nos Canadiens ne balancent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens  
du grand  
froid.

Après tout, il y a dans ces froids si âpres & si longs des inconvéniens, auxquels on ne sçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui pendant tout l'hiver ne peuvent absolument rien trouver dans les Campagnes; par conséquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après six mois d'une nourriture sèche, n'a presque point de goût. Il faut aussi bien du grain pour les Volailles, & de grands soins pour les conserver pendant un si long tems. Si on évite la dépense, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle viande est fort insipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poisson à travers la glace, il ne sçauroit être fort abondant; outre qu'il est d'abord gelé: de sorte qu'il est presque impossible d'en avoir de frais dans la saison, où il est plus difficile de s'en passer. On seroit même fort embarrassé pendant le Carême, sans la Moruë & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en

jusqu'au vintième de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printemps, rapportent moins,

parce que les parties nitreuses de la neige ne s'y infinent pas si bien,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 245  
est point question, & il n'y a guères plus à  
compter sur les Légumes, qu'on garde com-  
me on peut dans des Celliers, mais qui n'ont  
presque plus aucune vertu, quand ils y ont  
été pendant quelques mois.

Ajoutez à cela, qu'à l'exception des Pom-  
mes, qui sont ici d'une excellente qualité,  
& des petits Fruits d'été, qui ne se gardent  
point, les Fruits de France n'ont point encore  
réussi en Canada. Voilà, Madame, tous les  
défauts, que nous cause le grand froid.  
Nous sommes cependant aussi près du Soleil,  
qu'on y est dans les Provinces les plus Méridi-  
onnales de France, & à mesure qu'on avance  
dans la Colonie, on s'en approche encore.  
D'où peut donc venir cette différence de tem-  
pérature sous les mêmes parallèles? C'est ce  
que personne, à mon avis, n'a encore bien  
expliqué.

La plupart des Auteurs, qui ont traité cette  
matière, se sont contentés de dire que ces  
froids si longs & si durs viennent de ce que  
la neige demeure si longtemps sur la Terre, qu'il  
n'est pas possible, qu'elle s'échauffe jamais  
bien, sur-tout dans les endroits couverts:  
mais cette réponse ne fait qu'éloigner la dif-  
ficulté; car on demandera, qu'est-ce qui pro-  
duit cette abondance de neiges sous des Cli-  
mats aussi chauds que le Languedoc & la Pro-  
vence, & dans des Cantons beaucoup plus  
éloignés des Montagnes?

Le Sieur Denys, que j'ai déjà cité plus  
d'une fois, assure que les Arbres reprennent  
leur verdure avant que le Soleil soit assez  
élevé sur l'horison pour fondre la neige, &  
pour échauffer la Terre; cela peut être vrai

1721.

Avril.

Réflexions  
sur les causes  
de ce grand  
froid.

1721.

Avril.

en Acadie, & sur tous les bords de la Mer, mais par-tout ailleurs il est certain que toutes les neiges sont fonduës dans les plus épaisses Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autorisé à prétendre que les neiges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'Air, & que c'est toujours par-dessous qu'elles commencent à se fondre: car à qui persuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement les rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la question sur la cause de ce déluge de neiges, qui inonde des Pays immenses sous le milieu de la Zone tempérée.

Il n'est pas douteux qu'à parler en général, les Montagnes, les Bois, & les Lacs, n'y contribuent beaucoup, mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres causes. Le Pere Joseph BRESSANI, Jésuite Romain, qui a passé les plus belles années de sa vie en Canada, nous a laissé dans sa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France, où il s'attache à éclaircir ce point de Physique. Il ne peut souffrir qu'on attribue les froids, dont nous cherchons la cause, à tout ce que je viens de dire, mais il me semble qu'il va trop loin; car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience, qui nous rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Pays se découvre, quoique ce ne soit pas à proportion de ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la cause principale.

Ce qu'il avouë lui-même, qu'il n'est point rare de voir en Été de la gelée pendant la nuit après une journée fort chaude, me paroît une

QUE  
de la Mer,  
que toutes  
plus épaisses  
lle aux Ar-  
aux autorisé  
plûtôt par  
le de l'Air,  
elles com-  
suadera-t'il  
gelée, ait  
t immédia-  
ailleurs il ne  
cause de ce  
s Pays im-  
tempérée.  
n général,  
Lacs, n'y  
paroît qu'il  
causes. Le  
Romain,  
e sa vie en  
ngue natu-  
France, où  
Physique. Il  
roids, dont  
ce que je  
u'il va trop  
contre l'ex-  
la diminu-  
s se décou-  
portion de  
ar des Bois  
n'est point  
ant la nuit  
paroît une

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 247

démonstration contre lui : car comment expliquer ce Phénomene autrement, qu'en disant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité, qui y étoit encore renfermée, les parties de Nitre, que la neige y a laissées en quantité, & la chaleur, que conserve après le coucher du Soleil un air aussi subtil, que celui, qu'on respire en ce Pays, forment ces petites gelées de la même maniere, que nous faisons de la glace sur le feu. Or l'humidité de la Terre entre évidemment pour beaucoup dans les grands froids de ce Climat, & d'où viendroît cette humidité dans un Pays, où le Sol est ordinairement mêlé de beaucoup de Sable, si ce n'est de la multitude & de l'étendue des Lacs & des Rivieres, de l'épaisseur des Forêts, des Montagnes couvertes de neiges, qui en se fondant, arroset les Plaines, & des vents, qui en portent par-tout les exhalaïsons ?

Mais si le Pere Bressani s'est trompé, comme je le crois, en excluant toutes ces choses du principe des froids excessifs du Canada, ce qu'il y substitué me paroît y contribuer véritablement beaucoup. Il y a, dit-il, sous les Climats les plus chauds des Terres humides, & il y en a de fort sèches dans les Pays les plus froids : mais un certain mélange de sec & d'humide forme les glaçons & les neiges, dont la quantité fait l'excès & la durée du froid. Or pour peu qu'on ait voyagé en Canada, on sçait que ce mélange s'y rencontre d'une maniere très-marquée. C'est sans contredit le Pays du monde, où il y a plus d'eau, & il en est peu, dont le Terroir soit plus mêlé de pierres & de sable. Avec cela il

L iij

1721.

Avril.

1721.

Avril.

y pleut assez rarement, & l'air y est extrêmement pur & sain; preuve certaine de la sécheresse naturelle de la Terre. En effet le Pere Bressani assure qu'en seize ans qu'a subsisté la Mission dans le Pays des Hurons, il s'y est trouvé en même tems jusqu'à soixante François, dont plusieurs étoient d'une complexion assez délicate: que tous étoient fort mal nourris, & qu'ils avoient d'ailleurs à souffrir au-delà de ce qui se peut imaginer, & que personne n'y mourut.

A la vérité cette prodigieuse multitude de Rivieres & de Lacs, qui occupent autant d'espace dans la Nouvelle France, qu'en occupe la moitié des Terres de l'Europe, devroit sans cesse fournir à l'air de nouvelles vapeurs; mais outre que la plupart de ces eaux sont extrêmement claires, & sur un fond de sable, leur grande & continuelle agitation en émoussant la pointe des rayons du Soleil, empêche qu'il n'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les font retomber d'abord en brouillards. Car les vents excitent sur ces Mers douces d'aussi fréquentes & d'aussi violentes tempêtes, que sur l'Océan: & c'est aussi la véritable raison pourquoi il pleut rarement sur Mer.

La seconde cause des froids excessifs du Canada, selon le Pere Bressani, est le voisinage de la Mer du Nord, couverte de glaces énormes pendant plus de huit mois de l'année. Vous pouvez, Madame, vous rappeler ici ce que j'ai rapporté dans ma seconde Lettre du froid, que nous causa dans les jours Caniculaires le voisinage d'une glace, ou plutôt le vent, qui souffloit sur nous du côté, où elle étoit, & qui cessa au moment, qu'elle fut

QUE  
est extrême-  
de la sèche-  
ffet le Pere  
a subsisté la  
, il s'y est  
xante Fran-  
complexion  
t mal nour-  
souffrir au-  
& que per-

ultitude de  
autant d'ef-  
s'en occupe  
evroit sans  
s vapeurs ;  
ux sont ex-  
d de sable,  
en émouf-  
, empêche  
rs, ou les  
ds. Car les  
d'aussi fré-  
s, que sur  
aison pour-

sifs du Ca-  
voisinage  
laces énor-  
l'année.  
ppeller ici  
Lettre du  
Canicu-  
plûrôt le  
é, où elle  
qu'elle fut

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 249  
sous le vent. Il est certain d'ailleurs, qu'il ne  
neigne ici, que du vent de Nord-Est, lequel  
nous vient du côté, où sont les glaces du  
Nord, & quoiqu'on ne sente pas un aussi  
grand froid tandis que ces neiges tombent,  
il ne faut point douter qu'elles ne contribuent  
beaucoup à rendre si picquans les vents d'Ouest  
& de Nord-Ouest, lesquels, pour parvenir  
jusqu'à nous, traversent des Pays immenses,  
& une grande chaîne de Montagnes, qui en  
sont couvertes.

Enfin, si l'on en croit le Missionnaire Ita-  
lien, l'élévation du Terrain n'est pas la moi-  
dre cause de la subtilité de l'air, qu'on respire  
en ce Pays, & par une suite nécessaire de la  
rigidité du froid, qu'on y ressent. Le Pere  
Bressani s'efforce de prouver cette élévation  
par la profondeur de la Mer, qui augmente,  
dit-il, à mesure qu'on approche du Canada,  
& par le nombre & la hauteur des chutes,  
qui se rencontrent dans les Rivieres. Mais il  
me semble que la profondeur de la Mer ne  
prouve absolument rien, & que les chutes du  
Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivieres  
de la Nouvelle France, ne prouvent rien de  
plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs,  
nous ne remarquons point que depuis Mont-  
real, où commencent les Saults, jusqu'à la  
Mer, le Fleuve Saint Laurent soit beaucoup  
plus rapide, que quelques-unes de nos Rivie-  
res d'Europe. Je pense donc qu'il faut s'en te-  
nir au voisinage des glaces du Nord, & que  
même malgré ce voisinage, si le Canada étoit  
aussi découvert & aussi peuplé que la France,  
les hyvers y seroient moins longs & moins  
rudes. Ils le seroient pourtant toujours plus

1721.

Avril.

1721.

Avril.

qu'en France, à cause de la sérénité & de la pureté de l'air; car il est certain qu'en hyver, toutes choses égales d'ailleurs, la gelée est plus rude, quand le Ciel est pur, & que le Soleil a rarché l'air.

De la pêche  
des Anguilles.

L'hyver passé, la Pêche & la Chasse fournissent abondamment de quoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine; outre les Poissons & le Gibier, dont je vous ai déjà parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fournissent aux Habitans deux sortes de Manne, qui leur sont d'une grande ressource. Depuis Quebec jusqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuse de grosses Anguilles, qui descendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, qui sont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des Marsouins blancs, qui leur donnent la chasse, la plupart veulent retourner sur leurs pas, & c'est ce qui est cause qu'on en prend un si grand nombre. Voici de quelle maniere se fait cette Pêche.

Dans l'étendue du Terrain, que couvre la haute Marée, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on dispose des coffres de distance en distance, & on les appuye contre une Palissade de Clayes d'Osier, qui ne laisse aucun passage libre aux Anguilles. De grands Eperviers de même matiere & de même structure sont enchâssés par le bout le plus étroit dans ces coffres, & l'autre extrémité, qui est fort large, est adossée contre les clayes, sur lesquelles on met par intervalle des bouquets de verdure. Lorsque le tout est couvert par la Marée,

RIQUE  
inité & de la  
qu'en hyver,  
la gelée est  
, & que le

Chasse four-  
vre à ceux,  
e; outre les  
vous ai déjà  
& les Forêts  
rtes de Man-  
essource. De-  
vivieres, on  
é prodigieuse  
dent, à ce  
à elles pren-  
qui sont au  
, & comme  
déjà remar-  
leur donnent  
etourner sur  
se qu'on en  
ici de quelle

ue couvrir la  
ec en se reti-  
distance en  
e une Palis-  
laissent aucun  
rands Eper-  
ne structure  
étroit dans  
qui est fort  
sur lesquel-  
nets de ver-  
r la Marée,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. X. 251  
les Anguilles, qui cherchent toujours les  
bords, & que la verdure attire, se trouvent  
en grand nombre le long de la Palissade, en-  
trent dans les Eperviers, qui les conduisent  
dans les prisons, qu'on leur a préparées; &  
souvent d'une seule Marée les coffres s'en  
trouvent remplis.

Ces Anguilles sont plus grosses, que les  
nôtres, & rendent beaucoup d'huile. J'ai déjà  
observé qu'à quelque sausse, qu'on les mette,  
elles conservent toujours un goût sauvage,  
auquel on ne s'accoutume pas sans peine. C'est  
peut-être la faute de nos Cuisiniers. Leurs  
arrêtes se terminent toutes en pointe un peu  
recourbée, ce que je ne me souviens pas  
d'avoir jamais vu dans celles de France. La  
meilleure maniere d'apprêter ce Poisson, est de  
le suspendre dans la cheminée, & de l'y laisser  
cuire lentement dans sa peau. Cette peau se leve  
d'elle-même, & toute l'huile s'écoule. Comme  
on en fait de grandes provisions pendant trois  
mois, que dure cette Pêche, on les sale, &  
on les met en Barriques, comme les Harengs.

L'autre Manne, dont j'ai parlé, est une  
espece de Ramiers, qui passent ici dans les  
mois de Mai & de Juin: on dit qu'autrefois  
ils obscurcissoient l'air par leur multitude;  
mais ce n'est plus la même chose aujourd'hui.  
Il en vient encore néanmoins jusqu'aux envi-  
rons des Villes un assez grand nombre se re-  
poser sur les Arbres. On les appelle commu-  
nément *Tourtes*, & ils diffèrent en effet des  
Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons  
d'Europe, assez pour en faire une quatrième  
espece. Ils sont plus petits que nos plus gros  
Pigeons, dont ils ont les yeux & les manes

1721.

Avril.

Du Passage  
des Tourtes,

1721.

Avril.

de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des ailes, où il y a des plumes d'un très-beau bleu.

On dirait que ces Oiseaux ne cherchent qu'à se faire tuer; car s'il y a quelque branche sèche à un Arbre, c'est celle-là, qu'ils choisissent pour s'y percher, & ils s'y rangent de manière, que le plus mal-adroit Tireur en peut abattre une demie douzaine au moins d'un seul coup de fusil. On a aussi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie: on les nourrit jusqu'aux premières gelées; alors on leur coupe la gorge, & on les jette au grenier, où ils se conservent tout l'hiver.

Heureuse  
condition des  
Habitans du  
Canada.

Il s'ensuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le nécessaire pour vivre: on y paye peu au Roi; l'Habitant ne connoît point la Taille; il a du Pain à bon marché; la Viande & le Poisson n'y sont pas chers; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Les plus à plaindre sont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs appointemens, & qui sont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour dot à leurs Maris que beaucoup d'esprit, d'amitié, d'agrémens, & une grande fécondité; mais Dieu répand sur les mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit sur ceux des Patriarches: il faudroit pour faire subsister de si nombreuses Familles, qu'on y menât aussi la vie des Patriarches; mais le tems en est passé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Noblesse, que dans toutes nos autres Colonies ensemble. Le Roi y entretient encore vingt-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats;

d'u  
Maj  
bles  
Rég  
peup  
plù  
enco  
pas  
pas  
A  
souff  
pres  
poin  
dans  
des  
nois  
une  
de  
seul  
max  
Nou  
mat  
cun  
les E  
& le  
gran  
au n  
y a  
d'un  
pen  
nom  
Colo  
C  
repr  
aux  
Sauv  
dans

Majors. Plusieurs Familles y ont été annoblies, & il y est resté, plusieurs Officiers du Régiment de Carignan-Salieres, & qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plûpart ne sont pas à leur aise. Ils y seroient encore moins, si le Commerce ne leur étoit pas permis, & si la Chasse & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

Après tout, c'est un peu leur faute, s'ils souffrent de la disette: la Terre est bonne presque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieront le sort des simples Habitans du Canada, s'ils le connoissent? Et ceux, qui languissent ici dans une honteuse indigence, sont-ils excusables de ne pas embrasser une Profession, que la seule corruption des mœurs, & des plus saines maximes a dégradée de son ancienne noblesse.

Nous ne connoissons point au Monde de Climat plus sain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particuliere, les Campagnes & les Bois y sont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y distillent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devoient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légèreté, l'aversion d'un travail assidu & réglé, & l'esprit d'indépendance en ont toujours fait sortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de se peupler.

Ce sont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'est aussi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on respire dans ce vaste Continent, y contribue; mais

Bonnes & mauvaises qualités des Créoles du Canada.

1721.

Avril.

l'exemple & la fréquentation de ses Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, sont plus que suffisans pour former ce caractère. On accuse encore nos Créolés d'une grande avidité pour amasser, & ils sont véritablement pour cela des choses, qu'on ne peut croire, si on ne les a point vûs. Les courses, qu'ils entreprennent; les fatigues, qu'ils essuyent; les dangers, à quoi ils s'exposent; les efforts, qu'ils font, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il est cependant peu d'Hommes moins intéressés, qui dissipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquérir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Aussi n'y a-t-il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courses si pénibles & si dangereuses. Ils aiment à respirer le grand air, ils se sont accoutumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les périls & les fatigues passés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'esprit, sur-tout les Personnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aisé, ferme, fécond en ressources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'un de ce caractère, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous assurer qu'elles sont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne sçai si je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain du moins

D'UN  
qu'elles  
sont  
troit  
conve  
lites.  
Provi  
beau  
mieux  
ment  
diens  
de bo  
ment  
qui  
sur le  
leur  
ruine  
adress  
habile  
dans  
tirent  
Bie  
pas pr  
coup  
sçaur  
mal f  
de Ca  
tre, i  
dans  
ne pe  
Méch  
de M  
les jo  
sans  
Q  
m'on  
bon;

Avril.

qu'elle leur inspire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroitroit pas possible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang soit communément si beau, la Taille plus avantageuse, & le Corps mieux proportionné. La force du tempérament n'y répond pas toujours, & si les Canadiens vivent longtems, ils sont vieux & usés de bonne heure. Ce n'est pas même uniquement leur faute; c'est aussi celle des Parens, qui, pour la plûpart, ne veillent pas assez sur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur santé dans un âge, où, quand elle se ruine, c'est sans ressource. Leur agilité & leur adresse sont sans égales: les Sauvages les plus habiles ne conduisent pas mieux leurs Canots dans les Râpides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juste.

Bien des Gens sont persuadés qu'ils ne sont pas propres aux Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude suivie. Je ne sçaurois vous dire si ce préjugé est bien ou mal fondé; car nous n'avons pas encore eu de Canadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'est peut être que sur la dissipation, dans laquelle on les élève. Mais personne ne peut leur contester un génie rare pour les Mécaniques; ils n'ont presque pas besoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réussissent dans tous les Métiers, sans en avoir fait d'apprentissage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur assez bon; mais leur légèreté naturelle les empêche

souvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoissance. On prétend qu'ils sont mauvais Valets; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'assujettir à servir. D'ailleurs ils sont fort bons Maîtres. C'est le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plûpart tirent leur origine. Ils seroient des Hommes parfaits, si avec leurs vertus ils avoient conservé celles de leurs Ancêtres. On s'est plaint quelquefois qu'ils ne sont pas Amis constans: il s'en faut bien que cela soit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne sont pas accoutumés à se gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne sont pas aisés à discipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une discipline, qui leur est propre, & qu'ils croyent meilleure pour faire la guerre aux Sauvages; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il semble qu'ils ne sont pas les Maîtres d'une certaine impétuosité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition brusque, qu'aux opérations régulières & suivies d'une Campagne. On a encore observé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui se sont distingués dans les dernières guerres, il s'en est trouvé assez peu, qui eussent le talent de commander. C'est peut-être, parce qu'ils n'avoient pas assez appris à obéir. Il est vrai que, quand ils sont bien menés, il n'est rien, dont ils ne viennent à bout, soit sur Mer, soit sur Terre; mais il faut pour cela qu'ils ayent une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Iberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de sa Nation, sans en avoir

D  
les d  
Mon  
Il  
de le  
sieurs  
pour  
Les  
& il  
ce qu  
Créa  
piété  
à leu  
que l  
qu'au  
ils so  
pour  
re, p  
crois  
tiplie  
Hom  
verai  
être  
seul  
peupl  
lonie

D'UN VOYAGE DE L'AMÉRIQ. LET. X. 257  
les défauts, les auroit menés au bout du  
Monde.

1721.

Avril.

Il y a une chose, sur quoi il n'est pas facile de les excuser: c'est le peu de naturel de plusieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendresse assez mal entendue. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit sur toutes choses faire estimer nos Créoles, c'est qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation sur ce point. Il est vrai aussi que hors de chez eux ils ne conservent presque aucun de leurs défauts, Comme avec cela ils sont extrêmement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands services pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il seroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait jusqu'à présent. Les Hommes sont la principale richesse du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce seul endroit, seroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

Je suis, &c.



1721.

May.

## ONZIÈME LETTRE.

*De la Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis.  
Des différens Peuples, qui habitent  
le Canada.*

Au Sault S. Louis, ce premier de Mai, 1721.

MADAME,

J E suis venu ici pour y passer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'est un tems de dévotion, & tout inspire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une manière très-édifiante, & on y ressent encore l'impression, qu'y a laissée la ferveur de ses premiers Habitans : car il est certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoutumé d'enrichir les Eglises naissantes. La manière même, dont elle a été formée, a quelque chose de fort merveilleux.

Origine de  
la Bourgade  
du Sault Saint  
Louis.

Les Missionnaires, après avoir lontems arrosé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute esperance d'y établir la Religion Chrétienne sur des fondemens solides ; mais non pas de réduire un assez grand nombre de ces Sauvages sous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les

D'UN  
Natio  
assûren  
les sép  
rent la  
tous c  
brasser  
désseir  
dant,  
seulen  
que ce  
Nouve  
aussi-b  
a été f  
le non  
minai  
directi  
Pou  
à l'aut  
s'ouvri  
le gou  
Canton  
nistres  
plus ch  
cette F  
des Fr  
doutal  
tion,  
se pla  
& les  
avoiet  
plus r  
gneur  
encore  
tre Pe  
plus a  
leur P

QUE

TRE.

de S. Louis.  
bitens

Mai, 1721.

ne partie de  
ems de dé-  
dans cette  
a Religion  
-édifiante,  
n, qu'y a  
Habitans:  
as le lieu du  
and exem-  
Dieu a ac-  
ssantes. La  
formée, a

ontems ar-  
Sueurs, &  
perdirent  
Religion  
des; mais  
nombre de  
ils avoient  
s Barbares  
toutes les

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 259  
Nations, mais ils étoient persuadés, que pour  
*assurer leur vocation & leur élection*, il falloit  
les séparer de leurs Compatriotes, & ils pri-  
rent la résolution d'établir dans la Colonie  
tous ceux, qui se trouveroient disposés à em-  
brasser le Christianisme. Ils proposerent leur  
déssein au Gouverneur Général & à l'Inten-  
dant, qui portant leurs vûes plus loin, non-  
seulement l'approuverent, mais comprirent  
que cet Etablissement seroit très-utile à la  
Nouvelle France, comme il l'a été en effet,  
aussi-bien qu'un autre tout semblable, qui  
a été fait depuis dans l'Isle de Montreal, sous  
le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Sé-  
minaire de Saint Sulpice ont toujours eu la  
direction.

Pour revenir à celui, qui a servi de modele  
à l'autre, un des Missionnaires des Iroquois  
s'ouvrit à quelques Agniers de son dessein; ils  
le goûterent, & c'est particulièrement de ce  
Canton, de tout tens le plus opposé aux Mi-  
nistres de l'Evangile, & où ils avoient été le  
plus cruellement traités, que s'est formée  
cette Peuplade. Ainsi, au grand étonnement  
des François & des Sauvages, on vit ces re-  
doutables Ennemis de Dieu & de notre Na-  
tion, touchés de cette Grace victorieuse, qui  
se plaît à triompher des Cœurs les plus durs  
& les plus rebelles, abandonner ce qu'ils  
avoient de plus cher au monde, pour n'avoir  
plus rien, qui les empêchât de servir le Sei-  
gneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque  
encore pour des Sauvages, que pour tout au-  
tre Peuple, parce qu'il n'est point d'Hommes  
plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à  
leur Pays natal.

1721.

May.

1721.

May.

Ferveur de  
ses premiers  
Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en grande partie l'effet du zèle des premiers Néophytes, qui composèrent ce Troupeau choisi. On les voyoit dans le Fort de la guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Profelytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui souvent étoient leurs plus proches Parens, s'estimer heureux de mourir au milieu des plus affreux Supplices, par la raison qu'ils ne s'y étoient exposés, que pour procurer la gloire de Dieu & le Salut de leurs Freres. Ainsi pensoient des Meurtriers mêmes des Ministres de Jesus-Christ, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia* (a). Le plus souvent on leur laissoit le choix, ou de renoncer à Jesus-Christ, & de retourner dans leur Canton, ou de souffrir la mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont péri, consumés de misères dans les cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient sortir, en changeant de croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, sans s'exposer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occasions pareilles faisoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'ame, devoient assurément s'y être préparés par des vertus bien pures: on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui ren-

(a) *Ad Rom. Cap. 20.*

D'UN  
dent bi  
témoins  
Pasteur  
M. de  
aujourd  
de tous  
de com  
pour un  
les com  
leur sal  
que du  
dent pa  
sanctifi  
ajouter.

Cette  
Prairie  
plus ba  
Sud. L  
pres po  
ta vis-à  
son nor  
ait été  
une aut  
situatio  
Maison  
beaux é  
fait jug  
n'être p  
migrati

J'avo  
immédi  
n'est pl  
especes  
donc en  
& com  
on fait

dent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688. M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. « La vie commune de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien de commun, & l'on prendroit tout ce Village pour un Monastere. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur Pays, que pour assurer leur salut, on les voit tous portés à la pratique du plus parfait détachement; & ils gardent parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter.

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieue plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maiz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transférée de-là, il y a peu d'années, une autre lieue plus haut. J'ai déjà dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus obligé de faire de nouvelles transfigrations.

J'avois compté, en arrivant ici, d'en partir immédiatement après les Fêtes; mais rien n'est plus sujet aux contre-tems de toutes les especes, que ces sortes de voyages. Je suis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courses, comme les miennes, j'y

1721.

May.

Des Habitan  
s de Terre-  
neuve.

ai mis ce retardement. J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu longtems avec les Sauvages, & j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

La premiere Terre de l'Amerique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, est l'Isle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoissons. On n'a jamais pu sçavoir au juste, si elle a des Habitans naturels, & sa stérilité, fût-elle par-tout aussi réelle, qu'on la suppose, n'est pas une raison pour prouver qu'elle n'en a point. Car la pêche & la chasse suffisent à des Sauvages pour subsister. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y a jamais vû que des Eskimaux, qui n'en sont pas originaires. Leur véritable Patrie est la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'est-là du moins, qu'ils passent la plus grande partie de l'année; car ce seroit, ce semble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embrassent un Terrain immense. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Été, dans tout ce vaste continent, qui est entre le Fleuve Saint-Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vû que des Eskimaux. On en a même trouvé assez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui se décharge dans la Baye d'Hudson, venant de l'Occident.

L'origine de leur nom n'est pas certaine;

D'UN  
toute  
du mo  
re, m  
sont e  
conno  
quoiqu  
ou s'e  
de tou  
n'en e  
lui-ci  
Europ  
où les  
si épa  
couvri  
d'aill  
de peti  
sales,  
quelqu  
l'exteri  
ractere  
physio  
fiants,  
aux Etr  
leurs g  
esprit,  
Nation  
tremp  
pour fa  
On l  
les cabl  
pour le  
leur nav  
les atta  
connu c  
jamais  
ne peut

I QUE  
e tems à en-  
nnaires, qui  
es, & j'en ai  
ant les Peu-  
Continent,  
aire part.  
ue, que l'on  
Canada est  
us grandes,  
mais pu sça-  
as naturels,  
aussi réelle,  
raison pour  
êche & la  
ur subsister.  
a jamais vû  
t pas origi-  
la Terre de  
du moins,  
de l'année;  
e doux nom  
Barbares er-  
un Pays, &  
ux ou trois  
immense.  
re-Nouve,  
dant l'Été,  
est entre le  
& la Mer  
e des Eski-  
loin en re-  
de décharge  
de l'Occi-  
s certaine;

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 263  
toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient  
du mot Abénaqui *Esquimanisc*, qui veut dire,  
mangeur de viande crüe. Les Eskimaux  
sont: en effet les seuls Sauvages, que nous  
connoissons, qui mangent la chair crüe,  
quoiqu'ils ayent aussi l'usage de la faire cuire,  
ou sécher au Soleil. Il est encore certain que  
de tous les Peuples connus de l'Amérique, il  
n'en est point, qui remplisse mieux, que ce-  
lui-ci, la première idée, que l'on a eüe en  
Europe des Sauvages. Il est presque le seul,  
où les hommes ayent de la barbe, & ils l'ont  
si épaisse jusqu'aux yeux, qu'on a peine à dé-  
couvrir quelques traits de leur visage. Ils ont  
d'ailleurs je ne sçai quoi d'affreux dans l'air,  
de petits yeux effarés, des dents larges & fort  
sales, des cheveux ordinairement noirs,  
quelquefois blonds, fort en désordre, & tout  
l'exterieur fort brute. Leurs mœurs & leur ca-  
ractere ne démentent point cette mauvaise  
physionomie. Ils sont féroces, farouches, dé-  
fians, inquiets, toujours portés à faire du mal  
aux Etrangers, qui doivent sans cesse être sur  
leurs gardes avec eux. Pour ce qui est de leur  
esprit, on a si peu de commerce avec cette  
Nation, qu'on ne sçait pas encore de quelle  
trempé il est: mais on en a toujours assez  
pour faire du mal.

On les a souvent vû aller la nuit couper  
les cables des Navires, qui étoient à l'ancre,  
pour les faire périr sur la Côte, & profiter de  
leur naufrage: ils ne craignent pas même de  
les attaquer en plein jour, quand ils ont re-  
connu que leurs Equipages sont foibles. Il n'a  
jamais été possible de les apprivoiser, & l'on  
ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout

1721.  
May.  
Des Eski-  
maux.

1721.

May.

d'un long bâton. Non-seulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur présentent ; & en toutes choses, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inspirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la taille avantageuse, & sont assez bien faits. Ils ont la peau du corps aussi blanche que nous, ce qui vient, sans doute, de ce qu'ils ne vont jamais nus, quelque chaud qu'il fasse.

Leurs cheveux blonds, leurs barbes, la blancheur de leur peau, le peu de ressemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voisins ; ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Américains ; mais l'opinion, qui les fait descendre des Basques, me paroît peu fondée, sur-tout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'il n'y a aucun rapport entre les Langues des uns & des autres. Au reste, cette alliance ne sçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'est point sur la Terre de région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'est peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Eskimaux. Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland. (a)

Ces Sauvages sont tellement couverts, qu'à peine on leur voit une partie du visage, & le bout des mains. Sur une espèce de chemise faite de vessies, ou d'intestins de Poissons,

(a) Voyez l'Histoire de la Nouvelle France, liv. 1. page 17. & suiv.

coupées

d'u  
coup  
sués  
d'Ou  
ques  
chon  
y est  
laque  
offus  
jusqu  
jusque  
vant  
aux Fe  
qu'à  
ceintu  
Homn  
poil e  
dehors  
sembla  
sons de  
en deda  
même,  
condes  
sont qu  
qui n'e  
lestes. L  
mes, de  
pointes  
& ils y  
peuvent  
l'air la n  
gent sous  
où ils son  
On co  
sont aux  
d'Hudson  
cette Bay  
Tom.

QUE  
ils ne s'ap-  
mais ils ne  
leur présen-  
nent à leur  
quent une  
réciproque-  
ment de leur  
e, & sont  
corps aussi  
sans doute,  
ils, quelque

barbes, la  
ressemblan-  
ce leurs plus  
un lieu de  
différente  
mais l'opi-  
nions, me  
vrai, com-  
me aucun rap-  
port  
autres. Au-  
tre honneur  
point sur la  
être habitée  
euve & La-  
Peuple, qui  
de les Eski-  
qu'ils sont

averts, qu'à  
usage, & le  
de chemise  
de Poissons,  
France, liv. 1.

coupées

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 265  
coupées par bandes, & assez proprement cou-  
sues; ils ont une maniere de Casaque de peau  
d'Ours, ou de quelqu'autre bête fauve, quel-  
quefois même de peaux d'Oiseaux, un Capu-  
chon de même étoffe que la Chemise, & qui  
y est attaché, leur couvre la tête, du haut de  
laquelle sort un toupet de cheveux, qui leur  
obscurcit le front. La Chemise ne descend que  
jusqu'aux reins, la Casaque pend par derrière  
jusques sur les cuisses, & se termine par de-  
vant en pointe plus bas que la ceinture; mais  
aux Femmes, elle descend des deux côtés jus-  
qu'à mi-jambe, & elle est arrêtée par une  
ceinture, d'où pendent de petits osselets. Les  
Hommes ont des Culotes de peaux, dont le  
poil est en dedans, & qui sont revêtues en  
dehors de peaux d'Hermines, ou d'autres  
semblables. Ils ont aussi aux pieds des Chauss-  
sons de peaux, dont le poil est pareillement  
en dedans, & par dessus une Botte fourée de  
même, puis de seconds Chaussons & de se-  
condes Bottes. On prétend que ces chaussures  
sont quelquefois triplées & quadruplées, ce  
qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort  
lestes. Leurs Fleches, qui sont les seules ar-  
mes, dont ils ayent l'usage, sont armées de  
pointes faites de dents de Vaches Marines,  
& ils y ajoûtent encore du fer, quand ils en  
peuvent avoir. Il paroît qu'en Été ils sont à  
l'air la nuit & le jour; mais l'Hyver ils se lo-  
gent sous terre dans des especes de Grottes,  
où ils sont tous les uns sur les autres.

On connoît peu les autres Peuples, qui Des Peuples  
sont aux environs & au-dessus de la Baye des Environs  
d'Hudson. Dans la partie méridionale de du Port Nel-  
son.  
cette Baye le Commerce se fait avec les Mis-

Tow. V.

M

1721.

May.

1721.

May.

tassins, les Monfonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une dialecte Sioufe. Les trois autres sont de la Langue Algonquine. Les Cristinaux ou Killistinons, viennent du Nord du Lac superieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (a) & de la Riviere de Sainte Therese, n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, assez loin au-dessus de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils sont extrêmement superstitieux, & qu'ils ont quelque sorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, assurent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil est leur grande Divinité, & que quand ils veulent délibérer sur une affaire importante, ils le font fumer, ce qui se pratique en cette maniere. Ils s'assemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé sa Pipe, la présente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux mains d'Orient en Occident, en priant cet Astre d'être favorable à la Na-

(a) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieues, on le trouve impraticable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivières & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'ensuite il coule au milieu d'un

très-beau Pays, & que cela dure jusqu'au Lac des Assiniboils, d'où il sort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans, qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionaux.

tic  
l'A  
ces  
dit  
Fra  
par  
ma  
app  
font  
E  
ve d  
la R  
du F  
Rivi  
je ne  
briq  
vent  
les un  
niers  
parmi  
reteni  
quelqu  
mités;  
Terres  
ils se tr  
leur m  
alors on  
de se ma  
tifs pass  
tume est  
est parve  
qu'à char  
on cord  
eux extr  
est le plus  
tément

I Q U E  
stinaux & les  
de fort loin,  
n Lac, qui est  
des Sioux, &  
te Siouse. Les  
Algonquinc.  
viennent du  
Savages des  
(a) & de  
n'ont aucune  
c les uns ; ni  
entendent - ils  
on a rencontrés,  
e l'Embouchure  
u'ils sont extrê-  
ils ont quelque  
les ont plus fré-  
comme ceux du  
un mauvais Gé-  
rande Divinité,  
berer sur une af-  
fumer, ce qui se  
s'assemblent à la  
ne d'un de leurs  
lumé sa Pipe, la  
l levant, puis la  
ient en Occident,  
avorable à la Na-

beau Pays, & que  
dure jusqu'au Lac des  
niboils, d'où il fort  
peut en avoir des nou-  
es plus certaines, de  
quinze ans, qu'on  
eu plus battu ces Pay-  
centrionnaux.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XI. 267  
tion. Cela fait, tous ceux, qui composent  
l'Assemblée, fument dans la même Pipe. Tous  
ces Sauvages, quoique de cinq ou six Nations  
différentes, sont connus dans les Relations  
Françoises sous le nom générique de *Savanois*,  
parce que le Pays, qu'ils habitent, est bas,  
marécageux, mal boisé, & qu'en Canada on  
appelle *Savanes* ces terrains mouillés, qui ne  
sont bons à rien.

En remontant au Nord de la Baye, on trou-  
ve deux Rivieres, dont la premiere se nomme  
la *Riviere Danoise*, & la seconde la *Riviere  
du Loup Marin* : il y a le long de ces deux  
Rivieres des Sauvages, auxquels on a donné,  
je ne sçai pourquoi, le nom, ou plutôt le so-  
briquet de *Plais côtez de Chiens*. Ils sont sou-  
vent en Guerre contre les *Savanois* ; mais ni  
les uns, ni les autres ne traitent leurs Prison-  
niers avec cette barbarie, qui est en usage  
parmi les *Canadois* ; ils se contentent de les  
retenir dans l'esclavage. La misère réduit  
quelquefois les *Savanois* à d'étranges extrê-  
mités ; soit paresse de leur part, soit que leurs  
Terres ne puissent absolument rien produire,  
ils se trouvent, lorsque la Chasse & la Pêche  
leur manquent, sans aucunes provisions, &  
alors on prétend qu'ils ne font point difficulté  
de se manger les uns les autres. Les plus ché-  
tifs passent les premiers ; on assure que la cou-  
tume est parmi eux, que quand un Homme  
est parvenu à un âge, où il ne peut plus être  
qu'à charge à sa famille, il se passe lui-même  
un cordon autour du cou, & en présente les  
deux extrémités à celui de ses Enfants, qui lui  
est le plus cher, & qui l'étrangle le plus prom-  
ptement qu'il peut : il croit même faire ea

1721.

May.

1721.

May.

cela une bonne action, non-seulement parce qu'il met fin aux souffrances de son Pere, mais encore parce qu'il est persuadé qu'il avance son bonheur; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un enfant à la mamelle; & qu'au contraire, ceux qui finissent leurs jours de bonne heure, sont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne se marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs parens, & le Gendre est obligé de demeurer chez son Beau-Pere, & de lui être soumis en tout, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la maison paternelle. Ces Sauvages brûlent les corps morts, & en enveloppent les cendres dans une écorce d'arbre, qu'ils mettent en terre. Ils dressent ensuite sur la Tombe une espece de monument avec des perches, auxquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve de quoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chasseur, on y suspend aussi son Arc & ses Fleches. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un Festin. La Guerre est bien moins en honneur chez eux, que la Chasse; mais pour être estimé un bon Chasseur, il faut jeûner trois jours de suite, sans rien prendre absolument, & avoir pendant tout ce tems-là le visage barbouillé de noir. Le jeune fini, le Candidat fait au grand Esprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoutumé de chasser, & c'est ordinairement la langue & le muse, qui, hors de ces occasions, sont la part du Chasseur. Ses

P'U  
Pare  
plût  
n'en  
gers.

Au  
d'un  
à tou  
mens  
reut.

appre  
avec  
merce

qu'en  
plus  
les di

génie

Da

prop

borné

d'Huc

le Tri

à l'Est

au Suc

res de

du,

gues

vées.

quine

peu le

miere

tend.

qu'aye

merce

No

Etabli

connu

Ma

Paréns n'y touchent point, & se laisseroient plutôt mourir de faim, que d'en manger; il n'en peut régaler que ses Amis, ou les Etrangers.

Au reste, on assure que ces Sauvages sont d'un désintéressement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve; qu'ils ne peuvent souffrir le mensonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionaux, avec lesquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vu, qu'en passant. Venons à ceux, qui nous sont plus connus. On les peut diviser en trois classes distinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

Dans cette étendue de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudson, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht; qui n'en a point d'autre à l'Est, que la Mer, les Colonies Angloises au Sud, la Louysiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Ouest; dans cette étendue, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées. Ces Langues sont la Siouse, l'Algonquine, & la Huronne; nous connoissons peu les Peuples, qui appartiennent à la Première, & personne ne sçait jusqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu jusqu'ici de commerce, qu'avec les Sioux & les Assiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort suivi.

Etendue de la Nouvelle France.

Nos Missionnaires ont tenté de faire un Etablissement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir

Des Sioux.



1721.

May.

pas réussi, ou plutôt de n'avoir pas pu demeurer plus longtems avec ce Peuple, qui lui paroïssoit docile. Il n'en est peut-être pas non plus, de qui nous puissions tirer plus de lumieres sur tout ce qui est au Nord-Ouest du Micissipi; par la raison qu'ils sont en commerce avec toutes les Nations de ces vastes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies sous de grandes tentes faites de peaux, & bien travaillées; ils vivent de folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivieres, & de chasse, sur-tout de celle de ces Bœufs, qui sont couverts de laine, & qui sont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe, mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent en aucun lieu, qu'autant que la chasse les y retient.

Nos Géographes distinguent cette Nation en *Sioux errans*, & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Est*, & en *Sioux de l'Ouest*. Ces divisions ne me paroissent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere, d'où il arrive que telle Bourgade, qui étoit l'an passé sur le Bord Oriental du Micissipi, sera l'année prochaine sur la Rive Occidentale, & que ceux, qu'on a vûs dans un tems le long de la Riviere de S. Pierre, sont peut-être présentement assez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux, que nous avons donné à ces Sauvages, est entierement de notre façon, ou plutôt ce n'est que les deux dernieres syllabes de celui de *Nadouessieux*, que plusieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadouessis*. C'est le Peuple le plus nombreux, que nous connoissions en

D'UN  
Canad  
avant  
sent re  
reur d  
sa sim  
pens.  
puniss  
à la fi  
du nez  
la pea  
ensuite  
que ce  
seroit  
sçavoir  
celle de  
Ceu  
disent  
agiles,  
de fatig  
& y tra  
Anima  
grands  
les dist  
ce Con  
ce qui  
qu'ils o  
ils paru  
ils sont  
d'une v  
toujour  
avec un  
piration  
autre N  
Le v  
environ  
que l'on

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 271  
 Canada. Il étoit assez paisible & peu aguerri, avant que les Hurons & les Outaouais se fussent réfugiés dans son Pays, en fuyant la fureur des Iroquois. Ils voulurent se moquer de sa simplicité, & ils l'aguerrirent à leurs dépens. Les Sioux ont plusieurs Femmes, & ils punissent sévèrement celles, qui ont manqué à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond un partie de la peau sur le haut de la tête, & l'arrachent ensuite. J'ai vû quelques personnes persuadées que ces Sauvages ont l'Accent Chinois; il ne seroit pas difficile de vérifier ce fait, ni de sçavoir si leur Langue a quelque rapport avec celle de la Chine.

1721.  
 May.

Des Assiniboils.  
 Ceux, qui ont pratiqué les Assiniboils, disent qu'ils sont grands, bien faits, robustes, agiles, endurcis au froid & à toutes sortes de de fatigues; qu'ils se piquent par tout le corps, & y tracent des figures de Serpens, ou d'autres Animaux; & qu'ils entreprennent de très-grands voyages. Il n'y a rien en celà, qui les distingue beaucoup des autres Sauvages de ce Continent, que nous connoissons; mais ce qui les caractérise particulièrement, c'est qu'ils ont beaucoup de flegme, du moins ont-ils paru tels au prix des Christinaux, avec qui ils sont en commerce; ceux-ci sont en effet d'une vivacité extraordinaire; on les voit toujours dansans & chantans, & ils parlent avec une volubilité de langue, & une précipitation, qu'on n'a remarquées dans aucune autre Nation Sauvage.

Du Lac des Assiniboils.  
 Le véritable Pays des Assiniboils est aux environs d'un Lac, qui porte leur nom, & que l'on connoît peu. Un François, que j'ai

1721.

May.

vû à Montreal, m'a assuré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en passant. L'opinion commune est que ce Lac a six cent lieues de circuit; qu'on ne peut y aller que par des chemins presque impraticables; que tous les Bords en sont charmans; que l'Air y est fort temperé, quoiqu'on le place au Nord-Ouest du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Isles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il semble en effet qu'il soit le Réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale: car on en fait sortir sur plusieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des eaux dans l'Océan; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Méxique; le Missouri; qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquième, qui coule, dit-on, à l'Ouest, & par conséquent ne peut se rendre, que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché par tout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'or & l'argent sont si communs,

d'u  
qu'o  
nair  
le M  
que  
parl  
coul  
qu'o  
bou  
font  
dans  
laks  
Pays  
Killi

Le  
tager  
Cana  
merc  
roit  
cent  
de ce  
Lang  
étend  
& au  
circu  
Sud-  
préte  
& la  
glete  
tes A

Le  
Nouv  
Voisi  
envir  
à l'Es  
le Pa  
Côte

IQUE  
 ir été, mais  
 Mer dans un  
 commune est  
 ruit; qu'on  
 ns presqu'im-  
 en sont char-  
 é, quoiqu'on  
 périeur, où  
 il comprend  
 on l'appelle  
 quelques Sau-  
 qui veut dire  
 effet qu'il soit.  
 Rivières, &  
 rique Septen-  
 sur plusieurs  
 se jette dans  
 int Laurent,  
 le Micissipi,  
 e Mexique;  
 Dernier, &  
 t inférieur en  
 ale, dit-on,  
 peut se ren-  
 est bien dom-  
 nnu des Sça-  
 out le Paradis  
 moins aussi-  
 navie. Je ne  
 adame, tous  
 e sur rapports  
 que des Sau-  
 irons du Lac  
 mes sembla-  
 établis dans  
 si communs,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 273  
 qu'on les employe aux usages les plus ordi-  
 naires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit  
 le Micissipi en 1673, dit dans sa Relation  
 que des Sauvages, non-seulement lui avoient  
 parlé de la Riviere, qui sortant de ce Lac  
 coule à l'Ouest, mais lui avoient encore ajouté  
 qu'on avoit vû de grands Navires à son em-  
 bouchure. Il paroît au reste que les Assiniboils  
 sont les mêmes Peuples, qui sont marqués  
 dans de vieilles Cartes sous le nom de *Pom-  
 laks*, & dont quelques Relations disent que le  
 Pays est limitrophe à celui des Cristinaux, ou  
 Killistinsons..

1721.  
 May.

Les Langues Algonquine & Huronne par- Des Peuples  
 tagent presque toutes les Nations Sauvages du de la Langue  
 Canada, avec lesquelles nous sommes en com- Algonquine.  
 merce. Qui les sçauroit bien toutes deux pour-  
 roit parcourir sans Interprète plus de quinze  
 cent lieues de Pays, & se faire entendre à plus  
 de cent Peuples divers, qui ont chacun leur  
 Langage propre. L'Algonquine sur-tout a une  
 étendue immense. Elle commence à l'Acadie  
 & au Golphe de Saint Laurent, & fait un  
 circuit de douze cent lieues, en tournant du  
 Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest. On  
 prétend même que les Loups, ou Mahingans,  
 & la plupart des Peuples de la Nouvelle An-  
 gleterre & de la Virginie parlent des Dialectes  
 Algonquines.

Les *Abénaquis*, ou *Abénakis* Voisins de la Des Nations  
 Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches Abénaquises  
 Voisins les *Étechemins*, ou *Malécites*, aux & des Algon-  
 environs de la Riviere de Pentagoët, & plus quins infé-  
 à l'Est sont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont rieurs.  
 le Pays propre est l'Acadie, la suite de la  
 Côte du Golphe de S. Laurent jusqu'à Gaspé,

1721.

May.

d'où un Auteur les a appellés *Gaspésiens*, & les Isles, qui en sont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage jusqu'au Saguenay. Cependant, lorsque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, qui se répandoient dans l'Isle d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus souvent, sont les *Bersamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnez*. On les appelloit aussi, sur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs*, parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plupart des autres sont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord. Il y en avoit, qui descendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus souvent par les Trois Rivieres, & dont on n'entend plus parler depuis lontems. Tels étoient entr'autres les *Atikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de plusieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & jusqu'aux Lacs des *Misissins* & *Nemiscan*. Presque tous ont été détruits par le fer des Anglois, ou par les maladies, suite de la misere, où la crainte de ces Barbares les avoit réduits: c'est bien dommage, ils étoient sans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jesus-Christ, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on ren-

d'u  
contr  
Algo  
lage.  
les pr  
le B  
Queb  
étab  
de Sa  
De  
jours  
de Na  
Boule  
premi  
qui o  
sans  
petit  
viere  
pent  
aussi  
source  
de Bo  
de la  
cette  
de l'a  
leurs  
ceau.  
Natio  
on en  
lin, q  
Les O  
doien  
& do  
n'en  
allez  
suite.

(4) P

RIQUE  
aspésiens, &  
en remontant  
rencontre plus  
age jusqu'au  
Canada fut  
après, on  
urs Nations,  
nticosty, vers  
ng de la Rive  
les, dont les  
lus souvent,  
chois, & les  
ussi, sur-tout  
ieurs: parce  
e par rapport  
utres sont ré-  
on rencontre  
ntôt dans un  
ient dans la  
quelquefois  
par les Trois  
lus parler de-  
autres les A-  
ient de fort  
s de plusieurs  
aux environs  
Lacs des Mis-  
s ont été dé-  
par les ma-  
rainte de ces  
t bien dom-  
d'une grande  
eine à les ga-  
ctionner aux  
real on ren-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 275  
contre encore vers les Trois Rivieres quelques  
Algonquins, qui ne forment point un Vil-  
lage, & qui trafiquent avec les François. Dans  
les premiers tems cette Nation occupoit tout  
le Bord Septentrional du Fleuve, depuis  
Quebec, où M. de Champlain les trouva  
établis, & fit alliance avec eux, jusqu'au Lac  
de Saint Pierre.

Depuis l'Isle de Montreal, en suivant tou-  
jours le Nord, on rencontre quelques Villages  
de *Nipissings*, de *Temiscamings*, de *Têtes de*  
*Boule*, d'*Amikoués* & d'*Outaouais* (a). Les  
premiers, qui sont les vrais Algonquins, &  
qui ont seuls conservé la Langue Algonquine  
sans altération, ont donné leur nom à un  
petit Lac situé entre le Lac Huron, & la Ri-  
viere des Outaouais. Les *Temiscamings* occu-  
pent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte  
aussi leur nom, & qui paroît être la vraie  
source de la Riviere des Outaouais. Les *Têtes*  
de *Boule* n'en sont pas loin, leur nom vient  
de la figure de leur tête; ils trouvent dans  
cette figure une grande beauté, & il y a bien  
de l'apparence que les Meres la donnent à  
leurs Enfans, lorsqu'ils sont encore au Ber-  
ceau. Les *Amikoués*, qu'on appelle aussi la  
*Nation du Castor* sont réduits presque à rien:  
on en trouve les restes dans l'Isle *Manitoua-*  
*lin*, qui est dans le Lac Huron vers le Nord.  
Les *Outaouais*, autrefois très-nombreux, bor-  
doient la grande Riviere, qui porte leur nom,  
& dont ils se prétendoient les Seigneurs. Je  
n'en connois aujourd'hui que trois Villages  
assez peu peuplés, dont je parlerai dans la  
suite.

(a) Plusieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAKS*.

M vj

1721.

May.

Des Algon-  
quins, des Ou-  
taouais & au-  
tres Algon-  
quins supé-  
rieurs.

I 7 2 1.

May.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le second se décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appellé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'est-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'est pas possible d'en pouvoir venir à bout, sans reprendre deux ou trois fois haleine. (a). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je sçache, sur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Postes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest.

Des Poutou-  
atamis & au-  
tres Sauvages  
de la Baye.

Le Lac *Michigan*, qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé que par une Peninsule de cent lieues de long, laquelle va toujours en se rétrécissant vers le Nord, a peu d'Habitans sur ses bords; je ne sçai même si aucune Nation y a jamais été fixe, & c'est sans fondement, que dans plusieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joseph*, dont il reçoit les eaux, on trouve deux Bourgades de différentes Nations, qui y sont venues d'ailleurs, il n'y a pas même lontems. Ce Lac a du côté de l'Ouest une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieues au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*,

(a) PAUOURIGOUVEIOUAK.

R I Q U E  
ac Supérieur,  
i le second se  
a un Rapide,  
Sainte Marie.  
euplés de Sau-  
dit-on, de la  
rieur, & qu'on  
Habitans du  
onné ce nom,  
noncer celui,  
possible d'en  
endre deux ou  
a aucune Na-  
gache, sur les  
ans les Postes,  
a Traite avec  
du Nord-Est,  
Algonquine,  
ont au Nord-

que parallele  
se décharge,  
une Peninsule  
e va toujours  
a peu d'Ha-  
même si au-  
, & c'est sans  
Cartes on le  
ontant la Ri-  
voit les eaux,  
fferentes Na-  
urs, il n'y a  
ré de l'Ouest  
t-huit lieues  
e des Puans,  
AK.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 277  
ou simplement la *Baye*. Son entrée est fort  
large, & semée d'Isles, dont quelques-unes  
ont jusqu'à quinze ou vingt lieues de circuit.  
Elles étoient autrefois habitées par les *Pou-  
teouatamis*, dont elles portent le nom, à  
l'exception de quelques-unes, qu'on laisse à  
droite, où il y a encore quelques Sauvages,  
appelés *Noquets*. Les *Pouteouatamis* occu-  
pent aujourd'hui une des plus petites de leurs  
Isles, & ils ont encore deux autres Villages,  
l'un dans la Riviere de Saint Joseph, & l'au-  
tre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a  
des *Sakis* & des *Oschagras*. Ce sont ces der-  
niers, qu'on appelle *Puans*, je n'en sçai  
point encore la raison; mais avant que d'arri-  
ver chez eux, on laisse à droite une autre  
petite Nation, qu'on appelle *Malhomines*, ou  
*Folles Avoines*.

Une petite Riviere, fort embarrassée de  
Rapides, se décharge dans le fond de la  
Baye: elle est connue sous le nom de *Riviere*  
*des Renards*, à cause du voisinage des *Outa-  
gamis*, vulgairement appelés *les Renards*.  
Tout ce Pays est fort beau, & plus encore  
celui, qui s'étend au Sud jusqu'à la Riviere  
des Illinois: il n'est pourtant habité que par  
deux Nations très-peu nombreuses, qui sont  
les *Kicapous* & les *Mascoutins*. Il a plu à quel-  
ques-uns de nos Géographes d'appeller ces  
derniers *la Nation du Feu*, & leur Pays, *la*  
*Terre de Feu*. Unequivoque a donné lieu à  
cette dénomination.

Il y a cinquante ans, que les *Miamis* étoient  
établis à l'extrémité Méridionale du Lac *Mi-  
chigan*, en un lieu, nommé *Chicagou*, du  
nom d'une petite Riviere, qui se jette dans le

1721.

May.

Des Outaga-  
mis, des Mas-  
coutins & des  
Kicapous.

Des Miamis  
& des Illinois.

1721.

May.

Lac, & dont la source n'est pas éloignée de celle des Illinois. Ils sont présentement séparés en trois Bourgades, dont l'une est sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & se décharge dans le Lac Erié; & la troisième, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Micissipi: ces derniers sont plus connus sous le nom d'Ouyatanons. On ne doute presque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fussent, il n'y a pas trop longtems, un même Peuple, vû la grande affinité, qui se remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus sûrement, lorsque je serai sur les lieux. Au reste, la plupart des Nations Algonquines, si on en excepte celles, qui sont plus avancées vers le Midi, s'occupent assez peu de la culture des Terres, & vivent presque uniquement de Chasse & de Pêche; aussi sont-elles peu sédentaires. La pluralité des Femmes est en usage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une seule, où l'on compte six mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille.

Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende aussi loin, que l'Algonquine; ce qui vient sans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au sentiment le plus communément reçu; car quelques-uns soutiennent encore, que c'est l'Iroquoise, qui est la Matrice. Quoiqu'il en soit, tous les Sauvages, qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, jusqu'à l'extrémité

Des Peuples  
de la Langue  
Huronne.

R. I. Q. U. E  
as éloignée de  
ntement. Sépa-  
une est sur la  
onde, sur une  
om, & se dé-  
croisième, sur  
orte ses eaux  
ont plus-con-  
On ne doute  
, & celle des  
rop lontems,  
affinité, qui  
es uns & des  
er plus sure-  
x. Au reste,  
nes, si on ven  
nées vers le  
a culture des  
quement de  
elles peu sê-  
s est en usage  
bien loin de  
s les jours. Il  
ipte six mille  
deux mille.  
ne Huronne  
ine; cè qui  
ples, qui la  
rans que les  
onne, pour  
lus commu-  
soutiennent  
i est la Ma-  
s Sauvages,  
aurent, de-  
l'extrémité

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 279  
du Lac Erié, & même assez proches de la Vir-  
ginie, appartiennent à cette Langue; & qui-  
conque sçait le Huron, les entend tous. Les  
Dialectes sont extrêmement multipliés, &  
il y en a presque autant, que de Bourgades. Les  
cinq Cantons, qui composent la République  
Iroquoise, ont chacun la leur, & tout ce qu'on  
appelloit autrefois indifferemment Huron,  
n'avoit pas le même Langage. Je n'ai pu sçai-  
voir à quelle Langue appartiennent les *Chera-  
quis*, Peuple assez nombreux, qui habite dans  
les vastes prairies, que l'on trouve entre le Lac  
Erié, & le Micissipi.

Mais il est bon d'observer que comme la  
plûpart des Sauvages du Canada ont été de  
tout tems en Commerce entr'eux, tantôt  
Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois  
Langues Meres, dont j'ai parlé, n'ayent en-  
tr'elles aucune sorte d'affinité, ni d'analogie,  
ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen  
de traiter ensemble sans avoir besoin de Tru-  
chement; soit que le long usage leur donne  
la facilité de se faire entendre par signes; soit  
qu'ils se soient formé une espee de Jargon  
commun, qu'ils apprennent par habitude.  
On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer,  
je finirai cet article à mon premier loisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



172 F.

May.

1721.

May.

## DOUZIÈME LETTRE.

*Voyage jusqu'à Catarocoui. Description du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Description & situation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la guerre entre les Iroquois & les Algonquins.*

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louis le premier de May, après avoir fermé ma dernière Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Isle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à visiter le Pays, qui est fort beau. L'après-midi, je traversai le Lac de Saint Louis, pour me rendre *aux Cascades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laissé tomber, en le portant sur leurs épaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures: il ne faut rien pour les briser; mais le remède est prompt & facile. Il suffit de se fournir d'écorces, de gommés, & de racines: encore est-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des gommés & des racines propres à coudre les écorces.

ETTRE.

Description du  
Fleuve de Saint  
Jean de la Rivière  
du Fort-  
de-la-Rochelle, &  
de son Origine de la  
part des Algonquins.

May, 1721.

Je vous envoie le premier  
de votre dernière Let-  
tre Occidentale  
n'arrivai qu'à  
à toute la ma-  
nifestation beau. L'a-  
de Saint Louis,  
où je trouvai  
étaient allés en  
leur Canot,  
le portant sur  
d'un bout à  
à l'arrière & l'in-  
térieur: il ne faut  
de prompt  
d'écorces, de  
est-il bien  
des gommes  
des écorces,

Ce qu'on appelle *les Cascades*, est un Ra-  
pide, situé précisément au-dessus de l'Isle  
Perrot, qui fait la séparation du *Lac de Saint  
Louis*, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour  
l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on  
fait passer les Canots à vuide dans un endroit,  
qu'on appelle *le Trou*: on les tire ensuite à  
Terre, & on fait un *portage* d'un demi-quart  
de lieuë; c'est-à-dire, qu'on porte le Canot  
& tout le Bagage sur ses épaules. C'est pour  
éviter un second Rapide, appelé *le Buisson*;  
celui-ci est une belle Nappe d'eau, qui tombe  
d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi  
pied. On pourroit se délivrer de cet embarras,  
en creusant un peu le lit d'une petite Riviere,  
qui se décharge dans une autre au-dessus des  
Cascades. La dépense n'en seroit pas confidé-  
rable.

Au-dessus du Buisson, le Fleuve a un grand  
quart de lieuë de large, & les Terres des deux  
côtés sont excellentes & bien boisées. On  
commence à défricher celles, qui sont sur la  
rive Septentrionale, & il seroit très-aisé d'y  
faire un grand chemin depuis la pointe, qui  
est vis-à-vis de l'Isle de Montreal, jusqu'à  
une Anse, qu'on a nommée *la Galette*. On  
éviteroit par-là quarante lieuës d'une naviga-  
tion, que les Rapides rendent presque impra-  
tiquable, & toujours fort longue. Un Fort se-  
roit même beaucoup mieux placé, & plus  
nécessaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par  
la raison qu'il n'y scauroit passer un seul Ca-  
not, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Cataro-  
coui, on peut se glisser derrière des Isles, sans  
être apperçu. D'ailleurs, les Terres des envi-  
rons de la Galette sont très-bonnes, & on

1721.

May.

Description  
des Rapides  
du Fleuve S.  
Laurent.

Réflexion sur  
le Fort de Ca-  
tarocoui, &  
sur le chemin,  
qu'on prend  
pour y aller.

1721.

May.

pourroit par conséquent y avoir toujours des vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépense. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eu en-vûë, en construisant le Fort de Catarocoui, a été le commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient aussi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une traverse de huit ou neuf lieues, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvrirait tout le Pays, qui est entre la grande Riviere des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'est point abordable du côté du Fleuve, à cause des Rapides, & rien n'est plus aisé, que de garder les bords de la grande Riviere. Je tiens ces Observations d'un Commissaire de Marine (\*); qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour visiter tous les Postes éloignés du Canada.

Le même jour, troisième de May, je fis trois lieues, & j'arrivai aux *Cedres*. C'est le troisième Rapide, qui a pris son nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu-là; mais on les a presque tous-coupés. Le quatrième, je ne pûs aller que jusqu'au quatrième Rapide, qu'on appelle *le Côteau du Lac*, quoiqu'il ne soit éloigné du précédent que de deux lieues & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne serez pas surprise, Madame, de ces fréquens naufrages, quand vous sçaurez comment sont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déjà dit qu'il y

(\*) M. DE CLERAMBAUT D'ACREMONT.

RIQUE  
oir toujours des  
pagneroit bien  
e Barque pour  
on vent, de la  
ets, qu'on a eu  
de Catarocoui,  
quois; mais ces  
olontiers à la  
uroient, à la  
à faire; mais  
huit ou neuf  
ns le Lac On-  
ette couvrirait  
ande Riviere  
aint Laurent;  
e du côté du  
& rien n'est  
de la grande  
ns d'un Com-  
ut envoyé de  
siter tous les

May, je fis  
des. C'est le  
a nom de la  
t en ce lieu-  
pés. Le qua-  
u quatrième  
u du Lac,  
dent que de  
de mes Ca-  
s surprise,  
ges, quand  
s ces petites  
a dit qu'il y  
MONT.

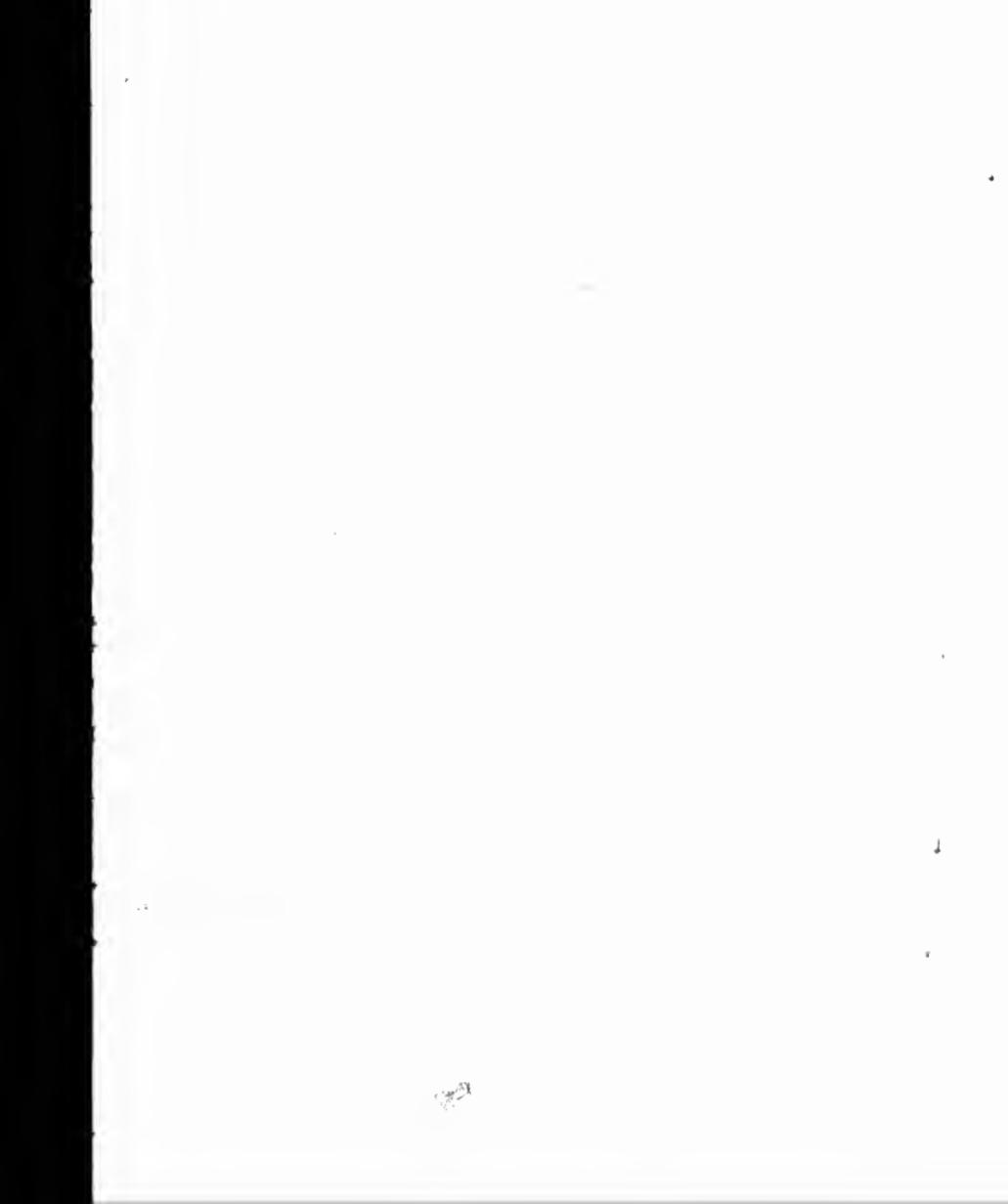
D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 283  
en a de deux sortes; les uns d'écorces d'Or-  
mes, plus évales, assez grossièrement con-  
struits; mais ordinairement plus grands. Je  
ne connois que les Iroquois, qui en ayent de  
cette espece. Les autres sont d'écorces de Bou-  
leau, d'une largeur moins proportionnée à  
leur longueur, & beaucoup mieux travaillés.  
C'est de ceux-ci, que je vais vous donner la  
Description, parce que tous les François &  
presque tous les Sauvages s'en servent.

On étend les écorces, qui sont fort épaif-  
ses, sur des Varangues, plattes & très-min-  
ces, faites de bois de Cedre. Ces Varangues  
sont assujetties sur toute la longueur par de  
petites barres de traverse, qui font la sépara-  
tion des places dans le Canot; deux Maîtres,  
ou Précintes de même matiere, auxquels sont  
cousûs ces petites barres, affermissent toute  
la Machine. Entre les Varangues & les Ecor-  
ces, on insinuë de petites Clisses de Cedre,  
moins épaisses encore que les Varangues, &  
qui ne laissent pas de fortifier le Canot, dont  
les deux extrémités se relevent peu à peu, &  
sont insensiblement terminées en pointes tran-  
chantes & rentrantes. Ces deux extrémités  
sont parfaitement semblables; ensorte que  
pour changer de route & retourner en arriere,  
il suffit que les Canoteurs, changent de main.  
Celui, qui se trouve derriere, gouverne avec  
son aviron, en nageant toujours, & la plus  
grande occupation de celui, qui est sur le  
devant, est de prendre garde que le Canot ne  
touche rien, qui puisse le crever. Tous sont  
assis à plat, ou sur leurs genoux, & leurs avi-  
rons sont des pagayes de cinq à six piëds de  
long, ordinairement de bois d'Erable. Mais

1721.

May.

Description.  
des Canots  
d'Ecorce.



1721.

May.

quand on va contre un Courant un peu fort, il faut se servir de la perche, & se tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond*. Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice; car rien n'est plus léger, par conséquent plus facile à tourner, que ces voitures, dont les plus grandes avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'eau.

Les Ecorces, dont elles sont composées, aussi-bien que les Varangues & les Barres, sont cousûes avec des Racines de Sapin, lesquelles sont plus pliantes, & sèchent beaucoup moins que l'Osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans & en dehors; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Outaouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Natures du Pays, aussi s'y exercent-ils dès la Barette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, & avec un bon vent peuvent faire vingt lieues par jour. Sans voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de  
S. François.

Du Côteau du Lac au Lac de Saint François, il n'y a qu'une bonne demie lieue. Ce Lac, que je passai le cinquième, a sept lieues de long, & tout au plus trois dans la plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont

d'u  
basse  
route  
du f  
cour  
camp  
je fus  
me d  
bord  
me c  
Corn  
nonç  
se tro  
Le  
On a  
gran  
Fleuy  
plus  
nes.  
chir  
nom  
voir,  
en tir  
sept  
Sault  
long  
demie  
matin  
heure  
pous  
jour  
de nég  
Franc  
moins  
guedo  
éloign  
de cin

**ORIQUE**  
ant un peu fort,  
, & se tenir de  
r de fond. Il est  
ur bien garder  
; car rien n'est  
plus facile à tour-  
les plus grandes  
plus d'un demi

nt composées,  
& les Barres,  
de Sapin, les-  
chent beaucoup  
coutures sont  
hors; mais il  
pour voir si la  
Les plus grands  
s, deux à deux,  
us les Sauvages  
sont les Ou-  
ons Algonqui-  
les Huronnes.  
out de les faire  
les conduire,  
que les Natu-  
ils dès la Ba-  
x plus petits,  
vent peuvent  
oiles, il faut  
a faire douze

*Saint Fran-*  
nic lieuë. Ce  
a sept lieuës  
dans la plus  
eux côtés sont

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 285  
basses, mais elles paroissent assez bonnes. La  
route depuis Montreal jusques-là tient un peu  
du Sud-Ouest, & le Lac de Saint François  
court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. Je  
campai immédiatement au-dessus, & la nuit  
je fus éveillé par des cris assez perçans, com-  
me de gens, qui se plaignoient. J'en fus d'a-  
bord effrayé; mais on me rassura bientôt, en  
me disant que c'étoit des *Huars*, espece de  
Cormorans. On ajoûta que ces cris nous an-  
nonçoient du vent pour le lendemain, ce qui  
se trouva vrai.

Le sixième je passai les *Chefnaux du Lac*. Autres Ra-  
On appelle ainsi des Canaux, que forment un pides.  
grand nombre d'Isles, qui couvrent presque le  
fleuve en cet endroit. Je n'ai point vu de Pays  
plus charmant, & les Terres y paroissent bon-  
nes. Le reste du jour nous ne fîmes que fran-  
chir des Rapides: le plus considérable, qu'on  
nomme le *Moulinet*, fait peur seulement à  
voir, & nous eûmes bien de la peine à nous  
en tirer. Je fis néanmoins ce jour-là près de  
sept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long*  
*Sault*: c'est un Rapide d'une demie lieuë de  
long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à  
demie charge. Nous le passâmes le sept au  
matin. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à trois  
heures du soir à la voile; mais alors la pluye  
nous obligea de camper & nous arrêta tout le  
jour suivant. Il tomba même le huit un peu  
de neige, & la nuit il gela; comme il fait en  
France au mois de Janvier. Nous étions néan-  
moins sous les mêmes paralleles, que le Lan-  
guedoc. Le neuf nous passâmes le *Rapido Plat*,  
éloigné du long Sault d'environ sept lieuës, &  
de cinq *des Galots*, qui est le dernier des Ra-

1721.  
May.

1721.

May.

De l'Isle Tonihata.

ides. La Galette est à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me lasser d'admirer le Pays, qui est entre cette Anse & les Gallots. Il n'est pas possible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué sur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

A cinq ou six lieuës de la Galette, il y a une Isle appelée *Tonihata*, dont le terrain paroît assez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appelé le *Quaker*, je ne sçai pourquoi, homme de beaucoup d'esprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette concession, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu sa Seigneurie pour quatre pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en est réservé l'usufruit, & il y a rassemblé dix-huit ou vingt Familles de sa Nation. J'arrivai le douze dans son Isle, & je lui rendis visite. Je le trouvai, qui travailloit dans son Jardin: ce n'est pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai passer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me restoit encore treize lieuës à faire pour gagner Catarocoui; le tems étoit beau, & la nuit fort claire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous passâmes au milieu d'une espece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Isles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on est sorti de-là, on n'a plus qu'une

d'un lieuë coui. demie droite c'est d

Ce bâti lieuë quelq Fleuv bien v Lac C lieuë grand termi quelq donna qu'au Fronte ment Huron lieu,

Le roît af siere: du For ve. O multiplic autres demie se non aux C c'est à a une p laquell grande

R I Q U E  
& demie plus  
ix. Je ne pou-  
s, qui est en-  
n'est pas possi-  
. J'y ai remar-  
e hauteur ex-

alette, il y a  
ont le terrain  
viron une de-  
, qu'on a ap-  
rquoi, hom-  
rt affectionné  
e Domaine du  
montre la Pa-  
onque la veut  
igneurie pour  
il s'en est ré-  
ablé dix-huit

J'arrivai le  
dis visite. Je  
son Jardin :  
vages ; mais  
res des Fran-  
l vouloit me  
vitait à con-  
lui, & j'allai  
dans un fort  
treize lieues  
le tems étoit  
a nous enga-  
eurs du ma-  
d'une espece  
*Milles Isles*,  
de cinq cent.  
a plus qu'une

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 287  
lieuë & demie à faire, pour gagner Cataro-  
coui. Le Fleuve est plus libre, & a bien une  
demie lieuë de large. On laisse ensuite sur la  
droite trois grandes Anses assez profondes, &  
c'est dans la troisième, qu'est bâti le Fort.

Ce Fort est un quarré à quatre Bastions, Description  
bâti de pierres, & qui occupe un quart de du Fort de Ca-  
lieuë de circuit. Sa situation a véritablement tarocoui.  
quelque chose de bien agréable. Les bords du  
Fleuve présentent de toutes parts un paysage  
bien varié, & il en est de même de l'entrée du  
Lac Ontario, on n'en est qu'à une petite  
lieuë : elle est parsemée d'Isles de différentes  
grandeurs, toutes bien boisées, & rien ne  
termine l'horison de ce côté-là. Ce Lac porté  
quelque tems le nom de *Saint Louis*, on lui  
donna ensuite celui de *Frontenac*, aussi-bien  
qu'au Fort de Catarocoui, dont le Comte de  
Frontenac fut le Fondateur : mais insensible-  
ment le Lac a repris son ancien nom, qui est  
Huron, ou Iroquois, & le Fort, celui du  
lieu, où il est bâti.

Le Terrain depuis la Galette jusqu'ici pa-  
roit assez stérile, mais ce n'est que sur la li-  
siere : il est très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis  
du Fort une Isle fort jolie au milieu du Fleu-  
ve. On y avoit mis des Cochons, qui y ont  
multipliés, & elle en porte le nom. De deux  
autres plus petites, qui sont au-dessous, à une  
demie lieuë de distance l'une de l'autre, l'une  
se nomme *l'Isle aux Cédres*, & l'autre *l'Isle  
aux Cerfs*. L'Anse de Catarocoui est double,  
c'est à-dire, que presque dans son milieu il y  
a une pointe, qui avance beaucoup, & sous  
laquelle il y a un fort bon mouillage pour les  
grandes Barques. M. de la Sale, si célèbre par

1721.

May.

1721.

May.

ses découvertes & par ses malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y sont encore. Derrière le Fort il y a un Marais, où le gibier foisonne; c'est une douceur & une occupation pour la Garnison. Il se faisoit autrefois ici un très-grand commerce, sur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelletteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en respect, qu'on avoit bâti le Fort: mais ce commerce n'a pas duré longtemps, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a aussi quelques-unes de *Mississaguez*, Nation Algonquine, qui a encore une Bourgade sur le bord Occidental du Lac Ontario; une autre à Niagara, & une troisième dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occasion pour envoyer mes Lettres à Quebec; je vais profiter de quelques heures de loisir pour remplir celle-ci de ce qui me reste à vous dire sur la différence des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les caractères des Langues primitives; & il est certain qu'elles n'ont pas une origine commune. La seule prononciation suffiroit pour le prouver. Le Siou siffle en parlant; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sçauroit prononcer, parle du gosier, & aspire presque toutes les syllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de

D'UN  
de la p  
anciens  
sur les  
leurs D  
aux plu

La L  
d'une é  
trouve p  
belles,  
elle est p  
poignée  
élévatio  
majesté  
état, où  
cru y tr  
d'autres  
qu'elle a  
Grecs;  
preuves,  
sur-tout  
Gabriel:  
pour sou  
ceux de  
Hontan.  
volée que  
autres de  
tenus, &  
chose, qu  
d'erreurs  
prises de q  
La Lan  
force, qu  
douceur &  
richesse d  
une ptopi  
étouvent;

Ton

RIQUE

urs, qui a été  
ouverneur du  
s, qu'a y a  
ore. Derriere  
gibier foison-  
cupation pour  
is ici un très-  
les Iroquois,  
ous, pour les  
eries aux An-  
es en respect,  
ce commerce  
t n'a pas em-  
bien du mal.  
elques Famil-  
l y en a aussi  
ation Algon-  
de sur le bord  
autre à Nia-  
étroit.  
ccasion pour  
je vais profi-  
pour remplir  
s dire sur la  
i. Ceux, qui  
dent que les  
tous les ca-  
80 il est cer-  
e commune.  
our le prou-  
Huron n'a  
çauoit pro-  
dire presque  
n prononce  
s naturelle-  
: particulier  
de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 289  
de la premiere de ces trois Langues ; mais nos  
anciens Missionnaires ont beaucoup travaillé  
sur les deux autres, & sur les principales de  
leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire  
aux plus habiles.

1721.  
May.

La Langue Huronne est d'une abondance,  
d'une énergie, & d'une noblesse, qu'on ne  
trouve peut-être réunies dans aucune des plus  
belles, que nous connoissons, & ceux, à qui  
elle est propre, quoiqu'ils ne soient plus qu'une  
poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une  
élévation, qui s'accorde bien mieux avec la  
majesté de leur Langage, qu'avec le triste  
état, où ils sont réduits. Quelques-uns ont  
cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ;  
d'autres en plus grand nombre ont prétendu  
qu'elle avoit la même origine, que celle des  
Grecs ; mais rien n'est plus frivole, que les  
preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point  
sur-tout compter sur le Vocabulaire du Frere  
Gabriel SAGHARD, Récoller, qu'on a cité  
pour soutenir ce sentiment : encore moins sur  
ceux de Jacques Cartier & du Baron de la  
Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la  
volée quelques termes, les uns du Huron, les  
autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal re-  
tenus, & qui souvent signifioient toute autre  
chose, que ce qu'ils croyoient. Et combien  
d'erreurs n'ont pas causées de pareilles mé-  
prises de quantité de Voyageurs ?

Caractere de  
la Langue  
Huronne.

La Langue Algonquine n'a pas autant de  
force, que la Huronne, mais elle a plus de  
douceur & d'élégance. Toutes deux ont une  
richesse d'expressions, une variété de tours,  
une propriété de termes, une régularité, qui  
étonnent ; mais ce qui surprend encore da-  
vantage

Caractere de  
la Langue Al-  
gonquine.

Tome V.

N

1721.

May.

vantage, c'est que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes en conservent, jusques dans le discours familier, toute la pureté. D'ailleurs la manière, dont ils animent tout ce qu'ils disent, ne laisse aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expressions, & toute la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui sont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conservé toutes les grâces, ni la même force. Les Tsounonthouans, par exemple, c'est un des cinq Cantons Iroquois, passent parmi les Sauvages pour avoir un Langage grossier.

Particularités de la Langue Huronne.

Dans le Huron tout se conjugue; un certain artifice, que je ne vous expliquerai pas bien, y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbés, &c. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues; à sçavoir, le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui est des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un Voyage, on s'exprime autrement, si on l'a fait par Terre, ou si on l'a fait par Eau. Les verbes actifs se multiplient autant de fois, qu'il y a de choses, qui tombent sous leur action; comme le verbe, qui signifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose ani-

d'u  
méc.  
Hom  
verbe  
à cel  
parle  
Il  
Lang  
pas la  
de vo  
si du p  
que la  
render  
la disc  
ne cau  
comm  
mencé  
tout ce  
ne ton  
quoen  
avoien  
n'ayan  
de la D  
à la Rel  
sant pr  
choses  
affaires  
accoutu  
sions,  
entretie  
que ceu  
se rédui  
cune Sci  
leur por  
persu,  
question  
a trouvé

barbares, qu'on  
parler, & qui  
écriture, il ne  
not, un terme  
ieuse, & que  
ent; jusques  
ure la pureté.  
animent tout  
lieu de douter  
valeur de leurs  
de leur Lan-  
rivées de l'une  
servé toutes les  
Les Tsonnon-  
des cinq Can-  
les Sauvages

conjugue; un  
s expliquerois  
des verbes les  
bes, &c. Les  
e conjugaison,  
e. Les troisié-  
ares, car il n'y  
; à sçavoir, le  
e. Pour ce qui  
on y trouve les  
le Grec. Par  
yage, on s'ex-  
par Terre, ou  
s actifs se mul-  
r a de choses,  
comme le ver-  
autant de fois,  
L'action s'ex-  
ne chose ani-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 291  
mée, & d'une chose inanimée : ainsi voir un  
Homme, & voir une pierre, ce sont deux  
verbes. Se servir d'une chose, qui appartient  
à celui, qui s'en sert, ou à celui, à qui on  
parle, ce sont autant de verbes differens.

Il y a quelque chose de tout cela dans la  
Langue Algonquine, mais la maniere n'en est  
pas la même, & je ne suis nullement en état  
de vous en instruire. Cependant, Madame,  
si du peu, que je viens de vous dire, il s'ensuit  
que la richesse & la variété de ces Langues les  
rendent extrêmement difficiles à apprendre,  
la disette & la stérilité, où elles sont tombées,  
ne causent pas un moindre embarras. Car,  
comme ces Peuples, quand nous avons com-  
mencé à les fréquenter, ignoroient presque  
tout ce dont ils n'avoient pas l'usage, ou qui  
ne tomboit pas sous leurs sens, ils man-  
quoient de termes pour les exprimer, ou les  
avoient laissé tomber dans l'oubli. Ainsi  
n'ayant point de culte réglé, ne se formant  
de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport  
à la Religion, que des idées confuses, ne fai-  
sant presque aucune réflexion, que sur les  
choses sensibles, ou ne concernoit point leurs  
affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas  
accoutumés à discourir des vertus, des pas-  
sions, & de beaucoup d'autres sujets de nos  
entretiens ordinaires; ne cultivant ni Arts,  
que ceux, qui leur étoient nécessaires, & qui  
se réduisoient à un très-petit nombre; ni au-  
cune Science, n'observant que ce qui étoit à  
leur portée, & pour la vie n'ayant rien de su-  
perflu, ni aucun raffinement; quand il a été  
question de leur parler de toutes ces choses, on  
a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, &

1721.

May.

Particulati-  
tés de la Lan-  
gue Algon-  
quine.

1721.

May.

il a fallu, pour se rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarrassantes, & pour eux, & pour nous : de sorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enseigner un autre, composé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres travestis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caractères, ils n'en avoient point, & ils y supplétoient par des especes d'hiéroglyphes. Rien ne les a plus surpris que de nous voir nous expliquer aussi aisément par écrit, que par parole.

Que si on me demande à quoi on a reconnu que le Siou, le Huron, & l'Algonquin sont plutôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guères s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déjà citées (A) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaison, si de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada sont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avoué qu'elles ne prouvent pas absolument que celles-ci sont primitives, & de la première institution des Langues. J'ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, & c'est peut-être ce qui a persuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Asie, ce qui est d'ailleurs assez vraisemblable.

Non-seulement les Peuples de la Langue

(A) Page 38.

RIQUE  
ible, les rem-  
santes, & pour  
qu'après avoir  
été obligé de  
posé en par-  
u partie des  
Algonquin,  
iation. Quant  
point, & ils y  
hiéroglyphes.  
de nous voir  
par écrit, que

on a reconnu  
Algonquin sont  
quelques-unes  
comme leurs  
ne peut guères  
point d'autre  
Abbé Dubos,  
usin, comme  
par comparai-  
t bien conclu-  
Sauvages du  
que j'ai mar-  
vent pas abso-  
ives, & de la  
ues. J'ajoute  
leurs discours  
ui donne aux  
s figurées, &  
lé à quelques-  
de l'Asie, ce  
table.  
de la Langue

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XII. 293  
Huronne se sont toujours plus occupés que  
les autres de la culture des Terres; ils se sont  
aussi beaucoup moins étendus, ce qui a pro-  
duit deux effets; car en premier lieu ils se  
sont mieux établis, mieux logés, mieux for-  
tifiés, il y a toujours eu parmi eux plus de  
police, & une forme de gouvernement plus  
marquée. La qualité de Chef, au moins chez  
les vrais Hurons, qui sont les *Tionnontatis*,  
est héréditaire. En second lieu, jusqu'aux  
guerres des Iroquois, dont nous avons été les  
témoins, leur Pays étoit plus peuplé, quoique  
la Polygamie n'y eût jamais été en usage. Ils  
ont aussi la réputation d'être plus laborieux,  
plus industrieux, plus habiles dans leurs af-  
faires, & plus mesurés dans leurs démarches,  
ce qu'on ne sçauroit attribuer, qu'à l'esprit de  
société, qu'ils ont mieux conservé que les au-  
tres. Ceci se remarque sur-tout dans les Hu-  
rons, qui ne faisant presque plus un corps de  
Nation, & réduits à deux Villages médio-  
cres, fort éloignés l'un de l'autre, ne laissent  
pas d'être encore l'ame de tous les conseils,  
quand il s'agit des affaires générales. Il est  
vrai que malgré cette diversité, qui ne se re-  
marque pas du premier coup d'œil, il y a bien  
de la ressemblance dans le caractère d'esprit,  
les mœurs, & les coutumes de tous les Sauva-  
ges du Canada; mais c'est une suite du com-  
merce, qu'ils ont continuellement ensemble  
depuis bien des siècles.

Ce seroit ici le lieu de vous parler du gou-  
vernement de ces Peuples; de leurs coutumes  
& de leur Religion; mais je n'y vois encore  
qu'un cahos, qu'il ne m'est pas possible de dé-  
brouiller. Vous ne voudriez pas sans doute  
N iij

1721  
May.

Différence  
des Peuples  
des Nations  
Huronnes, &  
de ceux des  
Nations Al-  
gonquines.

1721.

May.

qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne font point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, sans s'embarasser de rien vérifier, je vous débitasse toutes les extravagantes, qu'on a mises sur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs Traditions. Ces Traditions d'ailleurs sont si peu sûres, & se contredisent presque toujours si grossièrement, qu'il est presque impossible d'y rien démêler de certain & de suivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu se transmettre bien fidèlement ce qui s'est passé parmi eux depuis tant de siècles, n'ayant eu aucun secours pour soulager leur mémoire ? & peut-on concevoir que des Hommes, qui pensent si peu à l'avenir, se soient jamais assez occupés du passé, pour en conserver un souvenir fidèle ? Aussi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on est encore à sçavoir quelle étoit la situation du Canada, lorsque nous en fîmes la première découverte vers le milieu du seizième siècle.

Origine de la guerre que les Algonquins & les Hurons ont eu à soutenir contre les Iroquois.

Le seul point de leur Histoire, qui soit venu jusqu'à nous revêtu de quelque vraisemblance, est l'origine de la guerre, que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pu même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la vérité de ce trait historique, quoique je le tiens d'assez bon endroit.

D'u  
Le  
vé,  
qui  
depu  
en su  
Saint  
Rivie  
deslu  
juger  
breuf  
une t  
l'Amé  
état d  
les au  
voien  
né re  
peu,  
généra  
leur m  
leur r  
Les  
pèce d  
aux au  
ges,  
Guerr  
quins  
Ceux-  
culture  
part de  
leur es  
de leur  
que en  
Nation  
intelli  
la part  
rendoi

R I Q U E  
geurs, qui ne  
ir leurs Jour-  
nt dire, sans  
vous débitaf-  
on a mises sur  
qu'on a tirées,  
ons. Ces Tra-  
es, & se con-  
grossièrement,  
en démêler de  
ment des Peu-  
ci, auroient  
ement ce qui  
nt de siècles,  
soulager leur  
voir que des  
à l'avenir, se  
assé, pour en  
ussi après tou-  
faire, on est  
situation du  
s la première  
ième siècle.  
, qui soit ve-  
que vraisem-  
e, que M. de  
entre les Iro-  
& les Algon-  
e il s'engagea  
à nos véritab-  
ne découvrit  
fort ancien-  
là cette Let-  
nce que je ne  
historique,  
ndrois.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 295

Les Algonquins, comme je l'ai déjà obser-  
vé, occupoient toute cette étendue de Pays,  
qui est depuis Quebec, & peut-être même  
depuis Tadoussac jusqu'au Lac de Nipissing,  
en suivant la rive Septentrionale du Fleuve  
Saint Laurent, & en remontant la grande  
Rivière, qui se décharge dans le Fleuve au-  
dessus de l'Isle de Montreal. Cela peut faire  
juger que cette Nation étoit alors assez nom-  
breuse, & il est certain qu'elle a fait lontems  
une très-grande figure dans cette partie de  
l'Amerique, où les seuls Hurons étoient en  
état de leur disputer la prééminence sur toutes  
les autres. Par rapport à la Chasse, ils n'a-  
voient point d'égaux, & pour la Guerre, ils  
ne reconnoissoient point de supérieurs. Le  
peu, qui en reste aujourd'hui, n'a point dé-  
génére de l'antique valeur de cette Nation, &  
leur malheur ne leur a point fait perdre encore  
leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une es-  
pèce de confédération, fort utile aux uns &  
aux autres; mais qui, dans l'idée des Sauva-  
ges, chez qui un grand Chasseur & un grand  
Guerrier vont de pair, donnoit aux Algon-  
quins une vraie supériorité sur les Iroquois.  
Ceux-ci, presque uniquement occupés de la  
culture des Terres, s'étoient engagés à faire  
part de leurs récoltes aux Algonquins, qui de  
leur côté devoient partager avec eux le fruit  
de leur Chasse, & les défendre contre quicon-  
que entreprendroit de les inquiéter. Ces deux  
Nations vécurent ainsi assez lontems en bonne  
intelligence; mais une hauteur mal placée de  
la part des uns; un dépit, auquel on ne s'ar-  
tendoit point de la part des autres, rompirent

1721.

May.

cette union, & brouillèrent irrécouvrablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver est le tems de la grande Chasse, & qu'alors la terre couverte de néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations confédérées se joignoient ensemble pour hyverner dans les Bois; mais les Iroquois pour l'ordinaire laissoient chasser les Algonquins, & se contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire sécher les viandes, & d'accommoder les peaux. C'est présentement par tout l'ouvrage des Femmes; peut-être qu'alors n'étoit pas encore l'usage: quoiqu'il en soit, les Iroquois ne s'en faisoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'essayer à la Chasse, & les Algonquins ne s'y opposoient pas; en quoi ils furent mauvais politiques. Il arriva pendant un Hyver, qu'une troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chasse; & six jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous se préparèrent aussi-tôt à courir dessus; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les suivre, & leur firent entendre qu'ils auroient assez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons, trois jours se passerent, sans qu'ils pussent abbatre un seul Orignal, quoiqu'il s'en présentât un grand nombre. Ce peu de succès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaisir aux Iroquois,

D'o  
qui  
d'all  
tre p  
des  
Frere  
d'alle  
dit qu  
plus  
fait é  
laisse  
mieu  
Les  
pliqu  
trent  
quins  
voir,  
tôt en  
même  
reveno  
n'est p  
plus su  
tent pl  
celui d  
Iroquoi  
la tête  
pas den  
corps e  
fut bien  
d'abord  
elle vou  
la mépri  
voulut p  
moindre  
Les Ir  
résolutio  
pit d'eu

RIQUE  
réconciliable-

de la grande  
verte de néges  
ux, qui la cul-  
Nations confé-  
pour hyverner  
s pour l'ordi-  
nquins, & se  
s, de faire sé-  
der les peaux.  
l'ouvrage des  
n'étoit pas en-  
les Iroquois.  
De tems en  
e à quelques-  
Chasse, & les  
s, en quoi ils  
riva pendant  
eux Nations  
voient com-  
e jeunes Al-  
at d'Iroquois  
pour la com-

es Elans, &  
ourir dessus;  
pas permet-  
& leur firent  
faire pour  
alloient tuer.  
trois jours  
patre un seul  
t un grand  
rtifia, & ne  
ux Iroquois,

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 197  
qui firent instance pour avoir la permission  
d'aller d'un autre côté, où ils se flattoient d'être  
plus heureux. Leur proposition fut reçue  
des Algonquins, comme le fut autrefois des  
Freres de David, celle que fit ce jeune Iroquer  
d'aller combattre le Géant Goliath. On leur  
dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir  
plus d'habileté que des Algonquins, que leur  
fait étoit de remuer la terre, & qu'ils devoient  
laisser la Chasse à ceux, à qui elle convenoit  
mieux.

Les Iroquois outrés de cette réponse ne re-  
pliquerent point, mais la nuit suivante ils par-  
tirent secrètement pour la Chasse. Les Algon-  
quins furent surpris à leur réveil de ne les point  
voir, mais leur étonnement se changea bien-  
tôt en un chagrin extrême. Car dès le soir du  
même jour ils apperçurent les Iroquois, qui  
revenoient chargés de viandes d'Original. Il  
n'est point d'Hommes au monde, qui soient  
plus susceptibles d'un dépit, & qui le por-  
tent plus loin, que les Sauvages. L'effet de  
celui des Algonquins fut prompt: à peine les  
Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous  
la tête cassée. Un tel assassinat ne pouvoit  
pas demeurer longtemps caché, & quoique les  
corps eussent été enterrés secrètement, on en  
fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit  
d'abord ses plaintes avec modération, mais  
elle voulut avoir justice des Meurtriers. On  
la méprisoit trop, pour la lui accorder: on ne  
voulut pas même s'abaisser jusqu'à lui faire la  
moindre satisfaction.

Les Iroquois au désespoir prirent une ferme  
résolution de se venger du mépris, qu'on fai-  
oit d'eux, & qui les piquoit encore plus que

1721.  
May.

Les suites de  
cette guerre.

1721.

May.

l'assassinat, dont ils se plaignoient. Ils jurèrent de perir tous jusqu'au dernier, ou d'en avoir raison; mais comme ils ne se sentoient pas encore en état de se mesurer avec les Algonquins, dont le nom seul tenoit en respect presque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allerent essayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils se firent de gayeté de cœur, & quand ils se crurent suffisamment aguerris, ils tombèrent tout-à-coup sur les Algonquins, & commencerent une guerre, dont nous n'avons vu que la fin, & qui a embrasé tout le Canada. Elle s'est continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réfléchie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ses mesures, & qui se ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne se croient jamais bien vengés, que par la destruction entière de leurs Ennemis; & cela est encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuyent en Oiseaux. Ainsi ils agissent presque toujours à coup sûr, & cette conduite leur a si bien réussi, que sans les François il ne seroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont osé s'opposer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui se sont trouvés engagés dans cette guerre, comme alliés, ou voisins des Algonquins, ou parce qu'ils se rencontroient sur le chemin des uns & des autres. On a vu avec étonnement une Nation des plus nombreuses,

D'UN  
& des  
plus e  
son esp  
assez p  
n'en e  
que, à  
ce qu'  
mes,  
que les  
chez e  
guerre  
les, se  
goûr d  
satiabl  
croire  
Homm  
forte d  
laissé d  
grands  
mes ex  
claves,  
& dont  
leur sit  
plus heu  
ont sub

Ce q  
peut le  
tres Sau  
tonner  
Nation  
niere bi  
res ne p  
que les  
propor  
tions n'  
te mille

I QUE  
t. Ils jurèrent  
ou d'en avoir  
sentoient pas  
ec les Algon-  
oit en respect  
ns, ils s'éloi-  
t leurs armes  
atables, qu'ils  
& quand ils  
s, ils tombe-  
uins, & comi-  
ous n'avons vû  
ut le Canada.  
des Iroquois  
terrible, qu'elle  
'avoit rien de  
pêche de bien  
e ralentit d'a-  
ne se croyent  
la destruction  
cela est encore  
autres. On dit  
viennent en  
ions, & qu'ils  
gissent presque  
nduite leur a fi  
ois il ne seroit  
d'hui d'aucune  
poser à ce tor-  
nt été les Hu-  
gés dans cette  
ins des Algon-  
ntroient sur le  
On a vû avec  
s nombreuses,

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XII. 199  
& des plus guerrières de ce continent, & la plus estimée de toutes pour sa sagesse & pour son esprit, disparaître presque entièrement en assez peu d'années. On peut dire même qu'il n'en est aucune dans cette partie de l'Amérique, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les armes, & je ne connois dans tout le Canada, que les Abénaquis, qu'ils n'ont osé inquiéter chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la guerre, ils ne sçauroient demeurer tranquilles, semblables aux Lions, dont la vûe & le goût du sang ne fait qu'augmenter la soif insatiable, qu'ils en ont. On auroit peine à croire jusqu'où ils sont allés chercher des Hommes, pour les combattre. Cependant à force de faire la guerre, comme ils n'ont pas laissé de recevoir de tems en tems d'assez grands échecs; ils se sont trouvés eux-mêmes extrêmement diminués, & sans les Esclaves, qu'ils ont amenés de toutes parts, & dont ils ont adopté le plus grand nombre, leur situation ne seroit guères aujourd'hui plus heureuse, que celle des Peuples, qu'ils ont subjugués.

Ce qui est arrivé en cela aux Iroquois, on peut le dire à plus forte raison de tous les autres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'étonner si, comme je l'ai déjà remarqué, ces Nations diminuent tous les jours d'une manière bien sensible. Car encore que leurs guerres ne paroissent pas d'abord aussi meurtrières que les nôtres, elles le sont beaucoup plus à proportion. La plus nombreuse de ces Nations n'a peut-être jamais été de plus de soixante mille âmes, & de tems en tems il se passe

1721.  
May

1721.

May.

entr'elles des actions, où il y a bien du sang répandu. Une surprise ou un coup de main, détruit quelquefois une Bourgade entiere; souvent la crainte d'une irruption fait déserter tout un canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le fer de leurs Ennemis, ou dans les supplices, s'exposent à périr de faim & de misere dans les Forêts, ou sur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loisir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela est arrivé le siècle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je suis, &amp;c.

---

## TREIZIEME LETTRE.

*Description du Pays jusqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs usages pour la Paix & pour la Guerre.*

A l'Anse de la Famine, ce 16 de May, 1721.

### MADAME,

Départ de  
Catarocoui.  
Route jusqu'à  
l'Anse de la

ME voici dégradé par un vent contraire; qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais

D'un  
endroit  
vous  
entier  
Tour  
mes  
nouv  
Sauv  
Oisca  
on,  
tres P  
Je  
l'heur  
veille  
faire  
y a un  
Barqu  
visté  
fondr  
faiso  
perdr  
dans  
Onta  
dix h  
aux  
reste  
J'a  
gues  
de Se  
s'elév  
marq  
jusqu  
on m  
jusqu  
gros,  
les gr  
d'un

IQUE  
bien du sang  
up de main,  
ade entiere;  
on fait désér-  
ugitifs, pour  
rs Ennemis,  
nt à périr de  
s, ou sur les  
nt ils ont le  
er des vivres.  
nt à un très-  
Algonquins,  
s étoient de-  
le suis, &c.

## TRE.

Rivière des  
Reflux dans  
anière, dont  
e. Du Dieu  
De la Décla-  
ers de Porce-  
leurs usages  
e.

May, 1721.

nt contraire;  
ms, & de me  
plus mauvais

D'UN VOYAGE DEL'AMER. LET. XIII. 301  
endroit du monde. Je vais me désennuyer à  
vous écrire. Il passe ici sans cesse des armées  
entieres de ces Pigeons, que nous appellons  
Tourtes; si quelqu'une vouloit se charger de  
mes Lettres, vous sçauriez peut-être de mes  
nouvelles, avant que je sorte d'ici: mais les  
Sauvages ne se sont point avisés de dresser ces  
Oiseaux à ce manège, comme faisoient, dit-  
on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'au-  
tres Peuples.

Je m'embarquai le quatorze précisément à  
l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la  
veille à Catarocoui. Je n'avois que six lieues à  
faire pour gagner l'Isle aux Chevreuils, où il  
y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes  
Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas  
visité leur Canot, dont le Soleil avoit fait  
fondre la gomme en plusieurs endroits, il  
faisoit eau de toutes parts, & il me fallut  
perdre deux heures entieres pour le réparer  
dans une des Isles, qui sont à l'entrée du Lac  
Ontario. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à  
dix heures du soir, sans pouvoir gagner l'Isle  
aux Chevreuils, & il nous fallut passer le  
reste de la nuit au coin d'une Forêt.

J'apperçus là pour la première fois des Vi-  
gnes dans le Bois. Il y en avoit presque autant  
de Seps, que d'Arbres, à la cime desquels ils  
s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette re-  
marque, parce que je m'étois toujours arrêté  
jusques-là dans des endroits découverts; mais  
on m'assure que c'est par-tout la même chose  
jusqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort  
gros, & portent beaucoup de Raisins. Mais  
les grains n'en sont guères que de la grosseur  
d'un Pois; & cela ne peut être autrement, les

1721.

May.

Famine. Des-  
cription du  
Pays.

Des Vignes  
du Canada.

1721.

May.

Vignes n'étant point taillées ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entières.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à l'Isle aux Gallots, trois lieuës par-delà l'Isle aux Chevres, par les quarante-trois degrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi; & je fis une traverse d'une lieuë & demie pour gagner la pointe de la Traverse: si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieuës à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'Isle aux Gallots on voit à l'Ouest la Riviere de Chouguen, autrement appellée la Riviere d'Onnontagué, qui en est éloignée de quatorze lieuës. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit soufle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la voile, je résolus de tirer droit sur cette Riviere, afin d'épargner quinze ou vingt lieuës de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entreprise hasardeuse; mais par complaisance ils déférerent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres

D'UN  
Poisson  
les R  
les un  
large  
pas li  
vent f  
voulu  
mes v  
encor  
la pei  
soir n  
ainsi  
Gouv  
penfa  
& par  
aux I  
Il é  
étroit  
n'auro  
vis du  
Au re  
perir v  
Chasse  
que l'a  
plus b  
les bo  
s'y éle  
un Ar  
Bois d  
à celu

(a) E  
sompion  
la point  
celle d  
lieuës p  
la Plan

I QUE  
ni cultivées  
bonne manne  
cher au haut  
pouissant que  
biendôt ven-

e heure, &  
rétai à l'Isle  
à l'Isle aux  
dégrés tren-  
quai un peu  
d'une lieuë

La Traverse :  
vois passé la  
Terre ferme,  
s à faire, &  
parti, quand  
our peu qu'il  
grosses qu'en  
sible de ran-  
du large.

lors on voit  
autrement  
qui en est  
comme le Lac  
nulle appa-  
nous avions  
i suffisoit à  
plus de tirer  
gner quinze  
ducteurs,

coient l'en-  
blaisance ils  
é du Pays,  
enta point,  
tité d'autres

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIII. 303

Poissons excellens, qu'on pêche dans six belles Rivieres, qui sont à deux ou trois lieuës les unes des autres (a). Nous primes donc le large, & jusqu'à quatre heures nous n'eumes pas lieu de nous en repentir: mais alors le vent força tout-à-coup, & nous aurions bien voulu être plus près de Terre. Nous tournâmes vers la plus proche, dont nous étions encore à trois lieuës, & nous eumes bien de la peine à la gagner. Enfin à sept heures du soir nous abordâmes à l'Anse de la Famine, ainsi nommée depuis que M. de la Barre, Gouverneur Général de la Nouvelle France, pensa y perdre toute son Armée par la faim & par les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois.

1721.  
May.

Il étoit tems que nous arrivassions, le vent étoit fort, & les vagues si grosses, qu'on n'auroit pas osé passer la Seine à Paris vis-à-vis du Louvre par le tems, que nous avions. Au reste cet endroit est tout propre à faire perir une Armée, qui auroit compté sur la Chasse & sur la Pêche, pour subsister, outre que l'air y paroît fort mal sain. Mais rien n'est plus beau que les Forêts, qui couvrent tous les bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges s'y élèvent jusqu'aux nuës, on y voit encore un Arbre de la plus grande espee, dont le Bois dur, mais cassant, ressemble beaucoup à celui du Plane, & dont la feuille à cinq

Description  
de l'Anse de la  
Famine.

(a) La Riviere de l'As-  
sompion, à une lieuë de  
la pointe de la Traverse :  
celle des Sables, trois  
lieuës plus loin: celle de  
la Planche, deux lieuës

au-delà: celle de la Gran-  
de Famine, à deux autres  
lieuës: celle de la Petite  
Famine, à une lieuë: celle  
de la Grosse Ecorce, à une  
lieuë.

1721.

May.

pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en dedans, & blanchâtre en dehors. On lui a donné le nom de *Cosonnier*, parce que dans une coque de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & Reflux des Lacs.

En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrain est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué que dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se découvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fit presque point de vent. Après y avoir réfléchi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivieres, qui s'y déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de feuilles au mois de Mai.

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la saison, où nous sommes, & par les quarante-trois degrés de latitude, il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayons quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de Juillet? Cela vient sans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de neiges pendant plusieurs mois, n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la sève. Au reste la

D'UN  
Grand  
le nom  
seaux.  
assez  
grossier  
abbate  
d'une  
qui n'a  
étaien  
plus g  
trouvé  
où la n  
scene a  
Vers  
me j'éto  
un cri,  
peu de  
saguez  
tant. De  
sont lai  
Iroquoi  
nombre  
Sud du  
points d  
ou quatr  
avoient  
peint de  
suivis de  
meurent  
parcouru  
sons de g  
venoienn  
apparten  
Comman

(a) C'e  
Cailloux.

Grande & la Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivieres: ce ne sont que des Ruiffeaux; sur-tout la dernière, mais elles sont assez poissonneuses. Il y a ici des Aigles d'une grosseur prodigieuse, mes Gens viennent d'en abattre un Nid, où il y avoit la charge d'une Charrette de bois, & deux Aiglons, qui n'avoient pas encore de Plumes, & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés, & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui, où la nuit, que j'y passai, je fus témoin d'une scene assez curieuse.

1721.  
May.

Vers les dix ou onze heures du soir, comme j'étois sur le point de me retirer, j'entendis un cri, qu'on me dit être un cri de guerre. & peu de tems après je vis une Troupe de Mississaguez, qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages se sont laissés engager dans la guerre, que les Iroquois font aux Cheraquis, Peuple assez nombreux, qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié, & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes Gens. Trois ou quatre de ces Braves, équipés comme s'ils avoient voulu faire une mascarade, le visage peint de maniere à inspirer de l'horreur, & suivis de presque tous les Sauvages, qui demeurent aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs chansons de guerre, au son du Chichikoné (a), venoient faire la même chose dans tous les appartemens du Fort, par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

Maniere de  
chanter la  
Guerre parmi  
les Sauvages.

(a) C'est une espece de Calebasse remplie de petits Cailloux.

E 72 I.

May.

Je vous avoué, Madame, que cette Cérémonie a quelque chose, qui inspire de l'horreur, quand on la voit pour la première fois, & que je n'avois pas encore senti jusques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur chant a toujours quelque chose de lugubre & de sombre; mais ici j'y trouvai je ne sçai quoi d'effrayant, causé peut-être uniquement par l'obscurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête; car c'en est une pour les Sauvages. C'est aux Iroquois, que s'adressoit cette invitation; mais ceux-ci, à qui la guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demanderent du tems pour délibérer; & chacun retourna chez soi.

Du Dieu de  
la Guerre.

Il paroît, Madame, que dans ces Changons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskouï*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne sçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'est-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec *Ares*, qui est le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoise, qui ont rapport à la Guerre? *Aregouen* signifie faire la Guerre, & se conjugue ainsi: *Garego*? je fais la Guerre; *Sarego*, tu fais la Guerre; *Arego*, il fait la Guerre. Au reste, *Areskouï* n'est pas seulement le *Mars* de ces Peuples, il est encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Esprit, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie, qui gouverne tout; mais c'est principalement pour les expé-

d'un  
dition  
si la q  
étoit c  
le Cri  
de la M  
répète  
& pou

Lev  
tout P  
puisse y  
Huron  
mille  
quand  
jusqu'o  
tions. M  
qu'un,  
un Par  
Manes  
proche  
niers, c  
que la r  
faut qu'  
laine, &  
soit sans

Quant  
mes en  
façon de  
diere sur  
gine dan  
Prisonni  
les avoir  
plément  
figailler  
outrance  
ment. Qu  
la querell

RIQUE  
de cette Céré  
pire de l'hor  
premiere fois,  
ti jusques-là,  
parmi des Bar  
quelque chose de  
ci j'y trouvai  
auté peut-être  
a nuit, & par  
t une pour les  
que s'adressoit  
ci, à qui la  
ce à devenir à  
en humeur,  
délibérer, &

ans ces Chan  
a Guerre, que  
& les Iroquois  
el nom on lui  
nquines. Mais  
ue dans le mot  
c le Dieu de la  
l'on a suivi la  
uve la raciné,  
s termes de la  
, qui ont rap  
gnifie faire la  
Garego? je fais  
Guerre; *Arego*,  
eskoui n'est pas  
ples, il est en  
ou, comme ils  
le Créateur &  
, qui gouverne  
t pour les expé

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 307  
ditions militaires, qu'on l'invoque, comme  
si la qualité, qui lui fait le plus d'honneur,  
étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est  
le Cri de Guerre avant le Combat, & au fort  
de la Mêlée: dans les Marches même on le  
répète souvent, comme pour s'encourager,  
& pour implorer son assistance.

1721.  
May.  
Lever la Hache, c'est déclarer la Guerre: De la Décla-  
tout Particulier a droit de le faire, sans qu'on ration de la  
puisse y trouver à redire; si ce n'est parmi les Guerre.  
Hurons & les Iroquois, où les Meres de Fa-  
mille ordonnent & défendent la Guerre,  
quand il leur plaît: nous verrons en son lieu  
jusqu'ou s'étend leur autorité dans ces Na-  
tions. Mais si une Matrone veut engager quel-  
qu'un, qui ne dépend point d'elle, à lever  
un Parti de Guerre, soit pour appaiser les  
Manes de son Mari, de son Fils, ou de son  
proche Parent, soit pour avoir des Prison-  
niers, qui remplacent dans sa Cabane ceux,  
que la mort, ou la captivité lui a enlevés; il  
faut qu'elle lui présente un Colier de Porce-  
laine, & il est rare qu'une telle invitation  
soit sans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les for-  
mes entre deux ou plusieurs Nations, la  
façon de s'exprimer est, *suspendre la Chau-  
diere sur le feu*: & elle a sans doute son ori-  
gine dans la coutume barbare de manger les  
Prisonniers, & ceux, qui ont été tués, après  
les avoir fait bouillir. On dit même tout sim-  
plement qu'on va *manger une Nation*, pour  
signifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute  
outrance, & il est rare qu'on la fasse autre-  
ment. Quand on veut engager son Allié dans  
la querelle, on lui envoie une Porcelaine,

1721.

May.

c'est-à-dire, une grande Coquille, pour l'in-  
viter à boire le sang, ou, comme portent les  
termes de son usage, du bouillon de la chair  
de ses Ennemis. Après tout, cette pratique  
pourroit être très-ancienne, sans qu'on puisse  
en inferer que ces Peuples ont toujours été  
Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans  
les premiers tems, qu'une façon de parler  
allégorique, telle que l'écriture même nous  
en fournit plusieurs. David n'avoit apparem-  
ment pas à faire à des Ennemis, qui fussent  
dans l'usage de manger de chair humaine,  
lorsqu'il disoit: *Dum appropriant super me no-  
centes ut edant carnes meas.* (a). Dans la suite  
certaines Nations devenuës Sauvages & Bar-  
bares, auront substitué la réalité à la figure.

Digression  
sur la Porce-  
laine du Ca-  
mada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays sont  
des Coquilles: elles se trouvent sur les Côtes  
de la Nouvelle Angleterre, & sur celles de la  
Virginie: elles sont cannelées, allongées, un  
peu pointuës, sans oreilles & assez épaisses.  
La chair du Poisson renfermé dans ces Co-  
quillages, n'est pas bonne à manger; mais le  
dedans est d'un si beau verni, & a des cou-  
leurs si vives, que l'Art ne peut rien faire qui  
en approche. Quand les Sauvages alloient  
tout nus, ils en faisoient l'usage auquel nos  
premiers Peres employoient les feuilles de  
Figuier, quand ils s'apperçurent de leur nu-  
dité, & qu'elle leur causa de la honte. Ils les  
portèrent aussi à leur cou, comme la chose la  
plus précieuse qu'ils eussent, & c'est encore  
aujourd'hui une de leurs plus grandes richesses,  
& leurs plus belles parures; en un mot,  
ils en ont la même idée que nous avons de

(a) Psaume 26. 2.

D'UN V  
l'Or, de  
d'autant  
ainsi dir  
trésors a  
cela dé  
parle da  
quillage  
il, dan  
Esurgni  
ter le sa  
même, c  
point sur  
n'ai pas  
gine aye  
Il y e  
juste  
& l'autre  
mine, &  
estimée  
peu plus  
couleur e  
On fait d  
cylindriq  
c'est dequ  
de Porcel  
se, que q  
res de pea  
sont enfilé  
liers sont  
dêmes for  
des fils, c  
six ou sep  
gueur prop  
tance de P  
dignité de  
Co lier.

RIQUE

lle, pour l'in-  
me portent les  
on de la chair  
cette pratique  
as qu'on puisse  
nt toujours été  
eut - être dans  
çon de parler  
re même nous  
voit apparem-  
is, qui fussent  
air humaine,  
nt *super me no-*

Dans la suite  
pages & Bar-  
ité à la figure.  
de ces Pays sont  
nt sur les Côtes  
sur celles de la  
allongées, un  
assez épaisses,  
& dans ces Co-  
ganger; mais le  
& a des cou-  
rien faire qui  
vages alloient  
sage auquel nos  
les feuilles de  
nt de leur nu-  
a honte. Ils les  
me la chose la  
& c'est encore  
grandes richet-  
s; en un mot,  
nous avons de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LÉT. XIII. 309  
l'Or, de l'Argent & des Pierreries : en cela  
d'autant plus raisonnables, qu'ils n'ont, pour  
ainsi dire, qu'à se baisser pour se procurer des  
trésors aussi réels que les nôtres; puisque tout  
cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier  
parle dans ses Mémoires d'une espèce de Co-  
quillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-  
il, dans l'Isle de Montreal : il le nomme  
*Esurgni*, & assure qu'il avoit la vertu d'arrê-  
ter le saignement du nez. Peut-être est-ce la  
même, dont il s'agit ici; mais on n'en ramasse  
point sur les bords de l'Isle de Montreal, & je  
n'ai pas ouï dire que les Coquillages de Vir-  
gine ayent la propriété dont parle Cartier.

Il y en a de deux sortes, ou pour parler  
plus juste, de deux couleurs, l'une blanche  
& l'autre violette. La première est plus com-  
mune, & peut-être pour cela même, moins  
estimée. La seconde paroît avoir le grain un  
peu plus fin, quand elle est travaillée. Plus sa  
couleur est foncée, & plus elle est recherchée.  
On fait de l'une & de l'autre de petits Grains  
cylindriques; on les perce, & on les enfile;  
c'est de quoi on fait *les Branches & les Coliers*  
*de Porcelaine*. Les Branches ne sont autre cho-  
se, que quatre ou cinq fils, ou petites lanie-  
res de peaux d'environ un pied de long, où  
sont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Co-  
liers sont des manieres de bandeaux, ou de dia-  
dèmes formés de ces Branches, assujetties par  
des fils, qui en font un tissu de quatre, cinq,  
six ou sept rangées de Grains, & d'une lon-  
gueur proportionnée; cela dépend de l'import-  
ance de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la  
dignité des personnes, à qui on présente le  
Collier.

1721.  
May.

Des Bran-  
ches & des  
Coliers de  
Porcelaine,

1721.

May.

Par le mélange des Grains de différentes couleurs, on y forme telle figure & tel caractère, que l'on veut, ce qui sert souvent à distinguer les affaires, dont il est question. On peint même quelquefois les Grains: du moins est-il certain qu'on envoie souvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers se conservent avec soin, & non-seulement ils composent en partie le Trésor public, mais ils sont encore comme les Registres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui sont chargés des Archives, lesquels sont déposés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Trésor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins a présent, est une année entière.

De leur usage.

Il n'y a que les affaires de conséquence, qui se traitent par des Coliers; pour les moins importantes, on se sert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maiz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choses semblables: car il entre de tout cela dans le Trésor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation, à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoie un Pavillon teint de sang: mais cet usage est moderne; & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vue des Pavillons blancs des François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, lorsqu'il est question de déclarer la Guerre.

Le Calumet n'est pas moins sacré parmi

D'UN V  
ces Peup  
même,  
te; car  
Soleil le  
Nations  
dans ce  
ploys p  
Guerre.  
veut dir  
vages es  
mais on  
& son tu  
tuyau es  
nos ancie  
nairement  
geâtre, f  
dans les l  
pi. Le t  
différent  
de queu  
seaux; e  
n'est qu'u  
L'usage  
on l'accep  
qu'on ait  
a pris par  
du moins  
laisseroit  
lieu d'un  
met, il es  
reçoit, il  
bas. Il y  
rens Trai  
est conver  
lumet pou  
quelque se

RIQUE  
de différentes  
re & tel caracte-  
souvent à dis-  
question. On  
ains : du moins  
uvent des Co-  
la Guerre. Cet  
, & non-seule-  
Trésor public,  
Registres & les  
ceux, qui sont  
ls sont déposés  
and il y a dans  
autorité égale,  
or & l'Archive  
nuit, du moins  
e.  
e conséquence,  
pour les moins  
nches de Porce-  
ures, de Maiz,  
& d'autres cho-  
e tout cela dans  
git d'inviter un  
entrer dans une  
Colier, on en-  
g : mais cet usa-  
n de l'apparence  
l'idée à la vûe  
ois, & des Pa-  
n dit même que  
is les premiers  
iné d'ensanglan-  
tion de déclarer  
oins sacré parmi

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIII. 311  
ces Peuples, que le Colier de Porcelaine : il a  
même, si on les en croit, une origine Céléste,  
car ils tiennent que c'est un présent que le  
Soleil leur a fait. Il est plus en usage chez les  
Nations Meridionales & Occidentales, que  
dans celles du Nord & de l'Est, & on l'em-  
ploie plus souvent pour la Paix, que pour la  
Guerre. *Calumet* est un mot Normand, qui  
veut dire *Chalumeau*; & le Calumet des Sau-  
vages est proprement le tuyau d'une Pipe;  
mais on comprend sous ce nom la Pipe même  
& son tuyau. Dans les Calumets de parade, le  
tuyau est fort long, & la Pipe a la figure de  
nos anciens Marteaux d'Armes : elle est ordi-  
nairement faite d'une espece de Marbre rou-  
geâtre, fort aisé à travailler, & qui se trouve  
dans les Pays des *Aïouez*, au-delà du Micissi-  
pi. Le tuyau est d'un bois léger, peint de  
différentes couleurs, & il est orné de têtes,  
de queues & de plumes des plus beaux Oi-  
seaux; ce qui, selon toutes les apparences,  
n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le Calumet, quand  
on l'accepte, & il est peut-être sans exemple  
qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on  
a pris par cette acceptation. Les Sauvages sont  
du moins persuadés que le Grand Esprit n'en  
laisseroit pas l'infraction impunie. Si au mi-  
lieu d'un combat l'Ennemi présente un Calu-  
met, il est permis de le refuser; mais si on le  
reçoit, il faut mettre sur le champ les Armes  
bas. Il y a des Calumets pour tous les diffé-  
rens Traités. Dans le Commerce, quand on  
est convenu de l'échange, on présente un Ca-  
lumet pour le cimenter, ce qui le rend en  
quelque sorte sacré, Quand il s'agit de la Guer-

1721.

May.

Du Calumet  
& de son usa-  
ge.

1721.

May.

De son Ori-  
gine.

re, non-seulement le tuyau, mais les plumes même, dont il est orné, sont rouges : quelquefois ils ne le sont que d'un côté, & on prétend que suivant la maniere, dont les plumes sont disposées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les présentent.

On ne peut guères douter que les Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin, & en quelque façon pour garant de leurs Traités ; car ils ne manquent jamais de pousser la fumée vers cet Astre : mais que de cette pratique, & de l'usage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans son origine être le Caducée de Mercure, c'est ce qui me paroît d'autant moins vraisemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puisse faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoissance de la Mythologie des Grecs. Il seroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penser que ces Peuples, instruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du cerveau, rend la tête plus libre, réveille les esprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raison introduit l'usage dans les Conseils, où effectivement ils ont sans cesse la Pipe à la bouche, & qu'après avoir mûrement délibéré & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de symbole plus propre pour mettre le sceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en assurer l'exécution, que l'instrument, qui a eu tant

D'U  
de pa  
vous  
dire  
signe  
union  
tout  
Divi  
gion.  
d'alli  
dans  
tems  
là de  
ment

La  
quise  
& dan  
non pi  
motifs  
comme  
lement  
gards  
que,  
lance d  
le soin  
décorat  
reste.  
bords d  
vers le  
le Calu  
Sauvag  
coup d  
pas le.  
les aut  
cette Tr  
Soleil u  
Ta

RIQUE  
mais les plumes  
rouges : quel-  
côté, & on pré-  
dant les plumes  
d'abord à quelle  
les présentent.  
ue les Sauvages,  
met ceux ; dont  
le commerce,  
le Soleil pour té-  
pour garant de  
quent jamais de  
e : mais que de  
rdinaire des Ca-  
me ont fait quel-  
urroit bien dans  
de Mercure, c'est  
oins vraisembla-  
aucun rapport au-  
tions des Sauva-  
puisse faire juger  
e connoissance de  
l seroit, à mon  
de penser que ces  
expérience que la  
es vapeurs du cer-  
e, réveille les es-  
rat de traiter d'a-  
ison introduit l'u-  
effectivement ils  
uche, & qu'après  
pris leur parti, ils  
er de symbole plus  
à ce qu'ils ont ar-  
able d'en assurer  
ent, qui a eu tant  
de

D'UN VOYAGE DE L'AMIR. LET. XIII. 313  
de part à leurs délibérations. Peut-être même  
vous paroitra-t'il plus simple, Madame, de  
dire que ces Peuples n'ont point imaginé de  
signes plus naturels pour marquer une étroite  
union, que de fumer dans la même Pipe, sur-  
tout si la fumée, qu'on en tire, est offerte à une  
Divinité, qui y mette le sceau de la Reli-  
gion. Fumer donc dans la même Pipe en signe  
d'alliance, est la même chose, que de boire  
dans la même Coupe, comme il s'est de tout  
tems pratiqué dans plusieurs Nations. Ce sont  
là de ces usages, qui viennent trop naturelle-  
ment à l'esprit, pour y chercher du mystere.

La grandeur & les ornemens des Calumets,  
qui se présentent aux personnes de distinction,  
& dans les occasions importantes, n'ont rien  
non plus, dont il faille chercher bien loin les  
motifs. Pour peu que les hommes ayent de  
commerce entr eux, & se respectent mutuel-  
lement, ils s'accoutument à avoir certains  
regards les uns pour les autres, principalement  
dans les occasions, où il s'agit d'affaires publi-  
ques, ou quand on veut gagner la bienveil-  
lance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là  
le soin, qu'on apporte, pour donner plus de  
décoration aux présens, qu'on leur fait. Au  
reste c'est aux *Panis*, Nation établie sur les  
bords du Missouri, & qui s'étend beaucoup  
vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que  
le Calumet a été donné par le Soleil. Mais ces  
Sauvages ont apparemment fait comme beau-  
coup d'autres Peuples. Ils ont voulu relever  
par le merveilleux un usage, dont ils étoient  
les auteurs ; & tout ce qu'on peut conclure de  
cette Tradition, c'est que les *Panis* rendent au  
Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué

1721.

May.

que les autres Nations de cette partie du continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce; & il est constant qu'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

Ces notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la Guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres; jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet, ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangères à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.



D'U  
—  
Q  
Des  
ju  
G  
ri  
L  
de  
su  
du  
A la  
M  
M  
Caire  
nous e  
a mên  
rions  
très-à-  
pour n  
dame  
incom  
que ce  
quelqu  
Maison  
pouvo  
ou trois  
utilem  
des ver  
quelqu

RIQUE

partie du monde  
ils se font avisés  
net un symbole  
et étoit dans son  
cure, il ne se-  
raix, ou pour le  
qu'il est d'usage  
terre pour objet,  
ont paru nécess-  
connoissance par-  
terre des Sauva-  
ai dans mes Let-  
tisé ce sujet, ou,  
elles ne sont pas  
sujet. D'ailleurs  
er le moins mal  
id sur sa route.  
e suis, &c.

1721.

May.

## QUATORZIEME LETTRE.

*Description du Pays depuis l'Anse de la Famine  
jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des  
Guerres des Sauvages. Départ des Guer-  
riers, & tout ce qui précède leur départ.  
Leurs Adieux. Leurs Armes offensives &  
défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec  
eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités  
du Pays jusqu'à Niagara.*

A la Riviere des Sables, ce 19 May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent con-  
traire, qui vient de se lever au moment que  
nous étions le plus en train d'avancer. Il nous  
a même surpris si brusquement, que nous au-  
rions été fort en peine, si nous n'eussions  
très-à-propos rencontré cette petite Riviere,  
pour nous y réfugier. Vous m'avouerez, Ma-  
dame, qu'il y a bien des désagrémens & des  
incommodités à esluver dans un voyage tel  
que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, &  
quelquefois deux cent lieues, sans trouver une  
Maison, ni rencontrer un Homme, de ne  
pouvoir s'engager dans une traverse de deux  
ou trois lieues, pour éviter d'en faire vint in-  
utilement, sans risquer la vie par le caprice  
des vents; de se voir arrêté, comme il arrive  
quelquefois, des semaines entières, sur une

Désagrè-  
mens & in-  
commodités,  
de ces Voya-  
ges.

Oij

1721.

May.

pointe, ou sur un rivage stérile, où, si la pluye survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente : si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs ; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Description  
de la Côte.

Nous sommes ici sur la lisiere des cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un souffle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace. Vers les neuf ou dix heures, nous passâmes devant l'Embouchure de la Riviere d'Onnontagué, & elle me parut avoir un arpent de large. Les terres y sont un peu basses, mais très-bien boisées. Presque toutes les Rivières, qui arrosent les cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appelé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieues de la Riviere d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & sur-tout de chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous accueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. C'est

d'  
un d  
vû  
mili  
gaut  
fonce  
d'un  
cend  
nous  
encô  
nous  
& n  
sçai  
tiend  
mon  
l'ai in  
Il  
fusen  
ils y  
pas n  
pour  
un ri  
ce su  
ancie  
ne res  
legere  
comp  
entre  
nemie  
mors  
ombr  
qu'on  
ou pr  
sauve  
ventu  
jour p  
Il e

ile, où, si la  
ous un Canot,  
est impétueux,  
e Bois, où l'on  
afé par la chute  
ne partie de ces  
nt des Barques  
mais il faudroit  
en valût un peu

iere des cantons  
eau Pays. Nous  
and matin par le  
ne faisoit pas un  
uni comme une  
ceures, nous pas-  
e de la Riviere  
parut avoir un ar-  
nt un peu basses,  
que toutes les Ri-  
ons Iroquois, se  
nt la Source est un  
nnentaha, sur le  
es. Vers les onze  
vent de Nord-Est  
nous poussa en peu  
s Goyogouins, qui  
erc d'Onnontagué.  
pace est variée de  
s, un peu sablon-  
beaux Arbres, &  
semblent avoir été

ent, qui nous ap-  
la Baye des Goy-  
ous y réfugier. Ce

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 317  
un des plus beaux endroits, que j'aye jamais  
vû. Une presqu'Isle. bien boisée s'avance au  
milieu, & forme comme un Théâtre. Sur la  
gauche en entrant, on apperçoit dans un en-  
foncement une petite Isle, qui cache l'entrée  
d'une Riviere, par où les Goyogouins des-  
cendent dans le Lac. Le vent ne dura point ;  
nous nous remîmes en route, & nous fîmes  
encore trois ou quatre lieues. Ce matin nous  
nous sommes embarqués avant le Soleil levé,  
& nous avons fait cinq ou six lieues. Je ne  
sçai combien le vent du Nord-Ouest nous re-  
tiendra ici. En attendant, je vais reprendre  
mon récit sur les Guerres des Sauvages, où je  
l'ai interrompu.

Il est rare, Madame, que ces Barbares re-  
fusent de s'engager dans une Guerre, quand  
ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont  
pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation  
pour prendre les Armes ; le moindre motif,  
un rien souvent les y détermine. La vengean-  
ce sur-tout : ils ont toujours quelque injure  
ancienne ou nouvelle à venger ; car le tems  
ne refermé point ces sortes de playes, quelque  
legeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais  
compter que la Paix soit solidement établie  
entre deux Nations, qui ont été longtemps en-  
nemies ; d'autre part le desir de remplacer des  
morts par des Prisonniers, ou d'appaîser leurs  
ombres ; le caprice d'un particulier, un songe,  
qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons,  
ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit  
souvent partir pour la Guerre une troupe d'A-  
venturiers, qui ne songeoient à rien moins le  
jour précédent.

Il est vrai que ces petites expéditions, sans

Motifs, qui  
engagent les  
Sauvages à  
faire la guer-  
re.

1721.

May..

l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches: mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir; on sollicite sous main les autres; on engage par des prétextes les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé; car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations la dernière ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace, mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle Une Guerre, qui interesse toute la Nation; maniere on ne se conclut pas si aisément: on en balance s'y résout. avec beaucoup de maturité les inconvéniens & les avantages, & tandis qu'on délibere, on apporte un très-grand soin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre sujet de soupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois résolue, on pense d'abord aux provisions & à l'équipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les danses, les chants, les festins, quelques cérémonies superstitieuses, qui varient beaucoup, selon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs Celui qui doit commander ne songe point du Chef. à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné plusieurs jours, pendant lesquels il est barbouillé de

D'U  
noir  
perso  
relain  
La p  
somp  
à une  
lui ca  
fini,  
Porce  
mes  
mes  
faire.  
corps  
quinte  
même  
les Ar  
solu d  
res, c  
mang  
cette g  
ceux,  
perd l  
voir,  
chés  
C'est-  
déli,  
En  
le Col  
déclar  
merci  
son F  
Natio  
débar  
cheve  
On lu  
on le

IQUE  
airement sans  
ne demandent  
fait peu d'at-  
lant, on n'est  
se s'exercer &  
droit avoir de  
; encore y  
té, parce que  
marches : mais  
par de faux  
sollicite sous  
des présens les  
ai est fort aisé,  
songe vrai, ou  
ons la dernière  
Matrones, &  
e, mais on n'y  
est d'une gran-

oute la Nation,  
on en balance  
s inconveniens  
on délibere, on  
écarter tout ce  
emi le moindre  
ut rompre avec  
é, on pense d'a-  
ipage des Guer-  
as beaucoup de  
ts, les festins,  
tieuses, qui va-  
érentes Nations,  
antage.

ne songe point  
it jeûné plusieurs  
est barbouillé de

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 319  
noir, n'a presque point de conversation avec  
personne, invoque jour & nuit son Esprit tu-  
telaire, observe sur tout avec soin ses songes.  
La persuasion, où il est, suivant le génie pré-  
somptueux de ces Barbares, qu'il va marcher  
à une victoire certaine, ne manque guères de  
lui causer des rêves selon ses desirs. Le jeûne  
fini, il assemble ses Amis, & un Colier de  
Porcelaine à la main, il leur parle en ces ter-  
mes : » Mes Freres, le Grand Esprit autorise ce  
mes sentimens, & m'a inspiré ce que je dois ce  
faire. Le sang d'un tel n'est point essuyé, son ce  
corps n'est point couvert, & je veux m'ac- ce  
quitter envers lui de ce devoir ». Il expose de  
même les autres motifs, qui lui font prendre  
les Armes. Puis il ajoute : » Je suis donc ré- ce  
solu d'aller en tel endroit lever des Chevelu- ce  
res, ou faire des Prisonniers; ou bien je veux ce  
manger telle ou telle Nation. Si je péris dans ce  
cette glorieuse Entreprise, ou si quelqu'un de ce  
ceux, qui voudront bien m'accompagner, y ce  
perd la vie, ce Colier servira pour nous rece- ce  
voir, afin que nous ne demeurions pas cou- ce  
chés dans la poussiere, ou dans la bouë ». ce  
C'est-à-dire, apparemment, qu'il sera pour  
celui, qui aura soin d'ensevelir les morts.

En prononçant ces dernières paroles, il met  
le Colier à terre, & celui qui le ramasse, se  
déclare par-là son Lieutenant; puis il le re-  
mercie du zèle, qu'il témoigne pour venger  
son Frere, ou pour soutenir l'honneur de la  
Nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on  
débarbouille le Chef, on lui accommode les  
cheveux, & on les graisse, ou on les peint.  
On lui met différentes couleurs au visage, &  
on le revêt de sa plus belle Robe. Ainsi paré ;

1721.

May.

Délibération  
du Conseil.

Il chante d'une voix sourde la Chançon de mort ; ses Soldats, c'est-à-dire, tous ceux, qui se sont offerts à l'accompagner, (car on ne contraint personne) entonnent ensuite l'un après l'autre leur Chançon de Guerre ; car chacun a la sienne, qu'il n'est permis à nul autre de chanter : il y en a aussi d'affectées à chaque famille.

Après ce préliminaire, qui se passe dans un lieu écarté, & souvent dans une Etûve, le Chef va communiquer son projet au Conseil, lequel en délibere, sans jamais admettre à cette délibération l'Auteur de l'Entreprise. Dès que son projet a été accepté, il fait un festin ; dont le principal & quelquefois l'unique mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet animal est offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudiere, & peut-être qu'on le pratique ainsi parmi quelques Nations. Je suis même bien aise de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai sur cet article, je ne garantis pas que tout soit d'un usage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occasion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Esprits bons & mauvais, & sur-tout au Dieu de la Guerre.

Mesures,  
qu'on prend  
pour avoir  
des Prison-  
niers.

Tout cela dure plusieurs jours, ou plutôt se réitere plusieurs jours de suite : mais quoi-que tout le monde semble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ses mesures pour avoir sa part des Prisonniers, qu'on fera, afin de réparer ses pertes, ou de venger ses Morts. Dans cette vue, on fait des présens au Chef, qui de son côté donne la parole

B'  
& de  
dem  
à ob  
les  
est r  
de C  
ter q  
app  
parr.  
T  
au C  
mor  
conq  
roit  
roit  
form  
Festi  
& av  
Orat  
res,  
me ;  
j'ai v  
avons  
encor  
faut  
comm  
& der  
tes ?  
m'a i  
coura  
vous  
sons  
defen  
qu'ils  
Ap  
dont

RIQUE

Chançon de  
e, pour ceux,  
ner, ( car on  
nt ensuite l'un  
Guerre ; car  
permis à nul  
ussi d'affectées

e passe dans un  
ne Etuve, le  
rojet au Con-  
amais admettre  
de l'Entreprise.  
té, il fait un  
quelques fois l'uni-  
Quelques-uns  
offert au Dieu  
e mis dans la  
on le pratique  
. Je suis même  
Madame, que  
er article, je ne  
n usage général  
is il paroît cer-  
il s'agit ici, on  
tous les Esprits  
t au Dieu de la

ours, ou plutôt  
ite : mais quoi-  
quement occupé  
prend ses mesu-  
sonniers, qu'on  
es, ou de venger  
on fait des pré-  
é donne la parole

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 321  
& des gages. Au défaut des Prisonniers, on  
demande des Chevelures, & cela est plus aisé  
à obtenir. En quelques endroits, comme chez  
les Iroquois, dès qu'une Expédition Militaire  
est résolue, on met sur le feu la Chaudiere  
de Guerre, & on avertit les Alliés d'y appor-  
ter quelque chose, pour faire connoître qu'ils  
approuvent l'Entreprise, & qu'ils y prendront  
part.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent aussi  
au Chef, pour signe de leur engagement, un  
morceau de Bois avec leur marque, & qui-  
conque après cela retireroit sa parole, ne se-  
roit pas en sûreté de sa vie ; du moins il resteroit  
deshonoré pour toujours. Le Parti étant  
formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau  
Festin, où tout le Village doit être invité,  
& avant qu'on touche à rien, il dit, ou un  
Orateur pour lui & en son nom ; Mes Freres,  
je sçai que je ne suis pas encore un Homme  
me ; mais vous n'ignorez pourtant pas que  
j'ai vu quelquefois l'Ennemi d'assez près. Nous  
avons été tués ; les os de tels & de tels sont  
encore découverts, ils crient contre nous, il  
faudroit les satisfaire. C'étoient des Hommes ;  
comment avons-nous pu si-tôt les oublier,  
& demeurer si longtemps tranquilles sur nos  
Nattes ? Enfin l'Esprit, qui s'intéresse à ma gloire,  
m'a inspiré de les venger. Jeunesse, prenez  
courage, rafraichissez vos cheveux, peignez-  
vous le visage, remplissez vos Carquois, fai-  
sons retentir nos Forêts de Chants Militaires,  
desennuyons nos Morts, & apprenons-leur  
qu'ils vont être vengés.

Après ce discours, & les applaudissemens, Chants &  
dont il ne manque pas d'être suivi, les Danfes & Fes-

1721.

May.

O Y

1721.

May.

tin des Guer-  
riers.

s'avance au milieu de l'Assemblée, le Cassé-  
tête à la main, & chante; tous ses Soldats lui  
répondent en chantant, & jurent de le bien  
seconder, ou de mourir à la peine. Tout cela  
est accompagné de gestes très-expressifs pour  
faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant  
l'Ennemi; mais il est à remarquer qu'il n'é-  
chappe à aucun des Soldats aucune expression,  
qui dénote la moindre dépendance. Tout se  
réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'u-  
nion & de concert. D'ailleurs, l'engagement  
qu'ils prennent, exige de grands retours de la  
part des Chefs. Par exemple, à chaque fois  
que dans les Danses publiques un Sauvage  
frappant de sa hache un poteau dressé exprès,  
rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions,  
comme il arrive toujours; le Chef, sous la  
conduite duquel il les a faites, est obligé de  
lui faire un présent, du moins parmi quelques  
Nations.

Idee, que  
ces Peuples  
ont du cou-  
rage.

Les Chants sont suivis de Danses; quel-  
quefois ce n'est qu'une démarche fiere, mais  
en cadence; d'autres fois ce sont des mouve-  
mens assez vifs, figurés & représentatifs des  
opérations d'une Campagne, & toujours ca-  
dencés. Enfin le Festin termine la cérémonie.  
Le Chef de Guerre n'en est que spectateur, la  
pipe à la bouche; c'est même assez l'ordinaire  
dans tous les Festins d'appareil, que celui,  
qui en fait les honneurs, ne touche à rien.  
Les jours suivans, & jusqu'au départ des  
Guerriers, il se passe bien des choses, dont le  
récit n'a rien d'intéressant, & qui ne sont pas  
même d'une pratique uniforme & constante:  
mais je ne dois pas oublier une coutume assez  
singulière, dont les Iroquois sur-tout ne se

D'UN  
dispensé  
ginée.  
bien fa  
mes;  
Barbar  
avoir u  
maître  
souffrir  
Voici d

Les p  
font au  
qui n'o  
avaries  
jettent  
font les  
accable  
qu'aux  
rer tou  
donner  
d'impe  
indigne  
quand  
âge, co  
que l'Ag  
sur son  
feroit o  
sent. Je  
dure, i  
quoique  
des rifo  
grands  
Comme  
res, si o  
tribué p  
poser au  
viens de

QUE  
le Casse-  
Soldats lûr  
de le bien  
Tout cela  
ressifs pour  
pas devant  
r qu'il n'é-  
expression,  
ce. Tout se  
aucoup d'u-  
engagement  
retours de la  
chaque fois  
un Sauvage  
essé exprès,  
les actions,  
nef, sous la  
est obligé de  
rmi quelques  
ances; quel-  
fiere, mais  
des mouve-  
sentatifs des  
tousjours ca-  
a cérémonie.  
pectateur, la  
ez l'ordinaire  
que celui,  
uche à rien.  
i départ des  
oses, dont le  
i ne sont pas  
& constante:  
côutume assez  
sur-tout ne se

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 323  
dispensent jamais : elle paroît avoir été ima-  
ginée pour connoître ceux, qui ont l'esprit  
bien fait, & sçavent se commander à eux-mêmes; car ces Peuples, que nous traitons de  
Barbares; ne conçoivent pas qu'on puisse  
avoir un véritable courage, si l'on n'est pas  
maître de ses passions, & si on ne sçait pas  
souffrir ce qui peut arriver de plus sensible.  
Voici de quoi il s'agit.

Les plus anciens de la Troupe Militaire  
font aux jeunes Gens, principalement à ceux,  
qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les  
avaries, dont ils peuvent s'aviser. Ils leur  
jettent des cendres chaudes sur la tête; ils leur  
font les reproches les plus sanglans; ils les  
accablent d'injures, & poussent ce jeu jus-  
qu'aux plus grandes extrémités. Il faut endu-  
rer tout cela avec une insensibilité parfaite;  
donner dans ces occasions le moindre signe  
d'importance, c'en seroit assez pour être jugé  
indigne de porter jamais les armes: mais  
quand cela se pratique entre Gens de même  
âge, comme il arrive assez souvent, il faut  
que l'Agresseur soit bien assuré de n'avoir rien  
sur son compte, sans quoi, le jeu fini, il  
seroit obligé de réparer l'insulte par un pré-  
sent. Je dis le jeu fini, car tout le tems qu'il  
dure, il faut tout souffrir sans se fâcher,  
quoique le badinage aille souvent à se jeter  
des tisons de feu à la tête, & à se donner de  
grands coups de bâton.

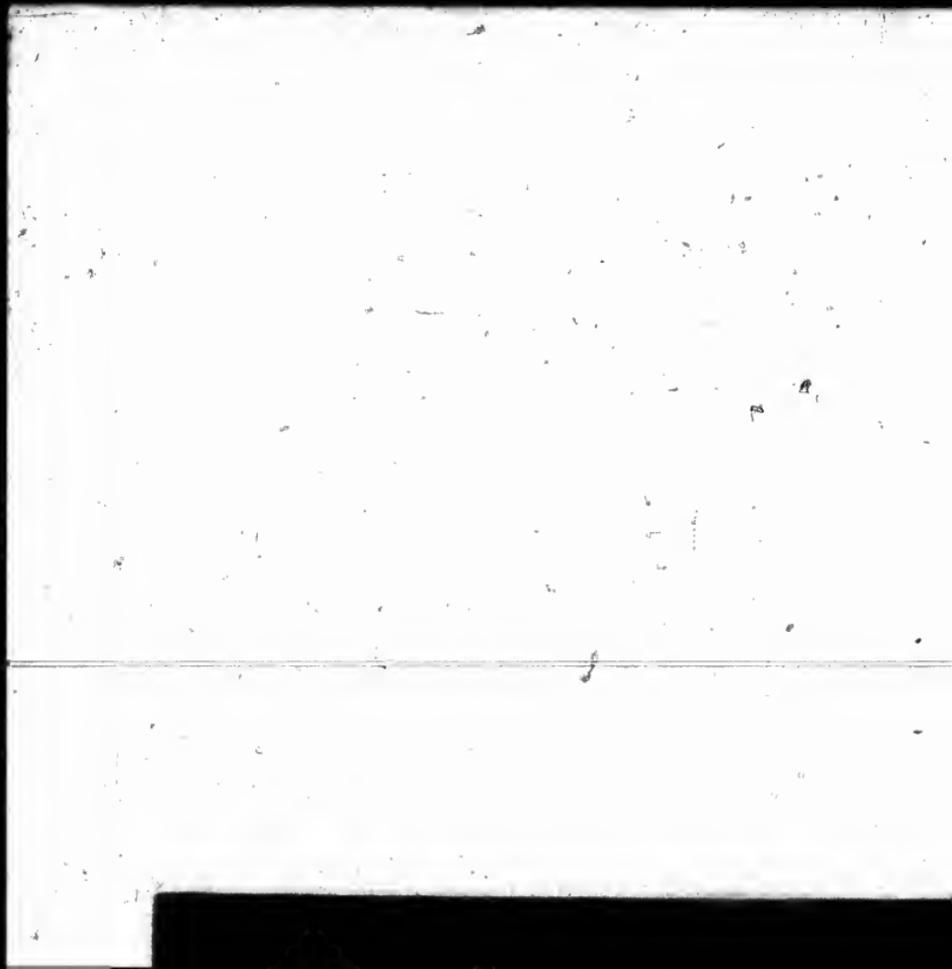
Comme l'esperance de guerir de ses blessu-  
res, si on a le malheur d'en recevoir, ne con-  
tribue pas peu à engager les plus braves à s'ex-  
poser aux plus grands périls, après ce que je  
viens de dire, on prépare les drogues, dont

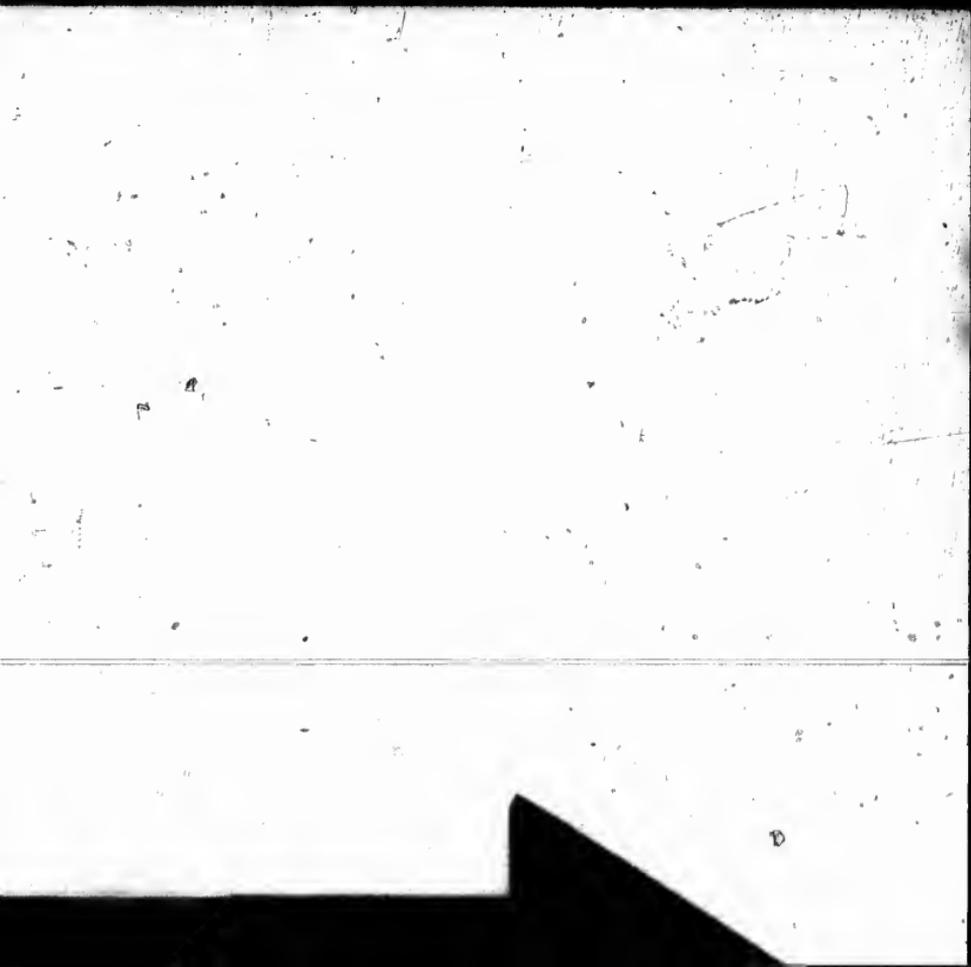
1721.

17.

Epreuves,  
où l'on met  
les Guerriers.

Précautions  
pour les bles-  
sés.

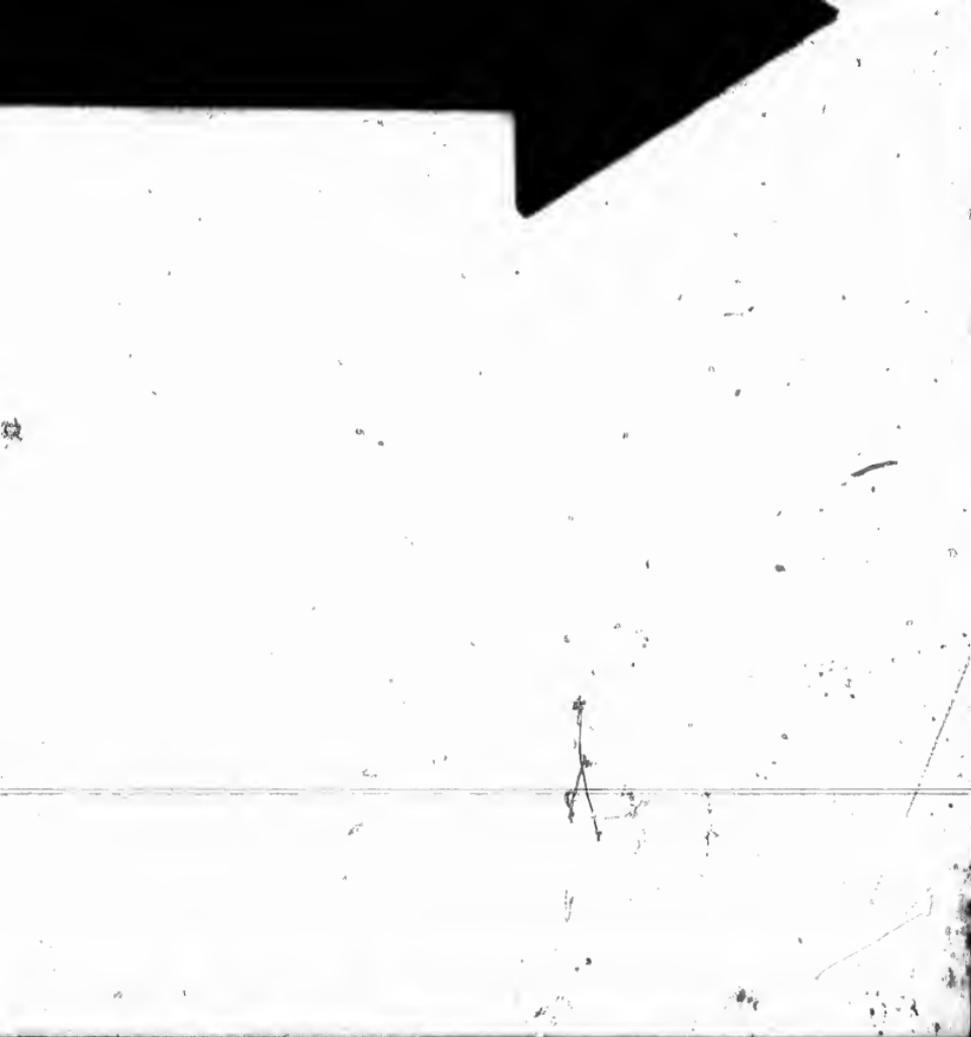




07

08

09



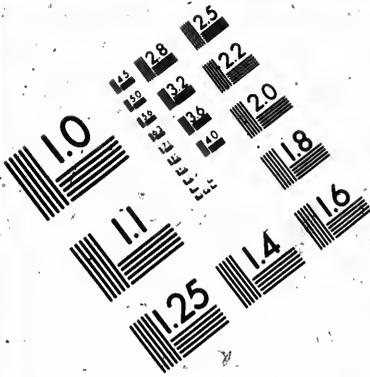
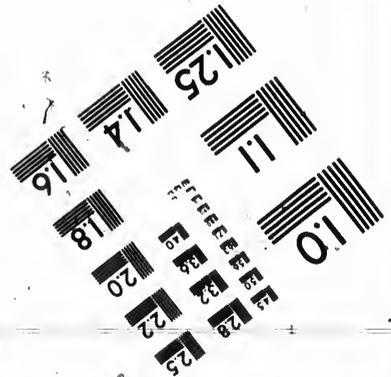
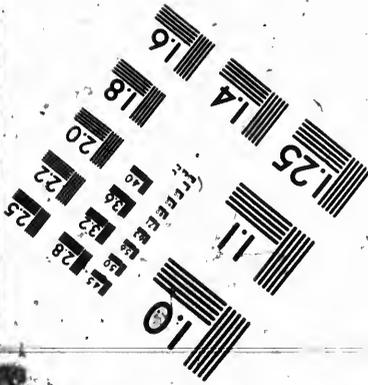
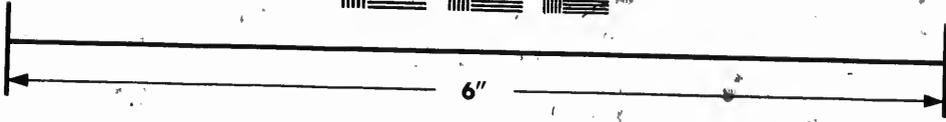
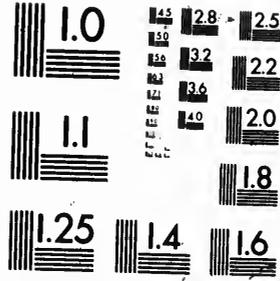


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)

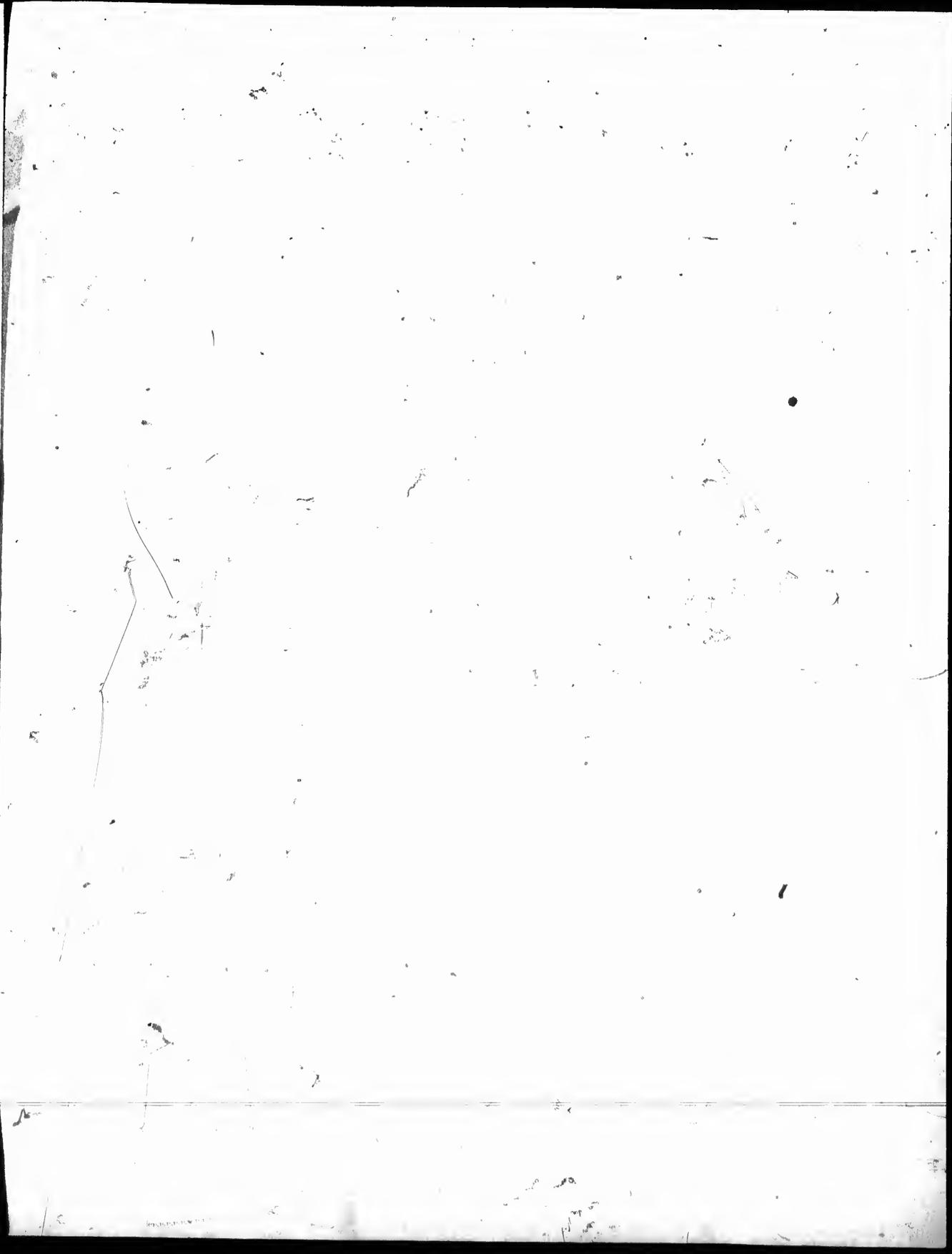


Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1.5 2.8  
2.0 3.2  
3.6 4.5  
5.0 6.0  
7.0 8.0  
9.0 10.0  
11.0 12.0  
13.0 14.0  
15.0 16.0  
17.0 18.0  
19.0 20.0  
21.0 22.0  
23.0 24.0  
25.0 26.0  
27.0 28.0  
29.0 30.0  
31.0 32.0  
33.0 34.0  
35.0 36.0  
37.0 38.0  
39.0 40.0  
41.0 42.0  
43.0 44.0  
45.0 46.0  
47.0 48.0  
49.0 50.0

1.0  
2.0  
3.0  
4.0  
5.0  
6.0  
7.0  
8.0  
9.0  
10.0  
11.0  
12.0  
13.0  
14.0  
15.0  
16.0  
17.0  
18.0  
19.0  
20.0  
21.0  
22.0  
23.0  
24.0  
25.0  
26.0  
27.0  
28.0  
29.0  
30.0  
31.0  
32.0  
33.0  
34.0  
35.0  
36.0  
37.0  
38.0  
39.0  
40.0  
41.0  
42.0  
43.0  
44.0  
45.0  
46.0  
47.0  
48.0  
49.0  
50.0



1721.

May.

les *Jongleurs* sont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle sorte de gens sont ces *Jongleurs*. Toute la *Bourgade* étant assemblée, un de ces *Charlatans* déclare qu'il va communiquer aux *Racines* & aux *Plantes*, dont il a fait bonne provision, la vertu de guérir toutes sortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Aussi - tôt il se met à chanter, d'autres *Jongleurs* lui répondent, & l'on suppose que pendant le concert, qui ne vous paroitroit pas fort mélodieux, & qui est accompagné de beaucoup de grimaces de la part des *Acteurs*, la vertu médicinale se répand sur les drogues. Le principal *Jongleur* les éprouve ensuite: il commence par se faire saigner les lèvres; il y applique son remède; le sang, que l'impositeur a soin de sucquer adroitement, cesse de couler, & on crie: *miracle*. Après cela il prend un *Animal* mort, il laisse aux *Assistans* tout le loisir de bien s'assurer qu'il est sans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a insérée sous la queue, il la fait remuer, en lui soufflant des herbes dans la gueule, & les cris d'admiration redoublent. Enfin toute la *Troupe* des *Jongleurs* fait le tour des *Cabannes* en chantant la vertu des remèdes. Ces artifices dans le fond n'en imposent à personne, mais ils amusent la multitude, & il faut suivre l'usage.

Pratiques propres aux *Miamis* pour se préparer à la Guerre. En voici un autre, qui est particulier aux *Miamis*, & peut-être à quelques autres Nations du voisinage de la *Louyane*. Je l'ai tiré des *Mémoires* d'un *François*, qui en a été témoin. Après un festin solennel on plaça, dit-il, sur une espèce d'*Autel* des figures de *Pagode*; faites avec des *Peaux* d'*Ours*, dont

D'UN  
la tête  
les Sau  
faisant  
condui  
un fac  
ses, d  
leurs é  
contori  
disting  
eris. Q  
homme  
avec be  
bour &  
là les J  
ler div  
rer: pu  
dre sur

Quar  
eelui, c  
deux H  
toutes l  
grifices  
controit  
roit les  
embrass  
être des  
parts le  
geoit, &  
tes leurs  
Dès que  
aux Pag  
les-os. C  
point de  
tout fini  
ces Cha  
leur bien

QUE  
s dirai un  
nt ces Jon-  
assemblée ,  
va commu-  
es, dont il  
guérir tou-  
endre la vie  
à chanter ;  
& l'on sup-  
ne vous pa-  
est accom-  
e la part des  
pand sur les  
les éprouve.  
e saigner les  
; le sang ,  
droitement,  
e. Après cela  
e aux Assis-  
ter. Il est  
ne canule ,  
; il la fait  
rbes dans la  
redoublent.  
leurs fait le  
la vertu des  
nd n'en im-  
tent la mul-  
riculier aux  
autres Na-  
e. Je l'ai tiré  
ui en a été  
el on plaça ,  
es figures de  
Ours , dont

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 325  
la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous  
les Sauvages passerent devant cet Autel, en  
faisant des génuflexions , & les Jongleurs  
conduisoient la Bande, en tenant à la main  
un sac , où étoient renfermées toutes les cho-  
ses , dont ils ont accoutumé de se servir dans  
leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de  
contorsions , & à mesure que quelqu'un s'y  
distinguoit, on lui applaudissoit par de grands  
eris. Quand on eut ainsi rendu ses premiers  
hommages aux Idoles, tout le monde dansa  
avec beaucoup de confusion, au son du Tam-  
bour & du Chichikoué , & pendant ce tems-  
là les Jongleurs faisoient semblant d'enforce-  
ler divers Sauvages, qui paroïssent expirer :  
puis en leur mettant d'une certaine poudre  
sur les lèvres, ils les faisoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems ;  
celui, qui présidoit à la Fête, ayant à ses côtés  
deux Hommes & deux Femmes, parcourut  
toutes les Cabannes, pour avertir que les Sa-  
crifices alloient commencer. Lorsqu'il ren-  
controit quelqu'un en son chemin, il lui met-  
toit les deux mains sur la tête, & celui-ci lui  
embrassoit les genoux. Les victimes devoient  
être des Chiens, & l'on entendoit de toutes  
parts les cris de ces Animaux, qu'on égorgoit,  
& les Sauvages, qui hurloient de toutes  
leurs forces, sembloient leur faire parole.  
Dès que les viandes furent cuites, on les offrit  
aux Pagodes, puis on les mangea, & on brûla  
les os. Cependant les Jongleurs ne cessoient  
point de resusciter de prétendus morts, & le  
tout finit par la distribution, qui fut faite à  
ces Charlatans de ce qui se trouva le plus à  
leur bienéance dans toute la Bourgade.

1721.

May.

1721.

May.

Description  
des Raquettes  
pour marcher  
sur la neige,  
& des Traînes  
pour porter  
le Bagage.

Depuis la résolution prise de faire la guerre jusqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours se passent à faire les préparatifs. On députe des Guerriers pour aller chanter la guerre chez les Voilins & les Alliés, qu'on a souvent eu soin de disposer, par des négociations secrètes. Si la marche se doit faire par eau, on construit, ou l'on répare les Canots: si c'est l'hyver, on se fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut nécessairement se servir pour marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere se termine en pointe; de petits bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les rendre plus fermes, & celui, qui est sur le devant, est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qui s'assujettit avec des courroyes. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes; & le contour est d'un bois leger durci au feu. Pour bien marcher sur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accoutumer; mais quand on y est fait, on marche avec facilité & sans se fatiguer davantage, que si on n'avoit rien aux pieds. Il n'est pas possible d'user de ces Raquettes avec nos souliers ordinaires; il faut prendre ceux des Sauvages, qui sont des especes de chausses de peaux boucannées, plissés en-dessus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

Les Traînes, qui servent à porter le bagage

D'UN  
ge, &  
Blessés  
ces de la  
six ou fi  
relevés  
bandes  
assujetti  
chargées  
les peut  
que ban  
trine,  
aussi po  
s'en ser  
leurs be  
& non p  
Tou  
les adie  
tions d'u  
avoir qu  
Guerrier  
amitié,  
nel. Ils  
ne, qu'o  
en donne  
aussi bon  
Chef. Il  
jour, qu  
jours par  
mes se  
son capr  
niere à  
courte ha  
en chanta  
vent à la  
& la mén  
quand on

QU'IL  
ire la guerre  
tes les nuits  
t à faire les  
ers pour aller  
& les Alliés,  
ser, par des  
rche se doit  
on répare les  
urnit de Ra-  
ettes, dont il  
marcher sur  
s de long, &  
plus grande  
à cela près,  
mine en poin-  
passés à cinq  
servent à les  
ni est, sur le  
ouverture  
assujet-  
e la Raquette  
eur de deux  
s léger durci  
s Raquettes,  
en-dedans,  
n coûte d'a-  
s quand on y  
é & sans se  
n'avoit rien  
d'usér de ces  
dinaires; il  
qui sont des  
boucannées,  
a pied & liés  
porter le baga

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 327  
ge, & dans un besoin, les Malades & les  
Blessés, sont deux petites planches fort min-  
ces de la largeur d'un demi-pied chacune, sur  
six ou sept de long. Les devans en sont un peu  
relevés, & les côtés sont bordés de petites  
bandes, où l'on attache des courroyes pour  
assujettir ce qui est sur la Traîne. Quelque  
chargées que soient ces voitures, un Sauvage  
les peut tirer sans peine, à l'aide d'une lon-  
que bande de cuir, qu'il fait passer sur sa poi-  
trine, & qu'on appelle Coliers. On en use  
aussi pour porter des fardeaux, & les Meres  
s'en servent pour porter leurs Enfans avec  
leurs berceaux; mais alors c'est sur le front,  
& non pas sur la poitrine qu'ils sont appuyés.

Tout étant prêt, & le jour du départ venu,  
les adieux se font avec de grandes démonstra-  
tions d'une véritable tendresse. Chacun veut  
avoir quelque chose, qui ait été à l'usage des  
Guerriers, & leur donne des gages de son  
amitié, & des assurances d'un souvenir éter-  
nel. Ils n'entrent dans presque aucune Caban-  
ne, qu'on ne leur prenne leur robe, pour leur  
en donner une autre meilleure, ou du moins  
aussi bonne. Enfin tous se rendent chez le  
Chef. Ils se trouvent armé comme le premier  
jour, qu'il leur a parlé; & comme il a tou-  
jours paru en public depuis ce tems-là. Eux-  
mêmes se sont peints le visage, chacun suivant  
son caprice, & tous ordinairement de ma-  
niere à faire peur. Le Chef leur fait une  
courte harangue, puis il sort de sa Cabanne,  
en chantant sa chanson de mort. Tous le sui-  
vent à la file, gardant un profond silence,  
& la même chose se pratique tous les matins,  
quand on se remet en marche. Ici les Femmes

1721.

May.

Adieux des  
Guerriers.

1721.

May.

Leurs armes  
offensives &  
défensives.

prennent les devans avec les provisions , & quand les Guerriers les ont jointes , ils leur remettent en main toutes leurs hardes , & restent presque nus : autant néanmoins , que la saison le peut permettre.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc , la Flèche , & une espèce de Javelot , l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en différentes façons , & le Casse-tête : c'étoit une petite Massue d'un bois très-dur , dont la tête , de figure ronde , avoit un côté tranchant. La plupart n'avoient aucune arme défensive , mais lorsqu'ils attaquoient un Retranchement , ils se couvroient tout le corps de petites planches légères. Quelques-uns ont une manière de Cuirasse faite d'un tissu de jonc , ou de petites baguettes pliantes , assez proprement travaillées. Ils avoient même anciennement des Cuissarts & des Brassarts de même matière ; mais comme cette armure ne s'est point trouvée à l'épreuve des armes à feu , ils y ont renoncé , & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours des Boucliers de peaux de Bœufs , qui sont fort légers , & que les balles de fusil ne percent pas. Il est assez étonnant que les autres Nations n'en usent point.

Quand ils font usage de nos épées , ce qui est très-rare , ils s'en servent comme d'Espon-tons : mais quand ils peuvent avoir des fusils , de la poudre & du plomb , ils laissent là leurs Flèches , & tirent très-juste. On n'est pas à se repentir de leur en avoir donné , mais ce n'est pas nous , qui avons commencé : les Iroquois en ayant reçu des Hollandois , alors Possesseurs de la Nouvelle York , ç'a été pour

D'UN  
nous un  
Alliés.  
se recon  
morceau  
mettent  
ils ont  
de leur  
chaque  
sa marq  
ornées  
de la ma  
tion.

Mais  
que les a  
le plus g  
capables  
ailleurs p  
que ce se  
met tous  
de différe  
honneur  
de son Ca  
tenir dans  
plusieurs  
tenant &  
Alors on v  
pour avoi  
de tous les  
Campagn  
sacrifice a  
Dans le  
lui-même  
mais il p  
qui bon lu  
que perfor

I QUE  
provisions, &  
tes, ils leur  
hardes, &  
moins, que

bles étoient  
de Javelot,  
d'os travail-  
Casse-tête :  
ois très-dur,  
voit un côté  
aucune armo  
oient un Re-  
out le corps  
ques-uns ont  
d'un tissu de  
antes, assez  
nt même an-  
Brassards de  
e armure ne  
des armes à  
rien mis à la  
ix se servent  
e Bœufs, qui  
s de fusil ne  
que les autres

ées, ce qui  
me d'Espon-  
bir des fusils,  
issent là leurs  
On n'est pas  
onné, mais  
mmencé : les  
andois, alors  
, ç'a été pour

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 319  
nous une nécessité d'en faire prendre à nos  
Alliés. Ils ont des especes d'Enseignes pour  
se reconnoître & se rallier; ce sont de petits  
morceaux d'écorce coupées en rond, qu'ils  
mettent au bout d'une perche, & sur lesquels  
ils ont tracé la marque de leur Nation, ou  
de leur Village. Si le Parti est nombreux,  
chaque Famille ou Tribu a son Enseigne avec  
sa marque distinctive. Les armes sont aussi  
ornées de différentes figures, & quelquefois  
de la marque particuliere du Chef de l'Expédi-  
tion.

1721.

May.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins  
que les armes, & ce que l'on conserve avec  
le plus grand soin, dont les Sauvages sont  
capables, ce sont les *Manitous*, j'en parlerai  
ailleurs plus amplement, il suffit ici de dire  
que ce sont les symboles, sous lesquels cha-  
cun se représente son esprit familier. On les  
met tous dans un sac fait de jones, & peint  
de différentes couleurs; & souvent pour faire  
honneur au Chef, on place ce sac sur le devant  
de son Canot. S'il y a trop de *Manitous*, pour  
tenir dans un seul sac, on les distribue dans  
plusieurs, qui sont confiés à la garde du Lieu-  
tenant & des Anciens de chaque Famille.  
Alors on y joint les présens, qui ont été faits  
pour avoir des Prisonniers, avec les langues  
de tous les Animaux, qu'on a tués pendant la  
Campagne, & dont on doit faire au retour un  
sacrifice aux Esprits.

Du soin ;  
qu'ils ont de  
porter leurs  
Dieux.

Dans les marches par terre, le Chef porte  
lui-même son sac, qu'on appelle *sa Nasse* ;  
mais il peut se décharger de ce fardeau sur  
qui bon lui semble, & il ne doit pas craindre  
que personne refuse de le soulager, parce

1721.

May.

qu'on y a attaché une distinction : c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vingt-unième avant le Soleil levé ; mais le vent nous contrariant toujours, nous fumes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere, que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plutôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description  
de la Riviere  
de *Casconchiagon*, & de  
deux Fontai-  
nes singulier-  
res.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son embouchure on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir soixante pieds de haut, & deux arpens de large ; une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers ; & une demie lieuë plus loin, une troisième de cent pieds de haut bien mesurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela plusieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on apperçoit une quatrième Chute, qui ne cede en rien à la troisième. Le cours de cette Riviere est de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ soixante lieuës, on n'en a que dix

n'UN V  
à faire p  
arriver à  
Le lieu  
où un C  
me, de  
vous dir  
dont l'ca  
de fer. I  
en a un  
Sauvages  
toutes so

La Ba  
charman  
deux bell  
lesquelles  
tendent f  
beau poin  
grande F  
me paroît  
nous rem  
& nous v  
Nous av  
petite Riv  
*Bœufs* ; m  
chée par l  
petites Ri  
Lacs, par  
coup de sa  
vient du J  
vagues, &  
haute & fi  
ne la sçaur  
eaux gross

Je fus d  
(a) M. de  
jourd'hui Ca

QUE  
est comme  
Commande-  
Lieutenant  
mais tout en  
voici arrivé  
je vais trou-  
verai quel-  
des Sables  
é; mais le  
nous fumes  
la Baye des  
min de la  
il y a une  
manqué de  
truit de ce  
ue je viens  
elle est fort  
charge dans  
deux arpens  
plus grands  
lot. A deux  
t arrêté par  
oir soixante  
e large; une  
trouve une  
moins haute  
é plus loin,  
aut bien me-  
On rencon-  
après avoir  
, on apper-  
ne cede en  
cette Riviere  
l'a remontée  
en a que dix

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 331  
à faire par terre, en prenant à droite, pour  
arriver à l'Ohio, surnommé la belle Riviere.  
Le lieu, où on la joint, s'appelle Ganos,  
où un Officier digne foi (a), & le mê-  
me, de qui je tiens tout ce que je viens de  
vous dire, m'a assuré avoir vu une fontaine,  
dont l'eau est composée de l'huile, & a le goût  
de fer. Il m'a ajouté qu'un peu plus loin, il y  
en a une autre route semblable, & que les  
Sauvages se servent de son eau, pour appaiser  
toutes sortes de douleurs.

La Baye des Tsonnonthouans est un lieu  
charmant: une jolie Riviere y serpente entre  
deux belles Prairies bordées de Côteaux, entre  
lesquelles on découvre des Vallées, qui s'é-  
tendent fort loin, & tout cela forme le plus  
beau point de vûe du monde, borné par une  
grande Forêt de haute Futaye: mais le terrain  
me paroît un peu léger & sablonneux. Nous  
nous remîmes en route à une heure & demie,  
& nous voguâmes jusqu'à dix heures du soir.  
Nous avions dessein de nous retirer dans une  
petite Riviere, qu'on appelle la Riviere aux  
Boeufs; mais nous en trouvâmes l'entrée bou-  
chée par les Sables, ce qui arrive souvent aux  
petites Rivières, qui se déchargent dans ses  
Lacs, par la raison qu'elles entraînent beau-  
coup de sable avec elles: car quand le vent  
vient du large, ces sables sont arrêtés par les  
vagues, & forment peu à peu une digue si  
haute & si forte, que le courant des Rivières  
ne la scauroit franchir, si ce n'est quand les  
eaux grossissent par la fonte des neiges.

Je fus donc obligé de passer le reste de la  
jour d'hui Capitaine dans | velle France.

1721.

May.

Description  
de la Baye des  
Tsonnon-  
thouans.

De la Riviere  
de Niagara.

(a) M. de Joncaire, au- | les Troupes de la Nou-  
jour d'hui Capitaine dans | velle France.

1721.

May.

nuit dans mon Canot, où j'essuyai une assez forte gelée. Aussi à peine voyoit-on les Arbres seux bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Ascension, & j'allai dire la Messe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais*. C'est une Baye assez semblable à celle des Tsonnonthouans, mais où les Terres m'ont paru meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Riviere de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plutôt c'est le Fleuve Saint Laurent, qui sort du Lac Erié, & passe par le Lac Ontario, après quatorze lieuës de détroit. On l'appelle Riviere de Niagara depuis la Chute, & cet espace est de six lieuës. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieuës, on trouve sur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tsonnonthouans & de Missisaguez, comme à Catarocoui. Le Sieur de Joncaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a aussi sa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (A) : car on prétend bien qu'avec le tems elle s'era changée en une véritable Forteresse.

J'ai trouvé ici plusieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'est ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi,

(A) Le Fort a été bâti depuis à l'entrée de la Riviere de Niagara, du même côté, & précisément à l'endroit, où M. de Dé-

nonville en avoit bâti un, qui n'a pas subsisté longtemps. Il commence même à s'y former une Bourgade Française.

D'UN  
je prévo  
de vous  
me four  
ce que j  
ciers, d

A N

QUI

Co qui s  
Anglo  
Niaga  
Fou;  
du Sa

Au Saule

MA

J'AI  
nous avon  
bien ente  
sçavoir q  
du Traité  
tout le Pa  
bornés de  
cependant  
tion avoit  
qu'à eux d  
tre de la  
d'en ruine  
donc jugé

IQUE  
j'ai une affec  
on les Arbrif  
bres étoient  
r. Nous par  
ie du matin,  
n, & j'allai  
ce qu'on ap  
e Baye allez  
ouans, mais  
ures. Vers les  
ntrâmes dans  
par la grande  
nôt, ou plu  
, qui sort du  
ntario, après  
l'appelle Ri  
ce, & cet ef  
Sud en y en  
s, on trouve  
annes d'Iro  
Missifaguez,  
de Joncaire,  
y a aussi sa  
par avance le  
nd bien qu'a  
une véritable

ers, qui doi  
urs à Quebec.  
cette Lettre,  
e. Pour moi,  
en avoit bâti un,  
pas subsisté lon  
commence même  
er une Bourgade

D'UN VOYAGE DEL'AMER. LET. XIV. 333  
Je prévois que j'aurai après leur départ le tems  
de vous en écrire encore une, & le lieu même  
me fournira presque de quoi la remplir, avec  
ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Offi  
ciers, dont je viens de parler.  
J'ai l'honneur d'être, &c.

1721.

May.

*A Niagara, ce vint-trois May, 1721,*

## QUINZIEME LETTRE.

*Ce qui se passe entre les Tsonnonhouans & les  
Anglois à l'occasion de notre Etablissement à  
Niagara. Description du Pays. Danse du  
Fou; Histoire à cette occasion. Description  
du Sault de Niagara.*

*Au Sault de Niagara, ce vint-six May, 1721,*

MADAME,

J'AI déjà eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etablissement: pour bien entendre ce qui y a donné lieu, il faut sçavoir que les Anglois prétendent, en vertu du Traité d'Utrecht, avoir la Souveraineté sur tout le Pays Iroquois, & par conséquent n'être bornés de ce côté-là, que par le Lac Ontario; cependant on a compris que, si leur prétention avoit lieu, il ne tiendrait bien-tôt plus qu'à eux de s'établir puissamment dans le centre de la Colonie Française, ou du moins d'en ruiner absolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parler à cet inconve

Projet d'un  
Etablissement  
à Niagara.

1721.

May.

nient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous assurât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fussent pas les maîtres de s'opposer à notre établissement. La Commission en a été donnée à M. DE JONCAIRE, lequel ayant été dans sa jeunesse Prisonnier des Tsonnonthouans, gagna si bien les bonnes grâces de ces Sauvages, qu'ils l'adoptèrent, & que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons eues contre eux, & quoiqu'il y ait très-bien servi, il a toujours joui des privilèges attachés à son adoption.

Dès qu'il eut reçu ses ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il se rendit chez eux, assembla les Chefs, & après les avoir assurés qu'il n'avoit point de plus grand plaisir au monde que de vivre avec ses Freres, il ajouta qu'il les visiteroit bien plus souvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût se retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais cessé de le regarder comme un de leurs Enfans, qu'il étoit le maître de se loger partout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Riviere, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la Nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire.

D'UN

Ils  
plaintes  
les quâ  
mais ils  
que les  
uns des  
pendanc  
de Tson  
rien por  
bientôt  
déloger  
duisirent  
permis d  
lieu : ma  
tre Terre  
nonthou  
riez pas d  
Au reste  
quence,  
fant de la  
ne nous e  
Il faut  
que le zèle  
un Officie  
celui-ci,  
sauvage  
sous les p  
abîme, u  
en cet en  
par sa rap  
forment n  
a bien de  
l'écume,  
tre, la vû  
posées les  
sière se pe

IQUE  
de donner at-  
en trouvé de  
un lieu, qui  
ibre des Lacs,  
les maîtres de  
La Commis-  
ONCAIRE,  
sse Prisonnier  
bien les bon-  
s l'adoptèrent,  
s Guerres, que  
quoiqu'il y ait  
ui des privile-  
pour l'exécu-  
ai parlé, il se  
chefs, & après  
point de plus  
vivre avec ses  
eroit bien plus  
e Cabanne, où  
oudroit être.  
ls n'avoient ja-  
me un de leurs  
de se loger par-  
& qu'il pouvoit  
le plus commo-  
antage, il vit  
emplacement le  
ine le canton de  
ne Cabanne. La  
é dans la Nou-  
l'autant plus de  
voient jamais pu  
Iroquois ce qui  
de Joncaire.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 335

Ils se plaignirent avec hauteur, & leurs plaintes appuyées de présens, mirent d'abord les quatre autres Cantons dans leurs intérêts : mais ils n'en furent pas plus avancés, parce que les cantons Iroquois sont indépendans les uns des autres ; & fort jaloux de cette indépendance. Il falloit donc encore gagner celui de Tsonnonthouan ; & les Anglois n'omirent rien pour y réussir ; mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de déloger Joncaire de Niagara. Alors ils se réduisirent à demander, qu'au moins il leur fût permis d'avoir aussi une Cabanne au même lieu : mais cela leur fut encore refusé. » Non-  
tre Terre est en paix, leur dirent les Tson-  
nonthouans, les François & vous n'y pour-  
riez pas demeurer ensemble, sans la troubler.  
Au reste, ajoutèrent-ils, c'est sans consé-  
quence, que Joncaire y demeure : il est En-  
fant de la Nation, il jouit de son droit, & il  
ne nous est pas permis de l'en frustrer.

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a guères  
que le zèle du bien public, qui puisse engager  
un Officier, à demeurer dans un Pays tel que  
celui-ci, il n'est pas possible d'en voir un plus  
sauvage & plus affreux. D'un côté on voit  
sous les pieds, & comme dans le fond d'un  
abîme, un grand Fleuve à la verité, mais qui  
en cet endroit, ressemble plus à un torrent  
par sa rapidité, & par les tourbillons, qu'y  
forment mille Rochers, au travers desquels il  
a bien de la peine à trouver passage, & par  
l'écume, dont il est toujours couvert : de l'au-  
tre, la vûë est masquée par trois Montagnes  
posées les unes sur les autres, & dont la der-  
niere se perd dans les nuës. C'est bien-là que

1721.

May.

Opposition  
inutile des  
Anglois à  
cet Etablisse-  
ment.

Description  
du Pays de  
Niagara.

1721.

May.

les Poètes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelque part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrète horreur.

Il est vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derrière ces Montagnes incultes & inhabitables, on aperçoit un Terrain gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on respire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre (a) a deux cent cinquante lieues de circuit. Il me paroît que, si de bonne heure on avoit eu la précaution de s'assurer par une bonne Forteresse, & par une Peuplade raisonnable, d'un Poste de cette importance: toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes ensemble, ne seroient pas aujourd'hui capables de nous en chasser; que nous serions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plupart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de Joncaire, étoit composée du Baron de Longueil, Lieutenant de Roy de Montreal (a), du Marquis de CAVAGNAL, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. DE SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur de LA CHAUVIGNERIE, Enseigne, & Interprète du Roy pour la Langue Iroquoise: ces Messieurs vont négocier un accommodement

(a) Le Lac Ontario. | (b) Il est mort Gouverneur de cette Ville.

D'UN V  
ment av  
ordre de  
Joncaire  
Tsonnon  
le, qu'il  
Cela s'est  
ce qu'ils  
d'un Fran  
sublime.

La vei  
vint-quatr  
Fête, qui  
étoit tout  
& en entr  
nous trou  
quel un H  
espece de  
celle son C  
dura deux  
car ils dis  
plûtôt ils  
lés, qui ne  
Maitre du  
ce prélude  
donner cert  
Nous vi  
mes, qui t  
me ligne, s  
bras pendan  
dire, que sa  
quelques pa  
tantôt en a  
manège en  
gnit le feu,  
banne, & on  
vage, qui s

Tome V

IQUE  
ne les Titans  
enfin de quel-  
t, ils ne dé-  
secrète hor-

aller bien loia  
Derrière ces  
ables, on ap-  
prêts magnifi-  
fertiles ; on  
t d'un Climat  
le moindre (\*)  
circuit. Il me  
on avoit eu la  
bonne Forte-  
nnable, d'un  
utes les forces  
ates ensemble,  
pables de nous  
nous-mêmes en  
iers, & d'em-  
es, de porter  
comme ils font

ouvée ici avec  
ée du Baron de  
e Montreal (\*),  
, fils du Mar-  
ent Gouverneur  
ce, de M. de  
& du Sieur de  
Enseigne, &  
gue Iroquoise:  
an accommodé.

Il est mort Gou-  
r de cette Ville.  
ment

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 337  
ment avec le canton d'Onnontagué, & avoient  
ordre de visiter l'Etablissement du Sieur de  
Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les  
Tsonnonthouans leur ont renouvelé la paro-  
le, qu'ils avoient donnée de le maintenir.  
Cela s'est fait dans un Conseil, où Joncaire, à  
ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'esprit  
d'un François, qui en a beaucoup, & la plus  
sublime éloquence Iroquoise.

La veille de leur départ, c'est-à-dire, le  
vint-quatre, un Missisagué nous régala d'une  
Fête, qui a quelque chose d'assez singulier. Il  
étoit tout-à-fait nuit quand elle commença ;  
& en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage,  
nous trouvâmes un feu allumé, auprès du-  
quel un Homme battoit en chantant, sur une  
espece de Tambour : un autre secouoit sans  
cesse son Chichicoué, & chantoit aussi : cela  
dura deux heures, & nous ennuya beaucoup,  
car ils disoient toujours la même chose, ou  
plutôt ils formoient des sons à demi articu-  
lés, qui ne varioient point. Nous priâmes le  
Maître du Logis de ne point pousser plus loin  
ce prélude, & il eut bien de la peine à nous  
donner cette marque de complaisance.

Nous vîmes alors paroître cinq ou six Fem-  
mes, qui se rangeant côte à côte sur une mê-  
me ligne, se tenant fort serrées, & ayant les  
bras pendans, danserent & chanterent ; c'est-à-  
dire, que sans rompre la ligne, elles faisoient  
quelques pas en cadence, tantôt en avant, &  
tantôt en arriere. Quand elles eurent fait ce  
manège environ un quart d'heure, on étei-  
gnit le feu, qui seul donnoit du jour à la Ca-  
banne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sau-  
vage, qui avoit dans la bouche un charbon

Tome V.

P

1721.

May.

Description  
de la Danse  
du Feu.

1721.

May.

338 JOURNAL HISTORIQUE  
allumé, & qui dançoit. La Symphonie du  
Tambour & du Chichicoué, ne discontinuoit  
point; les Femmes reprenoient de tems en  
tems leurs danses & leur chant; le Sauvage  
dançoit toujours, mais comme on ne le distin-  
guoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il  
avoit dans la bouche, il paroissoit un spec-  
tre, & faisoit horreur à voir. Ce mélange de  
danses, de chants, d'instrumens, & ce feu,  
qui ne s'éteignoit point, avoient quelque  
chose de bizarre & de sauvage, qui nous amu-  
sa une demie heure, après quoi nous sortîmes  
de la Cabanne; mais le jeu dura jusqu'au  
jour: & voilà, Madame, tout ce que j'ai vu  
de la *Danse du feu*; je n'ai pu sçavoir ce qui  
se passa le reste de la nuit. La Musique, que  
j'entendis encore quelque tems, étoit beau-  
coup plus supportable de loin, que de près. Le  
contraste des voix d'Hommes & de Femmes,  
faisoit à une certaine distance, un assez bel  
effet; & on peut dire, que si les Femmes  
Sauvages avoient de la méthode, il y auroit  
bien du plaisir à les entendre chanter.

Histoire à ce  
sujet.

J'avois fort envie de sçavoir, comment un  
homme pouvoit tenir si longtems un charbon  
allumé dans sa bouche, sans la brûler, & sans  
s'éteindre; mais tout ce que j'en ai pu appren-  
dre, c'est que les Sauvages connoissent une  
Plante, qui rend insensible au feu la partie  
qui en est frottée, & qu'ils n'en ont jamais  
voulu donner la connoissance aux Européens.  
Nous sçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent  
produire le même effet, mais pour très-peu  
de tems (a). D'ailleurs, comment ce charbon

(a) On prétend que la feuille de la Plante de l'Asie  
nommée de Canada d'ailleurs fort caustique; & cette vertu

D'UN V  
Peut-il p  
en soit,  
Lettres d  
Canada  
ceci, &  
naire, M  
lui mon  
gleur av  
& y avoi  
te pénétr  
pece de fi  
& la port  
Malade,  
entrant da  
terre, &  
empreinte  
ge, dans l  
indice de  
Charlaran  
de; mais v  
vient de la  
rez tel jug  
Une Fer  
vraye, ou i  
noyement  
nerfs pres  
commence  
dormoit ja  
ves, qui la  
çonna du M  
qu'elle gué  
dont elle ré  
vant qu'elle  
voir vu pra  
bord qu'on  
étoit née,

QUE  
phonie du  
continuoit  
de tems en  
le Sauvage  
ne le distin-  
tillumé, qu'il  
soit un spec-  
e mélange de  
, & ce feu,  
ent quelque  
ui nous amu-  
nous sortimes  
dura jusqu'au  
ce que j'ai vu  
çavoir ce qui  
Musique, que  
, étoit beau-  
que de près. Le  
de Femmes,  
, un assez bel  
si les Femmes  
de, il y auroit  
aanter.

, comment un  
ms un charbon  
à brûler, & sans  
en ai pu appren-  
onnoissent une  
u feu la partie,  
n'en ont jamais  
aux Européens  
Oignon peuvent  
is pour très-peu  
iment ce charbon  
le la Plante de l'Asie  
astique, & cette vertu

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 339  
Peut-il rester si longtems allumé ? Quoiqu'il  
en soit, je me souviens d'avoir lû dans les  
Lettres d'un de nos anciens Missionnaires du  
Canada une chose, qui a quelque rapport à  
ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Mission-  
naire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci  
lui montra un jour une Pierre, qu'un Jong-  
leur avoit jetée dans le feu en sa présence,  
& y avoit laissée jusqu'à ce qu'elle en fût tou-  
te pénétrée. Après quoi entrant dans une es-  
pece de fureur, il l'avoit prise entre ses dents,  
& la portant toujours ainsi, étoit allé voir un  
Malade, où le Missionnaire l'avoit suivi : en  
entrant dans la Cabanne, il jeta la Pierre par  
terre, & le Pere l'ayant ramassée, il y trouva  
empreintes, les marques des dents du Sauvage,  
dans la bouche duquel il n'aperçut aucun  
indice de brûlure. Il ne dit point ce que le  
Charlatan fit ensuite, pour soulager le Mala-  
de; mais voici en ce même genre un fait, qui  
vient de la même source, & dont vous portez  
tel jugement, qu'il vous plaira.

Une Femme Huronne, après une vision  
vraye, ou imaginaire, fut attaquée d'un tour-  
noyement de tête, & d'une contraction de  
nerfs presque générale. Comme depuis le  
commencement de cette maladie elle ne s'en-  
dormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de rê-  
ves, qui la fatiguoient beaucoup; elle y soup-  
çonna du Mystere, & se mit dans l'esprit,  
qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête,  
dont elle régla elle-même le cérémonial, sui-  
vant qu'elle se souvenoit, disoit-elle, de l'a-  
voir vu pratiquer autrefois. Elle voulut d'a-  
bord qu'on la portât dans le Village, où elle  
étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de

Autre fait  
singulier d'u-  
ne Guérison.

1721.

May.

1721.

May.

son dessein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, la Cabanne se trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs services; elle les accepta, les instruisit de ce qu'ils devoient faire, & aussi-tôt les plus vigoureux la mirent dans une espee de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la scût proche du Village, on y assembla un grand conseil, & par honneur on y invita les Missionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour dissuader une chose, où ils soupçonnoient avec raison autant de superstition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce sujet; mais quand ils eurent cessé de parler, un des Chefs du conseil entreprit de réfuter leurs discours, il n'y gagna rien non plus, puis laissant là les Missionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquiescer exactement de tout ce qui seroit prescrit, & à maintenir les anciens usages. Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrèrent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prièrent de sa part qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des présens, qu'elle manquoit, ajoutant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre personnes.

Tout cela fut exécuté sur le champ, & peu de tems après, les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrèrent en cet état dans le conseil, qui étoit tou,ours as

D'UN  
semble.  
Femme.  
parmi l  
qui devo  
& il fal  
vrées à l  
pour ob  
constam

Dès que  
elle entra  
comme j  
avertit p  
més dans  
les visiter  
leil fut ce  
& suivie  
lieu de to  
nuds, &  
deux supp  
autant qu  
beaucoup  
travers de  
elle, on n  
du froid;  
clara qu'e

Le lend  
mença, p  
bacchanal  
jour tout  
brisant &  
bruit & le  
assuroit q  
deux autre  
tous les fo  
proposer se  
falloit les

QUE  
monde à l'y  
sa Cabanne  
venoit lui  
epta, les in-  
, & aussi-tôt  
s une espece  
à tour, en

Village, on y  
r honneur on  
sirent inutile-  
dissuader une  
vec raison au-  
e. On écouta  
oulurent dire à  
t cessé de par-  
ntreprit de ré-  
agna rien non  
sionnaires, il  
quitter exacte-  
crit, & à main-  
ne il parloit en-  
alade entrerent  
avis qu'elle al-  
sa part qu'on  
ux jeunes Gar-  
arés de Robes &  
s, qu'elle mar-  
croit ses inten-

e champ, & pe-  
anes gens revin-  
resque nuds; la  
r tout ce qu'il  
. Ils entrerent en  
étoit tou, qu'ils al-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV, 341  
semblé, & y exposèrent les demandes de cette  
Femme; elles contenoient vingt-deux articles,  
parmi lesquels étoit une Couverture bleüe,  
qui devoit être fournie par les Missionnaires;  
& il falloit que toutes ces choses fussent li-  
vrées à l'heure même: on mit tout en usage  
pour obtenir la Couverture, mais elle fut  
constamment refusée, & il fallut s'en passer.  
Dès que la Malade eut reçu les autres présens,  
elle entra dans le Village, toujours portée,  
comme j'ai dit. Sur le soir un Crieur public  
avertit par son ordre, de tenir des feux allu-  
més dans les Cabannes, parce qu'elle devoit  
les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le So-  
leil fut couché, soutenüe par deux hommes,  
& suivie de tout le Village. Elle passa au mi-  
lieu de tous les feux, les pieds & les jambes  
nuds, & ne sentit aucun mal; tandis que ses  
deux supports, quoiqu'ils s'écartassent du feu,  
autant qu'il leur étoit possible, en souffroient  
beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au  
travers de plus de trois cent brasiers: pour  
elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que  
du froid; & à la fin de cette course, elle dé-  
clara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil, on com-  
mença, par son ordre encore, une espece de  
bacchanale, qui dura trois jours. Le premier  
jour tout le monde courut par les Cabannes  
brisant & renversant tout; & à mesure que le  
bruit & le désordre augmentoient, la Malade  
assuroit que ses douleurs diminoient. Les  
deux autres jours furent employés à parcourir  
tous les foyers, par où elle avoit passé, & à  
proposer ses desirs en termes énigmatiques; il  
falloit les deviner, & les accomplir sur le

1721.

May.

1721.

May.

champ. Il y en avoit d'une obscenité à faire horreur. Le quatrième jour la malade fit une seconde visite de toutes les Cabannes, mais bien différente de la première. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triste & languissant, & gardoient un profond silence. Il n'étoit permis à personne de se trouver sur son chemin, & ceux, qui avoient la tête de son escorte, avoient soin d'écartier tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faisoit asseoir, on se plaçoit autour d'elle; elle soupiroit, faisoit le récit de ses maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que sa guérison parfaite dépendoit de l'accomplissement d'un désir, sur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faisoit de son mieux; mais ce désir étoit fort compliqué; il comprenoit beaucoup de choses; à mesure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne sortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût presque tout enlevé.

Lorsqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juste, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçu. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guérie; on en fit une Fête, qui consista en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les sortes. Enfin elle fit ses remerciemens, & pour mieux témoigner sa reconnaissance, elle visita une troisième fois toutes les Cabannes, mais sans aucune cérémonie. Le Missionnaire témoin de cette ridicule scène,

dd'UN  
it que  
rie; m  
cepend  
roit pé  
server  
mis un  
tenu pa  
grande  
étoit bi  
qu'une  
palemer  
à la véri  
ta qu'ap  
pendant  
ré que c  
judice,  
tursels d  
pouvoir

Messi  
monjai  
ai patlé  
Niagara  
barquer  
étoit au  
l'autre  
l'Occide  
deux lie  
trouvé  
lieu de  
rant n'es  
on peut  
soin, en  
Cascade  
mais je  
Hontan  
la figure  
l'avoit po

QUE  
 nité à faire  
 lade fit une  
 nnes, mais  
 Elle étoit au  
 es, qui mar-  
 languissant,  
 t n'étoit per-  
 on chemin,  
 son escorte,  
 , qu'ils ren-  
 étoit entrée  
 affaïoir, on se  
 oit, faisoit le  
 oix fort tou-  
 e la guérison  
 issement d'un  
 uoit point, &  
 faisoit de son  
 compliqué, il  
 es, à mesure  
 oit la lui don-  
 e sortoit point  
 it presque tout  
 e pouvoit ren-  
 it un peu plus  
 ut deviné, elle  
 reçû. Alors on  
 érie; on en fit  
 cris, ou plutôt  
 s extravagances  
 fit ses remerci-  
 er sa reconnois-  
 e fois toutes les  
 cérémonie. Le  
 ridicule scene,

It que la Malade ne fut pas entierement gué-  
 rie; mais qu'elle se portoit beaucoup mieux :  
 cependant une personne saine & robuste y au-  
 roit péri. Ce Pere eut grand soin de faire ob-  
 server que son prétendu Génie lui avoit pro-  
 mis une guérison parfaite, & ne lui avoit pas  
 tenu parole. On lui répondit que dans une si  
 grande quantité de choses commandées, il  
 étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quel-  
 qu'une. Il s'attendoit qu'on insisteroit prin-  
 cipalement sur le refus de la Couverture bleuë ;  
 à la vérité on lui en dit un mot, mais on ajoû-  
 ta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir  
 pendant la nuit à la Malade, & lui avoit assû-  
 ré que cet incident ne lui causeroit aucun pré-  
 judice, parce que les François n'étant pas na-  
 turels du Pays, les Génies n'avoient aucun  
 pouvoir sur eux. Je reviens à mon voyage.

1721.  
 May.

Messieurs nos Officiers étant par-  
 montai ces affreuses Montagnes, dont je vous  
 ai patlé, pour me rendre au fameux Sault de  
 Niagara, au-dessus duquel je devois m'em-  
 barquer. Ce voyage est de trois lieues; il  
 étoit autrefois de cinq, parce qu'on passoit de  
 l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire, à  
 l'Occident, & qu'on ne se rembarquoit, qu'à  
 deux lieues au-dessus de la chute. Mais on a  
 trouvé sur la gauche, à un demi quart de  
 lieue de cette cataracte, une Anse, où le cou-  
 rant n'est pas sensible, & où par conséquent  
 on peut s'embarquer sans péril. Mon premier  
 soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle  
 Cascade, qui soit peut-être dans la nature;  
 mais je reconnus d'abord que le Baron de la  
 Hontan s'étoit trompé, sur sa hauteur & sur  
 sa figure, de maniere à faire juger qu'il ne  
 l'avoit point vûe.

Description  
 du Sault de  
 Niagara.

1721.

May.

Il est certain que, si on mesure sa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin : mais après que je fus arrivé au sommet de la troisième Montagne, j'observai que dans l'espace des trois lieux, que je fis ensuite jusqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus descendre, & c'est à quoi ces Voyageurs paroissent n'avoir pas fait assez d'attention. Comme on ne peut approcher la Cascade que de côté, ni la voir que de profil, il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens, on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir souvent réitéré cette manière, on n'a trouvé que cent quinze, ou six vingt pieds de profondeur : mais il n'est pas possible de s'assurer si la perche n'a pas été arrêtée sur quelque Rocher, qui avançoit : car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, aussi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau, qui se précipite de la Montagne, rejailit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir considérée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à son aise, j'estime qu'on ne sauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à sa figure, elle est en fer à cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence ; mais précisément dans son milieu, elle est partagée en deux par une Isle fort

D'UN  
étroite,  
qui y ab  
ne tarde  
de mon  
plusieur  
que je d  
Le Baro  
qui vien  
venté pa  
tems de  
viennen

Vous  
dessous  
lontems  
navigabl  
sément :  
placé. E  
tiquable  
perpendi  
Mais ou  
sieurs é  
de cette  
du coura  
cela, qu  
jour vou  
Iroquois  
trainés d  
fissent po

J'avois  
trouvoier  
boient me  
vages érab  
leur profi  
On n'avo  
s'avisoiem  
quelques

QUE  
la hauteur  
ut franchir  
abattre des  
Carte de M.  
é ce para-  
a Hontan ,  
s que je fus  
Montagne ,  
trois lieues ,  
nute d'eau ,  
ter, il faut  
à quoi ces  
s fait assez  
approcher la  
ue de profil ,  
auteur avec  
ire avec une  
gue perche,  
te maniere,  
ou six vint  
t pas possible  
é arrêtée sur  
ar quoi qu'on  
aussi - bien  
lle étoit atta-  
ue l'eau, qui  
illit fort haut  
voir confide-  
n peut l'exa-  
u'on ne scau-  
quarante ou  
fer à cheval,  
de circonfé-  
son milieu,  
une Isle fort

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 345.  
étroite, & d'un demi-quart de lieuë de long,  
qui y aboutit. Il est vrai que ces deux parties  
ne tardent pas à se rejoindre. Celle, qui étoit  
de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a  
plusieurs pointes, qui avancent, mais celle,  
que je découvrois en face, me parut fort unie.  
Le Baton de la Hontan y ajoute un Torrent,  
qui vient de l'Ouest, mais s'il n'a pas été in-  
venté par cet Auteur, il faut dire que dans le  
tems de la fonte des néges, des eaux sauvages  
viennent se décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-  
dessous de cette chute la Riviere se ressent  
longtems d'une si rude secousse; aussi n'est-elle  
navigable qu'au bout de trois lieuës, & précé-  
sément à l'endroit, où M. de Joncaire s'est  
placé. Elle ne devoit pas être moins impra-  
tiquable au-dessus, puisque le Fleuve y tombe  
perpendiculairement dans toute sa largeur.  
Mais outre l'Isle, qui la divise en deux, plu-  
sieurs écueils semés çà & là à côté & au-dessus  
de cette Isle, ralentissent beaucoup la rapidité  
du courant. Il est néanmoins si fort malgré  
cela, que dix ou douze Outaouais ayant un  
jour voulu traverser à l'Isle, pour éviter des  
Iroquois, qui les poursuivoient, furent en-  
traînés dans le précipice, quelque effort qu'ils  
fissent pour se souëvenir.

J'avois oui dire que les Poissons, qui se  
trouvoient engagés dans ce Courant, tom-  
boient morts dans la Riviere, & que des Sau-  
vages établis dans ces quartiers-là en faisoient  
leur profit; mais je n'ai rien vû de semblable.  
On m'avoit encore assuré que les Oiseaux, qui  
s'avisent de voler par-dessus, se trouvoient  
quelquesfois enveloppés dans le tourbillon, que

1721.  
May.

Observations  
sur cette Cas-  
cade.

1721.

May.

346 JOURNAL HISTORIQUE  
formoit dans l'air la violence de ce Rapide ;  
mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû  
de petits Oiseaux voltiger assez bas directe-  
ment au-dessus de la chute , & s'en tirer fort  
bien.

C'est sur un Roc , que cette nappe d'eau est  
reçûe , & deux raisons me persuadent qu'elle  
y a trouvé , & peut-être creusé avec le tems  
une Caverne , qui a quelque profondeur. La  
premiere est que le bruit , qu'elle fait , est  
fort sourd , & comme d'un tonnerre éloigné.  
A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire ,  
& peut-être même ce qu'on y entend n'est que  
les bouillonnemens causés par les Rochers ,  
qui remplissent le lit de la Riviere jusques-là.  
D'autant plus qu'au-dessus de la Cataracte ,  
on ne l'entend pas à beaucoup près de si loin.  
La seconde est qu'il n'a jamais rien reparu ,  
dit-on , de tout ce qui y est tombé , pas même  
les débris du Canot des Outaouais , dont je par-  
lois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit , Ovide  
nous donne la description d'une semblable  
Cataracte , qu'il dit être dans la délicieuse  
Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays  
de Niagara soit aussi beau , mais je crois sa Ca-  
taracte beaucoup plus belle ( a ).

Au reste je n'ai apperçu de brouillard au-  
dessus , que par derriere ; de loin on le prend-  
roit pour une fumée , & il n'est personne ,

( a ) Est Nemus Hæmonia , prærupta quod undique  
claudit

« Sylva vocans Tempé , per que Peneüs ab imo  
Effusus Pindo spumosis volvitur Undis.  
Dejectisque gravi tenues agitantia Fumos  
Nubila conducit , summisque aspergine Sylvas  
Implet , & sonitu plusquam vicina fatigat.  
Métamorp. Liv. 1.

D'UN V  
qui n'y  
l'Isle, far  
une Cat  
Le ter  
ped pou  
sage de l  
même a  
faire dix  
liete , &  
nettes ,  
Je crois  
Sauvages  
Reptiles  
point d'h  
Animal  
marquée  
droits de  
dinairem  
Les os &  
beaucoup  
faire leur  
deux &  
encore vr  
ter , ou ,  
dir ; qu'il  
nient , te  
leur en ar  
contribuè  
qu'ils ont  
J'allois  
m'est ven  
demain ,  
prendre p  
je vais do  
Sauvages  
que tous

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 347  
qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûe de  
l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit  
une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

1721.

May.

Le terrain des trois lieux, que j'ai faites à  
pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Por-  
tage de Niagara*, ne paroît pas bon; il est  
même assez mal boisé; & l'on n'y scauroit  
faire dix pas, sans marcher sur une fourmi-  
liere, & sans rencontrer des Serpens à Son-  
nettes, sur-tout pendant la chaleur du jour.  
Je crois, Madame, vous avoir dit que les  
Sauvages mangent par délices la chair de ces  
Reptiles. En général les Serpens ne causent  
point d'horreur à ces Peuples: il n'est aucun  
Animal, dont on voye plus souvent la figure  
marquée sur leur visage, & sur d'autres en-  
droits de leur corps, & ils ne leur donnent or-  
dinairement la chasse, que pour les manger.  
Les os & les peaux des Serpens servent aussi  
beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour  
faire leurs prestiges, & ils se font des ban-  
deaux & des ceintures de leurs peaux. Il est  
encore vrai qu'ils ont le secret de les enchan-  
ter, ou, pour parler plus juste, de les engour-  
dir; qu'ils les prennent tout vivans, les man-  
nient, les mettent dans leur sein, sans qu'il  
leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui  
contribuë davantage à leur donner le crédit  
qu'ils ont sur ces Peuples.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on  
m'est venu dire que nous ne partirions pas  
demain, comme je m'y attendois. Il faut bien  
prendre patience, & mettre le tems à profit:  
je vais donc reprendre l'article des guerres des  
Savages, qui ne sera pas si tôt épuisé. Dès  
que tous les Guerriers sont embarqués, les

QUE  
e Rapide ;  
re. J'ai vû  
as directe-  
a tirer fort

de d'eau est  
ent qu'elle  
vec le rem  
ondeur. La  
e fait, est  
re éloigné.  
e Joncaire,  
nd n'est que  
es Rochers,  
e jusques-là.  
Cataracte,  
es de si loin.  
rien reparu,  
é, pas même  
; dont je par-  
soit, Ovide  
e semblable  
la délicieuse  
n que le Pays  
e crois la Ca-

rouillard au-  
n on. le pren-  
est personne,

quod undique

Penus ab imo  
Undis.  
tia Fumos  
aspergine Sylvas  
vicina fatigat

1721.

May.

Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne; ensuite le Chef se leve & tenant en main son Chichikoué, il entonne sa chanson de guerre, & ses Soldats lui répondent par un triple hé, tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont rettés sur le Rivage, exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir, & sur-tout à ne pas se laisser surprendre. C'est de tous les avis, qu'on peut donner aux Sauvages, le plus nécessaire, & celui, dont, pour l'ordinaire, ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier, puis poussant tous ensemble des hurlemens affreux, ils partent de la main, & nagent avec une telle vitesse, qu'on les voit disparaître dans l'instant.

Les Hurons & les Iroquois ne se servent point du Chichikoué, mais ils en donnent à leurs Prisonniers, de sorte que cet instrument, qui est pour les autres un instrument de guerre, semble être parmi eux une marque d'esclavage. Les Guerriers ne font presque jamais de petites journées, sur-tout quand ils sont en grande troupe. D'ailleurs ils ont des présages de tout; & les Jongleurs, qui il appartient de les expliquer, avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'est point en Pays suspect, on ne prend aucune précaution, & souvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers ensemble, chacun étant de son côté à chasser; mais quel-  
 éloigné que l'on soit de la route, tous se

rsuivent  
 maoués  
 & pour  
 un gran  
 ou plûto  
 on place  
 l'on veu  
 une heur  
 tins, av  
 croit n'a  
 les Espr  
 nelle, &  
 sous leur  
 trompe p  
 de leur  
 source da  
 que rien  
 Tour e  
 riers. Si  
 Alliés, o  
 de Gens,  
 on se fai  
 liés, qu'  
 tre les m  
 plus fort  
 donne à l  
 ne manq  
 occasions  
 ici, c'est  
 engagem  
 vous pouv  
 s'entend,  
 qu'on ne s  
 pas besoin  
 Quand

rent pointuellement au lieu & à l'heure marqués pour se réunir.

1721.

May.

Du Campement.

On campe longtemps avant le Soleil couché, & pour l'ordinaire on laisse devant le Camp un grand espace environné d'une Palissade, ou plutôt d'une espee de Treillis sur lequel on place les Manitous, tournés du côté, où l'on veut aller. On les y invoque pendant une heure; & on en fait autant tous les matins, avant que de décamper. Après cela on croit n'avoir rien à craindre, on suppose que les Esprits se chargent de faire seuls la sentinelle, & toute l'Armée dort tranquillement sous leur sauve-garde. L'expérience ne dé trompe point ces Barbares, & ne les tire point de leur confiance présomptueuse. Elle a sa source dans une indolence & dans une paresse, que rien ne peut vaincre.

Tout est Ennemi sur le chemin des Guerriers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs Alliés, ou des Partis à peu près de force égale de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler, on se fait amitié de part & d'autre. Si les Alliés, qu'on rencontre, étoient en guerre contre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le plus fort, ou de celui, qui a armé le premier, donne à l'autre quelques chevelures, dont on ne manque jamais de faire provision pour ces occasions-là, & lui dit: « Vous avez coupé ici, c'est-à-dire, vous avez satisfait à votre engagement, votre honneur est à couvert, vous pouvez vous en retourner. » Mais cela s'entend, lorsque la rencontre est fortuite, qu'on ne s'est pas donné le mot, & qu'on n'a pas besoin de renfort.

Quand on est sur le point d'entrer dans le

De la rencontre des différens Partis de Guerre.

1721.

May.

De l'entrée  
dans le Pays  
ennemi.

Pays Ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque chose d'assez singulier. Le soir on fait un grand festin, après lequel on s'endort. Dès que tous sont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes d'une manière énigmatique. Chacun se met l'esprit à la torture pour les deviner, & si personne n'en peut venir à bout, il est permis à ceux, qui ont rêvé de s'en retourner chez eux. Voilà qui donne beau jeu aux Postrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de se secourir mutuellement; enfin on se remet en marche: & si on est venu jusques-là par eau, on quitte les Canots, qu'on a grand soin de bien cacher. Si tout ce qui est prescrit dans ces occasions s'observoit exactement, il seroit difficile de surprendre un Parti de guerre, qui est entré dans le Pays Ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chasse; il ne faut plus même se parler, que par signes. Mais ces loix sont mal gardées. Tout Sauvage est né présomptueux, & incapable de se gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guères d'envoyer tous les soirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

Des appro-  
ches, & de  
l'attaque.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoie le reconnoître, & sur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement au point du jour. C'est

D'UN V  
le tems  
dans so  
nuit on  
muer.  
posture  
maids j  
se leven  
cri, au  
vrais hu  
premier  
nemi le  
lui le C  
Casse-tê  
de petite  
même ne  
Le comb  
Morts &  
des Priso  
plus aucu  
Mais si  
bien retra  
soit encor  
le parti de  
fois beau  
d'autre. U  
reur mén  
queurs, &  
vent à qu  
bent vifs  
font faire  
qui passent  
figure des  
noir & de  
du combat  
portrait bi  
voire n'est

QU'EN  
ne cérémonie  
ngulier. Les  
s leques on  
lés, ceux,  
eu en feu,  
ans laquelle  
ne maniere  
rit à la tor-  
ne n'en peut  
x, qui ont  
Voilà qu'il  
fait ensuite  
rits, on s'a-  
ille: on jure  
in on se re-  
u jusques-là  
on a grand  
i est preserit  
tement, il  
rti de guer-  
nnemi. On  
ris, plus de  
parler, que  
nal gardées.  
x, & inca-  
nde. On ne  
ver tous les  
ent deux ou  
l'autre. S'ils  
quillement,  
u Camp aux  
emi, on en-  
ort de ceux  
il. L'attaque  
u jour. C'est

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 351  
le tems, où l'on suppose que l'Ennemi est  
dans son plus profond sommeil, & toute la  
nuit on se tient couché sur le ventre, sans re-  
muer. Les approches se font dans la même  
posture en se traînant sur ses pieds & sur ses  
mains jusqu'à la portée du Trait. Alors tous  
se levent, le Chef donne le signal par un petit  
cri, auquel toute la Troupe répond par de  
vrais hurlemens, & fait en même tems sa  
premiere décharge: puis sans laisser à l'En-  
nemi le tems de se reconnoître, elle fond sur  
lui le Casse-tête à la main. Depuis qu'aux  
Casse-têtes de bois ces Peuples ont substitué  
de petites haches, auxquelles ils ont donné le  
même nom, les mêlées sont plus sanglantes.  
Le combat fini, on leve les chevelures des  
Morts & des Mourans, & on ne songe à faire  
des Prisonniers, que quand l'Ennemi ne fait  
plus aucune résistance.

Mais si on l'a trouvé sur ses gardes, ou trop  
bien retranché, on se retire, pourvû qu'il en  
soit encore tems. Sinon, on prend résolument  
le parti de se bien battre, & il y a quelque-  
fois beaucoup de sang répandu de part &  
d'autre. Un Camp forcé est l'image de la fu-  
reur même, la férocité barbare des Vain-  
queurs, & le désespoir des Vaincus, qui sca-  
vent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tom-  
bent visés entre les mains de leurs Ennemis,  
font faire aux uns & aux autres des efforts,  
qui passent tout ce qu'on en peut dire. La  
figure des Combattans, tous barbouillés de  
noir & de rouge, augmente encore l'horreur  
du combat, & l'on seroit sur ce modele un  
portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la vic-  
toire n'est plus douteuse, les Victorieux se dé-

172 F.

May.

1721.

May.

Leur manie-  
re de combat-  
tre.

font d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laisser les autres, dont ils veulent faire des Prisonniers.

Les Sauvages sont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conservent toujours dans l'action même, beaucoup de sang froid. Cependant ils ne se mêlent, & ne combattent en rase campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raison est qu'une victoire teinte du sang des Vainqueurs n'est pas proprement une victoire, & que la gloire du Chef consiste principalement à ramener tout son Monde sain & sauve. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent dans le combat, il se fait entre eux des dialogues assez semblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il se peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de passer un ruisseau, ou de forcer un retranchement, on se dise quelques mots pour se défier, ou pour se rappeler quelqu'autre rencontre semblable.

Leur instinct  
pour connoi-  
tre les traces  
de leurs Enne-  
mis;

La guerre se fait presque toujours par surprise, & elle réussit assez ordinairement; car autant que les Sauvages sont accoutumés à négliger les précautions nécessaires pour n'être point surpris, autant sont-ils alertes & habiles pour surprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un instinct, pour connoître si l'on a passé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles sont tournées, par la figure

D'UN V  
des piec  
tés, ils  
Nations  
d'avec  
qu'il y  
en racon  
qui ont  
nime su  
soupçon  
niers il s  
tent hors  
d'abord,  
emporter  
faire retr  
res à mej  
réserve à

L'usage  
Chef du  
de bataill  
soin de tr  
de sa fam  
un ovale,  
visage. D  
sur le tron  
avec du ch  
ques couler  
roglyphiqu  
sans peuv  
circonstanc  
mais encor  
la campagne  
par toutes  
ler; le nor  
nattes; cel  
celui des P  
petits Matr

QUE  
s auroient  
cherchent  
ils veulent

nt intrépi-  
e, ils con-  
ne, beau-  
ne se mê-  
ampagne,  
eur raison  
des Vain-  
ctoire, &  
cipalement  
sauve. J'ai  
ais, qui se  
le combat,  
ez sembla-  
Je ne crois  
e la mêlée,  
petites ren-  
ser un rui-  
ment, on se  
ou pour se  
semblable.  
ars par sur-  
ment; car  
côutumés à  
pour n'être  
tes & habi-  
Peuples ont  
montiers un  
a passé par  
s plus cour-  
r les pierres  
s, & par la  
par la figure

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 353  
des pieds, par la maniere, dont ils sont écar-  
tés, ils distinguent, dit-on, les vestiges des  
Nations différentes, & ceux des Hommes  
d'avec ceux des Femmes. J'ai lontems cru  
qu'il y avoit de l'exageration dans ce qu'on  
en racontoit, mais le rapport de tous ceux  
qui ont vécu avec les Sauvages, est si una-  
nime sur cela, que je ne vois aucun lieu d'en  
soupçonner la sincerité. Si parmi les Prison-  
niers il s'en trouve, que leurs blessures met-  
tent hors d'état d'être transportés, on les brûle  
d'abord, & comme cela se fait dans le premier  
emportement, & qu'on est souvent pressé de  
faire retraite, ils en font pour la plûpart quit-  
tes à meilleur marché, que les autres, qu'on  
réserve à un supplice plus lent.

L'usage est parmi quelques Nations, que le  
Chef du Parti vainqueur laisse sur le champ  
de bataille son Casse-tête, sur lequel il a eu  
soin de tracer la marque de sa Nation, celle  
de sa famille, & son portrait, c'est-à-dire,  
un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au  
visage. D'autres peignent toutes ces marques  
sur le tronc d'un arbre, ou sur une écorce,  
avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quel-  
ques couleurs. On y ajoute des caracteres hié-  
roglyphiques, par le moyen desquels les pas-  
sans peuvent apprendre jusqu'aux moindres  
circonstances, non-seulement de l'action,  
mais encore de tout ce qui s'est passé pendant  
la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti  
par toutes les marques, dont je viens de par-  
ler; le nombre de ses exploits, par autant de  
nattes; celui de ses Soldats, par des lignes;  
celui des Prisonniers, qu'il emmene, par de  
petits Marmouzets, qui portent un bâton, qu

1721.

May.

Des signes,  
qu'on laisse  
de la victoire.

1721.

May.

un Chichikoué ; celui des Morts, par des figures humaines sans tête, avec des différences, qui font distinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfants. Mais ce n'est pas toujours si près du lieu, où s'est passé l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être poursuivi, il les place hors de sa route, afin de dépayser ceux, qui le cherchent.

Précautions pour assurer la retraite, & pour garder les Prisonniers.

Jusqu'à ce que les Vainqueurs soient en pays de sûreté, ils font assez de diligence ; & de crainte que les Blessés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour sur des Brancarts, ou ils les tirent sur une Trainee, si on est en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Prisonniers, & la même chose se pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés ; honneur, qui coûte un festin à ceux, qui le reçoivent, & quelque chose plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs : car on invite les Alliés à les *caresser*, & caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal, dont on peut s'aviser, ou le mutiler de maniere, qu'il en demeure estropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent assez ces Misérables, & ne souffrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils sont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient ; & la nuit ils sont étendus à terre tout nus, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras ; & le cou si serrés, qu'ils ne sçauroient remuer, & de longues cordes leur serrent en-

D'UN  
 core le  
 qu'ils  
 ment s  
 couché  
 Qua  
 taine d  
 partis,  
 donner  
 Nation  
 entendu  
 une idé  
 & du su  
 bord le  
 dus, pa  
 Jeunes  
 noissanc  
 me tout  
 Homme  
 le détail  
 mesure q  
 répete tou  
 l'ont acco  
 acclamat  
 vant que  
 L'Enve  
 banne, o  
 ftions, q  
 Crieur pu  
 la recon  
 leur porte  
 ne songe  
 perdus. L  
 On ne va  
 entrée dan  
 assemblé,  
 s'est passé,

toré les mains & les pieds de telle façon, qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement sans éveiller les Sauvages, qui sont touchés sur ces cordes.

Quand les Guerriers sont arrivés à une certaine distance du Village, d'où ils étoient partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoie donner avis qu'il est proche. Parmi quelques Nations, dès que l'Envoyé est à portée d'être entendu, il fait differens cris, qui donnent une idée générale des principales aventures, & du succès de la campagne. Il marque d'abord le nombre des Hommes, qu'on y a perdus, par autant de cris de mort. Aussitôt les Jeunes Gens se détachent pour avoir des connoissances plus circonstanciées : souvent même tout le Village y court, mais un seul Homme aborde l'Envoyé, apprend de lui tout le détail des nouvelles, dont il est porteur ; à mesure que celui-ci lui raconte un fait, il le répète tout haut en se tournant vers ceux, qui l'ont accompagné, & ils lui répondent par des acclamations, ou par des cris lugubres, suivant que la nouvelle est funeste ou agréable.

Comment on annonce la victoire dans les Villages.

L'Envoyé est ensuite conduit dans une Cabanne, où les Anciens lui font les mêmes questions, qu'on lui a déjà faites ; après quoi un Crieur public invite toute la Jeunesse à aller à la rencontre des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraichissemens. Ailleurs on ne songe d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort. On ne va point au-devant de lui ; mais à son entrée dans le Village il trouve tout le monde assemblé, raconte en peu de mots tout ce qui s'est passé, puis se retire dans sa Cabanne, où

1721.

May.

on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'est occupé qu'à pleurer les morts.

Ce terme expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun essuye ses larmes, & il n'est plus question que de se réjouir. Quelque chose d'assez semblable se pratique au retour des Chasseurs : les Femmes, qui sont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles sont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du succès de la Chasse, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui sont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, est à proprement parler le commencement du supplice des Prisonniers : aussi lorsque quelques-uns ont d'abord été destinés à être adoptés, ce qu'il n'est pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a soin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduisent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire les Captifs ignorent lontems quel doit être leur sort, & il en est peu, qui échappent aux premières fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je suis, &amp;c.



D'UN

SE

Première  
des  
Capit  
& ce  
man  
la m  
Négo

A l'entr

M A

JE SU  
j'avois en  
le Lac E  
compton  
nuit ; m  
de routes  
nouvelle  
peu de rep  
à des Can  
ici, & qu  
récit, ou

Tous le  
mort, &  
décidé, s  
Madame,  
mes, qui  
est étonna  
qu'elles le

SEIZIEME LETTRE.

*Premiere Réception des Prisonniers. Triomphe des Guerriers. Distribution, qu'on fait des Captifs: Comment on décide de leur sort, & ce qui arrive ensuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui sont destinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.*

A l'entrée du Lac Erié, ce 27. May, 1721.

MADAME,

JE suis parti ce matin du Sault de Niagara, j'avois environ sept lieues à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait sans peine. Nous comprenons bien de ne pas coucher ici cette nuit; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forces, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal. Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma dernière.

Tous les Prisonniers, qui sont destinés à la mort, & ceux, dont le sort n'est point encore décidé, sont, comme je vous l'ai déjà dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il est étonnant qu'ils résistent à tous les maux, qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une sur-

*Premiere ré-  
ception des  
Prisonniers,*

1721.

May.

tout a perdu à la Guerre, ou son Fils, ou son Mari, ou quelqu'autre personne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans passés, qu'elle eût fait cette perte; c'est une furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe sous la main; & l'on n'imagineroit pas jusqu'où sa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ses pieds, si on ne sçavoit pas combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les supplices les plus inouis. Toute la nuit se passe de la sorte au campement des Guerriers.

Triomphe  
des Guerriers.

Le lendemain est le jour du triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modestie, & un plus grand désintéressement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord seuls dans le Village, sans aucune marque de victoire, gardant un profond silence, & se retirent dans leurs Cabannes, sans témoigner avoir la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations il n'en est pas de même; le Chef marche à la tête de sa Troupe avec un air de Conquérent; son Lieutenant vient après lui, & il est précédé d'un Crieur, qui est chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers suivent deux à deux, les Prisonniers au milieu, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps presque nud, les bras liés au-dessus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent sans cesse leur Chanson de mort au son du Chichikoué.

Bravades des  
Prisonniers.

Ce chant a quelque chose de lugubre & de

D'UN V  
fier tout  
tout l'air  
vaincu.  
sons : »  
point la  
ceux qui  
sont moi  
pour qui  
poir & l  
que ne pu  
jusqu'à la  
on les arr  
danse & c  
faire de b  
actions de  
qu'ils ont  
remarque  
vent plus  
chent qu'  
les Arbitr  
font entre  
dent, & l  
la manier  
traitemens  
fir, que de  
Quelque  
deux rang  
de bâtons  
s'ils voulo  
Il n'arrive  
bent, tant  
ble qu'on  
fureur con  
aux endroi  
vie. Dans  
arrêter; il l

fier tout ensemble, & le Captif n'a point du tout l'air d'un Homme, qui souffre, & qui est vaincu. Voici à peu près le sens de ces Chansons : « Je suis brave & intrépide, je ne crains point la mort, ni aucun genre de tortures : ce ceux qui les redoutent, sont des lâches, ils ce sont moins que des Femmes : la vie n'est rien ce pour quiconque a du courage : que le déses- ce poir & la rage étouffent tous mes Ennemis : ce que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang ce jusqu'à la dernière goutte » ! De tems en tems on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on danse & on les fait danser : ils paroissent le faire de bon cœur, ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux, qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font sur-tout remarquer ceux, auxquels les Assistans doivent plus s'intéresser : on diroit qu'ils ne cherchent qu'à animer de plus en plus contr'eux les Arbitres de leur sort. Ces bravades en effet font entrer en fureur tous ceux, qui les entendent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de la maniere, dont ils reçoivent les plus durs traitemens, on diroit que c'est leur faire plaisir, que de les tourmenter.

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres & de bâtons, & qui donnent sur eux, comme s'ils vouloient les assommer du premier coup. Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y succombent, tant on observe, lors même qu'il semble qu'on frappe à l'aveugle, & que la seule fureur conduit le bras, de ne point toucher aux endroits, où il y auroit du risque pour la vie. Dans cette marche chacun a droit de les arrêter ; il leur est aussi permis de se défendre,

Ce qu'on leur fait souffrir à leur entrée dans le Village.

U E  
s, ou son  
, qui lui  
és, qu'elle  
qui s'atta-  
s la main ;  
rage l'em-  
nanité, ni  
lle lui por-  
mort à ses  
ces Barba-  
applies les  
e la sorté au  
  
omphe des  
ques autres  
& un plus  
ins ces ren-  
d seuls dans  
de victoire,  
retirent dans  
er avoir la  
niers. Chez  
e même ; le  
upe avec un  
nt vient après  
qui est char-  
rt. Les Guer-  
risonniers au  
e visage & les  
n d'une main  
corps presque  
udé, avec une  
ent les bouts,  
anson de mort  
  
e lugubre & de

1721.

May.

mais ils ne seroient pas les plus forts. Dès qu'ils sont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle; là on leur coupe un doigt, ou avec les dents, ou avec un méchant couteau, dont on se sert comme d'une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fonette impitoyablement jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude; mais aucun des Guerriers ne met la main sur eux; quoiqu'ils soient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire souffrir, & si on les promene dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, soit de ses Voisins, ou de ses Alliés, qui l'ont souhaité; par-tout ils sont reçus de même.

Distribution  
qu'on en fait.

Après ces préliques; on travaille à la répartition des Captifs, & leur sort dépend d'eux, à qui ils sont livrés. Au sortir du Conseil, où on a délibéré de leur sort, un Crieur invite tout le monde à se trouver dans la Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la Guerre, sont ordinairement partagées les Premières. On satisfait ensuite aux engagemens pris avec eux, dont on a reçu des Coliers; s'il ne se trouve pas assez de Captifs pour tout cela, on y supplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, se parent aux jours de réjouissance. Le reste du tems elles demeurent suspenduës à la porte de la Cabanne. Si au contraire

D'UN  
contraire  
celui de  
Village  
remplac  
trois au  
lés, qu  
croient  
quois ne  
Prisonni  
en dispos  
les Mere  
leur Sent  
de la me  
condamn

Dans q  
dépouiller  
poser des  
quels le C  
gés de les  
l'exigent;  
qu'ils le for  
gages, qu'i  
les avoit do  
leurs intent  
pas pour l'on  
nombre des  
né à la mort  
qui ne les a  
uns sont adop  
differe plus d  
ils entrent da  
ils occupent l  
ellement l'es  
evenus mem  
ulté d'aller e  
omparatoires.

Tom. V.

QUE  
forts. Dès  
es conduit  
out on leur  
leur attra-  
à doit, ou  
at couteau,  
n Vieillard  
un Enfant  
; une Fem-  
squ'à ce que  
mais aucun  
eux, quoi-  
On ne peut  
ssion, qu'ils  
on a toute  
on les pro-  
de la même  
de ses Alliés,  
Cont reçus de

lle à la répar-  
rt dépend de  
ortir du Con-  
rt, un Crieur  
er dans la Pla-  
ans contesta-  
qui ont per-  
s à la Guerre,  
es Premières.  
mens pris avec  
ers; s'il ne se  
tout cela, on  
dont ceux, à  
ux jours de ré-  
elles demeurent  
abanne. Si au  
contraire

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 361  
contraire le nombre des Prisonniers excède  
celui des Prétendans, on envoie le surplus aux  
Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne se  
remplace que par un Chef, ou par deux ou  
trois autres Esclaves, qui sont toujours brû-  
lés, quand bien même ceux, qu'ils rempla-  
ceroient, seroient morts de maladie. Les Iro-  
quois ne manquent jamais de destiner quelques  
Prisonniers pour le Public, & alors le Conseil  
en dispose, comme il le juge à propos. Mais  
les Meres de Famille peuvent encore casser  
leur Sentence, & sont Maîtresses de la vie &  
de la mort de ceux mêmes, qui avoient été  
condamnés; ou absous par le Conseil.

Dans quelques Nations les Guerriers ne se  
dépouillent pas entierement du droit de dis-  
poser des Captifs, & ceux, en faveur des-  
quels le Conseil en avoit disposé, sont obli-  
gés de les remettre entre leurs mains, s'ils  
l'exigent; mais ils le font rarement, & lors-  
qu'ils le font, ils sont obligés de rendre les  
gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on  
les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré  
leurs intentions à ce sujet, on ne s'y oppose  
pas pour l'ordinaire. En général le plus grand  
nombre des Prisonniers de guerre est condam-  
né à la mort, ou à un esclavage bien dur, &  
qui ne les assure jamais de la vie. Quelques-  
uns sont adoptés, & dès-lors leur condition ne  
differe plus de celle des Enfans de la Nation:  
ils entrent dans tous les droits de ceux, dont  
ils occupent la place, & souvent ils prennent  
cellement l'esprit de la Nation, dont ils sont  
devenus membres, qu'ils ne font nulle diffi-  
culté d'aller en guerre contre leurs propres  
compatriotes. Les Iroquois ne se font guères

1721.

May.

Comment  
on décide de  
leur sort.



1721.

May:

362 JOURNAL HISTORIQUE

soutenus jusqu'ici, que par cette politique : toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils seroient aujourd'hui presque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturaliser une bonne partie de leurs Prisonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé, & pour lors, ou bien ils n'en font pas tellement les Maîtres, qu'ils ne soient tenus de consulter les Chefs du Conseil pour sçavoir ce qu'ils en feront : ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, c'est lui, à qui on fait présent d'un Esclave, l'envoie chercher par quelqu'un de sa Famille ; il le fait ensuite attacher à la porte de sa Cabanne ; puis il assemble les Chefs du Conseil, à qui il déclare quelle est son intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire, cet avis est conforme à ce qu'il désire. Dans le second cas, le Conseil en remettant le Prisonnier à celui, à qui on l'a destiné, lui dit :

Il y a longtemps que nous sommes privés d'un tel, ton Parent, ou ton Ami, & qui étoit le soutien de notre Village. Ou bien, nous regrettons l'esprit d'un Tel, que tu as perdu, & qui par sa sagesse maintenoit la tranquillité publique ; il faut qu'il reparoisse aujourd'hui ; il nous étoit trop cher, & trop précieux, pour différer davantage à le faire revivre ; nous le remettons sur sa Natte en la personne de ce Prisonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus considérés apparemment que les autres, à qui on fait présent d'un Captif sans aucune condi-

d'un  
tion,  
qu'ils  
s'expri  
tre les  
d'un T  
de sa M  
soit que  
lon de c  
mettre  
de ce C  
Dès q  
duit à la  
commen  
suite cha  
ses play  
pleines d  
met tien  
a souffert  
bille prop  
pas plus p  
celui, qu  
me. Quel  
pendant le  
le nom de  
seulement  
mais il cor  
Parmi le  
qui sont de  
pas bien mo  
qu'au mom  
ont été adop  
times, qu'o  
sont effecti  
Guerre : la  
tr'eux & les  
entièrement

VE  
olitique :  
fini con-  
jour d'hui  
t eu l'at-  
partie de  
d'envoyer  
s Captifs,  
qui n'en  
, ou bien  
res, qu'ils  
fs du Con-  
: ou bien  
le premier  
in Esclave,  
e sa Famil-  
porte de sa  
efs du Con-  
a intention,  
rdinaire, cet  
ire. Dans le  
nt le Prison-  
né, lui dit :  
s privés d'un  
& qui étoit le  
en, nous re-  
u as perdu, &  
e tranquillité  
e aujourd'hui,  
rop précieux,  
faire revivre ;  
en la personne  
liers, plus con-  
utres, à qui on  
aucune condi-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 363  
tion, & avec une pleine liberté d'en faire ce  
qu'ils jugeront à propos, & le Conseil alors  
s'exprime en ces termes, en le remettant en-  
tre les mains : » Voici de quoi réparer la perte ce  
d'un Tel, & de nétoyer le cœur de son Pere, ce  
de sa Mere, de sa Femme & de ses Enfans ; ce  
soit que tu-veuilles leur faire boire du bouil- ce  
lon de cette chair, ou que tu aimes mieux re- ce  
mettre le défupt sur la Natte en la personne ce  
de ce Captif. Tu peux en disposer à ton gré. ce

1721.  
May.

Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le con-  
duit à la Cabanne, où il doit demeurer, & on  
commence par lui ôter ses liens. On fait en-  
suite chauffer de l'eau pour le laver : on panse  
ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes  
pleines de Vers, il est bientôt guéri : on n'o-  
met rien pour lui faire oublier les maux, qu'il  
a soufferts, on lui donne à manger, on l'ha-  
bille proprement. En un mot, on ne ferait  
pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour  
celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'expri-  
me. Quelques jours après on fait un festin,  
pendant lequel on lui donne solennellement  
le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-  
seulement il acquiert dès-lors tous les droits,  
mais il contracte aussi toutes les obligations.

De l'adop-  
tion d'un Cap-  
tif.

Parmi les Hurons & les Iroquois, ceux,  
qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont  
pas bien moins traités d'abord, & même jus-  
qu'au moment de l'exécution, que ceux, qui  
ont été adoptés. Il semble que ce soit des vic-  
times, qu'on engraisse pour le Sacrifice ; & ils  
sont effectivement immolés au Dieu de la  
Guerre : la seule difference, qu'on met en-  
tre eux & les autres, c'est qu'on leur noircit  
entièrement le visage. A cela près, on leur

De ceux,  
qui sont desti-  
nés au feu.



1721.

May.

364 JOURNAL HISTORIQUE  
fait la meilleure chere, qu'il est possible ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, suivant la Personne, dont ils doivent par leur mort appaiser les mânes : on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reste à vivre. Mais lorsqu'ils sont instruits de leur sort, il les faut bien garder, si on ne veut pas qu'ils s'échappent. Aussi le leur cache-t'on souvent.

Comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout est prêt pour l'exécution, ce n'est plus une Mere, c'est une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. « Approche, lui dit-elle, tu vas être apaisée ; je te prépare un Festin, bois à longs traits de ce bouillon, qui va être versé pour toi ; reçois le sacrifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier : il sera brûlé & mis dans la Chaudiere : on lui appliquera les Haches ardentes ; on lui enlèvera la Chevelure ; on boira dans son crâne ; ne fais donc plus de plaintes ; tu seras parfaitement satisfaite ». Cette formule, qui est proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la substance, elle est à peu près toujours la même. Un Crieur fait ensuite sortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui, ou de celle, à qui il appartenoit, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre survient, qui adresse la parole au Patient, & lui dit : *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé ; &*

D'UN  
il rép  
merci  
Villag  
destin  
Ord  
les deu  
niere,  
tour. C  
cution  
pas de  
& on le  
que l'on  
la dern  
fait le r  
jours de  
ceux q  
horre e  
souvenir  
suis bien  
plus éton  
bares, n'  
tête, qu'  
comme i  
dernier se  
ve l'esprit  
un peu de  
l'empêche  
lité. D'ail  
nent, for  
ment, pro  
chose de p  
on sçait qu  
le desespo  
hardiesse.  
Cette es  
pas aussi un

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 365  
il répond froidement : *celn est bien , je te remercie.* Il se fait aussi-tôt un cri dans tout le Village , & le Prisonnier est conduit au lieu destiné à son supplice.

1721.  
May.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution se fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il se sauve, on ne le lie point, & on le laisse courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la dernière fois sa Chanson de mort, puis il fait le récit de ses prouesses, & presque toujours de la maniere la plus insultante pour ceux qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte ensuite à ne le pas épargner, & à se souvenir qu'il est Homme, & Guerrier. Je suis bien trompé au reste, ou ce qui doit le plus étonner dans ces scenes tragiques & barbares, n'est pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il insulte & qu'il défie ses Bourreaux; comme ils font ordinairement tous jusqu'au dernier soupir; car il y a là une fierté, qui élève l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de la pensée de ce qu'il souffre, & qui l'empêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvemens, qu'ils se donnent, font diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, & quelque chose de plus, que les cris & les larmes. Enfin on sçait qu'il n'y a point de grace à espérer, & le desespoir donne des forces, & inspire de la hardiesse.

Cette espèce d'insensibilité n'est pourtant Principe de pas aussi universelle, que bien des gens l'ont la barbarie,

1721.

May.

qu'on exerce  
en ces occa-  
sions.

cru. Il n'est point rare de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Assistans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fussent capables, je crois qu'ils y sont parvenus par degrés, que l'usage les y a accoutumés insensiblement ; que l'envie de voir faire une lâcheté à son Ennemi, les insultes, que les Patiens ne cessent point de faire à leurs Bourreaux, le désir de la vengeance, qui est la passion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croyent pas suffisamment assouvie, tandis que le courage de ceux, qui en sont l'objet, n'est point abbatu ; la superstition enfin, y entrent pour beaucoup : car quels excès n'enfante point un faux zèle guidé par tant de passions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui se passe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point sur cela d'uniformité, ni d'autres règles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'est-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Prisonnier avoit été livré, qui s'abstiennent de le tourmenter, au moins est-ce la pratique de plusieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainsi en remontant jusqu'à la tête ; & quelquefois on fait durer le supplice une semaine entiere, comme il est arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

D'UN

Les  
déjà éto  
sont rep  
des Enf  
fait la g  
facteurs  
arrive e  
qu'il n'  
n'est poi  
fendre,  
rance de  
avance l  
mourir e  
combien  
peuvent  
pour gara  
foi.

Un Ca  
neyouth,  
que de se  
gea d'une  
Jeanes Ge  
battit l'on  
rir les arme  
avoit en tē  
pris. Par l  
furent fait  
dans une B  
naires, qui  
nir. Ces Pe  
qu'ils regar  
de la grace  
rent, & les  
peu de jours  
mort une fo  
ne connoisse

Les moins épargnés sont ceux, qui ayant déjà été pris, & adoptés, ou mis en liberté, sont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bienfacteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'est point exécuté dans une Cabanne, n'est point lié, & qu'il lui est permis de se défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour venger par avance sa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occasions combien de force & de courage ces passions peuvent inspirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'On-  
 neyouth, avoit mieux aimé s'exposer à tout, <sup>Capitaine On-neyouth brûlé par les Hurons.</sup> que de se déshonorer par une fuite, qu'il jugea d'une conséquence dangereuse pour les Jeunes Gens, qui étoient sous ses ordres. Il se battit lontems en Homme, qui vouloit mourir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui furent faits Prisonniers avec lui, on les mena dans une Bourgade, où il y avoit des Missionnaires, qui eurent toute liberté de les entretenir. Ces Peres les trouverent d'une docilité, qu'ils regarderent comme un commencement de la grace de leur conversion ; ils les instruisirent, & les baptiserent : ils furent tous brûlés peu de jours après, & témoignerent jusqu'à la mort une sorte de constance, que les Sauvages ne connoissoient pas encore, & que les Infidèles

1721.

May.

dèles mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ses Ennemis tout le mal, qu'il pourroit, & de reculer sa mort autant qu'il lui seroit possible. On l'avoit fait monter sur une espèce de Théâtre, où l'on commença à le brûler par-tout le corps sans aucun ménagement, & il parut d'abord aussi insensible, que s'il n'eût rien souffert; mais comme il crut appercevoir un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui, donner quelque marque de foiblesse, il en témoigna une très-grande inquiétude, & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience, par l'esperance du bonheur, qui les attendoit dans le Ciel, & il eut la consolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux, qui avoient fait mourir celui-ci, retomberent sur lui, avec tant d'acharnement, qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en pièces. Il n'en parut pas plus ému, & on ne sçavoit plus par où il pouvoit être sensible, lorsqu'un de ses Bourreaux lui cerna tout autour la peau de la tête, & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber sans connoissance, on le crut mort, & chacun se retira. Un moment après il revint de son évanouissement, & ne voyant autour de lui, que le cadavre de son Compagnon, il prend un tison des deux mains, quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées, rappelle ses Bourreaux, & les défie de s'approcher. Sa résolution les effraya, ils poussèrent des cris affreux, s'armerent, les uns de tisons embrasés,

D'UN V  
fés, les  
fondiren  
en Brave  
étoit env  
il s'en fit  
s'étoit se  
cantonné  
venu de t  
mens de  
terreur d'  
fant appro  
brûlé, &  
parties de

Un fau  
tison, qu  
à ses Meu  
vous dire  
frayeur,  
s'être lassé  
au milieu d  
ne pouvan  
fut trompé  
le vit, ar  
ge, comme  
le monde.é  
l'assurance  
rêter: mais  
res Cabanne  
les jambes,  
avant qu'il e  
bord les pie  
suite sur les  
jeta sous un  
Alors tout le  
pour goûter  
Le sang, c

U  
u Sacre-  
anmoins  
à ses En-  
& de re-  
possible.  
de Théâ-  
ar-tout le  
il parut  
eût rien  
cevoir un  
toit assez  
ue de foi-  
de inquié-  
voit l'en-  
erance du  
Ciel, & il  
en Brave  
ait mourir  
c tant d'a-  
ls alloient  
s plus ému,  
ouvoit être  
x lui cerna  
la lui arra-  
fit tomber  
rt, & cha-  
il revint dé  
t autour de  
pagnon, il  
uoiqu'il les  
rappelle ses  
cher. Sa ré-  
ent des cris  
ons embras

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 369  
fés, les autres de fers rougis dans le feu, &  
fondirent tous ensemble sur lui : il les reçut  
en Brave & les fit reculer. Le feu, dont il  
étoit environné lui servoit de retranchement ;  
il s'en fit un autre avec les Echelles, dont on  
s'étoit servi pour monter sur l'Echafaut, &  
cantonné ainsi dans son propre Bucher, de-  
venu le théâtre de sa valeur, armé des instru-  
mens de son supplice, il fut quelque tems la  
terreur d'une Bourgade entiere, personne n'o-  
sant approcher d'un Homme plus qu'à demi  
brûlé, & à qui le sang découloit de toutes les  
parties de son corps.

Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un  
tison, qu'on lui lançoit, le livra de nouveau  
à ses Meurtriers, & il n'est pas nécessaire de  
vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la  
frayeur, qu'il venoit de leur causer. Après  
s'être lassés de le tourmenter, ils le jetterent  
au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent,  
ne pouvant se persuader qu'il s'en relevât : on  
fut trompé ; lorsqu'on y pensoit le moins, on  
le vit, armé de tisons, courir vers le Village,  
comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout  
le monde étoit glacé d'effroi, & personne n'eut  
l'assurance de se présenter devant lui pour l'ar-  
rêter : mais comme il approchoit des premie-  
res Cabannes, un bâton, qu'on lui jeta entre  
les jambes, le fit tomber, & on fut sur lui,  
avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'a-  
bord les pieds & les mains, on le roula en-  
suite sur les charbons embrasés ; enfin on le  
jeta sous un tronc d'Arbre, qui étoit en feu.  
Alors tout le Village se rangea autour de lui,  
pour goûter le plaisir de le voir brûler.

Le sang, qu'il perdoit, étoit presque le

1721.

May.

1721.

May.

teu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de sa part. Il en fit pourtant un dernier , qui épouvanta les moins timides. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux avec un air menaçant & une vigueur , qui écarta les plus proches , plus à la vérité d'étonnement , que de crainte ; car que pouvoit-il leur faire , mutilé comme il étoit ? Dans ce moment les Missionnaires , qui ne l'avoient point perdu de vûe , s'étant approchés , & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles , dont il avoit été si pénétré d'abord ; il rentra en lui-même , & ne parut plus occupé que de son salut. Quelque tems après un Huron le prit à son avantage , & lui coupa la tête.

Habileté de ces Peuples dans leurs Négociations.

Cependant , Madame , si ces Peuples font la guerre en Barbares , il faut convenir que dans leurs Traités de paix , & généralement dans toutes leurs négociations , ils font paroître une habileté , & une noblesse de sentimens , qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entr'eux de conquérir , & d'étendre leur domination. Plusieurs Nations mêmes ne connoissent point de domaine proprement dit , & celles , qui ne se font point éloignées de leur Pays , & qui se regardent comme les Maîtresses de leurs Terres , n'en sont point jalouses jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir , pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquiéter. Il n'est donc question dans leurs Traités , que de se faire des Alliés contre des Ennemis puissans , de mettre fin à une guerre , qui devient onéreuse aux deux Partis , ou plutôt de suspendre les hostilités , car j'ai déjà observé que les guerres sont éternelles parmi les Sauvages

D'UN  
quand  
fait-il  
tant qu'  
jalousie  
Tout  
que d'en  
est de n  
marches  
nemi , c  
cessité ,  
la plus g  
ne rabar  
affaires d  
vais étar  
avec qui  
mettre fin  
Aussi y va  
tout ce q  
ses Propo  
qu'il se r  
point rare  
que Répon  
me hors d  
miere surp  
suivi , & à  
delle violen  
prétexte , c  
vé à quelq  
ou ils avoie  
verneur Gé  
les Jésuites  
bares , quoi  
publique , &  
dinaires de  
jours à la v  
ment , ou d

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 371  
quand elles sont de Nation à Nation. Aussi ne  
fait-il pas compter sur un Traité de paix,  
tant qu'une des deux Parties peut donner de la  
jalousie à l'autre.

1721.  
May.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même  
que d'entrer en négociation, le principal soin  
est de ne point paroître faire les premières dé-  
marches, ou du moins de persuader à son En-  
nemi, que ce n'est ni par crainte, ni par né-  
cessité, qu'on les fait; & cela est manié avec  
la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire  
ne rabat rien de sa fierté, lors même que les  
affaires de sa Nation, sont dans le plus mau-  
vais état; & il réussit souvent à persuader ceux,  
avec qui il traite, qu'il est de leur intérêt de  
mettre fin aux hostilités, quoique vainqueurs.  
Aussi y va-t'il de tout pour lui, d'y employer  
tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si  
ses Propositions ne sont pas agréées, il faut  
qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est  
point rare qu'un coup de Hache soit l'uni-  
que Réponse, qu'on lui fait. Il n'est pas mê-  
me hors de danger, quand il a évité la pre-  
mière surprise, il doit s'attendre à être pour-  
suiwi, & à être brûlé, s'il est pris, & qu'une  
belle violence puisse être colorée de quelque  
prétexte, comme de represailles. Cela est arri-  
vé à quelques François, chez les Iroquois,  
où ils avoient été envoyés de la part du Gou-  
verneur Général; & pendant bien des années,  
les Jésuites, qui demeuroient parmi ces Bar-  
bares, quoiqu'ils y fussent sous la sauve-garde  
publique, & en quelque façon, les Agents or-  
dinaires de la Colonie, se trouvoient tous les  
jours à la veille d'être sacrifiés à un ressentiment,  
ou d'être les victimes d'une intrigue

1721.

May.

Enfin il est surprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le désintéressement jusqu'au point que les Guerriers ne se chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'il rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour se venger de leurs Ennemis: il est, dis-je, étonnant de les voir aussi exercés, qu'ils le sont dans le manège de la plus fine politique, & entretenir des Pensionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces sortes de Ministres, une coutume, qui paroît d'abord assez bizarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence: c'est qu'ils ne font jamais aucun fond sur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Pensionnaires, si ceux-ci ne les accompagnent de quelque présent. Ils ont compris sans doute, que pour pouvoir sagement compter sur de pareils avis, il faut, non-seulement que celui, qui les donne, n'ait rien à espérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le seul intérêt du bien public puisse l'y engager, & qu'il ne le fasse pas trop légèrement.

Je suis, &c.



D'UN V

DIX-

Descripti  
troit. 1  
Ce qu  
Comm  
& de q  
ges.

Au For

M A D

JE parti  
Erié, après  
& quoiqu'  
lieués ce jour  
& du plus b  
en côroyant  
cent lieués.  
le Sud, elle  
plus longue  
lieués de to  
geur du Nor  
ron. Le non  
tion de la La  
sur ses bords  
ment détruit  
Eriés sont n  
la Nation d  
ment de la q  
trouve dans l

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

*Description du Lac Erié. Voyage jusqu'au Dé-  
troit. Projet d'un Etablissement en ce lieu-là.  
Ce qui l'a fait manquer. Conseil chez le  
Commandant du Fort de Pontchartrain,  
& de quoi il s'agissoit. Des Jeux des Sauva-  
ges.*

Au Fort de Pontchartrain du Déroit, ce  
huit Juin, 1721.

MADAME,

JE partis le vint-sept de l'entrée du Lac Description  
du Lac Erié. Erié, après avoir fermé ma dernière Lettre, & quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois lieuës ce jour-là, à la faveur d'un bon vent, & du plus beau tems du monde. La route est en côroyant la côte du Nord, & elle est de cent lieuës. Depuis Niagara, en prenant par le Sud, elle est beaucoup plus agreable, mais plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent lieuës de longueur de l'Est à l'Ouest. Sa largeur du Nord au Sud est de trente, ou environ. Le nom, qu'il porte, est celui d'une Nation de la Langue Huronne, qui étoit établie sur ses bords, & que les Iroquois ont entièrement détruite. *Erié* veut dire Chat, & les Eriés sont nommés dans quelques Relations *la Nation du Chat*. Ce nom vient apparemment de la quantité de ces Animaux, qu'on trouve dans le Pays. Ils sont plus gros que les

172 I.

Juin.

De la Côte  
Septentrion-  
nale.

nôtres, & leurs peaux sont fort estimées. Quelques Cartes modernes ont donné Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Superieur, & au Lac Michigan.

Le vingt-huit je fis dix-neuf lieues, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Riviere*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vingt-neuf, & point du tout le trente. Nous nous embarquâmes le lendemain avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fîmes un *Portage* d'environ soixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieues dans le Lac; on la nomme *la Longue Pointe*, elle est fort sablonneuse, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours suivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux assez désagréables, mais de peu de profondeur. Partout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la variété d'un Paysage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le gibier d'eau y foisonne par-tout; je ne vous dirai pas si la Chasse est aussi abondante dans le Bois: mais je sçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuse de Beufs sauvages.

D'UN VO

Si l'on  
fois alors  
charmant  
belle Fon  
campeme  
avoir à p  
respirer à  
vûe des p  
être tenté  
pellois ces  
point de  
Tentes, é  
de tous les  
firoient pa  
rion, la  
dans la p  
Combien  
de Mambro  
soient sou  
jour nouve  
Maison pre  
blée du né  
re, jonché  
beau tapis  
simples & r  
rées, & qu  
mens souffi  
mauvais ter  
vû, ils n'en  
ils reparoisse  
Si je voul  
alternatives  
j'ai déjà ass  
route, sont  
n'est point  
nous remette

Juin.

Si l'on voyageoit toujours, comme je faisois alors, avec un Ciel serein, & un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât par-tout des campemens sûrs & agréables, où l'on pût ces Voyages. avoir à peu de frais le plaisir de la Chasse, respirer à son aise un air pur, & jouir de la vue des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient sous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de Chênes me representoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faisoient souvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle situation à mon choix: une Maison propre & commode, dressée & meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches sur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés simples & naturelles, que l'art n'a point altérées, & qu'il ne sçauroit imiter. Si ces agrémens souffrent quelque interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelque accident imprévu, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoissent.

Si je voulois moraliser, j'ajouterois que ces alternatives de plaisirs & de contretens, que j'ai déjà assez essayés, depuis que je suis en route, sont bien propres à faire sentir qu'il n'est point de genre de vie plus capable de nous remettre sans cesse devant les yeux que

1721.

Jun.

nous sommes sur la terre comme des Pèlerins ; que nous ne pouvons user, qu'en passant, des biens de ce Monde ; qu'il faut peu de choses à l'homme, pour le rendre content, & que nous devons prendre en patience les maux, qui surviennent à la traverse, puisqu'ils passent également, & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance, où nous vivons d'une Providence divine, qui ne se sert point, pour ce mélange de bien & de mal, des passions des Hommes, mais de la vicissitude des Saisons, qu'on peut prévoir, & du caprice des Elemens, auquel on doit s'attendre : par conséquent quelle facilité, & combien d'occasions n'y a-t'on pas de mériter par sa confiance & sa résignation aux volontés de Dieu ? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas ; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier, que la vie, qu'on y mène.

Des Cedres  
blancs & rouges.

Le quatrième, nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe, qui court trois lieues Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Ouest, mais celui de l'Est n'a sur un terrain sablonneux que des Cedres rouges, assez petits, & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage, que le rouge, dont le bois se casse aisément, & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Buscs. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur, mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays, & l'hiver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent.

D'UN VOY

Le cinquième soir, nous deux petites. On les nommes, & on a plies de ces. Nous entrâmes ayant le Soleil nuit au-dessus l'Isle du Bon jusqu'au Détroit de l'Ouest : de l'Isle de Saint lieues, & de prend un peu le Détroit, est entre les quinze Mir demi de La de Sainte Cl me un Lac, qui lui a donné de long, & endroits.

On prétend du Canada, les apparences de ce qui pe teaux, Prairies Ruisseaux, est d'une si belle ment si heureux rien désirer ce tant pas égal de Grains, n admirable, &

Le cinquième, vers les quatre heures du soir, nous aperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Isles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Isles des Serpens à Sonnettes*, & on assure qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'air en est infecté. Nous entrâmes dans le Détroit une heure ayant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très belle Isle, appelée *l'Isle du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route ne vaut guères que l'Ouest: depuis l'entrée du Détroit jusqu'à *l'Isle de Sainte Claire*, qui est à cinq ou six lieues, & de-là jusqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Est, par le Sud. Ainsi tout le Détroit, qui a trente deux lieues de long, est entre les quarante-deux Degrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au-dessus de *l'Isle de Sainte Claire*, le Détroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu son nom de *l'Isle*, ou qui lui a donné le sien. Il a environ six lieues de long, sur autant de large en quelques endroits.

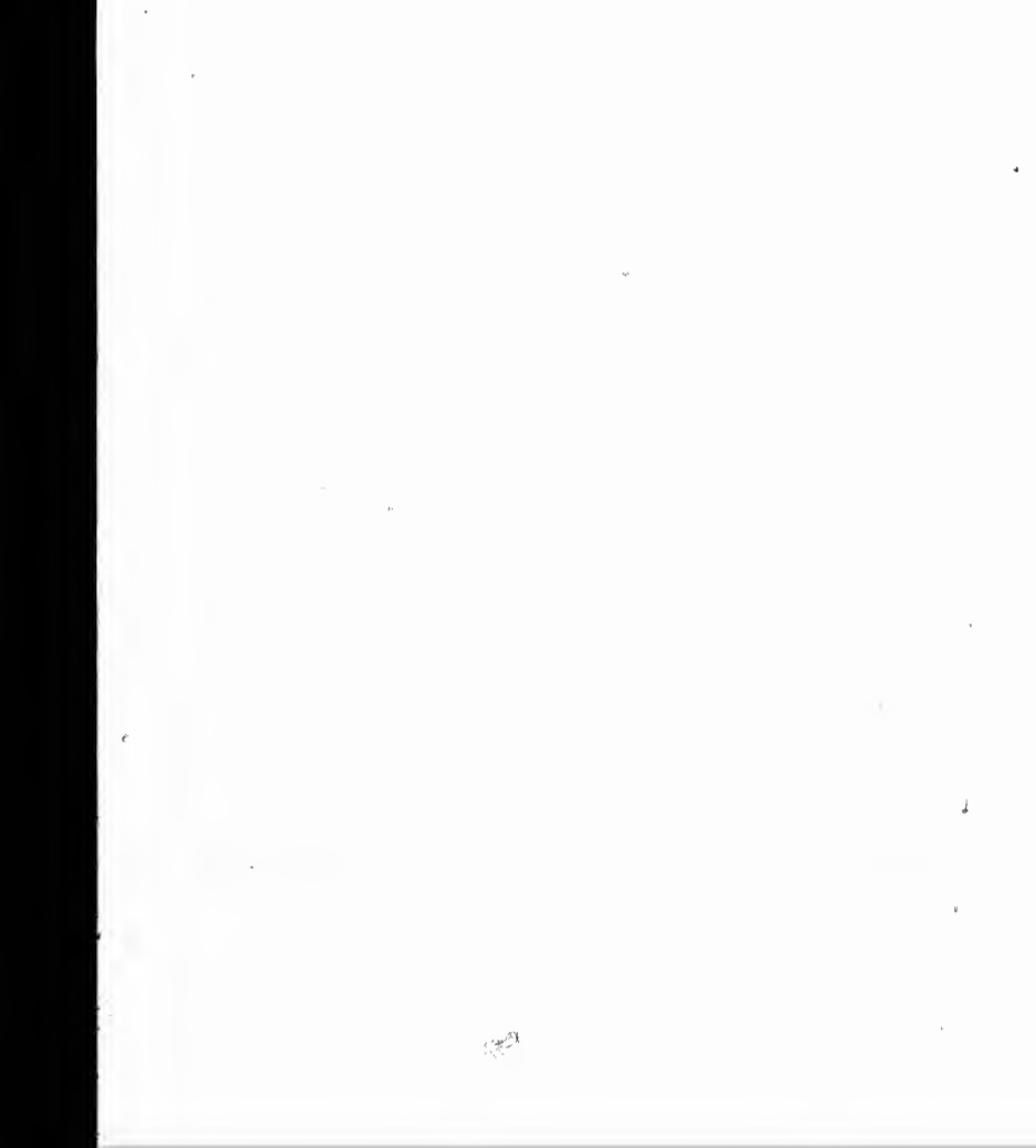
On prétend que c'est ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut faire un Pays charmant: Côtéaux, Prairies, Campagnes, Bois de Furaye, Ruisseaux, Fontaines, Rivieres, tout cela est d'une si bonne qualité, & dans un assortiment si heureux, qu'on ne sçauroit presque rien désirer de plus. Les Terres n'y sont pourtant pas également bonnes pour toutes sortes de Grains, mais la plûpart sont d'une fertilité admirable, & j'en ai vû, qui ont porté dix-

1721.

Juin.

Arrivée au Détroit.

De la nature du Pays.



1721.

Juin.

Des Sauvages établis au près du Fort.

huit ans de suite du Froment, sans avoir été fumées. D'ailleurs routes sont bonnes à quelque chose. Les Isles semblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûe; le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux, l'air pur, & le climat temperé, & fort sain.

Avant que d'arriver au Fort, qui est sur la main gauche, une lieüe au-dessous de l'Isle de Sainte Claire, on trouve sur la même main deux Villages assez nombreux, & qui sont fort proches l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, se sont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & ensuite à Michillimakinac. Le second est par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troisième d'Outaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils sont en très-petit nombre, les Hurons le sont tous, mais ils n'ont point de Missionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela se réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, lesquels en demandent depuis lontems (\*).

Il y a lontems que la situation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait souhaïter qu'on y fit un Etablissement considérable; il étoit assez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raisons, qu'on ne dit point, l'ont

(\*) On leur en a enfin donné un depuis plusieurs années.

D'UN VOYAGE  
réduit à très-  
ont pas été fa-  
procheroit tr  
Anglois, qui  
Sauvages à  
reteroient tou  
York. 20. C  
pas bonnes,  
neuf ou dix  
de sable; &  
glaise si dur  
trer; d'où il  
rieur des  
voit que  
des Noyers d  
jours le pied  
fort tard. Ma  
réplique. Il e  
Pontchartrain  
& que dans le  
presque toujor  
mêmes Terres  
années de sui  
il ne faut pas  
qui sont excel  
sans trop m'él  
promenant, c  
plus belles Fo  
Quant à ce  
au Détroit, c  
portée de faire  
Nord; il n'és  
convienne qu  
cher les Sauva  
chandises, en  
olis, & quelq

Juin.

QUE  
sans avoir  
bonnes à  
y avoir été  
de la vûe;  
issonneux,  
fort sain.  
qui est sur la  
ous de l'Isle  
même main  
& qui sont  
premier est  
ntretez, les  
erré de côté  
Sault Sain-  
nakinac. Le  
mis. Sur la  
n a un troi-  
inséparables  
is ont obligé  
er leur Pays.  
i eux, s'il y  
sont en très-  
t tous, mais  
On dit qu'ils  
réduit à quel-  
nt pas beau-  
échent qu'on  
ls en deman-

réduit à très-peu de choses. Ceux qui ne lui ont pas été favorables, disent: 10. Qu'il approcheroit trop les Pelleteries du Nord des Anglois, qui donnant leurs Marchandises aux Sauvages à meilleur marché que nous, attireroient tout le Commerce dans la Nouvelle York. 20. Que les Terres du Détroit ne sont pas bonnes, que toute leur superficie, jusqu'à neuf ou dix pouces de profondeur, n'est que de sable; & que sous ce sable, il y a une terre glaise si dure, que l'eau ne la scauroit pénétrer; d'où il arrive, que les Plaines & l'intérieur des Bois, sont toujours noyés; qu'on n'y voit que de petits Chênes mal tournés, & des Noyers durs, & que les Arbres ayant toujours le pied dans l'eau, les fruits y mûrissent fort tard. Mais ces raisons n'ont pas été sans réplique. Il est vrai qu'aux environs du Fort Pontchartrain les Terres sont mêlées de sable, & que dans les Forêts voisines, il y a des fonds presque toujours pleins d'eau. Cependant ces mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit années de suite, sans être jamais fumées, & il ne faut pas aller bien loin pour en trouver, qui sont excellentes. Pour ce qui est des Bois, sans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vû en me promenant, qui ne le cedent en rien à nos plus belles Forêts.

, encore plus  
fait souhaiter  
onsidérable; il  
a quinze ans,  
point, l'ont  
depuis plusieurs

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établissant au Détroit, on mettroit les Anglois trop à portée de faire le Commerce des Pelleteries du Nord; il n'est Personne en Canada, qui ne convienne qu'on ne réussira jamais à empêcher les Sauvages de leur porter leurs Marchandises, en quelque lieu qu'ils soient établis, & quelque précaution qu'on prenne, si

1721.

Juin.

Conseil de  
trois Nations  
Sauvages  
chez le Com-  
mandant du  
Déroit.

on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois sur cela, Madame, bien des choses à vous dire, mais ces discussions me meneroient trop loin. Nous en causerons quelque jour à loisir.

Le septième de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, assembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écoutèrent tranquillement, & sans l'interrompre. & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient délibérer sur ce qu'il leur avoit proposé, & qu'ils lui feroient réponse dans peu. C'est la coutume de ces Peuples, de ne jamais répondre sur le champ, lorsqu'il s'agit d'affaires de quelque importance. Deux jours après ils se rassemblèrent en plus grand nombre chez le Commandant, qui souhaira que je fusse présent à ce Conseil, avec les Officiers de la Garnison. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roi des Hurons*, & qui est en effet le Chef Héritaire des *Tionnontatez*, lesquels sont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là; mais comme il est encore Mineur, il n'y vint que pour la forme: son Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation: l'honneur de parler pour tous est ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conseil. Le premier coup d'œil de ces Assemblées n'en donne pas une idée bien avantageuse. Imaginez-vous, Madame, une de

D'UN VOYAGE  
zaine de Sauvages  
accommodés  
res, & toutes  
peau bordé p  
che, & dans  
pensent à ri  
laisse échapp  
& si on lui rep  
marque de di  
on change bi  
le résultat de

Il s'agissoit  
verneur Génér  
étoit de faire  
établis au Dé  
d'eau-de-vie,  
défendu absol  
d'engager tou  
François, pou  
munément ap  
voit fait grac  
& qui recom  
M. de Tontij  
nots par ses  
plus au long d  
Orateur Hur  
villages. Il ne  
fait. Il parl  
tant à chaqu  
l'Interprète  
il venoit de  
son air, le s  
quo'il ne f  
voir quelque  
il falloit qu  
ent, puisqu

Juin.

zaine de Sauvages presque nuds, les cheveux accommodés en autant de manieres différentes, & toutes ridicules: quelques-uns un chapeau bordé par-dessus, tous la pipe à la bouche, & dans la contenance de gens, qui ne pensent à rien. C'est beaucoup, si quelqu'un laisse échapper un mot en un quart d'heure, & si on lui répond par un Monosyllabe. Nulle marque de distinction, nulle prééance; mais on change bien de sentiment, lorsqu'on voit le résultat de leurs Délibérations.

Il s'agissoit ici de deux points, que le Gouverneur Général avoit fort à cœur. Le premier étoit de faire trouver bon aux Villages établis au Détroit qu'on ne leur vendit plus d'eau-de-vie, dont le Conseil de Marine avoit défendu absolument la Traite. Le second étoit d'engager toutes les Nations à s'unir avec les François, pour détruire les *Outagamis*, communément appellés *les Renards*, auxquels on avoit fait grace quelques années auparavant, & qui recommençoient leurs brigandages. M. de Tonti fit d'abord répéter en peu de mots par ses Interprètes ce qu'il avoit exposé plus au long dans la premiere Assemblée, & l'Orateur Huron répondit au nom des trois Villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit au fait. Il parla lontems, & posément, s'arrêtant à chaque article, pour donner moyen à l'Interprète, d'expliquer en François, ce qu'il venoit de dire en sa Langue. Son air, le son de sa voix, & son action, quoiqu'il ne fit aucun geste, me parurent avoir quelque chose de noble & d'imposant, & il falloit que ce qu'il disoit fût bien éloquent, puisque dépouillé dans la bouche de

1721.

Juin.

l'Interprète, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage; nous en fûmes tous charmés. Je vous avoué même, que quand il auroit parlé deux heures, je ne me serois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de son Discours ne venoient point de l'Interprète, c'est que jamais cet Homme n'eût osé prendre sur soi, tout ce qu'il nous dit. Je fûs même un peu surpris, qu'il osât répéter si fidèlement, qu'il faisoit, certaines choses, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICE, Chef & Orateur Poutcouatami, reprit en peu de mots, & d'une manière très-ingénieuse, tout ce que le Premier avoit exposé plus au long, & conclut comme lui. Les Outagamis ne parlerent point; & purent approuver ce qu'avoient dit les autres.

Quel en fut le résultat.

La conclusion fut, que les François étoient les Maîtres de ne plus vendre d'eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne se peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en exposant les désordres, qu'a causés cette boisson, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zélé Missionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajouta qu'ils y étoient tellement accoutumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer; d'où il étoit aisé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adresseroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien résoudre, que dans un Conseil Général de toutes les Nations; qui recon-

D'UN VOYAGE  
noissent On-  
les convien-  
de cette gue-  
de la peine à  
çois; qui le  
aider à exte-  
avoient acco-  
Alliés, & sa-  
d'une telle c-

Le jour sui-  
gades Sauvag-  
& je comme-  
toutes les M-  
l'Ayeule de  
voir si lonter-  
Bien des cho-  
me confirmer  
déjà, que d-  
les seuls obsta-  
nes Chrétiens  
niers ordres d-  
toutes ces opp-  
qu'il alloit y  
Ceux, qui  
lage, m'assur-  
autres Sauvag-  
saim. Ce n'est  
Terrain, qu'  
voulussent le  
moins le néce-  
ourniroit une  
mande pas un

(a) C'est le nom  
des Sauvages dont  
le Gouverneur Génér-  
(b) Les Hurons

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 383  
 noissent Ononthio (a) pour leur Pere; qu'elles  
 conviendroient sans doute de la nécessité  
 de cette guerre, mais qu'elles auroient bien  
 de la peine à se fier une seconde fois aux Fran-  
 çois; qui les ayant déjà réunies, pour les  
 aider à exterminer l'Ennemi commun, lui  
 avoient accordé la paix, sans consulter leurs  
 Alliés, & sans qu'on pût sçavoir les raisons  
 d'une telle conduite.

Le jour suivant j'allai visiter les deux Bour-  
 gades Sauvages, qui sont voisines du Fort,  
 & je commençai par les Hurons. Je trouvai  
 toutes les Matrones, parmi lesquelles étoit  
 l'Ayeule de Sasterathi, fort affligées de se  
 voir si lontems privées des secours spirituels.  
 Bien des choses, que j'appris en même tems,  
 me confirmèrent dans la pensée, où j'étois  
 déjà, que des interêts particuliers étoient  
 les seuls obstacles à ce que désiroient ces bon-  
 nes Chrétiennes. Il faut esperer que les der-  
 nières ordres du Conseil de la Marine leveront  
 toutes ces oppositions. M. de Tonti m'assura  
 qu'il alloit y travailler efficacement. (b).

Ceux, qui m'avoient conduit dans ce Vil-  
 lage, m'assurèrent que sans les Hurons les  
 autres Sauvages du Détroit mourroient de  
 faim. Ce n'est certainement pas la faute du  
 Terrain, qu'ils occupent; pour peu qu'ils  
 voulussent le cultiver, ils y trouveroient au  
 moins le nécessaire: la seule Pêche leur en  
 fourniroit une bonne partie, & elle ne de-  
 mande pas un grand travail. Mais depuis

1721.  
 Juin.

En quelle  
 disposition  
 l'Auteur trou-  
 ve les Hurons  
 du Détroit.

(a) C'est le nom, que  
 les Sauvages donnent au  
 Gouverneur Général  
 (b) Les Hurons du Lié-  
 troit ont enfin obtenu un  
 Missionnaire, qui a re-  
 nouvellé parmi eux leur  
 première ferveur.

1721.

Juin.

qu'on leur a fait goûter de l'eau-de-vie, ils ne songent plus qu'à amasser des Pelleteries pour avoir de quoi s'enivrer. Le Huron plus sage, plus industrieux, plus laborieux, plus travaillant, & plus accourumé à la culture des Terres, pense plus au solide, & par son travail est en état, non-seulement de subsister, sans avoir besoin de personne, mais encore de faire subsister les autres: ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ses bonnes qualités il ne faut pas compter la désintéressement.

Réception,  
qu'on lui fait  
chez les Pou-  
teouatamis.

Je fus encore mieux reçu des Pouteouatamis Infidèles, que des Hurons Chrétiens. Ces Sauvages sont les plus beaux Hommes du Canada, ils sont d'ailleurs d'un naturel fort doux, & nous les avons toujours eu pour Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec une politesse, qui me donna bien aussi bonne opinion de son esprit, que le discours, qu'il nous avoit fait dans le Conseil. Il est véritablement Homme de mérite, & tout-à-fait dans nos intérêts.

En repassant par un Quartier du Village des Hurons, j'aperçus une troupe de ces Sauvages, qui paroissoient fort animés au jeu; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient au Plat. C'est celui de tous les jeux, qui attire le plus ces Peuples: ils en perdent quelquefois le repos, & en quelque manière de raison: ils y risquent tout ce qu'ils ont, & plusieurs ne le quittent, qu'après s'être mis presque tout nus, & après avoir perdu tout ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en a vu y engager leur liberté pour un tems. Cela prouve bien la passion, car il n'est point d'Homme

D'UN VO  
d'Hommes  
berté, que

Le jeu d  
des Osselets  
nes. Chacun  
d'abord pou  
ont la figu  
mais en les  
qu'ils étoie  
deux princ  
l'autre en bl  
fauter en l'  
table, avec  
font, & que  
Quand on n  
de jeter en l  
tous en tomb  
celui, qui a  
tie est en qua  
gagnés, à m  
de son côté. C  
leur ne donne  
fois, mais à t  
En moindre r  
Celui, qui  
jouer; le Perda  
est nommé pa  
Car on se part  
Village s'intéte  
un Village jou  
ne choisit son  
quand il veut  
chose tourne n  
coup. que l'on  
décisif, il s'élev  
paroissent comm

Tom. V.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 385  
d'Hommes au monde plus jaloux de leur li-  
berté, que nos Sauvages.

Le jeu du Plat, qu'on appelle aussi le jeu  
des Osselets, ne se joue qu'entre deux person-  
nes. Chacun a six ou huit Osselets, que je pris  
d'abord pour des noyaux d'Abriours: ils en  
ont la figure, & sont de même grandeur:  
mais en les regardant de près, je m'apperçus  
qu'ils étoient à six faces inégales, dont les  
deux principales sont peintes, l'une en noir,  
l'autre en blanc tirant sur le jaune. On les fait  
sauter en l'air, en frappant la terre, ou la  
table, avec un plat rond & creux, où ils  
sont, & qu'on fait pirouetter auparavant.  
Quand on n'a point de plat, on se contente  
de jeter en l'air les Osselets avec la main; si  
tous en tombant présentent la même couleur,  
celui, qui a joué, gagne cinq points, la par-  
tie est en quarante, & on défait que les points  
gagnés, à mesure que l'adversaire en gagne  
de son côté. Cinq Osselets d'une même cou-  
leur ne donnent qu'un point pour la première  
fois, mais à la seconde on fait raffe de tout.  
En moindre nombre on ne gagne rien.

Celui, qui gagne la partie, continuë de  
jouer; le Perdant cède sa place à un autre, qui  
est nommé par les Marqueurs de sa partie.  
Car on se partage d'abord, & souvent tout le  
Village s'intéresse au jeu: quelquefois même  
un Village joué contre un autre. Chaque par-  
tie choisit son Marqueur, mais il se retire  
quand il veut, ce qui n'arrive, que quand la  
chose tourne mal pour les Siens. Chaque  
coup, que l'on joue, surtout si c'est un coup  
décisif, il s'éleve de grands cris: les Joueurs  
paroissent comme des furies, & les Specta-

1721.

Juin.

Du Jeu du  
Plat ou des  
Osselets.

1721.

Juin.

386 JOURNAL HISTORIQUE.

teurs ne sont pas plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorsions, apostrophent les Osselets, chargent d'imprécations les Génies de la partie adverse, & tout le Village retentit de hurlemens. Si tout cela ne fait pas revenir la chance, les Perdans peuvent remettre la partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Assistance un repas de peu de valeur.

On se prépare ensuite pour retourner au combat, chacun invoque son Génie, & jette en son honneur du tabac dans le feu. On lui demande sur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on se remet au jeu, mais si les Perdans se sont mis dans la tête que ce sont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, & souvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Assistans, du moins ceux, qui sont intéressés au jeu, sont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on se querelle, qu'on se bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occasions, & dans l'yvresse, on peut juger, si à la fin de la partie les uns & les autres ont besoin de repos.

Usage superstitieux de ce jeu pour la guérison des Malades.

Il arrive quelquefois que ces parties de jeu se font par ordonnance du Médecin, ou à la prière d'un Malade; il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre; ce rêve est toujours pris pour un Commandement de quelque Génie; & alors on se prépare au jeu avec un très-grand soin. On s'assemble pendant plusieurs nuits pour s'essayer, & voir qui a la

D'UN V  
main plu  
on jeûne  
contiene  
favorable  
qu'on a e  
révées,  
bonheur  
dans de  
Si quelqu  
est à  
d'avoir u  
plus encl  
point de l  
le plat. O  
bien loin,  
mité ne lu  
porteroit s

On a sou  
trouver à c  
est, que le  
puissans de  
Village H  
appeller un  
donna le j  
Village qu  
aussitôt den  
agrément:  
fini, la Ma  
mercimens  
disoit-elle,  
rien, au co  
il faut touj  
qu'on a moi  
La mauv  
de ses Paren  
qui avoient

U E.  
es uns &  
apostro-  
recations  
t tout le  
tout cela  
s Perdans  
main, il  
te l'Assis-  
  
ourner au  
e, & jette  
u. On lui  
x. Dès que  
mais si les  
que ce sont  
qui leur ont  
ar les chan-  
nt ordinai-  
vent la nuit  
Cependant,  
moins ceux,  
ans une agi-  
êmes, qu'on  
i n'arrive ja-  
ans ces occa-  
at juger, si à  
utres ont be-  
  
parties de jeu  
ecin, ou à la  
our cela qu'un  
rêve est tou-  
ement de quel-  
re au jeu avec  
mble pendant  
& voir qui a la

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVII. 387  
main plus heureuse. On consulte son Génie, on jeûne, les Personnes mariées gardent la continence, & le tout pour obtenir un songe favorable: Tous les matins on raconte ceux, qu'on a eus, & de toutes les choses, qu'on a rêvées, & qu'on s'imagine pouvoir porter bonheur, on en fait un amas, & on les met dans de petits sachets, qu'on porte sur soi. Si quelqu'un a la réputation d'être heureux, c'est-à-dire, dans le sens de ce Peuple, d'avoir un Génie familier plus puissant, & plus enclin à faire du bien, on ne manque point de le faire approcher de celui, qui tient le plat. On va même quelquefois le chercher bien loin, & si la vieillesse, ou quelque infirmité ne lui permettoit pas de marcher, on le porteroit sur ses épaules.

On a souvent pressé les Missionnaires de le trouver à ces jeux, dans la persuasion où l'on est, que leurs Génies tutélaires sont les plus puissans de tous. Il arriva un jour dans un Village Huron qu'une Malade ayant fait appeller un Jongleur, ce Charlatan lui ordonna le jeu du plat, & marqua un autre Village que le sien pour jouer. Elle envoya aussitôt demander au Chef de ce Village son agrément: il fut accordé, on joua, & le jeu fini, la Malade fit aux Joueurs de grands remerciemens de la guérison, qu'ils lui avoient, disoit-elle, procurée. Il n'en étoit pourtant rien, au contraire elle étoit plus mal, mais il faut toujours paroître content, lors même qu'on a moins sujet de l'être.

La mauvaise humeur de cette Femme & de ses Parens tomba sur les Missionnaires, qui avoient refusé d'assister au jeu, quelque

1721.

Juin.

1721.

Juin.

in(stance, qu'on leur eût faite pour les y enga-  
ger, & dans le chagrin de leur peu de com-  
plaisance en cette occasion, on leur reprocha  
que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Gé-  
nies des Sauvages n'avoient plus aucun pou-  
voir. Ces Religieux ne manquèrent pas de  
profiter de cet aveu pour faire sentir à ces  
Infidèles la foiblesse de leurs Divinités, &  
la supériorité du Dieu des Chrétiens; mais  
outre que dans ces rencontres il est rare qu'on  
soit assez bien disposé pour entendre raison,  
ces Barbares répondent froidement: « Vous  
avez vos Dieux, & nous avons les nôtres :  
c'est un malheur pour nous, qu'ils ne soient  
pas aussi puissans que les vôtres.

Le Détroit est une des Contrées du Ca-  
nada, où un Botaniste pourroit faire plus de  
découvertes. J'ai déjà observé que tout le  
Canada produit une grande quantité de Sim-  
ples, qui ont de grandes vertus. On ne doute  
pas que les neiges n'y contribuent beaucoup,  
mais il y a ici une variété de terroir, qui  
jointe à la douceur du Climat, & à la liberté,  
qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la  
Terre, parce que le Pays est plus découvert,  
bonne lieu de croire que les Plantes y ont  
plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'herbe  
à la Puce, &  
de ses effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernière-  
ment la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre  
par-tout, & dont la connoissance est des plus  
nécessaires aux Voyageurs, non pas pour ses  
bonnes qualités, car je ne lui en ai encore  
vû attribuer aucune, mais parce qu'on ne  
sçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'Herbe à  
la Puce, mais ce nom n'est pas assez expressif  
pour marquer les effets, qu'elle produit. Ces

B'UNV  
effets so  
tempéran  
en est m  
les uns,  
qués d'un  
quinze jo  
gale fore  
mangeail  
sur d'autr  
alors la p  
couverte  
les mains  
point enco  
au bout de  
Il croît  
plein sol,  
touteur de  
plus petits  
lens confits  
poison me  
tems un an  
sure des Ser  
à l'instant s  
& immanq  
le Pays cont  
jusqu'enviro  
après quoi  
tiers, & mo  
cinq ou six l  
au Sud-Oues  
ries, qui s'o  
tout sens, 8  
prodigieuse d  
parlé plus d'u

Jun.

effets sont plus ou moins sensibles, selon le tempérâment de ceux, qui la touchent: il en est même, sur qui elle ne fait rien: mais les uns, en la regardant seulement, sont attâqués d'une fièvre violente; qui dure plus de quinze jours, & qui est accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande démangeaison par tout le corps. Elle n'opere sur d'autres, que quand ils la touchent; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de lépre. On en a vu, qui en avoient les mains toutes perduës. On n'y connoît point encore d'autre remede, que la patience; au bout de quelque tems tout se dissipe.

Des Citrons du Détroit.

Il croît aussi au Détroit des Citronniers en plein sol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils sont plus petits, & d'un goût fade: ils sont excellens confits. La racine de cet Arbre est un poison mortel & très-subtil, & en même tems un antidote souverain contre la morsure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'instant sur la playe: ce remede est prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conserve, dit-on, toute sa beauté jusqu'environ dix lieuës dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou six lieuës, en tirant vers le Lac Erië au Sud-Ouest, on découvre d'immenses Prairies, qui s'étendent plus de cent lieuës en tout sens, & qui nourrissent une quantité prodigieuse de ces Bœufs, dont je vous ai déjà parlé plus d'une fois.

Je suis, &c.

R iij

1721.

Juin.

## DIX-HUITIÈME LETTRE.

*Plusieurs traits du caractère, des usages, & du Gouvernement des Sauvages.*

Au Détroit, ce quatorzième de Juin, 1721.

MADAME,

APRÈS avoir fermé ma dernière Lettre ; & l'avoir remise à une Personne, qui descendoit à Québec, je me dispoisois moi-même à poursuivre mon Voyage, & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin, & par le peu de précautions de ceux, qui me conduisent, me voici de retour au Fort de Pontchartrain, où je crains beaucoup d'être obligé de rester encore plusieurs jours. Ce sont de ces contretems, auxquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens, ils ne sont jamais pressés, & sont fort négligens à prendre leurs mesures. Mais comme il faut tirer parti de tout, je vais profiter de ce retardement, pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages, & de leur façon de se conduire dans les affaires. Cette conuoissance vous mettra plus en état de comprendre bien des choses, que j'aurai occasion de vous dire dans la suite.

Je m'entendrai pourtant le moins que je pourrai sur ce sujet : premièrement, parce que tout n'y est pas fort intéressant; en second lieu, parce que je ne veux rien vous écrire,

D'UN V  
qui ne fo  
& qu'il n  
dont la fi  
au moins  
soupçon  
foi à tout  
enfin asse  
choses dan  
demande u  
longue ha  
vous dirai  
& cela m'  
suite dans  
fera pas di  
tout assez  
merai mes  
instruit.

Il faut c  
voit nos Sa  
vre en eux  
des principe  
duite, les m  
ils se gouver  
ve, n'ont pr  
D'ailleurs les  
futes, qui le  
les vestiges  
gieux, qu'ils  
à cette Divin  
ces, qu'on ren  
tions les plu  
Croyance, &  
vent les reme  
croit, dans le  
à leur conver  
tés, qu'on no

U B  
TRE.  
ages, &  
es.  
n, 1711.

re Lettre ;  
ui descen-  
i-même à  
embarquai  
ai pas été  
autions de  
i de retour  
ains beau-  
e plusieurs  
auxquels il  
Canadiens  
fort négligés  
s comme il  
profiter de ce  
vous entre-  
ages, & de  
les affaires.  
plus en état  
que j'aurai  
oins que je  
ment, parce  
t; en second  
vous écrire,

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 391  
qui ne soit appuyé sur de bons témoignages,  
& qu'il n'est pas aisé de trouver des personnes,  
dont la sincérité soit hors de toute atteinte,  
au moins d'exagération; ou qu'on ne puisse  
soupçonner d'avoir trop légèrement ajouté  
foi à tout ce qu'on leur a débité; ou qui ayent  
ensin assez de discernement, pour saisir les  
choses dans leur vrai point de vûë; ce qui  
demande un long séjour dans le Pays, & une  
longue habitude avec ses Habitans. Je ne  
vous dirai donc rien de moi sur cet article,  
& cela m'empêchera de mettre beaucoup de  
suite dans ce que je dirai: mais il ne vous  
sera pas difficile de rassembler, & de faire un  
tout assez régulier des traits, dont je par-  
lerai mes Lettres, à mesure, que j'en serai  
instruit.

Il faut convenir, Madame, que plus on  
voit nos Sauvages de près, & plus on décou-  
vre en eux de qualités estimables. La plupart  
des principes, qui servent à regler leur con-  
duite, les maximes générales, sur lesquelles  
ils se gouvernent, & le fond de leur caracte-  
re, n'ont presque rien, qui sente le Barbare.  
D'ailleurs les idées, quoiqu'entièrement con-  
fuses, qui leur sont restées d'un premier Etre,  
les vestiges presque effacés du Culte Reli-  
gieux, qu'ils paroissent avoir autrefois rendu  
à cette Divinité suprême; & les foibles tra-  
ces, qu'on remarque, jusques dans leurs ac-  
tions les plus indifférentes, de l'ancienne  
Croyance, & de la Religion primitive, peu-  
vent les remettre plus facilement qu'on ne  
croit, dans le chemin de la Vérité, & donner  
à leur conversion au Christianisme des faci-  
lités, qu'on ne rencontre pas, ou qui sont

1721.  
Juin.



Les Sauva-  
ges du Canada  
sont plus aisés  
à convertir,  
que les Na-  
tions les plus  
poliées.

1721.

Juin.

contre-balancées par de plus grands obstacles ; dans les Nations les plus civilisées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas , que la politesse , les lumières , les maximes d'Etat , forment dans celle-ci un attachement & une prévention pour leur fausse croyance ; que toute l'habileté , & tout le zele des Ouvriers Evangeliques , ont bien de la peine à détruire , qu'il faut que la Grace agisse plus puissamment sur des Infidèles éclairés , que leur présomption aveugle presque toujours , que sur ceux , qui ne lui opposent que des lumières bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plupart des Peuples de ce Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique , dont la forme varie presque à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait son Chef indépendant de tous les autres de la même Nation , & de qui les Sujets dépendent en très-peu de choses , néanmoins il ne se conclut aucune affaire de quelque importance , que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie , les *Sagamos* étoient plus absolus , & il ne paroît pas qu'ils fussent obligés , comme les Chefs le sont presque par-tout ailleurs , de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire , ils titoient une espee de tribut de leurs Sujets , & ne mettoient nullement leur grandeur , à ne se rien réserver pour eux. Mais il semble , que la dispersion de ces Sauvages Acadiens , & peut-être aussi leur Commerce avec les François ; ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de se gouverner , dont **LESCARBOT** & **CHAMPLAIN** sont les seuls , qui nous ayent donné quelque détail.

D'UN VO  
Plusieur  
les , ou T  
à ce qu'il p  
néanmoins  
du moins  
premiere ,  
les deux au  
de cette Tr  
se traite qu  
lées , sans  
Chef séparé  
affaires , qu  
Chefs se réu  
Tribu porte  
tion entière  
nom , & dor  
l'on veut les  
trement les  
res , si ce n  
en fassent sub  
Ainsi la M  
du *Porc-Epi* :  
de l'*Ours* , ou  
rien sur cela  
leurs Animaux  
chaque Bourga  
remment cette  
Auteurs des R  
d'observer qu  
tions , de Trib  
maux , il y en  
fondement dan  
que événement  
*Hurons Tiannon*  
Tribu , s'appell  
du *Petun* , & i

Plusieurs Nations ont chacune trois Familles, ou Tribus principales, aussi anciennes, à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont néanmoins une même Souche, & il y en a du moins une, qui est regardée comme la premiere, qui a une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux de cette Tribu; au lieu qu'entr'elles; on ne se traite que de Cousins. Ces Tribus sont mêlées, sans être confonduës, chacune a son Chef séparé dans chaque Village; & dans les affaires, qui interessent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal, & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque, ou si l'on veut ses armoiries. On ne signe point autrement les Traités, qu'en traçant ces figures, si ce n'est que des raisons particulieres en fassent substituer d'autres.

Ainsi la Nation Huronne, est la Nation du *Porc-Epi*: la premiere Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou du *Chevreuil*, les Auteurs varient sur cela; les deux autres ont pris pour leurs Animaux le *Loup* & la *Tortue*; enfin chaque Bourgade a aussi le sien, & c'est apparemment cette variété, qui a désorienté les Auteurs des Relations. D'ailleurs il est bon d'observer qu'outre ces distinctions de Nations, de Tribus, de Bourgades par les Animaux, il y en a encore d'autres, qui ont leur fondement dans quelque usage, ou dans quelque événement particulier. Par exemple, les Hurons *Tionnontatez*, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation du *Petun*, & nous avons un Traité, où ces

1721.

Juin.

Observation  
sur les noms  
des Chefs.

Sauvages, qui étoient alors à Michillimackinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor.

La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette différence néanmoins, que la Famille de la Tortuë y est divisée en deux, qu'on appelle *la grande & la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'est, pour ainsi dire, que de représentation, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulièrement, & qui est comme un titre de dignité. Ainsi l'un est appelé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisième, qui leur est personnel. Mais je croirois assez que cela n'est en usage que dans les Nations, où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui, qui le représente, doit faire un festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il y a néanmoins tel nom personnel si célèbre, que nul n'ose se l'approprier, ou qui est du moins fort lontems sans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle resusciter celui, qui le portoit.

De la Succession & de l'Élection des Chefs.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'Élection & de l'installation se réduit à des festins, accompagnés de danses & de chants

D'UN VO  
Le Chef él  
le panégyr  
ce, & d'in  
rons, où c  
cession se  
qu'à la mo  
qui lui suc  
à son défaut  
féminine.  
teindre, la  
ou de la Na  
davantage,

Il faut av  
& si le Che  
& si le Che  
parvenu, on  
toute l'autori  
du Mineur. E  
pas de grand  
font toujours  
qu'ou ils doit  
me qu'ils prie  
commandent  
bornes du per  
c'est la raison  
nement est d'a  
sance est plus  
dre qu'il ne dég

Il y a plus  
choisir un Co  
Chef, qui doit  
avis duquel le  
rendre. Ces Co  
avoir l'œil su  
particulierem  
marquer l'emple  
a Conseil gén

UE  
illimaki-  
gure d'un

Animaux,  
être une  
annoins,  
divisée en  
petite Tor-  
n porte le  
on ne lui  
e même du  
chaque Vil-  
est, pour  
ils en ont  
articulière-  
de dignité.  
e, l'autre,  
ont un troi-  
is je croirois  
dans les Na-  
héréditaire.  
ont toujours  
ouveau Chef,  
e représente,  
s, prononcer  
chanter sa  
om personnel  
proprier, ou  
sans être re-  
pelle resuscit-  
où regne la  
g de Chef est  
nie de l'elec-  
uit à des fel-  
& de chants

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 395  
Le Chef élu ne manque aussi jamais de faire  
le panégyrique de celui, dont il prend la pla-  
ce, & d'invoquer son Génie. Parmi les Hu-  
rons, où cette dignité est héréditaire, la suc-  
cession se continue par les Femmes, en sorte  
qu'à la mort du Chef, ce n'est pas son Fils,  
qui lui succede, mais le Fils de sa Sœur, ou  
à son défaut, son plus proche Parent en ligne  
féminine. Si toute une Branche vient à s'é-  
teindre, la plus noble Matrone de la Tribu,  
ou de la Nation choisit le Sujet, qui lui plaît  
davantage, & le déclare Chef.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner, & leur pou-  
& si le Chef héréditaire n'y est pas encore voir.  
parvenu, on lui donne un Régent, qui a  
toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom  
du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent  
pas de grandes marques de respect, & s'ils  
sont toujours obéis, c'est qu'ils sçavent jus-  
qu'ou ils doivent commander. Il est vrai mé-  
me qu'ils prient, ou proposent plutôt qu'ils ne  
commandent, & que jamais ils ne sortent des  
bornes du peu d'autorité, qu'ils ont. Ainsi  
c'est la raison, qui gouverne, & le gouver-  
nement est d'autant plus efficace, que l'obéis-  
sance est plus libre, & qu'on n'a pas à crain-  
dre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Il y a plus, chaque Famille a droit de se  
choisir un Conseiller, & un Assistant du  
Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans  
avis duquel le Chef ne sçauoit rien entre-  
prendre. Ces Conseillers sont sur-tout obligés  
d'avoir l'œil sur le trésor public, & c'est  
particulièrement à eux, qu'il appartient d'en  
marquer l'emploi. Leur réception se fait dans  
le Conseil général, mais on n'en donne point

1721.

Juin.

1721.

Juin.

Du Corps des  
Anciens.

avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Ce Corps de Conseillers, ou Assistans, est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu savoir quel est précisément cet âge. Le dernier est des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs  
de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déjà commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espèce de Général sans caractère, sans autorité réelle, qui ne peut ni récompenser, ni punir, que ses Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, sans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit: tant il est vrai que parmi des Hommes, qui se conduisent par la raison, & qui sont guidés par l'honneur & le zèle de la Patrie, l'indépendance ne détruit point la subordination, & que souvent l'obéissance libre & volontaire est toujours celle, sur laquelle on peut plus sûrement compter. Au reste les qualités requises pour un Chef de

D'UN  
Guerre (s  
teressé. I  
sans peir  
noir ces

Les Fe  
tous les l  
en excep  
où elle  
Mais si t  
ment con  
parlent a  
bien qu'e  
important  
tout se fa  
soient que  
dit, Mad  
des Huro  
pu obteni  
est une be  
Femmes s  
pourtant a  
déliberent  
dans le Co  
le résultat  
en font le  
posé des A  
rence que  
avec les res  
Guerriers  
qui est de  
rien conclu  
Nation ou  
miné & ar  
qui juge en  
Il faut e  
Assemblées

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVIII. 397  
Guerre sont d'être heureux, brave, & désintéressé. Il n'est pas étonnant, qu'on obéisse sans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caractères.

1721

Juin.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, si on en excepte le Canton Iroquois d'Onneyouth, où elle est alternative entre les deux Sexes. Mais si tel est le droit, la pratique y est rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles sachent, & rarement une affaire importante leur est communiquée, quoique tout se fasse en leur nom, & que les Chefs ne soient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pu obtenir un Missionnaire pour sa Bourgade, est une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes se réduit à bien peu de chose. On m'a pourtant assuré que ce sont encore elles, qui délibèrent les premières sur ce qu'on propose dans le Conseil, & qu'elles donnent ensuite le résultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conseil Général, composé des Anciens; mais il y a bien de l'apparence que tout cela se fait pour la forme & avec les restrictions, que je viens de dire. Les Guerriers consultent aussi entr'eux sur tout ce qui est de leur ressort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intéresse la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conseil des Anciens, qui juge en dernière instance.

Il faut convenir qu'on procède dans ces Assemblées avec une sagesse, une maturité, ces Sagesse de Conseils.

1721,

Juin.

une habileté, je dirai même communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athènes & au Sénat de Rome, dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'est qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes passions, qui ont si souvent été la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages sur le bien public. Les Intéressés ne laissent pas de faire jouer bien des ressorts, & d'employer un manège, dont on auroit peine à croire capable des Barbares, pour venir à bout de leurs desseins. Il est encore vrai qu'ils ont tous au souverain degré le grand art de cacher leur marche: mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur sont les principaux mobiles de toutes leurs Entreprises. Ce qu'on ne peut excuser en eux, c'est que le plus souvent ils mettent leur honneur à se venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le seul Christianisme peut bien corriger, & que toute notre politesse & notre Religion ne corrigent pas toujours.

Des  
Orateurs.

Orateur. Chaque Tribu a son Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guères que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conseils publics, & dans les Assemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteste, ils ont une connoissance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur ministère, & une dextérité à mettre leur bon droit sur tout son avantage, qui ne peut aller plus. Sur quelques occasions les Femmes ont des Ora-

DUN VO  
teur, qu  
étoit uni

Des Pe  
rien, n  
n'ont point  
semble  
uns avec l  
naturellen  
sans action  
de quoj s  
que nos S  
qu'ils ont  
Ce sont de  
veller, de  
réciproque  
des invitat  
sur la mor  
considérabl  
té, une att  
pacité dign  
& elles le  
roit; car ce  
presque tou  
& le motif  
qu'un voile  
rieux.

La Natio  
siècles y fai  
quoise. Ses  
sur la plupart  
cune d'elle n  
& de pacifiqu  
devenue form  
Mais rien n'a  
midable, q  
qu'elle soit b

teur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interprète.

Jun.

Des intérêts de ces Peuples.

Des Peuples, qu'on peut dire ne posséder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point l'ambition de s'étendre, devroient, à ce qu'il semble, avoir peu de choses à démêler les uns avec les autres. Mais l'esprit de l'Homme naturellement inquiet ne sçauroit demeurer sans action, & il est ingénieux à se procurer de quoi s'occuper. Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages négocient sans cesse, & qu'ils ont toujours quelque affaire sur le tapis. Ce sont des Traités à conclure, ou à renouveler, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la guerre, des complimens sur la mort d'un Chef, ou d'une Personne considérable. Tout cela se fait avec une dignité, une attention, j'ose même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes, & elles le sont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela, ont presque toujours des instructions secrètes, & le motif apparent de leur députation n'est qu'un voile, qui en cache un autre plus sérieux.

La Nation du Canada, qui depuis deux siècles y fait la première figure, est l'Iro-Iroquois. Ses succès à la guerre lui ont donné sur la plupart des autres une supériorité, qu'aucune d'elle n'est plus en état de lui disputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle est devenue fort inquiète & fort intrigante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de sa situation, qu'elle sçut bientôt reconnoître, & dont elle

1721.

JULI.

a très-bien sçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres seroient obligés de la ménager, & il est vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etablissement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Persuadée de son côté que si l'une de ces deux Nations prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé le secret de balancer leurs succès, & si l'on fait réflexion que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille Combattans, & que depuis longtems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y suppléer que par beaucoup d'habileté & d'adresse.

Du gouver-  
nement des  
Villages.

Pour ce qui est des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduisent à très-peu de choses, & sont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement jusques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque peu importante qu'elle soit, est longtems en délibération: tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne se décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait sous main quelque présent à un Ancien pour s'assurer de son suffrage, on est sûr de l'obtenir, dès que le présent est accepté. Il est presque inouï qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette sorte; mais il ne le prend pas aisément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les jeunes Gens entrent de bonne heure en connoissance des affaires, ce qui

D'UN VO  
tes tend s  
sommes en  
leur prem  
leur inspi  
soin de for  
ne puisse s

Le plus  
c'est qu'il  
minelle pa  
défaut n'a  
tes, qu'il a  
de nos pass  
désordres,  
Civile, c'e  
que point d  
gent point  
fort peu du

On peut e  
la maniere,  
ils ne sçaven  
tant qu'ils s  
point de rais  
dans le princ  
le Jugement  
pouvoir rais  
maîtres de le  
vent répondre  
maximes, ju  
yvrognes, sa  
de les blesser  
disent-ils, q  
ridicule de ce  
qu'ils font.

En un mot  
tement conva  
libre, qu'aucu

tes rend sérieux & mûrs dans un âge, où nous sommes encore enfans; cela les intéresse dès leur première jeunesse au bien public, & leur inspire une émulation, qu'on a grand soin de fomentier, & dont il n'est rien, qu'on ne puisse se promettre.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'est qu'il n'y a presque point de Justice Criminelle parmi ces Peuples; à la vérité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes suites, qu'il auroit parmi nous; le grand ressort de nos passions, & la source principale des désordres, qui troublent le plus la Société Civile, c'est-à-dire, l'intérêt, n'ayant presque point de force sur des Gens, qui ne songent point à trahisseries, & s'embarassent fort peu du lendemain.

Ses défauts;

On peut encore leur reprocher avec justice la manière, dont ils élèvent leurs Enfans: ils ne savent ce que c'est, que de les châtier; tant qu'ils sont petits, on dit qu'ils n'ont point de raison, & les Sauvages ne sont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement; quand ils sont dans un âge à pouvoir raisonner, on prétend qu'ils sont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à personne. On pousse ces deux maximes, jusqu'à se laisser maltraiter par des yvrognes, sans même se défendre, de peur de les blesser: *Pourquoi leur faire du mal*, disent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, *ils ne savent ce qu'ils font*.

En un mot, ces Américains sont parfaitement convaincus, que l'Homme est né libre, qu'aucune Puissance sur la Terre n'a

1741.

Juin

402 JOURNAL HISTORIQUE

droit d'attenter à sa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de sa perte. On a même eu bien de la peine à détromper sur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre, que par une suite de la corruption de notre nature, qui est l'effet du péché, la liberté effrenée de faire le mal differe peu d'une espece de nécessité de le commettre, vû la force du penchant, qui nous y porte; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre premiere liberté, en paroissant nous la ravir. Heureusement pour eux, l'expérience ne leur fait pas sentir sur bien des articles essentiels toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoissances étant plus bornées que les nôtres, leurs desirs le sont aussi davantage: réduits au simple nécessaire, auquel la Providence a suffisamment pourvu, à peine ont-ils l'idée du superflu.

Après tout, c'est un grand désordre que cette tolérance, & cette impunité; c'en est un aussi, que ce défaut de subordination, qui se remarque dans le Public, & encore plus dans le Domestique, où chacun fait ce qu'il veut; où le Pere, la Mere, & les Enfans vivent souvent comme des personnes rassemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entr'eux; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, sans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que si c'étoient des Etrangers; où les Enfans sont élevés dans une indépendance entiere; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la nature, ni les plus indispensables devoirs de la Société.

D'UN VO

Si dans l  
vernées, &  
Religion to  
quelquesfois  
rent l'hum  
& les Loix  
que le crim  
suivi du ch  
Nation, qu  
ricide même  
il encore plu  
nité est une  
& qui sent  
ourtant en  
dont je parle  
l'esprit de no  
Non-seule  
Personne, q  
n'est point n  
doit pas être  
core, qu'il es  
défendre con  
Enfant; bien  
n'y va point d  
risque d'être e  
s'il est possible  
Sauvage en tui  
étoit yvre, &  
l'être, quand  
coups, on se  
ret le mort; c  
Meurtrier ne s  
S'il étoit de sa  
qu'il avoit de b  
cette extrémi  
voit point,

Si dans les Nations les plus sagement gouvernées, & qui sont retenues par le frein d'une Religion toute sainte, on ne laisse pas de voir quelquefois de ces Monstres, qui deshonoreroient l'humanité, ils y font du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'est que le crime d'un Particulier, quand il est suivi du châtement, devient le crime de la Nation, qui le laisse impuni, comme le parricide même l'est, parmi les Sauvages; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'est, cette impunité est une tache, que rien ne peut laver, & qui sent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quelques exceptions, dont je parlerai bientôt; mais en général, l'esprit de nos Sauvages est tel.

Non-seulement ils sont persuadés qu'une Personne, qui n'est pas en son bon sens, Principes, sur quoi elle est établie. n'est point répréhensible, ou du moins ne doit pas être punie; mais ils s'imaginent encore, qu'il est indigne d'un Homme, de se défendre contre une Femme, ou contre un Enfant; bien entendu apparemment, lorsqu'il n'y va point de la vie; ou qu'il n'y a point de risque d'être estropié, encore prend-on alors, s'il est possible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tué un autre de sa Cabanne, s'il étoit ivre, & souvent fait-on semblant de s'en fâcher, quand on veut faire de semblables coups, on se contente de plaindre & de pleurer le mort; c'est un malheur, dit-on, le Meurtrier ne sçavoit pas ce qu'il faisoit. S'il étoit de sang froid, on suppose aisément, qu'il avoit de bonnes raisons, pour en venir à cette extrémité. S'il est évident qu'il n'en avoit point, c'est à ceux de sa Cabanne,

1721.

Juin.

comme les seuls intéressés, à le châtier; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'est sans aucune forme de Justice; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particulier; quelquefois un Chef sera bien aise de profiter de l'occasion de se défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'est point puni d'une manière, qui satisfasse à la Justice, & qui établisse la sûreté & la tranquillité publiques.

Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabannes, auroit cependant toujours des suites fâcheuses, souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combustion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'est pourquoi dans ces rencontres le Conseil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'est ordinairement le Public, qui fait les présens, & toutes les démarches nécessaires auprès de la Famille offensée. La prompté punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & si les Parens du Mort peuvent l'avoir en leur Puissance, il leur est permis d'en faire ce qu'ils veulent; mais la Cabanne croit qu'il n'est pas de son honneur de le sacrifier, & souvent le Village, ou la Nation ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle  
manière les  
Hurons punissent l'Assassinat.

J'ai lû dans une Lettre du P. de Brebeuf, qui a lontems vécu parmi les Hurons; que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les assassins en cette manière. Ils étendoient le corps mort sur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de se tenir plusieurs jours de suite immédiatement

D'ON VOY  
au-dessous,  
loit de ce C  
mais encore  
auprès de l  
considérable  
il n'obtient d  
Mais le Mil  
faisoit par a  
seulement u  
Intéressés, q  
en leur puiss

Quoiqu'il  
parmi tous  
les Parens d'u  
c'est de le re  
Guerre; alor  
adopté: A en  
funt, & fait  
occupe la pla  
crimes odieux  
de mort, du n  
tels sont les M

Quiconque  
sûreté nulle pa  
quand on s'est  
tion, pour l'ob  
après quoi il e  
Prisonniers de  
paravant le con  
n'oseroit le ret  
assommés, ava  
à peu près de n  
eurs Familles,  
Famille même,  
Parmi les Hu  
dérober, & q

au-dessous, & de recevoir tout ce qui décou-  
 loit de ce Cadavre, non-seulement sur soi,  
 mais encore sur son manger, qu'on mettoit  
 auprès de lui, à moins que par un présent  
 considérable, fait à la Cabanne du Deffunt,  
 il n'obtint de garantir ses vivres de ce poison.  
 Mais le Missionnaire ne dit point, si cela se  
 faisoit par autorité publique, ou si c'étoit  
 seulement une représaille, dont usoient les  
 Intéressés, quand ils pouvoient avoir l'Assassin  
 en leur puissance.

Quoiqu'il en soit, le moyen le plus usité  
 parmi tous les Sauvages pour dédommager  
 les Parens d'un Homme, qui a été assassiné,  
 c'est de le remplacer par un Prisonnier de  
 Guerre; alors ce Captif est presque toujours  
 adopté: il entre dans tous les droits du Dé-  
 funt, & fait bientôt oublier celui, dont il  
 occupe la place. Il est néanmoins quelques  
 crimes odieux, qui sont sur le champ punis  
 de mort, du moins parmi quelques Nations,  
 tels sont les Maléfices.

Quiconque en est soupçonné, n'est en  
 sûreté nulle part; on lui fait même subir,  
 quand on s'est saisi de lui, une sorte de ques-  
 tion, pour l'obliger à nommer ses Complices,  
 après quoi il est condamné au supplice des  
 Prisonniers de Guerre; mais on demande au-  
 paravant le consentement de sa Famille, qui  
 n'oseroit le refuser. Les moins criminels sont  
 assommés, avant que d'être brûlés. On traite  
 à peu près de même ceux, qui deshonnorent  
 leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'est la  
 Famille même, qui en fait justice.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins  
 dérober, & qui le faisoient avec une dex-  
 les trouvées,

Punition des  
Magiciens.



Reglement  
pour les chò-

1721.

Juin.

terité, dont nos plus habiles Filoux se feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit découvert le Volcur, non-seulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout-ce qui étoit dans sa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. D'ailleurs, pour éviter toutes les contestations, qui pouvoient naître à ce sujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute chose trouvée, n'y eût-il qu'un instant, qu'elle eût été perdue, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvu que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déjà réclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la supercherie de la part du Premier, on l'obligeoit de restituer; ce qui occasionnoit quelquefois des dissensions assez difficiles à terminer: voici un trait assez singulier en ce genre.

Trait singulier à l'occasion d'une chose trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un collier de Porcelaine, qui valoit environ dix écus de notre monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermée dans un petit sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit suspendu son sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en aperçut, & qui avoit grande envie de lui escamoter son collier, crut l'occasion favorable de s'en saisir, sans qu'on pût l'accuser de vol: elle ne le perdit point de vûe, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant passée dans le Champ voisin, elle courut à l'Arbre, prit le sac, & se mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourna sa tête, & dit que ce sac lui appartenait

D'UN VOY  
que c'est ell  
qu'elle ne l'a  
intention ét  
travail; sa  
pas des inten  
Champ, sans  
censée l'avo  
Après bien  
Femmes, qu  
mor desoblig  
un Arbitre,  
dont voici qu  
dans la rigue  
celle, qui l'a  
sont telles, q  
être taxée d'a  
celle, qui le r  
que petit prés  
penser de lui f  
serent à ce Jug  
que la crainte  
autant de pouv  
qu'en auroit la  
général ces Pe  
plus par les prin  
autre motif.  
Ce. que je v  
vous en donner  
dit plus haut qu  
d'un meurtre, le  
soumissions pour  
rager les Intér  
cela même a plu  
désordres, que les  
n'est pourtant plu  
actions coûtent

que c'est elle, qui l'a suspendu à un Arbre, qu'elle ne l'a ni perdu, ni oublié, & que son intention étoit de le reprendre à la fin de son travail; sa Partie lui répond, qu'on ne juge pas des intentions, & qu'étant sortie de son Champ, sans avoir repris son sac; elle étoit censée l'avoir oublié.

Après bien des contestations entre ces deux Femmes, qui ne se dirent pourtant pas un mot défobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont voici quelle fut la décision: "A juger ce dans la rigueur, dit-il, le sac appartient à celle, qui l'a trouvée; mais les circonstances sont telles, que si cette Femme ne veut pas être taxée d'avarice, elle le doit rendre à celle, qui le réclame, & se contenter de quel que petit présent, que celle-ci ne peut se dispenser de lui faire." Les deux Parties acquiescèrent à ce Jugement; & il est bon d'observer que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir sur l'esprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtement, & qu'en général ces Peuples se conduisent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Ce que je vais vous ajouter, Madame, Combien les Sauvages sont sensibles au point d'honneur, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les suites d'un meurtre, le Public se charge de faire les point d'honneur. soumissions pour les coupables, & de dédommager les Intéressés: croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces désordres, que les Loix les plus sévères? Rien n'est pourtant plus vrai: car comme ces satisfactions coûtent beaucoup à des Hommes,

1721.

Juin.

dont la fierté passe tout ce qu'on en peut dire ; le Criminel est plus sensible à la peine, où il voit le Public à son sujet, qu'il ne le seroit à la sienne propre, & le zèle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puissamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des supplices.

D'ailleurs il est certain que l'impunité n'a pas toujours régné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis. & nos premiers Missionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils sçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui deshonoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le sang du Coupable. Le Pere de Brebeuf aperçut un jour un jeune Huron, qui assommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette violence. » C'est ma Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a volé, je veux expier par sa mort l'affront, qu'elle m'a fait, & à toute notre Famille » On me demande ma Lettre, & je finis en vous assurant que je suis, &c.



LETTRE

QUE  
peut dire ;  
ine, où il  
le seroit à  
onneur de  
iffamment  
e la crainte

impunité n'a  
tant qu'elle  
missionnaires  
l'ancienne  
nt réprimer  
a toujours  
si deshono-  
oit en droit  
du Coupa-  
un jour un  
e Fille ; il  
demande ce  
C'est ma  
llé a volé,  
ont, qu'elle  
e » On me  
n vous assu-

LETTRE



**CARTE**  
**DES LACS DU CANADA**

Dressée sur les Manuscrits du Depost  
 des Cartes, Plans et Journaux de la Marine  
 et sur le Journal du R.P. de Charlevoix.

Par N. BELLIN Ingenieur et Hydrographe  
 de la Marine 1744



Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Ce Canton est entièrement inconnu.



LAC HURON

PAYS DES HURONS

HURONS

LAC ONTARIO

LAC ERIE

PAYS DES TERMI-CAMINGS

PAYS DES NIPISSINGS

PAYS DES OUAOUAIS

PAYS DU QUOIS

PAYS DES IROUOIS

SAUTHEURS

Ile Manitoulin

Lac Nipissing

Lac Temiscaming

Lac Ontario

Mataouan

Lac Taronto

Lac Ontario

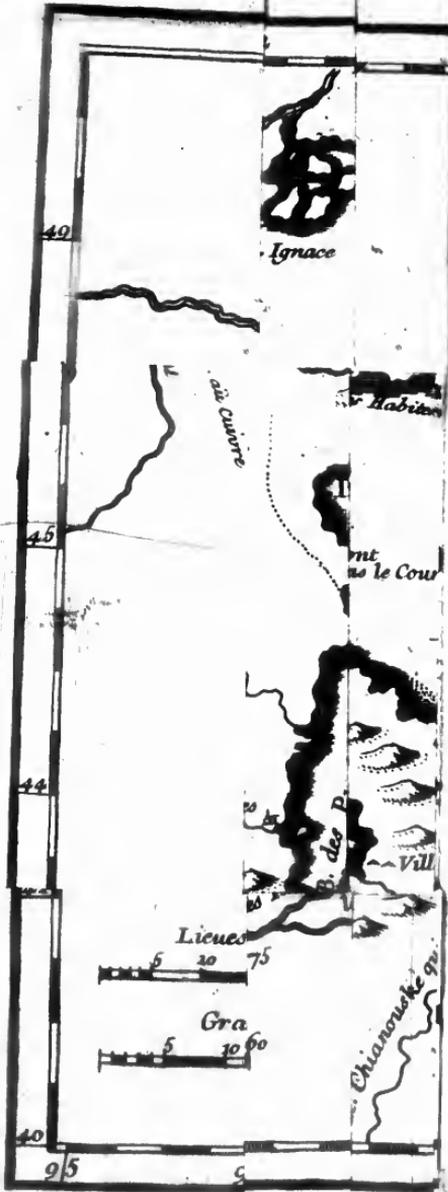
Lac 5. Igon

Lac de St. Claire

Sault de Niagara

Lac Charouille

Lac de la Trinité



D'UN VOY

DIX-N

Voyage de  
cription de

A Michil

M A D

CE fut le  
partis enfin  
train du Dé  
Soleil. A pe  
orage accom  
contraignit  
& nous passa  
le lendemain  
traverser le  
verse n'est co  
Pays me par  
chemin on la  
qui a bien un  
chure ; on l'a  
parce que des  
fugierent per  
la droite ; &  
autre , dont l  
qu'on remon  
contrer aucu  
les Rivieres  
son nom.

La route de

Tom. V.

## DIX-NEUVIÈME LETTRE.

*Voyage du Déroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.*

A Michillimakinac, ce 30. Juin, 1721.

MADAME,

CE fut le dix-huitième de ce mois que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Déroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë, qu'un orage accompagné d'un déluge de pluye, me contraignit de gagner la Terre bieu mouillé, & nous passâmes la nuit fort mal à notre aise : le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverser le Lac de Sainte Claire, cette traverse n'est cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laisse sur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à son embouchure ; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugièrent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & presque vis-à-vis il y en a une autre, dont l'entrée est une fois plus large, & qu'on remonte quatre vint lieuës sans rencontrer aucun Rapide, ce qui est rare dans les Rivieres de ce Pays : on n'a pu me dire son nom.

La route depuis le Fort du Déroit jusqu'à

Tom. V.

1721.

Juin.

la fin de la traversé, est Est-Nord-Est : de-là on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud pendant quatre lieuës, au bout desquelles on trouve à main droite un Village de Missisaguez, placé sur un terrain fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable situation, qui se puisse voir. De-là jusqu'au Lac Huron, on compte douze lieuës, & le Pays est toujours charmant. C'est un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, séparées par de belles Prairies, & semé d'Isles, dont quelques-unes sont assez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Est, & à l'entrée du Lac Huron la route est au Nord pendant douze autres lieuës.

Soin, que les jeunes Sauvages prennent de se payer,

En faisant la traversé du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & sur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le passage, qu'il me demandoit : mais il ne me fut que d'un médiocre secours. En récompense il me divertit beaucoup, jusqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva sur notre tête, commença à m'inquiéter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à sa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prit son miroir, pour voir si le mouvement de ses bras n'avoit rien dérangé dans l'économie de son ajustement, ou si la sueur n'avoit pas altéré les traits, qu'il s'étoit formés sur son visage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne sçai s'il esperoit d'arriver au Village des Missisaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête; mais nous ne pûmes par-

D'UN V  
aller si lo  
chions p  
traverse  
Sauvage  
de ce cor  
lent aisé  
il prétend  
sa beauté  
avoit bien  
son natu  
l'avois tr  
bizarre as  
tant coût  
peindre le  
tout les j  
cette par  
demie jou  
pour aller  
& qui s'en  
d'eux-mêm  
un mot.

Nous en  
unième ver  
y eûmes d'a  
de l'Esturge  
Tonnerre,  
se contenta  
qu'à près de  
mais le vint  
nous empêch  
notre Canot  
ment, parce  
de Roche, c  
couvert d'un  
coup loin au  
nos Canadien

ORIQUE  
Nord-Est : de-là  
squ'au Sud pen-  
desquelles on  
age de Missisa-  
rtile, à l'entrée  
s la plus agréa-  
oir. De-là jus-  
e douze lieuës,  
nant. C'est un  
deau, bordé de  
es par de belles  
dont quelques-  
fait toujours le  
l'entrée du Lac  
pendant douze

Lac de Sainte  
canot un jeune  
& sur les bras  
en lui accordant  
oit : mais il ne  
ours. En récom-  
jusqu'à ce qu'un  
ère, commença  
nme s'étoit mis  
nbarquer, & il  
viron, qu'il ne  
le mouvement  
é dans l'écoulo-  
la sueur n'avoit  
toit formés sur  
les autres cou-

river au Village  
, pour s'y trou-  
s ne pûmes pa-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 411  
aller si loin. L'orage creva, comme nous tou-  
chions presque à une Isle, où se termine la  
traverse du Lac, & il fallut y rester. Le jeune  
Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté  
de ce contretems, car ces Gens-là se conso-  
lent aisément de tout. Peut-être aussi n'avoit-  
il prétendu que se montrer à nous dans toute  
sa beauté; mais si c'étoit là son dessein, il  
avoit bien perdu sa peine, je l'avois vû dans  
son naturel peu de jours auparavant, & je  
l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce  
bisarre assortiment de couleurs, qui lui avoit  
tant coûté. On voit ici peu de Femmes se  
peindre le visage, mais les Hommes, & sur-  
tout les jeunes Gens, sont fort curieux de  
cette parure; il y en a, qui employent une  
demie journée à se farder ainsi, uniquement  
pour aller de porte en porte se faire regarder,  
& qui s'en retournent ensuite fort contens  
d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit  
un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vingt-  
unième vers les dix heures du matin, & nous  
y eûmes d'abord le divertissement de la Pêche  
de l'Esturgeon. Le lendemain, malgré le  
Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui  
se contenta de nous menacer, j'avançai jus-  
qu'à près de vingt-cinq lieuës dans le Lac,  
mais le vingt-troisième une brume épaisse, qui  
nous empêchoit de voir à quatre pas devant  
notre Canot, nous obligea d'aller plus lente-  
ment, parce que nous navigions sur un Banc  
de Roche, qui en bien des endroits n'est pas  
couvert d'un demi pied d'Eau : il s'étend beau-  
coup loin au large, & il a dix lieuës de long :  
nos Canadiens l'ont appelé *les Pays Plats*.

1721.

Juin.

Situation de  
Michillimakinac.

Le jour suivant nous gagnâmes la *Baye du Saguinam*, laquelle a cinq ou six lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on assure être un très-beau Pays. De-là jusqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chasse. Dix lieues au-dessus de la Baye du Saguinam on aperçoit deux Rivieres assez grandes à une lieue l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieues plus loin l'*Anse au Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, & assez peu de profondeur.

Michillimakinac (a) est par les quarante-deux degrés trente minutes de latitude Nord, sur la route, qui est de cent lieues depuis la Rivière du Détroit, en côtoyant la Rivière Occidentale du Lac Huron, vaut presque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poste, qui est bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & surtout les Hurons. Plusieurs Outaouais les y ont suivis. D'autres se sont dispersés dans les *Iles du Castor*, il n'en reste plus ici qu'un médiocre Village, où il se fait néanmoins encore un assez grand commerce de Pelletteries, parce que c'est le passage, ou le rendez-vous d'une grande quantité de Nations Sauvages.

On y a conservé le Fort, & la Maison des Missionnaires, qui n'y sont pas présentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais; mais la Cour

(a) Quelques-uns prononcent *Missillimakinac*, qui a trompé M. de LA

MARTINIÈRE, lequel a fait deux endroits différents.

D'UN V  
Juge leur  
faux ou  
cer leur n  
rendent e  
puis l'Eta  
sion des  
sieurs Na  
mé d'app  
route de  
Bourbon  
glois; ma  
prévoir c  
étions en

La situ  
avantageu  
entre trois  
trois cent  
grande Ba  
ron, qui  
conférence  
le Lac Sup  
trois sont  
Barques, &  
que par un  
d'eau, pou  
encore nav  
Lac Erié,  
n'y a de co  
& le Lac  
vint-deux l  
mais ces R  
nots, de v  
tout ce qu'o  
Ce Lac a  
à l'Ouest, &  
de largeur

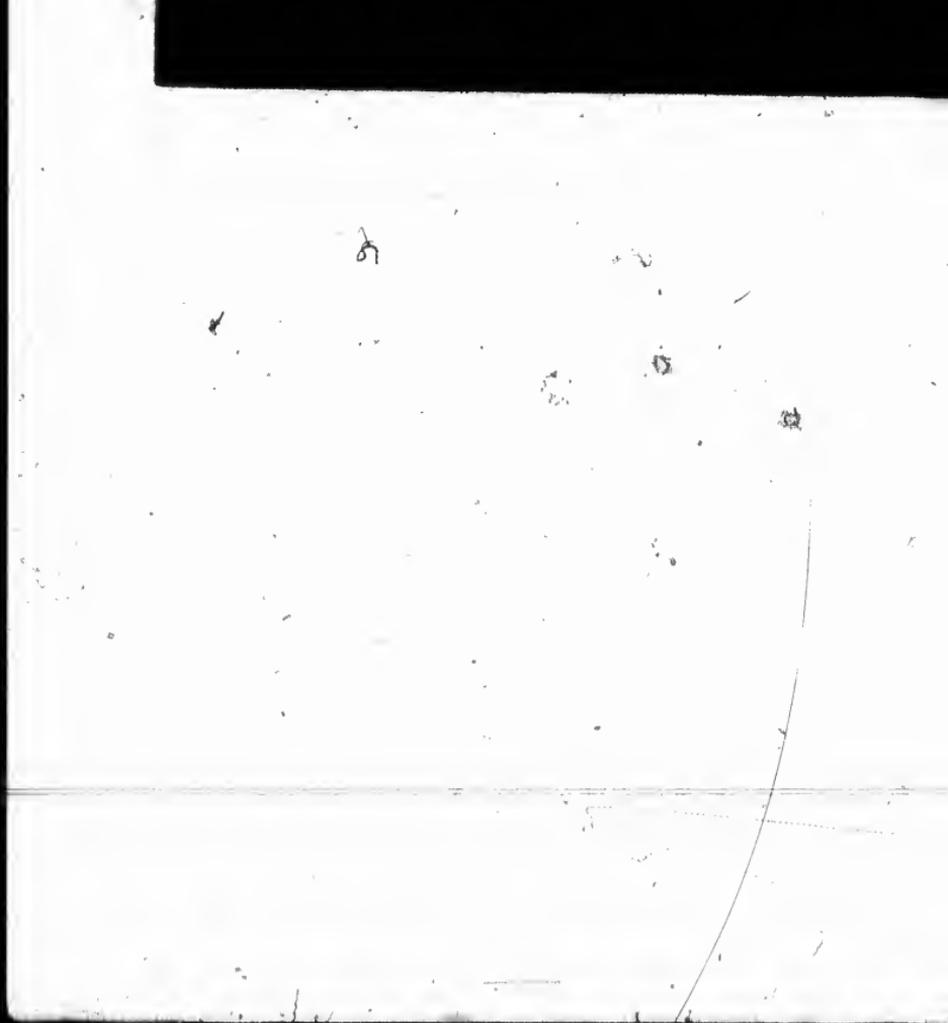
Juin.

Juge leur présence nécessaire dans un lieu, où il faut souvent traiter avec nos Alliés, pour exercer leur ministère auprès des François, qui s'y rendent en grand nombre. On m'assure que depuis l'Etablissement du Détroit, & la dispersion des Sauvages, qu'il a occasionnée, plusieurs Nations du Nord, qui avoient accoutumé d'apporter ici leurs Pelleteries, ont pris la route de la Baye d'Hudson par la Riviere Bourbon & y vont commercer avec les Anglois; mais M. de la Motte n'avoit garde de prévoir cet inconvenient, puisqu'alors nous étions en possession de la Baye d'Hudson.

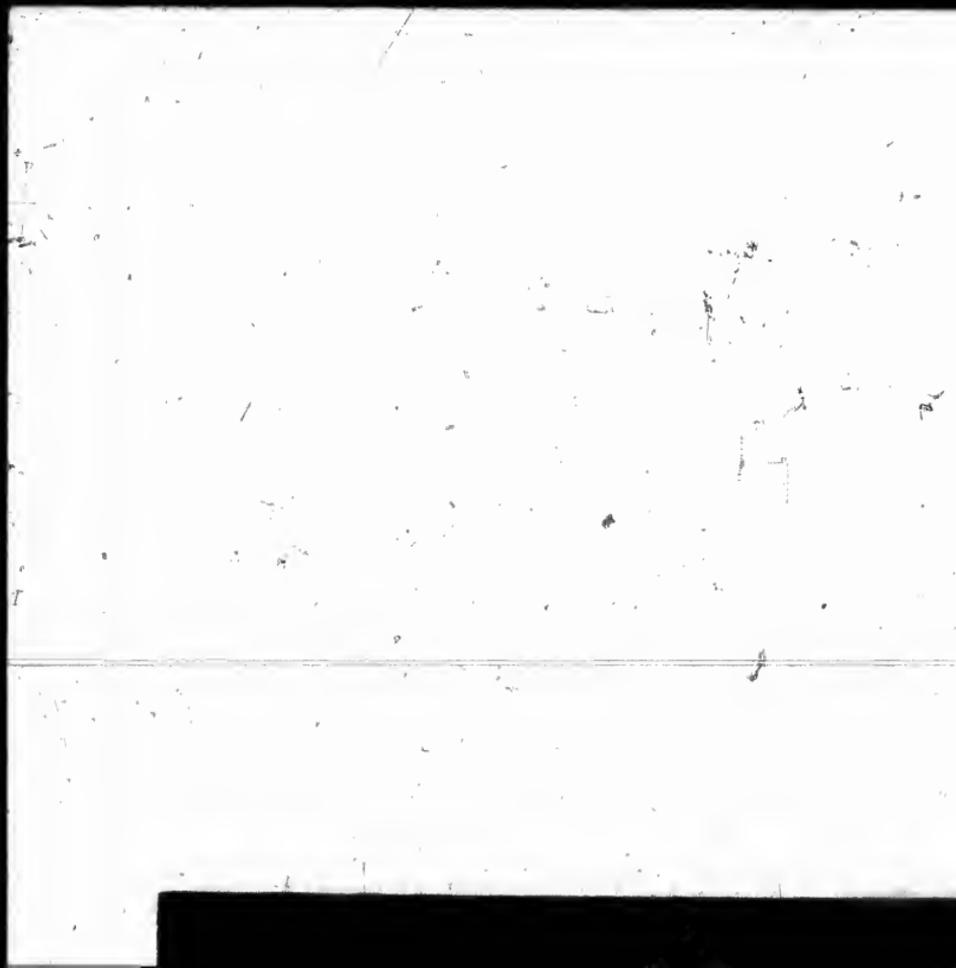
La situation de Michillimakinac est très-avantageuse pour le commerce. Ce Poste est entre trois grands Lacs; le *Michigan*, qui a trois cent lieuës de circuit, sans parler de la grande Baye, qui s'y décharge: le *Lac Huron*, qui a trois cent cinquante lieuës de circonférence, & qui est en forme de triangle; & le *Lac Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous trois sont navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ne sont séparés, que par un petit Détroit, lequel a aussi assez d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent encore naviguer sans obstacle, dans tout le *Lac Erié*, jusqu'à *Niagara*. Il est vrai qu'il n'y a de communication entre le *Lac Huron*, & le *Lac Supérieur*, que par un Canal de vingt-deux lieuës, fort embarrassé de Rapides; mais ces Rapides n'empêchent point les Canots, de venir décharger à *Michillimakinac*. tout ce qu'on peut tirer du *Lac Supérieur*.

Ce Lac a deux cent lieuës de long de l'Est à l'Ouest, & en plusieurs endroits quatre-vingt de largeur du Nord au Sud. Toute la Côte

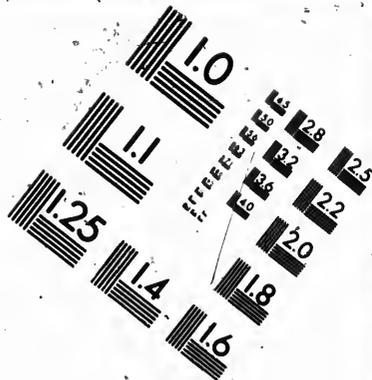
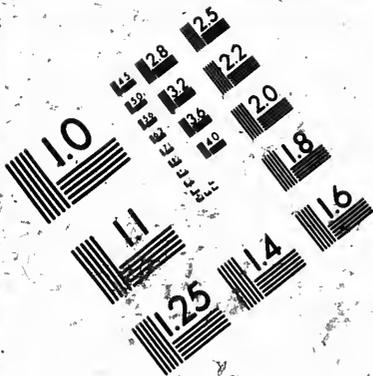
Description du Lac Supérieur.



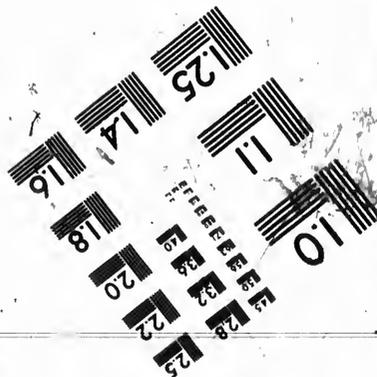
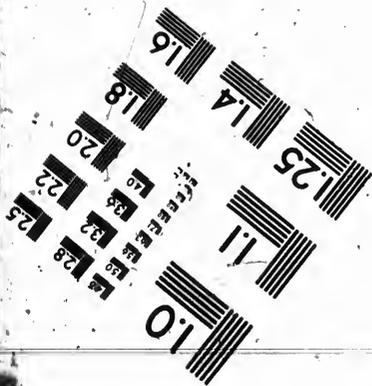
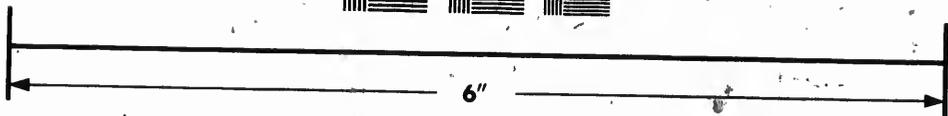
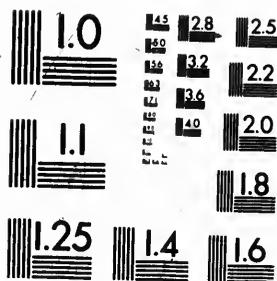








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y., 14580  
(716) 872-4503



1721.

Juin.

Meridionale est sablonneuse, & assez droite, il seroit dangereux d'y être surpris d'un vent du Nord, la Rive Septentrionale est plus commode pour voyager, parce qu'elle est toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il est très-aisé de se réfugier; & rien n'est plus nécessaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomene assez singulier.

Quand il doit s'y élever quelque tempête, disent-ils, on en est averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit fremissement sur la surface de l'eau, & cela dure toute la journée, sans croître d'une manière sensible; le lendemain le Lac est couvert de lames assez grosses, mais elles ne se brisent pas de tout le jour, de sorte qu'on peut marcher sans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, si le vent est du bon côté; mais le troisième jour, lorsqu'on y pense le moins, le Lac est tout en feu; l'Océan, dans sa plus grande fureur, n'est pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un asyle, pour se mettre en sûreté: c'est ce qu'on est assuré de trouver sur la Côte du Nord, au lieu que sur celle du Sud, il faut dès le second jour, camper assez loin du Rivage.

Fable des  
Sauvages du  
Lac Supé-  
rieur.

Les Sauvages, par reconnoissance pour la quantité de Poissons, que leur fournit ce Lac; & par le respect, que leur inspire sa vaste étendue, en ont fait une espede de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur maniere. Je pense néanmoins, que ce n'est point au Lac même, mais au Génie, qui y préside, qu'ils adressent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac à quelque chose de Divin:

RIQUE  
, & assez droite,  
surpris d'un vent  
onnale est plus  
qu'elle est tou-  
rment de petits  
se réfugier ; &  
d on navige en  
yageurs ont re-  
ngulier.

quelque tempête,  
x jours au para-  
petit fremisse-  
cela dure toute  
manière sensi-  
ouvert de lames  
brisent pas de  
t marcher sans  
aucoup de che-  
; mais le troi-  
le moins, le  
, dans sa plus  
gité, & il faut  
pour se mettre  
iré de trouver  
ue sur celle du  
camper assez

Tance pour la  
ournit ce Lac ;  
spire sa vaste  
e de Divinité,  
r manière. Je  
point au Lac  
réside, qu'ils  
en croit, l'o-  
e de Divin:

DU DETROIT  
AC SUPERIEUR ET  
AC HURON,

ainte Marie et le Poste de  
hillimakinac,  
*Manuscrits du Dépôt des  
Plans de la Marine*

1744.

*B. Ingénieur de la  
Marine.*

*Montagnes*



U LAC HURON

*Dutroubat doulghe*

PARTIE

CART

DU LAC

ENTRE LE

SUPERIEUR

LE

avec le Sault S

Dressé sur le

Cartes e

Pointe au Poisson Blanc

I. du Parisien

Baye de Bachouahan

R. de Bachouahan

la Terre Beave

Pointe aux Chênes

Ance à la Pêche

Gros Cap

Pointe aux Pins

Mission S. Louis

Sault S. Marie

I. S. Georges

Pointe aux Iroquois

Portage S. Marie

Mission S. Marie

Fort Saurin

R. des Mascoutins Sakis

Baye de Minerton

ECHELLE

Lieues commune de France



I. au Plâtre

Boutchiasois

B. S. Ignace

Cap. S. Ignace

Mission Liruite

I. de S. Martin

Chénaux

Pointe aux Outardes

le Fort détruit

la Grande Ile

I. Michillimakinac

I. aux Outardes

I. S. Helene

I. Ronde

I. aux Blois Blancs

Mission S. Ignace

PARTIE

# CARTE DU DETROIT

ENTRE LE LAC SUPERIEUR ET

LE LAC HURON,

avec le Sault Sainte Marie et le Poste de  
Michillimakinac,

*Dressé sur les Manuscrits du Dépôt des  
Cartes et Plans de la Marine*

1744.

Par N.B. Ingénieur de la  
Marine.



PARTIE DU LAC HURON

D'UN VOY  
c'est *Micha*  
mé, pour p  
par où il se  
a un Rapide  
Missionnaire  
sainte Eglise  
*Marie* : ce  
Barbares, s  
le Dieu av  
Eaux des Ri  
qui ont rem  
Sur les bo  
tour de cer  
pieces de Cu  
Culte super  
gardent avec  
des Dieux, e  
ramassent les  
servent avec  
usage. Ils di  
ver beaucoup  
cher tout de  
ne paroît plu  
l'ont transpo  
l'apparence,  
Lac l'ont cou  
est certain,  
endroits une  
tal, sans être  
coup. A mon  
connu un de  
de son métier  
la Mission c  
allé chercher  
liers, des Cu  
Cuivre est fo

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 415  
c'est *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Castors. Dans le Canal, par où il se décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, causé par de gros Rochers; nos Missionnaires, qui y ont eu une très-florissante Eglise, l'ont nommé, *le Sault de Sainte Marie*: ces Rochers, selon la Tradition des Barbares, sont les restes d'une Chaussée, que le Dieu avoit construite, pour arrêter les Eaux des Rivieres, & celles du Lac *Alimipegou*, qui ont rempli ce grand Lac.

1721.

Juin.

Sur ses bords, en quelques endroits, & autour de certaines Isles, on trouve de grosses Mines de Cuivre. pieces de Cuivre, qui sont encore l'objet du Culte superstitieux des Sauvages; ils les regardent avec vénération, comme un présent des Dieux, qui habitent sous les Eaux; ils en ramassent les plus petits fragmens, & les conservent avec soin, mais ils n'en font aucun usage. Ils disent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-dessus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont transporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de sable & de limon; & il est certain, qu'on a découvert en plusieurs endroits une assez grande quantité de ce métal, sans être même obligé de creuser beaucoup: A mon premier Voyage en ce Pays, j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfèvre de son métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Mission du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandelières, des Croix, & des Encensoirs; car ce Cuivre est souvent presque tout pur.

S iij

1721.

Juin.

Suite des tra-  
ditions des  
Sauvages sur  
Michillima-  
kinac.

Lorsque Michabou, ajoutent les Sauvages, forma le Lac Supérieur, il demouroit à Michillimakinac, où il étoit né; ce nom est proprement celui d'une petite Isle, presque ronde, fort haute, située à l'extrémité du Lac Huron, & il s'est étendu par l'usage, à tout le Pays d'alentour. L'Isle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze lieuës. Elle a deux autres Isles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou six lieuës de long; l'autre est très-petite, & tout-à-fait ronde: toutes deux sont bien boisées, & les Terres y sont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'est qu'un Rocher tout-à-fait stérile, & à peine couvert d'un peu de mousse & d'herbes. Elle est cependant un des lieux du Canada des plus célèbres, & elle a été longtemps, selon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compté, dit-on, jusqu'à trente Bourgades, répandues aux environs de l'Isle. On prétend que ce sont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occasion. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en reste plus aucun vestige; j'ai lu quelque part que nos anciens Missionnaires en ont encore vu quelques restes (a).

Abondance  
de la Pêche  
dans ce Can-  
ton.

Les Michillimakinacs ne vivoient guères que de Pêche, & il n'y a peut-être pas un seul endroit dans le monde, où elle soit plus abondante. Les Poissons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y

(a) Le nom de Michillimakinac signifie une grande quantité de Tor-

tuës: mais je n'ai pas osé dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

D'UN  
déchar  
Poisson  
tikame  
Truite.  
lesquel  
se, &  
avec so  
cinquan  
plus fan  
est à pe  
Maquer  
leur en  
tent que  
Ancêtre  
que ce fi  
na l'idé  
Madame  
Dieu, c  
gnent pe  
Insecte.

Tout  
ne donne  
fait pas  
Terroirs  
chose des  
gauche,  
dans le L  
sont reti  
pris cette  
lesquels i  
tiers-ci.  
leur dem  
aujourd'h  
Familles  
au Nord c  
des plus

QUE  
Sauvages,  
roit à Mi-  
e nom est  
, presque  
ité du Lac  
ge, à tout  
ir trois ou  
it de douze  
d, dont la  
de long ;  
ait ronde ;  
es Terres y  
Michilli-  
fait stéri-  
moufle &  
es lieux du  
a été lon-  
Traditions  
d'une Na-  
dont on a  
ourgades,  
On prétend  
t détruite,  
i à quelle  
qu'il n'en  
quelque part  
ont encore

ient guéres  
pas un seul  
plus abon-  
muns dans  
es, qui s'y  
n'ai pas oui  
en trouve au-  
qu'ailleurs.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 417  
déchargent, sont le Hareng, la Carpe, le  
Poisson doré, le Brochet, l'Esturgeon, l'As-  
tikamegue, ou Poisson blanc, & surtout la  
Truite. On y en pêche de trois sortes, parmi  
lesquelles il y en a d'une grosseur monstreu-  
se, & en si grande quantité, qu'un Sauvage  
avec son Epée en darde quelquefois jusqu'à  
cinquante, en trois heures de tems ; mais le  
plus fameux de tous est le Poisson blanc : il  
est à peu près de la grosseur, & de la figure du  
Maquereau, à l'eau & au sel, rien n'est meil-  
leur en fait de Poisson. Les Sauvages racon-  
tent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs  
Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, &  
que ce fût la toile d'Araignée, qui lui en don-  
na l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez,  
Madame, ne sont pas plus d'honneur à leur  
Dieu, qu'il n'en mérite, puisqu'ils ne crai-  
gnent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil  
Insecte.

Des Isles de  
Castor, & de  
la Nation des  
Castor.  
Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûe, ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne faut pas aller bien loin, pour trouver des Terroirs propres à tout. Il faut dire la même chose des Isles du Castor, qu'on laisse à main gauche, peu de tems après qu'on est entré dans le Lac Michigan. Les Outaouais, qui s'y sont retirés, y sement du Maiz, & ils ont pris cette bonne coûtume des Hurons, avec lesquels ils ont longtems vécu dans ces Quartiers-ci. Les Amikoués faisoient autrefois leur demeure dans ces Isles ; cette Nation est aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de Familles, qui ont passé l'Isle *Manisoualig*, au Nord du Lac Huron ; elle est pourtant une des plus nobles du Canada, suivant les Sau-

1721.

Juin.

vages, qui la croyent descenduë du *Grand Castor*, lequel est après Michabou, ou le *Grand Lièvre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom.

C'est lui, dit-on encore, qui a formé le *Lac Nipissing*; & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Riviere des Ouraouais, qui en sort, sont des restes de *Chaussée*, qu'il avoit construites, pour venir à bout de son dessein. On ajoute qu'il est mort au même endroit, & qu'il est enterré sur une Montagne, qu'on apperçoit sur le bord Septentrional du *Lac Nipissing*. Cette Montagne présente assez naturellement d'un certain côté, la figure d'un *Castor*; & c'est, sans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces contes; mais les Sauvages soutiennent que c'est le *grand Castor*, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choisie pour le lieu de sa sépulture, & ils ne passent jamais par cet endroit, sans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur *Tabac*.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'observation sur ce Poste; si célèbre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Maris.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine, & il est assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; cet usage est fondé sur ce qu'on se persuade, que des Sœurs s'accorderont mieux entr'elles, que des Étrangères. Dans ce cas, toutes les Femmes sont sur le même

D'UN  
 pied, i  
 en a d  
 sont le  
 tions o  
 où ils  
 la Cha  
 introdu  
 ples de  
 s'étoier  
 il regn  
 nontho  
 core, c'

Pour  
 rapport  
 quois y  
 n'être p  
 l'adoptio  
 Mais le  
 doit en  
 celle que  
 tera: la  
 même c  
 Parens d  
 avoir eu  
 âge d'en  
 tent, es  
 pitre 23  
 qui refus  
 rente de  
 seroit à t  
 faire la  
 il faudro  
 faute de  
 pourvoir  
 sens; c'es

(a) Su

UE  
du Grand  
ou, ou le  
vinité, &  
a formé le  
qu'on ren-  
vutaouais,  
flée, qu'il  
out de son  
de même  
e Monta-  
pentrion-  
agne pré-  
tain côté,  
ns doute,  
es contes;  
e c'est le  
forme à la  
our le lieu  
jamais par  
ommages,  
ac.  
paru digne,  
ore dans les  
Canada. Je  
es des Sau-  
i concerne  
ir de leurs  
ablie dans  
gonquine,  
r toutes les  
ce qu'on se  
mmoderont  
geres. Dans  
ir le même

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 419  
ped, mais parmi les vrais Algonquins, il y  
en a de deux ordres, & celles du second  
font les Esclaves des autres. Quelques Na-  
tions ont des Femmes dans tous les Quartiers,  
où ils doivent séjourner quelque tems pour  
la Chasse; & on m'a assuré que cet abus s'est  
introduit depuis quelque tems parmi les Pen-  
ples de la Langue Huronne, qui de tout tems  
s'étoient contentés d'une seule Femme. Mais  
il regne dans le Canton Iroquois de Tson-  
nonthouan un bien plus grand désordre en-  
core, c'est la pluralité des Maris.

1721.  
Juin.

Pour ce qui est des degrés de Parenté, par  
rapport au Mariage, les Hurons & les Iro-  
quois y sont fort scrupuleux; il faut chez eux  
n'être point du tout Parent pour s'épouser,  
l'adoption même est comprise dans cette Loi.  
Mais le Mari, si la Femme meurt la première,  
doit en épouser la sœur, ou à son défaut,  
celle que la Famille de la Défunte lui présen-  
tera: la Femme de son côté, est obligée à la  
même chose, à l'égard des Freres, ou des  
Parens de son Mari, si elle le perd sans en  
avoir eu d'enfans, & qu'elle soit encore en  
âge d'en avoir. Les raisons, qu'ils en appor-  
tent, est la même, qui est exprimée au Cha-  
pitre 23. du Deuteronomie (a). Le Mari,  
qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Pa-  
rente de la Femme, dont il est veuf, s'expo-  
seroit à tous les outrages, que lui voudroit  
faire la Personne, qu'il auroit rejetée, &  
il faudroit qu'il les souffrit en silence. Quand  
faute de Sujets, on permet à une Veuve de se  
pourvoir ailleurs, on doit lui faire des pré-  
sens; c'est un témoignage, que l'on rend à la

Des degrés  
de Parenté.

(a) *Suscitabis Semèn Fratris sui*, 25, 5.  
S vj

1721.

Juin.

Loix particu-  
lières sur  
les Mariages.

bonne conduite, & qu'elle a droit d'exiger, si véritablement elle s'est bien comportée tout le tems qu'a duré son premier Mariage.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles considérables, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles, sur-tout parmi les Algonquins. Communément la stabilité des Mariages est sacrée dans ce Pays, & la plupart regardent comme un vrai désordre ces conventions, que quelques-uns font de rester ensemble aiant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de se séparer, quand ils se laisseront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit sa Femme sans un sujet légitime, devoit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit son Mari, sans y être forcée par sa mauvaise conduite, passeroit encore plus mal son tems.

Chez les Miamis le Mari est en droit de couper le nez à sa Femme fugitive: mais chez les Iroquois & les Hurons on peut se quitter de concert. Cela se fait sans bruit, & les Parties ainsi séparées peuvent prendre de nouveaux engagemens. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puisse y avoir  
 » sur cela aucune difficulté: » Nous ne pou-  
 » vions pas vivre en bonne intelligence ma Fem-  
 » me & moi «, disoit l'un d'eux, à un Mission-  
 » naire, qui tâchoit de lui faire comprendre  
 » l'indécence de cette séparation. « Mon Voisin  
 » étoit dans le même cas, nous avons changé  
 » de Femmes, & nous sommes tous quatre con-  
 » tens: quoi de plus raisonnable, que de se ren-  
 » dre mutuellement heureux, quand il en coûte  
 » si peu, & qu'on ne fait tort à personne ».

D'UN V  
 Toutefois  
 marqué  
 pas anci  
 quoise.

Ce qu  
 des Mèr  
 c'est la j  
 Les Iroq  
 dans ce  
 plus prat  
 l'excès. C  
 son Mar  
 bien se te  
 l'infidèle  
 prendre  
 Homme,  
 sujet, sen

C'est un  
 traitent le  
 n'y paroiss  
 aveuglem  
 dépendent  
 Barbares,  
 leurs Pare  
 il leur sero  
 dre. On n  
 consentem  
 lité. Les  
 faites par  
 dinaire qu  
 des Parents  
 quelqu'une  
 Famille n'a  
 elle, mais  
 mens. En c  
 pas pressés

Toutefois cet usage, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est regardé comme un abus, & n'est pas ancien, au moins dans la Nation Iroquoise.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'est la jalousie, qui est égale des deux côtés. Les Iroquois se vantent de ne point donner dans ce travers; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, assurent qu'ils sont jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que son Mari a une inclination, sa Rivale doit bien se tenir sur ses gardes, d'autant plus que l'infidèle Epoux ne peut ni la défendre, ni prendre en aucune manière son parti. Un Homme, qui maltraiteroit sa Femme pour ce sujet, seroit déshonoré.

Jalousie des Sauvages.

C'est uniquement entre les Parens, que se traitent les Mariages: les Parties intéressées n'y paroissent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bizarrerie de ces Barbares, qui ne se rendent dépendans, de leurs Parens, que dans la chose même, où il leur seroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien sans leur consentement, mais ce n'est qu'une formalité. Les premières démarches doivent être faites par les Matrones; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tardoit trop à être recherchée, sa Famille n'agit sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne sont pas pressées de se marier, parce qu'il leur est

De quelle manière se traitent les Mariages.

1721.

Juin.

permis de faire autant qu'elles veulent, l'essai du Mariage, & que la cérémonie des nœces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les jeunes Gens se comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chose dans les premiers tems. Mais ce qui est presque incroyable, & qui est néanmoins attesté par de bons Auteurs, c'est qu'en plusieurs endroits les nouveaux Epoux sont ensemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence: c'est, dit-on, pour faire voir qu'ils se sont épousés par amitié, & non point pour satisfaire leur passion. On montreroit même au doit une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nœces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui se raconte de la maniere, dont les jeunes Gens se comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur est permis de se voir en particulier. Car quoique l'usage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus pressant danger, où puisse être exposée la pudeur, & sous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne se passe rien contre les regles de la plus austere bienséance, & qu'il ne se dit pas une parole, qui puisse tant soit peu blesser la modestie. Vous trouverez bon, sans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où sont entrés quelques Auteurs; il vous seroit paroître la chose encore moins vraisemblable.

Des cérémonies du Mariage.

Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage

D'UN V  
de ces P  
viennen  
tions div  
Auteurs  
exactem  
digne de  
devoir r  
Epoux à  
dans tout  
aux man  
qu'il fait  
dans quel  
contente  
sa Caban  
place, or  
& le Mar  
férences &  
sentir qu'i  
En effet  
il y en a,  
comme de  
me des syn  
clavage, o  
collier (a),  
portent dan  
entendre qu  
deux, à fa  
vision de bo  
La coûtun  
qu'elle porte  
elle doit der  
bois, dont c  
vant. Et il ef

(a) Ce Col  
lui, dont j'ai  
leurs, c'est - à -

...IQU E  
...lent, l'essai  
...e des nôces  
...pour la ren-

...beaucoup de  
...jeunes Gens  
...aite de leur  
...encore toute  
...ns. Mais ce  
...ni est néan-  
...s, c'est qu'en  
...Epoux sont  
...ant dans une  
...a, pour faire  
...ité, & non  
...On montre-  
...emme, qui  
...de ses nôces.  
...s de peine à  
...nière, dont  
...endant la re-  
...r est permis  
...oique l'usage  
...antés, tou-  
...er, où puisse  
...s voiles mê-  
...l ne se passe  
...ustere bien-  
...parole, qui  
...destie. Vous  
...adame, que  
...où sont en-  
...eroit paroître  
...able.

...a écrit des  
...du Mariage

de ces Peuples bien des variétés; soit qu'elles viennent des différentes Coutumes des Nations diverses, ou du peu de soin, que les Auteurs des Relations ont eu de s'en instruire exactement: d'ailleurs tout m'y a paru si peu digne de votre curiosité, que je n'ai pas cru devoir m'y arrêter beaucoup. C'est au futur Epoux à faire les présens, & en cela, comme dans tout le reste, il ne se peut rien ajoûter aux manieres respectueuses & à la discrétion, qu'il fait paroître à l'égard de sa future Epouse: dans quelques endroits le jeune Homme se contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille dans sa Cabanne, & si elle le souffre, & reste à sa place, on le prend pour son contentement, & le Mariage est fait. Mais à travers ces déférences & ces respects il ne laisse pas de faire sentir qu'il sera bientôt le Maître.

En effet parmi les présens, qu'elle reçoit, il y en a, qui doivent moins être regardés comme des témoignages d'amitié, que comme des symboles & des avertissemens de l'esclavage, où elle va être réduite: tels sont le collier (\*), la chaudiere & une buche, qui se portent dans sa Cabanne. C'est pour lui faire entendre que ce sera à elle à porter les fardeaux, à faire la cuisine, & à fournir la provision de bois.

La coutume est même en quelques endroits qu'elle porte d'avance dans la Cabanne, où elle doit demeurer après ses nôces, tout le bois, dont on aura besoin pour l'hyver suivant. Et il est à remarquer qu'en tout ce que

(\*) Ce Collier est ce- | longue & large bande de  
lui, dont j'ai parlé ail- | Cuir, qui sert à porter les  
leurs, c'est -à- dire, une | fardeaux.

1721.

Juin.

Avantages  
des Mères sur  
les Pères.

je viens de dire, il n'y a aucune différence entre les Nations, où les Femmes ont toute l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui sont en quelque façon les Maîtresses de l'Etat, du moins pour la forme, & qui en sont le Corps principal, quand elles sont parvenues à un certain âge, & qu'elles ont des Enfants en état de les faire respecter, n'ont avant cela nulle considération, & sont dans le domestique les Esclaves de leurs Maris.

En général il n'est peut-être point de Peuples au Monde, qui méprisent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'est le plus sanglant affront, qu'on puisse lui faire. Cependant, & cela est encore bien bizarre, les Enfants n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoissent qu'elle. Le Pere est toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que s'il n'est pas regardé comme Pere, il est toujours respecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne sçai au reste si tout cela est universel parmi tous les Peuples, que nous connoissons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le service de la Cabanne, sont encore obligées de fournir à tous les besoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reste plus personne pour leur rendre ces services, & qui ne sont plus en état, à raison de leur âge, ou de leurs infirmités, de s'aider eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, le nouveau Marié ne laisse pas d'avoir aussi ses charges; outre la

D'UN  
Chasse  
autant  
Natte  
ou rép  
tandis  
Belle-M  
de sa C  
fort jar  
centée  
ritiere.  
d'un ou  
Belle-M  
Les M  
accouch  
Il s'en t  
lontems  
Quand  
qui tout  
pense le  
la porte  
un saissi  
sa délivr  
pres Cab  
couches;  
chent en  
tres, dès  
me, on d  
lage, &  
qu'elles s  
avoir ou  
pour les p  
Ce terr  
de la Cab  
on en seco  
trée on all  
à peu près

RIQUE  
ne différence  
nes ont toute  
'entrent pour  
s mêmes Fem-  
les Maîtresses  
ne, & qui en  
elles sont par-  
'elles ont des  
pecter, n'ont  
& sont dans  
eurs Maris.

point de Peu-  
plus le Sexe.  
, c'est le plus  
lui faire. Ce-  
n bizarre, les  
Mere, & ne  
est toujours  
ux, tellement  
gardé comme  
omme le Maî-  
u reste si tout  
Peuples, que  
non plus que  
de bons Mé-  
nes, outre ce  
er d'elles pour  
ncore obligées  
leurs propres  
ent s'entendre  
personne pour  
i ne sont plus  
ou de leurs in-  
s.  
eau Marié ne  
ges : outre la

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 415  
Chasse & la Pêche, dont l'obligation dure  
autant que sa vie, il doit d'abord faire une  
Natte pour sa Femme, lui bâtir une Cabanne,  
ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, &  
tandis qu'il demeure avec son Beau-Pere & sa  
Belle-Mere, faire porter chez eux le produit  
de sa Chasse. Parmi les Iroquois la Femme ne  
fort jamais de sa Cabanne, parce qu'elle est  
centée en être la Maîtresse, ou du moins l'hé-  
ritiere. Dans d'autres Nations elle va au bout  
d'un ou deux ans de Mariage loger avec sa  
Belle-Mere.

Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, Des Accou-  
chemens, &  
de leurs sui-  
tes.  
accouchent sans peine, & sans aucun secours.  
Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui sont  
longtems en travail, & souffrent beaucoup.  
Quand cela arrive, on avertit la Jeunesse,  
qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y  
pense le moins, vient faire de grands cris à  
la porte de sa Cabanne, & la surprise lui cause  
un saisissement, qui lui procure sur le champ  
sa délivrance. Ce n'est jamais dans leurs pro-  
pres Cabannes, que les Femmes font leurs  
couches; plusieurs sont surprises, & accou-  
chent en travaillant, ou en voyage: aux au-  
tres, dès qu'elles se sentent près de leur ter-  
me, on dresse une petite Hutte hors du Vil-  
lage, & elles y restent quarante jours après  
qu'elles sont accouchées. Je crois pourtant  
avoir oui dire que cela ne se pratique, que  
pour les premieres couches.

Ce terme expiré, on éteint tous les feux  
de la Cabanne, où elles doivent retourner;  
on en secouë toutes les hardes, & à leur ren-  
trée on allume un nouveau feu. On observe  
à peu près les mêmes formalités à l'égard de

1721.

Juin.

1721.

Juin.

toutes les personnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires ; & non seulement tant qu'eurent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme est enceinte ou nourrice, & elles nourrissent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne seroit plus louable que cette coutume, si l'un & l'autre se gardoient alors la fidélité, qu'ils se doivent ; mais souvent on y manque de part & d'autre. Telle est la corruption du cœur de l'Homme, que les plus sages Réglemens sont souvent l'occasion des plus grands désordres. On prétend même que l'usage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les suites de leur infidélité, est assez familier dans ce Pays.

Du soin, que les Mères prennent de leurs Enfans.

Il ne se peut rien imaginer au-delà du soin, que les Mères prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau ; mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux-mêmes ; non par dureté, ou par indifférence, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse, qu'elles ont pour eux ; mais parce qu'elles sont persuadées qu'il faut laisser faire la nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la première enfance, est l'imposition du nom, qui est pour ces Peuples une affaire importante.

De l'imposition du nom.

La cérémonie s'en fait dans un festin, où il ne paroît que des personnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas cet Enfant est sur les genoux de son Pere ou de sa Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, sur-tout à celui, qui doit être son Génie tutélaire, car chacun a le sien, mais il ne l'a point en naissant. On

D'UN V  
ne crée  
Famille  
revienn  
on en ch  
peuvent  
mais je  
tout ; &  
prenant  
celui, c  
quefois  
Pere par

On n  
nom pro  
cours fan  
lui donne  
de celui,  
entre les  
traite de  
de Coufir  
tre, ou f  
sonne, à

Au res  
noms im  
qu'on les  
qui on les  
tions de c  
venger, s'  
à soulager  
qui a perdu  
trouve plu  
moins qu'  
celui, qu'  
puisse lui e  
core de no  
qu'il seroit  
pour cela d

QUÉ  
le tems de  
nt tant que  
ore pendant  
rice, & elles  
ans, leurs  
en ne seroit  
si l'un &  
, qu'ils se  
que de part  
du cœur de  
emens sont  
désordres.  
e quelques  
écher dans  
délité, est

à du soin,  
sans, tan-  
u moment  
andonnent  
ar dureté,  
dent qu'a-  
pour eux ;  
qu'il faut  
er en rien.  
fance, est  
es Peuples

festin, où  
ême Sexe,  
Pendant  
oux de son  
point de  
out à celui,  
car chacun  
aissant. Oa

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 417  
ne crée jamais de nouveaux noms, chaque  
Famille en conserve un certain nombre, qui  
reviennent tour à tour. Quelquefois même  
on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne  
peuvent être portés au-delà de certain âge,  
mais je ne crois pas que cela se pratique par-  
tout ; & comme parmi quelques Peuples, en  
prenant un nom, on se met à la place de  
celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quel-  
quefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-  
Pere par celui, qui pourroit être le sien.

On n'appelle jamais un Homme par son  
nom propre, quand on lui parle dans le dis-  
cours familier, ce seroit une impolitesse ; on  
lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard  
de celui, qui lui parle ; mais quand il n'y a  
entre les deux ni Parenté, ni affinité, on se  
traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou  
de Cousins, suivant l'âge de l'un & de l'au-  
tre, ou selon l'estime, qu'on fait de la Per-  
sonne, à qui on adresse la parole.

Au reste ce n'est pas tant pour rendre les  
noms immortels, si j'ose ainsi m'exprimer,  
qu'on les relève, que pour engager ceux, à  
qui on les donne, ou à imiter les belles ac-  
tions de ceux, qui les ont portés, ou à les  
venger, s'ils ont été tués ou brûlés, ou enfin  
à soulager leurs Familles. Ainsi une Femme,  
qui a perdu son Mari, ou son Fils, & ne se  
trouve plus appuyée de personne, differe le  
moins qu'elle peut à faire passer le nom de  
celui, qu'elle pleure, sur quelqu'un, qui  
puisse lui en tenir lieu. Enfin on change en-  
core de nom en plusieurs autres occasions,  
qu'il seroit trop long de détailler : il suffit  
pour cela d'un songe, ou d'une ordonnance

1721.

Juin.

Observations  
sur les noms.

1721.

Juillet.

du Médecin, ou de quelque raison aussi frivole. Mais en voilà assez sur cette matière, & voici un Voyageur, qui vient me demander si je ne veux point le charger de quelque commission pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je suis, &c.

## VINTIEME LETTRE.

*Voyage à la Baye. Description de la route, & de la Baye. Irruption des Espagnols vers les Missouris, & leur défaite. Danses des Sauvages.*

A Michillimakinac, ce 21 de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma dernière Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce poste d'environ quatre-vingt lieux. Je profitai pour cela de l'occasion de M. de MONTIGNY, Capitaine d'une Compagnie des Troupes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louis, & dont le nom est célèbre dans les Fastes de la Colonie, mais pour le moins aussi estimable pour sa probité, & son caractère plein de droiture & de franchise, que pour sa valeur & ses exploits de guerre.

De la Baye Nous nous embarquâmes le deux de Juillet des Noquets. après midi, nous cotoyâmes pendant trente lieux une Langue de terre, qui sépare le Lac

d'un  
Michi  
des en  
il n'est  
vais Pa  
Rivier  
neuse,  
Un per  
on ent  
est bon  
ou la B  
Nation  
& dont  
dispers  
fixe.  
La B  
Grande  
tamis,  
cienne  
font très  
encore  
la meil  
petit Vi  
fions, i  
pûmes j  
bitans.  
Nation,  
attachée  
Le six  
le jour p  
le calm  
quâmes t  
un très-b  
mes vint  
qu'une tr  
& pour d  
l'eau de l

VE  
aussi fri-  
matiere ,  
ne deman-  
le quelque  
onc fermer

&c.

TRE.

la ronse ,  
agnols vers  
Danses des

et , 1721.

crité , j'ai  
de ce poste  
ostitai pour  
RIGNY ,  
upes , que  
evalier de  
lébre dans  
r le moins  
son carac-  
hise , que  
erre.  
e de Juillet  
lant trente  
pare le Lac

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 429  
Michigan du Lac Supérieur ; elle n'a en bien  
des endroits que quelques lieues de large , &  
il n'est guères possible de voir un plus mau-  
vais Pays ; mais il est terminé par une jolie  
Riviere nommé *la Manistie* , fort poison-  
neuse , & qui abonde sur-tout en Esturgeons.  
Un peu plus loin , en tirant au Sud-Ouest ,  
on entre dans un grand Golphe , dont l'entrée  
est bordée d'Isles , on le nomme *le Golphe* ,  
ou *la Baye des Noquets*. C'est une très-petite  
Nation , venue des bords du Lac Supérieur ,  
& dont il ne reste plus que quelques Familles  
dispersées çà & là , sans avoir de demeure  
fixe.

1721.  
Juillet.

La Baye des Noquets n'est séparée de la Isles des Pou-  
Grande Baye , que par les Isles des *Pousteoua-teouatamis* ,  
*tamis* , & j'ai déjà remarqué que c'est là l'an-  
cienne demeure de ces Sauvages. La plupart  
sont très-bien boisées ; mais la seule , qui soit  
encore peuplée , n'est ni la plus grande , ni  
la meilleure , il n'y reste même qu'un assez  
petit Village , où , malgré que nous en euf-  
sions , il nous fallut passer la nuit : nous ne  
pûmes jamais le refuser aux instances des Ha-  
bitans. Aussi n'y a-t-il point en Canada de  
Nation , qui ait toujours été plus sincèrement  
attachée aux François.

Le sixième nous fûmes arrêtés presque tout  
le jour par les vents contraires , mais le soir  
le calme étant revenu , nous nous embar-  
quâmes un peu après le coucher du Soleil par  
un très-beau clair de Lune , & nous marchâ-  
mes vingt-quatre heures de suite , n'ayant fait  
qu'une très-petite pause pour dire la Messe ,  
& pour dîner. Le Soleil étoit si ardent , &  
l'eau de la Baye si chaude , que la Gomme de

1721.

Juillet.

notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrâce, l'endroit, où nous nous arrêtâmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (a) & de Brulots (b), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours; & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Des Malhomines, ou folles Avoines.

Après avoir fait cinq ou six lieues, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appelé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce Légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assuré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Saulteurs. Mais on ajoute qu'ils ont encore un langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortilèges.

(a) Ce sont des Cousins coup plus petits, & dont un peu plus gros que les nôtres. la piquete met tout le corps en feu.

(b) Moucheron beau-

D'UN

Un de parl & d'af devien me que troit, très-be-neux & appelle roient a une tré attaqué très-gra dans la charge

Ils s'y de Lac; vivant d soit une nom de Rivage; on ne vo étoit infé l'origine leur avo commun. jamais éc qu'ils éu voulurent qu'ils avo Entrepris ils ne se s meilleurs aller chero versoient l d'un furie périr.

Un peu au-dessous de l'Isle, dont je viens de parler, le Pays change tout à-coup de face, & d'assez sauvage, qu'il est jusques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque chose de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il soit par-tout couvert de très-beaux Arbres, il est beaucoup plus sablonneux & moins fertile. Les *Ouchagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demouroient autrefois sur les Bords de la Baye, dans une très-charmante situation; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre; les autres se réfugièrent dans la Riviere des Outagamis, qui se décharge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placerent sur les bords d'une espede de Lac; & je ne sçai, si ce n'est pas là, que vivant de Poissons, dont le Lac leur fournissoit une grande abondance, on leur donna le nom de *Puans*, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'est là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'est communiqué à la Baye, dont ils ne se sont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poste, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entreprise leur causa une nouvelle perte, dont ils ne se sont point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi; mais comme ils traversoient le Lac Michigan, ils furent surpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

1721.

Juillet.

Du Fort, & Embouchure  
de la Mission  
de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui est placé sur la Rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de son Embouchure, & avant que d'y arriver, on laisse à main droite un Village de *Sakis*. Les Otchagras sont venus depuis peu se placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-autour du Fort. Le Missionnaire, qui est logé assez près du Commandant, espere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les *Sakis*, auprès desquels il travaille assez infructueusement. Les uns & les autres paroissent de très-bonnes Gens, sur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut est d'être un peu Voleurs. Leur Langue est fort différente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Aussi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoissons en ce Pays.

Des *Sakis*. Les *Sakis*, quoiqu'en petit nombre, sont divisés en deux Factions, dont l'une est attachée aux Outagamis, & l'autre aux Pouteouatamis. Ceux, qui sont établis dans ce Poste, sont pour la plupart de ce dernier parti, & par conséquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonstrations de joye: dès qu'ils le virent près d'arriver, ils se rangerent en armes sur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le saluerent d'une décharge de leurs fusils, qu'ils accompagnèrent de grands cris d'allegresse. Ensuite quatre des Principaux entrerent dans la Riviere, où ils eurent bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture; abor-

derent

son  
Robe  
vreu  
noier  
jusqu  
& lui  
teuses  
Le  
me re  
senta  
liers E  
qui me  
reçu to  
occasio  
mains  
Il y  
venus  
dessein  
chasser  
extrême  
souri,  
deux Vi  
Aidez  
leur orig  
point d'  
les Espag  
sirent un  
de la mêm  
gné des d  
loit, & n  
ne vinsse  
où les E  
D'autres  
que les E  
vres, & d  
rent s'c  
Tom.

QUE  
ort, qui est  
la Riviere  
eu de son  
arriver, on  
e *Sakis*. Les  
u se placet  
s Cabannes  
naire, qui  
nt, espere,  
de les trou-  
rès desquels  
r. Les uns &  
nnes Gens,  
s grand dé-  
eur Langue  
res, ce qui  
aucune de  
toujours eu  
es Occiden-  
noissons en  
mbre, sont  
ine est attra-  
aux Pou-  
lis dans ce  
dernier par-  
ntérêts. Ils  
nt avec de  
dès qu'ils le  
erent en ar-  
nt qu'ils le  
d'une dé-  
mpagnerent  
e quatre des  
re, où ils eu-  
ature; abor-  
derent

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 433  
son Canot, & le reçurent dans une grande  
Robe composée de plusieurs Peaux de Che-  
vreuils bien cousues ensemble, dont ils te-  
noient chacun un bout. Ils le porterent ainsi  
jusqu'à son Logis, où ils le complimenterent,  
& lui dirent des choses extrêmement flat-  
teuses.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations  
me rendirent visite, & un *Otchagra* me pré-  
senta un Pistolet Catalán, une paire de sou-  
liers Espagnols, & je ne scai quelle Droque,  
qui me parut une espèce d'Onguent. Il avoit  
reçu tout cela d'un *Aiouez*, & voici à quelle  
occasion ces choses étoient tombées entre les  
mains de celui-ci.

Il y a environ deux ans, que des Espagnols,  
venus, dit-on, du Nouveau Mexique, à  
dessein de pénétrer jusqu'aux Illinois, & d'en  
chasser les François, qu'ils voyoient avec une  
extrême jalousie s'approcher si fort du *Mis-  
souri*, descendirent ce Fleuve, & attaquèrent  
deux Villages d'*Ossotinas*, Peuples Alliés des  
*Aiouez*, dont on prétend même qu'ils tirèrent  
leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient  
point d'armes à feu, & qu'ils furent surpris,  
les Espagnols en eurent bon marché, & en-  
firent un grand carnage. Un troisième Village  
de la même Nation, & qui n'étoit pas éloi-  
gné des deux autres, averti de ce qui se pas-  
soit, & ne doutant point que ces Conquistans  
ne vinssent à eux, leur dressa une embuscade,  
où les Espagnols donnerent étourdiment.  
D'autres disent, que les Sauvages ayant scû  
que les Ennemis s'étoient presque tous en-  
yvrés, & dormoient profondément, tombe-  
rent sur eux pendant la nuit; & ce qui est

1721.  
Juillet.

Espagnols  
à défauts par les  
Sauvages du  
Missouri.

Tom. V.

T

1721.

Juillet.

certain, c'est qu'ils les égorgerent presque tous.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre se sauva chez les *Missourites*, qui le retinrent Prisonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les *Missourites* prenoient plaisir à lui voir faire le Manège, où il étoit fort habile; il profita de leur curiosité pour se tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracoloit en leur présence, il s'éloigna insensiblement, puis piquant des deux tout-à-coup, il disparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Prisonnier, on n'a point sçu au juste, ni de quel endroit du Nouveau Mexique étoient partis ces Espagnols, ni quel étoit leur dessein: car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que sur des bruits de Sauvages, qui peut-être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par cette défaite ils nous avoient rendu un grand service.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prières, que je n'ai point vu: c'étoit apparemment son Bréviaire. J'achetai le Pistolet; les Souliers ne valoient rien; & le Sauvage ne voulut jamais se défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remède souverain contre toutes sortes de maux. Je fus curieux de sçavoir comment il prétendoit s'en servir, & il me répondit, qu'il suffisoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on étoit attaqué, on étoit guéri sur le champ; il me dit aussi qu'il n'alloit pas qu'il en eût encore

d'  
fait  
poi  
Sau  
qu'i  
ayer  
plus  
L  
gran  
qui  
ver à  
tenir  
eut p  
terre  
role,  
Roy  
purifi  
loient  
par le  
dans l  
leurs E  
Je l  
puissan  
mais q  
Elemen  
tres acc  
vinces,  
au gran  
& qui se  
ture: qu  
trouve  
être exa  
connoître  
mages,  
Créature  
(\*) Ces  
Roi en Fra

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 435  
fait l'expérience, & je lui conseillai de ne la  
point faire. On commence ici à trouver les  
Sauvages bien grossiers; il s'en faut beaucoup  
qu'ils soient aussi brutaux, ou du moins qu'ils  
ayent l'esprit aussi ouvert que ceux, qui ont  
plus de commerce avec nous.

1721.  
Juillet.

Le jour suivant les Sakis vinrent en assez  
grand nombre chez le Missionnaire, avec  
qui je logeais, & me firent prier de me trou-  
ver à une espèce de Conseil, qu'ils vouloient  
tenir. J'y consentis, & quand tout le monde  
eut pris sa place, le Chef mit un Collier de  
terre devant moi, & l'Orateur prenant la pa-  
role, me pria au nom de tous d'engager le  
Roy (\*) à les prendre sous sa protection, à  
purifier l'air, qui depuis quelque tems, di-  
voient-ils, étoit corrompu; ce qui paroissoit  
par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient  
dans leurs Villages, & à les défendre contre  
leurs Ennemis.

Conseil des  
Sakis, & à  
quel sujet.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien  
puissant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient,  
mais que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les  
Elemens; & que quand les Maladies, ou d'au-  
tres accidens semblables désoloient ses Pro-  
vinces, il s'adressoit, pour les faire cesser,  
au grand Esprit, qui a créé le Ciel & la Terre,  
& qui seul est le Maître Souverain de la Na-  
ture: qu'ils en fissent de même, & qu'ils s'en  
trouveroient bien; mais que pour mériter d'en  
être exaucé, il falloit commencer par le re-  
connoître, & lui rendre le culte & les hom-  
mages, qu'il a droit d'attendre de toutes les  
Créatures raisonnables: qu'ils ne pouvoient

(\*) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de  
Roi en François.

1721,  
Juillet.

rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roi, que d'écouter le Pere (a), que sa Majesté leur avoit envoyé, & de se rendre dociles à ses instructions; que c'étoit un Homme cheri du Ciel; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande estime pour lui; & que sa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu besoin de son secours, devoit les avoir convaincus de la rendre & sincere amitié, qu'il leur portoit; enfin que je ne recevrois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'eussent promis de se comporter à l'égard de ce Missionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le passé, & de lui ôter désormais tout sujet de se plaindre de leur indocilité.

Quant à la protection du Roy, que vous demandez, & à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre défense contre vos Ennemis; ce grand Prince a prévenu vos souhaits, il a donné sur cela de bons ordres à *Ononchio* (b), déjà porté de lui-même à les exécuter avec un zele & une affection de Pere (c). C'est de quoi vous ne sçauriez douter, si vous faites attention au Commandant, qu'il vous envoie. Il n'est pas possible que vous ignoriez, & vous me paroissez en effet bien instruits, que parmi les Capitaines François il y en a peu, qui l'égalent en valeur,

(a) Le Pere PIERRE CHARDON, Jésuite.

(b) C'est le nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il yeut dire, *Grande Montagne*, & vient du Cheva-

lier de Montmagny, qui a été le second Gouverneur du Canada.

(c) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Pères

&  
you  
les  
plu  
pen  
se f  
effe  
I  
tion  
dive  
une  
Log  
feren  
autre  
fut p  
conn  
ainfi  
cript  
gras  
& fir  
aussi  
les Sa  
Ce  
litaire  
l'on d  
leur d  
faits c  
opinic  
sentim  
Calun  
Mercur  
regard  
ceux,  
du Tar  
jeunes  
prépare

UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 437

& vous l'aimerez bientôt encore plus, que vous ne l'estimez déjà. Cette réponse parut les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur collier, & le Missionnaire se flatta que cette action produiroit un bon effet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donnerent l'une après l'autre, le divertissement de la Danse du Calumet dans une grande Esplanade, sur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque différence dans la maniere, dont les uns & les autres exécuterent cette Danse; mais elle ne fut pas considérable. Elle me fit seulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup; ainsi il n'est pas possible d'en donner une Description, qui convienne à toutes. Les Orchestres diversifierent un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire; aussi sont-ils mieux faits, & plus lestes que les Sakis.

Cette action est proprement une Fête militaire: les seuls Guerriers y sont Acteurs; & l'on diroit qu'elle n'a été instituée, que pour leur donner occasion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne suis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le sentiment de ceux, qui ont soutenu que le Calumet tiroit son origine du Caducée de Mercure, & que dans son institution il fut regardé comme un symbole de Paix. Tous ceux, que je vis danser, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué, étoient de jeunes Gens équipés, comme quand ils se préparent à marcher en Guerre; ils s'étoient

Les Sauvages de la Baye dansent le Calumet.

Description de cette Danse.

1721.

Juillet.

peint le visage de toutes sortes de couleurs; leurs têtes étoient ornées de plumes, & ils en tenoient à la main en guise d'éventails: le Calumet en étoit aussi paré, & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent: l'Orchestre & les Danseurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre, & parées de leurs plus belles Robes; ce qui faisoit d'un peu loin un assez beau coup d'œil.

Entre l'Orchestre & le Commandant, qui étoit assis devant la porte de son Logis, on avoit dressé un poteau, auquel, à la fin de chaque Danse, un Guerrier venoit donner un coup de sa hache d'arme; à ce signal il se faisoit un grand silence, & cet Homme racontoit à haute-voix quelques-unes de ses prouesses; il en recevoit ensuite les applaudissemens, puis alloit se remettre à sa place, & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations, & je vous avoue, Madame, que je n'y pris pas grand plaisir, non-seulement à cause de la Monotonie, & du peu d'agrément de la Musique, mais parce que tout se réduisoit dans les Danses à des contorsions, qui, à ce qu'il me sembloit, n'exprimoient rien, & n'avoient rien de divertissant.

La Fête se faisoit en l'honneur du nouveau Commandant; toutefois on ne lui fit aucun des honneurs, dont parlent quelques Relations. On ne vint pas le prendre, pour le mettre sur une Natte neuve; on ne lui fit point de présent, au moins que je sache; on ne lui passa point de plumages sur la tête; je

ne lui vis point présenter le Calumet ; & il n'y eut point d'Hommes absolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'est point l'usage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai seulement que de tems en tems toute l'assistance jettoit de grands cris pour applaudir aux Danseurs, principalement durant la Danse des Otchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

J'aurois apparemment eu plus de plaisir à voir la Danse de la *Découverte*. Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la chose, dont elle est le sujet & la figure. C'est une représentation au naturel de tout ce qui se fait dans une Expédition de Guerre ; & comme j'ai déjà observé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à surprendre leurs Ennemis, c'est sans doute pour cette raison, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Découverte*.

Danse de la  
Découverte.

Quoi qu'il en soit, un Homme y danse toujours seul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque tems immobile, après quoi il représente tout de suite le départ des Guerriers, la marche, les campemens ; il va à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on dit qu'il veut tuer tout le monde ; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de Guerre ; il fait semblant de casser la tête à un autre ; il couche un troi-

1721.

Juillet.

Des Traités  
qui se font  
par le moyen  
de la Danse  
du Calumet.

sième en jouë, enfin il se met à courir de toute sa force. Il s'arrête ensuite, & reprend les sens: c'est la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes situations; on s'est trouvé son esprit pendant la dernière Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Quand la Danse du Calumet a pour objet, comme c'est l'ordinaire, la conclusion d'une Paix, ou d'un Traité d'alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la pipe; & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves: quelquefois des Peaux de Cerfs & d'Elan, bien passées, ornées de figures faites avec du poil de Porc-Epy; & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Autres Dan-  
ses.

Il y a d'autres Danse plus simples, où l'on n'a eu en vûe que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui,

N'U  
qui d  
lage  
bane  
tous  
succe  
on fa  
lent,  
voir l  
éparç  
quelq  
conqu  
de lui  
que a  
ment  
Ce qu  
car la  
tu pâli  
font pe  
que de  
Fanfar  
la mêm  
rendre  
sur cel  
se sâch  
dant la  
Dan  
une au  
Les Da  
Symph  
& du C  
On y o  
même  
main,  
son bou  
du mêm  
& qu'on

D'UN VOYAGE DE L'AMÉR. LET. XX. 441  
 qui donne la Fête , y fait inviter tout le Vil-  
 lage au son du Tambour ; & c'est dans la Ca-  
 bane , qu'on s'assemble , si elle peut contenir  
 tous les Convies. Les Guerriers y dansent  
 successivement , puis frappent sur un poteau ;  
 on fait silence , ils disent tout ce qu'ils veu-  
 lent , & s'arrêtent de tems en tems pour rece-  
 voir les félicitations des Auditeurs , qui ne les  
 épargnent point. Mais si on s'apperçoit que  
 quelqu'un se vante à faux , il est permis à qui-  
 conque de prendre de la terre , ou des cendres  
 de lui en frotter la tête , ou de lui faire quel-  
 que autre avanie , qu'il voudra. Ordinaire-  
 ment on lui noircit le visage , en lui disant :  
 Ce que j'en fais , c'est pour cacher ta honte , ce-  
 car la première fois que tu verras l'Ennemi , ce  
 tu pâiras. » C'est ainsi que tous les Peuples ce  
 sont persuadés que c'est le propre des Poltrons,  
 que de se vanter. Celui , qui a ainsi puni ce  
 Fanfaron , prend sa place , & s'il tombe dans  
 la même faute , l'autre ne manque pas de lui  
 rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont  
 sur cela aucun privilege , & il ne faut point  
 se fâcher. Cette Danse se fait toujours pen-  
 dant la nuit.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre , qu'on appelle la *Danse du Boeuf*. Les Danseurs forment plusieurs cercles , & la Symphonie , toujours composée du Tambour & du Chichikoué , est au milieu de la place. On y observe de ne point séparer ceux d'une même Famille ; on ne se tient point par la main , & chacun porte à la main les armes & son bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté ; & quoiqu'on saute beaucoup , & qu'on s'éleve extrêmement haut , on ne

1721.

Juillet.

Danse du Boeuf.

1721.

Juillet.

fort jamais de mesure ni de cadence.

De tems en tems un Chef de Famille présente son Bouclier : tous frappent dessus, & à chaque fois il rappelle le souvenir de quelqu'un de ses beaux faits : il va ensuite couper un morceau de Tabac à un poteau, où l'on a eu soin d'en attacher une certaine quantité, & il le donne à un de ses Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui, ou qu'il a eu part à celles, dont il vient de se vanter, il est en droit d'aller prendre le morceau de Tabac, dont celui-ci vient de faire un présent, & de le donner à un autre. Cette Danse est suivie d'un Festin ; mais je ne vois pas bien d'où lui est venu le nom, qu'elle porte, si ce n'est à cause des Boucliers, sur lesquels on frappe, & qui sont couverts de Peaux de Bœuf.

Danses ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danses ordonnées par les Jongleurs pour la guérison des Malades ; mais elles sont ordinairement fort lascives. Il y en a de pur divertissement, & qui n'ont rapport à rien. Elles se font presque toujours en rond, au son du Tambour & du Chichikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Ceux-ci y dansent les armes à la main, & quoiqu'on ne se tienne point, on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui est de ce que j'ai déjà dit, qu'on ne fait point de mesure, cela ne doit point être difficile à croire, parce que la Musique des Sauvages n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. Aussi s'ennuie-t-on beaucoup à ces Fêtes, dès la première fois qu'on y assiste, parce qu'elles durent longtemps, & qu'on entend toujours la même chose.

D'UN  
Co  
si on e  
coup  
nent  
de sup  
leurs p  
être p  
quente  
nimal  
tion. U  
Souris  
Fille la  
l'Enfan  
mit à fa  
étoit m  
raison :  
le Génie  
pas ma  
Après q  
le mang  
Ils on  
pour les  
qu'un,  
rémonie  
peinte d  
pendant  
les homi  
lebrent e  
tandis qu  
s'en réga  
ont comm  
préparer a  
que les O  
jours de  
Chasseurs  
vent les E

Juillet.

Superstitions  
des Peuples  
voisins de la  
Baye.

Comme les Nations voisines de la Baye, si on en excepte les Poutecouatamis, sont beaucoup plus grossières que les autres, elles donnent aussi beaucoup plus dans toutes sortes de superstitions. Le Soleil & le Tonnerre sont leurs principales Divinités, & elles semblent être plus persuadées que celles, que nous fréquentons davantage, que chaque espèce d'Animal a un Génie, qui veille à sa conservation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite Fille la ramassa pour la manger: le Pere de l'Enfant, qui l'aperçut, la lui arracha, & se mit à faire de grandes caresses à l'Animal, qui étoit mort: le François lui en demanda la raison: » C'est, répondit-il, pour appaiser le Génie des Souris, afin qu'il ne tourmente pas ma Fille, quand elle aura mangé celle-ci. » Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont sur-tout beaucoup de vénération pour les Ours: Dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Festin accompagné de cérémonies assez singulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes sortes de couleurs est placée pendant le repas sur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célèbrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent son corps en pièces, & s'en régalerent. Non-seulement ces Sauvages ont comme tous les autres, la coutume de se préparer aux grandes Chasses par des jeûnes, que les Outagamis poussent même jusqu'à dix jours de suite; mais encore, tandis que les Chasseurs sont en campagne, on oblige souvent les Enfans de jeûner, on observe les son-

1721.

Juillet.

ges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le succès de la Chasse. L'intention de ces jeûnes est d'apaiser les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chasser; & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'opposent, ou s'ils seront favorables aux Chasseurs.

La Nation, qui depuis vingt ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, est celle des *Outagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par plusieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois assez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours disposés à nous susciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils se sont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuse, qui s'est aussi aguerrie peu à peu; & cette union nous rend aujourd'hui presque impraticable la navigation de tout le haut du *Micissipi*. Il n'y a pas même trop de sûreté à naviguer sur la Rivière des Illinois, à moins qu'on ne soit en état de ne pas craindre une surprise; ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverses Nations au Nord & à l'Ouest du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort questionnés sur les Pays, qui sont à l'Ouest, & au Nord-Ouest du Canada; & quoique je sçache qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre tout ce que disent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Espagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord,

N'UN  
que ce  
rique  
le Mi  
navig  
qui co  
Mer d  
décou  
que pa  
indice  
qui so  
pénétr  
on trou  
& des t  
reprise

QUE  
, & on en  
tes pour le  
ces jeunes  
des An-  
on prétend  
, s'ils s'op-  
s aux Chal-

a plus fait  
taux, est  
naturelle de  
s mauvais  
quelquefois  
ce avec les  
susciter de  
is redouta-  
ement unis  
, qui s'est  
union nous  
able la na-  
pi. Il n'y a  
sur la Ri-  
ne soit en  
e; ce qui  
ce récipro-

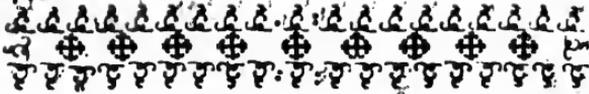
es Sioux,  
Pays, qui  
u Canada;  
s toujours  
ut les Sau-  
-ci m'ont  
a plusieurs  
t'y a dans  
autres Co-  
au Nord,

S'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 445  
que ce que nous connoissons du Nouveau Me-  
rique & de la Californie, & qu'en remontant  
le Missouri aussi loin, qu'il est possible d'y  
naviguer, on trouve une grande Riviere,  
qui coule à l'Ouest, & se décharge dans la  
Mer du Sud. Indépendamment même de cette  
découverte, que je crois plus facile par-là,  
que par le Nord; je ne puis douter, vû les  
indices, que j'ai eus de plusieurs endroits, &  
qui sont assez uniformes, qu'en essayant de  
pénétrer jusqu'à la source du Missouri,  
on trouvera de quoi se dédommager des frais  
& des fatigues, que demande une telle En-  
treprise.

1721.  
Juillet.

Je suis, &c.

*Fin du cinquième Tome.*



# TABLE

DES

## PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce cinquième Volume.

### A

**Abénaquis** : du Village de ces Sauvages à Beckancourt, 164. du Village des Abénaquis de S. François, 178. des Nations Abénaquises, 273. 274.

**Aigles de deux espèces en Canada**, 227.

**Algonquins** : de la Langue Algonquine, 273. Algonquins inférieurs, 274. Algonquins supérieurs, 275. Caractère de la Langue Algonquine, 289. 290. particularités de cette Langue 291. 292. différence des peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. & suiv. les suites de cette Guerre, 297. & suiv.

**Amériquains**, dissertation sur leur origine: sentimens de plusieurs sçavants Auteurs, qui ont traité plus au

long cette question, 1. & suiv. A quoy se peut réduire la question proposée, & comment on y peut répondre, 51. & suiv.

**Anglois** : différence des Colonies Angloises & Françoises, 118. Opposition inutile des Anglois à un établissement sur la Riviere de Niagara, 335.

**Anguilles** : de la pêche des Anguilles en Canada, 250. 251.

**Anticosty**, Isle : sa description, 93.

**Arbres particuliers au Canada**, 239. pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feuilles au mois de Mai, 304.

**Armes offensives & défensives des Sauvages**, 328.

**Assassinat**: de quelle manière les Hurons le punissent, 404. 405.

**Assiniboils**, Sauvages; leur caractère: du Lac des Assiniboils, 271. & suiv.

**Baie** des ples d  
& suiv.  
de cet  
Baie des  
descrip  
Baie des  
Baie des  
ment,  
Mission  
Sauvage  
sent le  
Baleine :  
l'Espad  
des Bale  
S. Laure  
Banc ( le g  
Neuve :  
& suiv.  
& des B  
gnent, 7  
Beckancour  
lieu, 16  
me nom: d  
celui de  
162 163  
naquis de  
164.  
Bœuf : de la  
en Canada  
tion de cet  
Bœuf musqué  
cet Animal  
Bois du Cana  
Bouffole : obs  
déclinaisons  
**C** Alumet; c  
Sauvages, &  
311. de son  
& suiv. De  
dante du Ca  
& suiv. Trai

TABLE DES MATIERES. 447

B

**B**AIE d'Hudson : des peuples de ses environs, 265.  
*Et suiv.* autres Sauvages de cette Baie, 276. 277.

Baie des Tsonnonthouans : sa description, 331

Baie des No jets, 429.

Baie des puants, ou simplement, la Baie : Port, & Mission en ce lieu, 432. les Sauvages de cette Baie dansent le Calumet; 437.

Baleine : son Combat avec l'Espadon, 80. de la pêche des Baleines dans le Fleuve S. Laurent, 219.

Banc ( le grand ) de Terre-Neuve : sa description, 71.  
*Et suiv.* causes des Vents & des Brumes qui y regnent, 73. *Et suiv.*

Beckancourt : situation de ce lieu, 161. Riviere de même nom: d'où lui étoit venu celui de Riviere puante, 162. 163. Village des Abénaquis de Beckancourt, 164.

Bœuf : de la Chasse du Bœuf en Canada, 192. description de cet Animal, 193.

Bœuf musqué : description de cet Animal, 194.

Bois du Canada, 234. *Et suiv.*

Bouffole : observation sur ses déclinaisons, 101.

C

**C**alumet; du Calumet des Sauvages, & de son usage, 311. de son origine, 312. *Et suiv.* Description de la danse du Calumet, 437. *Et suiv.* Traités qui se font

par le moyen de cette danse, 440.

Canada : idées fausses qu'on s'en est fait en France, 125.

126. fautes qu'on a faites dans son établissement, 129. *Et suiv.* mauvais

conduite par rapport au commerce de Pelleteries, 129. *Et suiv.* des Congés

& de leurs abus, 131. *Et suiv.* divers changements dans les Monnoies, 134.

*Et suiv.* différence du Calfort de ce pays d'avec celui de l'Europe, 139. 140. Seigneuries du Canada : le

droit de patronage n'y est point attaché: le commerce

permis aux Gentils-Hommes du pays, 160. 161. on ne le connoit en France que

par son mauvais côté: excès du froid qui y regne, 241. *Et suiv.* Heurcuse

condition de ses habitans, 252. son étendue, 269. des Vignes de ce pays, 301.

302. pourquoi les Arbres n'y ont pas encore des feuilles au mois de Mai, 304.

Ganadiens, Créoles du Canada : leur condition heurcuse, 252. plusieurs ne savent pas en profiter, 253. bonnes & mauvaises

qualités de ces Créoles, 253. *Et suiv.*

Canots : description des Canots d'écorce, 284. 285. Carcajou, ou Quincajou; comment il donne la chasse aux Orignaux, 189. 190.

Cardinaux, espèce d'Oiseaux en Canada, 230. Caribou : description de ce

- Animal, 191.  
 Casconchiagon, Riviere; sa description, 33.  
 Castor: différence du Castor de Canada d'avec celui de l'Europe, 139. 140. du poil du Castor, 146. 147. description Anaromique de cet Animal, 141. & suiv. du Castor gras, & du Castor sec, 146. différents usages du poil de Castor, 147. Industrie & travaux du Castor, 147. & suiv. leur prévoyance, 150. & suiv. des Castors Terriers, 152. 153. Chasse de ces Animaux, 154. & suiv. quelques particularités sur ces Amphibies, 156. 157.  
 Castor: des Isles & de la Nation du Castor, 417. 418.  
 Castoréum: ce que c'est, 144. 145.  
 Catarocouy: réflexion sur le Fort de Catarocouy, & sur le chemin qu'on prend pour y aller, 281. 282. description de ce Fort, 287. 288. route de ce lieu jusqu'à l'Anse de la Famine: description du pays, 301. & suiv.  
 Cèdres de deux sortes en Canada, 237. Cèdres blancs & rouges, 376.  
 Cèffs: de ceux du Canada, 190.  
 Chambly: Fort de Chambly; sa situation, 221.  
 Charlevoix (le P. de) Auteur du Journal, son voyage de Paris à Rochefort: danger qu'il courut sur la Loire, 67. 68. Il s'embarque & met à la voile, 71. tempête qu'il essuye, 76. 77. réception qu'on lui fait chez les Poutéouatamis; 384. son départ du Détroit pour Mchillimakinac, 409. & suiv.  
 Chefs des Sauvages: observation sur leurs noms, 394. de la succession & de l'élection de ces Chefs: de leur pouvoir, 394. 395. des Chefs de Guerre, 396.  
 Chènes de deux sortes en Canada, 237.  
 Chevreuil: particularités de celui du Canada, 195.  
 Chiens: des chiens de Chasse des Sauvages, 176.  
 Citrons du Détroit, 389.  
 Colliers de porcelaine: usage qu'en font les Sauvages, 309. 310.  
 Congés: abus des congés, 131. 132.  
 Conseil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit: quel en fut le résultat, 380. & suiv. des Assistans ou Conseillers aux Conseils des Sauvages, 395. sagesse de ces Conseils: des Orateurs qui ont droit d'y parler, 397. 398.  
 Cuivre: Mines de cuivre sur les bords du Lac Supérieur, 415.

## D

Danse du Feu parmi les Sauvages: sa description, 337. 338. Histoire à ce sujet, 338. 339.  
 Danse du Calumet: sa description, 437. & suiv. Danse de la découverte, 439.

D  
 des Traités  
 le moyen  
 Calumet,  
 ses, 440.  
 Boruf, 44  
 ordonnées  
 cins, 442.  
 Description  
 de Terre-N  
 suiv. d'une  
 & suiv. de  
 costly, 93. d  
 & suiv. de  
 Lorette, 12  
 la Ville des  
 106. de l'E  
 187. du Bo  
 & du Bœuf  
 194. de l'Isle  
 de Montréal,  
 du Loup Ma  
 Rapides du F  
 rent, 281. 2  
 Canots d'Econ  
 du Fort de  
 287. 288. de  
 Sud du Lac O  
 317. des Rac  
 marcher sur la  
 Traités pour  
 sage, 326. 32  
 viere de Casco  
 330. de la Bai  
 nonhouans,  
 Riviere de Nia  
 du pays des en  
 cette Riviere,  
 de la Danse du  
 338. du Sault de  
 343. & suiv. du  
 373. du Lac Supé  
 414. de la Dan  
 lumet, 437. &  
 etroit: arrivée au  
 nature de ce pa  
 Sauvages établis

DES MATIERES. 449

Fort du Détroit, 378.

des Traités qui se font par le moyen de la danse du Calumet, 440. autres danses, 440. 441. danse du Becuf, 441. 442. danses ordonnées par les Médecins, 442.  
Description, du grand Banc de Terre-Neuve, 71. & suiv. d'une Tempête, 75. & suiv. de l'Isle d'Anticosty, 93. de Quebec, 183. & suiv. de la Mission de Lorette, 120. & suiv. de la Ville des trois Rivieres, 166. de l'Original, 186. 187. du Becuf Sauvage, & du Becuf musqué, 193. 194. de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. & suiv. du Loup Marin, 214. des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285. des Canots d'Ecorce, 283. 284. du Fort de Catarocouy, 287. 288. de la Côte du Sud du Lac Ontario, 316. 317. des Raquettes pour marcher sur la neige, & des Traînes pour porter le bagage, 326. 327. de la Riviere de Casconchiagon, 330. de la Baie des Tsonnonhouans, 331. de la Riviere de Niagara, 332. du pays des environs de cette Riviere, 335. 336. de la Danse du Feu, 337. 338. du Sault de Niagara, 343. & suiv. du Lac Erié, 373. du Lac Supérieur, 413. 414. de la Danse du Calumet, 437. & suiv.  
Détroit : arrivée au Détroit : nature de ce pays, 377. Sauvages établis auprès du

**E**rable : de l'eau & du Suc cre d'Erable, 179. & suiv. Erable mâle, & Erable femelle, 237.  
Erié : description du Lac Erié, 373. de la Côte Septentrionale de ce Lac, 374.  
Eskimaux, Sauvages ; leur caractère & leurs coutumes, 263. & suiv.  
Espadon : description de ce poisson, & de son combat avec la Baleine, 80.  
Espagnols : un de leurs partis est défait par les Sauvages de Missouri, 433. 434.  
Esturgeon : maniere dont on le pêche, 225. 226.

**F**amine : route de Catarocouy à l'Anse de la Famine, 301. & suiv. description de ce lieu ; 303.  
Femmes : leur pouvoir dans quelques Nations Sauvages, 397. Avantages des Meres sur les Peres, 424. des accouchements, & de leurs suites, 425. du soin qu'elles prennent de leurs enfants, 426.  
Feu : description de la Danse du Feu : Histoire à ce sujet, 337. & suiv.  
Flettan : description de ce poisson, 81.  
Fontaines singulieres, 331.  
François : différence des Colonies Françaises & Angloises, 119.

essuye, 76. 77.  
on lui fait  
utéouatamis,  
art du Détroit  
illimakinac,  
vages : observations  
urs noms, 394.  
sion & de l'é  
es Chefs : de  
ir, 394. 395.  
Guerre, 396.  
x sortes en Ca  
rticularités de  
nada, 195.  
iefs de Chasse  
s, 176.  
etroit, 389.  
rcelaine : usage  
les Sauvages,  
s des congés,  
is Nations Sau  
le Comman  
etroit : quel en  
stat, 380. &  
listans ou Con  
Conseils des  
es, 395. sage  
onseils : des Ora  
nt droit d'y par  
98.  
s de cuivre sur  
Lac Supérieur,  
D.  
Feu parmi les  
sa description,  
Histoire à ce su  
39.  
lumet : sa des  
7. & suiv. Dan  
couverte, 437.



Frères du Canada, 238.  
Froid: excès du froid en Canada, 242. 243. inconveniens qui en résultent, 244.  
Réflexions sur les causes de ce grand froid, 245. *& suiv.*

G

**G**aspé, ou Gachepé: Baie & pointe de ce nom, 90.  
Goberge: description de ce poisson, 223.  
Gouffre à la place d'une Montagne déracinée, 98.  
Grotius: ses démêlés avec Jean de Laët sur l'origine des Américains, 17. *& suiv.*

Guerre: maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. du Dieu de la Guerre, 306. de la déclaration de la Guerre, 307. motifs qui engagent les Sauvages à faire la Guerre, 317. 318. de quelle maniere on s'y résout: préparatifs du Chef, 318. 319. délibération du Conseil: mesures qu'on prend pour avoir des prisonniers, 320. 321. Chants, Danes & Festins des Guerriers, 322. épreuves où l'on met les Guerriers: précautions pour les blessés, 323. 324. adieux des Guerriers, 327. leurs armées offensives & défensives, 328. du soin qu'ils ont de porter leurs Dieux, 329. circonstances de la marche des Guerriers, 347. 348. du Campement: de la rencontre des différens parties de Guerre, 349. de l'en-

trée dans le pays ennemi: des approches, & de l'attaque, 350. 351. leur maniere de combattre: leur insinû pour connoître les traces de leurs ennemis, 352. des signes qu'on laisse de la victoire: précautions pour assurer la retraite, & pour garder les prisonniers, 353. 354. comment on annonce la victoire dans les Villages, 355. Triomphe des Guerriers, 358.

H

**H**erbe à la puce: ses effets, 388. 389.  
Hêtres du Canada, 238. 239.  
Hontan ( le Baron de la ) Calomnie qu'il débite au sujet de la Foire de Montréal, 210.  
Hornn ( George de ) son sentiment sur l'origine des Américains, 36. *& suiv.*  
Hurons, Nation Sauvage des peuples de la Langue Huronne, 278. 279. Caractere de la Langue Huronne, 289. particularités de cette Langue, 290. différence des peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. *& suiv.* les suites de cette Guerre, 297. *& suiv.* maladie extraordinaire du Huronne: manieres ridicules qu'elle employe pour guérison, 339. *& suiv.* en quelle disposition l'en-

**D** leur trouva  
Détroit,  
maniere ils  
saffinat, 40  
ment par  
pour les ch  
trait singuli  
sion, 405. 6

**J**ésuites: desc  
Collège à C  
112.

Jeu: du jeu d  
Offlets, 38  
superstitieux  
la guérison e  
386. 387.  
Illinois, Natio  
leur origine  
me que celle  
278.

Iroquois du Sa  
& de la Mont  
dres que caus  
la traite de l  
207. *& suiv.*  
leur établisse  
S. Louis, 25  
veur des pren  
tans de cette pe  
261. politique d  
399. 400.

Illes aux Oiseaux  
Ille aux Coudres  
tion, 98.  
Ille d'Orléans, 1  
Illes de Richelieu  
François, 177.  
Ille de Jesus, 205  
Illes de Saint Pierre

**K**icapous, Natio  
ge, 276.

DES MATIERES. 451

leur trouve les Hurons du Déroit, 383. de quelle maniere ils punissent l'Assinat, 404. 405. Reglement parmi ces peuples pour les choses trouvées : trait singulier à cette occasion, 405. & *suiv.*

**J**ésuites: description de leur Collège à Quebec, 111. 112.

**Jeu**: du jeu du plat, ou des Osselets, 385. 386. usage superstitieux de ce jeu pour la guérison des malades, 386. 387.

**Illinois**, Nation Sauvage: leur origine paroît la même que celle des Miamis, 278.

**Iroquois** du Sault S. Louis, & de la Montagne: défordres que cause parmi eux la traîne de l'Eau-de-vie, 207. & *suiv.* origine de leur établissement au Sault S. Louis, 258. 259. fervent des premiers Habitans de cette peuplade, 260. 261. politique des Iroquois, 399. 400.

**Îles aux Oiseaux**, 89. 90.

**Île aux Coudres**: sa situation, 98

**Île d'Orléans**, 101. 102.

**Îles de Richelieu & de Saint François**, 177.

**Île de Jesus**, 205. 206.

**Îles de Saint Pierre**, 87.

**K**icapous, Nation Sauvage, 276.

**L**ac de Saint Pierre, 166.

**Lac des Assiniboils**, 271. & *suiv.*

**Lacs**: Flux & Reflux de ceux du Canada, 304.

**Lac Supérieur**: sa description, 413. 414. Fable des Sauvages touchant ce Lac: Mines de Cuivre sur ses bords, 414. 415.

**Laër** (Jean de) ce qu'il pensoit du sentiment du P. d'Acosta, de ceux de Lescarbor, de Breverood, & de Grotius, sur l'origine des Américains, 12. & *suiv.* ses démêlés avec Grotius sur ce sujet, 17. & *suiv.* son sentiment particulier sur cette question, 29. & *suiv.* ce qu'il dit de celui de Moraëz, 34.

**Langues du Canada**: Langue Huronne: Langue Algonquine: caractère & particularités de ces deux Langues, 288. & *suiv.*

**Lencornet**: description de ce poisson: maniere de le prendre, 223.

**Lorette**, Village en Canada: description de la Mission qui y est établie: fervent des Sauvages de ce lieu, 120. & *suiv.*

**Loup Marin**: de la pêche du Loup Marin, 211. description de cet Animal: ses diverses especes, 212. 213. usage de sa chair & de sa peau, 214. particularités de ces Animaux, 215. 216.

le pays ennemis: Roches, & de l'air: 350. 351. leur combatte: leur pour connoître les leurs ennemis, signes qu'on laisse: précautions pour la retraite, & pour les prisonniers, comment on avoit victoire dans les, 355. Triomphe triers, 358.

**H**  
la puce: ses effets, 389.

**Canada**, 238. 239.  
de Baron de la, ce qu'il débite au la Foire de Monto.

orge de) son sent  
sur l'origine de  
ains, 35. & *suiv.*  
Nation Sauvage  
ples de la Langue  
278. 279. Ce  
de la Langue Hu  
289. particularité  
Langue, 290. dit  
les peuples des N  
ronnes, & de ce  
ons Algonquines  
gine de la Guer  
ent eu à sousten  
es Iroquois, 39  
les suites de ce  
297. & *suiv.* m  
traordinaire d'u  
e: manieres ridic  
le employé pour  
A, 339. & *suiv.*  
le disposition d'

T A B L E

Loups Serviers. Voyez, Serviers.

M

**M**agdeleine: Cap de la Magdeléine, 168.

Magiciens: punition des Magiciens parmi les Sauvages, 405.

Malhomines, ou Folles Avouées. Natiop Sauvage, 436.

Marées du Fleuve Saint Laurent, 100. 101. espèce de Marée des Lacs du Canada, 304.

Mariages des Sauvages: de la pluralité des femmes & des maris: des degrés de parenté, 418. 419. Loix particulières pour le mariage, 420. de quelle manière se traitent les Mariages, 421. 422. cérémonies qui s'y pratiquent, 423.

Marsouins de deux couleurs: usage de leurs peaux, 216. 217. de la pêche de ces poissons, 218. 219.

Mascoutins, Nation Sauvage, 277.

Mérisier du Canada, 237. 238.

Miamis, Sauvages, paroissent avoir la même origine que les Illinois, 278. pratiques qui leur sont propres pour se préparer à la Guerre, 324. 325.

Michillimakinac: situation de ce poste, 412. 413. Traditions des Sauvages sur Michillimakinac: abondance de la pêche dans ce Canton, 416. 417.

Missouri: les Sauvages de Missouri défont un parti Espagnol, 433. 434.

Monnoyes: divers changements dans celles du Canada, 134. & suiv.

Montagne: Village Iroquois de la Montagne, 208.

Montréal: différence du Pays de Quebec & de celui de Montréal, 201. description de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. & suiv. des environs de cette Isle, 206. 207. de la Foire de Montréal, 209. 210.

Morues (des) & de la pêche de ce poisson, 77. & suiv.

N

**N**agara, Rivière: sa description, 332. projet d'un établissement sur cette Rivière: opposition inutile des Anglois, 333. & suiv. description du Pays de Niagara, 335. 336. description du Sault de Niagara: observations sur cette Cascade, 343. & suiv.

Nom: observation sur les noms des Chefs des Sauvages, 394. de la cérémonie de l'imposition du nom parmi ces peuples: observations à ce sujet, 426. 427.

Noquets, Sauvages: Baie des Noquets, 429.

Noyers du Canada, 238.

O

**O**iseaux: des principales espèces d'oiseaux qu'on voit en Canada, 228. & suiv.

Oiseau-Mouche du Canada: en quoi il diffère du Co-

**O**ntario: de la Côte du Sud, 316. (Quebec) Capitaine lé par les & suiv. Orignal, ou Rivière de ce nom, 186. en quel le chasser manières de 188. 189. c. cajo lui de 189. 190.

Ormes de deu: nada, 239. Ours: préparations de la chasse de 169. & suiv. mois sans de manière de l'Ours: cérémonie, qui se fait un a tué un maux: réception fait aux Ch: retour, 173. particulière 174. 175.

Ouatagamis, Sa: Ouatouais, Sau:

**P**ellettes: r: duite par rap: merce des Pel: & suiv. de c: pelle la menu: 196. & suiv. Perdrix de trois: Canada, 227. Pies de deux es: da, 236.

# DES MATIERES.

463

libry des Isles, 231- 232.  
 Ontario : description de la  
 Côte du sud du Lac Onta-  
 rio, 316, 317.  
 Onneyouth : courage d'un  
 Capitaine Onneyouth brû-  
 lé par les Hurons, 367.  
*Œ* *ſuiv.*  
 Orignal, ou Elan : descrip-  
 tion de cet Animal, 185.  
 186. en quel temps il faut  
 le chasser, 187. diverses  
 manieres dont on le chaffe,  
 188. 189. comment le Car-  
 cajou lui donne la chaffe,  
 189. 190.

Ourses de deux especes en Ca-  
 nada, 239.  
 Ours : préparatifs & super-  
 stitions des Sauvages pour  
 la chaffe de cet Animal,  
 169. *Œ* *ſuiv.* il passe six  
 mois sans manger, 172.  
 maniere dont on chaffe  
 l'Ours : cérémonie ridicu-  
 le, qui se pratique quand  
 on a tué un de ces Ani-  
 maux : réception que l'on  
 fait aux Chasseurs à leur  
 retour, 173. 174. quelques  
 particularités sur les Ours,  
 174. 175.

Ouagamis, Sauvages, 277.  
 Oujouais, Sauvages, 275.

## P

**P**elleteries : mauvaise con-  
 duite par rapport au com-  
 merce des Pelletteries, 129.  
*Œ* *ſuiv.* de ce qu'on ap-  
 pelle la menue Pelletterie,  
 196. *Œ* *ſuiv.*  
 Perdrix de trois especes en  
 Canada, 217. 218.  
 Pies de deux especes en Cana-  
 da, 236.

Plic de Mer : maniere de pé-  
 cher ce poisson, 223. 224.  
 Poissons : de ceux qui se trou-  
 vent dans le Golphe & dans  
 le Fleuve S. Laurent, 222.  
*Œ* *ſuiv.* poissons particu-  
 liers au Canada, 225. 227.  
 Poisson armé : sa description,  
 224. comment il chaffe aux  
 Oiseaux, 225.  
 Porcelaine du Canada, 308.  
 des Branches & des Coliers  
 de Porcelaine : leur usage,  
 309. 310.

Poste : maniere de courir la  
 poste en Traîne, 359.  
 Poutouatamis, Sauvages,  
 277. réception qu'ils font à  
 l'Auteur, 384. Isles des Pou-  
 teouatamis, 419.

Prisonniers de Guerre parmi  
 les Sauvages : premiere ré-  
 ception qu'on leur fait,  
 357. 358. leurs bravades,  
 359. ce qu'on leur fait souf-  
 frir à leur entrée dans le  
 Village, 359. 360. distri-  
 bution qu'on en fait, 360.  
 comment on décide de leur  
 sort, 361. *Œ* *ſuiv.* de ceux  
 qui sont adoptés : de ceux  
 qui sont destinés au feu,  
 363. comment ils reçoivent  
 l'Arrêt de leur con-  
 damnation, 364. 365. prin-  
 cipes de la barbarie qu'on  
 exerce envers eux, 366.

Provençal ; aventure singu-  
 liere d'un Navire Proven-  
 çal, 119. 120.  
 Puants, Sauvages ainsi ap-  
 pellés, 431. Fort, & Mis-  
 sion de la Baie des puants,  
 432.

**Q**uebec : origine du nom

divers change-  
 ments dans celles du Ca-  
 na, 334. *Œ* *ſuiv.*  
 Village Iroquois  
 montagne, 208.  
 différence du Pays  
 de ce & de celui de  
 l'Al., 201. description  
 de la Ville de  
 l'Al., 201. *Œ* *ſuiv.*  
 rons de cette Isle,  
 7. de la Foire de  
 l'Al., 209. 210.  
 es) & de la pêche  
 du poisson, 77. *Œ* *ſuiv.*

## N

ra, Riviere : sa  
 on, 332. projet  
 blissement sur cet-  
 re : opposition inu-  
 Anglois, 333. *Œ*  
 description du Pays  
 ra, 335. 336. des  
 du Sault de Nia-  
 observations sur cet-  
 de, 343. *Œ* *ſuiv.*  
 servation sur les  
 es Chefs des Sau-  
 394. de la cré-  
 de l'imposition du  
 mi ces peuples  
 ions à ce sujet

Sauvages : Baie de  
 429.  
 Canada, 238.

des principale  
 oiseaux qu'on voi  
 da, 228. *Œ* *ſuiv.*  
 che du Canada  
 l differe du Ca

de cette Ville, 103. sa situation, 104. 105. description de cette Ville & de ses principaux édifices, 105. *& suiv.* l'Evêché, 107. 108. la Cathédrale & le Séminaire, 108. 109. du Fort, & du Cap aux Diamants, 109. 110. des Récollets & des Ursulines, 110. du Collège des Jésuites, 111. 112. l'Hôtel - Dieu, 112. 113. de l'Hôpital Général, 113. 114. des Fortifications, 114. 115. des Habitans de cette Ville, 116. 117. différence du pays de Quebec & de celui de Montréal, 201.

## R

**R**apide ; description des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285.  
**Rapide**, ou Sault de Niagara : sa description ; observations sur cette Cascade, 343. *& suiv.*  
**Raquettes** : description des Raquettes pour marcher sur la neige, 326.  
**Rat musqué** ; sa description, 157. 158.  
**Raze** ( Cap de ) sa situation, 86.  
**Récollets** : description de leur maison à Quebec, 110.  
**Renards du Canada**, 196.  
**Richelieu** : Isles de Richelieu, 177. 200. Fort de Richelieu, 182.  
**Rivière de Beckan-court** : d'où lui étoit venu le nom de Rivière puante, 162. 163.  
**Rivière des Prairies**, 206.

**Rosiers** : Cap des Rosiers, 90.

## S

**S**aguenay, Rivière, 96.  
**Saint Laurent** : du Golphe de ce nom, 89.  
**Saint Laurent** : de l'entrée du Fleuve de ce nom, 90. 91. de ses Marées, & de la déclinaison de la Bouffole, 100. 101. poissons qui s'y trouvent, 222. *& suiv.* description des Rapides de ce Fleuve, 281. 282. 285.  
**Saint François** : Isles & Village de Saint François, 177. 178. Lac de S. François, 284. 285.  
**Saint Paul** ( Baie de ) 93.  
**Saint Pierre**, Isles qui portent ce nom, 87. Lac de S. Pierre, 165. 166.  
**Sakis**, Nation Sauvage, 432. 433. Conseil de ces peuples, & à quel sujet, 435. 436.  
**Sapins** de quatre especes en Canada, 236.  
**Sault de Niagara**. *Voyez*, Rapide.  
**Sault de Montmorenci**, 104.  
**Sault au Récollet**, 206.  
**Sault S. Louis** : Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis, 207. 208. origine de cet établissement, 258. 259. ferveur de ses premiers Habitans, 260. 261.  
**Sauvages** : ferveur des Sauvages Chrétiens de Loreto, 121. 122. préparatifs & superstitions des Sauvages pour la Chasse de l'Ours, 169. *& suiv.* maniere dont ils font cette Chasse : c'est

monie r  
 tique q  
 Ours :  
 fait aux  
 retour,  
 chiens c  
 marient  
 de s'en s  
 de la Ba  
*& suiv.*  
 Nord de  
 tres Sau  
 d'Hudfor  
 niere de  
 parmi les  
 306. mo  
 gent à fai  
 318. *Voy*  
**Sauvages** :  
 courage,  
 la barbari  
 envers le  
 Guerre,  
 dans leur  
 370. *& su*  
 vages éta  
 Fort du De  
 seil de cè  
 chez le C  
 ce Fort :  
 résultat, 3  
**Sauvages** du  
 quoi ils se  
 convertir  
 policiers,  
 sale de leur  
 392. divisio  
 en Tribus,  
 tion sur les  
 de la succe  
 lection de c  
 leur pouvo  
 des Allistan  
 lers : du Cor  
 des Chefs, u

S

y, Riviere, 96.  
 nt: du Golphe de  
 89.  
 nt: de l'entrée du  
 ce nom, 90. 91.  
 atées, & de la  
 on de la Bouffole,  
 . poissons qui s'y  
 , 222. *Et suiv.*  
 on des Rapides de  
 , 281. 282. 285.  
 ois: Isles & Vil-  
 Saint François,  
 i. Lac de S. Fran-  
 4. 285.  
 ( Baie de ) 93.  
 e, Isles qui por-  
 om, 87. Lac de  
 , 165. 166.  
 on Sauvage, 432.  
 nseil de ces peu-  
 à quel sujet, 435.  
  
 quatre especes en  
 236.  
 iagara. *Voyez*,  
  
 outmorenci, 104.  
 collet, 206.  
 ouis: Bourgade  
 du Saule S. Louis,  
 . origine de cet  
 ment, 258. 259.  
 e les premiers Ha-  
 260. 261.  
 serveur des Sau-  
 rétiens de Lorete,  
 .. préparatifs &  
 ons des Sauvages  
 basse de l'Ours,  
 iv. maniere dont  
 ette Chasse: cité

### DES MATIERES.

monie ridicule, qui se pra-  
 tique quand on a tué un  
 Ours: réception que l'on  
 fait aux chasseurs à leur  
 retour, 173. 174. de leurs  
 chiens de Chasse, 176. ils  
 marient la Seine avant que  
 de s'en servir, 225. caracte-  
 re de ceux des environs  
 de la Baie d'Hudson, 265.  
*Et suiv.* des Sauvages du  
 Nord de Canada, 274. au-  
 tres Sauvages de la Baie  
 d'Hudson, 276. 277. ma-  
 niere de chanter la Guerre  
 parmi les Sauvages, 305.  
 306. motifs qui les enga-  
 gent à faire la Guerre, 317.  
 318. *Voyez*, Guerre.  
 Sauvages: idée qu'ils ont du  
 courage, 323. principes de  
 la barbarie qu'ils exercent  
 envers les prisonniers de  
 Guerre, 366. leur habileté  
 dans leurs négociations,  
 370. *Et suiv.* Nations Sau-  
 vages établies auprès du  
 Fort du Détroit, 378. Con-  
 seil de ces trois Nations  
 chez le Commandant de  
 ce Fort: quel en fut le  
 résultat, 380. *Et suiv.*  
 Sauvages du Canada: pour-  
 quoi ils sont plus aisés à  
 convertir que les Nations  
 policées, 392. idée géné-  
 rale de leur Gouvernement,  
 392. division des Nations  
 en Tribus, 393. Observa-  
 tion sur les noms des Chefs:  
 de la succession & de l'é-  
 lection de ces Chefs, & de  
 leur pouvoir, 394. 395.  
 des Assistans ou Conseil-  
 lers: du Corps des Anciens:  
 des Chefs de Guerre, 395.  
 396. pouvoir des Femmes  
 dans quelques Nations,  
 397. sagesse de leurs Con-  
 seils: leurs Orateurs, 397.  
 398. intérêts de ces peuples,  
 399. du Gouvernement des  
 Villages: ses défauts: prin-  
 cipes de ses défauts, 400.  
*Et suiv.* combien ils sont  
 sensibles au point d'hon-  
 neur, 407. 408. soin que les  
 jeunes Sauvages prennent  
 de se parer, 410. 411.  
 Fable des Sauvages tou-  
 chant le Lac Supérieur,  
 414. 415. leurs Tradi-  
 tions sur Michillimakinac,  
 416. leurs Mariages, 418.  
*Et suiv.* jalousie des Sau-  
 vages, 421. de l'impossi-  
 tion du nom parmi eux:  
 observations à ce sujet,  
 426. 427. les Sauvages de  
 la Baie dansent le Calumet,  
 437. superstitions des Sau-  
 vages voisins de la Baie,  
 443. 444. diverses Nations  
 au Nord & à l'Ouest du Ca-  
 nada, 444. 445.  
 Seine: les Sauvages marient  
 ce filet avant que de s'en  
 servir, 225.  
 Serpent à sonnettes: sa des-  
 cription: remede contre sa  
 morsure, 233. 334.  
 Serviers: des Loups, ou Chats  
 Serviers du Canada, 295.  
 Sioux, Sauvages: leur manie-  
 re de vivre, 269. *Et suiv.*

### T

**T** Adouffac: Port de ce  
 nom, 96. 97.  
 Terre-Neuve des Habitants  
 de cette Isle, 262.

Tonibats, Ile : sa situation ,  
286.

Torques : ce qu'elles ont de  
singulier en Canada & en  
Acadie , 224.

Tourtes, espece de Ramiers ;  
leur passage en Canada ,  
291, 292.

Traines : description des Trai-  
nes pour porter le bagage ,  
327.

Traite de l'Eau-de-vie indis-  
sordrés qu'elle cause parmi  
les Iroquois du Sapit Saint  
Louis & de la Montagne ,  
208, 209.

Trois Rivieres ; Ville de ce  
nom : sa situation , 165.

description de cette Ville ,  
166. origine de son établis-  
sement , 167.

## V

Vaches Marines : leur des-  
cription , & comment on  
les pêche , 216.

Vêchères ( Madame & Ma-  
demoiselle de ) belles ac-  
tions de ces deux Dames  
Canadiennes , 183. *Et suiv.*

Voyages : désagréments &  
incommodités des voyages  
en Canada , 315, 316. agré-  
ments de ces voyages , 375.  
Ursulines de Quebec , 110.

*Fin de la Table du cinquième Volume.*

de cette Ville,  
de son établis-  
67.

y  
arines; leur des-  
& comment on  
216.

Madame & Ma-  
de y belles ac-  
es deux Dames  
es, 183. & suiv.  
ésagréments &  
ités des voyages  
315. 316. agrés  
es voyages, 375.  
Quebec, 110.

Volume,

